# ANTOLOGIA

## GIORNALE

DI

*SCIENZE, LETTERE E ARTI*

## N.° 91

*Luglio 1828.*

Anno VIII. Vol XXXI.

FIRENZE

*AL GABINETTO SCIENTIFICO E LETTERARIO*

DI G. P. VIEUSSEUX

*Direttore e Editore*

TIPOGRAFIA DI LUIGI PEZZATI.

# AVVISO.

*I Sigg. Associati fuori di Firenze, che non hanno ancora pagato il primo semestre scaduto, sono pregati di farlo senza ulterior ritardo. — Si rammentino che il patto dell'Associazione è di pagare anticipato e che il protrarre un pagamento oltre l'epoca della scadenza reca un danno reale all'Editore dell'Antologia.*

# ESTRATTO

## DEL CATALOGO GENERALE DE' LIBRI
## CHE SI VENDONO PRESSO GLAUCO MASI
### TIPOGRAFO E LIBRAJO IN LIVORNO
**In faccia alla Posta delle Lettere.**

N. B. I numeri posti dopo il nome delle città, indicano la data dell' edizione, lasciandosi per brevità di ripetere il secolo.

## LIBRI FRANCESI

ABRÉGÉ de l' histoire de l' inquisition d' après Llorente, par Gallois, 2 vol. in 18mo. 8

ALBIGEOIS (les), roman historique du 12me siècle, par le R. Ch. R. Maturin traduit de l'anglais, 2 vol. in 12. Paris 1825. 10

ALONZO, (Don), ou l' Espagne, histoire contemporaine, 5 vol. in 12. 1824. 35

Amours (les) de Camoens, et de Catherine d'Ataïde par Mad. Gautier, 2 vol. in 12. fig. Paris 1827. 12

ANNUAIRE necrologique, ou complément annuel et continuation de toutes les biographies ou dictionnaires historiques contenant la vie de tous les hommes remarquables, morts dans le cours de chaque année, orné de portraits, 2 vol. in 8vo. année 1824, 1825. 39

——— anecdotique, ou Souvenirs contemporains, in 16. Paris 1826. 9

ANNUAIRE historique universel pour 1826. par C. L. Lesur in 8. Paris 1827. 24

APOLOGUES politiques et Poesies diverses, par Santo Domingo, auteur des Tablettes romaines, in 12. iolies fig. Bruxelles 1822. 8

ARWED Gyllestierna, histoire du commencement du 18me siècle traduite de l' allemand, par C. F. Van-der-Velde, 2 vol. in 12. Paris 1826. 12

ASTRONOMIE populaire par A. Quetelet in 18. fig. Bruxelles 1827. 6

Azaïs, Explication universelle in 8vo. Paris 1828. 12

AZAIS, des compensations dans les destinées humaines, augmenté du précis de l'explication universelle, cinquieme édition 3 vol. in 12. Bruxelles 1828. 20

BALLADES Allemandes tirées de Burger, Poërner, et Rosegarten, et publiées par Ferdinand Flocon, 1 vol. in 8vo 1827. 8

BARRICADES (les), scènes historiques Mai 1588, troisième édition, in 8vo. Paris 1827. 14

BAUDELOQUE (le) des Campagnes, guide pratique des sages-femmes, d'après Baudeloque, et les meilleurs accoucheurs, par Lebeaud, in 12. Paris 1825. 6

BIBLIOTHEQUE des voyages, abregée de la Harpe, et des voyageurs modernes, par M. Jules Dufay, 8 vol. in 12., ornés de cartes et de plus de 100 fig. coloriées, Paris 1826. 80

—— en miniature, ou Chefs-d' oeuvre de la litterature française, format in 48. sur papier velin satiné, imprimée avec le plus grand soin:

*Ouvrages publiés.*

Chefs-d'oeuvre de Voltaire, 4 vol. 16
Contes de la Fontaine, 2 vol. 8

Racine, Oeuvres dramatiques, 4 vol. 16
Malherbe, Poesies. 1 vol. 4
Vieux poëtes français, morceaux choisis, 1 vol. 4

BIGNON, Les cabinets et les peuples depuis 1815, jusqu'à la fin de 1822 in 8vo. 12
—— des proscriptions, 2 vol. in 8vo. 24
—— du congrés de Troppau, on examen des pretentions des monarchies absolues, à l'égard de la monarchie constitutionnelle de Naples, in 8vo Paris —21. 8

BIOGRAPHIES des contemporains, par Napoléon, in 8vo. Paris 1824. 14
—— nouvelle des contemporains, ou dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui depuis la revolution ont acquis de la célébrité, 20 vol. ornés de 300 portraits au burin, Paris 1822. 360

BIOGRAPHIE de Napoléon, 4 vol. in 18. avec portraits, cartonnés, Bruxelles 1825. 24
LA même, sans être cartonnée. 18

BLACKSTONE, Commentaires sur les lois anglaises avec des notes de Christian, 6 vol. in 8vo Paris 1822. 80

Boulay-Paty, Cours de droit commercial Maritime, d' après les Principes, et suivant l'ordre du code de commerce, 4 vol. in 8vo. Rennes 1821. 60
—— des faillites et banqueroutes, 2 vol. in 8vo. Paris 1828. 24

BRUNET, manuel du libraire, et de l'amateur des livres, troisiéme edition, reimprimée, augmentée de plus de deux mille articles, et d' un grand nombre de notes 4 vol. in 8vo. Bruxelles 1821. 64

CABANIS. Rapports du physique et du moral de l'homme, 3 vol. in 12. Paris —24. 18

CAMPAGNE des Autrichiens contre Murat en 1815, precedée d'un coup d'oeil sur les negociations secretes qui eurent lieu à Naples depuis la paix de Paris 1814 etc., par V. C. de B. temoin oculaire 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1821. 20

CAMPAN (Madame), de l'education, suivi des conseils aux jeunes filles, d'un Thèatre pour les jeunes personnes, et de quelques essais de morale 3 vol. in 18. fig. cartonnés à la bradel, Bruxelles 1826. 17

CAMPAN, Journal anecdotique, ou souvenirs recueillis par M. Maigne, in 18. Bruxelles 1825. 4

CAMPAGNES de Napoléon telles qu'il les conçut et exécuta, suivies de documens qui justifient sa conduite militaire et politique, par Victor Maingarnauld, 2 vol. in 8vo. Paris 1827. 28

CARAVANE (la) dramatique, ou les Virtuoses aventuriers, par Leonard Gallois ornée de gravures, 3 vol. in 12. Paris 1827. 18

CARRÉ, les lois de l'organisation, et de la compétence des juridictions civiles, expliquées par les principes de la Theorie, les doctrines des publicistes, et les décisions des cours Souveraines, les vol. premier et second, les autres à paraître, Bruxelles 1826. 24

CARNOT, commentaire sur le code penal, contenant la manière d'en faire une juste application etc. 4 vol. in 8vo. Bruxelles 1825. 48

CATÉCHISME D'Economie politique ou instruction familière qui montre de quelle façon les Richesses sont produites, distribuées et consommées dans la société; par J. B. Say, 4me. edition; in 18. 5
—— des gens honnêtes, ou la loi naturelle, in 18. Bruxelles 1820. 2 1/2

CECILE, ou les passions par M. E. Jouy 3 vol. Paris 1827. 18

CHEFS—D'OEUVRE, historiques de Walter-Scott, ou portraits, tableaux, et descriptions historiques tirés des romans de cet auteur 4 vol. in 12. Paris 1825. 24

CHATEAUBRIAND, les Natchez, 2 vol. in 18. Bruxelles 1820 12
———— Itineraire de Paris à Jerusalem, et de Jerusalem à Paris, 3 vol. in 18. ibid. 18

CHATEAU (le) de Sombremar, ou les deux fantômes, par Mme. la Comtesse Nardois, 2 vol. in 12. Paris 1821. 10

CHATEAUBRIAND, Genié du Christianisme, ou beautés de la religion Chrêtienne 5 vol. in 12. 30

CHYMIE (la) enseignée en 26 leçons traduite de l' anglais sur la neuvieme edition, par M. Payen, 1 vol. in 12. orné de planches, Paris 1816. 14

CIVIALE, (Docteur) de la lithotritie ou broiement de la pierre dans la vessie in 8vo. avec 5. planches Paris 1827. 12

Chefs-d'oeuvre de Pierre et Thomas Corneille, avec les notes de tous les commentateurs, un seul volume in 8vo. à deux colonnes, Paris 1828 cartonné à la Bradel. 24

CODE gourmand, manuel complet de gastronomie, contenant les lois, les régles, application, et exemples de l'art de bien vivre; in 18. Paris 1827. 9

—— Pharmaceutique, par Jourdan, in 8vo. Paris 1821. 10

COLLECTION des constitutions, chartes, et loix fondamentales des peuples de l'Europe, et des deux ameriques, 6 vol. in 8vo. Paris —23. 92

COLLECTION des auteurs classiques français, grande et magnifique édition, in 8vo. sortie des presses de M. Jules Didot de Paris, sur papier velin satiné, ornée de portraits. Les auteurs publiés sont les suivans

Boileau, Oeuvres, avec un nouveau commentaire, par M. Amar, 4 vol. 72

Bossuet, Discours sur l'histoire universelle, 2 vol. 30

—— Oraisons funèbres avec des notes de tous les commentateurs, suivies du sermon sur l'unité de l'eglise, 1 vol. avec portrait. 18

La Bruyere, les caractéres suivis des caractères de Theophraste 2 vol. avec portrait. 36

Massillon, Petit caréme, suivi des sermons sur la mort du pecheur et la mort du juste, et de l'oraison funebre de Louis XIV. avec portrait. 17

Moliere, Oeuvres completes avec les notes de tous les commentateurs, edition publiée, par L. Aimé-Martin, 8 vol. avec portrait. 138

Montesquieu, Oeuvres completes avec les notes de tous les commentateurs, edition publiée, par L. Parrelle, 8 vol. 120

Pascal, Les pensées, suivies d'une nouvelle table analytique, 1 vol. avec portrait. 18

Rousseau, J. B. Oeuvres poétiques avec un commentaire par M. Amar, 2 vol. avec portrait. 30

COLLECTION de pieces importantes sur la revolution française, 16 vol. in 18. Paris 1821. 64

CONGRÈS de Panama, par M. De Pradt, in 8vo. Paris 1825. 5

CONSEILS du Trône donnés par Frederic II aux rois, in 8vo. par Auguis, Paris 1823. 14

CONSIDERATIONS sur les dernières révolutions de l'Europe, par M. C. de S. in 8vo. Paris 1824. 7

—— Philosophiques sur l'histoire des principaux Conciles, par De Potter, 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1825. 20

CONSTANT, Benjamin, Cours de politique constitutionelle, 8 vol. in 8vo. Paris. 55

Constant, Benjamin, de la religion considerée dans sa source, ses formes, et ses developpemens, 3 vol. in 8vo. 24

Conseils moraux, redigés pour l'instruction des jeunes personnes, par le docteur Gregory, in 18. Paris 1827. 4

Contes à mes petites amies, ou trois mois en Touraine par Bouilly, in 12. fig. Paris 1828. 8

Contes irlandais, precedés d'une introduction, par Dufau, et ornés de gravures, 2 vol. in 18. Paris 1828. 12

CONTES à ma fille, 2 vol. in 18. avec 6 nouvelles, fig., par Bouilly. 10

—— offerts aux enfans de France, par le même, 2 vol. in 18. fig. Bruxelles. 10

CONTRE-REVOLUTION (de la) en France, ou de la restauration de l'ancienne noblesse, et des anciennes superiorités sociales dans la France nouvelle, par Ganilh, in 8vo. Paris 1823. 10

CORRESPONDENCE de J. H. Bernardin de St. Pierre, precedée d'un supplément aux mémoires de sa vie par L. Aimé-Martin, 4 vol. in 8vo. Bruxelles 1826. 40

CORRESPONDANCE inédite et secrète du Docteur Franklin, contenant les memoires de sa vie privée, les causes premieres de la revolution d'Amérique, l'histoire des diverses Negociations entre l'Angleterre la France et les Etats Unis, etc, 2 vol. in 8vo. Paris 1817. 26

COURS de Philosophie, par Azaïs, 8 vol. in 8vo. Paris 1824. 96

Cours d'éloquence à l' usage des jeunes gens qui se destinent au barreau par Ch. Durand, 2 vol. in 8vo. Paris 1828. 28

DAVY, Elemens de philosophie chymique, traduit de l'anglais par J. B. Van Mons, 2 très forts vol. in 8vo. Paris 1813. 40

De la goutte et du rhumatisme, par A. Cadet-de-Vaux, in 12. Paris 1824. 3

Delvincourt, Institutes de droit commercial avec des notes explicatives du texte, 2 vol. in 8vo. Paris 1823. 28

DÉLASSEMENS (les) d' une mère, pour l' instruction de ses petits enfans, ou recueil de nouveaux contes à la portée de l' enfance, par Mad. Jaunel-Sponville, in 12. Paris 1824. 7

DELVINCOURT, cours de code civil, nouvelle édition revue et corrigée par l'Auteur 8 vol. in 8vo. Bruxelles 1827. 96

DEGERANDO, De l' éducation des sourds-muets de naissance 2 gros vol. in 8vo. Paris —27. 35

—— du perfectionnement moral, ou de l' éducation de Soi-même, 2 vol. in 8vo. Paris —26. 30

DE PRADT, De la Grèce dans ses rapports avec l'Europe, in 8vo. 5

DERNIER (le) Chant, De Childe Harold, par A. Lamartine, 1 vol. in 32. 1826. 2 1/2

DES LOIS pènales considerées comme moyens de répression par J. Louis Sevestre, citoyen Belge, in 8vo. Bruxelles 1827. 10

DICTIONNAIRE historique de la Jeunesse, ou notice sur les jeunes gens des deux sexes, qui avant l' age de vingt ans, ont acquis quelque celebrité, par A. Antoine, in 8vo. Paris —22. 18

—— geographique portatif par Malte-Brun augmenté de plus de 20,000 articles, 2 vol. in 16. Paris —27. 18

DICTIONNAIRE grec moderne français par F. D. Deheque, in 8vo. oblong, Paris 1825. 24

Dictionnaire historique de tous les Ministres depuis la revolution jusqu' en 1827 publié par Gallois, in 8vo. Paris 1828. 18

DICTIONNAIRE portatif de Chimie et de minéralogie, deuxieme édition revue, corrigée et augmentée de plus de 1500 articles, avec planches etc. par M. Drapiez, gros vol. in 8vo. Bruxelles 1825. 24

DICTIONNAIRE du Batiment à l'usage des architectes, des entrepreneurs, des propriètaires, et des constructeurs, par Th. Pernot architecte, in 12. Paris 1826. 10

—— historique d'éducation, par Filassier reduit aux articles les plus intéressans, 1 vol. in 18. papier grand raisin, fig. Paris 1825. 5

DISCOURS de Napoléon, sur les verités et les sentimens qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur, et ses idées sur le droit d'ainesse et le morcellement de la proprieté, publié par le général Gourgaud, in 8vo. Paris 1826. 8

DIX (les) nouvelles ou les jeunes personnes à leur entrée dans le monde par Ch. Choquet, 2 vol. in 12. avec gravures; Paris —24. 16

DON JUAN, traduction nouvelle, precédée de la vie de Lord Byron; par Alexis-Paulin Paris 1827 2 vol. *parus, le troisieme à paraitre.* 13 1/2

DROZ, de la Philosophie morale, ou des différens systêmes sur la Science de la vie, in 8vo. Paris 1824. 12

DUMESNIL, de l'esprit des religions, in 8vo. Paris 1825. 12

DUPIN, De la Jurisprudence des arrêts, à l'usage de ceux qui les font, et de ceux qui les citent, in 18. Paris 1822. 3

—— Libertés de l' Eglise Gallicane, suivies de la déclaration de 1682, et autres pièces authentiques, in 18. Paris 1826. 6

—— Observations sur plusieurs points importans de la legislation criminelle en France, in 8vo. Paris 1821. 12

DICCIONARIO de la lengua Castellana, por la academia espanola compendiado por Dom Cristoval Pla y Torres in 12. Paris 1826. bella edicion. 20

ELEMENS de Botanique, ou histoire des plantes considerées sous le rapport de leurs proprietés medicales, de leurs usages dans l'économie domestique etc. in 12. Paris 1827. 6

—— de Logique, par Destutt de Tracy, 2 vol. in 18. Paris 1825. 15

ENCOURAGEMENS (les) de la jeunesse 4me. edition, 2 vol. in 18. avec 6 nouvelles jolies figures, par Bouilly. 11

ENFANS (les) du vieux Chateau, ouvrage destiné à l' instruction, et à l'amusement de la jeunesse, forman un cours complet d' instruction, et d' éducation, par M. Emilie Milton. Journel, 40 vol. in 18. Paris 1811-12. 120

EPOQUES principales de l' histoire, par demandes et par reponses, pour servir d'explication au tableau *Chronometrique*, indiquant l'origine, les progrès, la durée, et la chûte des Empires par Goffaux in 8vo. Paris 1819. 13

ESPRIT de l'Encyclopedie, ou recueil des articles les plus curieux, et les plus intéressans en ce qui concerne l'histoire, la morale, la litterature etc. mis en ordre, par M. Hennequin, 15 vol. in 8vo. Paris 1822. 140

ESQUISSES historiques et politiques sur le Pape Pie VII, suivies d' une notice sur l'éléction de Leon XII, par M. Guadet, in 8vo. Paris —24. 6

ESQUISSES historiques sur la révolution française, par Dulaure, 8 vol. in 18. 48

ESSAI sur l' éducation des Femmes, par Mad. La Comtesse de Remusat, 1 vol. in 8vo. Paris 1825. 15

—— sur l' esprit et le but de l' Institution biblique, par de Felice, in 8vo. Paris 1824. 3

ESSAI de philosophie physique, par Louis Auguste Gruyer, in 8. Bruxelles 1823. 9

ETATS (les) de Blois, ou la mort de MM. de Guise, scènes historiques, Decembre 1588, par l' auteur des barricades, in 8vo. Paris 1827. 16

—— de l' Angleterre en 1822 publié par ordre du Ministère suivi d' une reponse de l'opposition, in 8vo. Paris 1822. 12

EXERCICES d'analyse grammaticale et d'analyse logique par Noël septieme edition 2 vol. in 12mo. Bruxelles 1823. 7

EXTRAITS de l' introduction à l' histoire de Charles V. et précis des troubles civils de Castille, par Robertson, traduits par Mess. Dufau et Guadet, publiés et precedés d' une préface, par M. de Pradt, in 8vo. Paris 1823. 12

—— et examen de l' adresse au congrés et à toutes les puissances de l'Europe. Dusseldorf 1820. 4

FANTOME (le) blanc ou le protecteur mysterieux, par l' auteur d' Armand et Angela, 3 vol. in 12. fig. Paris —23. 15

FASTES (les) Universels, ou tableaux historiques, chronologiques et géographiques, contenant, siècle par siecle, et dans des colonnes distinctes, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours ; 1. L' origine, le progrès, la gloire et la decadence de tous les peuples, leurs migrations, leurs colonies, l'ordre de la succession de leurs princes, etc. 2. Le precis des époques et événemens politiques ; 3. L' histoire générale des Religions et de leurs différentes sectes ; 4. L'histoire de la Philosophie et de la legislation de tous les peuples anciens et modernes ; 5. Les découvertes et les progrès dans les sciences et dans les arts ; 6. et enfin une notice sur tous les hommes célèbres, rappellant leurs ouvrages ou leurs actions : précédé de trois grands tableaux synoptiques servant de sommaires à l'Ouvrage, et suivis de deux tables alphabètiques comprenant, l'une les noms d' hommes, l' autre les noms des choses, et présentant toutes deux par leur ensemble, et la manière dont elles sont conçues; un nouvel art de vérifier les dates par M. Buret de Longchamps. Gros vol. in fol. papier vélin. 250

FEMMES (les jeunes), par Bouilly, 2 vol. in 18., avec 6 jolies figures. 12

FIESQUE, Tragedie en cinq actes et en vers par M. Ancelot, in 8vo. Bruxelles 1824. 3

FLEURETTE, nouvelle historique, par M. D'Auriol, in 12. Paris 1825. 2 1/2

FLEURS poetiques, par P. Donne-Baron, orné de 16 gravures de fleurs fig. Paris 1826. 10

FONTAINE Fables, in 24. avec fig. Paris 1826. 6

—— Oeuvres completes, en un seul volume, in 8vo. orné d'un portrait, et de 30 vignettes, Paris 1826. 50

FRANCE (la), l' émigration, et les colons, par M. De Pradt, 2 vol. in 8vo. Paris 1824. 24

GALERIE historique des contemporains, ou nouvelle biographie de tous les hommes morts ou vivans de tous les pays, qui se sont fait remarquer, à la fin du 18me. siècle, et au commencement de celui-ci etc. 8 vol. in 8vo. seconde édition avec portraits. 150

GANILH, des systemes d'économie politique, de la valeur comparative de leur doctrine, et de celle qui parait la plus favorable aux progrés de la richesse, 2de edition, 2 vol. in 8vo. Paris 1821. 24

Gastronome français, ou l' art de bien vivre, par les anciens auteurs du Journal des Gourmands, in 8vo. Paris 1828. 16

GRECE (la) Poeme par William Hangarth, traduit de l'anglais, in 18. Paris 1827. 6

GRENIER, traité des donations, des testamens, et de toutes autres dispositions gratuites suivant les principes du code civil, 4 vol. in 8vo. Bruxelles 1826 48

GUILLAUME Le Franc-Parleur, etc. par Jouy, 2 vol. in 12. 14

Guzla (la) ou choix de poesies illyriques, recuellies dans la Dalmatie, la Bosnie ec., in 12. Paris 1827 cartonné à la bradal. 10

HERMITE (l') de la Chaussée d'Antin, ou observations sur les moeurs des français, au commencement du XIX siecle, par Jouy, 5 volumes in 12. figurés. 35

—— de la Guiane, etc. par le même, 3 vol. in 12. 20

—— en Provence, etc. par le même, 7 volumes in 12. 49

—— de Londres, ou observations sur les moeurs des Anglais, au commencement du XIXme. siecle, pour faire suite à la Collection des moeurs françaises, par Jouy, 3 vol. in 12. figurés. 20

HERMITES (les) en Ecosse, pour faire suite aux observations sur les moeurs anglaises, italiennes et françaises, p Jo uy, 2 vol. in 12. 14

—— en Italie, ou observations sur les moeurs des italiens, au commencement du XIX siecle, 4 vol. in 12 fig. 26

—— en Prison, par M. Jouy, 2 vol. in 12. 13

—— en Liberté par le même, 2 vol. in 12. 13

HERMITE (l') du mont St. Valentin. par Mad. Tercy, 2 vol. in 12. Paris —21 10

HISTOIRE D'Alexandre I Empereur de toutes les Russies, contenant les principaux événemens de son Règne, 2 gros vol. in 18. papier vel. sat. avec portr. 15

—— du mariage des prêtres en France particulierement depuis 1789, par le même, in 8vo. Paris 1826. 8

—— de l' expédition des Français à S. Domingue sous le Consulat de Napoléon, par Antonine Metral, suivie des mémoires et notes d' Isaac Louverture, sur la même expédition, et sur la vie de son pére, ornée du portrait de ce général, in 8vo. Paris 1825. 14

—— de France pendant les guerres de Religion, par Lacretelle, 3 vol. in 8vo. satinés avec portraits. 42

—— de France pendant le XVIII siecle, par Lacretelle Jeune, 4me. edition, 3 gros vol. grand in 8vo. 42

—— d'Italie de 1789 a 1814, par Charles Botta, 5 vol. in 8vo. Paris 1824. 70

—— des Peuples d'Italie, par C. Botta, 3 vol. in 8vo. Bruxelles 1825. 24

—— de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812, par Segur, 2 vol. in 18. ornés de portraits, cartes et vues. Paris 1825. 20

—— de la Régénération de la Grèce, par Pouqueville, 4 vol. in 8vo. Bruxelles 1825. 54

—— de la Revolution française, par Mignet, 2 vol. in 8vo. Portr. 20

—— de la révolution de 1688 en Angleterre, par M. De Mazuré, 3 vol. in 8vo. Paris 1825. 42

—— des Ducs de Bourgogne, par M. De Barante, 24 vol. in 12. Paris 1826. 144

—— de la réformation suivie de notices biographiques sur les reformateurs, par M. Meiners, in 12. Paris 1826. 6

—— romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au régne de Constantin, par A. de Carrion Nizas fils, 2 vol. in 12. Paris 1825. 8

—— de Russie, par Karamsin, 10 vol. in 8vo. Paris 1823. 120

—— Physique, civile et morale de Paris, par Dulaure, auteur des Esquisses sur la revolution française, ( *Cet ouvrage renferme l' histoire de France depuis les tems les plus reculés jusqu' à nos jours* ) 20 vol. in 8vo. avec grand nombre de fig. et atlas, Paris 1823. 300

—— Physique, civile et Politique de l' Europe par Lacepede, 18 vol. in 8vo. Paris 1826. 252

Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jaques II par Armand Carrel, in 8vo. Paris 1827. 16

—— des grecs modernes depuis la prise de Constantinople, jusqu' à ce jour par Raffenel, in 12. Paris 1825. 6

—— de la revolution française de 1789 à 1815. par M. Roche in 12. Paris 1826. 7

HYGIE, Recueil de médecine, d' hygiene, d'économie domestique, bibliographie nouvelle des sciences, melanges critiques, historiques et philosophiques, redigé par le docteur Comet, 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1826. 40

HONORINE O'hara traduit de l'anglais de Miss Anna Maria Porter, 4 vol. in 12. Paris 1827. avec fig' 24

INTRODUCTION à l'etude de l'artillerie. De l' instruction considérée dans ses rapports avec les différens services de cette arme, par Joachim Madelaine, capitaine d' artillerie, in 8vo. Paris 1825. 15

ISLE (l') inconnue, ou memoires du Cheval. De Gastines, 4me. édition ornée de 11 gravures, 2 vol. in 12. 12

Ismalie, ou la mort et l'amour, roman-poëme par M. Le Vicomte d' Arlincourt, 2 vol. in 12. Paris 1828. 12

ITALIE (l'), par Lady Morgan, nouvelle édition, 4 vol. in 12. Bruxelles 1826. 30

Jeunes (les) marins ou voyage d'un capitaine de vaisseau avec ses enfans sur la côte, et dans les Ports de Mer de la France, 4 vol. in 12. Paris 1827. 32

Jesuites (les) les congregations et le parti prêtre en 1827, memoire à Monsieur le Comte de Villèle, par Montloisier, in 8vo. Paris 1828. 10

JOURNAL fait en Grèce pendant les années 1825 et 1826 par Eugène de Villeneuve, capitaine de cavalerie dans l'armèe hellenique in 8. avec portraits Bruxelles 1827. 10

LAROMIGUIERES, Système des facultés de l'ame, extrait de ses leçons de Philosophie. et augmenté de notes critiques in 18mo. Bruxelles 4 1/2

LES Jesuites et leur doctrine, in 18. Bruxelles 1825. 4

LEÇONS françaises de litterature et de morale, ou recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue dans la litterature des deux derniers siecles, par M. M. Noël, et de la Place, 2 gros. vol. in 8vo., belle édition. Bruxelles 1826. 24

LECONS anglaises de litterature et de morale traduites en français, par M. Mezieres, 2 vol. in 8vo. 2me. edition, Paris 1826. 24

—— françaises de Litterature et de Morale, par Noel; deux parties, en un seul vol. in 8vo. 18

—— de Geographie destinées à apprendre aux enfans les élémens de cette Science, par Gaultier. 13me edition, corrigée et augmentée, in 18. 3

—— françaises de littérature et de Morale, par Lebrun Descharmettes, servant de complément au même ouvrage par Noël et de la Place in 8vo. Bruxelles 1822. 10

LEMARE, Cours de langue latine, ou 4,000 exemples, pris dans Salluste, Cesar, Ciceron, Virgile etc., gros vol. in 8vo. Paris —19. 18

—— Exercices de langue française, contenant plus de 4,000 exemples pris dans Bossuet, Pascal, Fénélon, Moliere, etc., 1 gros vol. in 8vo. Paris —19. 18

LLORENTE, Portraits politiques des Papes, considerés comme princes temporels et comme chefs de l' eglise, 2 vol. in 8vo. Paris —22. 22

LEQUIEN, Traité de la ponctuation, in 12. Bruxelles 1818. 2 1/2

—— Cacographie rangée dans un nouvel ordre, ou exercices sur l'orthographe la syntaxe, et la ponctuation, in 12. 2 1/2

——— Corrigé de la cacographie, in 12. 2 1|2

LA femme ou les six amours, par Mme. Elise Voyart, 3 vol. in 12. 15

Lettres sur l' histoire de la reforme en Angleterre et en Irlande, par Cobbett, 2 vol. in 18. Paris 1827. 6

—— de Sidy-Mahmoud écrites pendant son sejour en France en 1825, in 12. Paris 1825. 8

—— de deux amies, ou correspondance entre deux éleves d'Ecouen par Mad. Campan in 12. Paris 1825. 6

LITTERATURE (de la) à la fin du XVIII siècle et au commencement du XIX, par De Barante, 1 vol. in 18. 5

LIVRE des femmes, choix des meilleurs écrivains français sur le caractère, les moeurs et l'esprit des femmes, par M. Dufresnoy et Amable Tastu, 2 vol. in 12. ornés de 4 portraits 1823. 16

LOISIRS d'un banni, par Arnault, pieces recueillies en Belgique, publiées avec des notes par M. Auguste Imbert, 2 vol. in 8vo. Paris 1822. 22

Lord Byron, par Mad. Louise Sw. Belloc, 2 vol. in 8vo. Paris 1824. 26

LOIS commerciales, extraites du bullettin des lois, par Monsieur Dupin, Docteur en droit et avocat in 8vo. Paris 1820. 15

MAGENDIE, Precis élémentaire de Physiologie, deuxieme édition 2 vol. in 8vo. Paris 1825. 30

MAISON (la) de campagne par Mad. Aglaé Adanson, 2 vol. in 12. 2me. édition Paris 1825. 15

MANUEL de Clinique medicale, suivi d'un exposé des signes des maladies et de leur anatomie pathologique par Martinet in 18mo. Bruxelles 1827. 10

——— de Clinique chirurgicale, par A. Tavernier, un gros volume in 18. Paris 1826. 13

MANUEL complet d'Hygiène ou traité des moyens de conserver sa santé, redigé selon la doctrine du Professeur Hallé, par J. Briand, in 8. Paris 1826. 16

MANUEL complet du Teinturier, ou l' art de teindre la laine, le coton, la soie et suivi de l' art du dégraisseur, par M. R fault, Paris —27.

—— des demoiselles, ou arts et metiers q leur conviennent, in 18. Paris —28.

—— d'hygiène publique et privée, ou préc des connaissances relatives à la conserv tion de la santé, par L. Deslandes, in 1 Paris —27.

—— d'astronomie, par Bailly, in 18. Par —27.

—— d'architecture ou traité de l'art c batir, par Toussaint, 2 vol. in 18. Par —28. 1

—— de physique, ou élémens abrégés d cette science, mis à la portée des gens d monde, et des étudians, par C. Bailly, i 18. Paris —28.

—— de physique amusante, ou nouvelles r créations physiques, par M. Julia Fonte nelle, Paris —27.

—— de chimie, ou precis elementaire d cette science dans l'état actuel de nos con naissances, par Riffault, in 18. Paris—27.

—— des Jardiniers, ou guide des travaux faire chaque mois dans les jardins, pendan le cours de l' année, gros vol. in 18. Pari —28.

—— du Cuisinier, et de la cuisiniere, pa Cardelli, in 18. Paris —28.

MANUSCRIT de l' an trois (1794 1795) con tenant les premieres transactions des puis sances de l'Europe avec la republique fran çaise, et le tableau des derniers évémen du regime conventionnel, par le Baro Fain, in 8vo. Paris —28. 1

MANUSCRIT de feu M. Jérôme, contenant son oeuvre inédite, une notice biographique sur sa personne, un facsimile de son ecriture, et le portrait de cet illustre contemporain, in 8vo. Paris 1825. 15

—— de 1813, contenant le precis des événemens de cette année pour servir a l' histoire de Napoleon par le Baron Fain 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1824. 28

MAXIMES et pensées du prisonnier de Ste. Helène in 8vo. Paris 1826. 5

Massias (Baron), Rapport de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, ou essai sur l' instinct, l' intelligence et la vie, 4 vol. in 8vo. Paris 1821. 48

MEDITATIONS poetiques par Alphonse de Lamartine, 6me edition 2 vol. in 32, ornès d'une jolie vignette. Bruxelles 1825. 8

—— (nouvelles) par le meme 5me.

édition, 1 vol. in 32. papier grand raisin velin satiné, orné d' un titre gravé, Paris 1825. 8

MÉMOIRES de Joseph Fouché, ministre de la Police générale sous Napoléon, 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1825. 16

——— anecdotiques sur l'interieur du palais, et sur quelques événemens de l' Empire depuis 1805 jusqu' au premier Mai 1814 pour servir à l' histoire de Napoléon par L. F. J. de Bausset ancien prefet du palais impérial avec deux portraits et Cent vingt facsimile, 2 vol. in 8vo. Paris 1827. 30

——— de Mistriss Bellamy actrice du Thèatre de Covent-garden avec une notice sur sa vie par M. Thiers, 2 vol. in 8vo. Paris 1822. 24

——— de G. J. Ouvrard, sur sa vie, et ses diverses operations financières, in 8vo. Paris 1827. 12

——— du Maréchal Berthier, major géneral des armées françaises, et du Général Reynier sur la campagne d'Egypte, 2 vol. in 8vo. Paris 1827. 28

——— du docteur Antonmarchi, ou les derniers momens de Napoléon, 2 vol. in 12. Bruxelles 1825. 9

——— anecdotiques pour servir à l' histoire de la revolution française par Lombard de Langres, ancien ambassadeur en Hollande, 2 vol. in 18. Bruxelles 1823. 10

MEMOIRES, ou Souvenirs et anecdotes, par Monsieur le Comte de Segur 3 vol. in 18. Bruxelles 1825. 21

—— surla vie privée de Marie Antoinette, suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur le regne de Louis XIV, XV et de Louis XVI par Mad. Campan 4 vol. in 18. Bruxelles 1823. 20

—— Du Duc de Lauzun, 2 vol. in 12 Brux. 1821. 8

—— sur les cent jours en forme de lettre avec des notes, et documens par Benjamin Constant. 2 vol. in 8vo. Paris 1824. 14

—— inédites de Senart agent du gouvernement revolutionnaire, publiés par Alexis Dumesnil, in 8vo Paris 1824. 12

—— sur la vie privée de Marie Antoinette reine de France et de Navarre, par Mad. Campan premiere femme de chambre de la Reine, 4 vol. in 12. Paris 1823. 24

—— pour G. J. Ouvrard, par M. Mauguin avocat, sur les affaires d'Espagne, in 8vo. Paris 1826. 8

——sur la guerre de 1809 en Allemagne par le Général Pelet 3. vol. in 8vo. Paris. 30

—— sur la revolution française par Buzot in 8vo. Paris 1823. 12

—— de Morellet sur la revolution française, 2 vol. in 8vo. Paris 1822. 28

—— sur l' art dramatique, publiés, ou traduits par Andrieux, Barriere, Moreau ec. 14 vol. in 8vo. Paris 1822. 168

—— de Madame de Genlis sur la revolution française, 10 vol. in 8vo. Paris 1826. 150

—— sur Voltaire par Longchamp et Wagnieres, 2 vol. in 8vo. Paris 1826. 28

—— pour servir à l' histoire de France en 1815, avec le plan de bataille du Mont-St-Jean in 8vo. Paris 1820. 13

——Politiques et littéraires sur la vie et les ouvrages de Jonathan Swift, par sir Walter Scott, 2 vol. in 12. Paris 1824. 12

Mémoires de Frederique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, Margrave de Bareith, soeur de Fréderic-le-Grand, écrits de sa main, 2 vol. in 8vo. Paris 1823. 20

——— sur la campagne du Corps d' armée des Pyrenées-Orientales, commandé par le Général Duhesme en 1808, in 8vo. Paris 1826. 12

Memoires du Capitaine Péron sur ses voyages aux côtes d'Afrique, en Arabie, à l' isle d' Amsterdam, aux isles d'Anjonan et de chayotte etc. etc. 2 vol. in 8vo. Paris 1824. 26

MEMOIRES d'une contemporaine, ou souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la republique, du Consulat, de l'Empire etc vol. 1 a 6. *les autres à paraître* 84

MEMOIRES d'un jeune jesuite, ou conjuration de Mont-rouge developpée par des faits, par l' abbé de la Roche-Arnaud, in 8vo. Paris —28. 16

*Cet ouvrage a été saisi* à Paris

—— sur la derniere guerre de Catalogne par Florent Galli, aide-de-camp du general Mina, in 8vo. Paris —28. 14

MÉMORIAL de Sainte-Helène, ou journal où se trouve consigné, jour par jour ce qu' a dit et fait Napoléon pendant dix-huit

*

mois, par M. le Comte de Lascasés, 10 vol. in 8vo. Bruxelles 1823. 106

, LE même, 10 vol. in 12. 51

MÉTHODE Lancasterienne, ou systéme d'éducation Britannique, epitome complet des inventions, et améliorations faites dans l'éducation de la jeunesse etc. par J. Lancaster, in 12. a Bruxelles 1826. 5

Méthode pour étudier la langue grecque moderne par Jules David, seconde édition, in 8vo. Paris 1827. 12

——— pour étudier la langue grecque, adoptée par l' université de France, par J. L. Burnouf, 15me. edition in 8vo. Paris 1827. 8

MÊRES (les) de Famille, 2 vol. in 18. avec fig. par Bouilly. 10

MERITE (le) des femmes, et autres poesies, par Gabriel Legouvé, 1 vol. in 18 sur beau pap. orné de deux fig. Bruxelles 1821. 4

MESSENIENNES (les) et autres poesies, par Casimir Delavigne, 1 vol. in 18. fig. 3

METHODE pour guérir les maladies vénériennes, par Sainte-Marie, in 8vo Paris 1821. 7

MOLIERE, Oeuvres completes, 4 vol. in 24 avec fig. Paris 1826. 18

MORALE (la) appliquée à la politique par M. Jouy, 2 vol. in 12. Paris 1822. 16

NAPOLÉON, Poème en dix chants in 8vo. Bruxelles 1824. 15

NAPOLEON devant ses contemporains, 2 vol. in 12. Bruxelles 1826. 14

—— et la grande armée pendant l'année 1812. par le Comte de Segur, avec l' examen critique par le Général Gourgaud, 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1825. 24

NOUVEAUX memoires pour servir à l' histoire de Napoleon, faisant suite à ceux de M. M. O'meara, Las Cases, Montholon, Gourgaud etc. pas A. Beraud, ex-capitaine de la garde Imperiale, in 8vo. Bruxelles 1824. 15

NOTICES sur Napoleon Bonaparte, extraites de la Galerie historique des contemporains in 18 pap. vel. orné de 3 jolies fig. fort-bien coloriées. 7

NOTIONS élémentaires d'économie politique à l' usage des jeunes gens qui se destinent au service des administrations, par M. Le Comte d'H * * * in 8vo. Paris 1825 14

NOUVELLES lettres provinciales ou lettres écrites par un Provincial à un de ses amis sur les affaires du tems, par M. Bignon, in 8vo. Paris 1825. 8

OEUVRES completes de Millevoye, nouvelle édition 4 vol. in 12, Bruxelles 1823. 24

OEUVRES completes de J. F. Ducis, 6 vol. in 12. Bruxelles 1827. 30

OEUVRES completes d'Alexandre Duval 9 vol. in 8vo. paris Didot 1828 belle édition 136

OEUVRES de L. B. Picard, membre de l'Institut 10 vol. in 8vo. Paris 1821. 140

Oeuvres completes de Parny 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1824. 28

OEUVRES de Volney, mises en ordre et précédeés de la vie de l'auteur 11 vol. in 32. jolie edition, Bruxelles 1823. 44

—— complètes de Casimir De Lavigne, contenant son Thèatre, ses méssenienues, et toutes ses autres poesies, parmi lesquelles il s' en trouvent qui ne sont dans aucune autre édition ; précedées d' une notice étendue qui parait pour la premiere fois sur l' auteur et ses ouvrages, 2 vol. in 8vo. satiné avec fig. 2[illegible]

—— completes de Volney precedée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'Auteur 8 vol. in 8vo. ornés de 24 Planches et d'un trés beau portrait. Paris 1825. 12[illegible]

—— de J. J. Rousseau jolie edition 24 vol. in 12. Paris 1824. 14[illegible]

—— choisies de Parny précedées d'une notice historique sur sa vie, 1 vol in 8vo. jolie édition ornée d'un beau portrait, et d' une vignette sur le titre, Paris 1826. 1[illegible]

—— completes de Moliere avec des notes extraites des meilleurs Commentateurs par Simonin, trés belle édition 1 seul vol. in 8vo., papier velin satiné, orné d' un superbe portrait, Paris 1825. 5[illegible]

—— completes de Pothier, nouvelle edition publiée par Siffrein avec une table des matieres et une des concordances, 19 vol. in 8vo. Paris 1824. 19[illegible]

—— completes de Shakspeare, traduit de l' anglais par Letourneur, 13 vol. in 8vo. Paris 1821, revues et corrigées par M. Guizot. 15[illegible]

—— completes de J. Domat, 9 vol. in 8vo. Paris 1822. 96
—— completes de Lord Byron 22 vol. in 12. Paris 1825. 110
—— de Viennet 1ere. edition complete, contenant son Théatre, le Siége de Damas, de Sedim, ses Poesies diverses, ses dialogues etc. 3 vol in 18. pap. vel. 22
—— complétes de Parny, 2 vol. in 8vo. satinés, avec jolies gravures. 28
Oeuvres de La Bruyere, La Rochefoucauld, et Vauvenargues, avec les notes de divers commentateurs et de notices historiques sur la vie de chacun d'eux, un gros vol. in 16. Paris 1825. 14
Oeuvres completes de Mad. de Riccoboni 8 vol. in 12. 48
OEUVRES de M. C. Delavigne, 4 vol. in 18. jolie edition, Bruxelles 1825. 24
——— de M. De Lamartine, 2 gros vol. in 18. fig. Bruxelles 1825. 16
—— poetiques de George Canning, traduites en vers français ( texte en regard) et précédées d'une notice sur sa vie, par Mr. Benjamin Roche in 12. avec portrait, Paris 1827. 8
OLIVIER, roman, in 12. Paris 1826 8
Orloff, Mémoires historiques, politiques et litteraires sur le royaume de Naples, avec des notes et des additions par M. Amaury Duval, seconde édition, revue et corrigee, Paris 1825. 75
PALAIS ( le ) de Scaurus, ou description d' une maison romaine, fragment d' un voyage fait à Rome, vers la fin de la Republique, par Merovin Prince des Sueves, in 8vo. avec de jolies gravures, Paris 1822. 30
PARNY, Oeuvres complètes, 5 vol. in 18. jolie édition, Bruxelles 1827. 25
Pardessus, Cours de Droit Commercial, 5 vol. in 8vo. troisième édition Paris 1825. 75
PATRICIENS (les), histoire de la fin du 16me siécle, d' après d' anciennes chroniques, par Vander-Velde in 12. Paris 1826. 6
PHYSIQUE ( la ) des gens du monde enseignée en 20 leçons, et sans le secours des mathematiques, traduit de l' anglais, par Charles de Cheppe et Powel, in 12. Bruxelles 1826. 10
PIGAULT-LEBRUN, l'enfant du Carnaval, 3 vol. in 12 Bruxelles 1828. 9
——— les barons de Felsheim 4 vol. in 12. id. 12
——— l'observateur, ou M. Martin 2 vol. id. 8
——— le Citateur 2 vol. 10
——— Angélique et Janneton 2 vol. id. 6
——— Voyage dans le midi de la France 1 vol. 4
PICARD, Aventures d'Eugene de Senneville et de Guillaume Delorme écrites par Eugène en 1787, 4 vol. in 18. Bruxelles 1824. 18
——— L'honnête homme ou le niais, 3 vol. in 18. Bruxelles 1825. 15
——— L'exalté, ou histoire de Gabriel Désodry sous l'ancien regime, pendant la revolution, et sous l'empire, 3 vol. in 18. Bruxelles 1824. 15
——— Les gens comme il faut, et les petites gens, ou aventures d'Auguste Minard, fils d'un adjoint de Maire de Paris, 2 vol. in 18. Bruxelles 1826. 10
——— Mémoires de Jaques Fauvel, 3 vol. in 18. ibid 1824. 15
——— Le Gilblas de la revolution, ou les confessions de Laurent Giffard, 4 vol. in 18. Bruxelles 1825. 16
PICARD, les sept mariages d'Eloi Galland, 3 vol. in 18. Bruxelles 1828. 12
PRINCIPES élémentaires de chimie philosophique avec des applications générales de la doctrine des proportions déterminées par J. B. Van Mons professeur à l'université de Louvain, in 12. Bruxelles 1818. 9
PETITE encyclopedie des enfans, traduite de l' Anglais avec le texte en regard par Mad. de Courval, in 18. fig. paris 1825. 9
PHYSIQUE ( la ) et la Chimie appliquées à la médecine, par John Ayrton Paris, in 8vo. Paris 1826. 20
—— mécanique, traduite de l' Allemand de Fischer, avec de notes par Biot, in 8vo. 12
POUVOIR ( du ) de l' opposition dans la societé civile par M. Ganilh in 8vo. Paris 1824. 12
PRAIRIE (la), roman americain par J. Cooper 4 vol. in 12. Paris 1817. 12
PRECIS des guerres de la revolution française par Tissot, 2 vol. in 8vo. Paris 1821. 24
—— historique de l' ancienne Gaule, ou recherches sur l' état des Gaules avant les conquêtes de César, par T. Berlier in 8vo. Bruxelles 1822. 12

—— de l' histoire de Napoléon du Consulat, et de l' Empire, avec les reflections de Napoléon lui-même sur les principaux évenemens, et les personnages le plus importants de son époque, par M. M. Touchard-Lafosse, et Saint-Amant in 8vo. Bruxelles 1825. 12

PREMIER supplément aux poésies de Casimir Delavigne, 1 vol. in 18. 3

PRINCIPES Philosophiques du Colonel Weiss 9me. édition, 2 vol. in 8vo. 18

PROBLEMES amusans d' Astronomie et de Sphere, suivis des leurs solutions ; traduits de l' anglais 1 vol. in 12 avec fig. Paris 1825. 8

PROVERBES dramatiques par M. Théodore Leclercq, seconde édition 4 vol. in 8vo. pap. vel. Paris 1826. 56

POUQUEVILLE, voyage de Grece, 2me. édition avec cartes, vues et figures 5. vol. in 8vo. et Atlas, Paris, Didot 1826—27. 120

PROVERBES dramatiques de Carmontelle, precedès de la vie de Carmontelle et d'une dissertation historique et morale sur les proverbes 4 vol. 8vo. Paris 1822. 56

RECUEIL de pièces authentiques sur le Captif de St. Hélène, de memoires et documens écrits ou dictés par Napoléon, suivis de lettres de M. M. le Marechal Comte Bertrand, Las-Cases etc., 10 vol. in 8vo Paris —21. 120

RELATION d' un voyage fait à la grotte de Han au mois d'Août 1822, faisant suite au voyage historique et pittoresque dans les Paysbas, in 8vo. fig. Bruxelles 1822. 8

REPUBLIQUE (la) de Cicéron d' après le texte inédit recemment decouvert et commenté par M. Mai avec une traduction française, un discours préliminaire, et des dissertations historiques par M. Villemain, 3 vol. in 12. Bruxelles 1823. 15

RESUMÈ de l'histoire universelle, par M. M. F. de Brotoure, et Ad. Laugier, 2 vol. in 18. Bruxelles 1826. 12

———— complet d'Archéologie, tome premier, ornè de planches, par M. Champollion-Figeac in 18. Bruxelles 1826

———— complet d'astronomie ou connaissance de la nature, et des mouvemens des corps célestés par C. Bailly in 18. 1826. 6

———— de morale, ou Theorie du devoir, et des devoirs par V. Parisot, in 18. 1826. 6

———— complet de médecine ou de pathologie interne présentant la doctrine gènérale des maladies, etc par Felix Vacquié in 18. Bruxelles 1826. 6

———— complet de Chirurgie, suivi de l'art des accouchemens, orné de planches par A. Meirieu, in 18mo. Bruxelles 1826. 6

———— complet de la chimie inorganique, contenant l'exposé des principes généraux de la Science, et l' étude des corps inorganisés, orné de planches par J. J. Paupaille, in 18 Bruxelles 1826. 6

———— de Botanique, par J. P. Lamoureux, 2 vol. in 18. 12

—— de l' histoire de l' empire Germanique par Scheffer, 1 vol. in 18. 4

—— de l' histoire de Portugal par Alphonse Rabbe, avec une introduction, par R. T. Catelain, 2 vol. in 18. 7

—— de Pologne, per Léon Tiessé, 1 vol. in 18. 4

—— des états-unis d' Amerique par Barbaroux, 1 vol. in 18. 4

—— de l' histoire d' Espagne, par Simonot, 1 vol. in 18 4

—— de l' histoire de France, par Felix Bodin, 1 vol. in 18. 4

—— de l' histoire d' Angleterre par le même, 1 vol. in 18. 4

—— de l' histoire de Russie, 2 vol. in 18. 8

—— de l' histoire de Danemarck 1 vol. in 18. 7

RESUMÈ de l'histoire des jesuites in 18. Bruxelles 5

RESUMÈ de l'histoire des juifs anciens par M. Léon Halevy, in 18. Paris —27. 5

RESUMÈ complet de la Physique des corps ponderables, orné de planches, par M. M. Babinet, et Bailly in 18. Paris 1826. 7

—— de la Chimie organique, ornè de planches par M. Paupaille in 18. Paris 1825. 7

—— de la Physique des corps imponderables orné de planches, par M. M. Babinet, et Bailly in 18. Paris 1826. 7

—— d' astronomie, ou connaissance de la nature et des mouvemens des corps célestes par C. Bailly in 18. fig. Paris 1826. 7

—— de morale, ou theorie du devoir, et des devoirs, par V. Parisot in 18. fig. Paris 1826. 7

—— de l'histoire universelle contenant le tableau rapide des évènemens, et des révolutions qui se sont succedés chez les differens peuples, depuis leur origine jusqu' à ce jour in 18. Bruxelles 1826. 7
—— de l' histoire de la litterature française, depuis son origine jusqu'à nos jours in 18. Bruxelles 1826. 6
REVUE politique de la France en 1825 par Bignon in 8vo. Paris 1827. 8
RODEUR (le) français ou les moeurs du jour, orné de gravures, par B. de Rougemont, 5 vol. in 12. Paris —21. 35
RUINES (les) ou meditations sur les revolutions des empires, par Volney 1 vol. grand in 18. beau pap. velin avec fig. 8
SATIRES de l' Ariosto, traduites en français avec le texte en regard, precedées d'un apercu sur l' auteur, in 8vo., portrait, Lyon 1826. 12
SAY (J. B.), Traité d' économie politique, 3 vol. in 8vo. Bruxelles 1827. 30
Siége (le) de Damas Poëme en 5 chants par M. Viennet, in 8vo. Paris 1825. 8
SIX mois en Russie, lettres écrites à M. X. B. Saintines en 1826. à l'epopue du couronnement de l'Empereur, par M. Ancelot in 8vo P. 1827 16
Syphiliographie, ou manuel élémentaire, historique descriptif et pratique de la maladie Venerienne par M. Plisson in 12. Paris 1825. 10
Systeme de l' Administration Britannique en 1822, par Charles Dupin, in 8vo. Paris 1823. 7
SEGUR, Memoires, ou souvenirs et anecdotes 3 vol. in 18mo. Bruxelles 1825. 20
Soirées (les) d' automne par l'auteur des mémoires d'une contemporaine, 2 vol. in 18. Paris 1828. 10
STAEL, Considerations sur les principaux événemens de la revolution française 3 vol. in 18. a Bruxelles 1820. 15
STORCH, henry, cours d'economie politique, ou exposition des principes qui determinent la prosperité des nations, avec des notes de J. B. Say. 5 vol. in 8. Paris 1823. 65
Tableau de la litterature, suivi de l' Epitre à Voltaire : si l' erreur est utile aux hommes ? par T. Chénier, 1 vol. in 8vo. 11
TABLETTES liberales, contenant les opinions des orateurs, des publicistes etc. sur les questions les plus intéressantes pour l'humanité, et le gouvernement des états; par P. Metton, in 18. Bruxelles 1827. 7
———— romaines, contenant des faits, des anecdotes, sur les moeurs, les usages, les cérémonies et le gouvernement de Rome par Santo-Domingo, 2 vol. in 18. Bruxelles 1826. 15
———— Parisiennes, par le même 7
TRACY, Commentaire sur l'esprit des lois de Montesquieu, suivi d'observations inédites de Condorcet, sur le 29me. livre du même ouvrage 1 vol. in 8vo. à Liége 1817. 12
TRAITÉ de chimie, et de ses applications aux arts, par Desmaretz pharmacien, in 8vo. Paris —26. 8
Traitè des donations, des testamens et de toutes autres dispositions gratuites, suivant les principes du code Civil, précédé d'un discours historique sur l'ancienne legislation relative à cette matière. (On y a joint un traité de l'adoption et de la tutelle officieuse) Par M. le baron Grenier, premier president de la Cour Royale de Ryom, troisième edition, revue corrigée et considerablement augmentée, 4 vol. in 8vo. 44
—— d'economie politique par M. Destutt de Tracy, in 18. Paris 1823. 6
——de la maladie scrophuleuse par Hufeland, in 8vo. Paris 1821. 12
—— de Physique par A. Legrand, in 12 Paris 1823. 9
VERONIQUE, ou la Béguine d'Aarau histoire de 1444, par Henry Zschokke, traduite de l'Allemand, 4 vol. in 12. Paris —28. 24
Vertus (les) du Christianisme, ou recueil de traits sublimes de genero sité, de bonté, de bienfaisance, etc. suivi d'une notice historique sur Pie VII. 4me. edition ornée de 4 fig. par J. M. Gosner Paris 1826. 6
VIE et fin deplorable da Mad. de Budoy trouvée en janvier 1814 entierement nue et vivante sur les hautes montagnes du Canton de Vièdessos, 2 vol. in 12. fig. Paris —17. 21
VIE de Napoleon, precedée du tableau de la revolution française par Walter Scott, 12 vol. in 12. Bruxelles 1827. 70

VIREY, de la femme, sous ses rapports Physiologique, moral et litteraire, in 8vo. Paris 1825. 14

VIREY, Histoire naturelle du genre humain, suivie du traité de la femme sous ses rapports physiologique, moral et littéraire, 4 vol. in 12. jolie edition, Bruxelles 1826. 28

VIRGILE, Oeuvres, traduction nouvelle par M. René Binet, avec le texte en regard 5me. édition corrigée par M. Noël, 4 vol. in 12. jolie édition, Bruxelles 1827. 24

VOYAGE du général Lafayette aux états unis d'Amérique en 1824, 4 vol. in 18. Bruxelles 1825. 12

——— historique, et pittoresque fait dans les Pays-bas, et dans quelques departemens voisins pendant les années 1811, 12 e 13, par M. Paquet-Syphorien, nouvelle édition avec 24 planches, 2 vol. in 8vo. Bruxelles 1823. 20

Une commission de censure, scènes non historiques, par le Sieur Luc, sec. édit., in 8vo. Paris 1828. 12

Voyage dans les cinq parties du monde, par M. Albert-Montémont, 2 vol. in 18. avec fig. très jolie édition, Paris 1828. 20

Voyage en Italie et en Sicile, par L. Simond, 2 vol. in 8vo. Paris 1828. 30

VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique 8 vol. in 12. jolie édition Paris 1821. 48

VOYAGES de Cyrus, suivis d'un discours sur la mythologie par Ramsay, in 12 Paris 1807. 6

Veillées (les) russes par Ms.Heguin de Guerle in 12. Paris 1827. 7

VIE Militaire et politique du Général Foy, avec des extraits de tous ces discours, ornée d'un portrait, et d'un fac-simile, in 18. Paris 1826. 7

Victoires et conquêtes des grecs modernes, depuis leurs premieres hostilités contre les turcs jusqu' à la fin de 1824, par J. B. Pinquenard, 2 vol. in 18, Paris 1825. 14

Vie de Rossini par M. de Stendhal, ornée des portrats de Rossini et de Mozart, 2 vol. in 8vo. Paris 1824. 20

VOCABULAIRE encyclopedique de poche francais, anglais, italien, par F. D. A. Falletti, 2me. édition corrigée, in 16 Paris 1826. 12

Voyage d'Antenor en Grece et en Asie, pour faire suite au Voyage d' Anacharsis ; par Lantier, 2 vol. in 8vo. fig. 26

—— d'un jeune Grec à Paris, par M. Mazier du Heaume, 2 vol. in 8vo. Paris 1824. 18

Vrai systéme de l'Europe, relativement à l'Amerique et à la Gréce, par M. De Pradt in 8vo. Paris 1825. 11

## LIBRI INGLESI

Ada Reis, a tale by Lady Caroline Lamb 2 vol. 12mo. Paris 1824. 18

AMATORY Poetry; or the eflusions of love, selected from Moore, Little, Byron, Darwin, Prior etc. in 18mo 1824. 8

BEAUTIES (the) of Pope consisting of selections from his poetical and prose Works, London with portrait 12mo. 8

———— of Chesterfield 12mo. with portrait 8

———— of Bacon 12. idem 8

———— of Byron 12. London 8

———— (the) of Blair, consisting of selections of his works, with portrait 12mo. London 8

———— (the) of Dryden 12. with portrait London 8

———— (the) of Sheridan, consisting of selection from his poems, dramas and speeches 12mo. London 8

———— of the poets, selected from the most admired authors, by James Ely Taylor 3 vols. 12mo. London 1824. 25

———— (the) of Shakspeare, selected from each Play, With a general index digesting them under proper heads, by the late William Dodd, 12mo. London 1824. 10

Brambletye house, or Cavaliers and Roundheads, a novel, by one of the authors of the rejected addresses 3 vol. 12mo. Paris 1826. 26

Byron 's complete Works, including all his suppressed poems, printed in a clear, bold and legible type, in one volume 8vo. with a copious life of the Author, a beautiful portrait. Paris 1827. Vellum paper. 75

—— The same common paper. 50

—— the two Foscari, an historical tragedy 12mo. Paris 1822. 12

— Sardanapalus, a tragedy 12. Paris 1822. 12
—The Prophecy of Dante 16mo. London 1821. 2
— Werner, a tragedy 12mo. Paris 1823. 12
— Cain. A mystery 12. Paris 1822. 12
— Don juan, a poem, 6 vol. 12mo. Paris 1821. 60
— Child Harold' s pilgrimage 2 vol. 32. Paris 1826. 16
— Heaven and Earth a mystery 12. Paris 1826. 4
— the deformed transformed, a Drama 12. Paris 1824. 9
— the parliamentary speeches 12mo. Paris 1825. 5
BURKES, a philosophical inquiry into the origin of our ideas of the sublime, and beautiful, 12mo. Chiswick 1825. 8
BYRON'S lord, Select poetical Works, 32. with portrait London 1825. 9
CASTLE (the) of Otranto by Horace Walpole with a beautiful frontispiece, 12mo. Chiswick 1823. 9
Castle (the) of indolence a Poem, by Tomson english and french 12mo. Paris 1814. 6
Children (the) of the Abbey a tale, by Regina Maria Roche 5 vol. 12mo. with plates, Paris 1807. 30
Correspondence of Lord Byron with a friend, by the late R. C. Dallas esq. the whole forming an original memoir of Lord Byron's life from 1808 to 1814. 2 vol. Paris 1825. 12mo. 20
ESSAYS moral economical and politcal of Lord Byron 12mo. Chiswich 1822. 8
GIBBON'S, history of the decline and fall of the roman Empire, a new edition with a portrait and maps, 8 vols. 8vo. vellum paper, London 1823. 172
Goldsmith's, Oliver, the miscellaneous works 4 vol. 8vo. edited by Washington Irving esq. Paris 1825. with a portrait. 85
GRAY'S letters, 2 vol. 12. London 1819. 15
Grammar (a) of the italian language, by Ciciloni; 12. London 1825 bound 12
High-ways, and by-ways, or, tales of the roadside picked up in the french Provinces, by a walking gentleman 3 vol. 12. Paris 1825. 26
HISTORY (the) of Rasselas, Prince of Abyssinia, by Johnson 12mo. Chiswick 1812. 8
History (the) of Paris from the earliest period to the present day 3 vol. 8vo. Paris 1825. 72
Information and, directions for travellers on the continent by Mariana Starke, sixth edition thoroughly revised with considerable additions 2 vol. 12mo. Leghorn. 1825. 18
Journal of the conversations of Lord Byron noted during a residence with his lordship at Pisa in the years 1821 and 1822, by Thomas Medwin 2 vol. 12mo. Paris 1824. 20
Impartial (an) portrait of Lord Byron as a poet and a man, by Sir Egerton Brydges 12mo. Paris 1825. 6
Italy by Lady Morgan 3 vol. 12mo Paris 45
Last (the) of the Mohicans a narrative of 1775. by the author of the Spy etc 3 vol. 12mo. Paris. 1826. 26
Last (the) Man, by the author of Frankesten 3 vol. 12mo. Paris 1826. 26
Letter to the reviewrs of Italy by Lady Morgan, 12. Paris 3
Lyonel Lincoln, or legend of the thirteen Century by Cooper 3 vol. Paris 1826. 28
Loves (the) of the angels, by Thomas Moore. 12mo. Paris 8
LORD BYRON, and some of his contemporaries, with recollections of the author's life, and of his visit to Italy by Leigh Hunt 3 vol. 12 with five portraits and a fac-simile Paris 1828. 40
Melicourt, by the author of Headlong hall 3 vol. 12. London 1817. 24
Memoirs of the Margravine of Anspach, formerly Lady Craven, written by herself 2 vol. 12mo. Paris 1826. 24
Memoirs of Captain Rock, the celebrated Irish Cieftain, vritten by himself 12. Paris 1824. 15
Moore' s (Thomas) works comprehending all his melodies, ballads etc. 7 vol. 12. Paris 1823 vellum paper 106
Moorés the Epicurean 1 vol. in 12. Vellum paper. Paris 1827. 12
Narrative (a) of Lord Byron' s Voyage to Corsica and Sardinia 12mo. Paris 1825. 7

O'BRIENS, and O'Flahertys a National tale, by Lady Morgan, 4 vols. 12mo. Paris 1828 36

Pioneers (the) or the sources of the Susquehanna, a descriptive tale, by the author of the Spy etc. 3 vol. 12mo. Paris 1825. 26

POEMS by William Cowper 2 vol. 12mo. Chiswick 1824. 18

POPE'S, essai on man. and other poems, 12mo. Chiswick 1822. 8

Pope's poetical Works 3 vol. 32mo. Paris 1822. 24

Salmagundi, or the whim-whams and opinions of Launcelot, Langstaffesq. and others 2 vol. 12mo. Paris 1824 16

SHAKSPEARE'S dramatic Works from the text of Johnson, Stevens, and Reed, with glossarial notes, his life, in one volume 8vo. with a portrait, vellum paper, London 1827. 60

Sketch book, (the) of Geoffroy Crayon, gent. 2 vol. 12mo. Paris 1823. 18

Spirit of the age, or contemporary portraits. by William Hazlitt 2 vol. 12mo. Paris 1825. 15

Spy (the), a tale of the neutral ground referring to some particular occurrences during the american war, by the author of the Pilot ec. 3 vol. 12. Paris 1826. 26

SPIRIT (the) of english Wit 12mo. Chiswick 1826. 8

SWIFT'S, travels of Gulliver into several remote Nations of the World 32mo. with portrait London 1826. 11

Tales of a grandfather being stories taken from scottish history, 2 vols. 12mo. Paris 1828. 18

Teodric, a domestic tale, and other poems by Thomas Campbell 12mo. Paris 1825. 5

THOMSON'S, Seasons, odes, songs and hymns with an account of his life and writings by P. Aikin 12mo. London 1822. 10

Turner' s a new introduction to the italian language, grounded on reason and authorty 8vo. Edimbourg 1794. 10

Walter-Scott' s, tales of the Cruzaders 4 vol. 12mo. Paris 1825. 34

——Redgauntlet a tale of the Eyghteenth century 3 vol. 12mo. Paris 1824. 28

WALTER SCOTT'S, poetical Works. 7. vols. 32mo. vellum paper, Paris 1827. 50

———— Marmion, a tale of flodden field, 32mo. 10

———— the lady of the lake a Poem in 32mo. 10

———— Rokeby, a poem 3mo. 10

———— the lay of the last Minstrel 32mo. 10

———— chronicles of the canongate 2 vols. 12mo. 18

———— poetical Works complete in one volume 8vo. 40

Walter-Scott' s, the life of Napoleon, with a preliminary view of the french revolution 9 vol. in 12mo. with portraits a fine edi., Paris 1827. 100

—— Woodstock, or the Cavalier, a tale 3 vol. 12mo. Paris 1826. 26

—— the Monastery, 3 vol. 12mo. Paris 1821. 14

—— Memoirs of Jonathan Swift 2 vol. 12mo. Paris 1826. 19

—— the Lady of the lake a Poem, 12. Paris 1822. 8

——a legend of Montrose 2 vol. 32mo. Paris 1825. 16

——Lives of the Novelists 2 vol. 12mo. Paris 1825. 18

—— Ivanoe, 2 vol. 8vo. Paris 1821. 20

——Kenilworth, a romance 2 vol. 12mo. Paris 1821. 18

—— Memoirs of John Dryden 2 vol. 12mo. 20

WALPOLE'S, Horace, reminiscences, written 1788. in 12mo London 1819 8

Vision (the) of Judgement by Quevedo redivivus 12mo. Paris 1822. 4

WORKS (the complete) of Lord Byron, including the journal of his conversations published by M. Medwin 14 vols. 12mo. Paris 1825. 86

## LIBRI GRECI

COLLEZIONE *dei poeti greci, elegantissima ediz., in 32. procurata dal Sig. Gio. F. Boissonade in carta velina cilindrata, Parigi 1823-27 contenente i seguenti che si vendono separatamente. I respettivi autori sono corredati di piccole note in latino.*

Teocrito, Bione e Mosco 1 vol. 8

Omero, Iliade, e Odissea 4 vol. 40

Euripide 5 vol. 60

Eschilo 2 vol. 20

Sofocle 2 vol. 24

irici greci 1 vol. 8
siodo 1 vol. 7 1/2
allimaco, Cleante e Proclo 1 vol. 10
ristofane 4 vol. 40
nacreonte 1 vol. 8
indaro 1 vol. 12
oeti Gnomici greci 1 vol. 12
uovo testamento in greco 2 vol. 22

# LIBRI ITALIANI E LATINI

GUESSEAU (D'), Discorsi; in 8vo. Napoli —20. 5

LIBERT, Elementi di terapeutica e di materia medica, 4 vol. in 8vo. Napoli —23. 20

LFIERI, Opere complete, 4 grossi volumi in 8vo. buona edizione Pisa —28. 80

NTOLINI, Osservazioni ed aggiunte ai princip j d' architettura civile del Milizia, in 8vo. Milano 8

RLINCOURT, Il Rinnegato, romanzo; 2 vol. in 12. Napoli —24. 8

' ARITMETICA insegnata in quindici lezioni di A. Teyssedre, traduzione dal Francese 1. vol. 18. Milano 1827. 4

RBACOVI, Ragionamento degli argomenti ed indizj ne' giudizj criminali, in 8vo. Milano 2 1/2

RETTI (Gius.), La frusta letteraria, 3 vol in 8vo. Milano. 24

RZONI, Alcune operette, cioè, i romani in grecia, ossiano i francesi in Italia, la repubblica francese, e il solitario delle alpi 1 vol. in 8vo. 6

CCARIA Cesare, dei delitti e delle pene, col comento di Voltaire e note di Brissot Varville, Diderot, Servan ed altri in 8vo. bella edizione, carta velina, Livorno 1828. 6

LLEZZE della Storia d'Italia di Francesco Guicciardini 2.vol. 12mo. Lodi 1826. 6

llezze della commedia di Dante Alighieri dialoghi di Antonio Cesari 3. vol. 8vo. Verona 1825. 39

NTIVOGLIO (Cardinale), Lettere con note di G. Biagioli, in 16. Milano —28. 6

RZELIUS, Analisi chimica d' ogni specie di minerali; in 8vo. Napoli —23. 6

RET, Trattato delle nullità d'ogni genere, sostanziali e di rito, ammesse nelle civili materie; 2 vol. in 8vo. Napoli —24. 26

UMEMBACH Manuale della Storia naturale, tradotto sull'undecima edizione tedesca dal dottor Malacarne 3. vol. in 12. Milano 1826. 24

NDELMONTE, e gli Amedei, tragedia di Carlo Marenco da Ceva in 8vo. Torino 1827. 3 1/2

BOTTA, Storia della guerra dell' indipendenza degli Stati Uniti d'America 4. vol. in 8vo. con carte geog. Milano 1827. 40

BRACKEMBRIDGE, Storia della guerra degl' inglesi con gli americani nel 1812. 1. vol. in 8vo. 11

BYRON, l' Italia, e la profezia di Dante Alighieri voltate dall' inglese, seconda edizione, Lugano 1827. 3 1/2

BYRON, Ditirambo in morte di Napoleone, coll' aggiunta dell' ode di Manzoni il 5 *di Maggio*, in 32. Lugano —28. 1/2

CAROLI Linnaei Philosophia Botanica, in qua explicantur Botanices fundamenta, studio Eustii Sprengel: gros vol. in 8vo. orné de 9 planches très bien exécutées, d' un tableau du sistême general de Linnée, et d'une savante dissertation sur le memoire de M. Detruchet, par M. Le Docteur Van Breda, professeur à l'université de Gand. 20

CARDELLA, Storia della letteratura greca, latina e italiana, 3 vol. in 16. Milano —27. 21

CARO, Scelta di lettere familiari, in 16. Milano —25. 7

CELLINI (Benvenuto), Trattati dell' orificeria, e della scultura, in 8vo. Milano ediz. de' clas. ital. 10

CELSO, Della medicina libri 8, tradotto da G. A. del Chiappa, in 16. Milano —28. 9

CESARI (Ant.), Prose scelte, in 12. Napoli —26. 4

—— Novelle, in 12. Napoli —26. 3

CESARI, Lezioni storico-morali sopra la sacra Scrittura, 7 vol. in 8vo. Milano. 54

CESAROTTI, Vite de' primi cento pontefici, in 8vo. Napoli —18. 5

—— Corso di letteratura greca; 4 vol. in 8vo. Napoli —19. 16

CHABOT, Quadro della Legislazione antica sulle successioni, e della novella, stabilita dal Codice civile; in 8vo. Napoli —24. 4

CICERONE, Orazioni scelte, tradotte da G. A. Cantova, col testo a fronte, in 16. Milano —28. 6

—— Orazioni scelte, tradotte dall'Ab. Bordoni, 4 vol. in 8vo. Napoli —26. 14

COMMEDIA (la) divina di Dante Alighieri, illustrata da Ugo Foscolo, 2 vol. in 8vo. piccolo Lugano 1827. 15

COMPENDIO delle *Vite* di Plutarco, 4 vol. in 12. Pavia —18. 12

—— di geografia ad uso della gioventù, di R. Masson, in 12. Milano. 5

—— d'un trattato elementare di chimica del

Professore G. Gazzeri, 2 vol. in 8vo. Firenze —28. 20

—— di medicina pratica pei giovani medici compilato dal Dottore Antonio Prini, in 8vo. Milano —26. 17

COMPENDIO della Storia della bella letteratura Greca, Latina e Italiana di G M. Cardella, professor di eloquenza, 3 vol. in 16. Milano 1827. 21

CONDOTTA (della) da tenersi nella società; opera di Adolfo Knigge, 2 vol. in 16. Milano —23. 6

CONDILLAC, Corso di studj; 16 vol. in 8vo. Napoli —15. 100

CONSIDERAZIONI di Fran. M. Pagano, sul processo criminale, in 16. Milano. 3

CONFESSIONI (le) di St. Agostino, volgarizzate da Girolamo Brunelli, 4 vol. in 12. Milano —26. 12

CORNELIO Nipote, tradotto da Soresi col testo a fronte, in 16. Milano —28. 4 1/2

—— senza il testo. 3 1/2

CORSO di Matematiche pure di L. B. Francoeur versione prima italiana con note del Professor G. Doveri 2 vol. in 8vo. Livorno 1827. 25

Il 1. vol. contiene l' Aritmetica e l' Algebra elementare;

Il 2. la Geometria analitica, e l' Algebra superiore, questo vol. 2do. si vende anco separato al prezzo di Pli. 16 1/2

COSTUMI (i) della Grecia nei suoi tempi più luminosi, ossia Agatone, romanzo filosofico politico del Signor Wieland, 7 vol. in 12. Italia —26. 15

CRISTIANO (Il vero), ossia Raccolta di scelta preghiere, del Cav. Gius. Maffei, in 12. Milano —28. 3 1/2

CRONOLOGIA universale, di G. B. Rampoldi, 2 vol. in 8vo. Milano —28. 12 1/2

**CUOCO (il) italiano economico con tavole in rame 2. vol. in 12. Livorno 1827.** 6

DANTE, La Divina Commedia, con note di Luigi Portirelli, 3 vol. in 8vo. Milano ediz. de' class. ital. 32

—— Idem, ridotta a miglior lezione dagli accademici della Crusca 2.da impressione, accresciuta degli argomenti, allegorie e spiega dei vocaboli oscuri, in 8vo. Napoli 1716. 18

DAVILA (Ar. Caterino), Storia delle guerre civili di Francia, 6 vol. in 8vo. Milano ediz. de' class. ital. 62

DARWIN, Zoonomia, 6 vol. in 8vo. Napoli —20. 30

DELL'educazione, trattato di Madama Campan aggiuntivi dei consigli alle fanciulle ed alcuni saggi di morale 2. vol. in 12. Milano 1827. 10

DEMOSTENE, Arringhe contro Filippo, tradotte ed illustrate dal P. Barcovich, in 16 Milano —28. 6

—— Opere tradotte ed illustrate da Cesarotti 8 vol. in 8vo. Napoli —18. 32

DIFESA del Cristianesimo, scritta da Monsignor Frayssinous, tradotta in italiano 8 vol. in 12. Fuligno 1826-27. 24

**DIALOGHI sopra gli Amori, la Prigionia, le Malattie, ed il Genio di Torquato Tasso, con un discorso intorno alle ultime sue opere, di Stefano Giacomazzi 1. vol. in 8. Brescia 1827.** 6

DEL SUICIDIO, Dissertazione dell'Avvocato Piantanida, 1 vol. in 12. Milano. —28. 7

DISCORSO storico sul testo del Decamerone di Gio. Boccaccio premesso da Ugo Foscolo all'edizione delle 100 novelle fatta a Londra, in 8vo. Lugano —28. 3 1/2

DIZIONARIO dei Pittori dal rinnovamento delle belle arti fino al 1800. di Stefano Ticozzi 2 vol. in 8vo. Milano 1818. 20

DIZIONARIO di geografia comparata, cioè l'antica colla moderna e la moderna coll'antica, in 8vo. Milano —27. 8

DOMAT, le leggi civili disposte nel loro ordine, nuova edizione con note e discorso del professor Padovani 7 vol in 8vo Pavia 1826. 60.

**DEL ROMANZO in generale ed anche dei Promessi sposi di Alessandro Manzoni discorsi due in 12. Milano 1827** 3

ELEMENTI di geografia antica, comparata colla moderna, di G. Antoine, in 12. Bergamo. 5

ELOGIO di Alessandro Guidi, scritto da Girolamo Turroni in 8vo. Pavia 1827. 3

ENCICLOPEDIA de' fanciulli, di Rampoldi, 2 vol. in 16. con rami coloriti, Milano —27. 8

—— ad uso della gioventù, di G. B. Masson, 5 vol. in 12. Milano. 20

ESCHILO, Tragedie tradotte da Felice Bellotti, 2 vol. in 8vo. Milano —21. 20

ERVINA, ossia l' amor materno, traduzione dal tedesco, in 8vo. Lugano —28. 3 1/2

ESPOSIZIONE di belle arti in Milano nell'I. R. Palazzo di Brera l'anno —27, osservazioni di Don Sincero; opuscolo in 12. Italia —27. 1

FEDERICI (Cam.), Commedie scelte, in 16. Milano —28. 9

FENELON, Compendio delle vite de' più illustri filosofi dell'antichità, in 12. Milano. 5

FILANGIERI Gaetano, la Scienza della legislazione, e gli opuscoli scelti, con l'aggiunta del commento alla detta opera di Beniamino Constant, 6 vol. in 8vo. bella edizione in carta velina Livorno 1826-27. 42

Commentario si vende ancor distaccato. 10
LORILEGIO poetico moderno, ossia scelta di poesie di 70 autori viventi, 2 vol. in 12. Milano —22. 11
ONTENELLE, Ragionamenti sulla pluralità de' mondi, in 8vo. Napoli —17. 2 1/2
ARDIEN, Del governo e delle malattie dei bambini, 2 vol. in 8vo. Napoli —23. 12
—— Trattato della mestruazione e della cessazione de' mestrui; in 8vo. Napoli —24. 6
OLDSMITH, Compendio di Storia greca, 2 vol. in 16. Milano. 6
—— Idem, di Storia Romana, 2 vol. in 16. Milano. 6
RAMMATICA (nuova) italiana, accomodata all' insegnamento della prima età, in 12. Napoli —24. 4
RASSI ( G. ), Saggio su' sinonimi italiani, in 16. Milano —27. 6
RENIER, Trattato delle donazioni, de' testamenti ec. 6 vol. in 8vo. Napoli —25. 58
HARTMANN, Farmacologia dinamica 3 vol. in 8vo. 30
IOOPER, La guida per il notomico, 2 vol. in 8vo. Napoli —19. 10
I FANCIULLI Bearnesi, ossia lezioni di morale atte ad istruire e dilettare la gioventù di Madama Archier Delafaye, traduzione del Prof. Gaetano Barbieri 4. vol. 18. Mil. 1820. 16
NTERESSE di Goethe per Manzoni, traduzione dal tedesco, in 8vo. Lugano 1827. 2
NTRODUZIONE allo studio delle arti del disegno e vocabolario compendioso delle arti medesime, nuovamente compilato per uso degli studiosi amatori delle opere d'architettura, scultura, pittura, intaglio ec. 2 vol. in 8vo. con tavole in rame, Milano 1821. 24
RIDEARUM genera cum ordinis caractere naturali, specierum enumeratione synonimis que auctor John Bellenden Ker in 8vo. Bruxelles 1827. 7
TALIANI (gl') in Russia, memorie d' un Uffiziale italiano, per servire alla storia della Russia, della Polonia, e dell' Italia nel 1812. Italia 1826, 4 vol. in 16. con una carta geografica e due topografiche rappresentanti le battaglie di Borodino, e di Malojarolawitz 32
URIS civilis ecloga, in qua preter Justiniani institutiones, novellasque 118 et 127. Ulpiani regularum liber singularis, Pauli sententiarum libri V, Gaii institutionum commentarii IV, et breviora quaedam veteris prudentiae monumenta continetur, in 12. Paris —27. 12
LAMPREDI (Gio. M.), Diritto pubblico universale, 4 vol. in 16. Milano —28. 18
LETTERE inedite di Francesco Milizia al Conte Sangiovanni scritte da Roma dall'anno 1775 al 1790 in 12. Bruxelles 1827 4
———— di Giulia a Ovidio e d' Ovidio a Giulia, 2 vol. in 18. Cosmopoli 1827 4
LIBES, Trattato completo elementare di fisica ; 3 vol in 8vo. Napoli —16. 16
LOCKE, Saggio sull' intelletto umano, compendiato dal D. Winne, seguito della ricerca della verità, dello stesso autore ; 3 vol. in 12. Napoli —25. 6
LONGINO, Trattato del Sublime, tradotto da A. F. Gori, in 12. Milano. 3
LUCREZIO CARO ; Della natura delle cose, tradotto dal Marchetti, in 8vo. Milano ediz. de' class. ital 12
LUCREZIO Caro, della Natura delle cose, nuovamente volgarizzato, in 12. Lugano 1827. 9
MALASPINA di Sannazaro, Saggio delle leggi del bello, applicato alla pittura ed architettura, in 8vo. Milano —28. 7
MANUALE dell' accurato agricoltore, per campi, orti e giardini, con tutte le regole fondate sull' esperienza ; in 16. Milano —28. 5
—— delle mitologie compilata su i migliori autori, in 12. Milano —26. 6
—— di Polizia medica, di Lorenzo Martini, 1 vol. in 12. Milano —28. 7
—— di Tecnologia generale, ossia esposizione de' principj ragionati dell' applicazione de' prodotti della natura agli usi della vita ; di Don Gius. De Volpi, 2 vol. in 12. Milano —28. eleg. ediz. 16
MANUALE della lingua italiana compilato da Francesco Ambrosoli in 12. Milano 1828. v7
MANUALE d' anatomia generale descritti ta e Patologica di G. F. Meckel, aumenta a di nuovi fatti da G. L. Jourdan, e da Breschet, versione italiana con note di G. B. Caimi, 18 fascicoli in 8vo. Milano 1825. 72
MANZONI Alessandro, i promessi sposi, Storia milanese del secolo decimosettimo 6 vol. in 18. con fig. Firenze 1827. 13 1/2
—— Detto detti 3 vol. in 8vo. Livorno. 18
MEMORIE del Dottor Antonmarchi, ovvero gli ultimi momenti di Napoleone, 2 vol. in 8vo. Lugano 1827. 15
METAMORFOSI (le) d' Ovidio, ridotte da G. A. dell'Anguillara, 4 vol. in 18. Milano —27 e —28 eleg. ediz. in carta velina. 14
MISCELLANEA di novelle, favolette e racconti morali, ossia lettura di-

lettevole ed istruttiva, compilata da Luigi Boneschi 2. vol. 12mo. Lodi 1826. 7

LA MORALE Biblica, ossia florilegio di Massime tratte dai due testamenti da Melchiorre Tèsia 1. vol. Mil. 1827. 4

MONTESQUIEU, Spirito delle leggi, con note dell' abate Genovesi, 4 vol. in 8vo. Napoli —20. 16

MILIONE (il) di Marco Polo, testo di lingua del secolo XIII ora per la prima volta pubblicato ed illustrato dal Conte Gio. B. Baldelli Boni, 4 vol. in 4to. e atlante, Firenze 1827. 125

NARRAZIONE succinta dello scoprimento d'America eseguito da Cristoforo Colombo in 18. Milano 1826. 4

NOTIZIE astronomique, adattate all'uso comune da Ant. Cagnoli, 2 vol. in 12. Reggio —27. 8

NOVELLINO (il) di Masuccio salernitano in toscana favella ridotto, 2 vol. legati in uno, in 8vo. Ginevra 1765. 25

ORAZIONE sopra la predestinazione dell'Ab. Eugenio Piantanida Milanese, seconda edizione opuscolo in 8vo. Lugano 1828. 1 1/2

ORFILA, soccorsi da somministrare alle persone avvelenate. e cadute in asfissia, seguiti dai mezzi opportuni per ravvisare i vini adulterati ec in 18mo. Bologna 1827. 5

OVIDIO, Metamorfosi tradotte dall'Anguillara, 4 vol. in 18. elegante edizione Milano —28. 14

PAGANO (Mario), Principj del codice penale e logica de' probabili, in 8vo. Napoli —23. 3

PARDESSUS, Trattato delle servitù, in 8vo. Napoli —24. 10

PARUTA Paolo, storia della guerra di Cipro, in 8vo. Siena 1827. 8

PASSEGGIATA intorno al mondo negli anni 1817. 18. 19. e 20, sopra le corvette del re di Francia l' Urania, e la Fisica, opera del sig. Arago disegnatore della spedizione, 4 vol. in 12 con fig. colorite, Milano 1824. 24

PERSIL, Questioni sopra il privilegio e le ipoteche su i pignoramenti e le graduazioni: 4 vol in 8vo. Napoli —23. 21

PHARMACOPOEIA medici pratici universalis, sistens medicamenta præparata et composita auctore F. Swediaur cum notis Van-Mons, 3 vol. in 18. Bruxelles 1817. 18

PIANTA (la) dei sospiri, romanzo di Defendente Sacchi 12mo. Lodi 1824 5

PINEL, Nosografia filosofica, 3 vol. in 8vo. Napoli —23. 24

PLATONE in Italia, traduzione dal greco da Vincenzo Cuoco seconda edizione 2 vol. in 8vo Parma 1820. 16

POESIE e Prose scelte, del Conte Agostino Paradisi, 2 vol in 12. Reggio —27. 10

POLI, BALDASSARE, Saggio filosofico sopra la scuola dei moderni Filosofi-naturalisti, in 12. Milano 1827. 8

POTHIER, Opere complete; 46 vol. in 8vo. Napoli —20. 220

QUADRO della rivoluzione francese scritta da Sir Walter Scott 3 vol. in 8vo. Firenze 1827. 15

RACCOLTA di poemi didascalici, in 8vo. Milano ediz. de' class. ital. 10

RANDONI, CARLO, degli ornamenti d'Architettura, e delle loro simmetrie, colle regole teorico-pratiche per ben profilare ogni genere di cornici, in 4to. con fig. Parma 1813. 25

REDI (Franc.), Opere; 9 vol. in 8vo. Milano ediz. de' class. ital. 90

Relazione della condotta dell' arcivescovo di Taranto Capece-Latro nelle famose vicende del regno di Napoli nell' anno 1799; pubblicata dal canonico Ang. Sgura 1826, in 8vo. 4

RIME piacevole d' un Lombardo, in 16. Milano. 3 1/2

ROBERTSON, Storia dell' America 3 vol. 8vo. con carte geografiche Mil. 1821. 30

——— ricerche storiche su l' India antica, sulla cognizione che gli antichi ne avevano ec. con note, supplimenti ed illustrazioni di Gio. Domenico Romagnosi 2 vol. 8vo. Milano 1827. 18

ROBERTSON, Storia del regno di Scozia sotto Maria Stuarda e Giacomo VI, 2 vol. in 8vo. Milano —28. 21

ROMANI (Gio.), Dell'antico corso de' fiumi Po, Oglio ed Adda, in 8vo. Milano —28. 2 1/2

ROMANZIERE (il) inglese, o scelta di componimenti patetici, in 12. Milano. 3

SABATIER, Medicina operatoria, 6 vol. in 8vo. Napoli —22. 28

SACRA (la) Bibbia, che contiene il vecchio e nuovo testameno tradotta in italiano da Giovanni Diodati 1 vol. in 12 bella edizione Londra 1823 legato in pelle 2[illegible]

LA stessa, tradotta dallo stesso in 8vo. Basilea 1822 legata in pelle nera. 2[illegible]

SALLUSTIO, Catilinaria e Giugurtina, tradotto da Bartolommeo da S. Concordio, in 16. Milano —28.

SEGUR, Galleria morale e politica, 2 vol. in 12. Milano. 1[illegible]

SIMONE di Nantua, ossia il mercante di Campagna, opera che ottenne il premio proposto dalla Società d' istruzione elementare, di De Jussieu tradotto dal Francese in 12 Milano 1819. 4

SOAVE, Istituzioni di logica, metafisica ed etica, 4 vol. in 12. buona edizione Milano —15. 15

SOLITARIO (il) e Cecilio, novella morale-filosofico-allegorica, di Giacomo Ciceri, in 8vo. Roma —27. 2

SPETTATORE (lo) italiano; Opera del Conte Gio. Ferri di S. Costante, 4 vol. in 8vo. Milano —22. 47 1/2

SQUARCI d' eloquenza di celebri moderni autori italiani, in 12. Napoli —16. 4

STATISTICA della Svizzera, di Stefano Franscini ticinese, con carta geografica, in 8vo. Lugano —27. 14

STORIA della letteratura antica e moderna, di Federigo De Schlegel, 2 vol. in 8vo. Milano —28. 21

—— della Gran Brettagna da' primi tempi sino a' dì nostri, di Gio. Adams, 8 vol. in 12. Milano. 30

STORIA della malattia petecchiale-contagiosa che ha regnato per tutto il 1827. nella provincia di milano di Giovanni Capsoni in 12 Pavia 1820. 3

———— dei due viaggi comandati dal governo inglese, uno per terra diretto dal Capitano Franklin, l'altro per mare sotto gli ordini del Cap. Parry onde scoprire un passaggio dall'oceano atlantico nel mar pacifico in 12. con fig. col. Mil. 1827 6

———— universale compilata per la istruzione della gioventù dal professor Schroeck 5 vol. in 18. Milano 1827. 20

TAMBURINI, Analisi del libro delle prescrizioni di Tertulliano in 8vo. Milano 1818. 6

TASSO (Torquato), Opere; 5 vol. in 8vo, Milano ediz. de' class. ital. 60

TOULLIER, Trattato delle prove giudiziarie, estratto dal dritto civile francese, in 8vo. Napoli. 4

TRAGEDIE di Alessandro Manzoni, Milanese, Il Conte di Carmagnola e l'Adelchi, quinta edizione, aggiuntevi le poesie varie dello stesso, ed alcune prose sulla Teorica del dramma Tragico, 1. vol. in 18. Pisa 1826. 7

————Vera idea della Santa sede, in 8vo. Milano 1818. 8

TRATTATO de' cambj, opera di Ang. Prada, in 8vo. bislungo, Milano —20. 10

—— de' nomi e verbi italiani, supplimento alla nuova grammatica italiana; in 12. Napoli —25. 2

VERRI (Alessandro), Discorsi varj, in 16. Milano. 5

VIAGGIO alla repubblica di Colombia eseguito nell' anno 1823. dal sig. Mollien, 2 vol. in 12. con fig. col. Mil. 1825. 12

———— al Brasile negli anni 1815 1816 e 1817. del Principe Massimiliano di Wied-Newied, trad. dal tedesco 4 vol. in 12. con fig. colorite. Milano 1821. 24

———— in Egitto e in Nubia, seguiti da un altro viaggio lungo la costa del mar rosso, e all' Oasi di Giove Ammone di G. B. Belzoni, 4 vol in 12. fig. 24

VIAGGIO Pittorico della Toscana dell' Abate Francesco Fontani, 3za. edizione 6 vol. in 18mo. con molti rami Firenze 1827. 36

VICO (Gio. Batt.), Principj d'una Scienza nuova; 2 vol. in 8vo. Napoli —26. 15

VITA di Cristoforo Colombo scritta e corredata di nuove osservazioni e di note da Luigi Bossi in 8vo. fig. Mil. 1818. 8

VIVENZIO, Storia del regno di Napoli e suo governo; 2 vol. in 8vo. Napoli —27. 8

UGONI, CAMMILLO, della letteratura italiana nella seconda età del secolo XVIII. 3 vol. in 12. Brescia 1820. 15

UOMO (l') di conversazione, ossia raccolta di novellette, facezie, motti ec., 5 vol. in 16. con figure Milano —20. 15

*I prezzi sono in paoli fiorentini, corrispondenti a 56 centesimi di franco.*

---

*La mia Casa s' incarica di eseguire le commissioni che gli amatori delle lettere vorranno affidarle, tanto di libri di Francia che d'Italia e d'Inghilterra.*

NB. Oltre i libri descritti in questo estratto di catalogo, si trova presso di me una copiosissima collezione di tutte le opere insigni e classiche già note, tanto in italiano che in francese; talchè gli amatori delle lettere possono con tutta sicurezza indirizzarmi le loro dimande di quelle opere che bramassero avere, quantunque non notate nel presente estratto.

# ANTOLOGIA

LUGLIO, AGOSTO, SETTEMBRE,

1828.

TOMO TRIGESIMOPRIMO.




FIRENZE
AL GABINETTO SCIENTIFICO E LETTERARIO
DI G. P. VIEUSSEUX
DIRETTORE E EDITORE.
*TIPOGRAFIA*
DI LUIGI PEZZATI
*MDCCCXXVIII*

# ANTOLOGIA

N.° LXXXXI. *Luglio* 1828.


*Geschichte des Römischen Rechts im mittel alter ec. — Storia del diritto romano nel medio evo, di* Federigo Carlo dei Savigny. *Heidelberga, presso Mohr e Zimmer* 1815 1827. *Volumi I a IV.*

*(Art. I. Vol. I, p.* xxx. 415.*)*

Di quest' opera che tanto grido ha levato non solo in Germania ma in tutta Europa, e della quale nissuno ancora ch' io sappia non diede conto all' Italia, mi sono proposto di presentare adesso un qualche esteso ragguaglio (tanti articoli quanti volumi) ai lettori del nostro giornale fiorentino. E perchè anco troppe sono le cose le quali di per sè stesso mi richiama a dire il subjetto, io mi fo tosto ad avvisarlo senz' alcuna prefazione, e senza menomamente ragionare nè della viva luce di che attualmente splendono nella Germania le buone lettere, nè della loro filosofia, nè (per quanto ora si potesse addire) di quella scuola storica del diritto così felicemente creata o rinnovellata dall'Hugo, dall' Eichorn e dal nostro autore. Cose tutte onde molto manifestamente si dimostra, che se i tedeschi ultimi per tempo e come spigolatori entrarono nel campo della europea letteratura, tale peraltro e cosiffatta messe or ne presentano di nuove ed utili cognizioni, e tanta è la sana critica con che riordinarono quelle precedentemente colte dagli altri popoli, che ben'ei possono menar vanto d' essersi in breve tempo posti ad un pari con tutti quelli. Ma venghiamo al proposito.

Incomincia l'autore (oggi consigliere di stato e cav. degli ordini di S. M. Prussiana; professore di Diritto nella R. Univer-

sità di Berlino ec. ec.) con una semplice ed elegante prefazione, in cui ci narra che primo suo divisamento era stato di scrivere la storia letteraria del romano Diritto dai tempi d' Irnerio sino ai nostri giorni, al che gli avevano inspirato inclinazione e genio i consigli del degno suo precettore il Weis di Marborgo, la sana intelligenza dell' intimo spirito dei glossatori della età di mezzo, e la bella maniera con cui dal nostro Sarti era stata trattata questa parte della storia letteraria del dritto. Ma come appena v' ebbe posto mano conobbe tosto che tale non poteva essere il piano di un libro, in cui non la semplice sposizione delle cose precedentemente dagli altri adoperate, ma eziandio nuove e tutte proprie ricerche volea proporre l' autore. Oltrechè l' opinione oramai generalmente invalsa e riputata vera che il romano diritto non mancò intieramente pel conquisto dell' impero d' occidente fatto dai barbari; e la considerazione che la storia del Diritto non ha limiti troppo contraddistinti nè separati della sua letteratura, gli facevano per una parte avvertire il bisogno di partirsi con le proprie ricerche da un punto assai più rimoto che non aveva pensato dapprima; come d'altronde il vedere e riflettere che la storia letteraria del romano diritto nel medio evo veste un suo proprio particolare aspetto e da sè sola presenta un tutto insieme, lo trattennero dal condurre il lavoro sino ai dì nostri. Massime poi perchè nel XVI secolo comincia quella nuova e sì diversa forma, in cui la nostra scienza si venne a modellare per gli aiuti della storia e della filologia: forma di cui mal si potrebbe ragionare adesso che appena è incominciata e sbozzata; onde i giureconsulti dei nostri tempi tanto travagliansi per condurla alla sua perfezione e compimento. Per le quali considerazioni, mutato pensiero, piacque al Savigny di lavorare una storia del romano diritto nel medio evo.

Questa istoria (prosiegue ad avvertire il ch. autore) dividesi naturalmente in due parti principali, ciascheduna delle quali forma di bel nuovo un intiero. Comprende la prima parte i VI secoli precedenti ad Irnerio: tempo in cui la durata del romano diritto si dimostra sì con saldissime prove; ma che di scientifici lavori serba soltanto alcune poche e debolissime tracce. La seconda parte abbraccia i IV secoli posteriori ad Irnerio; ed è così ricca di scienza, di dottrine e d' opere d' ingegno, che la storia del diritto quasi trasformasi in una storia letteraria della giurisprudenza. Nei primi due volumi è racchiusa la prima parte: nei seguenti (e in quelli ancora che seguiranno, poichè l'opera non è ancora compiuta) la seconda. Nel primo volume si espongono

le risultanze delle ricerche sopra quei punti storici comuni a tutti quei popoli che si partirono fra loro l' imperio d'occidente, e che non altrimenti avrebbero potuto porsi nella maggior luce ed evidenza, sennonchè investigandoli e raffrontandoli insieme; e sono: le fonti del diritto nell' universale, la costituzione degli stati, e l'istruzione. E perchè i moderni scrittori ristrinsero al mero civile ogni loro ricerca intorno al romano diritto nell'età di mezzo, sull' immaginato fondamento che nei nuovi stati rimase invero parte del diritto civile e criminale dei romani, ma nulla della loro politica costituzione, quindi il Savigny rende ragione delle sue ricerche ancora intorno a questa: ed è, che la scelta fatta da un popolo della propria legislazione mai non potendo essere nè arbitraria nè capricciosa, ma comandata da' suoi bisogni e dalle intime sue necessità, non altrimenti spiegherebbesi la durata del romano diritto che ammettendo la durata di un romano popolo e di romane società. Poichè, se distrutto l'impero di Occidente, il popolo romano fosse scomparso dalla faccia della terra, o avesse perduto e libertà e ragioni di proprietà, come il bisogno, come la possibilità che durasse il romano diritto? Nè saria tampoco da facilmente credere alla durata del gius romano, se, conservate in parte le loro libertà e proprietà, l'antica costituzione fosse rimasta in guisa annichilita, che i vinti si fossero in un mescolati e confusi coi vincitori: avvegnachè il diritto egli è parte della vita pubblica di un popolo, e spegnendosi questa si spegne di necessità ancora quello. Infine, data l' esistenza di un gius è d' uopo concedere vi sieno delle persone che lo amministrino; onde egli è forza ammettere che nelle romane provincie conquistate dai Germani rimanessero romani giudici e romani giudizi. A buona ragione pertanto pensò il Savigny d' investigare le circostanze dei vinti in quei nuovi germanici stati, e quale si fosse non tanto il destino delle loro persone e proprietà, quanto poi principalmente (per quella parte almeno che addicevasi al suo proposito) la costituzione sotto la quale vivevano.

Premesse tutte queste considerazioni per le quali i lettori vengono posti in grado di considerare sotto adeguata luce la sua mente e la sua opera, tocca rapidamente l'illustre autore del divin piacere che provano quei sapienti i quali con acutissimi sguardi si fanno come il Niebuhr e, poteva aggiungere, siccome il Vico, a contemplare l' origine o la rigenerazione dei popoli. Piacere che tutti gli consentiranno tanto maggiore per chi tenti penetrare addentro la storia delle nazioni del medio evo, comecchè

quivi apprendasi a rintracciare l'origine e le cagioni dell'essere attuale delle genti d'Europa. Ed accennate di volo quelle difficoltà che dovè patire nel suo lavoro, tra per la cattiva condizione delle fonti alle quali doveva attingere, e per le tante contraddizioni che qua e là si trovano sparse nei documenti dell'istoria, e infine (come modestamente egli dice) per non avere in prima conosciuto abbastanza l'antico diritto germanico, si confessa poi con grato animo, se le vinse in parte, debitore agli aiuti ed ai consigli del Niebuhr, dell'Eichorn e del Grimm, non che d'altri suoi carissimi amici. E dato religiosamente il novero delle fonti, dei documenti e degli scrittori ove attinse, ei viene all'opera, di cui prendiamo adesso a succintamente esporre il primo volume.

Questo primo volume, nel quale, come accennai, si considera il fato universale del romano diritto presso tutti que'popoli e regni in cui si disciolse l'impero d'Occidente, è distinto in sei capi. E perchè l'opera avrebbe mancato del suo legittimo fondamento se non si fosse rappresentata la condizione delle romane leggi e giurisprudenza avanti che l'impero traesse a rovina, apre quindi l'autore la sua istoria narrando nel *primo capo* le guise in cui quel diritto e quella giurisprudenza vennero gradatamente e senza interruzione nella forma e condizione, in cui si trovarono al tempo della invasione dei barbari.

L'antichissimo diritto si fondò dapprincipio in Roma, siccome presso tutte genti, nelle consuetudini figlie della sapienza e religion popolare. Ma le politiche circostanze avendo necessitata ben presto una legge fondamentale, si credè buono consegnarvi per iscritto non solo la costituzione dello stato, ma eziandio la maggior parte di quelle consuetudini. In questo senso le XII tavole diventarono base del diritto civile, e tale durarono infino a Giustiniano. Senonchè molti cangiamenti vi s'introdussero anche nel tempo della libera repubblica, sia per sanzione del popolo, o per consuetudine. La pratica del gius consisteva poi quasi tutta in una fila di simboliche azioni di forma rigidissima, in apprendere, condurre e dimostrare le quali spendevano la vita e gli scritti i tanto famosi ed onorati legisti, i quali a ragione possono riguardarsi come propugnatori e custodi dell'antica forza e peculiare distintivo del civile diritto. Ben è vero peraltro che come le conquiste e il commercio con le italiane e l'estere genti ebbero reso meno singolare e più incerto il naturale dapprima sì rigido e ben definito dei romani, queste nuovità operarono cangiamenti eziandio nel diritto civile. Fino dai primi tempi di Ro-

ma, per la tanta copia dei forestieri che vi accorrevano, era stato necessario non solo di creare per essi una particolare pretura, ma sibben di conoscere e amministrare un gius delle genti. Onde per tal contatto anche la ragion civile venne ad assumere un aspetto più indefinito e più largo, e ad immedesimarsi man mano al gius delle genti. L' editto del pretore mirabilmente promosse e regolò siffatto cangiamento; e mentre i legisti adoperavano ogni loro sforzo per conservare al diritto l' antico suo distintivo, i pretori all' opposto lo conducevano al nuovo. Così al cadere della repubblica fonti del diritto erano le XII tavole e l' editto del Pretore.

Sotto i primi imperatori l' antico gius civile venne ampliato e ridotto alla primiera sua forma per più decreti del popolo e del senato. Ma l' editto non poteva non ottenere autorità grandissima, tostochè nella nuova costituzione tutte conspirava a distruggere l' antica indole nazionale. Intanto nella repubblica la condizione dei legisti erasi, più di tutt' altre cose, cangiata. Siffattamente dalla primiera forma erasi allontanato il diritto che il trarre da tante e così varie fonti quei semplici elementi onde è bisogno in pratica, era opera da volere non poco d'arte e d'ingegno. Pretore e giudici più non potevano immediatamente attingere alle fonti per giudicare; onde un lavoro scientifico su quelle s' era oggimai fatto indispensabile. D'altronde le nuove arti e la nuova filosofia, condotte dalla Grecia in Roma, non poterono restarsi estranee alla giurisprudenza. E così, dappoichè colla libertà si fu spenta la liberissim' arte oratoria, la giurisprudenza, divenuta in tempo di pace la sola occupazione degli uomini distinti per ingegno o stimolati dall' ambizione, ascese ben presto al punto cui mai non giunse presso alcun popolo nè in alcun tempo. Ma, toccato l' apice di sua grandezza, non potè sola rimanersi incorrotta nella universal corruzione. E mentre l' incapacità di usare alle fonti senza l'aiuto di nuovi scritti teoretici, cresceva a misura che l'ardore e la capacità dei lavori scientifici diminuiva, le opere dei giureconsulti sotto Caracalla ed Alessandro Severo respiravano l' ultimo fiato della scienza.

Intanto, oltre le vecchie fonti del diritto, le XII tavole e l' editto, erane scaturita una nuova ed abbondantissima: le costituzioni degl' Imperatori. Per lungo tempo esse costituzioni furono tanti rescritti (sul fare dei responsi dei legisti) ai magistrati o alle private persone, onde dichiaravasi il diritto vegliante. Non così sotto Costantino e successori. Da esso in poi cominciarono le costituzioni degl' imperatori a diventare più frequenti e

di maggiori cose complessive, perchè la nuova religione distruggendo gli antichi, veniva creando nuovi bisogni e nuovi pensieri. Nè in queste novelle fonti niuna era delle difficoltà che opponevansi all'uso delle antiche: avvegnachè, nate dai recenti bisogni e dalle idee del giorno, facil cosa fosse comprenderle ed applicarle; nè orma qui rinvenivasi di quell' artificioso apparato che rendea più difficile usare dell' editto. Così al principio del V secolo la condizione del romano diritto era questa. In teoria si tenevano come fonti i plebisciti, i senatusconsulti, gli editti dei magistrati romani, le costituzioni degl' imperatori e le consuetudini: fondamento comune a tutte le XII tavole. In pratica però si usavano per fonti gli scritti dei grandi giureconsulti e le costituzioni; onde, era cessata la difficoltà di usare alle vecchie fonti. Non che per altro nuove difficoltà non fossero insorte; alcune particolari alle opere dei giureconsulti, altre alle costituzioni. È vero infatti, che Paolo, Ulpiano e gli altri famosi risparmiavano la fatica di ricercare le vecchie fonti, e qual parte del diritto fosse tuttora in vigore. Ma chi ne riduceva l' opera ad una semplice unità? D'altronde queste opere erano assai rare e carissime; nè poche le contradizioni che regnavano fra loro; onde il diritto stava per diventare o una scienza difficilissima, o vacillante ed arbitraria del tutto. Rimedio a tanto male procacciò Valentiniano III con quella celebre costituzione dell'anno 426, ricevuta poi nel codice di Teodosio, e con la quale ordinavasi che tutti gli scritti di soli cinque giureconsulti, Papiniano, Paolo, Ulpiano, Gajo e Modestino (eccetto le note di Paolo ed Ulpiano a Papiniano) avessero forza di legge in guisa, che nella diversità delle opinioni prevalesse la pluralità delle sentenze, nella parità l' opinione di Papiniano, e nel di lui silenzio l' arbitrio del giudice. Ebbe questa costituzione tale e siffatto credito, che non senza maraviglia vedesi in tutte le opere (tranne le Pandette) a quella posteriori citati ed usati soltanto gli scritti di quei cinque giureconsulti. Anche per le costituzioni con un lavoro simile si ovviò alle difficoltà medesime, avvegnachè nei codici Gregoriano ed Ermogeniano, e nel Teodosiano dell'anno 438 si raccogliessero insieme tutte le costituzioni degl'imperatori aventi forza di legge. Così nell' anno 476 quando ruinò l'Impero d'Occidente, erano fonti del diritto:

1. Gli scritti dei giureconsulti secondo la costituzione di Valentiniano III.

2. I codici Gregoriano ed Ermogeniano.

3. Il codice Teodosiano.

4. Le novelle promulgate dopo quel codice.

Ma anche il presente loro stato eccedeva d' assai le condizioni dei tempi, onde il bisogno di una nuova riforma sentendosi dappertutto, non a mala pena erano scorsi trent' anni che quattro nuovi lavori si fecero in quattro diversi paesi, e tutti l'uno dall'altro indipendenti; cioè:

1. L' editto di Teodorico per gli Ostrogoti. (A. D. 500)
2. Il Breviario d'Alarico II pei Visigoti. (506)
3. Il così detto Papiano pei Borgognoni. (c.ª 500)
4. I libri di Giustiniano per l'Oriente. (528-34)

Esaminando le prime tre citate opere, le quali formano l'immediato subietto della presente istoria, questo nella loro povertà vi si ravvisa di comune, che ciascheduna delle medesime racchiude tutto il diritto romano, legisti e costituzioni, in un solo volume di piccolissima mole. In particolare poi è da notare aver l' editto di Teodorico ridotte le fonti ad una nuova forma: ivi non parlano nè i legisti nè gl' imperatori ma l'autore dell'Editto. Anche il così detto Papiano (1) è un' opera tutta nuova e ordinata a materie: ma bene spesso le fonti sono pure e non alterate, onde per ogni aspetto rendesi più ragguardevole che non l'editto Ostrogoto. Assai più ricco degli altri due è il breviario Alariciano. Questo libro non venne ordinato in una guisa propria: solo che alcuni passi scelti delle fonti, dei giuristi e delle costituzioni vennero insieme raccolti, per lo più senza alterazione, ma sì con molte lagune. Al maggior numero di quei passi trae dietro una interpretazione, e questo ancora è un punto massimo della differenza che vi corre con le altre due opere. Comparate a questi tre lavori da' romani giureconsulti, condotti o nelle Gallie o in Roma stessa, desta maraviglia la respettiva perfezione dei libri di Giustiniano, compilati in paese straniero e da non romani giureconsulti. Dei quali sì perchè a tutti noti, sì perchè meno pertinenti a questa parte dell' opera, tralascerò adesso di favellare.

Esposto così lo stato del gius e della giurisprudenza dei romani nel V secolo; era mestieri nella medesima guisa rappresentare il fato e l' ordinamento dei loro giudizii *(cap. II)*. E perchè l' Italia e le provincie erano per questa parte diversamente co-

(1) Come per un errore del Cujacio la legge romana dei Borgognoni si attribuisse a un preteso giureconsulto chiamato Papiano, lo narra il Savigny nel secondo volume della sua storia, onde ne verrà fatta parola nel mio 2.° articolo.

stituite, tratta prima l'illustre autore dell' Italia e poi delle provincie.

I. Era l' Italia divisa in un grandissimo numero di repubbliche, i cui cittadini, dopo la guerra *Italica* addiventarono parte del popolo sovrano. Ben è verissimo che le repubbliche, o vogliam dire i *comuni*, rimasero nella soggezione del popolo romano, ma l' intimo loro reggimento restò libero nelle mani dei cittadini. Ciò vuol dirsi principalmente dei *Municipii* e delle *Colonie*: perchè le prefetture erano governate a parte, e i così detti *Fora*, *Conciliabula*, *Castella* non tenevano troppo stabile nè definito governo. Le popolari adunanze dei Municipii e delle Colonie esercitavano, come in Roma, il potere sovrano: sceglievano magistrati e ordinavano vere leggi e statuti. Ma quando in Roma sotto Tiberio, ogni autorità del popolo passò nel senato, lo stesso accadde nelle altre città d' Italia, nè mai più udissi parlare di popolo. Il senato di queste repubbliche si chiamò propriamente *ordine dei Decurioni*; in appresso semplicemente *ordine*; più tardi ancora, *Curia*; i suoi membri *Decurioni* o *Curiali*. Onde bene spesso le voci *Senato* e *Curia* s'incontrano in opposizione; l'una per indicare il senato romano, l' altra il senato delle soggette repubbliche: non che per altro la *Curia* e i *Curiali* non si appellino talvolta, come nella tavola d'Eraclèa, *Senato* e *Senatori*; più spesso ancora *Municipi* ( Municipes ) e *Principali*. Era particolare ufficio del senato governare il comune insieme coi magistrati. Niuno poi se non senatore o decurione non poteva essere magistrato: la scelta facevasi dai Decurioni, i quali prima nominavano *(nominatio)* e poi creavano *(creatio)* i magistrati. Nell' Affrica questo occorre di particolare, che non il solo senato ma tutto il popolo partecipava alla scelta. In Roma libera aveano due specie di cittadini romani, una delle quali cioè i cittadini per ottimo gius (*optimo jure Cives*) erano capaci del voto e delle magistrature (*suffragium et honores*) e gli altri (*non optimo jure cives*) nò. Usando della voce stessa per significare l' idea medesima, può dirsi che i *Decurioni* erano cittadini per ottimo gius; per non ottimo gius i plebei. E siccome i primi soli potevano inviare suffragi a Roma: indi è se i *decurioni* spesso si appellan *municipi*. Lo stato dei decurioni fu da principio pieno di onore e dignità, come ce ne fa fede la tavola d'Eraclèa; divenne poi sotto gl' imperatori cristiani uno stato d' avvilimento e d'oppressione, come lo manifesta il codice Teodosiano (2). Sicchè i decurioni adoperavano ogni

(2) Chi amasse vedere egregiamente trattata questa materia delle cose

loro potere per trarsi fuori della Curia; nè vi riuscivano, se prima non ne avevano sostenuti tutti i carichi o conseguito un grado illustre nella corte o nello stato. La direzione immediata degli affari del comune era confidata ai magistrati non dappertutto uguali nel nome o nel numero. Fra coloro che giudicavano, o dei quali restò traccia sino ai dì nostri, sono: i *Duumviri*, i *Prefetti*, i *Quinquennali* e i *Difensori*, ugualmente che le persone di *Cancelleria*. Soprastavano a tutti i *Rettori* imperiali che fino dal terzo secolo occorrono sparsi per le città d' Italia. La più eminente magistratura delle città italiane (paragonabile al consolato non ancora disgiunto dalla pretura) e che presiedeva ugualmente al senato e nei giudizii, erano i così detti *Duumviri* o *Quatuorviri*, secondochè esercitavasi da due o da quattro personaggi. Nelle inscrizioni al nome *Duumvir* o *Quatuorvir* trae bene spesso la non sempre unica loro qualificazione *juri dicundo*. Non di rado questa principale magistratura è designata pel nome una volta generico di *magistratus*, e certa provincial vanità gli mascherò col titolo ora di console, ora di pretore, e perfino di dittatore. Fiorendo la romana repubblica tutto fa credere che i duumviri avessero giurisdizione ed illimitata. Comunque sia vedesi limitata in appresso, probabilmente fino dal tempo in cui l'Italia venne dall'Imperatore Adriano partita fra quattro consolari, e di poi da Marc'Aurelio fra'quattro giudici. Ritennero allora le città i loro particolari giudizii dentro una certa forma; le cause di maggiore importanza si traducevano avanti al giuridico o avanti al pretore in Roma. Apparisce dal codice di Teodosio che nelle cause ordinarie fossero i duumviri giudici della prima istanza, gli officiali imperiali della seconda. E qui ci duole non poter riportare le tante riprove che della giurisdizione dei duumviri si adducono dal nostro autore, che le ricavò dalle *Pandette*, da *Paolo* e dalla famosa *legge della Gallia Cisalpina*. Non però in tutte le città italiane erano duumviri. In alcune, per eccezione e in luogo dei duumviri liberamente scelti, venivano da Roma inviati prefetti *juri dicundo*: in ogni resto quelle città reggevansi come le altre, nè i loro cittadini erano dammeno apprezzati. Altra municipale magistratura in diversi luoghi o tempi con diverso nome designata era il così detto *censore*, *curatore* o *quinquennale (3)*. Eser-

municipali vegga: Roth *de re municipali romanorum*, *Stutgart* 1801. E in particolare per la Francia è commendabile il 1° saggio del Guizot nel suo libro intitolato: *Essais sur l' Hist. de France et d'Angleterre.*

(3) Che il quinquennale fosse una stessa cosa del censore, sembra provarlo

citava un officio simile a quello del censore e del questore insieme congiunti. Curava i pubblici lavori, edificii etc. formava le liste dei senatori, e in un coi duumviri manteneva le franchigie dei medici e professori dagli aggravii municipali. Venivano quindi i *difensori* e i *rettori* delle città, quantunque più propriamente dati alle provincie. Tutti questi magistrati delle città potevano al bisogno delegare l' ufficio loro ad un qualche privato che assumeva nome di *vice gerente* (*agens vices*). Infine delle persone di cancelleria noteremo che col variar dei tempi variarono di nomi. Nell' età classica, e in quella ancora degli antichi legisti, il segretario dei pubblici magistrati chiamavasi *scriba*. Era l'*Exceptor* un segretario particolare o schiavo o prezzolato, come appunto l'*attuario* e *il notaro*. Nel V e VI secolo l' uso del parlare cangiò : e dalla *notitia dignitatum* dell' impero raccogliesi che il segretario de' pubblici magistrati chiamavasi *Exceptor*. Il *notaro* si trova solo nella cancelleria dell' impero molto elevato in rango e negli affari. Più conspicui di tutti, i *tribuni* e i *notari* aventi grado e soldo di officiali. I *Tabellioni* infine erano ciò che oggi sono i *notari*, che al principio del VI secolo ebbero nome eziandio d'*Amanuensi* e *Cancellieri*.

II. Le provincie ritennero da principio le loro peculiari condizioni, e così furono in varia guisa ordinate. Ma sotto gl' imperatori queste disuguaglianze quasi tutte a grado a grado sparirono : e le costituzioni inserite nel codice di Teodosio divennero universali per tutte. Le città delle provincie ebbero un senato quasi consimile a quello delle città Italiche : e le curie e i decurioni si nominarono talvolta senato e senatori. Non ebbero così magistrati : poichè mentre in Italia i cittadini ritennero sempre l' onore *(honor)*, in provincia s' ebbero il carico *(munus)* e non mai quasi l' onore. Le città provinciali (tranne quelle che godevavano del gius italico (4) e quindi erano costituite alla italiana con duumvi-

un luogo mutilato di Festo, che viene nella seguente guisa comunemente restituito: *Quinquennales censores appellabantur qui lustrum conderent quinto quoque anno a quo nominari coeptos* ec. vol. III pag. 654.

(4) Il gius italico (ved. Vol. IV. nota 1.) dava : 1. Il dominio quiritario (commercium) e quindi i modi d'acquistarlo, cioè la *Mancipatio*, *Vindicatio*, *Usucapio*, etc. 2. L' immunità da tutte le contribuzioni dirette. (Gli abitanti delle provincie pagavano se possedevano fondi una tassa prediale, chi non ne possedeva un testatico. Formavano i primi una classe particolare e chiamavansi *possessores*, gli altri *tributarii*. Da tutte queste con-

ri, quinquennali edili e giurisdizione) non ebbero duumviri: i senati presiedevansi dal più antico e più degno decurione che appellavasi *Principale;* e la giurisdizione stava in mano del *giudice ordinario* inviato dagli imperatori. Migliorò la condizione delle città provinciali quando, circa la metà del IV secolo, ebbero facoltà di scegliersi un *difensore*, il quale dapprima proteggeva i privati dalle vessazioni dei rettori delle città, e quindi ottenne giurisdizione limitata nel criminale pei piccoli delitti; nel civile prima fino ai 60 e quindi ai 300 solidi. Non potevano i *difensori* scegliersi fra i decurioni nè aver parte a rappresentare il comune. A poco a poco per altro giunsero perfino a presiedervi: onde nelle provincie tolsero un grandissimo peso, mentre in Italia mai non escirono dalla primiera loro destinazione. Così nelle città d' Italia come delle provincie l'albo dei decurioni componevasi per l' ordinario di cento membri, che distinguevansi in *onorarii* o *patroni* (ed erano quelli che dalla curia erano passati alla dignità dello stato) e in membri attuali; ossia coloro ch' erano stati magistrati (e descrivevansi secondo il rango) o ch' erano obbligati a servir nella curia, quantunque non ancora ascesi a niuna magistratura. Nei senati di molte città erano ordinariamente dieci seggi distinti, e *dieciprimi* o *principali* appellavansi coloro che gli occupavano: non che per altro in alcune città non fossero soli V, VI, VII o anche XV primi (5).

Tal' era nel V secolo l'ordinamento delle città italiche e provinciali. Ma fino da' tempi di Costantino, il quale separò il potere civile dal militare, cominciarono a tenere preminenza sui magistrati

tribuzioni erano liberi gli abitanti d'Italia, e i cittadini delle città provinciali che godevano del gius italico). 3. Il libero governo municipale delle città italiche. E qui si avverte che della città libera era insegna *Sileno o Marsia. Eckel doctr. Vet. Numism. P.* 1, *vol. IV, pag.* 493-96. *Servius ad Virgil. IV,* 58. Cf. Savigny sopra il gius italico diss. fra le memorie dell' accad. di Berlino 1814-1815.

(5) L'Albo di Camisio dell'anno 223 rappresenta:

30 Patroni CC. VV. (*clarissimi viri* o senatori.)
2 Patroni EE. QQ. RR. (Equites Romani.)
7 Quinquennalicii.
4 Allecti inter Quinquennales.
22 Duumviralicii.
19 Aedilicii.
9 Quaestoricii.
21 Pedani.
34 Praetextati (cioè, ad opinione del Niebuhr, i figli dei decurioni.)
—
148

*Apud Fabretti inscr. c.* 9, *pag.* 598.

particolari delle città i così detti *rettori*, o *giudici*, o *giudici ordinarii*. Il militar potere tenevasi dai *Magistri militum*, i quali avevano sotto di sè dei *Duces*, e questi dei *Comites*. Rade volte una stessa persona riunì il poter civile e militare. Quand'erano separati le cause civili trattavansi tutte avanti al magistrato civile: le criminali anche avanti al *magister militum* se il reo era soldato. Più tardi il *magister militum* giudicò eziandio di tutte le cause civili fra' soldati, o anche quando soldato era il reo.

Dimostrato in tal guisa come fossero ordinate le città, e come divisi fra i magistrati i poteri, giova ragionare del modo con cui disbrigavansi gli affari civili. È noto che la giurisdizione distinguevasi a Roma in *contenziosa* e *volontaria*. In Italia la *giurisdizione contenziosa* esercitavasi nella prima istanza dai magistrati municipali; nella seconda dal rettore imperiale. Gli *esenti* venivano giudicati sempre da questo. Nelle provincie poi giudicava soltanto il rettore o giudice: sennonchè i difensori vennero col tempo a giudicare delle cause minori. In Roma libera i giudizii furono cosiffattamente ordinati, che il magistrato instruiva il processo ed applicava la legge; ma un privato che assumeva nome di *giudice* sentenziava del fatto. E questi erano i così detti giudizii *privati* (*Ordo judiciorum privatorum*) o vogliam dire ordinarii. Erano poi *straordinarii* se il magistrato pronunciava ancora del fatto. A poco a poco peraltro tutti i giudizi diventarono straordinarii, e Giustiniano dice apertamente (6) che a' suoi tempi non rimaneva più l' antico ordine dei giudizii. Sembra però che nelle città i decurioni prestassero ufficio d'assessori ai magistrati non meno che ai difensori. La *giurisdizione volontaria* comprendeva affari di due diversissime specie: gli atti solenni (*legis actiones*) dell' antico diritto, e le solennità di più moderna invenzione. Appartenevano le prime (*legis actiones*) a tutti i magistrati del popolo romano: e quantunque dapprima l'esercitarono forse anche i magistrati municipali, noi le vediamo in appresso nelle loro mani talvolta per eccezione; ma non come regola: ai difensori non competerono mai. Le nuove azioni o solennità originaronsi ai tempi degl'imperatori, avvegnachè divenisse costume registrare affari d'ogni maniera avanti pubbliche persone in un protocollo (*Gesta* o *Acta*). Tale solennità era però necessaria in soli tre casi: per le pingui donazioni, per fare i testamenti, e per aprirli. In ogni resto, come nelle compre, permute, quietanze, tradizioni *etc.* era arbitraria. Adoperavansi principalmente avanti al rettore: ma in ap-

(6) L. 5, C. de pedan. judic.

presso si trovò più comodo celebrarle in curia, ed era a ciò necessaria, per costituzioni imperiali, la presenza di tre principali o curiali, di un segretario ( *Exceptor* ), e dopo una costituzione d'Onorio, di un magistrato ( fosse pure il difensore o il curatore o quinquennale), cui successivamente si vietò insinuare le donazioni. Tanto ordinossi ancora nell'Editto di Teodorico Ostrogoto (7). E pei documenti riportati dal *Marini*, e pei *formularii* delle Gallie veggonsi durare queste medesime forme nelle città italiche e provinciali anche dopo la rovina dell' Impero romano.

Fatta manifesta la condizione e la sorte del diritto e dei giudizii che furono in Roma fino al V secolo, uopo era eziandio di esporre quale si fosse il diritto e quale la forma dei giudizii frai popoli germanici, onde per la differenza più facilmente poi si dimostrasse la durata del diritto dei giudizii romani perentro ai secoli posteriori. Imprende quindi il Savigny a ragionare nel capo III delle fonti del diritto nei nuovi stati germanici; e nel capo IV delle loro forme nel giudicare.

Allorchè i Goti (cap. I I), i Burgundj, i Franchi e i Longobardi ebbero invase le romane provincie, non esterminarono nè ridussero in ischiavitù le moltitudini soggiogate: vissero insiem coi vinti sul medesimo suolo, e loro concessero o comandarono di vivere colla proprie leggi, coi proprii costumi. Quindi nei nuovi stati (eccetto fra gli ostrogoti) la legge fu *personale*. Nè questa singolarità trasse origine o dall'amore dei germani per la libertà, o dalla loro ospitalità coi forestieri, o dalla loro generosità coi vinti, ma dalla necessità di lasciar vivere colle proprie leggi un popolo siffattamente diverso. Il perchè; come appena ciascheduna di quelle nazioni conquistò la sua parte del romano imperio, tosto vi vegliarono due leggi: quella del popolo vincitore, e la romana (8). Attestano della durata della legge romana; fra i Visogoti il Breviario; fra i Borgognoni di molte leggi, nelle quali è parola delle romane; nel regno dei Franchi una costituzione di Clotario dell'anno 560, le formole di Marculfo, i Capitolari, e tra questi segnatamente l'editto Pistense; e fra i Longobardi in Italia una costituzione di Liutprando ai notari, in cui s' ordina di non estendere

(7) Tres Curiales et magistratus, aut pro magistratu defensor civitatis cum tribus curialibus, aut duumviri quinquennales etc. (Art. 52, 53).

(8) Questo fatto di una legge personale accertasi anche dal vedere, che se una di quelle nazioni allargò il suo regno, tosto vi si videro tante leggi quanti erano i diversi popoli viventi sotto il medesimo scettro. Così nell'impero dei franchi vegliarono al tempo medesimo le leggi Salica, Ripuaria, Burgundica, Alemanna, Longobardica e Romana.

gli atti per altra legge che longobarda o romana non sia (9). Serbansi nell' Italia quei tanti documenti, ove i cittadini facendo professione della legge con cui vivevano, evidentemente dimostrasi ch' ella era tutta *personale* e non *territoriale*. Sulla loro scorta il nostro Lupi (10), seguito ed emendato in parte dal Savigny, aveva già dimostrato come per regola vivevasi ognuno secondo la legge del popolo da cui traeva origine per parte di padre. Le mogli vivevano secondo la legge del marito (11); le chiese e gli ecclesiastici e, presso molti popoli, i liberti secondo la legge romana; ma siccome quest' eccezioni inducevano favore e non obbligo, potevano i privilegiati, se volevano, vivere secondo la legge naturalmente propria. Presso i longobardi (e forse ancor gli altri popoli) i fanciulli altrimenti nati che da matrimonio eleggevan la legge; i figli dei preti dovevano seguire la legge del padre non ancor prete, le vedove tornavano sotto la legge nativa. È molto probabile, ma non ha documento ad attestarlo, che talvolta un qualche romano o forestiero ottenesse grazia dal re di vivere secondo la legge del popolo vincitore. Ma l' opinione del Muratori, il quale credè libera a ciascheduno o germano o romano, la scelta della legge, viene con gravissime ragioni combattuta dal Savigny, il quale maestrevolmente interpetrando la singolarissima costituzione promulgata da Lotario correndo l' anno 824, in cui concedesi al popolo romano libertà di scegliere la legge sotto cui voleva vivere, la dimostra ordinata soltanto pel ducato di Roma; ove non avendo fermato stanza niun popolo vincitore, il diritto romano vi restò sempre territoriale e non personale. Sennonchè coll'andare dei tempi, essendovi accorsi ad abitare infinito numero di germani, ai quali non piaceva vivere secondo la legge romana, indi ne nacquero tumulti e dissensioni fra il popolo e il Papa. Sicchè per ridurli a concordia promulgò Lotario quella sua costituzione, per cui dava ad ognuno libera facoltà di scegliersi e professare la legge sotto cui gli piacesse di vivere. Ad ogni modo essere stata personale la legge lo dimostrano non solo i precitati documenti, ma anche i casi decisi nel gius. Infatti la composizione dei delitti dovea regolarsi secondo la legge della persona ingiuriata: molte contese definirsi secondo

(9) Dimostra il Savigny che per legge romana intendevasi il gius romano nell'universale, qualunque si fosse la persona o la fonte onde emanava.

(10) Cod. Diplom. Bergom. Diss. IV p. 213-232.

(11) Fra i Visigoti i matrimoni tra essi e i romani erano proibiti.

la legge del reo (12) quantunque coll'andare del tempo nei giudizii fra' romani e longobardi si praticò che giudici longobardi sentenziassero in un coi romani: della validità delle forme legali giudicarsene secondo la legge dei contraenti; del giuramento e dei contratti secondo la legge del debitore; e dei testamenti secondo quella del disponente. È singolare presso i Borgognoni che ognuno poteva donare o testare tanto con la legge romana che con la borgognona. E presso i Ripuarii la libertà doveva darsi agli schiavi secondo le forme romane. I matrimonii, anche per sentenza dei concilii, erano nulli se non contratti secondo la legge del marito, e gli schiavi rivendicavansi secondo la legge del loro Signore. Non chè per altro mai non fossero promulgate dai re leggi obbligatorie per tutti. Nella Francia, per esempio, se i Capitolari detti *capita ad legem salicam*, obbligavano i soli Franchi, i Capitolari generali obbligavano tutti: avvertasi però che quando quei re dominarono oltre la Francia la Sassonia la Lombardia; le già provincie greche d'Italia e l'Esarcato, usarono promulgare Capitolari per ciascuno separatamente di quei regni fra loro independenti, nè i Capitolari ordinati per l'un regno ebbero vigore di legge negli altri. Le sole leggi ecclesiastiche (una ed universale essendo la chiesa) furono universali per tutti. Onde a quei tempi e in ogni regno, i cittadini andavano soggetti ciascheduno alla propria legge personale ed ai Capitolari generali (13), finchè poi il diritto romano non tornò ad essere

(12) De statu vero *ingenuitatis* aut aliis quaerelis unusquisque homo secundum suam legem se ipsum defendat. *Leg. Long. Pipin.* 29 *apud Baluz.* I, 259-538.

(13) A questo punto della sua istoria dichiara egregiamente il Savigny, come potè avvenire in Francia, che la parte settentrionale fosse dichiarata vivere secondo *les coutumes*, la meridionale secondo *le droit écrit* dai tempi di cui favellasi (come rilevasi dall'editto di Carlo il Calvo dell'anno 864, e dalla decretale cap. 28, X de privilegiis) fino al cod. Nap. Crede egli che i Franchi, quando conquistarono il nord delle Gallie, vi si stanziassero in grandissimo numero, e facessero scomparire la massima parte dei Romani. Al contrario poi, quando in appresso ne conquistarono la parte meridionale, vi accorressero in picciol numero, e che la parte dei Romani campasse dai loro furori. Ciò non pertanto la legge fu allora personale: solo che nelle provincie del nord per la massima parte degli uomini fu legge personale la *salica*, nelle provincie del mezzogiorno la *romana*. Ma quando introdotto il sistema feodale, ogni riguardo civile si misurò non secondo la nascita ma secondo il grado del vassallaggio, dovè senza contradizione la legge dei più doventare la sola per l'universale; e *les cours des seigneurs* giudicare nella Francia settentrionale secondo le consuetudini germaniche, nella meridio-

universale o le città, fatte libere, non ebbero ordinati particolari statuti.

Negano alcuni (come il Sismondi) che i Germani avessero una qualsivoglia civile o politica costituzione avanti che si spargessero per l'impero romano (cap. IV). Ma la consimiglianza del reggimento con che governate furono tutte le provincie conquistate dai popoli germanici mostra essersi la loro costituzione originata da una comune, antica e pura fonte germanica, e non già dai nuovi bisogni, varii secondo le varie soggiogate provincie. (14) Componevasi la nazione germanica dei comuni degli uomini liberi, onde procedeva ogni potere, ogni legge. Ogni instituzione politica fondavasi sulla divisione del paese in distretti o contadi (*gauen*), in cui liberi abitatori vivevano congiunti nel più saldo legame politico. A sommo d'ogni distretto stava un Conte che nelle guerre nazionali capitanava i liberi, in pace loro presiedeva nei giudizii: alcune volte affidava le veci proprie a luogotenenti. Nè il Conte nè il luogotenente niun altro privilegio avevano nei giudizii, sennonchè presiederli; poichè stavano nella mano dei liberi d'ogni distretto, e ora tutti insieme ora alcun d'essi volontariamente invitati sentenziavano sui casi proposti. Tal condizione dei giudizii cangiò peraltro ai tempi di Carlo Magno: cominciossi allora ad eleggere alcuni uomini liberi perchè giudicassero, i quali da indi poi formarono una classe particolare e distinta. Non chè i liberi cessassero per questo di aver parte ai giudizii: continuarono a parteciparvi tutti, nobili ed ignobili; onde in tal guisa rimasero ordinati che intervenivano a sentenziare i liberi uomini a ciò particolarmente convocati; i giudici scelti, nelle leggi e nei documenti denominati *schiavini* (scabini), e il conte o suo luogotenente. Consideriamoli partitamente.

I. *I liberi.* Presso i Germani lo stato della libertà non consisteva soltanto nell'essere fuori del servaggio, ma anche nell'avere l'onore *(ehre)* corrispondente al capo *(caput)* dei cittadini romani. I liberi erano fra' loro ciò che a Roma i cittadini per gius

nale secondo la legge romana. Ben' è vero peraltro che pel variar della lingua, e per essere stato il dritto germanico da ogni parte ristretto e incalzato dal romano, non potè conservare nè il primo nome nè le primitive forme, le quali si modificarono a norma dei luoghi e dei tempi Cf. Beriat. de S. Prix Hist. du Droit Rom. p. 218-231.

(14) Cf. Eichorn's Deutsche Rechts geschichte (storia del diritto germanico) Meyer Esprit des Institut. judiciaires etc. T. 1 (partie ancienne, à la Haye 1818)

ottimo; e come questi soli in Roma avevano il *dominio quiritario*, così quelli soltanto avevano *la legittima proprietà* (*(ächte eigenthum)* frai Germani. Niuno poi poteva comparire in giudizio nè come giudice nè come testimone, se non aveva quello stato. Fra i Longobardi *arimanni* chiamavansi gli uomini liberi d'ogni maniera, sì per distinguerli dai vassalli come dalle civili autorità cui eran soggetti: *arimanne* le donne libere: *arimannìa* significa talvolta la congregazione degli uomini liberi, tal'altra la proprietà libera da ogni vincolo e da ogni peso (15), e più raramente ancora quei tributi che in certe occasioni pagavansi dagli arimanni. Derivasi la voce *arimanni* per alcuni scrittori dalla parola *heer* (schiera), per altri dalla voce *ehre* (onore). Aderendo all'opinione dei primi sarebbero *arimanni* gli uomini obbligati alla guerra; stando alla seconda gli uomini meritevoli di lode e dell'*onore (ehre, caput)*. E che questa seconda (che è l'opinione del Möser (16) sia la più vera lo prova veder le donne libere, le quali certo non andavano a guerra, chiamate *arimanne;* la più parte delle varie maniere onde scrivevasi il nome *arimanno* (17), e le analogie di che parleremo fra poco.

Come *arimanni* tra i Longobardi così *rachimburgi* furono appellati tra i Franchi gli uomini liberi. Credono alcuni a gran torto che i *rachimburgi* fossero una classe particolare o collegio di giudici; ma chi volesse avvisare in essi delle giudiziarie funzioni potrebbe tutt'al più affacciare che gli uomini liberi prendessero tal nome quando sedevano per sentenziare: nè senza contradizione: avvegnachè in alcuni passi della legge Salica e in un documento del monastero di Fulda (18) i *rachimburgi* non altro evidentemente siano che gli uomini liberi; e *bonihomines* vengono indistintamente appellati tanto quei *rachimburgi* che seggono come giudici, quanto ancor quelli che intervengono nei contratti per testimonii. Mirabile poi è l' analogia dei rachimburgi cogli arimanni che niuno vorrà dubitare non fossero gli uomini liberi. Poichè anche gli arimanni diconsi latinamente in Italia *boni homines*. E Giovanni Müller, meglio di tutti, derivò dalla radice *rek* (che significa grande, onorevole, signorile) analoga al-

(15) V. Savigny al seguente Vol. III, pag. 655.

(16) Osnabruckische Geschichte. Storia d'Osnabruch. Prefazione.

(17) Erimanno, Eremanno, Haremanno, Herimanno, Hermano, Germano.

(18) L. Salica emend. T. 52, §. 2. Antiq. Fuld. l. 2, trad. 40 in Pistorii script. rer. germ. ed Struv. T. 3 pag. 562.

l' *ehre*, radice di *arimanni*, la voce di *racimburgi* (19). Non così come degli uomini liberi trovasi trai Franchi e i Longobardi definito lo stato dei nobili; che anzi di un antica nobiltà longobarda serbansi appena alcune poche e debolissime tracce; niuna poi di una nobiltà nel regno dei Franchi, forse perchè questa avendo fino dalla prima conquista delle Gallie sagrificato al re il proprio capo ponendosi al di lui seguito, gli antichi nobili trasformaronsi negli *antrustioni*.

Nelle leggi dei Frisii, degli Angli e dei Sassoni è bene spesso parola di *nobili* e *liberi*; di *adelingi* e *liberi*. Un' ignoto cronista del IX secolo divide la nazione dei Sassoni in tre stati: *Edhilingi*, *Trilingi*, *Lazzi*; e gli traduce: *nobiles*, *ingenuiles*, *serviles*. L' analogia ed alcuni pochi documenti fanno credere come anche tra loro lo stato dei liberi non fosse dissimile a quello dei liberi Longobardi e Franchi. È particolare fra gli Anglosassoni che l'uomo libero non solo doveva vivere nella centuria (*Hundrede*) ma eziandio in *decuria*. I dieci avean fra' loro reciproci diritti e doveri, ma ciascheduno dei medesimi un capo proprio: il servo al-l' incontro partecipava a quello del suo signore, sotto la cui guarentigia vivevasi. È la decuria talora appellata *tien manna tala*; più spesso ancora *Freoborges* o *Friborgus*: e gli uomini liberi che la formavano si dicevan *friborgi*.

II. *Degli schiavini (Schöffen)*. Sotto la dinastia di Carlo Magno e discendenti furono i giudizii ordinati sempre ad una guisa medesima: la sentenza veniva ordinariamente proferita da un certo numero di *schiavini*, nel cui consesso o il Conte o il suo luogotenente o il messo del re presiedevano. Che si fossero i schiavini e quale la loro origine, lo significano chiaramente i Capitolari. Il *messo* del re gli eleggeva a comune col popolo e il Conte; deponeva gl' indegni di quell'uffizio, ed altri in luogo loro, secondo le debite forme, ne sostituiva (20). Apparisce da'documenti che questi eletti non solo sedendo in giudizio, ma sempre e come titolo personale, ritenevansi il nome di *schiavini*, quasi formato avessero uno stato particolare della nazione. Non crede il Savigny che schiavini o giudici specialmente eletti fossero conosciuti nell' antica germanica costituzione. Tutti i liberi uomini del di-

(19) *Rathimburgii*, *Rachimburgii*, *Racimburgi*, *Racincburgi*, *Recincburgi*, *Racimburdi*, *Regimburgi*, *Racimburgi*, sono varie dizioni della parola medesima.

(20) Capit. apud Baluz. I p. 467.

stretto in cui s'agitava la causa erano giudici e sentenziavano: nè prima di Carlo Magno occorrono giudici specialmente scelti. Anche dopo Carlo Magno continuarono i liberi nel diritto d' intervenire ai giudizii; sol che i schiavini dovevano per necessità, gli uomini liberi potevano, volendo, intervenire ai giudizii. Tre volte all'anno per altro, tutti dovevano necessariamente portarsi alle tre grandi adunanze del comune. Ben è vero che nei Capitolari non è parola se i liberi potessero o non potessero partecipare ai giudizii. Moltissimi per altro sono i monumenti che ci attestano avervi gli uomini liberi partecipato in un cogli schiavini: che anzi anche dopo la loro creazione trovansi delle sentenze proferite soltanto dai liberi (21). Ed è veramente cosa singolare che nel XIII secolo tuttora si pronunciassero in Francia sentenze dai soli probi uomini *(prudhommes)*, mentre al dire del Müller " è „ ancora in Schwitz per le piccole cause un consiglio *(gassenrath)* „ composto dei primi sette uomini del paese, i quali passano „ per la strada e lì fermansi per giudicare, come in tribunale, „ le liti che dalle parti vengono loro proposte (22) „. Ma non tutti i liberi uomini potevano sedere a volontà nei giudizii: dovevano essere idonei; cioè, non macchiati da gravi colpe. Nè sembra inverosimile che le parti rigettassero cui loro non paresse per giudice, e che per giudici acconsentiti si riguardassero i non rigettati. Le cause poi per le quali ai tempi di Carlo Magno crearonsi gli schiavini furono queste. Era gius che ogni sentenza fosse proferita almeno da sette decidenti; e se ciò non faceva difficoltà per le tre grandi adunanze del comune, non così pei minori giudizii che dovevano tenersi negl'intervalli, e che venivano specialmente convocati. Sembra allora, che il Conte o il suo luogotenente ricercassero a giudici cui meglio loro piaceva e pareva: e perchè chi non compariva dovea pagare una multa, ricercavano un maggior numero di giudici e assai più volte che il bisogno nol richiedeva; e non è cosa improbabile che scemando a poco a poco l'amore del comune i liberi si ricusassero a tale uf-

(21) Vivono anche nell' Edda le memorie dei giudizii in mano dei liberi. Nella profezia di Gripir si esclama: " Sonno non prendi, nelle *cause non giudichi*, di veruno non curi, se non vedi la tua giovinetta. „ E nella canzone di Gudrun, " Dormire non potevano, non le *liti sbrigare,* finchè non ebbero ucciso Sigurdo.„

(22) *Schweitzer Geschichte ec.* Storia della Svizzera lib. I, c. 15, pag. 400.

ficio più del dovere. Al doppio male rimediava la scelta degli schiavini, i quali come persone pubbliche a ciò destinate dovevano portarsi a giudicare, e gli altri liberi potevano, volendo, ristarsene. Nei Capitolari infatti mai non si parla di chi ha il diritto, ma di chi ha l' obbligo di assistere al *placito*, e sono, le parti, i vassalli dei conti e gli schiavini: non mai gli altri liberi, se non se nelle tre universali assemblee del comune (23). E ciò perchè, (dicesi in altro luogo dei Capitolari) le autorità non seguitino ad opprimere i popoli chiamandoli a placito assai più spesso che non sia mestieri (24). In parlare degli schiavini dicono indefinitamente i Capitolari esser loro obbligati d'intervenire ai giudizii. Un solo passo restringe quest' obbligo unicamente a sette schiavini: non che peraltro la presenza di sette schiavini fosse necessaria in rendere le sentenze; a ciò bastavano anche sette uomini o tutti liberi, o liberi e schiavini; ma siccome sugli uomini liberi non ci si poteva contare, quindi si parlò di sette schiavini, perchè nelle sentenze era necessaria la presenza di sette giudici.

Ciò che dicemmo dei giudizii trai Franchi ricorre eziandio fra gli altri popoli germanici. In un capitolare dei Sassoni è menzione di liberi *giudici* (25). Nelle leggi de' Borgognoni è menzione del Conte e dei *giudici deputati*, i quali han più sembianza di schiavini che di liberi giudici. Nelle leggi dei Bavari si fa parola del Conte e di un solo giudice, nelle cui mani stava l'autorità di sentenziare le cause: ed è particolare come in Baviera, anche introdotto l' uso degli schiavini, giudicò sempre un giudice solo. Nelle leggi dei Visigoti non è chiaro se avesser giudici; ma il silenzio delle leggi non prova il contrario. Anche nelle leggi dei Longobardi non si fa menzione dei giudici: eppure di giudici fra i Longobardi fan manifesta fede alcuni documenti dell' VIII secolo (26). E che più tardi poi s' introdussero nella Italia gli schiavini da Carlo Magno e suoi discendenti era appena uopo avvertirlo; sennonchè furono fra noi chiamati più spesso giudici che non schiavini; in compagnia dei quali, e non di rado anche soli, continuarono a giudicare i *boni homines* ossia gli *arimanni*.

(23) Cap. II. Baluz. I, p. 471.
(24) Baluz. II, p. 89, 99.
(25) Baluz. I, pag. 277
(26) Muratori Antiq. Ital. T. 6, p. 367. T. 5, p. 913. Fumagalli cod. dipl. S. Ambr. p. 18.

Ai giudizii, già lo dicemmo, presiedeva il Conte: non chè per altro ne avesse la supremazia; anzi non aveva nè parte nè voto nella decisione. Convocava i giudici, dirigeva le forme dei giudizii, ed eseguiva le sentenze senza poterle menomamente alterare. Quindi nella legge Salica come nella Ripuaria i soli *rachimburgi* sono responsabili della mal fatta o denegata giustizia. Rispondevano così del fatto come del diritto: nel che massimamente la germanica costituzione dei giudizi differiva dalla romana, per cui rispondevano i giudici del *fatto*, il pretore del *diritto*: mirabile essendochè in Inghilterra dove mai non ebbe vigore la ragion romana il giudice del fatto diverso fosse da quello del dritto. I giudici poi dovevano essere della stessa nazione che i litiganti; e se le parti appartenevano a diverse nazioni, misti erano i giudici, onde l' un l' altro reciprocamente illuminasse delle diverse leggi. Tanto della giurisdizione *contenziosa*. Non diversamente amministravasi la *volontaria*. Poichè per le azioni solenni adoperavansi rachimburgi, buon' uomini e schiavini così per giudici come per testimonii, onde potessero attestare l'osservanza delle debite forme. Non era però la regola tanto pei testimonii rigorosa che spesso nelle azioni solenni non appajano usati testimoni di nazione diversa.

Più oscuro e assai più incerto di tutte cose finquì discorse è l' ufficio dei *sacibaroni*; per la cui oscurità non si può sotto l' intiera adeguata luce avvisare anche quello dei giudici. Potrebbe credersi che i *sacibaroni* fossero presso gli altri popoli germanici il surrogato dei giudici, se dei *sacibaroni* non fosse parola nella legge Salica, ove i *rachimburgi* appariscono veri giudici. Pensò il Wiarda (27) che fossero giudici d'appello: ma nella costituzione germanica non è alcun fondamento per credere che vi fossero giudizii d'appello. I più, contro l' aperta fede dei documenti, gli credono una stessa cosa dei rachimburgi. Secondo l' Eichorn (28) i sacibaroni avrebbero giudicato del dritto, e gli altri giudici (come i rachimburgi) del fatto: ingegnosa opinione ma contradetta dai documenti, ove i racimburgi rispondono apertamente del diritto, e dall'osservarsi che nei documenti e nelle formole mai non si trova parola a un tempo dei sacibaroni e delle altre specie dei giudici. Dai pochi luoghi ov' è discorso dei sa-

(27) Geschichte des Salisches Gesetzes. Storia della legge salica pag. 191.

(28) Deutsche Recths Geschichte. Storia del diritto germanico. Parte I, pag. 185.

cibaroni rilevasi, che il loro titolo significa uno stato certo e non un temporario ufficio (infatti la *composizione* dei *sacibaroni* era uguale a quella del *conte*, e nei documenti essi ritengono il loro titolo anche quando la fanno da testimoni), e che questo loro stato basava sopra giudiziarie incombenze. Secondo una lezione della legge salica proferivano la sentenza ed erano veri giudici; secondo l'altra assai migliore redazione pronunciavasi la sentenza innanzi a loro siccome in altri casi avanti al Conte. Onde il Savigny discende nella opinione che i sacibaroni fossero un autorità scelta dal re, uguale ai conti scelti dal popolo. Sennonchè i sacibaroni non avrebbero avuta corte limitata, e la loro giurisdizione sarebbe stata pari e concorrente a quella del Conte; onde le cause decise avanti al sacibarone non saria stato lecito riproporle avanti al Conte. E siccome nella legge Ripuaria non è parola dei sacibaroni, questi sarebbero cessati quando l'elezione dei conti cadde in mano dei re.

III. *Il Conte o Grafione e suo luogotenente.* Era ufficio dei conti (qualunque nei diversi popoli fosse il diverso nome loro) guidare gli uomini di un distretto in guerra e nei giudizii. Non è inverisimile che si eleggessero dal popolo: forse in molti paesi ereditavasi quella dignità, probabilmente più antica ed universale che non la regia (29). Ma quando i re per la conquista delle romane provincie crebbero d'autorità, divennero i conti gli ufficiali civili locali i più distinti e nominati dai re, sotto i quali immediatamente stavano: poichè i duchi erano officiali di guerra; e se anche i duchi presiedevano nei giudizii fu perchè eleggendosi per ordinario trai conti, ritenevano questo civile ufficio dentro i loro particolari distretti.

Presso i Franchi così nella legge Salica come nella Ripuaria chiamossi il conte *Grafione*: ma dopo il conquisto delle Gallie or trovasi nominato il Conte *(Comes)*, ora il *Grafione*. Vogliono alcuni l'ufficio del Conte fosse diverso e minore di quello del Grafione. Altri che il conte fosse l'autorità locale dei Romani, il Grafione dei Franchi. Tutto però inclina a far credere che la parola *conte* sia versione della parola Grafione: comunque sia probabilissimo che il nome di Conte prevalesse nei paesi dove maggiore era il numero dei Romani, Grafione dove quello dei Germani, onde si chiarirebbe il perchè in molti precetti ed in un placito reale trovinsi promiscuamente nominati Conti e Grafioni.

(29) *Tacit, de Moriria. German*, c. 10 e c. 12.

Luogotenente del conte sembra colui che nella legge salica è chiamato *Tungino*, o, con romana voce, *centenario*: probabilmente giudicava in un cantone particolarmente assegnatogli del distretto, non in prima istanza, ma per delegata autorità del Conte nelle minori cause, giacchè dei misfatti, della libertà, dello stato e della proprietà dei fondi ne giudicava il Conte in persona. Luogotenenti del conte non dissimili dal Tungino o Centenario, ma senza cantone loro particolare, erano il Vicario, il Visconte, e l'Avvocato che più specialmente occorre tra i Sassoni. Tutti questi luogotenenti ai tempi e prima di Carlo Magno eleggevansi dal popolo sotto l' inspezione del conte o del messo del re.

Anche tra i Sassoni avanti che riuniti all'impero dei Franchi erano Conti o Grafioni, ma s'ignora di qual nome fossero chiamati. Beda con ingrata erudizione gli appella *satrapi* (30). Fra i Bavari Paolo Diacono lasciò memoria che fosser Grafioni (31). E che fra i Burgundii i conti sottostassero immediatamente al re, e fossero l'autorità che signoreggiava a un tempo Romani e Germani, lo sappiamo dal prologo delle loro leggi. Anche fra i Visigoti governò il conte Goti e Romani. E dappertutto come trai Franchi guidava il conte alla guerra e presiedea nei giudizii gli uomini liberi.

Degli Anglosassoni intorno al secolo XI sappiamo per gli statuti d' Eduardo (32) che ogni dieci uomini formavano un comunello detto *Friborgo*, cui presiedeva il decano chiamato *Friborges heofod*. Cento Triborgi (1000 uomini) costituivano un così detto *Hundredum* o *Wapentachium* che stavasi sotto un *centenario*. Giudicava il decano delle minori cause, il centenario delle maggiori o di tutte. Sopra decani e centenarii (ignorasi per qual mutuo legame) erano *Conti* (Greve) e *Visconti*. Il *Duca* si eleggeva soltanto per la guerra. Questa costituzione che sembra particolare agli Anglosassoni si attribuisce comunemente ad Alfredo.

Venendo finalmente ai Longobardi, le cui locali autorità, (duchi maggiori, duchi minori, conti e giudici) non furono ancora troppo bene avvisate o contraddistinte dagli scrittori, è da considerare: che nelle leggi dei veri re longobardi una sola specie di locale autorità, i *giudici*, vengono mentovati. Nè un tal

(30) Hist. Gent. Anglor. L. 5, c. 11.
(31) Hist. Longob. l. 5, c. 36.
(32) Canciani vol. IV, p. 340 et seg.

nome ivi è per indicare coloro che soltanto giudicano, ma coloro che al tempo medesimo guidano in guerra e presiedono nei giudizii. Sennonchè in tempo di guerra il così detto Duca avrebbe avuta una superiore straordinaria giurisdizione. Del Conte mai non è parola in coteste leggi, ma sì nei documenti, ove allora non si trova fatta menzione dei giudici. I duchi poi come autorità locale gli dimostra l' unico luogo di Paolo Diacono, il quale narra che morto Clefi re i Longobardi non gli elessero un successore ma vissero per dieci anni sotto 35 duchi. Non comportando la semplicità della germanica costituzione che tante locali autorità quante le sin quì discorse governassero il paese, massime quando di una sola (dei giudici) fanno parola le leggi, crede il Savigny che i Longobardi originariamente avessero il proprio conte o grafione, del cui ignoto nome siano altrettante diverse latine traduzioni le voci *Judex*, *comes*, *dux* analoghe alle romane magistrature in uso nei diversi tempi o nei limitrofi paesi imperiali. Una eccezione è da farsi peraltro quanto ai duchi di Benevento e Spoleto; i quali non appartengono alla interna costituzione del regno dei Longobardi, con cui non avevano più stretta relazione che non i duchi di Baviera e d'Allemagna coll'Impero dei Franchi. I trentacinque duchi poi di Paolo Diacono debbono riguardarsi soltanto, come fra gli altri popoli germanici, per officiali di guerra. Il distretto del conte o giudice longobardo appellavasi *giudicarìa* (judiciarìa). I sottoposti *pagenses*. Non è improbabile che in Italia le antiche città avendo i loro distretti, questi si trasformassero nelle giudicarìe, ed ogni città (come di molte attestano i documenti) s' avesse il suo conte. Ma sbaglierebbe assai chi perciò credesse essere stati i conti dei Longobardi un autorità della città e non della villa secondo il genio dell'antica ed universale costituzione germanica. Sotto i conti stavano ordinariamente più *sculdasci*, e sotto questi diversi *decani*. Tutti avevano *sculdasia* o *decania* propria, e gli uni e gli altri governavano i sottoposti nella guerra e nei giudizii. Nei grandi reali demanii eran *gastaldi* o ufficiali camerali che sopra i liberi ivi dimoranti esercitavano ufficio di conti. E nelle foreste reali i *saltari* stavano in luogo dei decani ed avevano pari autorità sugli uomini liberi. È inutile aggiungere che pel conquisto dei Franchi vennero in Italia anche quei nomi e titoli onde già ragionossi a proposito dei Franchi.

Esposto per cotal modo come avanti la caduta dell' impero d'Occidente fossero ordinati i giudizii in Roma, e come nei nuovi

stati appresso i Germani, restavano a dimostrarsi le guise in cui nei nuovi regni rimasero o sovvertite o alterate o modificate le primitive forme dei romani giudizii.

Propone il Savigny (*Cap. V.*) siccome regola certa, che nei nuovi stati ch'ebbero una qualche ampiezza e lunga durata, l'antica costituzione romana per le principali magistrature sparì. Ai Rettori delle provincie successero i Conti, che soprastavano nei loro distretti ugualmente ai Germani ed ai Romani. Ma i comuni civici in un coi loro *senati*, *duumviri*, *difensori* e particolari giudizii sembra per molte prove continuassero in vita. Nè poteva essere diversamente: poichè se i Romani non vennero annichiliti nè incorporati alle nazioni germaniche, se tutte non perderono, come vedremo, le loro proprietà, se continuarono a vivere sotto una legge romana, perchè non avrebbero conservata una parte almeno dei loro giudizii? nè cosa difficile era conciliarne le forme alla germanica costituzione. Surrogato il conte al rettore o al preside della provincia, nulla ripugnava che i duumviri o il difensore serbassero la loro più distretta giurisdizione sopra i romani, come lo Sculdasio o centenario sopra i germani; i decurioni ne sarebbero stati i giudici come gli arimanni e regimburgi avanti Carlo Magno e dopo come gli schiavini; anzi non è improbabile che l'idea degli schiavini come collegio permanente di giudici venisse suggerita a quel principe dal decurionato romano. Ad ogni modo null' altro che decurioni sono quei giudici o schiavini *romani* che nei processi incontransi nominati accanto agli schiavini *germani*, e la loro presenza non è la meno chiara riprova della durata del sistema municipale. Non che per altro i Germani facessero per lungo tempo parte di queste comunità civiche: tennersi sempre aderenti ai loro villerecci comuni, e se ad alcuno dei medesimi accadde la malgradita ventura di dover vivere nelle città, si dichiararono di quelle semplici *abitatori*. Ma coll' andare del tempo sembra che i germani abitatori delle città si unissero fra loro in congregazioni, non dissimili da quelle dei romani, coi loro paticolari schiavini, e che finalmente obbliata ogni differenza della stirpe tutti gli abitatori della città medesima si fondessero in un sol comune, ed il collegio degli schiavini in un colla Curia; dalla quale poi rinnovellatasi sott' altra forma al risorgimento della libertà italiana si staccò e si tenne indipendente il *collegio dei giudici*.

Quale poi fosse nei diversi stati il fato singolare delle proprietà e dei giudizi dei romani è da considerarsi partitamente.

I. *Regno dei Burgundii.* Dalle leggi dei Burgundii sembra che

al tempo della conquista le proprietà dei romani venissero repartite nell' appresso maniera. Ogni Borgognone ebbe la metà della corte e del giardino del romano (detto *hospes*) presso cui gli fu delegata l'ospitalità *(hospitalitas)*: delle terre coltivate n'ebbe in sorte *(sors)* due terzi: un terzo degli schiavi: i boschi a comune. I Borgognoni che vennero appresso ottennero la metà dei campi senza schiavi, i liberti dei Borgognoni un terzo dei campi. Ma se per avventura un Borgognone otteneva terre dal suo re dovea restituire all'ospite la propria sorte; cui anche nel caso di vendita toccava la preferenza. Della loro costituzione poco se ne comprende dalle loro leggi. È però chiaro che i conti presero luogo degli antichi presidi e magistrati delle provincie, e soprastarono ugualmente germani e romani. Un passo di santo Avito arcivescovo di Vienna nel Delfinato attesta che ai tempi del suo predecessore fiorivano il senato e la curia di quella città.

II. *Regno dei Visigoti.* Ebbero i Visigoti due parti delle terre, e sorte (*sors*) fu detta così la porzione del visigoto come del romano. Dal Breviario Alariciano e segnatamente dalla sottoposta interpetrazione si raccoglie che i presidi erano spariti. Ma dal Breviario si conosce ancora che i comuni civici coi propri particolari giudizii, ai quali eziandio partecipavano i decurioni, durarono in una condizione migliore e più indipendente che non sotto gl' imperatori romani. Mantennero i Visigoti contro il general costume della loro nazione gli appelli, che naturalmente dovettero portarsi avanti al Conte celato nelle loro leggi sotto il nome di giudice. E non è da trapassare senza considerazione che quando i re goti ebbero proibito il romano diritto onde fare un sol popolo dei vincitori e dei vinti, non per questo tutte sparirono le forme dei romani giudizii, avvegnachè nelle nuove leggi si fa sempre parola del *difensore.*

III. *Regno de' Franchi.* Come nel regno dei Franchi si ripartissero le terre dei vinti, s' ignora. Nondimeno nella legge salica emendata è chiara prova che i Romani ritennero, almeno in parte, il dominio delle antiche loro possessioni (33). Da molti documenti del V, VI, VII, VIII e IX secolo si rileva che l' antica costituzione delle città, cioè la curia, i difensori e le persone di cancelleria rimasero in vita, non meno chè i loro giudizi di contenziosa e volontaria

(33) Infatti agli articoli 6, 7, 8 del titolo 43 la composizione che dee pagarsi per un romano ammazzato si trova differente secondo che l' ucciso apparteneva ad una delle tre seguenti classi: 1 *convivae regis*; 2 *possessores*; 3 *tributarii.* Ora queste due ultime classi si fondano sul possesso delle terre, come vedemmo sopra, *nota* 4.

giurisdizione. Altrettanto attestano i formularii di Marculfo, del Sirmondo, del Baluzio ec. Così sotto i Franchi l'ordinamento delle città della Gallia durò lo stesso, ed ebbero a capo il difensore e non un magistrato come avanti la rovina dell' impero; anzi è tradizione conservata in più città della Francia, e specialmente in Reims, ch'elle serbassero la loro romana costituzione insino ai tempi moderni: che i Conti poi giudicassero delle cause più importanti fra' romani, credesi per analogia: avvegnachè quei Goti i quali sotto i Carolingi vennero a stanza in Francia ottennero di governarsi secondo la loro legge e giudizii, eccetto per tre maggiori misfatti, assassinio, ratto e incendio, onde il giudizio rimase ai Conti, i quali erano in tutte le Gallie subentrati ai presidi, fuorchè nella Rezia, ove durarono i presidi (34).

IV. *L' Italia sotto Odoacre.* Il desiderio degli assoldati germani di possedere un terzo delle terre italiane mai non essendo stato satisfatto eccitò quella rivoluzione onde riunò l' impero d'Occidente, e l' Italia ebbe a re il condottiero degli Eruli (A. D. 476-93). Sotto quel breve dominio l' antica costituzione rimase in tutte le sue parti intatta, e un prezioso documento ci attesta che lo stesso avvenne dell' intimo reggimento delle città. (35).

V. *Regno degli Ostrogoti.* Agli Eruli succederono gli Ostrogoti, i quali si accontentarono di una terza parte delle terre (*tertia, tertiae* (36)). Fu la costituzione del regno Ostrogoto diversa in tutto da quella degli altri regni germanici. Così i Goti soli costituivano le schiere (*heer*), e chi loro capitanava era re del paese. La politica costituzione dei Romani fu mantenuta nel Senato, negli officiali di Corte, nei Rettori delle provincie, e nell'intimo reggimento delle città. Frequentissime in Cassiodoro e nell'editto di Teodorico sono le menzioni di tutti i magistrati municipali, e i Papiri diplomatici del Marini ne provano la certa e intatta durata. Da un aureo luogo di Cassiodoro medesimo sappiamo inoltre che i giudizii frai romani continuarono nelle antiche forme; fra Goti e Goti giudicava il Conte, dei Goti; fra Goti e Romani, (senza distinzione

(34) Per una opinione singolare intorno a questo particolare può consultarsi l' altronde egregia opera del Montlosier *de la monarchie française* T. 1, p. 12, 14, 340. Savigny *etc.* T. III, pag. 656-657.

(35) Marini Papiri dipl. n. 82, 83.

(36) Cf. Savigny *etc.* Vol. III; p. 656. Per la correzione di una falsa interpretazione quì data dal nostro autore a Cassiodoro ove parla del modo di repartire le terre usato dagli Ostrogoti. *V. Savigny Seg. vol. IV. Aggiunte e correzioni al Vol. I nota* 8.

fra la persona dell' attore o del reo) mai sempre lo stesso Conte; sennonchè in tal caso frammischiavansi ai Goti eziandio dei Romani legisti.

VI. *Impero de' Greci in Italia.* Circa la metà del VI secolo la signoria d' Italia passò dagli Ostrogoti agl' Imperatori d'Oriente. Breve però fu l' interruzione del dominio germanico. Poichè nell'anno 568 si fondò il regno dei Longobardi, che in poco d'ora addiventò estesissimo. Ai Greci non restò che Ravenna con l'Esarcato, la Pentapoli, e Roma col suo ducato ed alcuni luoghi dell' Italia inferiore. Dopo la metà dell' VIII secolo perderono Ravenna e Roma. Onde ciò che diremo presentemente dell' Italia sotto i Greci, tutta la riguarda per quei primi pochi anni; soltanto Roma e Ravenna per gli anzidetti due secoli. È noto che l' Imp. Giustiniano consagrò nel suo codice la divisione della potestà civile dalla militare; il perchè si vede essersi continuata a reggere l' Italia secondo le antiche sue forme. Una costituzione di quel codice (37) comanda che il giudice civile decida sempre le cause, se anche le parti o il reo sono private persone (privati), il giudice militare nei casi inversi: ma la parola *Romani*, che in questa costituzione si vede scritta in luogo della parola *privati* onde chiamavansi una volta i borghesi in opposizione ai soldati, quivi sembra espressamente adottata per distinguerli non solo dai soldati, ma anche dai greci accorsi in Italia. Conghiettura che si conferma dal vedersi essersi e greci e germani ristretti in quei corpi o collegii, che molti monumenti ed uno pregevolissimo dell' anno 572 (38) appellano *scuole.* Per quattordici documenti raccolti o rinvenuti dal Marini, apertamente dimostrasi che i comuni delle città durarono con la loro giurisdizione contenziosa e volontaria nelle antiche genuine forme e con le solite antiche magistrature sempre dell' usato nome appellate. Che se non s' incontrano *duunviri* egli è perchè la loro esistenza si nasconde sotto il generico nome di *magistrato*, che (lo accennammo più sopra) anche avanti la distruzione dell' impero d' Occidente scambiavasi a placito con quello di Duumviro. Del resto il Curatore o Quinquennale (nella preindicata costituzione di Giustiniano denominato *Pater Civitatis*) i difensori, i principali, X primi, gli *Exceptores* ed i *notaii* occorrono tutti in quei documenti. Anche i Tabellioni, talvolta denominati *forensi*, serbano l'ufficio loro: anzi fino da quei tempi esisteva in Ravenna un collegio (*schola*)

(37) L. 6. Cod. de Jurisd.
(38) Marini n°. 120, p. 185.

dei medesimi. Altre esuberanti prove della durata a quei tempi del regime municipale si hanno nelle lettere del santo pontefice Gregorio Magno.

VII. *Ravenna e Roma sotto i Papi e gl' Imperatori.* Circa la metà del VIII secolo perderono i greci ogni dominio nell' Italia media, e sulle loro ruine si fondò la temporale grandezza dei romani pontefici; i quali cominciarono a mandare giudici ed ufficiali nelle città di Ravenna e dell' Esarcato che loro avea donate Pipino. Ma poichè Carlo Magno fu acclamato Imperatore nell' anno 800; Papa ed Imperatore si videro governare a comune Roma e i luoghi soggetti. A giudicare dai nomi che occorrono nei documenti buona parte dell' antica costituzione sarebbesi a quel tempo mantenuta in Roma, in Ravenna, nell'Esarcato ed in Napoli; poichè molti degli antichi nomi restarono. Al nostro senso è mestieri esaminare quelli di *Tabellione*, *Notajo*, *Curiale*, *Exceptor*: *Console*, *Dativo*, *Giudice*, *Pater Civitatis*, *Duce*, *Magister Militum*, *Tribuno*, separatamente ragionando, prima delle persone destinate a registrare gli atti pubblici, poi de' magistrati municipali, e finalmente delle cariche militari.

(1. *Scribi*). Significò la voce *Tabellioni* l' arte medesima che negli antichi tempi formarono essi un collegio a parte presieduto dal *Porto tabellione*, che anticamente appellavasi *Primicerio*. Il nome di *Notari* restò particolare in Ravenna ai *Cancellieri* della chiesa arcivescovile, ma coll' andare del tempo tutti i tabellioni si dissero indistintamente *Notaii*. E l' *Exceptor* della Curia, talora *Exceptor*, tal altra chiamato *Curiale* nei documenti, dimostra chiaro che durò in parte la costituzione municipale.

(2. *Magistrati Municipali*) non ha dubbio che la Curia non rimanesse in Ravenna. Si dubita però se il senato distrutto da Teja in Roma, correndo l'anno 553 e reintegrato nell'anno 1142, esistesse (come sembra) imperfetto in quell'intervallo. Comunque siasi, il nome dei *Consoli* che incontrasi nei documenti di Roma, Ravenna e Napoli, non istette più a significare quella romana prinpalissima magistratura, ma solamente i *Decurioni* o *Principali*, de' quali più non ritrovasi il nome in que' secoli. In tal senso appunto sono detti *Consoli* i decurioni in un monumento dell'VIII secolo. Ma nel XII si dissero consoli quei magistrati che i cittadini sceglievano per opporlo al *Potestà* forestiero. Anche del *Pater Civitatis* occorre spesso parola nei documenti del X, XI e XII secolo, e tutto fa credere non altro fosse che l'antico Curatore o Quinquennale spogliato della giurisdizione. Importantissima

fra le magistrature delle città si è quella del *Giudice* o *Dativo*, o *Giudice Dativo*, la quale trovasi in Roma e nell' Esarcato. Avere tal magistrato esercitata l' ordinaria giurisdizione lo manifesta il nome di Giudice e il vedersi nei documenti che i Dativi spiegano giudiziarie funzioni. Non iscelti dalle città, ma pare che fossero loro dati dal Papa o dall' Imperatore; infatti *Dativo* e *Prefetto* sono denominazioni che scambiansi nei documenti, e' i prefetti inviavansi certo nelle città. Ritenevano sempre quel titolo ed anche quando non giudicavano: incontransi nominati o dopo il messo del Re o dopo i Vescovi; Duci, Consoli e Tabellioni vengono dopo loro. Il distretto o giurisdizione del Dativo costituivasi ordinariamente della città e suo territorio: ma le grandi città, come Ravenna, avevano più Dativi: in Roma costituivano perfino un collegio, ma non per questo giudicavano collegialmente. Or se alle cose dette dei Dativi aggiungasi, che nei tanti monumenti dei tempi mai non incontrasi parola nè traccia o dell'antico magistrato o dei Duumviri o del Difensore, saremo condotti a credere, che le città perderono il diritto di scegliere ogni altra loro magistratura che il *Pater Civitatis*, ed essersi in quella vece nominata dai principi un'autorità incombensata degli affari più gravi, e segnatamente di rendere giustizia, onde alle città vennero meno i loro municipali giudizii. E la nuova autorità si sarebbe composta del doppio ufficio di Rettore della provincia e di magistrato delle città; poichè si nominava dal Principe come il Rettore, e teneva in giurisdizione il distretto medesimo che il magistrato della città. Vennero così le città libere nella condizione delle prefetture, le quali non isceglievano da sè le autorità giudiciarie, ma in ogni altra cosa godevano della municipale costituzione. Quale fosse il tempo di cosiffatto ordinamento non è ben certo: il più antico monumento, onde il Dativo sia conosciuto all' autore, è dell'anno 836; e circa la metà dell' VIII secolo incontra la prima espressa nomina dei Giudici fatta dai Papi, onde, avvisata l' improbabilità che i Papi nuovi nella signoria tosto volessero operare cangiamenti nel governo delle città, inclina a credere che pure gli Esarchi nominassero i Dativi. Or siccome nell' anno 625 duravano sempre l' antiche magistrature, quindi la distruzione dei magistrati delle città e l' origine dei Dativi hassi a riporre fra quell' anno e l' anno 751 ultimo che fu dell' Esarcato. E pure incerto quando i Dativi finissero: un documento del secolo XIII gli dimostra tuttora in Roma esistenti. Vero è che le città dell' Esarcato, risorta la libertà italiana, sceglievano magistrati proprii fino dal XII secolo,

onde l' ufficio dei Dativi dovè cessare in quel torno. Anche Ravenna fino dall' anno 1181 aveva il suo potestà, e nell' anno 1186 vi si trovano, come nelle città lombarde, Potestà e Consoli.

(3 *Cariche militari*). Erano i *Duci* nella città la prima carica militare, ed avevano, come negli antichi tempi giurisdizione sopra i soldati, ma non sopra i borghesi. Spessissimo nei documenti è menzione dei Duci, avvengachè moltissimi ne fossero sparsi per l' Esarcato e la Pentapoli, sia che si stimasse bene dividere il territorio fra molti Duci onde ciaschedun d' essi fosse meno terribile, o perchè molti in quei tempi d' ozio e di pace bramassero quell' onore non punto pericoloso. Tanto il *Magister Militum* che il *Tribuno* continuarono a regolarmente rivestire un grado della milizia, nè avevano comando stabile sopra il territorio: e se alcune città, come Ravenna, Napoli, Rimini e Sinigaglia, ed Angers nelle Gallie ebbero un *Magister Militum*, fu perchè non di rado i Duci delle città tenevano grado di *Magister Militum* nell' esercito, come si manifesta per una lettera di Gregorio Magno (39). Onde tra Duca e *Magister Militum* (40) passò quello stesso vincolo che presso i popoli germanici avvisammo tra il Duca e il Conte, il quale ultimo titolo mai non s'incontra nell' Italia in mano dei Greci. Per la ragione medesima ma più di rado anche i *Tribuni* veggonsi tener comando nelle città.

Dai documenti che in grande numero ci restano di quei tempi apertamente raccogliesi, che dell' antica costituzione rimasero gli *Scribi* ed una delle autorità scelte dai cittadini, cioè il *Pater Civitatis*. I difensori e il magistrato sparirono. Le vere e proprie autorità nominaronsi prima dall'Esarca e poi dal Papa; la potestà civile stette mai sempre separata dalla militare ancora quanto ai giudizii. Poichè il Giudice o Dativo, o Giudice Dativo aveasi giurisdizione sopra i borghesi, i Duci, come dicemmo, sopra i soldati. È notabile che a questi tempi si veggano più ufficii rivestiti dalle persone medesime, ed essere assai volte Console e Duce; Console e Tabellione; più di rado Console e Giudice o *Pater Civitatis* o Tribuno; rarissime Duce e Dativo (*Dux Dativus*) nel qual caso le due giurisdizioni andavan riunite. Anche più notabile si è che queste dignità, per quanto sembra, doventassero ereditarie, trovandosi di non poche persone parola nei documenti che derivavano da stirpe o di Consoli o Duci o *Magistri*

(39) L. 1. Epist. 49.
(40) Cf. Savigny Vol. III, pag. 657-658 ove riferisce una singolarità degli statuti di Tivoli.

*Militum*; non mai peraltro o da un Dativo o da un *Pater civitatis* o da un Tribuno. In quanto ai Consoli ciò s'intende benissimo non altro essendo che Decurioni, i quali lo erano per nascita; dei Duci o *Magistri Militum* crede il Savigny ne foss' ereditario il titolo, ma non l' esercizio della carica; ne è improbabile che la dignità di Duca andasse unita ad una proprietà di suolo, avendosi documento di una lite dell' anno 1197 circa il dominio di un Ducato, che viene descritto siccome ogni altro qualsivoglia ordinario possesso. Nei paesi ond' è parola tardi e in piccol numero corsero a stabilirsi persone di stirpe germanica, e colà vissero da forestieri. Ma come appena caddero sotto l' alto dominio del nuovo Imperatore di Occidente, tutti i germani che vi abitarono vissero secondo il personale loro diritto. Onde in alcuni documenti del IX, X, e XI secolo leggonsi le professioni della legge dei Franchi o dei Longobardi fatte a Roma, ove nell' anno 824 si ordinò, come vedemmo, che ognuno dichiarasse la legge con cui voleva vivere, ed i Germani ottennero di formare una scuola o collegio, ed erano giudicati dai loro schiavini.

VIII. *Regno dei Longobardi.* Anche i Longobardi non distrussero i popoli vinti. E se ai tempi della loro conquista i più grandi e facoltosi romani sparirono, la moltitudine campò dai loro furori, nè fu ridotta in servitù. E poichè con sì piccolo intervallo succedevano agli Ostrogoti, come gli Ostrogoti erano subentrati agli Eruli, accontentaronsi anche i Longobardi di esigere dai loro ospiti le terze *(tertiae)*. Sennonchè mentre gli Ostrogoti riscuotevano le terze dai possessi che loro erano sortiti, i Longobardi le vollero dai Romani in frutti; e mentre presso gli Eruli curavano i Re la percezione delle terze come d'ogni altro dazio, i Longobardi, meno dai loro Re dipendenti, le riscuotevano dapperloro. Ma dopo la metà del VII secolo sicuri e contenti delle loro stanze forse divisero pacificamente le terre dei Romani, giacchè da quell' ora in poi non è più menzione che i Romani pagassero le terze. Cessò la romana costituzione pel conquisto dei Longobardi quanto alla suprema autorità dello stato; ma se la libera costituzione delle città in un coi loro particolari giudizii ugualmente finisse, egli è una splendida questione, che non potè trapassarsi senza considerazione da quegli scrittori che parlarono del risorgimento delle italiane repubbliche nel XII secolo. Parla il Sigonio di quel risorgimento come avvenuto ai tempi d' Ottone primo, ma non dice se credesse o nò spente sotto i Longobardi le libertà civiche. Crede il Maffei che i Greci avessero precedentemente ai Longobardi annientate le municipali costituzioni.

Il Muratori pende, secondo il solito, fra più opinioni; tiene il Fumagalli per verosimile che ai tempi de' Longobardi non fossero comuni civici, e il Sismondi dopo avere gratuitamente asserita la loro distruzione pone, dietro il Sigonio, sotto Ottone I il risorgimento delle italiane repubbliche: ma con fior di critica osserva il Savigny non essere prova nè segno che sotto Ottone I si operasse alcun grande cangiamento nella condizione delle città italiane; e perchè non è neppur traccia di cangiamento dai primi tempi della signoria Longobarda sino al principio del XII secolo, induce che nel frattempo le città italiane dovettero sempre vivere nello stato medesimo di libertà o soggezione. Nell' alternativa, cred' egli che mantenessero certo stato di libertà mal sicura, non gloriosa, e assai men utile, che non quella degl' illustri loro discendenti: e lo argomenta dall' analogia che fa credere avere i Longobardi mantenuto i comuni civici, siccome tutti gli altri Germani; dal risorgimento medesimo delle italiane repubbliche nel XII secolo, cui non la tradizione, non le buone lettere o gli esempii de'vicini popoli, ma solo potè promuovere quel fiato quantunque debolissimo di vita ch' era rimasto nelle loro antiche forme e magistrature romane, alle quali uno scrittore che visse al principio del XII secolo paragona quelle delle risorte città italiane (41); e dalla durata infine del romano diritto, che non altrimenti spiegherebbesi se non per la durata de'romani giudici, dei quali vede menzione espressa in quei *Judices civitatis* o *Romanorum*, che particolarmente distinti dagli altri giudici occorrono nei documenti dei tempi. E dagli argomenti passando alle prove dirette allega; l' Epistole di Gregorio Magno dirette *ordini et plebi*, in una delle quali diretta al vescovo di Fermo per autorizzarlo a ricevere la donazione di un suo diocesano gli rammenta di farla munire degli *atti municipali* (42); un documento dell' anno 726 che fa parola dell' *Exceptor* in Piacenza; una lettera di Papa Gregorio VIII alla città di Valva dell'anno 882, ed altra di un arcivescovo di Benevento dell' anno 988 alla città Lombarda d'Alifè, ambedue dirette *ordini et plebi*; e il Concilio di Pavia (A. D. 1022), e la vita di san Lanfranco (1089) scritta da Milone Crespino autore contemporaneo ove si parla di città libere fra i Longobardi (43), e il codice Udinense conservato nel-

(41) Ott. Frising. lib. 2 c. 13.

(42) L. 12. Ep. 11 *gestique municipalibus alligata*.

(43) Per altre prove v. *Savigny seg. Vol.* T. III, p. 658 659.

l'archivio del duomo d'Aquileja, ove all'epitome di Giuliano delle novelle trae dietro sia l'estratto, sia la nuova redazione del Breviario Visigotico, testo (C. Th.) e interpetrazione, in cui luminosamente dimostra contenersi il diritto pubblico e privato dei Romani al cadere del IX o al principiare del X secolo negli stati Longobardi. Da questo veramente maraviglioso documento (44) raccogliesi quanto al presente scopo che le città aveano giurisdizione propria ed esigevano multa se trasgredivasi: che v'erano Decurioni detti Buonuomini (45) i quali sceglievano uno o più *Giudici*, che ora semplicemente giudici, ora appellavansi giudici *provinciali* o delle *provincie*, ed erano in tutto simili agli antichi *Magistrati*. Curavano anche le rendite delle città, nominavano gli officiali *etc.* Il giudice spiegava il suo officio in un coi Decurioni che gli servian d'Assessori. La giurisdizione determinavasi dalla persona del reo, ed era limitata e subordinata alle autorità superiori. Sembra che il giudice municipale tutte decidesse le civili cause dei Romani; dei misfatti solo i minori e se commessi da persone di poco affare: nelle cause poi che competevano al magistrato municipale, il giudice superiore non aveva giurisdizione concorrente; sennonchè alcune persone privilegiate erano esenti dalla municipale giurisdizione. Più ampia che per lo avanti divenne la giurisdizione ecclesiastica. Ordinavano il C. Th. e la vecchia sua interpretazione che, l'accusa criminale di un vescovo fosse giudicata da vescovi; nè il vescovo giudicava se non delle cause religiose, d'ogni resto i giudici secolari. Non così nel codice Udinense: perchè se degli affari criminali ne seguitano a sempre decidere i Giudici secolari, dei Civili tra Ecclesiastici ne giudica il vescovo assistito dagli Ecclesiastici. Il decreto per l'alienazione dei beni de' minori lo rilasciava il giudice pubblico, ma per supplire alla minor età il principe. Per la giurisdizione volontaria continuaronsi gli *atti solenni* o le *gesta*.

« Tali furono i fati (p. 394) delle città romane nei più im-

(44) Dà notizià di questo codice il *Canciani lib. IV, pag.* 463. Per molta aventura questo prezioso codice è andato smarrito (*Blume's Iter Italicum T. I*, *p.* 200) ma un altro MS. della cosa medesima è stato trovato dall' Haenel nella Biblioteca di San Gallo, *Cod.* 722. Cf. *Savigny Scg. Vol. IV. Aggiunte e correzioni al I volume. Nota* 11.

(45) In questo codice i Decurioni appellansi *Boni homines* nel senso di *optimo jure cives*. Nè altro che decurioni essere questi *Boni homines* lo dichiara ad evidenza il nostro A. Il quale eziandio dimostra che i *Curiales*, ond'è parola nel codice, sono gli officiali fiscali e non gli uomini della curia e decurioni.

» portanti regni in che si disciolse l'Impero d'Occidente; nè dal
» confronto derivasi poco instruttiva lezione. Quasi tutti quei
» paesi furono signoreggiati da popoli germanici, eccetto un can-
» tone d' Italia che appartenne, meno breve intervallo, all'Im-
» pero d' Oriente. Ognuno avrebbe aspettato vedere quì conser-
» vate le romane instituzioni ed abolite appresso ai Germani:
» E appunto avvenne il contrario. Sotto i Germani durarono le
» libertà delle città; onde in più felici tempi ripresero nuova
» vita e vigore. Sotto i Greci all'incontro la principalissima delle
» municipali libertà, il governo sotto autorità da per sè scelte,
» cessò: e quando l'Italia ringiovanì, non altrimenti queste città
» poterono conseguire una libera costituzione, sennonchè imi-
» tando i Romani delle città Longobarde.

Discorse per cotal guisa le fonti del diritto e le costituzioni de' nuovi stati germanici per compiere alle cose promesse nel primo volume, rimanea soltanto a parlare della instruzione del diritto in generale, che fu nei tempi prossimi e posteriori all'eccidio dell' Impero d' Occidente.

Ai tempi d' Ulpiano (C. VI) Roma era la vera sede della scienza del diritto, quantunque non vi fosse pubblica scuola a ciò destinata: godevano i professori che privatamente l'insegnavano d' alcune franchigie che non godevansi dai professori delle provincie; e coloro che volevano bene imparare il diritto si conducevano a Roma. Non prima dell'anno 425 fu instituita in Costantinopoli una pubblica scuola, e stipendiati ventotto professori che insegnassero le lingue e lettere greche e romane, uno per la filosofia e due per la gurisprudenza. Se e come in questo tempo fosse aperta e regolata una pubblica scuola in Roma s' ignora. Vero è che ai tempi de' Goti, lagnasi Cassiodoro in nome d'Atalarico Re (an. 534) degli abusi introdotti circa il pagamento dell'onorario ai professori, e nomina ancora quello che esponeva il gius. E circa il tempo medesimo (anno 533) l' Imp. Giustiniano nella sua costituzione ai professori nomina scuole del diritto nelle due capitali, (Costantinopoli e Roma) e in Berito, ed ai professori delle medesime assegnò stipendii. Oltre queste non furono nel mondo romano altre pubbliche scuole: sicchè nell' Impero d' Occidente il gius non s' insegnava che a Roma. Nè in progresso vennero dai Germani aperte nuove scuole o stipendiati professori di leggi (46) quantunque non sia del tutto im-

(46) Narra Alcuino che in York nell' Inghilterra (anno 104) fosse una scuola ove insegnavasi il R. diritto. Savigny *Seg. Vol. II p.* 162.

probabile ed anzi paja manifesto per un luogo della già citata vita di san Lanfranco che il diritto romano consegnato in opere scritte facienti parte della vecchia letteratura e della grammatica venisse insegnato nelle scuole, siccome parte della dialettica (47). Ma comunque s'imparasse quel dritto certo è che molti documenti parlano d' uomini nel Diritto Romano peritissimi. Nè per viva mantenere la scienza del Diritto in genere così pei romani come pei germani meno contribuì, in una maniera tutta sua propria, l' arte del notariato. In Roma libera la cura di condurre secondo la rigidità delle antiche forme le giuridiche (quantunque non giudiciali faccende era principalissima parte dei sì famosi legisti. Ma spenta la libertà si principiò a riguardare tale arte come tutta meccanica e senza dignità, e così cadde nelle mani dei Tabellioni, che nei tempi dei quali è parola si appellavano *notaii.* Ora questi notaii furono tutti intenti a lavorare modelli, ai quali, per quanto le contingenze dei casi permettevanlo, stavano sempre scrupolosamente attaccati fino alla parola; onde ne nacque una grande regolarità ed uniformità negli atti legali scritti; sicchè per questa guisa non solo espressioni e formole ma eziandio molte idee, molti precetti del gius si conservavano e si spargevano dagli ambulanti notari. Così ben più per teorica che non per pratica apprendevasi la giurisprudenza; perchè non di scuola, non di maestri attestano i documenti ov'è parola del *legis doctor* e *Magister*, null'altro quelle parole significando che Giudice o persona delle leggi perita.

Dalla esposizione del primo volume di questa istoria del diritto romano nel medio Evo saranno persuasi i lettori che nulla potea pareggiare la tanta filosofia che regolò il piano dell' opera e ne dettò il primo capitolo se non l' immensa erudizione e la sagace critica che condusse i seguenti cinque capitoli. Contento della parte di espositore dirò che di questo primo volume (cui molte aggiunte e correzioni, da me nei luoghi opportuni collocate, traggono dietro nei seguenti II, III e IV Volume) non altra parte venne sinora combattuta se non quella che concerne la durata della libertà municipale delle città Longobarde impugnata da Enrico Leo (48)

(47) Per prova decisiva che il D. R. s' insegnasse nella scuola come parte della dialettica nei luoghi citati dal Savigny Seg. T. III, pag. 659.

(48) Entwick-lung des Verfassung des Lombardischen städte bisan der Ankunfte Kaisers Friederichs I in Italien', cioè, del *come si andasse formando la costituzione delle città lombarde sino alla venuta in Italia di Federico I Imperatore. Hamburgh bey Perthes* 1824.

e dal Neumann (49) segnatamente quanto alla nostra Firenze (50). Infinite poi sono le lodi che dappertutto riscosse, e mille i giornali che ne parlarono (51). Se la memoria non mi falla parmi aver letto che i primi volumi di quest' opera furono, è qualche tempo, tradotti in Inghilterra. Anche in Francia si pensò di voltarli in quell' idioma; ma non pare che il bel disegno sia stato per or colorito. E nella nostra Napoli ov' è sempre vivo l' amore per la scienza del romano diritto si è posta mano a dar gius d' italica cittadinanza a così egregio lavoro. Possa presto compirsi! E più presto ancora deh! possa il vigore della salute ristorare le membra e la mente dell' uomo illustre: onde recata a termine opera di cotanta mole sia più che mai manifesto non avere il XVI secolo colte tutte le palme della Romana Giurisprudenza, e non essere stato il Cujacio l' ultimo dei romani Giureconsulti.

Avv. P. Capei.

(49) *Entstehung und Ausbildung des Städtewetens im mittelalter.* Origine e progressivo sviluppo dell' essere delle città nel medio Evo. Hermes. Vol. XXI, Fascic. 2 ottobre 1821, pag. 286 et seg. *Revue Germanique T. IV, n.* 18.

(50) Nella introduzione all' opera di Leonardo Aretino che s' intitola del governo civile dei fiorentini (Λεοναρδου Αρετίνου περὶ τῆς φλωρεντινῶν πολιτείας) *Francoforte sul Meno libreria degli Hermann* 1822.

(51) Thémis T. VI, pag. 261. T. VIII, pag. 109 e pag. 245. Annales de législ. et jur. de Genève p. 182 ove dei primi tre capitoli di questo primo volume se ne dà un estratto dal *Mejnier, e Ferussac Bull. Philol. Antiq. scienc. Histor. Janv.* 1828.

---

*Storia dell' arte dimostrata coi monumenti dalla sua decadenza nel IV secolo fino al suo rinnovamento nel XVI, di G. B. L. G. Seroux D' Agincourt. Prima traduzione italiana.* Prato, *per i fratelli* Giachetti, 1826-28 *in foglio, Tomi tre di testo ed altrettanti di stampe — In 8°, Tomi sei con una separata serie di 325 stampe.* (1)

§ I. Sebbene alcuni giornali italiani e stranieri abbiano fatto parola della storia dell' arte di G. B. L. G.

(1) Delle belle ed accurate edizioni di quest' opera, che si esegue in Prato, l' Antologia abbastanza diffusamente parlò a p. 132 e segg. del tomo 24, quaderno di Ottobre, quando non era stato pubblicato che il primo volume in 8.°

Seroux d'Agincourt, veruno, ch'io sappia, ne trattò abbastanza circostanziatamente, onde offrire un'adequata idea della qualità, importanza e merito di questo splendido monumento innalzato alla gloria delle arti. Invalse, non so come, una mal fondata opinione, che versando questa storia intorno ad un'epoca, in cui le arti giacquero in basso stato, pochissima utilità possa venirne agli artisti, noia in cambio di piacere al leggitore dilettante. Per questa e per altre considerazioni, che perduta opera sarebbe il venirle enumerando, mi sono proposto di darne un'accurata analisi, affatto scevra da lode e da biasimo: unico mezzo, per mio avviso, di fare i buoni ed i cattivi libri imparzialmente conoscere. E perchè oltre la splendida edizione in foglio, e l'altra in 8°, già tanto inoltrate de' signori fratelli Giachetti, una terza ne viene eseguita in Milano per cura del tipografo Raineri Fanfani, poche cose tornerà pure in acconcio di soggiungere intorno al respettivo merito delle tre edizioni italiane, poste al confronto dell'originale edizione parigina.

Esaminando con occhio di appassionato dilettante i molti edifizi di gotica architettura delle Fiandre, della Olanda, della Germania, poscia nella Lombardia e ne'paesi veneti altri più antichi monumenti, parve al nostro autore di ravvisare in queste sicure traccie della progressiva decadenza delle arti greche e romane, mentre negli altri spettanti a meno lontani secoli aveva osservato la barbarie del medio evo lentamente dissiparsi, e di mano in mano mostrare i crescenti indizi di non lontano risorgimento.

Incoraggiato da tali scoperte, sentì nascersi in cuore la speranza di riprendere il filo da Winckelmann abbandonato all'epoca del decadimento dell'arte; e lusingandosi che tra le aberrazioni delle arti non si fosse giammai totalmente spezzato, lo andò, in mezzo ad infinite difficoltà, rintracciando tra i monumenti della dominazione barbarica, del gusto asiatico, e della mescolanza dei generi

Ora che l'edizione si accosta al suo termine, ci è grato di poter dar luogo al seguente articolo, col quale resta pienamente giustificata la lode da noi data ai diligenti Editori Giachetti.

recati dal settentrione dai Goti, e dalla banda di mezzodì dagli Arabi.

Di mano in mano che andava raccogliendo i materiali che potevano suggerirgli la via di giugnere all'intento che si era proposto, vedeva sempre più crescere l'importanza del lavoro, ed i risultamenti che aver potrebbe grandissimi a favore degli artisti. Sentiva essere l'arte troppo estesa perchè la vita dell'uomo basti a crearla, a comprenderla, a svolgerne tutte le parti; che l'artista che lavora per i secoli futuri conviene che si appoggi ai secoli passati; che illuminato dai propri traviamenti, conosca non solo i più felici tempi ma eziandio quelli del decadimento dell'arte, onde avvertito dall'esempio delle precedenti età, non si lasci strascinare fuori della via del vero, del grande, del bello. Da ciò la necessità che hanno le arti per conservarsi in tutto lo splendore, non solamente di artisti ma ancora di teorici, di archeologi, di storici, i quali sciolgano i dubbi, illustrino gli antichi monumenti, disvelino le cose dell'antichità, ed additando le orme segnate dagli artisti che seppero sollevarsi ai più sublimi concepimenti, sgombrino il sentiere a coloro che mirano ad accrescer gloria alle arti ed a conseguire l'immortalità.

Tale è il punto di vista sotto il quale conviene osservare la Storia del signor D'Agincourt; ed il lungo faticosissimo cammino ch'egli dovette aprirsi in mezzo ad infinite difficoltà non ancora sgombrate da altri archeologi, ci sforza ad ammirare l'ingegno, la costanza, e l'immenso amore per le cose delle arti del nostro autore, ed a condonargli di buon grado quegli errori ch'erano inevitabili in così lungo e difficile lavoro, e ch'egli seppe, dirò così, nascondere sotto un dovizioso tesoro di recondita erudizione, di utilissime dottrine.

L'arte, egli disse, deve avere il proprio linguaggio, e la storia delle sue vicende deve essere dimostrata dalle sue stesse produzioni. Perciò sostituì alla parola i monumenti, che opportunamente disposti, dimostrano le diverse condizioni dell'architettura, della scultura, della pittura

dall' epoca in cui Winckelmann abbandonò il filo della loro storia, cioè in sul finire del V secolo, fino all'intero loro rinnovamento in principio del XVI secolo. Le dissertazioni, gl'indici ch'egli v'aggiunse, sono soltanto diretti a schiarire alcuni dubbi, e a dare quelle notizie che non potevano essere mostrate dall' aspetto dei documenti.

Ora entreremo a scorrere le singole parti di un'opera nel suo metodo unica, ridondante d' utilissime notizie, e tale da essere nella principal parte intesa da tutti gli artisti di qualsiasi paese e linguaggio.

II. È la parte, dirò così, letteraria della Storia dell'Arte di d'Agincourt divisa in quattro separati discorsi, il primo dei quali offre una storia parallella dello stato civile e politico della Grecia e dell'Italia, dalla prima epoca del decadimento dell'arte fino all'intero suo rinnovamento in principio del XVI secolo. Offrono gli altri tre la separata analisi o spiegazione delle tavole delle tre arti, contenenti gli storici monumenti dell' opera.

Il primo discorso tende a dimostrare l' influenza delle cause generali, che in ogni tempo ed in ogni luogo furono le arbitre della sorte delle arti, siccome d'ogni altra nobile produzione dell' umano ingegno, facendole a vicenda nascere e fiorire, decadere e sparire, indi nuovamente rinascere e rifiorire. Nel delineare questo quadro il nostro autore risale all' epoca della conquista della Grecia, di dove le arti, che da oltre un secolo erano giunte al più alto grado di perfezione, passarono a Roma. I feroci conquistatori, dopo aver recato alle arti un irreparabile danno abbandonando alla militare licenza Corinto, e non risparmiando Atene, seduti sui rottami di tanti nobilissimi monumenti, cominciano allora ad osservarli. Il sentimento, dirò così, ingenito del bello, si va lentamente risvegliando in coloro che fin allora non eransi mostrati sensibili che all' amor della gloria e delle conquiste. Metello in Siracusa, Mummio in Corinto feano cessare il saccheggio, onde risparmiare i più preziosi lavori della scultura e della pittura, destinandoli a formare il principale ornamento del loro trionfo, poscia ad abbel-

lire i templi, le basiliche, i portici e le piazze di Roma, che in breve tempo e come per forza d'incanto, trovasi arricchita delle più insigni opere delle belle arti.

Il gusto per il bello delle arti imitatrici si va lentamente risvegliando ne' conquistatori del mondo: gli artefici accorrono dalla spogliata Grecia a Roma, ove trovano splendidi protettori, ed eccitamenti d' ogni maniera; e la capitale dell'universo si riempie di magnifici templi e palagi, di statue, di pitture, e di tutte le più preziose opere delle belle arti. Ma dopo la morte di Marc' Aurelio, le sventure dell' impero traggono seco quella delle arti. L'autore attentamente disamina le cagioni che apparecchiarono di lontano la prima epoca del grande decadimento loro in principio del IV secolo, l'ultima delle quali e la più prossima fu il traslocamento della sede dell'impero da Roma a Costantinopoli.

L' autore, giunto a quest' epoca, si fa ad esaminare lo stato delle arti in Grecia fino alla divisione dell'impero in orientale ed occidentale; indi consacra un intero capitolo all' impero d' occidente distrutto dai barbari in sul declinare del V secolo: seconda epoca del decadimento delle arti. Nei due susseguenti capitoli tenta dimostrare non doversi attribuire ai barbari il decadimento delle arti in Italia; nella quale opinione, più tollerabile in uno straniero che in un italiano, l' autore segue le orme segnate dal Tiraboschi, suo parziale amico; e se non ottiene di spurgare i barbari dei gravissimi danni recati alle arti, vuol almeno far sentire, che sebbene alquanto più lentamente, sarebbero ad ogni modo cadute al fondo ancor senza l' ultima spinta avuta dai barbari.

Dopo aver trattata con qualche parzialità, senza però aver potuto definitivamente giudicare tanta lite, presenta al lettore lo stato delle arti in Italia durante il governo de' Goti; nella quale disamina sembra che l' autore non siasi abbastanza posto in guardia contro il comune abuso di confondere le liberali opinioni del romano Cassiodoro con quelle dei re goti.

Consacra il X capitolo al regno de'Longobardi in Ita-

lia, e dopo aver data una rapidissima occhiata a Roma, Napoli, Venezia e Ravenna, presenta lo stato delle arti in Italia dal VI fino alla fine dell' VIII secolo. Percorsi in tal modo gli effetti dell'influenza de'civili governi sulle arti, si fa strada a parlare dei papi dal IV secolo fino alla donazione di Carlo Magno, e dell'influenza loro sulle belle arti. Tra le più importanti cose addotte in tale argomento devesi un distinto luogo all' accuratissima notizia dei lavori d' arte ordinati dai papi fino al secolo IX.

Condotta fino a quest' epoca la storia de' governi e delle arti in Italia, fa ritorno alle cose dell' impero d'Oriente, e pone sotto gli occhi del lettore le condizioni dell'arte in Oriente, le quali erano di poco più floride che in Occidente.

La conquista dell'Italia ed il ristabilimento dell' impero occidentale operati da Carlo Magno, la protezione da questo principe accordata alle lettere ed alle arti, e lo stato dell'Italia sotto i discendenti di lui, offrono al dotto autore materia per un lungo capitolo. Conviene rispetto alle cose delle arti che le buone intenzioni di Carlo Magno non furono coronate da felice esito. Lo stesso può dirsi de' tempi in cui l' Italia fu da vari principi signoreggiata dopo la metà del IX fino agli ultimi anni del X secolo. I regni di Ugo, di Berengario, di Lotario non furono alle arti più favorevoli di quelli dei tre Ottoni; epoca di tutte la più infelice.

Le discordie che agitarono la Chiesa a cagione delle elezioni dei papi nei secoli IX e X, non isfuggirono alla diligenza del nostro autore, il quale ravvisa in queste una causa di fatale danno alle arti in Roma. L' architettura, la sola, può quasi dirsi, delle arti-sorelle, di cui siansi i papi serviti in quest' infelicissima epoca, non venne adoperata che a fabbricar fortezze, e qualche convento; ne' quali edifici abbiamo una troppo convincente prova che tutto eseguivasi senza principii teorici, e che la professione delle arti liberali era ridotta a mestiere.

Invano cercherebbesi in Oriente conforto al misero stato delle arti. L' autore ci richiama ad esaminarle in

Costantinopoli dall' età di Carlo Magno fino alla fine del X secolo. Scorre rapidamente la storia politica di quell'impero dal governo dell'imperatrice Irene fino a quello dell'imperatrice Eudossia e di suo figlio Michele VII; ed in mezzo alle esterne ed interne guerre, alle scandalose sedizioni, alle agitazioni iconoclastiche, le arti sono abbandonate a mercenarie mani: l' architettura, in mezzo alle pubbliche sventure, e ad una mal intesa devozione associata allo sregolamento de'costumi, non viene impiegata che nell' erezione d'edifici di viziose forme, e di così pervertito gusto, che faceva vergogna all'arte senza onorare la religione. La scultura era talvolta chiamata a formare qualche statua o busto per servire alla vanità di potenti personaggi; ma le sue opere non valsero che a meglio dimostrare il totale decadimento dell' arte. Intanto la pittura, costretta dai furibondi iconoclasti a ripararsi nell'interno de' palazzi, o ad ornare libri spirituali, non trovasi in più florido stato delle arti sorelle.

Qualche sollievo trovò l' architettura presso gli Arabi in Asia, in Affrica e nella Spagna, dove fu chiamata ad inalzare monumenti di straordinaria magnificenza; ma le strane singolarità, che per servire al gusto di que'popoli, fu forzata ad introdurre negli edifici sacri e profani, distrussero totalmente quel carattere di nobiltà e di semplicità che i Greci ed i Romani avevano saputo dare all' arte. La scultura, se non fu totalmente negletta dagli Arabi, trovossi ridotta alla condizione di semplice ausiliaria dell' architettura.

Riconducendoci l' autore in occidente, ci fa toccar con mano che lo stato politico dell' Italia era fatto per far scendere le arti alla più misera condizione nell' XI e XII secoli. Alle agitazioni civili si aggiungono quelle ferocissime che trattaronsi tra il sacerdozio e l' impero. Le intraprese d'Enrico V contro la spirituale potenza dei pontefici, di cui ne fu cagione la sempre rinascente contesa delle investiture, riempì l'Italia di civili guerre, di atroci delitti d' ogni maniera, di odii inestinguibili, di carneficine. In tempi di tanti disordini e delitti qual poteva mai

essere la condizione delle arti, figlie della pace, amiche della virtù!

A questo tristo prospetto dell' Italia tengono dietro alcune considerazioni intorno agli sforzi che nell' XI secolo fecero alcune provincie e città d'Italia per avere un governo loro proprio; i quali, come si vedrà in appresso, sommamente influirono sul rinnovamento degli studi e delle arti. Non omette di parlare dello stabilimento dei Normanni nelle due Sicilie, i quali appariscono nella storia d'Italia a guisa di luminose meteore, che brillano per brevi istanti, senza lasciar di loro verun orma permanente.

Le Crociate sono, rispetto allo stato politico, agli studi d' ogni maniera ed alle arti, più importanti d' assai che non le cose de' Normanni. L'autore scorre rapidamente le politiche vicende cui andò soggetto l' impero d' Oriente dalla metà dell'XI secolo fino al principio del XIII (1204) in cui Costantinopoli fu conquistata dai Latini. In questo periodo le arti soffrirono in questa capitale irreparabili perdite. Ed i Greci ed i Latini governanti, per supplire ai bisogni delle guerre sempre rinascenti, furono costretti a distruggere un infinito numero d'antiche statue di bronzo, e di altre egregie opere di scultura in oro ed argento ond' erano ornati i palazzi e le chiese.

Tanta ruina delle arti non cessa sotto gl' imperatori latini che regnano in Costantinopoli fino al 1261. Michele Paleologo lo riconquista e vi ristabilisce la sede del greco impero; ma il suo governo e quello de' suoi successori fino al 1453, epoca della distruzione dell' impero per opera dei Turchi, non è alle arti più favorevole: ma i Turchi distruggono perfino la speranza di vedere mai più rifiorire le arti, dove se non ebbero la culla ottennero perfezione. " Abbandoniamo, esclama l' autore, questa sventurata Gre-„ cia, e vediamo in qual modo l'Italia, raccogliendo per „ la seconda volta l' eredità delle lettere e delle arti, si „ acquistò nuovi diritti alla riconoscenza dell'Europa. *Ita*-„ *liam*, *Italiam*!.... „

Attenendosi all' adottato metodo comincia dall' offrire al leggitore lo stato politico dell' Italia nel XIII secolo, a

ragione risguardato come l' aurora del rinascimento delle lettere e delle belle arti. Accenna i principi che cominciarono a favoreggiare gli studi d'ogni maniera, ed i primi sforzi delle arti per risorgere a nuova vita. Già comincia il loro risorgimento ad essere sensibile nel XIV secolo. " Dobbiamo, dice l'autore, riconoscere con tutti gli ,, storici, che nel corso del quattordicesimo secolo, seb- ,, bene agitato da continue guerre e rivoluzioni, si videro ,, avverarsi le speranze che il precedente secolo aveva per- ,, messo di concepire. Il decadimento d' ogni bell' opera ,, d'ingegno che durava da circa ottocent' anni e più, ,, trovò finalmente un termine. Una nuova attività agita ,, tutti gli spiriti, e li dirige verso utili scopi; ogni ramo ,, d' industria e di commercio viene con straordinaria pro- ,, sperità trattato; sommi ingegni volgono ogni loro cura ,, al rinnuovamento delle lettere, e le belle arti hanno ,, di già acquistato un conveniente grado di miglioramen- ,, to ,,. Il favore de' sovrani d'Italia verso i letterati e gli artefici si rende ogni dì più manifesto: tutti si contendono il possedimento degli uomini illustri. Dante, Petrarca, Boccaccio sono da tutti accarezzati, festeggiati, ed avuti in grandissimo onore.

" Le belle arti, soggiunge l'autore, in ogni tempo de- ,, stinate a seguire la buona o cattiva fortuna delle lette- ,, re, ebbero parte al loro risorgimento ed ai loro progres- ,, si ,,. Avrebbe forse dovuto dire, che in quest' epoca le arti prevennero il risorgimento delle lettere, e che poscia progredirono aiutandosi a vicenda: ma pare che siasi ancora in questo luogo lasciato guidare dal Tiraboschi, e non siasi ricordato che Niccola da Pisa precedette Dante di mezzo secolo e più.

Tenendo dietro nel XV secolo ai progressi del rinascimento delle arti, non trascura lo stato politico dell'Italia, e gli aiuti che ottennero grandissimi dai principi e dalle repubbliche. In quest' epoca, egli dice, gli artisti ammessi in tutte le più splendide corti coi filosofi e coi letterati, colle donne e cogli uomini, per gentilezza di costumi, per eleganza di spirito, per graziose maniere più

distinti ; ricevuti alle feste , ai tornei , ai più splendidi spettacoli , trovano grandi occasioni d' esercitare il loro ingegno , d' ingrandire le idee , di raffinare il gusto, e di approfittare dei sussidi che loro somministrano le nascenti biblioteche , le molteplici raccolte di antiche statue , di medaglie , di pietre intagliate; all'acquisto dei quali preziosi oggetti le principesche e le private famiglie di quell' età consacravano gran parte delle loro ricchezze . Fra queste si distinse quella dei Medici , la di cui munificenza per le belle arti, e per gl'incoraggiamenti loro offerti non ebbe al mondo chi le possa contrastare il primato . La gloria di lei fu quella delle arti , la sua ricchezza quella degli artisti. Di già nel precedente secolo la scuola Toscana , a Pisa , a Siena , a Firenze aveva cominciato a produrre alcune buone opere', quando Giovanni de' Medici, stipite di questa famiglia di grandi uomini così feconda , che reggeva la repubblica di Firenze sotto il titolo di Gonfaloniere , chiamò i più illustri pittori ad abbellire l' antica casa de' suoi antenati . Il suo esempio fu imitato e superato di lunga mano da Cosimo , il padre della patria , fino a Leon X , che diede il proprio nome al secol d' oro delle arti.

E per tal modo mercè quanto erasi fatto nel XV secolo in favore delle arti, tutte le vantaggiose circostanze trovaronsi unite ne' primi anni del XVI per terminare il *rinnuovamento* , secondo l' autore affatto distinto dal risorgimento , essendo questo cominciato nel tredicesimo secolo , l' altro nel quindicesimo . " Roma , così conchiude „ l' autore il prospetto storico , " Roma allora ripigliò il „ suo luogo , il primo nell' impero delle arti . Giulio II „ vi aveva chiamati i più eccellenti maestri; Leon X ve li „ stabilì „.

III. Ed eccoci giunti alla storia della prima delle arti per antichità d' origine ; che del merito non accade disputarne. Ma avanti d'intraprendere l'analisi della storia dell'architettura, poscia della scultura e della pittura, ci conviene farci alquanto a dietro , e porre nel suo vero aspetto le intenzioni dell' illustre autore, onde mostrare insussistenti

in gran parte le accuse che vengongli generalmente date di aver trattata la storia delle arti *con infelice metodo.*

L' illustre autore ha più volte dichiarato di non aver scritta ma mostrata la storia coi documenti. Quindi, ebbero torto coloro che vollero trovar la storia nelle parole, quando avrebbero dovuto cercarla nei monumenti. " Ciò „ che gli storici dell'arte, osserva l' autore, sonosi limi- „ tati a dire, io ho voluto mostrarlo nel mio libro. In „ questo sono i monumenti che parlano; io non mi sono „ d'altro incaricato che di scrivere sotto il loro dettato, „ o tutt'al più di spiegare talvolta e di commentare il loro „ linguaggio „.

Si scorra la storia di d'Agincourt sotto quest'aspetto, voluto da lui, e si troverà chiara e ben condotta; indi leggendo le spiegazioni delle tavole, si avrà il piacere di vedervi seminate per entro peregrine notizie, e nuove considerazioni, utili non meno al dilettante che all'artista.

Giustificato, come comportava la natura d' una compendiosa analisi, il metodo tenuto dall' autore, procederemo, sciolti da ogni impedimento, a dare un' idea la piu compiuta che per noi si possa dei discorsi istorici. " Questi, „ in numero di tre quante sono le arti offrono, dice l'au- „ tore, divisioni corrispondenti a quelle che furono adot- „ tate nel disporre la serie delle stampe. Un' introduzione „ prende l' arte all' epoca della rispettiva origine, ne se- „ gue rapidamente la storia presso gli antichi popoli che „ la coltivarono, fino all' epoca della sua maggior perfe- „ zione....... Non si sostiene lungamente a tanta altezza; „ comincia a declinare, indi a decadere, ed in breve a „ precipitare nella barbarie „. L' arte si perde; ma restano alcune delle sue pratiche, che producono que' monumenti, che fanno testimonianza del lungo periodo.

" Tale è il quadro, soggiugne l' autore, che svol- „ gesi sotto gli occhi del leggitore nella prima parte di „ ogni discorso, la quale comprende a un di presso dieci „ secoli, dal IV dell'era volgare fino alla metà del XIII. „

La seconda parte dei discorsi viene destinata allo stu-

dio dell' epoca del *Risorgimento* delle arti, che l' autore accuratamente distingue dall' epoca del Rinnovamento. La prima comincia nel XIII secolo, l' altra in sul declinare del XV e ne' primi anni del XVI.

STEFANO TICOZZI.

*( Sarà continuato ).*

---

*Dell' origine, composizione e decomposizione de' Nielli. Esercitazione del Commendatore* LEOPOLDO CICOGNARA. Venezia 1827.

Il chiarissimo sig. Cicognara in questa *Esercitazione* si propose specialmente di richiamare ad esame l' opera sopra i Nielli pubblicata dal francese sig. Du-Chesne, rilevandone i difetti; d' altronde plausibilissima, per aver primo il sig. Du-Chesne raccolto in un libro ciò che disperso si trova intorno alla materia de' Nielli (1). Io non terrò dietro a tutto ciò, che il sig. Cicognara corregge, supplisce, ristringe, e modera nell' opera del sig. Du-Chesne; ma tanto ne toccherò quanto potrà esser bastante a far conoscere il perfezionamento dato dal medesimo alle fatiche del sig. Du-Chesne; ed aggiungerò quel che mi sembrerà potersi dire a nuova luce dell' argomento. E primieramente, l' autore dell' opera su' Nielli, non dovea, osserva il sig. Cicognara, passarsela in silenzio sopra il più antico scrittore di quest' arte, Teofilo monaco, il quale vissuto nel secolo undecimo ci ha conservato importanti memorie intorno alle pratiche non solo di questa, ma anche di altre dell' arti venuteci dalla maestria degli artefici antichi. Da Teofilo s' impara, senza ricorrere nè al Du-

(1) L' ab. Mauro Boni, letterato che morendo in Venezia anni sono lasciò non piccolo desiderio di sè nella repubblica letteraria, si era prefisso di scrivere de' Nielli, ed avea già inoltrato il suo lavoro, come apparisce dal carteggio tenuto col ch. sig. canonico Moreni, da cui ho ricevuto questa notizia.

Non mi è noto che pubblicasse alcun libro sopra quest' argomento, nè in mano di chi siano passate le sue carte.

Cange nè ad altri lessicografi, che il *Nigellus* (poi Niello) ebbe questo nome dalla composizione o mistura, che adoperavasi di colore nericcio; e ne descrive la qualità, e la maniera di prepararla. Qui si ferma il Cicognara nel rintracciare l'origine de' Nielli; e brevemente percorre le principali memorie che rimangono di intarsiamenti, per dir così, delle mesture, o delle fusioni, o delle duttibilità de' metalli dal tempo di Omero sino a'Romani, ed a'Greci costantinopolitani, e da loro agli Italiani, a' Tedeschi, e più d' ogn' altro popolo de' bassi tempi, ai Russi; e sebbene tutti que' lavori non fossero propriamente Nielli, vi è per altro, dice il sig. Cicognara, tanta affinità, che l'una cosa all'altra dando motivo, si disvela il legame ed il progresso d' ogn' arte. A mostrar questo vincolo si prevale delle illustrazioni a' monumenti ercolanesi fatte dall' eruditissimo Guglielmo Bechi, il quale tentò di applicare a'diversi lavori i vocaboli d' arte usati dagli scrittori Greci e Latini. Incidentemente feci lo stesso anch' io in varj luoghi della Sacrestia de'belli arredi (*Firenze presso Molini, Landi e Comp.* 1810, 4.° ) e nelle note al mio volgarizzamento di Pausania. Ma que' vocaboli per lo più essendo indeterminati, e generali, e dipendendone la vera applicazione dal conoscere l'uso speciale a cui erano riferiti (lo che spesso ignoriamo) ne viene che non si possano fare sicure applicazioni, ma congetture più o meno probabili per somiglianza ed analogia. Di qui è, a cagion d'esempio, che sebbene l' eruditissimo Bechi, seguitando il senso radicale e le spiegazioni de' lessici, dica l' *emblema*, e l' arte emblematica significare il modo di fare sculture sollevate o a rilievo nella superficie piana o sferica, e sembrino a ciò condurre anche queste parole di Cicerone contro Verre (*Azione* IX) *duo pocula non magna, veruntamen cum emblematis ... ibidem (Verres) convivis inspectantibus, emblemata avellenda curavit*, ciò nondimeno, se bene vi si attenda, la parola *emblema* può adattarsi tanto a lavori inclusi a modo di tarsia, quanto a rilievo; e lo stesso vocabolo ne' versi di Lucilio riportati da Cicerone: *Quam lepide lexeis compostae? ut tesserulae omnes atque*

*emblemate vermiculato (in Oratore)*, comparisce aver significato ugualmente lavoro a tarsia piana. Ed in vero se guardisi alla etimologia del verbo *ἐμβάλλω iniicio*, *immitto*, *incutio* si adatta del pari ai lavori incastrati tanto a rilievo, come a tarsia; d' onde EMBLEMATA *ornamenta vasorum dicta ab ἐμβεβλῆσθαι quod vasis adjicerentur, et revellerentur cum libitum erat; hujusmodi quoque sunt quae in parietibus vermiculata sive muscata dicuntur; in lignis, segmenta, et in pavimentis tessellata.* (Caelius lib. 6 cap. 19). *Emblema* dunque era voce generale d' ogni lavoro d' incastro, sia in rilievo, sia liscio e piano, od a tarsia per rappresentare figure ed ornamenti a disegno di qualunque specie; da che n' è avvenuto la voce *emblema* essere adoperata per impresa o figura qualunque destinata a rappresentare o significar qualche cosa. Alla stessa generale significazione sembra potersi radicalmente applicare la parola *Inclusor* usata da S. Girolamo, e noi diremmo *incassatore*, ed anche d' un artefice, che lega, incassa, incastona pietre preziose, oro, argento *ecc.* in altra materia. I Latini dissero *Crustae* le impiallacciature, e *Crustarii* gli impiallacciatori, gli incrostatori, impiastratori: vocaboli generali non altro indicanti, che una superficie aggiunta ad altra in guisa di piastre; ed applicandoli all' oreficeria, potriano anco rispondere alle così dette *placche* o lavori d' argento *placcato* dai Latini detti *opera bracteata*, e gli artefici *bracteatores*, classe de' *Crustari*, che lavoravano con maggiore sottigliezza la superficie soprapposta, come quella che noi chiamiamo a *foglia*.

Ebbero i Greci un altro vocabolo di arte ἐμπεποιημένον od ἐμποιεῖν, che a prima vista sembra coincidere con ἐμβάλλειν nel senso radicale; infatti così Stefano nel tesoro: *sciendum est ἐμποιεῖν esse ab illo ποιεῖν, quod diximus habere significationem τοῦ τιθέναι idest ponendi; idemque aptissime reddi potest verbo* INDERE *aut* IMMITTERE „; ed anch' io nella *Sacrestia de' belli arredi* ec. a pag. 37 l' intesi a modo di tarsia, quando Pausania se ne serve per indicare i lavori fatti da Fidia nel manto di Giove Olimpio; ma poi fatta migliore osservazione alla forza del verbo

ποιεῖν, e del suo composto ἐμποιεῖν, mi parvero significar piuttosto qualche scultura a rilievo in una superficie; e così veramente l'intese anche l'Amaseo traducendolo per *Caelare*. Ma questo parmi aver di proprio ἐμποιεῖν che non indichi tale scultura a rilievo che sorpassi il livello generale della inferiore superficie, ma rilievo fatto come a dire in corpo, in grembo, in seno, dentro al livello della prominente superficie; a differenza di ἐγγλύφειν scolpire non a rilievo, ma ad incavo, e propriamente *incavare* nella superficie; l'opposto di ἀναγλύφειν *scavare sulla superficie*, perchè nei lavori a rilievo bisogna sbassare il piano del contorno per fare risaltare, sollevare quella parte che debbe servire alla figura cui vuolsi rilevare. Altro vocabolo, non so se d'uso antichissimo, è l'arte *empestica*, dal sig. Cicognara sull'autorità del Bechi applicato alla tarsia, o lavoro alla *damaschina*, in grand'uso nel cinquecento per fregiar d'oro le armature d'acciaio.

Quantunque facilmente non si presenti la radicale di questa voce, potendo forse essere un corrompimento di vocabolo fatto dal verbo ἐμποιεῖν, ciò nondimeno credo esser derivata da πέσσω, o da πέττω, d'onde πέσσος, o, πέττος *taxillus*, *tessera*, *tessella*, e *tessellatus*, ed ἐμπεστικὸς *intessellatus*. Forse in origine furono fatti piccoli quadratini, o dadi di terra, ammollita ed impastata con acqua, e poi cotta, che da πέσσω, o πέττω *pinso*, *coquo* (due azioni ordinariamente congiunte, e poi l'una presa per l'altra) si dissero πέσσαι, e πέσσα (per similitudine, detti anche dadi, o tasselli ora di un sol colore, ora di varii) e si commettevano a scacchi per farne pavimenti, ed altro; dal che ne venne l'arte *tessellaria*. A questi tassilli, o mattoncini di cotto si sostituirono poi marmi più o meno preziosi, vetri colorati, e di figura ora quadra, ora bislunga, ora cilindrica tagliati in pezzetti, coi quali si fecero i musaici; e quest'arte continuò sino al secolo XIV, ed anche più oltre in Italia. Ecco quel che propriamente, a parer mio, debbesi intendere per arte *empestica*, cioè tassillaria. Ma come ognun vede son tutti vocaboli, che più o meno hanno un significato generale,

e che diventa specifico secondo l' applicazione più particolare ora ad una, ora ad un' altra specie di lavori del medesimo genere. In quanto però all' arte *empestica* sono di opinione che non si estendesse specificamente ad alcun lavoro nè di scultura, nè d'orificeria, nè di tarsia, nè d'incisione in metallo, in marmo, od in legno, ma solamente a commessi di pietre e di legno per uso di pavimenti, di muraglie, di vasche, di musaici; e che non altro fosse che l'arte di fare e generalmente e specificamente le opere tessellate.

Riepilogando il detto sino ad ora, ecco la mia conclusione:

*Opera emblematica* sono lavori ad incastro, rilevati, od a tarsia fatti a disegno d' ornato o di figura.

*Inclusor* incastonatore, legatore di gemme, ec.

*Crusta* e *Crustarius* impiallacciatura, impiallacciatore, piastra, impiastratore, ec.

*ἐμποιεῖν* scolpire a rilievo in una superficie incavata.
*ἐγγλύφειν* scolpire ad incavo, incavare.

*ἀνάγλυφειν* scolpire a rilievo in superficie non incavata.

*Arte empestica* od *empessica* lavorare a musaico, a tasselli, incastonare gemme, ec.

Dopo queste osservazioni si manifesta quanto sia difficile il cercare specificatamente l' arte del *Niellare* ne' vocaboli che ci rimangono delle arti greche o romane de'tempi antichissimi; nè per questo si può negarne la pratica; potendo essere genericamente appartenuta all' arte *embletica* od *emblematica.*

Il nome *Nigello* o Niello non indica la pratica del lavoro, ma il colore della composizione di quella materia che serviva a riempire gli intagli ed il contorno delle figure; ed in greco per avventura avrebbe potuto dirsi *μελάντερος nigricans.* Io peraltro sospetterei, che l'arte dei Nielli piuttosto che dalla Grecia antica venisse originariamente dall' Asia, come dall' Asia si dicono passate a Costantinopoli, ed in occidente le pratiche de' lavori alla *Agemina*, ed alla damaschina; che Du-Chesne, come osserva il Cicognara, confuse insieme tra loro. " Ma la *da-*

*maschina*, prosegue il Cicognara, non è che una spuria e falsa *Agemina*; quella, per poco strofinamento od intemperie si guasta; è questa un intarsiamento de' fili d'oro nei solchi aperti a sottosquadra con finissimo artificio nell'acciaio, e non possono più escirne ogni qual volta che dal martello vi sieno fatti entrare a forza; e per la duttilità di quel metallo presentano un lavoro che nulla ha che fare colle applicazioni a mordente o colle opere di encausto.

In quanto all' *Agemina* egli ci rimanda alla eruditissima dissertazione del chiarissimo sig. professore Francesconi intorno ad una urnetta d'oro ed altri metalli lavorata alla *Agemina* (Venezia 1801). Il sig. Francesconi ne deduce il nome dalla voce *Agem* od *Agiam*, colla quale il volgo maomettano chiamà generalmente la Persia. Che presso i francesi, dice il sig. Cicognara, la voce *Damasquinure* abbia tenuto luogo di *Agemìna*, perchè loro manchi il vocabolo, che spiega questa specie di lavoro, non è maraviglia; ma sembra potersi circoscrivere il lavoro della Damaschina a certo genere di manifatture avente una particolare celebrità per esser fatte a Damasco o ad imitazione di quelle.

Il chiarissimo autore, dopo aver parlato dell' origine de' Nielli, passa ad esporre i risultamenti delle sue osservazioni e ricerche sulla pratica de' Nielli antichi e moderni lavorati specialmente in Italia ed in Russia; e dopo aver detto della maniera di comporli, espone le sue esperienze sulla decomposizione, sì che, disfatto un Niello riducendolo al punto in cui uscì delle mani dell' intagliatore, propone il modo di nuovamente riempirne gli intagli.

Per quanto sia copioso il catalogo de' Nielli conservati in diversi gabinetti pubblici o privati, presentato dal sig. Du-Chesne, nondimeno gli è rimproverato dal Cicognara d' averne tralasciati de' molto importanti; e qui si dà notizia d'una moltitudine di Nielli tralasciati dal Du-Chesne, e d' altri scoperti dalle diligenti ricerche del chiariss. autore; non meno che dei nomi, e delle notizie di

varj Niellatori italiani ed esteri incogniti prima. Tra le omissioni del Du-Chesne, è rilevantissima quella d'aver taciuto che il Duca di Hamilton possiede i grandi e preziosi Nielli, i quali adornavano l'Epistolario di Paolo II. Questi Nielli nel saccheggio dato l'anno 1798 ai palazzi Vaticani, ed alle due cappelle Sistina e Paolina, strappati dai libri che fregiavano, furono venduti a' rigattieri, dai quali il cardinale Herzan ricomprò molte cose pregiabilissime, e specialmente i *messali miniati*, che mandò alla sua chiesa in Ungheria. I soggetti di que' Nielli sono tratti dalle sacre pagine, analoghi al carattere del libro; ed è bellissimo fra gli altri quello di Daniele nella fossa de' leoni. Tanto è più strano il silenzio tenutone dal sig. Du-Chesne, quanto più facile gli sarebbe stato il parlarne per l'occasione che ebbe di averne contezza e vederli quando fu in Inghilterra, e visitò i pubblici e privati musei ne' quali si conservano simili rarità. Ugual silenzio tiene su' Nielli della *Galleria Manfrin* in Venezia, i quali cuoprivano l'evangelario dello stesso Paolo II, e fanno la maraviglia de' conoscitori.

Oltre le omissioni, anche vari sbagli va rilevando nell' opera del Du-Chesne, e fra gli altri, d'aver detto sulla fede dell' incisore e mercante Vendramin, che la prova d'un Niello del Finiguerra in cui è figurata l' adorazione de' Magi, posseduta dal nobile sig. Balì Martelli in Firenze, era stata venduta da questo, mentre al contrario la conserva gelosamente fra le sue rare e preziose stampe, e non è certamente disposto a privarsene. Finalmente chiude l'erudito suo scritto con aggiungervi quattro appendici che sono: 1.° La traduzione del prologo del primo libro di Teofilo monaco. 2.° Quella parte dell'Oreficeria di Benvenuto Cellini, dove tratta de' Nielli, cavata dal codice marciano Num. XLIV classe IV. 3.° Ciò che scrisse sullo stesso argomento Teofilo monaco. 4.° Un elenco di molte e principali opere di Niello non citate dal Du-Chesne.

Dopo aver dato ragguaglio delle giuste ed erudite os-

servazioni del sig. Cicognara sull'opera del Du-Chesne, ci sia permesso d'aggiungere le nostre intorno ad un'omissione, e ad un' affermazione del medesimo sig. Cicognara. Quanto alla prima: avremmo desiderato che il chiariss. autore non tralasciasse d' illustrare colla sua erudizione e dottrina i Nielli posseduti dal cultissimo sig. marchese Gian Giacomo Trivulzio, non obliati dallo stesso Du-Chesne. E molto più doveano da lui nominarsi, perchè uno di quelli avrebbegli dato l' occasione di confrontarlo colla descrizione, che egli stesso il primo avea osservata nel MS. del Cellini, e che nella *Esercitazione* riferisce così a parola: " Si vede di sua mano (del Finiguerra) una pace con un Crocifisso dentrovi insieme con i due ladroni, e con molti ornamenti di cavagli, e di altre cose fatta sotto il disegno di Antonio del Pollaiolo.... ed intagliata e Niellata di mano del detto Maso (questa è d' argiento nel nostro bel San. Giovanni) „ (pag. 21).

A queste parole soggiunge il sig. Cicognara. " È fatale il dover convincersi spesse volte dello smarrimento di tante preziosità.... questa più non si trova, nè si conosce a Firenze, od altrove „. Anche il chiariss. sig. cavalier Montalvi maravigliato che il Gori, il quale *scartabellò* i registri di spese dell' arte di Calimala, ove trovò gli appunti del costo delle due *paci* ancora esistenti, non trovasse notata anche questa *pace* della Crocifissione del Finiguerra, il sig. cav. Montalvi, dissi, rispondendo al sig. conte Cicognara, concluse *esser certo che questo monumento o non esiste, o trovasi nascosto in parte remota, e indubitatamente più non si vede a Firenze* (ivi).

Quando il sig. Cicognara dettò questa Esercitazione non avea forse veduta la *pace* Trivulziana; ma è cosa certa che videla nel mese di agosto dell' anno stesso 1827 in cui l' Esercitazione fu data alle stampe, onde quand' anche fosse stata già impressa, era cosa desiderabile che prima della pubblicazione, o subito dopo, ci avesse dato le sue illustrazioni e la notizia del quasi sicuro ritrovamento di questa pace " *da lui veduta ed ammirata per la*

*somma bellezza, sì che quanto più la rimirava, tanto maggiormente confermavasi nel credere che esser potesse quella stessa* da lui creduta smarrita ,, (lettera del marchese Trivulzio). Nè voglio tralasciar di far noto il pericolo corso da questa *pace*, d' andare non dico solamente smarrita, ma distrutta per sempre nella circostanza appunto che il ch. sig. march. Trivulzio la portava con gli altri suoi Nielli a Padova per mostrarla al sig. Cicognara il 31 luglio del 1827. Ecco lo strano avvenimento, come scrissemelo il sig. marchese, da Padova il dì 8 agosto dell' anno predetto. " È vero verissimo che la sera de'31 scorso luglio, sulla strada di Modena, io fui assalito da una masnada di assassini, e poichè *conveniunt rebus nomina saepe suis*, era stabilito che io dovessi esser *rubato* a Rubiera....... Portava meco alcuni preziosissimi Nielli per mostrarli poi in Padova al Cicognara, cui l' avea promesso. Già essi erano nelle mani degli assassini insieme col denaro, quando mio figlio accorgendosi della immensa perdita cercò di ripararla : ardì entrare in trattato col capo di que' scellerati, e riuscì a persuaderlo, e a farseli rendere.

" La magnanimità di quel piccolo Macedone potè nascere dal timore che altri oggetti che denaro non fossero, potesser un giorno divenire indizi del suo delitto, e infatti null'altro ci presero, che il denaro tutto, e due orologi di poco valore. Tuttavia il pericolo fu grande, e grandissimo e impareggiabile il coraggio e la presenza di spirito di mio figlio, per cui, le confesso, que'Nielli ora mi sono più cari.. Anche in mezzo alle minacce, e a'discorsi costantemente feroci, pur traspariva dai modi di quel capitano di Eroi un animo non affatto volgare. Certi tratti di cortesia, certe parole miste di fatalismo e di filosofia mostravano l' uomo non del tutto ineducato. Egli chiese scusa a mia moglie se non l' aiutava a risalire in carrozza, perchè avea le mani sporche di fango ; egli ci confortò a rassegnarci alla forza contro cui non si può contrastare ; egli, trovato il palosso del mio cacciatore inveì contro que' vili, che portavano armi inutili, e non valide alla difesa ; egli in fine

ci compianse per la nostra disgrazia, e soggiunse d' esser essi pur da compiangere, giacchè prevedeva che tosto o tardi sarebbero incappati nella giustizia. Se da Rubiera, ove giungemmo una mezzora dopo il fatto, si fossero spediti otto o dieci dragoni, que' malandrini eran subito presi; ma in tutta quella fortezza non sono che tre dragoni per guarnigione ecc. ecc. „.

Seb. Ciampi.

NB. *Quanto appartiene alle* Osservazioni sull' Affermazione *del sig. Conte Cicognara, le quali ho promesso di aggiungere dopo aver supplito alla sua omissione, servirà per un'* Appendice *a quest' Articolo nel fascicolo susseguente; la quale appendice avrà per titolo:* Osservazioni sullo stato delle arti (in particolare della Oreficeria) e della Civiltà in Russia prima di Pietro il Grande.

---

*Della natura delle cose, poema di T.* Lucrezio Caro, *nuovamente volgarizzato. Lugano, Ruggia e C.* 1827, *in* 12.°

Verso il 1814 noi ci credemmo vicini ad una grande scoperta, da cui parea dipendere il posto, ch' indi in poi occuperebbe nella letteratura il poema di Lucrezio. Erano usciti pocanzi dalle rovine d' Ercolano alcuni frammenti del trattato d' Epicuro intorno alla natura delle cose, e la nostra fantasia ce ne promettea niente meno che una compita rivelazione delle dottrine di quel filosofo. Ma i frammenti ercolanesi aggiunsero assai poco a ciò che di tali dottrine già ci era noto pei frammenti conservatici da Diogene Laerzio. E il poema di Lucrezio (specchio di molta parte dell' umano sapere all' epoca in cui fu scritto) seguita per noi a tener luogo del libro originale ov' erano raccolte.

A questo riguardo esso è forse il più importante fra i poemi didascalici a noi pervenuti dalla classica antichità. — È un magnifico monumento, non so dire se più prezioso per la storia della romana filosofia verso i tempi di Cesare, o per quella dell'ateniese verso i tempi d'Alessandro.

Finchè certe dottrine, per cui particolarmente ebbe nome, furono in qualche modo viventi, non doveva a molti riuscir agevole il giudicarlo con calma. Oggi, parmi, quelle dottrine più non sono che semplici memorie. Sarebbe infatti così difficile il trovar ancora un d'Olbach, il qual volesse col poema alla mano rinnovar le dottrine del materialismo, come il trovare un Gassendi, il qual volesse rinfrescare quella degli atomi. E come tutti saprebbero opporre all'una qualche cosa di meglio che il sistema de'vortici cantato dal Polignac, saprebbero del pari opporre all'altre o migliori o non meno forti argomenti che quelli posti in versi dal secondo Racine. Quindi il poema può alfin guardarsi coll' occhio medesimo con cui si guardano gli altri monumenti dell' età remote, — con cui si guarda la sua *de' mortali diletto e degli dei*, *Venere bella* nel bel marmo mediceo, oggetto perpetuo d'ammirazione e di studio, dopo esserlo stato di lunga idolatria.

Fu già notato da altri come, in mezzo agli assurdi delle dottrine fisiche di questo poema, si manifesta costantemente un principio di gran buon senso, la distinzione, cioè, degli effetti dalle loro cause. Una simile distinzione, parmi, può notarsi nelle sue dottrine metafisiche, le quali sono per noi assai più degne d' osservazione. La materialità dell' anima, in esse dichiarata, non esclude punto il principio della libertà, causa delle azioni e fondamento della morale. Nè la quasi continua negazione della provvidenza esclude assolutamente l'idea della Divinità, ossia d' una causa prima a cui tutto è subordinato.

Singolar fenomeno, dice un ingegnoso scrittore, parlando di Lucrezio: un ateo sì gran poeta! — Il suo ateismo però a me sembra un po' meno che evidente. E ciò,

non in grazia della sua invocazione alla Dea della fecondità o della natura, soggetto da gran tempo di dispute erudite, come apparisce da una lettera, che Pier Vettori scriveva tre secoli sono a Gio. Della Casa; ma per ben altri motivi.

Io non so persuadermi che il poeta pensasse della Divinità altrimenti che il filosofo, dalle cui orme dichiara di non voler deviare: *inque tuis nunc — fixa pedum pono pressis vestigia signis.* Ora di quel filosofo Cicerone ci assicura che scrisse della Divinità cose sublimi. Alla qual testimonianza non parmi che contraddica quel frammento di lettera del filosofo stesso a Meneceo: " empio non è colui, che rigetta gli Dei dalla moltitudine, ma colui che pensa degli Dei ciò che la moltitudine ne pensa ". Se questo è ateismo, è l' ateismo di Socrate, di cui Epicuro si chiamava discepolo; è l'ateismo di Cicerone, che rimproverava ad Omero d' aver fatto gli Dei simili agli uomini. Ignoro se l' altare inalzato in Atene al *Dio ignoto* fosse de' tempi d' Epicuro, o se Lucrezio, navigando colà, ve lo trovasse. Ma parmi che da Roma ei gli mandi il suo grano d'incenso, quando nel quinto libro del suo poema ei favella, mutuando per avventura qualche frase al filosofo, di quella forza arcana che si stende sovra tutte le cose.

Delle dottrine morali d'Epicuro non appariscono nel poema di Lucrezio che i sommi capi. E nondimeno bastano pel buon Volpi a fargli fede " d' un filosofo assai più grave che non pensino i volgari dottori ", com' ei scrive al Graziano, intitolandogli la sua edizionetta elegante del poema medesimo.

Sarebbe pure un gran fatto, dice qualcuno di cui non mi rammento, che le dottrine morali d' un uom probo conducessero all' immoralità. E che Epicuro fosse, non solo probo, ma di costumi illibati, lo attestavano i seguaci stessi d' una setta nemica, nel cui seno si fabbricarono le cinquanta lettere di postribolo, divulgate sotto il suo nome — Cicerone reca in prova e della bontà sua

e di quella delle sue dottrine il perfetto accordo, che regnava fra' suoi discepoli, mentre fra quelli d'altri filosofi, che facean pompa di dottrine più rigide, il disaccordo era sì grande.

Anche giudicandone da pochi versi di Lucrezio, parmi che la morale insegnata da Epicuro potrebbe chiamarsi la morale della reciproca benevolenza. — E potrebbe pur chiamarsi la morale della saggezza, per ciò solo che addita qual supremo rimedio all'umana infelicità la cognizione del vero. Di che, oltre i versi del poeta, ci è testimonio un frammento epistolare del filosofo, allegato da Cicerone nel primo de' Fini, e da Seneca in una delle sue epistole a Lucilio, tutte ingemmate, come ognun sa, delle sentenze che quel filosofo gli somministra. — In esso apparisce chiaramente come Epicuro intendeva la cognizion del vero di quella maniera larga che fu propria di Pitagora, e che Socrate, disperando forse del buon esito degli studi fisici e naturali, avea, come osserva il nostro Cocchi, un po' troppo ristretta.

D'onde Epicuro facesse derivare le idee, che servono di fondamento alla cognizione del vero, sarebbe facile indovinarlo, ove Lucrezio non lo spiegasse a metà del quarto libro del suo poema. — L'ideologia di quel filosofo non è sicuramente l'ideologia di Locke, per la quale, malgrado i disdegni del secolo, io godo sempre di manifestare la mia predilezione. Essa non solo è men razionale (non vi è tenuto nessun conto dell'attività del principio senziente) ma è meno cauta dell'altra, avendo il filosofo voluto risalire al di là del primo fatto ove comincia la storia della nostra intelligenza, e a cui è forza arrestarsi in ogni ricerca sull'origine delle idee. Ciò ch'ei trovasse al di là di esso (*rerum effigies tenuesque figuras etc.*) non val la pena che si rammenti, se non per avvertire che sarebbe ingiusto imputarlo al suo materialismo, quando vi si compiacque lo spiritualismo d'altri filosofi. Al di qua, s'io non m'illudo, egli incontrò i fondamenti della certezza, che se la scuola di Locke non ha ancora bastan-

temente posti in chiaro, é poco da sperare che ve li ponga una scuola contraria.

Una morale, che ha per prima ausiliaria la cognizione del vero, cioè, secondo il pensiero d'Epicuro, la luce che diffondono le scienze, non può essere una morale senza dignità. Ma Epicuro, nemico di tutte le finzioni filosofiche, non volle far credere d'assegnarle altro scopo che quello della moral comune, e a tale scopo diede il nome che a tutti è noto.

Io non so dire se questo nome noi lo abbiamo ben tradotto, o se nella lingua de'greci fosse equivoco. So bensì che quel che Orazio chiama gregge d'Epicuro lo ha co'fatti molto screditato. Quindi alcuni uomini savi, per rimoverne ogn' idea contraria all'intenzione del filosofo, amano d'interpetrarlo quiete o tranquillità dell'animo, ec. ec. In questo senso, dicono, esso poteva adoperarsi anche dagli stoici, i quali realmente non aspiravano (il Volpi cita a questo proposito l'Enchiridio d'Epitteto) che a serbar l'animo perfettamente tranquillo. — Io però non credo che ci sia d'uopo d'alcuna interpretazione officiosa. La tranquillità dell'animo, se mai bastava agli stoici, non dovea sicuramente bastare ad Epicuro. Fermandosi in essa ei si sarebbe allontanato dalla natura, la quale in ogni cosa ci propone il piacere, di cui la tranquillità dell'animo non è che una condizione. Ma il piacer vero, il contentamento più durevole e più puro, dipende dall'accordo delle azioni colla ragione, ch'è quanto dire dalla morale. Epicuro, dandolo ad essa per iscopo, non fece che assegnarle un naturale motivo d'esser nobile e generosa.

Che se a questo nome di piacere, benchè inteso nel suo significato migliore, taluno s'impaurisce o mostra d'impaurirsi, io invece confesso di rallegrarmi. Esso è per me un nome lieto, il quale incoraggisce ai sagrifici che spesso la morale richiede. Ed è di più un nome sincero, il quale esprime una verità per me dimostrata, che mai, cioè, come dice Pascal, non si sagrifica nessun piacere che ad un piacere maggiore.

Un' altra volta ch'io mostrai la medesima convinzione che ora mostro, fui rimproverato, sovviemmi, di confondere le cose più differenti. Quando mai, mi fu detto bruscamente, si finirà di travolgere il raziocinio a forza di equivoci? — Avrei anch' io i miei *quando mai* da rispondere, se si venisse a parlare di certi equivoci un po' più manifesti, con cui oggi si pensa di restaurare la filosofia. Per ora dirò soltanto che non è mia colpa se non trovo nella lingua nomi differenti per esprimere un medesimo sentimento in casi differenti. Io non ho bisogno di far avvertire che il piacere, qualunque ne sia l' oggetto, sempre consiste in una soddisfazione dell' animo. Se questo è illuminato e non si lascia offuscare, trova la sua soddisfazione o il suo piacer maggiore in ciò ch' è conforme alla ragione (il giusto, l' onesto, la virtù); nè in favor della morale può richiedersi davvantaggio.

Quali e quanti elementi Epicuro comprendesse in quest'idea di virtù non è facile congetturarlo dai soli versi di Lucrezio. Vuole taluno ch' ei n' escludesse i sagrifici generosi, anzi le occupazioni più utili della vita, e ne reca in prova il suo precetto di star lungi dagli affari, che gli è comune con tanti filosofi. Ma chi sa dire se questo precetto non fosse un'eccezione a'suoi principii, dovuta a particolari circostanze,— a quelle, forse, che lo costrinsero a fuggir d' Atene e andar vagando per l' Ionia? Quanto a Lucrezio, se mai l' adottò, il che da' suoi versi non consta, il motivo particolare, che potè indurvelo, sembra evidente.

Il sig. de Fontanes (v. il discorso proemiale alla sua versione del Saggio sull' Uomo di Pope), in proposito di certi principii metafisici adottati dal nostro poeta, ha detto di lui: " testimonio delle guerre civili di Mario e di Silla, non osando attribuire a Dei giusti e saggi i disordini della sua patria, negò la provvidenza, che sembrava abbandonare il mondo a de' tiranni ambiziosi. „ Non potrebbe dirsi in proposito del precetto di star lungi dagli affari, s' ei parimenti l' adottò, che vissuto in un' epoca di scon-

volgimento preferì la domestica quiete al pericolo, non solo di faticare indarno pel publico bene, ma di farsi complice del male operato da altri?

È pure stato detto da un altro scrittore ingegnoso (il sig. Pongerville, ultimo traduttor francese del poema di Lucrezio) che i principii metafisici pocanzi accennati sono in certo modo l'esagerazione della dottrina del libero arbitrio. Forse potrebbe dirsi che l'aborrimento dagli affari, convertito in precetto, è l'esagerazione d'un sentimento assai ragionevole, l'amore della personale indipendenza. Quelli, che sono passati per mezzo a certe vicende, sanno come il cuore si affeziona tanto più a questa indipendenza, quanto più la pubblica libertà è stata diminuita. Lucrezio peraltro non l'amò tanto che credesse potersele sagrificare un obbligo troppo sacro per un'anima romana, la difesa della patria. Ei bramava che l'uomo illustre, pel cui piacere, cominciando il suo poema, chiedeva a Venere la *soave loquela*, deposta ogni cura, fosse tutto inteso ad ascoltarlo. Ma nè io, diceva, se la patria è in pericolo, posso far versi di buon animo, *nè può di Memmo il generoso figlio — negar se stesso alla comun salute.*

Del resto quanto può esservi di men buono nella filosofia d'Epicuro, non fa che rendere più evidente il genio poetico di Lucrezio, che l'ha fatta soggetto de' suoi canti. Egli ha saputo, dice Villemain, portar l'ordine e la luce in un caos di dottrine incoerenti; merito sommo che forse gli ottenne sopr'ogn'altro l'ammirazione del saggio Gassendi. Ha saputo fare del nulla una cosa poetica, e dal fondo, se così possiamo esprimerci, d'uno scetticismo che raffredda, sollevarsi alle maggiori altezze dell'immaginazione e dell'entusiasmo. *Avia Pieridum peragro loca* (il poeta avea già reso press'a poco la medesima testimonianza a sè stesso) *obscura de re lucida pango carmina, musaeo contingens cuncta lepore.* Ciò sicuramente volle confermar Cicerone in quel passo disputato d'un'epistola al fratello: " che il poema di Lucrezio se non è insigne per l'invenzione, è insignissimo per l'arte. „ Il

resto dell' elogio del poema può comprendersi in queste sole parole: Virgilio lo ha studiato e imitato.

Il Marchetti ne avea fatta la più mirabile traduzione che forse potesse farsene in alcuna delle lingue moderne: — traduzione tanto mirabile per l'esattezza, che Leibnitz nella Teodicea credette di poterla citare invece del testo:— traduzione tanto mirabile per l'eleganza, che fino a quella di Pongerville ( se può chiamarsi traduzione un lavoro, in cui sotto nome di schiarimenti, riordinamenti ec. le trasformazioni son frequentissime ) nessun' altra le si poteva nemmen da lungi paragonare.

In mezzo però a questi pregi, di cui tutti si compiacevano, rincresceva di trovare alcuni difetti. Rincresceva di veder talvolta sagrificata alla chiarezza la concisione; — di veder accresciuta la prosaicità di certe parti del testo con una fedeltà che potrebbe chiamarsi un poco infedele. Ne' lunghi episodi, nelle superbe descrizioni, negli altri luoghi più insigni del poema, il Marchetti è generalmente un emulo felice di Lucrezio. I bei fiori, onde questi ricopre quasi sempre le aridità del ragionamento, è raro che non ci si presentino dal traduttore così pieni di freschezza come quando uscirono la prima volta dal giardino delle Muse. Ma ove Lucrezio, quasi vinto dal peso della materia, che prese ad abbellire, si strascina un po' lungi da questo giardino, il Marchetti, a cui manca, oltre l'impeto dell' invenzione, il sussidio d' una lingua così energica come quella del suo poeta, sembra strascinarsi ancor più lungi.

Era quindi naturale che taluno, vedendo i difetti, chiedesse a sè medesimo, se usandovi industria non fosse possibile evitarli. L' intraprendere a tal fine una nuova traduzione del poema di Lucrezio richiedeva sicuramente molto coraggio. Questo, come ciascun vede, non è mancato all' uomo di lettere che ce la presenta. Resta a vedere se pari al coraggio sia stata l' abilità o la fortuna che dovea secondarlo.

Io, per quanto ne avessi il desiderio, non ho potuto sempre, leggendo la traduzione che annuncio, tenerla a con-

fronto coll'antecedente e col testo. Ne ho però tenuta, per non dir nulla di vari passi presi qua e là, una parte non breve, che mi parve tanto più opportuna a formarmi un giudizio di tutto il lavoro, quanto più ha in sè di varietà la parte del testo a cui corrisponde. È questa la seconda metà del libro quinto, cioè la storia poetica dell' origine dell' arti o de' costumi. Il sig. de Fontanes, nel discorso già citato, paragona questa parte alla settima epoca di Buffon, ov'è trattato il medesimo argomento, e sta indeciso a qual doni la palma. Io sono stato indotto a fermarmi sovr' essa da ciò che l' Antologia nel quaderno d' Aprile ricordava del Vico, il quale, come ciascuno può riscontrare, adottò nell' argomento medesimo alcune opinioni del poeta.

Dal confronto dunque mi risulta che lo scopo speciale, che il nuovo traduttore, com' io suppongo, si propose, è stato da lui molto bene ottenuto. La nostra lingua poetica, sebben molto diversa da quella usata e in gran parte creata da Lucrezio, gli somministrava de' modi abbastanza concisi, ed egli ha saputo usarne senza pregiudizio della chiarezza e con molto guadagno della forza e della dignità.

Io non voglio tenergli assoluto conto del risparmio fatto d'oltre a 2000 versi in confronto del Marchetti, poichè veggo ch' egli ha talvolta considerati come fronde alcuni ornamenti sparsi pel poema, onde non s' è curato di tradurli, per tacere di più versi lasciati da parte come intrusi ( nell' edizione dell' Avercampo tenuta a fronte di quella del Delfino) e compensati da altri che a parer suo sono autentici. Pure il risparmio è abbastanza notabile, perchè si debba applaudire al suo studio di brevità.

A mostrare com'egli abbia saputo unire questa a più altre doti sarebbe qui d'uopo, lo veggo, di varie citazioni. Ma come queste dovrebbero essere accompagnate dal testo e dalla versione corrispondente del Marchetti, e corredate all' uopo d' osservazioni filologiche, mi trarrebbero oltre i confini che l' indole di questo giornale mi assegna. Quindi prego il lettore a contentarsi d'una sola, che scelgo da un lungo passo del quinto libro, ov'è parlato dell'ori-

gine del discorso contro la sentenza di Platone, e a cui le dispute de' moderni, rinnovate più volte anche dopo Rousseau, danno tuttavia certa importanza. (*)

E perchè, Memmio, alfin mirabil tanto
Parer dovrà, che l' uom, che ha lingua e voce,
Con vario suon, secondo il vario senso,
Significasse le diverse cose,
Se ogni animal, che di favella è privo,

(*) *Postremo, quid in hac mirabile tantopere est re,*
*Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,*
*Pro vario sensu varias res voce notaret,*
*Cum pecudes mutae, cum denique saecla ferarum*
*Dissimileis soleant voces variasque ciere,*
*Cum metus aut dolor est et cum jam gaudia gliscunt?*
*Quippe etenim id licet e rebus cognoscere apertis.*
*Irritata canum cum primum magna Molossum*
*Mollia ricta fremunt duros nudantia denteis,*
*Longe alio sonitu rabie distracta minantur,*
*Et cum jam latrant et vocibus omnia complent.*
*At catulos blande cum lingua lambere tentant,*
*Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,*
*Suspensis teneros imitantur dentibus haustus,*
*Longe alio pacto gannitu vocis adulant,*
*At cum desertis baubantur in aedibus, aut cum*
*Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.*
*Denique non hinnitus item differre videtur,*
*Inter equas ubi equus florenti aetate juvencus*
*Pinnigeri saevit calcaribus ictus Amoris,*
*Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma,*
*Ac cum sis alias concussis artubus hinnit?*
*Postremo genus alituum variaeque volucres,*
*Accipitres atque ossifragae, mergique marinis*
*Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,*
*Longe alias alio jaciunt in tempore voces,*
*Et cum de victu certant praedaque repugnant.*
*Et partim mutant cum tempestatibus una*
*Raucisonos cantus, cornicum ut saecla vetusta,*
*Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et imbreis*
*Poscere et interdum ventos aurasque vocare.*
*Ergo si varii sensus animalia cogunt,*
*Muta tamen cum sint, varias emittere voces:*
*Quanto mortaleis magis aequum est tum potuisse*
*Dissimileis alia atque alia res voce notare?*

Mandar voci dissimili allor suole,
Che in lui tema o diletto o duolo abbonda?

E finalmente
Perchè mai sì mirabile stimarsi
Dee, che il genere uman, che voce e lingua
Di robusto vigor dotata avea,
Secondo i vari suoi sensi ed affetti
Vari nomi ponesse a varie cose?
Se le fere e gli armenti e i muti greggi
Soglion voci dissimili formare
Quando han speme o timor, noia o diletto?
E ciò da cose manifeste e conte
Può ciascuno imparar. Pria, s' irritato
Freme il molosso, e la gran bocca aprendo
Nude mostra le zanne e i duri denti,
Già d' insano furor pregno e di rabbia,
In suon molto diverso altrui minaccia
Di quel ch' ei latra o d' urli assorda il mondo.
Ma se poi lusingando i propri figli
Lecca e scherza con essi, o con le zampe
Sossopra voltolandoli, e co' morsi
Leggermente offendendoli, sospesi
I denti, i molli sorsi a imitar prende,
Col gannir della voce in altra guisa
Suole ad essi adular, che se lasciato
In casa dal padrone urla ed abbaja,
O se fugge piangendo umile e chino
Della rigida sferza i duri colpi.
Insomma non ti par ch' assai diverso
Dir si deggia il nitrir delle cavalle,
Quando nel fior dell' età sua trafitto
Il destrier dagli stimoli pungenti
Del Dio pennuto incrudelisce e sbuffa,
E feroce e superbo armi armi freme,
Da quando ei tra la greggia errando sciolto
Scuote i membri e nitrisce? E finalmente
I vari germi degli alati augelli,
Gli sparvieri e gli astor, l' aquile e i merghi,
Che del mar sotto l' onde e vitto e vita
Cercan, voci assai varie in vari tempi
Formano, o se fra lor pe'l cibo han guerra,
E combatton la preda, ed anco in parte
Mutan con le stagioni il rauco canto;
Qual fanno i corvi e le cornacchie annose,
Qualor (se vera è la volgar credenza)

E apertamente a ognun veder ciò lice.
Pria se il molosso la gran bocca schiude,
E d'ira acceso nudi i denti mostra,
Con suon ben altro minacciar tu l'odi
Che quando latra e tutto intorno assorda.
Ma se poi con la lingua i figli lambe
O co' piè volve, e con sospesi denti
E lieve morso i molli sorsi imita,
Ben altramente mugola che quando
Abbandonato nelle cose guajola,
O con sommesso corpo i colpi fugge.
Forse il nitrito del destrier diverso
Allor non è che nel vigor degli anni,
Da lo spron tocco del pennuto Amore,
Tra le cavalle infuria, o con aperte
Nari a battaglia fremebondo corre,
O per altra cagion con agitati
Membri sua voce tremula fuor manda?
E i varj augelli pur, l'astore, il falco,
E il mergo, che del mar pe' salsi flutti
L'esca cerca e la vita, in altro tempo
Altre fan voci udir da quando il vitto
Contendonsi e la preda: e parte il rauco
Canto con le stagioni ancor rimuta,
Sì come i corvi e le cornacchie annose
Allor che l'acqua e l'aura (altri ciò crede)
E la pioggia talor chiamano e i venti.
Or se gli altri animali, ancor che privi
De la parola, da diversi sensi
A render son voci diverse astretti,

Chiaman l' acque e le piogge o i venti e l' aure.
Dunque se gli animali, ancor che muti,
Spinti da vari sensi ebbero in sorte
Di formar varie voci e vari suoni,
Quanto è più ragionevole che l' uomo
Potesse allor con altri nomi ed altri
Altre ed altre appellar cose difformi?

Quanto più a l' uom esser dovea concesso
Cose varie notar con varii nomi?

Il lettore intelligente, facendo qui i confronti ch' io ho già fatti, osserverà forse che " ogni animal che di favella è privo ,, non vale per lo scopo del poeta il *cum pecudes mutae, cum denique saecla ferarum*; — che in questi versi " pria se il molosso ec. ,, è perduto il vago contrapposto del *mollia ricta* col *duros dentes*; — che col semplice " mugola ,, non è espresso che per metà il grazioso *gannitu vocis adulant*; — che il dire del destriero " con aperte nari a battaglia fremebondo corre ,, è assai men bello del *fremitum patulis sub naribus edit ad arma*. Chi però volesse notare al nuovo traduttore simili cose, troppe dovrebbe notarne e al Marchetti e a quanti han nome di traduttori più eccellenti. Ove si noti che l' " apertamente a ognun veder ciò lice ,, è men lucido e meno preciso dell' *id licet rebus cognoscere apertis*; la critica potrà sembrar minuta ma non soverchia, giacchè tocca una vera benchè piccola menda, che gioverebbe far disparire.

E di tali menderelle, or più or meno pregiudicevoli al merito della nuova traduzione, m'è accaduto d' incontrarne parecchie, essendomi, come accennai, allargato co'miei confronti un po' oltre i limiti della seconda parte del quinto libro. Penso però che, tutto ragguagliato, questa nuova traduzione possa dirsi non men fedele al testo che quella del Marchetti. Alla qual lode, spero, non si farà altra maggior eccezione che quella onorevole pel traduttore, d'aver cioè, com' ei dice, piuttosto velate che espresse alcune cose che l'autore colorì con soverchia vivezza, " più vago forse del nome di libero che di pudico dipintore della natura ,,.

La forza e il poetico decoro, che trovasi nel passo pur or citato, mai non vien meno in alcuna parte della nuova traduzione, e spesso è maggiore. Ciò è il frutto della diligenza o, per meglio dire, delle leggi severe che il nuovo traduttore s'è imposte. L'estro, a cui il Marchetti ha potuto abbandonarsi nella sua libertà, e per cui ha fatti tanti

bei voli, non lo ha sempre, come accennai, salvato dalle cadute. Ov' egli cadde è bello vedere come si sostenga il suo competitore.

Come questi pose visibilmente molto studio nel poema che ci dà ritradotto, mi ha fatto qualche sorpresa che, premettendogli alcuni cenni biografici, abbia potuto ripetere con Eusebio, che il poeta lo scrivesse ne' lucidi intervalli d'una malattia cagionatagli da un filtro amoroso, e per la quale, secondo alcuni, si uccise nell' ancor fresca età di 49 anni. S' è pur vero, ha detto Villemain a questo proposito, che in quell'anime privilegiate, onde viene al mondo il suo lustro maggiore, l'eccesso della forza confini talvolta con quello della debolezza; se, come scrive Seneca, non avvi grande ingegno senza una vena di follia; se la stanchezza degli organi, che hanno troppo sofferto dell'ardente attività dello spirito, suol alfine oscurare il raggio divino del pensiero; non però dal mezzo di questa oscurità sfolgorò mai una luce, come quella che si ammira nel poema di Lucrezio.

Se non che forse il nuovo traduttore ha pensato che, senza prestar fede al racconto d'Eusebio, sieno inesplicabili certe dottrine del poeta in mezzo a tanta elevazione del suo ingegno e della sua fantasia. Così, per ispiegare alcune sentenze dell' ultimo dell' Iliade, le quali non solo attribuiscono agli Dei l'indolenza che loro è attribuita nel poema di Lucrezio, ma li accusano amaramente d'aver condannato al dolore quest'uman genere ch'essi non curano, può credersi che sieno state dettate nell'intervallo d'alcuna delle grandi malinconie, a cui, secondo antiche tradizioni, fu in preda il padre de' poeti.

M.

*Saggio sulle cause ed i rimedii delle angustie attuali dell' Economia agraria in Sicilia. Di* Niccolò Palmièri. Palermo, 1826. Vol. I.

*Principii di Civile Economia di* Salvadore Scuderi *regio professore di economia, commercio ed agricoltura nell'Università di Catania, vice-direttore dell' Accademia Gioenia, socio corrispondente dell'Accademia reale delle Scienze, e del reale Istituto d'incoraggiamento di Napoli, dell'Accademia de' Georgofili, della Società Pontaniana, dell' Accademia Colombaria, ec.* Napoli, 1827. Stamperia Reale. Tomo I.°

La bell' isola di Sicilia, che siam soliti a chiamare il granaio d' Italia, sino dagli antichi tempi celebre per fertilità di terreno e fiorir di commercio; questa isola favorita tanto dalla natura, da dover essere uno de' più floridi regni d' Europa, si trova al presente in condizione economica che direi quasi tristissima. Le due opere qui annunziate tendono a farcela conoscere, ed a svelarne le cagioni. Nè noi toscani, che in forza de' saggi provvedimenti di Leopoldo, mantenuti di poi ad onta de' cattivi esempi che si avevano dagli altri paesi del continente, ci troviamo in stato piuttosto prosperevole, dobbiamo crederci permesso il trascurare di conoscere la condizione degli altri popoli. Perocchè a mantenere vive le buone teorie non son mai troppe le esperienze, e fra queste le contemporanee meritan d' esser preferite, siccome passive di un minor numero d' obiezioni. Più particolarmente meritano attenzione le cose di Sicilia, perchè o si riguardi il carattere nazionale, o l' utile direzione delle lettere, gli sforzi di quegli isolani tornano in comun lode del nome italiano. Credo che sarà noto a molti, ma pur giova ripeterlo, che si pubblica a Palermo un giornale non di fole poetiche o di pedanterie grammaticali, non di fanatismo, ma di storia patria, di scienze naturali, e di discipline morali e politiche. Fra le parti di sapere più coltivate primeggia l'economia politica, e questa si promuove

non secondo le antiche pregiudicate opinioni, ma secondo le teorie che una più larga esperienza ha suggerite alla moderna filosofia. Il governo sentendo il bisogno d'illuminare il popolo per proceder quindi efficacemente nelle riforme, ha stabilite sin da molto tempo due cattedre d' economia e d' agronomia, l' una a Palermo, e l'altra a Catania. Se si prescinda dalla cattedra di simil genere sostenuta in Bologna dal chiariss. Valeriani, non credo che altra ve ne sia attualmente in Italia (1).

Ora abbiamo sott' occhio il primo tomo delle istituzioni d' economia civile, compilate dal prof. Scuderi per ordine del re Ferdinando, e dedicate all' attual sovrano delle Due Sicilie. Piace d'osservare in cotesta opera, destinata al pubblico insegnamento, dimostrati molti de' principii i più liberali della scienza; va pur lodata la chiarezza d' esposizione, ma sarebbero da riprendere relativamente al commercio esterno ed al sistema doganale certe teorie viete che l'Autore con molto ingegno procura sostenere. Finchè l'opera non sia giunta al suo termine non possiamo trattenerci a farne quella critica, che per la conservazione de' buoni principii parrà più conveniente. Frattanto fia meglio discorrere dell' opera del Palmieri, e sommandone i fatti con quelli che per altre vie si son potuti raccogliere, esporre il quadro dell' attual condizione economica della Sicilia. Convien peraltro dir prima alcune parole intorno al modo tenuto per introdurre i buoni principii d' economia pubblica in quell' isola.

Regolamenti economici non son mai mancati alla Sicilia, e tuttora si rammentano quelli dell'illustre dinastia Sveva; ma la scienza sino alla metà del secolo XVIII non fu mai coltivata. Vincenzio Sergio, Caraccioli, Cosmi che prima degli altri la trattarono, seguirono il sistema de' vincoli, degli incoraggiamenti parziali, e delle leggi coercitive." Ren-

(1) Ignoro se esista più nel regno di Napoli la cattedra d'economia pubblica fondata dal buon Genovesi, ma ho ragion di credere che più non sussista. Nè credo che si professi più l' economia politica a Milano, dove nel passato secolo Maria Teresa creò una cattedra per Beccaria. Ma se son venute meno le cattedre, non son per questo cessati gli studi.

„ dete vile l' annona ( dicevan essi ) e porrete il popolo „ nello stato di faticar meglio, ed animerete le arti; ed ac- „ crescerete la somma non solamente, ma la circolazione „ del denaro „. Questa formula esprime assai quali dovessero essere le loro pregiudicate opinioni. Nondimeno, questi primi vagiti destarono l'amore della scienza, che giunto al bisogno che se ne avea, condusse alla fine alla cognizione del vero. E lode sia perpetua all' onorata memoria dell'abate Paolo Balsamo, che a ragione può riguardarsi qual promotore de' buoni principii in Sicilia, essendo che dalla sua scuola sieno usciti quasi tutti quelli che ora si nominano con lode, e che per cagion sua sieno state istituite le cattedre d' agronomia, e d' economia. Mi duole di non aver potuto rinvenire alcuna biografia di quest' uomo degnissimo di lode, che con sommo piacere mi sarei studiato di far viemeglio conoscere come giungesse ad esser fondatore di un ramo di sapere nella sua patria. Per supplire alla penuria delle notizie inserirò le parole del Giornal siciliano.

Passati i pubblici studii sotto la direzione del Principe Torremuzza, di Monsignor Airoldi e di Monsignor Ventimiglia, l'agricoltura, il commercio, la navigazione, come tutti gli altri rami di sapere ebbero le respettive cattedre. Paolo Balsamo nato in Termini, figlio di un borghese, fu spedito fuori da quei saggi deputati per imparare la pacifica scienza di trarre dalla terra il maggior possibile vantaggio; si recò in Inghilterra, conobbe i principali agricoltori, divenne amico di Arturo Young, e apprese da lui quanto conveniva; fornirono la sua istruzione i viaggi per la Francia, per la Svizzera e per l'Italia, ove ebbe occasione d' informarsi di tutte le pratiche agrarie e pastorizie, e di porle al confronto. Ritornato in Palermo, la novità e l' importanza della cattedra che gli fu affidata, e la facile persuasione ed allettevole eloquenza di cui era dotato gli attirarono numeroso stuolo di discenti, che da tutte le città dell'isola accorrevano per sentirlo. Così Balsamo puossi dire non solo d' aver diffusa e promulgata la scienza presso di noi, ma quasi d' averla creata. Egli sviluppò tutto il sistema agrario secondo i principii e gli usi delle nazioni che elevano il grido in questa parte, e il corroborò di proprie esperienze.

Le memorie agrarie che ci son rimaste di lui cel mo-

strano versato in tutta quanta l' economia politica, la quale pubblicamente professava. L' intera libertà del commercio sì interno che esterno, l' abolizione de' vincoli fidecommissari e della feodalità, eran migliorie da lui caldamente invocate; raccomandava poi il miglioramento dei sistemi d' avvicendamento e d' ingrasso, e degli strumenti d' agricoltura, e soprattutto predicava la necessità di istruire i campagnoli, come gran mezzo di morale e di agiatezza. Alle teorie, il Balsamo sapeva unire la pratica, ed in alcuni luoghi la manifattura degli oli è stata migliorata per l' opera sua. Il governo, siccome era di dovere, favorì il professore, ed " i bei poderi reali han servito di spe-,, rimento e di norma in tutte le speculazioni rurali. ,, Dopo il Balsamo è stata coltivata la scienza dal dottor San Filippo, autore di un corso di istituzioni in cui si sieguono intieramente le dottrine di Say, dal Palmieri, e dallo Scuderi, dallo Scrofani, e dagli altri de'quali si leggon gli articoli nel Giornal di Sicilia. (V. *Giorn. di Sicilia* Tom. I.° p. 40 e segg. Tom. IV pag. 128 e segg. Tom. V pag. 81 e segg.) Nondimeno le cattive pratiche agrarie rimangon tuttora, i pregiudizi popolari non son peranco distrutti, e molto manca alla legislazione economica per esser al livello del secolo. Noi lo vedremo meglio percorrendo lo stato attuale della Sicilia.

Una popolazione di un milione e seicentomila abitanti occupa il territorio della Sicilia (2) che nei tempi antichi si suppone essere stato abitato da dieci milioni d' individui.

Secondo il censimento fatto nel 1747 vi si contavano 47,069 individui destinati al culto divino, lochè darebbe un numero proporzionalmente maggiore di quello che intorno agli stessi tempi contavasi nel territorio veneto, d'altronde più popolato, e più ricco della Sicilia. Le moderne vicende han diminuito assai, anco in Sicilia, il numero

(2) Secondo i calcoli di Rosario di Gregorio, l'estensione della Sicilia può valutarsi 11,505 miglia Italiane, pari a 931,915 Salme Siciliane. *Rosario di Gregorio.* Discorsi intorno alla Sicilia, Tom. 1 pag. 28-29. Palermo 1821.

degli ecclesiastici specialmente regolari; tuttavia perchè la proprietà ecclesiastica non ha subite le stesse peripezie in Sicilia che sul continente, è da credere che la proporzione degli ecclesiastici al totale della popolazione sia colà sempre più forte che in Italia. Grande si è pure il numero de'nobili, alcuni de' quali ricchissimi, ed altri in men chè mediocre fortuna. Ma giova pur dirlo per amore della verità, la storia politica e la letteraria han di che lodarsi di questo ceto di persone; non si dimenticheranno giammai i siciliani, nè deve ignorarlo l'Italia, quanto di buona voglia nel 1812 rinunziassero ai *diritti baronali*, che pure erano estesissimi, per stabilire il nuovo ordine politico che era richiesto dalla ragione de' tempi (3). Nè vi è chi ignori quanto ad alcuni di essi si debba per le scienze fisiche, e per la migliore direzione degli studii. Anche un viaggiatore francese, che non suol esser troppo facile a lodare (4), rende a cotesto ceto la dovuta giustizia, ed io ne riferirei volentieri le parole, se non temessi di scostarmi troppo dal subietto principale.

Numeroso deve pur esser il ceto de'legali perchè le leggi son complicate, le procedure lunghe, e l'ottener giustizia difficile e costoso. Quanto alla popolazione attiva, per la maggior parte essa è impiegata nell'agricoltura. Perocchè in fatto di manifatture non vi è luogo a grande impiego di persone; e nei porti il servizio del commercio esterno suol esser disimpegnato dagli esteri. Nondimeno, se si rifletta che pel difetto di strade carreggiabili i trasporti nell'interno si fanno per lo più a soma, e che in questo sono impiegati i nazionali, si giudicherà che piccolo non deve essere il numero delle braccia, che a cagione dei trasporti son distratte dalle manifatture e dalla coltivazione della terra.

Ma intorno a tutti questi articoli manchiamo di dati

(3) V. La Sicile et l'Angleterre en 1812 par un ancien membre du parlement. Paris, 1827. Quest'opera è pregevolissima pei documenti che riferisce, li quali schiariscono i motivi della politica inglese in Sicilia, e correggono alcune asserzioni del Botta, troppo male informato intorno alle cose siciliane.

(4) Simond. Voyage en Italie et en Sicile, Tom. 2 pag. 172, 180, 229, 283.

precisi, e solo può dirsi qual sia in genere la divisione della popolazione. Vuolsi per altro notare che il numero dei banditi, da qualche anno a questa parte, è andato talmente scemando, che la sicurezza delle strade in Sicilia può paragonarsi con quella de' paesi meglio amministrati. (V. *Scuderi*, Simond. op. cit.).

Dalla popolazione conviene adesso passare ai mezzi di sussistenza, e fra questi l'agricoltura per la Sicilia occupa il primo luogo. Come sulla popolazione, così sulle condizioni della terra non si hanno dati sicuri, e convien limitarsi ai calcoli approssimativi.

Secondo il Palmieri la coltivazione del frumento occupa la metà del suolo, e l'altra si compone delle risaie, de' giardini, vigneti, fondi incoltivabili, e fondi improduttivi per esser occupati da case, città, fiumi, ec. La rendita della seconda metà equivale presso a poco a quella della prima, perchè la maggior produzione d'alcuni fondi vien compensata dalla sterilità di tanti altri. Sicchè, conosciuta la media proporzionale delle terre coltivate a fromento, può aversi con qualche probabilità la rendita totale delle terre siciliane: nel 1810 essa fu valutata sommariamente dal governo 3,800,000 once, pari a 57,000,000 di lire toscane. Probabilmente per le occultazioni dei proprietari questa valutazione fu allora minore del vero, ma di poi è molto scemato il valore de'fondi, e la rendita è venuta sensibilmente diminuendo. All'epoca in cui il Palmieri scriveva le cose eran ridotte ad un segno:

Che le terre non trovavano più a darsi in fitto; e se qualche podere si allogava, il nuovo fitto era d'ordinario la terza parte delle volte anco meno del precedente. Se dalla rendita della terra passiamo a considerare il profitto degli agricoltori, prosiegue il Palmieri, e la ricchezza loro, oggetti anco più luttuosi ci si parano innanzi. Nè per acquistar piena contezza di ciò fa mestieri errar per le nostre campagne ed indagare la quantità del bestiame, i preparamenti e le provviste d' ogni fattoria: basti solo por mente che i proprietarii son tuttodì nella dura necessità di ricorrere alla forza pubblica per riscuotere il fitto delle loro terre, e considerare la quantità de' prodotti, di animali d'ogni sorta, e fin

di rustici arredi, che in tutte le città e terre si vendono giornalmente all' incanto.

Questi fatti provan senza dubbio che detratto il *salario* degli operai, il *profitto* dei capitali impiegati nella agricoltura, non rimane la *rendita* del proprietario in quella quantità che dessa è stata convenuta. Ma le cose sono anco ridotte in peggior stato. Perocchè il Palmieri si assume di provare con dei calcoli sul possibile prodotto a *lordo* di una fattoria e sulle spese che per essa occorrono, che non solo niente riman pel proprietario, ma che a pena sopravanza il profitto dell'agricoltore. Vero è che in tutte le terre non si verificano le stesse condizioni, e che tutti gli agricoltori non fanno questi calcoli. Difatti il fittuario che coltiva da sè non distingue il *salario* dal *profitto*, nè il padrone che tiene le terre a proprio conto distingue la *rendita* dal *profitto*. Ciò non per tanto nella generalità dei casi in Sicilia queste distinzioni non son puramente scientifiche ma pratiche. Conciossiachè i proprietari sieno soliti affittare le grandi tenute ad uno speculatore, il qual poi le subaffitta, o le dà in colonìa ai coltivatori. Il decremento della rendita de' proprietari, che a mente del Palmieri annunzia per molti l' imminente perdita di ogni rendita, dà luogo a non pochi discorsi. Vi è chi ne dà colpa alle imposizioni e tasse, le quali fra regie e comunali ascendono a 2,600.000 once, (lire 39,000,000) chi ai grani che vengon dal mar Nero, ed ambo queste opinioni son ribattute dall'autore. Vi son ben altre cause che han contribuito a diminuire la rendita della terra da qualche anno a questa parte, e vi sarebbero dei rimedi non coercitivi che i proprietari potrebbero adoperare per farla nuovamente risorgere.

Durante l' occupazione degli inglesi la rendita della terra andò progressivamente crescendo dal 1806 al 1809, e più dal 1809 al 1816. Però furon fatti in quel tempo molti fitti che poi son tornati in grave danno dei fittuari. Dal 1816 al 1820 la rendita della terra è andata scemando, ma per gli sconvolgimenti del 1820, che furon assai dannosi all' economia pubblica in Sicilia, il decremento della

rendita si è fatto sempre maggiore, sicchè le cose si sono ridotte al segno che indicava il Palmieri. (V. *Giorn. di Sicilia* Tom. V. pag. 81-82). Quali poterono esser le cagioni che fecer rialzare la rendita sotto l'influenza inglese, e per quali cause è decaduta di poi? Questa è la prima quistione che importa risolvere, tanto più che lo stesso fenomeno economico ha avuto luogo anco sul continente, ma senza conseguenze disastrose.

Cagion vera dell' aumento della rendita della terra si fu l' accrescimento dell' interna consumazione delle armate inglesi, e l' invilimento del valor del denaro.

Io ebbi allora per le mani, dice il Palmieri, i conti che dal commissario generale dell' armata brittannica in Sicilia dovean presentarsi al suo governo, dai quali si vede che in cinque anni furon là dati dal governo inglese venticinque milioni di lire sterline, che tutte vennero spese in Sicilia per la flotta e le truppe di terra di quella nazione; aggiungansi a ciò i sussidii che l'Inghilterra pagava al nostro governo, ed i capitali introdotti per le specolazioni particolari de'negozianti, perchè la Sicilia fu allora il centro di tutte le operazioni politiche, militari ed economiche dell'Inghilterra; e potremo argomentare che 12 milioni all' anno di moneta si versavano in Sicilia in quel tempo. Indi avvenne che ne' nostri mercati di bestiame non circolava altra moneta che dobloni di Spagna. Tutto allora in Sicilia alzò infinitamente di prezzo, perchè vennero a combinarsi il sommo avvilimento nel valore della moneta per l' immensa copia che sene versava in Sicilia, ed il sommo aumento nel valore de' prodotti per un numero straordinario di consumatori stranieri. Talchè la sorprendente copia e di moneta e di manifatture ed altre derrate che l' Inghilterra dava alla Sicilia, non bastava a pagare ciocchè la Sicilia le dava, onde il cambio divenne svantaggiosissimo a quel paese; poichè si pagava in Sicilia 45 tarì una lira sterlina, che al pari ne vale 60. Colla stessa proporzione con cui crebbe il prezzo delle produzioni venne ad aumentare il valore delle terre ed il prezzo del lavoro. La rendita ordinaria per cui davansi a fitto le terre giunse fino a 5, o 7 once la salma, e talvolta anco più. La smania di pigliar terre a fitto giunse a tale, che gli affitti si contraevano prima di dover cominciare; ciò fu in appresso la causa principale del nostro decadimento. Può argomentarsi la gran quantità di moneta, che circolava allora in tutte le classi della società, da un

atto che si osservava in tutte le nostre fiere, il gran consumo di tele, mussoli ed ogni maniera di bazzecole d'oro e di argento si faceva dalle spigolistre. Il continente però nel tempo stesso fu nella posizione tutta contraria. Segregato dal resto della terra, gli era chiuso qualunque canale onde avesse potuto tirare nuove provviste di metalli monetati: quindi il loro valore s'accrebbe, e proporzionatamente venne a cadere il prezzo delle cose. Ma come tutto era proporzionato, ciò non dava impedimento a' progressi dell'industria; che anzi le circostanze esposte disopra, favorite dalle istituzioni francesi, avevano estesa e migliorata l'agricoltura, raffinate le arti, moltiplicate le manifatture. All'aprirsi del continente i primi che vennero fuori di Sicilia restaron sorpresi al vedere, che ciò che in Sicilia si dava per mercede ad un fattor di campagna, bastava in Italia ed in Francia al mantenimento di un gentiluomo. Noi quindi argomentavamo la povertà di quelle contrade in paragone del nostro paese. Ma tutti i vantaggi politici ed economici che ci aveva recato l'Inghilterra furon momentanei. La nostra ricchezza non era nata da cause inerenti al nostro essere, nè avea avuto tempo di mettere profonde radici. L'industria agraria fu allora più viva ma non meglio diretta. Si pagavan le terre di più, non perchè si era trovato il modo di far loro produrre di più, ma perchè i soliti prodotti di esse si vendevano a maggior prezzo. In una parola, la nostra ricchezza era tutta dipendente da una causa accidentale, e con essa perì.

Sarebbe forse da notare, ad emenda di quanto è stato detto, che i prezzi delle cose eran più alti anco sul continente nel tempo dell'Impero francese di quello che ora nol siano; ma ciò non importa variazione alcuna alla teoria del nostro autore. Sul continente il ribasso de' prezzi non ha prodotto disastri nell'economia generale delle famiglie. Alcuni fittuari o livellari, che nel tempo dell'Impero francese aveano fatto i loro contratti per una rendita in contanti, hanno avuto luogo di pentirsene, si son doluti anco alcuni compratori, ma l'economia generale ha guadagnato, perchè maggiore e migliore erasi fatta la general produzione. Ma in Sicilia, dove il rialzamento de'prezzi proveniva da cause accidentali, e d'altronde per cause permanenti la produzione era rimasta la stessa, allo sparire delle cause fortuite non solo si è ricaduti nello stato an-

tico, ma l'interesse di tutti è rimasto compromesso, e la caduta è stata sensibile all'universale. Convien dunque esaminare quali sieno le cause permanenti delle angustie agrarie in Sicilia. Esse non vengon per certo dalla natural condizione del suolo, che non potrebbe esser migliore, ma dalla colpa delle istituzioni, o degli uomini.

Vi sono degli ostacoli alla produzione, alla circolazione, ed allo smercio dei cereali.

Primeggian tra questi quelle servitù rustiche, probabilmente provenienti dalla feodalità " per cui si veggono ,, in Sicilia vastissime estensioni di terreno, in cui uno ,, è padrone della terra, un altro degli alberi, un terzo ,, ha il diritto di devastarli per farne legna, ed un quarto ,, ha quello di menare il suo bestiame a pascere in quel ,, suolo. ,, Le leggi moderne han voluto che si conoscesse dai magistrati della legittimità di questi diritti, e quelli provenienti da prepotenza feodale fossero aboliti, ma ancora non sene vedon gli effetti. Succede nel novero degli inceppamenti l'uso che tuttora si conserva di tassare legalmente il prezzo de' commestibili. Le soverchierie che in tal operazione, d'altronde per sè stessa ingiusta, si commettono, ciascuno sele può facilmente immaginare, riflettendo che la Sicilia è uno di quei paesi ne' quali non par che sia accreditata la massima d'usar gran rigore contro i funzionari pubblici che abusano degli uffizi ad essi affidati. La legge invero autorizza i corpi municipali a sopprimere questo abuso, e fortemente lo consiglia, ma i pregiudizi volgari vi si oppongono; onde si può conoscere anco da questo fatto che quando le cognizioni del popolo non sono al livello di quelle del legislatore, le leggi buone rimangono infruttuose. Alla qual cosa sarebbe desiderabile che riflettesser coloro i quali perchè vivono in un principato assoluto credono inutile l'occuparsi delle scienze morali e politiche, perocchè conoscerebbero allora esser necessaria a tutti la cognizione de' buoni principii, quando altro non fosse per non esser d'involontario impedimento al bene che può venire dal trono. Ma torniamo in Sicilia. La deficenza di strade e di canali rende difficile e costoso il trasporto delle

produzioni del suolo, e però si oppone alla stessa maggior produzione. Nemmeno su quest'articolo son mancate leggi e provvisioni per le strade da 15 anni a questa parte, e soprattutto non son mancate imposte; ma gli odii e le predilezioni municipali sono stati ostacolo al buon impiego delle somme, siccome delle cagioni politiche hanno frastornato in alcuni casi l'impiego de' capitali che erano destinati a quest'importante oggetto di pubblica prosperità. (V. *Giornale di Sicilia* Tomo II pag. 74). Mancano anco de' canali, che servano al trasporto, attesa la scarsità naturale dell' acque. Peraltro è opinione dello Scuderi che con certe diligenze potessero ottenersi anco in Sicilia dei canali navigabili, del che lasceremo che altri ne giudichino. Libero si è fatto dalle più moderne leggi il commercio de' grani coll'estero, sì per l' esportazione che per l' importazione, e queste massime liberali sono dottamente propugnate dal Palmieri e dallo Scuderi. Ma l' uno e l'altro vorrebbero che si aggiungesse un premio all'esportazione, nel che non credo che i professori di pubblica economia vorranno andare d' accordo. Son note le argomentazioni di Smith e di Say su questo proposito, nè i lodati scrittori le dissimulano ma le combattono; pure devo confessare che a me non sembra che adducano argomenti nuovi e stringenti, e per questa ragione e perchè alcuni argomenti son puramente siciliani, tralascerò d'entrare in discussione. Nondimeno giova avvertire che ammettendo la libera *importazione* de' cereali, pare quasi impossibile di schivare il pericolo che i premj d' esportazione vengano accordati ad una esportazione momentanea e puramente illusoria. Si sa che questa misura fu adottata qualche anno fa dal governo pontificio senza alcun felice successo, talchè persino il Giornale arcadico in un articolo intorno al commercio de' cereali credè doverla disapprovare. Loderò poi infinitamente il capitolo ottavo del Palmieri, nel quale l'A. sostiene, che ad adottare un sistema proibitivo delle mercanzie straniere non può esser sufficiente motivo la pratica dell'altre nazioni, specialmente dove si tratti di un piccolo stato come la Sicilia. Poichè sempre sarà vero che

cotal sistema contribuirà al pessimo effetto di aggravare i consumatori, e di traviare i capitali e l'industria dall'impiego più lucroso che trovato avrebbero in stato di libertà, se la domanda de'consumatori non l' avesser posti nella necessità di supplire alle merci straniere. Il sistema proibitivo per *retorsione*, può esser forse *momentaneamente* utile come *mezzo di guerra* per ottenere presso le nazioni estere quella libertà di commercio che da noi a loro si concede. Dove questo benefizio non si possa sperare da cotal guerra mercantile, il perseverare nel sistema esclusivo è una follia. Ma il chiuder che un piccolo stato faccia de'suoi porti alle altre nazioni, siccome niente può giovare a condur queste ad un patto di comune libertà commerciale, così ritorna in puro danno dello stato proibente. Quest' ultima applicazione della teoria di Smith intorno ai sistemi proibitivi adoperati come mezzi di ridurre le potenze estere alla tanto desiderata libertà di commercio, vorremmo che fosse fatta un poco più popolare anco tra noi. Forse ci caderà in acconcio di doverla esporre più a lungo allorchè si parlerà dell' opera dello Scuderi, che apertamente si mostra partigiano d'alcune leggi proibitive. Frattanto l'indicato capitolo ottavo può servire in molti punti di sufficiente confutazione.

Dopo la remozione degli ostacoli, che dipende dall'autorità, vien da considerarsi ciò che posson fare i privati per migliorare le proprie condizioni. Il sistema degli affitti per molte ragioni è per sè stesso utile nelle grandi tenute, ma si vorrebbe che fosser lunghi e non limitati a sei anni come si pratica in Sicilia, perchè il fittuario avesse interesse a mgliorare; fosser più proporzionati ai capitali che i fittuari vi posson impiegare, e però converrebbe che le fattorie fosser divise e ridotte a giusta misura. Per le quali cose ne seguiterebbe un più profittevole sistema di avvicendamento, si perfezionerebbero gli strumenti agrarii, che son molto rozzi, ed in generale sarebbe da sperare che con maggior intelligenza si dirigessero l' opere tutte dell' agricoltura. Proporzionando meglio la divisione delle terre ai capitali de' fittaioli, sarebbe anco da sperarsi la propagazione del-

l'uso delle praterie artificiali, e molti miglioramenti nella pastorizia che'l Palmieri va indicando, i quali dipendono dalla diligenza dell' uomo di campagna, e dall' impiego d'alcun poco di capitale. In conclusione, l'opera del Palmieri richiede dall' autorità libero commercio, e pronta amministrazione di giustizia; dai proprietarii, maggiore studio e maggior diligenza nel provvedere efficacemente ai loro interessi; minaccia i neghittosi della perdita assoluta d'ogni *rendita fondiaria*; e promette ai diligenti, dove però il governo voglia provvedere all' intiera libertà di commercio, notabil miglioramento di condizioni. Esaminando poi la questione pel lato della *finanza*, mostra vana la lusinga delle leggi doganali, che dall' aumentare i dazi hanno sperato aumento d' incasso, senza calcolare quanto in conseguenza di coteste leggi si scemi il consumo, e si aumenti il contrabbando. I calcoli dell'A. su questo ultimo articolo son belli e convincenti, ed in generale poi si può dire che in tutta l'opera vi sia chiarezza d'esposizione, e molta forza di ragionamento, accoppiato con quell'onesta libertà, senza della quale cotali materie non si posson trattare, ma che poi non giova mai mutare in declamazione o in licenza. Conciossiachè l' economia politica, che non può giungere al fine, al qual deve essere indiritta, senza farsi scienza popolare, deve soprattutto schivare di suscitarsi de' nemici coll'escire dai propri confini. Il godere quel più che si può de' benefizi della natura e dell' industria è voto comune degli uomini, e la scienza che si propone d' additare all' universale il modo di sodisfare a questo comune desiderio non può esser nè odiosa, nè inutile. La cognizione de' mezzi trascina con sè la remozione degli ostacoli, perchè dove si tratta d' interessi il conoscere ed il volere van di pari passo; e qualunque pregiudizio è debole allorche la questione è ridotta ad una lotta fra un interesse reale ed un nome o una serie di nomi senza senso. Ma i pregiudizi volgari vogliono esser curati da medico industre e non sradicati violentemente da ardito chirurgo. I primi che convien combattere son quelli che raggirandosi intorno alle regole del vivere posson ce-

dere facilmente all' esperienza. Perocchè quanto più è sublime il subietto intorno al quale si raggirano i pregiudizi, quanto più è lontano dall' impero della sensazione, tanto maggiore è la forza che essi esercitano, sì nel limitare la facoltà d'intendere che nell' escludere la volontà d'esaminare. Per abbattere pregiudizi di tal fatta fa duopo che le cose sieno già ridotte ad un segno che possa facilmente apparire esser essi incompatibili coll'adempimento del comun voto degli uomini. A cotesto punto non si può giungere che gradatamente, e chi prendesse col popolo una diversa via, avrebbe luogo di accorgersi della verità del proverbio *che chi pruova troppo non pruova niente*, vale a dire *confonde ma non persuade*, cosicchè l'effetto delle sue argomentazioni sulle menti pregiudicate, sarebbe quello appunto, che un giocator di bussolotti può produrre sulla mente di un saggio fisico, quando i suoi esperimenti sembran contradire alle teorie che si tengon per indubitate. E quando anco si potesse dare un sistema di pregiudizi fortemente stabilito, il quale tendesse a persuader gli uomini, che 'l procacciare il proprio avvilimento e 'l rigettar con orrore qualunque proposta di perfezionamento, fosser cose degne d'eterna lode, il vero metodo di distruggerlo non sarebbe già la discussione speculativa delle pregiudicate opinioni, ma l'insegnamento pratico dei mezzi che conducono al ben vivere. Perchè per quanto cotesti pregiudizi potesser esser accreditati, nella pratica della vita si dovrebbe incontrare qualche contradizione a cui attaccarsi per ottenere ascolto ed a poco a poco giungere a sradicarli. Ma da questa forse superflua digressione torniamo alle cose che rimangono a dire intorno alla condizione economica della Sicilia.

Ognuno intende che una nazione privilegiata dalla natura di fertile terreno, che si trova scarsa di capitali per coltivarlo a dovere, che una nazione presso la quale il frutto corrente del denaro suol essere alla ragione del 15 per cento, non può avere nè gran manifatture, nè florido commercio. L'enumerazione degli articoli d'*importazione* e d'*esportazione* conferma quest' asserto.

La Sicilia asporta (usiamo le parole dello Scuderi) generalmente grano, orzo, vino, legumi diversi, acquavite, spirito di vino, olio di oliva e di lino, soda, regolizia, manna, somacco, mandorle, pistacchi, carube, nocciole, canape, lino, tela grezza, cotone, stracci, limoni, melarance, uve passe, sugo di limone e di bergamotta, mele, tartaro, sapone, lana, pelli, bestiame, caci, cantaridi, acciughe, tonni, sale, sal marino, zolfo, corallo, allume e simili. Possono a questi aggiungersi pochi generi lavorati, come stoffe diverse di seta, tarsie, lavori d' ambra, di ebano, di avolio e di marmo, lavori di lava e di creta, telame grosso, e somiglianti.

La gran Brettagna provvede la Sicilia di ogni sorta di pannine fabbricate in Londra Bristol Halifax e Norvvich, di drappi, e tele di cotone di ogni specie, delle mercerie di Manchester, delle chincaglierie di Birmingham, delle maioliche di Liverpool, di cristallame, e di piombo, stagno, argento lavorato, diamanti, perle, aromi, tabacco, e droghe orientali. La Francia le spedisce i suoi panni di Elbeuf, Abbeville e Sedan, i drappi di seta di Lione, nastri, veli, cappelli, mode, trapunti, tele, calze, zucchero, indaco, pepe di Olanda, cuoia di Russia e d' Affrica, droghe, licori e libri. L' Alemagna la provvisiona di tele costanze, baliste, damascate, di tele dipinte, di cambrai, di mossoline, di chinchaglierie, acciai, rame, vetri, pece, catrame e cera. La Spagna ed il Portogallo le somministrano pannine diverse, sale di Barcellona, zuccheri delle colonie, legni da tingere, cuoi, tabacco di Avana, caracca, cannella, diamanti ed altre pietre preziose. La Svizzera la provvede di tele indiane e stampate, e delle orologerie, chincanglierie e scatole e lavori di Ginevra. Venezia la correda di libri carta vetri acciai legname e tavole; Genova di carta da scrivere, ferro, chiodi, cuoio e caci di Parma: la Toscana di ferro, di lino del Levante e del Nord, di cera, drappi di seta, poco olio e vino; la Romagna e Napoli di cappelli, veli, carta, libri, calze, lavori d' oro e di argento, pannilani ordinari, legname grosso e carbone; il Levante finalmente di grano, riso, tabacco in foglie, cuoi, pelli, lino, canapi, caffè, cera gialla, lane crude e simili.

I fondi commerciali sono per la maggior parte appartenenti agli stranieri, Inglesi, Tedeschi o Italiani.

Quanto all' attuale marineria mercantile di Sicilia, se si eccettuano i pochi navigli di Trapani e di qualche altra marittima città, essa è ben ristretta; si riduce a pochi legni che si aggirano

intorno alle sue spiagge e limitati al solo commercio di *cabottaggio*, accingersi non possono a una navigatura di altomare o di discoste contrade. Per le manifatture convien confessare che tutte le opere del nostro presente travaglio si limitano alle manifatture delle tele ordinarie, dei panni grossolani e delle stoffe ordinarie di bambagia, a poche fabbriche di carta grossolana, di polvere da fuoco, di cuoi, di acquavite, di spirito di vino, di salnitro e di zolfo; ad alcuni rami di chinchaglierie, a lavori ordinari di creta e di bronzo, ed a pochi altri lavori di ambra e di coralli. Nella generale penuria di quelle grandi fabbriche e manifatture che danno un gagliardo impulso al travaglio industriale de' popoli attivi, noi non possiamo vantare che i soli opifici di seta, una sola manifattura di pannilani fini, e poche altre di tal fatta.

Questa miseria di manifatture non va imputata a scioperatezza de' Siciliani, ma a difetto di capitali; difetto che muove da molte cagioni, a riparare alle quali è necessario tempo moltissimo, e moltissima cura. Frattanto quei benemeriti cittadini, che colla diffusione de' buoni principii cercano di appianare la via, vedano che nè la distanza de' luoghi, nè la diversità de' governi, può esser mai d'ostacolo perchè la dovuta stima si faccia della rettitudine delle loro intenzioni.

F. S.

---

*Del Nuovo Dizionario militare italiano, di* GIUS. GRASSI.

*Lettera dell' autore al Direttore dell' Antologia.*

Varie e possenti ragioni mi costringono a rompere mio malgrado il silenzio che mi era imposto da gran tempo, ed a ricorrere alla gentilezza di V. S. Ch., perchè voglia rendere pubblica nel suo riputato giornale la franca dichiarazione ch' io sono per fare all' Italia, così de' motivi che mi hanno portato a dare alle stampe nel 1816 il mio *Dizionario militare italiano*, come di quelli che mi fecero risolvere, appena venuto alla luce, ad imprenderne la riforma che mi ha costato ben dodici anni

di disumana fatica. Questa dichiarazione aperta e leale come la stessa verità, mi scolperà degli errori di quel primo lavoro, farà le sue parti alle censure di cui fu l'oggetto, e promettendone un secondo tratterrà le ristampe che potrebbero ancora farsi dell'altro, e di cui me ne vengono frequenti richieste, ristampe che potendo incorporarsi nei vocabolari della lingua nostra, non lo sarebbero per alcuni capi senza grave suo danno.

Era l'anno 1814, quando la Real Casa di Sardegna, riassunto il dominio degli avìti suoi Stati di terra ferma, vi ritornava la maestà di un Trono splendido di antichissimi fasti e ricco d'ogni civile e militare virtù. Il magnanimo Re, che lo risaliva, nel riordinare le armi patrie volle con generoso consiglio che esse fossero con voci patrie comandate, e che le ordinanze della sua milizia avessero lingua propria e solenne. I tempi correvano contrarii a questa nobile determinazione, poichè tutti gli elementi, coi quali si ricomponeva allora l'esercito piemontese, avevano per lungo disuso deposte le antiche forme nazionali, e vestite le straniere: dominava la lingua militare francese, ultimo segno della dominazi ne di Francia, e pochi erano quelli, che presi d'amore per le antiche istituzioni italiane, attendessero a mandar ad effetto la sovrana volontà; tutti si maravigliavano della novità, tutti lamentavano la povertà della lingua, tutti la condannavano come impotente ai moderni usi di guerra. Giudicai dovere di buon cittadino il sottentrare animosamente, e come per me si poteva, al difficil carico di mostrare quanto questa lingua tacciata a torto di scarsezza, potesse ampiamente supplire al bisogno e ridivenire la maestra dell'armi, come già era stata, nonchè d'ogni altra umana istituzione; ma il tempo premeva e non mi lasciava campo a penetrare in tutti i più riposti tesori di essa, nè forse il rissuscitarla nelle antiche sue forme sarebbe stato in quei primi momenti opera efficace nè accetta: conveniva raccogliere voci che tanto pel suono quanto pel significato riuscissero di facile maneggio a chi doveva adoperarle, e venissero a sostituirsi senza troppa diversità alle francesi.

Quindi nel compilare frettolosamente un Dizionario Militare italiano, io mirava anzi a tutto alla moderna milizia ed agli uffizi suoi, lasciate in disparte quelle ricerche filologiche, quelle indagini critiche, che troppo mi avrebbero distratto dal mio scopo, e mi avrebbero certamente deluso del frutto che io augurava alle mie fatiche. Ben sentiva nel condurla quanto arrischiata fosse l'impresa, quanto diversa e lontana da quelle regole che ogni buona letteratura prescrive a siffatta maniera di lavori, ma mi era pur presente al pensiero che i doveri di cittadino sono ben altramente importanti di quelli del letterato, e che alle misere gloriuzze che promettono le lettere, sono sempre da preferire quegli obblighi che stringono ogni anima ben nata alla sua terra natìa. Con questo sentimento indirizzai l'opera al suo termine col sussidio di pochi appunti presi prima, e di molti ricordi, anzichè di citazioni e di chiose ch'io non poteva nè raccogliere nè ordinare: desunsi per lo stesso motivo una gran parte delle definizioni dagli scrittori italiani e francesi che mi si appresentavano per via, e coll'indicare la ragione del mio procedere nella prefazione, mi credei sciolto per allora da ogni carico, colla sicurezza di sdebitarmene ampiamente col tempo e con quel falcone della gioventù che mi volava dinanzi. Era il fine dell' anno 1816 quando l'opera già terminata molti mesi prima venne alla luce, e dal giorno stesso in cui comparve posi mano alla seconda. Intanto l'effetto consuonava col disegno, il problema della capacità della lingua era risoluto, ed abbattuto l'errore dei tanti che la negavano; il suo rapido spaccio ne attestò il bisogno più che la bontà, e le lodi che me ne vennero da ogni angolo d'Italia mi furono sproni acutissimi a meritarle, poichè io ne vedeva più d'ogni altro gli errori, e più me ne mordeva l'amor proprio quanto più ne scorgeva le imperfezioni.

A fare ammenda di questi errori, cui la sola intenzione poteva scusare, mi deliberai con fermo proposto di ripigliare tutta quanta la materia appartenente all' arte militare antica e moderna, e a darle quella forma che

meglio si convenisse coll' indole dell' età presente, e collo stato di quest' arte istessa: quindi mi feci alla milizia greca, poscia alla romana, e scendendo con questa sino ai secoli di mezzo, ricercai gli usi nuovi che colle nuove parole s' introdussero a quel tempo in Italia, e seguendo a passo a passo i progressi dell' italiana civiltà, venni finalmente alla milizia moderna, la quale non avrei potuto credere intieramente dichiarata quando non l' avessi condotta fino ai tempi nostri. La base che io piantava al mio lavoro, era tale da spaventare colla sua vastità ogni animo, che meno del mio fosse acceso dal desiderio di ben fare, e meno punto dalla coscienza di aver mal fatto. Le difficoltà erano grandi; si trattava di ridurre a semplici definizioni ed a brevi spiegazioni le armi e le ordinanze greche e romane; si trattava di penetrare nelle tenebre del medio evo, di descrivere nuove armature, nuovi ordini, nuove milizie ora feudali, ora cittadine, e di disrugginire con quelle armi invecchiate anche le loro appellazioni. Non parlerò della fatica nelle ricerche, alle quali suppliscono la critica e l' erudizione; ma lascio ai lettori di buon senno il far giudizio di quella che mi costò l' indagine delle parole, che per la parte greca e la romana ho dovuto raggranellare a sommo stento e con molti anni di pazientissime cure, per averne quella quantità che potesse rispondere così al bisogno de' traduttori di quelle due lingue, come alle giuste inchieste di coloro che amano di aver una esatta contezza delle due milizie. Non parlerò dei tempi bassi, nei quali molte cose rimanevano ignote od oscure, oltrecchè i vocaboli stessi, a cagione d' antichità apparivano incadaveriti: quivi era mestieri seguire lentamente la storia politica della nazione, notarne gli avanzamenti nei varii modi d' ordinarsi e di combattere, accertare le tante invenzioni che ebbero vita a quel tempo, svolgere da quel caos inestricabile le notizie necessarie alla storia dell' arte militare, e congiungerla colla calata di Carlo VIII in Italia per entrare con essa in una nuova epoca di gran momento, ma di minor mole pel numero

immenso degli scrittori italiani, che d'allora in poi trattarono l'arte della guerra.

Sono questi i punti principali ai quali ridussi come a sommi capi la nuova opera mia rispetto alla dottrina; mi resta ora ad accennare delle regole colle quali sono proceduto rispetto alla lingua. Mio primo studio fu naturalmente il Vocabolario della Crusca, sul quale aveva già da gran tempo logorati gli anni e la vista, e dopo uno spoglio diligentissimo di quante voci e significati mi offriva quel ricco tesoro della favella in un con tutti i supplimenti dei dotti da Verona, mi accorsi che la suppellettile era molto da meno del bisogno; quindi mi feci agli autori medesimi che i vocabolaristi avevano preso per guida del loro lavoro, e molti vocaboli ne trassi o mal compresi o dimenticati. Accrebbi con questi la prima orditura; ma nemmeno questi aiuti bastavano: m'accostai al benemerito autore del Dizionario Enciclopedico Universale, voglio dire il mio illustre concittadino Francesco Alberti da Villanova, e valendomi delle sue fatiche, e riscontrandole sopra gli autori approvati dall'Accademia della Crusca l'anno 1787, nuove ricchezze aggiunsi alle antiche, ed esse pure scarseggiavano ancora, e lasciavano alla lingua d'Italia la vergogna di non poter dire del suo quello che le nazioni vicine dicevano. In questa penuria, in questa riconosciuta povertà di voci autorate, risolsi di abbandonare la via di salire dalle parole alle cose, e volli scendere dalle cose alle parole senza rimuovermi dal mio proposto fino a tanto che non mi fosse ben provato, che veramente queste mancavano a quelle, nascendomi fin d'allora il sospetto, che non già la lingua italiana, ma bensì il Vocabolario della toscana favella si avesse ad accagionare della mancanza. Il sospetto divenne certezza, quando uscito di quella stretta sfera mi recai in mano altri scrittori di quelli citati ed approvati, e questi mi fornirono in larga copia quante voci e quanti modi mi rimanevano desiderati, voci e modi tutti italiani, col marchio della loro origine in fronte, usati da secoli da penne esperte

e diligenti, tali in somma da soddisfare a tutte le necessità dell' arte militare, e da vendicare all' Italia l' onore di una ricchezza di lingua che nel suo stato presente sembra più vantata che vera. Citerò fra questi il Davila ed il Montecuccoli, nobilissimi uomini di guerra e scrittori di grande autorità, il Bentivoglio, tanto celebrato per la franchezza del suo stile e tanto degno di esserlo, e finalmente quel Biringuccio da Siena, creatore della metallurgia in Italia, gran pratico, del quale è da piangere l' ingiusta dimenticanza. Innumerevoli, come ho detto di sopra, sono gli scrittori italiani che trattarono partitamente l' arte militare, principalmente nel secolo XVII, dei quali nessuna menzione non vien fatta dalla Crusca, che pure di quest' arte doveva tener gran conto, tanta essendo la parte che prende nella lingua: quindi gl' italiani furono costretti a trarre dallo straniero quelle voci che vivevano nel corpo della loro favella, ma che andate in obblìo per la non curanza dei Vocabolaristi, ritornarono in Italia sfigurate di stranissime impronte. Ben so che molti di quegli scrittori dei quali accenno, rozzi uomini dell' arte ed ignari delle eleganze del discorso, peccarono sovente contro le buone regole del dire; ma io non credo, nè crederallo di certo con me nessuno che abbia fior di giudizio, che la compilazione di un Vocabolario possa avere altro scopo fuori di quello di accertare alla nazione l'uso delle parole ed il vero loro significato: epperò non aversi a privare tutta una lingua dei migliori suoi vocaboli solo perchè o non uscirono di penna toscana, o si trovano avvolti in povere scritture. Quest' avvertenza gioverebbe d' assai ad allargare il patrimonio della lingua, senza che le pure sue fonti ne intorbidassero, e senza scemar nulla di quell' autorità che si spetta agli esemplari dello stile. Si vedrà dall' opera mia, spero, quante voci di conio tutto italiano e di gran necessità, sieno state per così strana massima fatalmente proscritte.

Raccolta ed ordinata a questo modo la materia, mi restava a distribuirla in quelle forme che meglio si convengono ai Dizionari particolari; quindi divise alfabetica-

mente le voci ed accennata quella parte del discorso, alla quale si riferiscono, le corredai delle loro sinonime latine e francesi, poi di una definizione o spiegazione, secondo che il tema mi pareva richiedere, accertandole con uno, due, e fino a tre esempi d' autori italiani, con questo riguardo che tutti i passi citati fossero di cose militari. Ho cercato altresì di spartire esattamente tutti i varii significati per forma che dal primitivo e naturale si scenda analiticamente ai figurati e derivati, dall' antico al moderno, dal disusato al corrente, dall' ambiguo ed oscuro al sicuro e franco. Ho pure inteso ad illustrare, per amore dell' arte, i varii usi d' ogni antica milizia, toccando a luoghi degli inventori e delle invenzioni, descrivendo con qualche minutezza le macchine, e non lasciando di registrare, dove occorreva il bisogno, quelle voci di topografia, di pirotecnia, di getteria, e d' ogni arte fabbrile che co' suoi lavori e strumenti avesse affinità colla lingua militare. Ho creduto finalmente accrescer pregio all' opera col far avvertiti i lettori dell' uso d' ogni voce, cioè se poetica, però chè anche di queste mi feci carico, se oratoria, se tecnica, se nobile od elevata, se bassa o famigliare. Tien dietro ad ogni voce come sua indivisa accompagnatura, quel modo di dire, o quei modi che da essa s' informano, non senza vantaggio di questi e di quella, che vicendevolmente riverberando s' illustrano. Quanto è agli esempi, tengono il primo luogo quelli degli autori citati dalla Crusca come testi di lingua, quindi gli altri di gran nome abbenchè non citati, e per ultimo quelli dell'arte semprecchè occorra d' invocarne l' autorità a difetto d' altra, o di chiamargli a schiarire colla esattezza delle loro idee vocaboli non bene intesi o non bene interpretati. In ordine ai tempi, gli autori antichi precedono sempre i moderni, e questi non compaiono se non quando suppliscono ad una mancanza, o ringiovaniscono un' anticaglia. Vengono essi a terminare coll' Algarotti che di bei vocaboli militari fece dono alla lingua. Gli autori viventi rimangono naturalmente esclusi, se non che di due in particolare volli citare gli scritti a dimostrazione

di quel grande affetto che ad essi mi stringe, e per segno di quell'onore che già ricevono da tutta Italia, l'uno come il primo de' suoi poeti, l'altro come il maggiore de' suoi prosatori. Raro privilegio della nostra lingua scritta è questo di potersi talvolta valere anche dei più antichi vocaboli, e non volli perciò trasandarne i vantaggi che me ne venivano, così per dichiarare tutte le voci antiche e giovare a questo modo alla storia, come per offrirle ravvivate agli scrittori moderni, i quali sanno quanto aggiunga di bella novità al discorso una voce antica avvedutamente usata e collocata: ogni cosa in questo fatto mi andava a seconda, e nello scorrere sei secoli della nostra letteratura ebbi e campo e modo di congiungere *il parlar dei moderni al sermon prisco*, senza menomare per nulla la vivacità e l'ampiezza della lingua parlata.

Sono queste le massime colle quali mi sono governato nel condurre al suo compimento il lavoro; ma le avrò io tutte osservate? E l'opera sarà ella mai per rispondere al disegno? E non sono questi bei sogni di poeta che si risveglia vocabolarista? Vedrallo il bel paese, al quale ho consacrato questi miei ultimi studi, e sarò pur contento se tanti sudori mi meriteranno l'approvazione di quei sapienti, che dalla perfezione delle lingue estimano i progressi delle civiltà, o se almeno si saranno sparsi senza mio danno e..... senza ingiurie.

Un saggio di quest'opera farà intanto fede delle assidue cure poste nel condurla a quel termine che mi sono prefisso, e sarà ad un tempo pruova positiva delle mie parole. Gia la R. Accademia delle scienze di Torino, della quale ho l'onore di far parte, ne ha avuto sul principio stesso di quest'anno piena notizia, essendomi io deliberato ad aprirle tutti i volumi dell'intiero manuscritto, affinchè dopo matura e scrupolosa disamina, facesse ne' suoi atti autentica testimonianza di questa esibizione, e tutti i miei dotti colleghi che erano stati partecipi di così lunghi lavori, ne videro allora il fine, e vollero coronarlo di quegli applausi che movendo da animi gentili scesero in suono di lieto augurio al mio cuore, e lo confortarono di

belle speranze. Quest' atto solenne mi giova qui riferire, perchè se mai le mie tristissime condizioni con quelle dei tempi non mi consentissero di procurarne quando che sia la stampa, resti almeno avverato quel tanto che per me si è potuto fare, dacchè è piaciuto a Dio di privarmi da quattro anni, e sul vigor dell' età, della cara luce degli occhi, e di aggravare la potente sua mano sul disgraziato mio capo. Il saggio di cui parlo verrà stampato in calce di questa lettera, o nel quaderno che seguirà; vi si troveranno raccolte varie voci, prese da ogni lettera dell'alfabeto, per dimostrare che tutte sono del pari terminate, e daranno qualche idea del modo col quale tutte le varie parti che compongono il nuovo Dizionario sono state trattate così rispetto all' arte come rispetto alla filologia.

Resta per ultimo che abusando ancora per poco la cortesia dei lettori, vada con rapidi cenni toccando d' alcune osservazioni fatte alla prima opera mia, le quali rimasero fino ad ora senza risposta, appunto perchè il miglior modo di rispondere mi pareva quello di fare. Quindi sarò breve e ritenuto, siccome quegli che fui sempre ripugnante da queste battaglie di parole, da questo ripetìo che non produce mai nulla che non sia con danno ed onta delle lettere, e talvolta con nota di pessima educazione all' Italia.

Due uffiziali mi fecero l' onore delle loro osservazioni, l' uno di grado superiore nell' esercito del Re delle Due Sicilie, l' altro di ugual grado nelle truppe ducali di Parma; il primo con amore e con modi gentili, e rimeritandomi dell' intenzione; l' altro con qualche sdegno e senza modi; tutti e due dotti ed intelligenti del paro nelle cose della milizia, e singolarmente in quelle dell' artiglieria; ma tutti e due poco usati al maneggio della lingua nostra, e nuovi troppo dei principii coi quali si reggono le favelle. È da vedersi l' Uffiziale Parmigiano quando flagella le parole di quel povero Dizionario con una tempesta di solecismi e di neologismi da far ritrarre il più intrepido novatore, e da disgradarne un francese se prendesse a scrivere italiano: ma così dei modi come dello

stile non giova qui far parola, bensì delle massime alle quali si sono nelle loro critiche osservazioni attenuti. L'ira dell' Uffiziale Parmigiano è stata mossa, a quel che pare, dal falso supposto, che quel mio libro andasse a ferire la rinomanza dell' esercito del cessato regno d'Italia, nel quale egli aveva militato, quasi che io avessi preteso alzar cattedra di scienza militare ed insegnarla come cosa ancora ignota all' Italia. Ma l'ira, che è sempre stata cattiva consigliera, lo trasse in gravissimo abbaglio, però chè s'egli avesse riposatamente letta la prefazione di quell' opera, avrebbe pur trovato in mezzo ai più chiari segni di tutta riverenza per le memorie di quell' esercito, ripetute e sincere protestazioni che non la scienza, ma piuttosto i vocaboli di essa io aveva in animo di offrire alla milizia italiana. E vaglia il vero, e mi risponda colla mano sul cuore il censore, la maggior parte delle voci del mio Dizionario era essa nota agli uffiziali del cessato regno d' Italia? Era essa comune nelle loro ordinanze, nelle loro relazioni, nel loro stesso linguaggio? Io credo del no, e lo affermo con tanto maggior sicurezza in quanto che presi le prime mosse del mio lavoro dalle perpetue lagnanze che muovevano con me per questo rispetto quell'ardito ingegno del Foscolo che più degli altri ne alzava le grida, quel Monti, quel Lamberti, quel Lampredi, e tutti quei sommi uomini che nelle splendide sale del Paradisi di voci guerriere con prodi guerrieri andavano disputando, e coi quali trattai sovente di questa grave materia; ma..... *fuit Ilium, et ingens gloria Teucrorum.* Che se non mi trattenesse la venerazione di quell' esercito, che in pochi anni venne in gran fama militare facendo onorato e temuto il nome italiano in tante lontane regioni, potrei recare in mezzo esempi tali di questa ignoranza di lingua da persuaderne facilmente i lettori; ma darei la causa vinta al mio avversario piuttosto che difendermi con queste armi discortesi. Egli è a quelle sacre memorie che nel primo Dizionario sagrificai talvolta i principii della lingua registrando alcune voci che altra autorità non avevano fuori dell' uso di quell' esercito; e ne sia fra le altre testimonio

quella di *Alzo*, ch' io v' introdussi sulla fede di quella milizia, ma che ho dovuto come spuria cacciar dal mio secondo lavoro per sostituirvi la vera italiana, che adoperata fin dal secolo XVI ha diritto di priorità, e conferma coll'uso suo anche l' invenzione all' Italia.

E dacchè siamo sulla competenza, sarà pur bene di ricordare allo stesso critico come sia rifiutata oggimai da tutta la gente civile quella trivialità, di cui fa uso ad ogni passo, del *tractent fabrilia fabri*, come se questo adagio, verissimo nelle opere di mano, fosse anche vero in quelle dell' intelletto: i fatti e la ragione sono qui d'accordo e stanno contro di lui, però chè ogni cosa razionale è comune ad ogni essere dotato di ragione, e tutto che s' impara collo studio si può da ogni mente capace di studio imparare ed insegnare. Potrà egli contendere al Machiavelli, povero filosofo vissuto sempre nelle faccende civili, l' onore di aver il primo fra i moderni ridotto a stato di scienza certa l' arte della guerra? Potrà egli contendere al Trissino ed al Palladio quello di aver i primi richiamata alla memoria degli italiani l' antica milizia romana colle sue ordinanze? E per valermi di un esempio moderno, sappia egli che la forte e vittoriosa difesa di Torino dalle armi francesi che l' assediavano nel 1706. è stata per la ragguardevol parte delle opere di fortificazione, condotta con mirabil arte da un semplice avvocato, il Bertola, salutato allora con gran meraviglia dai francesi istessi come l' emolo del Vauban. Che se la massima fosse vera, ne conseguiterebbe altresì l' interdizione al Baldinucci del suo Vocabolario delle arti del disegno, perchè non esercitò nessuna di quelle arti delle quali scriveva. Per altra parte tutti sanno che in un Dizionario non si tratta ex-professo la scienza, ma si riduce piuttosto a comune intelligenza con definizioni e dichiarazioni sufficienti ad imprimere nella mente d' ogni lettore un' idea giusta ed esatta della cosa definita, senza fornirlo di tutto l'ampio corredo della dottrina che altrove si apprende. Quindi ebbi sempre grand' obbligo alle genti dell' arte quando mi vennero sorreggendo coi loro consigli per una più esatta

spiegazione di questa o di quella voce, e grande per questo rispetto lo professo al critico Parmigiano, ma non sarò mai per fargli buono l'anatema ch' egli ha fulminato contro noi tutti letterati non militari, mentre costretto suo malgrado dalla verità afferma francamente essere il miglior dizionario militare opera di un Rev. P. della Compagnia di Gesù, Carlo d'Aquino. Ora sarà ben egli dovere, che toltosi dal passo mi lasci andare per la mia via, se l'ha conceduta a tale che nella sua lunga vita religiosa non ha mai condotto, ch' io sappia, uno squadrone alla battaglia, nè dato fuoco ad un pezzo d'artiglieria.

Venendo ora al fatto della lingua, come potrò io dir *cantonare* e *cantonato*, se trovo autori di lingua e d'arte militare, che abbiano adoperato rettamente la voce *acquartierare* ed *acquartierato* nel significato proprio della voce francese *cantonner?* Ma, ripete l'Uffiziale Napolitano, il verbo *acquartierare* vien già usato con altro significato nella lingua militare....... e sia; sarà questo l'unico dei vocaboli che non possa ricevere due o più significazioni diverse? Non potrà egli correre la stessa sorte del vocabolo francese *arme* che ne ha tanti e tanto diversi? Ogni lingua ha le sue particolarità che la separano da ogni altra, e se nel caso di cui parliamo l'italiana non ha che una voce per due significati, che la francese esprime con due vocaboli diversi, nessuno non potrà tacciarla di povertà, come non se ne potrebbe imputare senza ingiustizia la francese, quando posta al cimento colla nostra, non offre che una voce sola generica per le cinque, o le sei speciali dell'italiana. Così alla voce *nodo*, che quel grande scrittore di guerra, Niccolò Machiavelli, adoperò con somma evidenza nel significato stesso, nel quale la lingua militare francese adopera la voce *noyau*, io non poteva sostituire quella di *nocciolo* inusitata finora in così grave traslato. Però chè la buona critica vieta ai vocabolaristi di trarre le voci a nuovi significati, se questi non vengono prima autorati dall' uso comune, o dalla felice audacia di qualche sommo scrittore. Un altro principio di critica, ignoto pure ad uno de' miei annotatori, impone

alla lessicografia la severa legge di partire accuratamente le voci tecniche di senso proprio e particolare da quelle che per lo stesso uffizio si va foggiando lo stile poetico ed anche l'oratorio: nè sarebbe senza danno d'ogni buon discorso se gli operai ed i fabbri apprendessero dai poeti i vocaboli dei loro mestieri, come non sarebbe senza offesa del buon gusto se questi togliessero da quelli a prestanza le proprie solenni loro denominazioni. Ora chi non vedrebbe l'improprietà della voce *asse*, quando venisse nelle officine sostituita alla tecnica di *sala* (in francese *essieu*)? mentre nessuno non può negare al poeta la facoltà di trarre dal latino quella prima voce per nobilitare un oggetto, che coll' altra vien sempre rappresentato nel suo stato materiale. Ma di queste distinzioni tanto necessarie nelle lingue saranno frequenti nel mio secondo Dizionario ed irrefragabili gli esempi. Nè io mi sono qui proposto di disputare ad una ad una le note che mi sono state apposte, risoluto come sono di rispondere degnamente ai loro autori col mio nuovo lavoro, nel quale essi potranno vedere il caso che ne avrò fatto, e le ragioni che mi hanno portato a rifiutar le une, ad accettar le altre, ad esaminarle tutte con pari diligenza. Certa cosa è che seguendo i loro dettami, e camminando all'avvenante, mi sarebbe stato partito più facile quello di squadernare un Dizionario militare francese, e senza darmi un pensiero al mondo, che i popoli sieno divisi da lingue diverse, tirar giù alla cieca una copia di quelle voci, e voltare senza tanto imbarazzo i *tirailleurs* dei francesi in *tiragliori*, i *sapeurs* in *zapori*, gli *artificiers* in *artificieri*, le *guêtres* in *ghette*, e va dicendo. Toccherò qui di un altro fallo, nel quale mi pare sieno caduti i critici, ed è quello di proporre e di affermare come di uso comune le voci usate nelle loro respettive province e nelle loro particolari ordinanze, come fa segnatamente ed in più luoghi l'Uffiziale Napolitano, e talvolta il Parmigiano, conchiudendo sovente colla formola: *si usa così; si chiama così*. Ad abbattere questo gravissimo errore mirava appunto il primo Dizionario militare, e poche parole basteranno a cacciarlo dalla mente

loro, se vorranno porgere a' miei detti quell'orecchio pacato che ho dato ai loro. Molti sono gli Stati d'Italia, nei quali è ordinata una milizia propria e nazionale, che in ogni sua faccenda fa naturalmente uso del dialetto suo proprio: di qua le denominazioni diverse date nelle diverse province alla cosa stessa: queste differenze inevitabili negli atti della vita comune, e negli esercizi delle arti e dei mestieri, sono anche più manifeste negli ordinamenti, secondochè essi sono stati istituiti talvolta con norme forestiere, talvolta su pratiche antiche, ma tutte proprie del solo paese natìo: quindi non è raro l'incontrare nelle officine militari di questo o di quello Stato appellazioni desunte dal suo più basso volgare per agevolarne l'intelligenza ai soldati ed agli operai, come di notare nel linguaggio più elevato dei varii regolamenti e statuti una frequenza di barbarismi, che accusa manifestamente l'origine straniera donde sono stati tratti. Risulta quindi la necessità di ricorrere ad una lingua generale, nella quale vengano a congiungersi tutti i dialetti particolari, trovandovi ognuno di essi l'interpretazione sincera dei loro vocaboli respettivi: e se questa lingua universale, che dovrebbe servire di turcimanno ai varii popoli d'Italia, non bastasse al bisogno per difetto di buone scritture che abbracciassero tutte le minutissime parti della milizia, nemmeno in questo caso non si potrebbe dare autorità alle voci particolari di questo o quello Stato; però chè ridotta la quistione ai dialetti d'Italia, non si può senza far torto alla ragione contendere il primato al toscano: in questo si avranno da ricercare le voci mancanti alla lingua, ed ove i libri di scrittori illustri vengono meno nelle cose tecniche, le officine e le botteghe di Firenze assumono l'incontrastabile diritto di fornire alla lingua universale d'Italia quello che nelle arti e nei mestieri le manca. Sono questi i canoni della critica nel fatto delle lingue, e se quei signori, a cui parlo, ci vorranno por mente, forse avverrà che messo in disparte il *Noi diciamo*, sieno per riconoscere che non v'ha forza umana che riesca a far dire alle lingue quello che il loro carattere e

l'indole loro rifiutano, e che ogni libertà divien licenza, quando confonde le idee confondendo le parole. Quindi non m'imputeranno a colpa se troveranno ommesso nel nuovo Dizionario il verbo *Completare*, quando la lingua fornisce un miglior vocabolo ad esprimere l'idea rappresentata da questa voce francese; e sarà così del *Casermare*, l'ommissione del quale mi venne apposta da un altro critico; e voglio credere finalmente che la voce *Carrino* con altre di simil conio che mi vennero rimproverate, saranno a mente riposata riconosciute da essi come italiane ed avute in familiarità. Una ultima risposta debbo qui fare all' Uffiziale Napolitano per solo amore di verità, e perchè quel gentile me ne saprà grado: ho detto nel mio primo Dizionario alla voce *Rimbalzo*, che l' applicazione di questa maniera di tiro negli assedi era dovuta all' immortale Vauban; ed il critico riferendosi al detto di un moderno artigliere francese, afferma che questa teorica è d' invenzione italiana, cioè di *Domenico Moretti*, anteriore di più anni al Vauban. Ma se meno fidando nell' autorità straniera e più nelle cose proprie, egli si fosse fatto in mano il libro del Moretti, che Tommaso e non Domenico si chiama, stampato in Brescia l' anno 1672, per Gio. Batt. Gromi, col titolo di *Trattato dell'artiglieria*, avrebbe veduto alle pagine 46 e 47 di esso libro, che quantunque l' A. per difetto di precisione nel linguaggio parli quivi dello *Sbalzo* delle palle da cannone, non tratta tuttavia del tiro di Rimbalzo, ma sibbene del reflesso, cioè di quello, nel quale, secondo la stessa sua definizione, l'angolo dell' incidenza è uguale a quello della reflessione; tiro molto usato a quel tempo per battere di sbieco nei fianchi di un bastione, coperti con orecchioni dai tiri diretti. E questo sia suggello a provare che anche noi profani cerchiamo di attingere le nostre dottrine da ottime fonti, procedendo con tal severità di critica da rendere utili, se possiamo, le nostre indagini anche ai pratici migliori. Al tutto, nell' accommiatarmi da' miei critici, desidero farli sicuri amendue della mia piena riconoscenza, ripetendo qui la sincera protesta, che non una delle loro

osservazioni, teorica o pratica che essa si sia, è stata da me trasandata, e che nel differire di principii rispetto alla lingua ed all'arte di definire, ci accordiamo in tutto che concerne alle nobili discipline da essi professate, cosicchè tornando quelle osservazioni a gran profitto dell'opera mia, non saranno senza vantaggio di questa patria che abbiamo comune.

Non ho creduto dover interrompere il filo di questa già troppo lunga mia lettera per disvelare una grossolana impostura, colla quale altri si prevalse del mio primo Dizionario guastandolo in più luoghi per farlo suo, senza che di questo indegno plagio abbia pur dato segno una volta col far menzione del mio nome. L'opera, nella quale venne a questo modo svisata la mia insieme con quella del Dizionario Marinaresco dello Stratico, del quale per maggior astuzia è stato serbato il nome onde farla più franca col mio, porta questo stranissimo titolo: *Dizionario italiano-scientifico militare per uso di ogni arme contenente le definizioni e gli usi delle diverse voci e comandi riguardanti il linguaggio tecnico delle militari scienze, e di tutte quelle che vi hanno rapporto con l'equivalente in francese accanto di ogni vocabolo e l'indicazione della scienza o arme, cui ogni voce appartiene. Arricchito di erudizioni analoghe. Compilato da Giuseppe Ballerini.* Napoli 1824, 2 vol. in 4.° col ritratto dell'autore. A questo titolo tien dietro la seguente iscrizione dedicatoria anche più strana: *All'amor delle scienze. Face illuminatrice, Spirito animatore dell'umano ingegno, Tu, che me guidasti ne' difficili sentieri delle innumerevoli ricerche, sulle diverse scientifiche militari cognizioni, a Te dedico e consacro i frutti di più anni di penosi travagli. Animato da' tuoi benefici influssi, vidi nascere e divenire adulto il lavor mio, ne scoraggiommi il laberinto inestricabile, in cui intricato io fui; ma prendendo ogni dì nuova vita e vigore, nel seguire le tracce che additavami il tuo incantevole culto, vidi alfin coronata l'Opera mia. Dessa, se degna non è di abbellire il tuo Tempio divino, per la scarsezza d'ingegno di chi ne fu il fabbro e l'artefice, sarà almeno, vivo sicuro, bene accetto il lodevol*

*desio, da cui animato io fui, nell'addossarmi un sì difficile incarco. L'autore!* Ma *l'incarco* gli sarebbe stato più leggero, s' egli avesse deposto le penne altrui per volare colle sole sue ali nel *laberinto inestricabile, in cui fu intricato;* e basti del pseudo-autore e dell'opera, nella quale la parte ridicola abbunda così da disarmare ogni più sdegnosa voglia.

Eccole, ch. signor Direttore, tutta la verità; ecco fatte le sue parti alla critica, siccome aveva promesso, esposte con candore all'Italia le intenzioni del primo Dizionario militare, e svelati i suoi difetti forse con maggior severità di quella che si soglia ragionevolmente aspettare da un Autore: essi peraltro non sono tali da farmi pentire del libro, al quale nessuno non vorrà negare di aver il primo rivolti gl' ingegni italiani ad una parte della lingua dubbia fino allora ed incerta, e di aver posti alcuni valorosi scrittori in grado di trattare i fatti più recenti e le moderne imprese di guerra con sicurezza di vocaboli e con chiarezza di frase. Pochissime saranno le voci che non troveranno più luogo ne' miei secondi lavori, assai più vi ricompariranno corrette ed ampliate, ma oltre al doppio delle prime sarà il numero di quelle che sono state aggiunte: fra queste oso confidarmi che ne verrà vantaggio di più centinaia di nuove alla lingua, se pur mi resta tanto di vita da poter provare coll'evidenza del fatto la sincerità delle mie parole. Ben mi duole di aver così a lungo abusato la pazienza di chi legge, e di aver dovuto parlare di me, però chè il parlar di sè stesso non è per lo più senza vanità di chi parla, nè senza fastidio di chi ascolta; ma il caso mio mi parve tale da portarmi ad uscire dei termini ordinarii per fare in cosa già pubblica, ingenua e pubblica testimonianza. Ella farà, sig. Direttore, quanto meglio le tornerà di questo scritto, e se meglio tornasse abolirlo, lo faccia liberamente, che io starò ad ogni sua determinazione contento.

Torino, 9 luglio 1828.

G. Grassi.

## Cenni statistici dell' Impero Ottomano.
*(Estratti dal Globo.)*

Nel momento attuale in cui l' occhio di tutte le menti europee è rivolto verso la Turchia, cupido a prevedervi o scorgervi gli eventi che minaccian quel potentato nella nostra Europa, opiniamo opera non sgradevole a' nostri lettori quella di mettere sotto gli sguardi loro i pochi ragguagli statistici possibili ad aversi circa un Imperio, il quale se è nei fati condannato a finire, non dovrà la fine sua ad altro che alla barbarie in cui volle immergersi e soffocarsi.

E infatti è difficilissimo, diremmo quasi impossibile, aver notizie positive sugli elementi statistici della potenza ottomana. Non registri di *stato civile*; non censo; non catasto; non misure agrimensoriche; non bilancio finanziero; non rassegne militari; nulla insomma di tutto ciò che costituisce la statistica. Molte delle migliori provincie turche, e soprattutto quelle ove quattro mila anni or sono albeggiavano i lumi della prima civiltà, sono intanto più incognite di quelle delle Americhe scoperte appena tre secoli fa. Sol dalle relazioni de' viaggiatori inglesi francesi e russi, che da 20 anni in quà vi furono più frequenti, si posson trarre alcune nozioni approssimative sul numero degli abitatori, su'capitali interni, e sulle forze militari degli ottomani.

La Signoria della Sublime Porta estendesi anche oggi, qual ne'secoli della maggior possanza sua, in Europa Asia ed Affrica. Ma delle vaste provincie contate fra' suoi dominii, alcune come l' Egitto e gli Stati Barbareschi sono forse sue dipendenti di diritto ma alcerto indipendenti di fatto; mentre altre, quali per esempio le Asiatiche, sono in un grado di ruina e miseria tale a non poterle dare menomamente quel soccorso e cooperamento che un dì le prestavano quando eran fertili ricche e popolatissime.

L' insieme di tutti questi dominii dà all'Imperio Turco una superficie immensa; è la seconda delle più vaste dominazioni sulla terra. Il suo territorio è pressapoco il seguente:

| | | |
|---|---|---|
| Turchia Europea | 23,692. | leghe quadre |
| Turchia Asiatica | 58,750. | „ „ |
| Stati Africani | 36,297. | „ „ |
| Totale della superficie | 118,739. | leghe quadre. |

La quale superficie rapporto a quella di tutti gli altri imperii del globo non è inferiore che alla sola Russia, ascendente in estensione ne' tre continenti (Europa Asia ed America) a 210,000 leghe quadrate. Essa è tripla dell' ampiezza de'dominii austriaci; quadrupla della Francia; ed otto volte più grande del suolo delle isole britanniche. Però gli Stati Barbareschi già da gran tempo suoi vassalli sol di nome; l' Egitto che obbedendo a' soli interessi suoi si è di fatto già emancipato; la Grecia intera da sette anni in sollevazione; poco sicure le altre provincie limitrofe alle greche; le Cicladi quasi tutte non più suddite, e che posson trascinare nell' esempio loro le isole d' Asia; la Moldavia e Vallacchia infine sotto il protettorato russo ed ora invase da eserciti moscoviti; tutte queste deduzioni comunque molto restingessero la latitudine della potenza ottomana, la lasciano intanto più vasta dell' Austria e Prussia prese insieme. Essa avrebbe:

| | | |
|---|---|---|
| In Europa | 10,124. | leghe quadre |
| In Asia | 57,392. | „ „ |
| | Totale 67,516. | „ „ |

Questa residuale superficie è intanto una volta e mezza maggiore dell' austriaca, doppia della germanica confederata, due volte e mezza della francese, e quadrupla della prussiana.

Ma cotanto territorio perde moltissima parte dell'importanza sua ove si consideri che la Turchia asiatica è assai meno una provincia che una colonia lontana, spopolata, malissimo avviata alla sua metropoli, e quel che è peggio, limitrofa a potenti nimici. All' infuori della situazione geografica, in un clima felicissimo, i turchi dominii asiatici sono per l'impero ottomano ciò che la Lapponia è per la Svezia, e la Siberia per la Russia.

Considerandolo separato da' suddetti dominii, un tale imperio ha in Europa pressoapoco 16,128 leghe quadrate; territorio che il fa esso solo più vasto del britannico del prussiano e dell' Italia intera. Esso avrebbe il settimo posto fra gli europei potentati. Anche non computandovi Moldavia e Vallachia, gli rimangono 11,626 leghe quadrate, la quale estensione uguaglia a quella della Gran Brettagna e dell' Ungheria.

Però quantunque ne' riferiti computi avessimo noi segregato tutte le contrade delle antiche provincie greche, ciò malgrado non è inprobabile che non tutti, o almen per ora, non si emancipino, anche ove riesca alla Grecia di emanciparsi. Così per esempio è verosimile che l' Epiro l' Albania la Macedonia e la

Tessaglia rimangano incorporate all'Imperio, nel caso che il Peloponneso pervenga all' *autocrazia*. In siffatto caso la Turchia europea conservando sempre una superficie di 20,593 leghe quadre, verrebbe immediatamente appresso alla Francia, e innanzi della Spagna della Prussia e dell' Inghilterra nella scala delle estensioni de' varii reami d' Europa.

Ora vuolsi volgere uno sguardo sulla popolazione esistente sovra un tale spazio. Imperocchè la popolazione è oggi il gran segreto de' potentati. Non più siamo a' tempi in cui poteasi ambire alla monarchia universale con un esercito di 30 mila uomini come Alessandro Magno e Carlo XII; o vittoriosamente difendere la propria patria con contadini armati alla meglio che fosse possibile come gli Svizzeri nel XIV secolo; o vincere grandi battaglie con sei cannoni; o padroneggiare il Mediterraneo con poche galere. Oggi al nervo e indipendenza de' reami vuolsi un popolo numeroso a segno che ne' patrii perigli possa dar centinaia di migliaia di combattenti, e centinaia di milioni in moneta. Tutte le potenze europee che non avevano queste due condizioni caddero in servitù de' più forti. Nello stato attuale un popolo ricco e numeroso è il solo mezzo che si abbia a rispignere invasioni o conquisti. Con queste premesse gioverà scorgere nel numero degli abitatori della Turchia quali forze, e perciò quali resistenze può essa opporre al colosso che minaccia di schiacciarla.

Intanto ciò che quì ricerchiamo è la cosa più difficile a rinvenirsi. Per chi ponga mente quanto poco esatte notizie si hanno della popolazione degli stati i più civili, ne'quali si hanno tutti gli elementi per averle esattissime, sarà chiaro quanto oscure e incerte debban esser quelle sull' ottomana popolazione. Noi già dicemmo che la Porta non ha istituto veruno di tutti quelli che le potenze europee hanno circa il censo e il catasto; molto meno ha una norma fissa circa i tributi fiscali; e perciò manca ogni dato anche alla presunzione approssimativa sul numero de'suoi sudditi. Indi i viaggiatori che volean più o meno poterlo presumere, si rivolsero ad altri mezzi onde computarlo il men che fosse possibile lontano dal verosimile. Si appigliarono adunque al partito di argomentare la popolazione delle città dalla quantità delle vittuaglie che vi si consumano, quelle delle campagne da' reclutamenti militari. Così fecero con molti stenti e longanimità Hughes, Carlyle, Wilkinson, Holland, Beaujour, Pouqueville, Clarke, Hobbouse, Ivan Kamenskoi ed altri. E noi avrem-

mo voluto poter confortare gli asserti de' distinti viaggiatori in quistione con le dotte e giudiziose osservazioni fatte ultimamente dal sig. Alessandro de Laborde nelle provincie le più interessanti del Levante, e le men cognite. Ma pare che questo diligentissimo osservatore avesse estimato inutile opera quella di un indagine, cui sfugge ogni speranza di buon esito.

Comunque sia, noi riferiremo le ipotesi sulla popolazione intera dell' Impero turco, e la sua ripartizione nelle varie provincie a leghe quadrate:

| | Abitatori | *per ogni* lega quadra |
|---|---|---|
| Turchia Europea | 11,240,000 | 470 |
| Turchia Asiatica | 10,548,000 | 180 |
| Egitto | 3,000,000 | 1800 |
| Totale | 24,788,000 | 294 |

Uopo è però avvertire che il testè presunto numero de'sudditi ottomani era quello innanzi l'insorgere della Grecia. Il quale darebbe alla Turchia il settimo posto in popolazione fra'potentati europei, ed anche il sesto, considerando come accidentale l'unione degli stati della Confederazione germanica. Con ciò vincerebbe essa in popolo undici reami dell' Europa, e non sarebbe inferiore che all' Austria alla Francia ed alla Russia. Ma ciò malgrado con 25,000,000 d'abitatori, cosparsi sovra un territorio di 84,000 leghe quadre, nelle parti europea asiatica africana ed insulare, diviso dal mare o da altre disgiunzioni geografiche, non forma intanto una potenza comparabile a qualunque altra che abbia anche un assai minor numero di anime, purchè stanziino in assai più ristretto spazio, e che possegga i sommi mezzi delle arti e delle ricchezze della civiltà.

La poca popolazione della vasta superficie turca è tale, che anche comprendendovi la Grecia e l' Egitto, non si hanno intanto che sole 240 anime per cadauna lega quadra; nel mentre sull' istesso spazio la Francia ne novera 1200; 1600 l' Inghilterra; 2000 i Paesi Bassi e la Lombardia. Il numero de' soli abitatori del dipartimento della Senna (Parigi) accumulati sovra un suolo di quattro in cinque leghe quadre, non si rinviene negli stati ottomani che percorrendo lo spazio sterminato di 1700 leghe (1); e per fare una leva a stormo di trenta a quaranta mila

(1) Con licenza dello statistico del *Globo*, questo argomento è poco concludente. Le capitali fanno sempre eccezione, ed un ottomano potrebbe ri-

uomini in Turchia, fa duopo chiamare alle armi tutta la popolazione militare di provincie in ampiezza assai maggiore di quella del Belgio o della Sicilia.

Il fertile Egitto, il di cui destino par che sia quello di quasi emanciparsi in ogni ventesimo anno dalla Signoria ottomana, mentre non aumenta che di una sola cinquantesima parte l'ottomano territorio, ne assorbe poi l' ottava della popolazione. È la sola provincia della Porta in cui veggansi affollati in ristretto suolo gli abitatori come nelle piu civili contrade europee. Contiene esso 1800 teste a lega quadra; numero che è il doppio di ciò che si osserva in Allemagna, e più del triplo di quello nella Spagna. La quale popolazione pare che poco differisca dall' antica egiziana, non già sotto i Faraoni che era numerosissima, ma sotto i Tolomei, o a dir meglio i Lagidi. Però in quell' età le regioni dell' Asia minore e della Mesopotamia eran popolose, laddove oggi son incolte e deserte. Queste contrade, nel mentre occupano un suolo di 60 mila leghe quadre non son poi popolate che da 10 in 11 milioni d' uomini. In esse, un dì sì floride ed abitate, oggi non contansi che 180 anime a lega quadra, nell'atto che sull' istesso spazio in Russia, comprendendovi anche le sue gelate provincie artiche, se ne trovan 220.

Chi volesse nella Turchia asiatica riunire un numero d'uomini uguale alla popolazione di Londra, dovrebbe concentrar gli abitatori di 7000 leghe quadre, ossia di una superficie maggiore di quella dell' Inghilterra intera. Esiste invero nelle turche provincie asiatiche un popolo sufficiente a dare una leva a stormo di 400 mila uomini, o un esercito regolare di 200 mila; ma quasi insuperabili son le difficoltà per raccoglierli e riunirli. Ogni uomo tale a divenir milite o soldato, è lontano tre leghe e mezza dall' altro uomo che dovrebbe essere il suo compagnone. Ove si raccogliesse in un punto un corpo di mille uomini, questo luogo di riunione sarebbe 300 leghe distante dall' altro in cui se ne potrebbero riunire altri mille. Egli è perciò che l' esercito persiano, sì poco formidabile che non potè menomamente far fronte al russo nell' ultima guerra, invase intanto con ogni facilità e senza alcuna resistenza la Turchia asiatica nel 1822. Esso invase sì le provincie meridionali come le settentrionali con eguale esito felice: e sarebbesi impadronito tanto di Erzerum

volgere l' argomento istesso comparando la popolazione di Costantinopoli con quella de' dipartimenti i men popolati della Francia.

*Nota del Traduttore.*

quanto di Bagdad senza lo spavento della peste che soffermandolo lo sbandò e volse in fuga. La Turchia Asiatica adunque anzichè poter soccorrere l'Europea, avrà bisogno di chiederne soccorsi per resistere all' esercito moscovita del Caucaso. Il più che se ne può trarre è qualche torma levata in fretta nella Natolia o ne' *pascialikati* i più prossimi a Costantinopoli. Si è tanto lungi dal vero credendo alla possibilità di chiamar dall'Asia in Europa 100 mila Curdi, che sei anni fa nella citata guerra con la Persia, si potè appena, facendo un bando di leva a stormo, riunire un informe corpo di 50 mila.

Le forze militari dell'Egitto, pressapoco uguali a quelle della Svezia, potrebbero meglio delle milizie asiatiche concorrere alla difesa dell' Imperio Ottomano. Ma ad ottenerlo vorrebbesi che l' Egitto istesso non potesse essere minacciato anch' esso, e che il suo esercito potesse essere condotto nella Romania con la medesima facilità con cui fu trasportato in Morea. Le quali condizioni son poco sperabili o ammisibili, visto che Mehemed Aly fu celere a mandar i suoi battaglioni contro a' greci men per divozione al Sultano che per ambizione sua.

Devesi insomma considerare la Turchia Europea come ridotta alle sole forze e mezzi europei corrispondenti al numero degli europei suoi sudditi. Ecco il quadro di questi ultimi onde argomentare quello delle sue armi disponibili:

| *Provincie* | *Abitatori* |
|---|---|
| Romania | 2,280,000 |
| Bulgaria | 1,440,000 |
| Servia e Bosnia | 1,680,000 |
| Moldavia e Vallachia | 1,880,000 |
| Macedonia | 1,160,000 |
| Albania | 1,490,000 |
| Livadia | 850,000 |
| Morea | 420,000 |
| Cicladi | 80,000 |
| Totale | 11,240,000. |

Da questi termini numerici gioverà considerar le conseguenze militari e politiche che se ne posson dedurre.

Pria dell'insurrezione greca la Turchia Europea era il sesto dei potentati d' Europa per superficie, e il nono per popolazione. Il numero de'suoi abitatori uguagliava il terzo della popolazione francese, la metà della britannica, e qualche migliaio meno della prussiana o della spagnola. Ma i vantaggi di questa nume-

rosità eran fatti illusorii dalla disseminazione de'suoi sudditi sovra un vastissimo territorio, e dalla differenza loro in religione, favella, e stato politico. Le quali diversità di culto idioma e diritti facendo padroni e ricchi alcuni, schiavi e miseri altri, tengono necessariamente nel seno dello stato una perpetua civile discordia ed una irreconciliabile nimistà fra' sudditi. Le seguenti indagini mostreranno e il grado di forza che l'Impero Ottomano traeva da cadauna delle sue provincie europee, e la somma delle perdite sì avute come alla vigilia di avere.

La Grecia finora insorta comprende la Livadia la Morea e le Cicladi. Il suo territorio è di 3227 leghe quadre; e perciò alcun poco maggiore di quello de' Paesi Bassi, alcun poco minore della Danimarca o del Portogallo. Intanto la sua popolazione, pria dello scoppio della guerra, era di 1,350,000 abitanti. Ed ecco che le attuali Lande dell' Annover sono più popolate delle regioni ove un tempo erano Sparta Tebe Argo Corinto e Atene. Al pari che ne' cantoni più diserti della Scozia non vi si contano se non 420 persone a lega quadra, nel mentre che l' Attica ne' suoi tempi floridi venti secoli fa contenea sull'istesso spazio un numero d'anime quindici volte maggiore del predetto.

Argomentando sugli antichi storici greci, si rinviene che il Peloponneso era popolato da più di 1,130,000 abitanti nell' epoca dell' invasione persiana. Vi eran dunque allora 965 anime a lega quadra. Oggi la Morea non avendo che 400000 individui non ne ha che 360 per cadauna lega quadrata; e vi sono anche alcuni viaggiatori che diminuiscono un tal numero a 260; ossia al quarto dell' antica popolazione greca.

Le Cicladi son più popolose sì della Livadia come della Morea, poichè hanno 615 anime per cadauna lega quadra. Col quale numero esse uguagliano il grado di popolazione del territorio austriaco o polacco, e dimostrano evidentemente il beneficio dell' emancipazione. La Morea e la Livadia guerreggiano da pochi anni per ottenerla: ma le isole son di fatto emancipate da mezzo secolo in qua; e quindi da mezzo secolo vi crebbe con l' agiatezza e il commercio il numero degli abitatori.

Se le provincie greche di terra ferma pervenissero all' indipendenza loro, vorrebbesi un secolo perchè quelle arse e devastate contrade ricuperassero la floridezza e popolazione di cui godevano nel tempo delle antiche republiche.

La perdita della Livadia della Morea e delle Cicladi menoma l' europeo dominio ottomano di un settimo circa la superficie, e di un ottavo relativamente alla popolazione. La Turchia ha con

esse perduto ciò che perderebbe la Francia se fosse smembrata della Brettagna o della Normandia.

Però è inammissibile l' ipotesi che l' incendio dell' insurrezione greca non si estenda a borea delle provincie già insorte, non tostochè le forze turche dovranno accorrere al Danubio per opporsi alle armi russe. Questo evento, che già ebbe luogo, vibrerà un colpo mortalissimo all' imperio ottomano. Le due regioni, un dì sì celebri col nome di Macedonia e d' Epiro, oggi indicate con quello de' Pascialikati di Ianina o d'Albania, hanno una superficie di 4463 leghe quadrate, ed una popolazione di due milioni e mezzo d' anime. Hanno esse dunque 600 teste per cadauna lega, ossia lo stesso grado popoloso del territorio spagnolo.

La Porta già indebolita con la sollevazione della Grecia, il sarà maggiormente con la rivolta delle testè dette due provincie, la quale le toglierà una porzione di superficie uguale a quella del reame di Napoli, ed un numero di abitatori pari a quello della Lombardia o della Svezia. L'emancipazione macedonica ed epirica congiunta alla greca torrà alla Turchia Europea un territorio di 7600 leghe quadre, e quattro milioni di sudditi; ossia una superficie uguale a quella dell' Inghilterra, ed una popolazione numerosa quanto la belgica. Con ciò perderà la terza parte di popolo come di estensione.

La suddetta emancipazione sarà per la Turchia ciò che sarebbe per l' Inghilterra la perdita della Scozia intera, o per la Francia quella di 28 dipartimenti, la quale diminuzione la riduce ad un territorio ampio quanto la Norvegia, e ad una popolazione uguale a quella dell' Irlanda.

La guerra con la Russia, che costringe la Turchia a concentrar le sue forze nella Romania per difender Costantinopoli, mentre fa più certa l' emancipazione della Morea e della Livadia, e più probabile l' insurrezione della Macedonia e dell' Epiro, le tolse poi di fatto i due principati di Moldavia e Vallachia. Il quale conquisto già menomò l'Imperio Ottomano di un terzo del suo territorio, ed un quarto della sua popolazione europea.

I suddetti due principati son ampi quanto il reame delle Due Sicilie, e popolosi come la Danimarca o la Svizzera. Ecco dunque altri due milioni d' uomini, e cinque mila leghe quadre di superficie tolte agli europei dominii ottomani.

Qualunque sia l' esito della guerra attuale, termini essa con la pace o con l' espulsione total de' turchi dall'Europa, potrebbe accadere che la Moldavia e la Vallachia fossero per sempre perdute dalla Porta. Indi non le rimarrebbero nell'Europa istessa che 10 mila

leghe quadre e cinque milioni e mezzo d' anime ; ossia una superficie uguale all' Ungheria, ed una popolazione inferiore a quella delle due Sicilie o del Regno de' Paesi bassi.

Volgiamo ora lo sguardo alle altre provincie turche in Europa. La Bosnia e l' Illiria ottomana non danno o dar possono aiuto alcuno all' imperio. La distanza loro dal teatro della guerra è tale che fora stato necessario da quattro mesi innanzi riunirvi le forze e leve d' uomini che vi si posson raccogliere, perchè questi potessero assistere alla grande lite la quale si deciderà su' campi di battaglia presso Adrianopoli. D'altra banda la Servia, sempre sì rivoltosa energica e perseverante nel desiderio di scuotere il giogo ottomano, non rimane soggetta alla Porta se non mercè il solo fragilissimo vincolo degli ostaggi. Son questi insieme co' presidii in qualche fortezza le sole guarentigie che la Porta ha circa la quiete e fedeltà serviana.

Queste tre provincie impotenti d' ogni menomo soccorso allo stato negli attuali suoi perigli, hanno 5213 leghe quadre, e 1,680,000 abitanti. Il governo tirannico che da più secoli subiscono le ridussero al grado minimo nella scala della popolazione europea. Appena contansi 322 teste a lega quadrata. In tal modo una popolazione uguale a quella della Sicilia trovasi cosparsa sovra una superficie vasta quanto quella della Polonia.

Rimangono adunque alla Porta la Bulgaria e la Romania. Ecco le due provincie nelle quali si ristringe tutta la vera potenza ottomana in Europa. Il territorio loro non eccede l' ampiezza di 5000 leghe quadre; e la popolazione approssimativamente computata, dando 1,440,000 alla Bulgaria ed alla Romania 2,280,000, ammonterebbe a 3,720,000 abitatori. Indi avrebbonsi 744 teste a lega quadra, come nelle montagne dell' Elvezia, o nelle Lande dell' Annover. Forse anche meno pure ; imperocchè 600,000 anime sono assorbite dalle popolazioni di Costantinopoli Adrianopoli e Sofia ; porzione che riduce al numero di 625 anime per lega quadra il popolo del terreno generale delle due provincie indicate. Le sole contrade le men popolose della Spagna possono compararsi a quelle della Turchia. Ma in Ispagna tutti gli abitatori hanno la stessa religione, la medesima favella, uguale amor patrio, uguale odio allo straniero ; laddove nell' imperio turco i popoli favellan varie lingue, professano diversi culti, e son mossi sì da contrarie tradizioni come da opposti interessi. Il Bulgaro brama ciò che il Turco abborre, e viceversa. Costantinopoli istessa, comunque capitale dell' imperio, residenza del-

l'imperante, e metropoli dell' islamismo (1), ha intanto una quarta parte de' suoi abitanti composta di Greci Israeliti Armeni e Cristiani d'ogni setta; ossia di gente che ha in esecrazione i Turchi e sospira l' arrivo non che il dominio de' Russi. Questa interna porzione di popolo rubbello o inimico è debole, è disarmata, e può essere da un momento all' altro massacrata da' suoi tiranni; ciò è vero; ma che ella viva o muoia, non perciò gli Islamiti ne avranno un soldato di più o di meno; e l' esercito loro invece d' essere proporzionale al numero de' sudditi, è nel giorno de' perigli pubblici diminuito di tutti quei cittadini che la barbarie e l' intolleranza condannarono alla schiavitù ed all' avvilimento.

Ignorasi quale sia la precisa sottrazione che il numero de' *rajah*, ossia infedeli, fa alla popolazione totale della Romania e della Bulgaria. L' ipotesi più probabile è che essi eccedano gli 800,000; la quale farebbe che nelle due provincie onde è composta la maggiore o unica forza dello stato in Europa, la popolazione ammonti appena a tre milioni d' anime.

Ove si eccettui la Danimarca e la Confederazione elvetica non vi è in Europa un potentato sovrano che sia più debole del Turco. Il regno de' Paesi bassi e quello delle due Sicilie il superano del doppio. Il Piemonte e finanche il Portogallo il lascian dietro in potenza. Otto soli nostri dipartimenti medii basterebbero per superarlo in popolazione, e ve ne vorrebbero appena tre come quello detto del Nord (Lilla) per uguagliarlo.

Se vuolsi conoscere la resistenza che un tal numero di popolo può apporre all' invasore, è necessario indagare la proporzione massima che alle sue leve a stormo potè dare una nazione moderna, la quale minacciata da tutta Europa, volle piuttosto rischiar tutto che concedere la menoma cosa. La Francia nel 1793 popolosa di 25 milioni d' abitatori, armò tre milioni di guardie nazionali, e oppose nelle frontiere eserciti ascendenti a 1,400,000 guerrieri. La sua leva a stormo adunque fu come 1 a 8, e la milizia ordinata come 1 a 18. Era quasi il quinto della popolazione intera che corse alle armi. Ciò videsi qualche volta ne' sommi perigli pubblici delle repubbliche antiche. Ma nell' istoria de' popoli moderni non trovasi un altro esempio di un cotanto sforzo fatto per rispingere lo straniero e scampare alla conquista. Or è lecito dubitare che la Turchia voglia o possa fare quel che non

(1) A noi pare che la Mecca e non Costantinopoli sia la capitale dell'Islamismo.

*Nota del Traduttore.*

fece nè la bellicosa Polonia nel 1795, nè l'ostinata Spagna dal 1808 al 1814, nè l'esaltatissima Prussia nel 1813. Se il fanatismo religioso de' Mussulmani rinnovasse l'alto fatto francese, la Porta avrebbe 375,000 combattenti collettizi e due eserciti regolari di 80,000 uomini per cadauno, onde difendere il sormontamento del Balkan e la capitale dell' Impero. Ma ad ottener tali forze e tali risultati non basta il solo esaltamento popolare; voglionsi anche tutti i soccorsi della civiltà; voglionsi ordini costituiti nelle leve e saperle comporre, armare, istruire, equipaggiare; voglionsi artiglierie comandate da ufficiali istruiti i quali godano della fiducia de' soldati; voglionsi infine e soprattutto le vittuaglie a tempo raccolte e con economia amministrate per la sussistenza di tante genti. La Turchia ostinandosi a rimaner nello stato barbaro ed incolto in cui erano le sue tribù quando sbucarono dalle montagne asiatiche, si è privata di tutti questi potenti e indispensabili aiuti. La sua vera popolazione europea, ridotta inferiore a quella del Portogallo ed incapace anche di fare i medesimi sforzi che il Portogallo fece nell' anno 1812, potrà tutt' al più mettere in campo un esercito di 60,000 uomini, e bandire una leva a stormo di due per cento. Ed ammettendo che quest' ultima facciasi doppia della supposta, lo che eccederebbe ciò che fu visto in Alemagna nell' accanita guerra ultima, la Porta non avrebbe che 120,000 uomini ad opporre a'Russi.

---

*La Fidanzata Ligure, ossia usi, costumanze e caratteri dei popoli della Riviera ai nostri tempi. Opera dell'Aut. della Sibilla Odaleta.* Milano, Stella 1828.

La bella e bizzarra Fidanzata ligure non ebbe tra noi così lieta accoglienza come la vecchia Sibilla Odaleta. Io per me considero questo nuovo romanzo come un buon passo dall'A. avanzato nel cammino dell' arte. Parve primieramente a taluni bugiardo quel titolo che prometteva la pittura degli usi e delle costumanze della Riviera di Genova a'tempi nostri: e fu detto che le cose nel Romanzo trattate potevano, sottosopra, convenire a tutte le riviere del mondo. Io non so se l'A. avrebbe meglio fatto ad omettere quella promessa nella fronte dell'Opera; ma ben cre-

do che poco più si poteva aspettare da lui , anche quando egli avesse più sollecitamente pensato a adempirla. *Ne'tempi nostri* i costumi e i caratteri della nazione italiana, e per certa conformità di vicende, e per le agevolate comunicazioni interne ed esterne , e sopratutto per la recente unione , breve sì ma potente , che le lacerate sue membra attaccò comecchessia al gran colosso dell'Impero francese ; i costumi , dico , e i caratteri , perduta gran parte dell'antica originalità , si appianarono alquanto a forme di apparente o similitudine od eguaglianza. L'A. adunque non potea se non cogliere quelle differenze immutabili che risultano dalla fisica posizione ; e le colse . Incomincia il Romanzo da una descrizione delle parti più amene di quella riviera ; descrizione che certo non può scambiarsi con altri luoghi anche simili : poi la vista delle ville che circondano l' osteria del *Bel Mulattiere* ( p. 46 , 52 , 56 ) ; poi il cenno de' dipinti genovesi ( p. 61 ) ; e dell' uso di patteggiar con iscritta il diritto di villeggiare ( p. 86 ); e la bella pittura de' mulattieri ( p. 200); e le allusioni a'contrabbandi (p. 35 , 337), al dialetto ( p. 117 ), all'interesse regolatore principale di tutti gli uomini ma de' Genovesi principalmente ( p. 101 , 395 ) , al modo di considerare la nobiltà ( p. 110 ) ; e quel tocco della marina illuminata dalla luna , e degli Appennini che ritardano l'Aurora ; ci rammentano che la scena è la Riviera di Genova. Aggiungi la commemorazione del *mesaro* , e della *moneta* ( p. 432 ) , e della sedia portatile e delle fieschine ( p. 275 , 286 , 432 , 630 ) , e del pallore delle belle di Liguria ( p. 247 ): aggiungi la bella pittura del Monte Nero e di que' carbonari ( p. 323 28 ) ; e del corso delle stagioni lassù ( p. 391 ) ; e il continuo accennare al mar vicino ( p. 533 ), alle navi del porto ( p. 524 ), alla contumacia ( p. 577 , 607 ) ; che sono richiami alla memoria , sono aiuti alla fantasia del lettore: sono inoltre a'posteri preziosi documenti della storia del secolo . Ed ecco il vantaggio de'soggetti scelti dal tempo in cui scrive l'A.; che, oltre al cansare tutti quegli anacronismi in che per ignoranza inevitabile de'menomi usi del tempo passato egli

dovrebbe inciampare, il suo libro è di più un monumento storico de' menomi usi e costumi dell' età sua; e la sua testimonianza acquista peso d'autorità presso gli eruditi avvenire.

II. Quanto al disegno, nulla più semplice. Due innamorati sono sturbati dalle lor nozze per la vendetta amorosa d'una Marchesa, la qual manda a questo fine un ribaldo di Spagna in Italia. Il Ribaldo si precipita con lo sposo da una rupe; spaventa la sposa col salutarla in un ballo; intercetta le lettere; uccide un suo complice, è preso, condannato: e i due amanti tornano tranquilli e felici: quest'è 'l tutto. Povero il disegno, anzi misero; ma, confessato il difetto, tanto più notabile la ricchezza della mente che seppe con tanta abbondanza di bellezza fregiarlo. Povero, dissi: e aggiungerò senza scopo. Checchè da taluno si creda, una descrizione lunghissima, che si faccia pur per la smania di descrivere, e pel piacere di tener desta la curiosità, sarà cosa somma per l' ingegno spesovi sopra; ma, a riguardarla con l' occhio della ragione, sarà sempre opera puerile.

Nè la semplicità del disegno lo salva da tutta inverisimiglianza. Una Marchesa che per vendicare lo sprezzato suo affetto, manda di Spagna in Italia un ribaldo a disturbare anche col ferro le nozze d' Enrico, non è un personaggio del secolo decimonono; e poniamol pure in Ispagna. Il nodo principale pertanto non poggia abbastanza sul vero: pur dà meno in falso delle streghérie d'Odaleta, e della perversità dell' Ebreo. Così, venendo a' particolari, la stizza dell'ostessa al vedere un incognito ch'ella teme sia un direttore di strade, troppo leggermente s'accende, e troppo buonamente si placa (p. 40-45). La baruffa d' Enrico con l' incognito là sull' orlo del precipizio, oltre all' avere un non so chè di ridicolo quando alla fine se ne rileva l' arcano, ha troppo dell'inconveniente alla dignità e alla bontà di cuore dipinta nell' illustre spagnuolo (p. 186). Nè quel dare a Brigida Erasmo per compagno in un viaggio sì difficile e sì importante; Erasmo già noto per ridicola inettitudine ai più facili uffizii della vi-

ta; (p. 336) nè quello sceglierlo che fa Brigida stessa di nuovo per testimone alle confessioni del complice moribondo; nè quel cappuccino portatore della lettera d'un giudice in casa del Contarini, son circostanze che paian simili al vero. Pur tutte hanno nella narrazione una scusa: e ciò prova il molto senno, e la migliorata arte del valente A. n.

III. Che se si pensi alle insuperabili difficoltà che presenta il genere stesso di propria essenza, si vedrà, l'inverisimiglianza, più o meno velata, essere il necessario difetto di tutte le fantasie che non abbiano nella storia lor base. C'è un vero, io lo so, che non par verisimile: tanto alcuni de' fatti storici, e antichi e recenti, ci appaiono strani, e lungi dall' usate concezioni della mente, e dal corso ordinario delle cose nel mondo. Troppo lungo discorso si vorrebbe a mostrare, come da queste straordinarietà della storia possa appunto il romanziere e il poeta trarre quel pascolo all' avida curiosità de' lettori, e all'ardita fantasia propria, ch' egli finora cercava nel campo delle invenzioni vaghe, vacue, e da ogni lato esagerate oltre ai limiti della natura; a mostrare come nel preparare lo scoppio d' uno straordinario avvenimento ma vero, la mente del narratore sia potentemente aiutata dalle circostanze storiche già note e certe, dalla preziosa coscienza di narrare la verità, coscienza che assoda in mirabil modo e raddoppia le forze dell' affetto, della fantasia, dello stile. Da questa serie di considerazioni risulterebbe un magnifico elogio alla storia de' *Promessi sposi*; dove l'autore con tanto ardire cogliendo que' straordinarii fatti della Monaca, dell'Innominato, della fame, della peste, si gettò in questo quasi rapido fiume di verità, ne diresse il corso, le ineguaglianze del terreno sottoposto adeguò con la sapienza dell' arte; cioè gli affetti e gli avvenimenti che oltrepassavano il noto corso della natura qual noi la veggiamo, seppe preparare, maturare, congiungere con gli avvenimenti e con gli affetti a noi più familiari e più noti; per modo che la straordinarietà ne dispare e sola ne riman la grandezza. Ma ad altro luogo serbiamo lo svolgere

quest' idea: quì, concesso che il Vero storico ha spesso dello strano tanto, che audacia parrebbe il voler farne soggetto a poesia, soggiungiamo che sola la storia può salvare dalla turpe macchia della inverisimiglianza la concezione de' fatti, qual'ella s'opera nella imaginazione dell'uomo. Io non prendo di ciò gli esempi nè dagli sguaiati romanzi del secolo passato; e nè meno dal gran fecondatore della Bellezza storica, Walter Scott, che nella parte inventiva tante volte e così visibilmente trascende i confini d' ogni verisimiglianza: io rammento i *Promessi sposi*; e le furberie con che Agnese trae fuor di casa Perpetua a quell' ora nel mese di novembre; e la tanta timidità di Lucia che si tiene sospesa, intantochè D. Abbondio ha il tempo di rovesciare e calamaio e lucerna, e quel mirabile accordarsi di circostanze tutte nel punto che il Sacrestano suona dal campanile a martello; e, oltre parecchie altre cose di simil genere, la gran disarmonia di caratteri, di affetti, di tuono, ch' è tra la parte inventata e la parte storica di quell'insigne lavoro. Questo dunque si pongano bene in mente i romanzieri novelli: che senza il sussidio della storia, oltre all' esagerazione de' caratteri, all' indeterminato delle descrizioni, al vago delle fantasie, s' ha, ch' è il peggio, l' inverisimile del disegno. Di che quando il lettore comincia ad accorgersi, le più splendide bellezze, se pur talora non si convertono in macchie, gli appaiono languide e inefficaci; e i più vivi affetti, non gli scendono al cuore. Ora ognun vede, che più noi cresciamo in civiltà, vale a dire, in senno, più questo difetto si fa visibile, e offende. Le fiabe sono pe' barbari, e pe' fanciulli.

IV. Ma quanto più gravi sono le imperfezioni del genere, tant'è più da ammirarsi la forza dell'ingegno che potè superarle. E questa forza l'A. n. dimostra principalmente ne'caratteri, ch'era la parte più debole del primo romanzo; ed è forse di questo la principale bellezza. Quell'ostessa, sebbene a taluni (p. 25) paja sostener troppo lunga e troppo notabil parte nel Dramma, pure ha un carattere molto spiccato e veramente suo: quella piccola Violanti-

na (p. 55), che pur si mostra così poco, ha una figura sua propria anch' essa; e tu te ne formi nel pensiero e te ne serbi netta un' imagine. Quel Predicatore, a dir vero, è troppo sguaiato: ma non è carattere falso: e certo gioverebbe a taluni l'accorgersi che cotesto strisciar nelle case de' grandi, e far la parte ora del soverchiatore, ora del soverchiato, è cosa, più che ad altri, al sacro carattere degli ecclesiastici inconveniente. Quell'Erasmo (p. 147) sarebbe veramente un'amabile creatura, se l'A. non lo avesse fatto l' ideale della sbadataggine e della semplicità letteraria. Il bello ideale, quale da molto tempo il veggiamo nella pratica letteraria è certamente un' inezia: ma il Brutto ideale è un po' peggio. L'A. avrà creduto dipingere una persona reale; ma non pensò che essere insieme tanto buono e tanto inetto, non è assolutamente possibile. Moderi il ch. A. tutto ciò che il suo Erasmo ha d' arlecchinesco e di scempiato; e ne farà un bel carattere, e nuovo, e degno d' essere vagheggiato e baciato, come Ida dicea. La signora Lauretta (p. 157) è cosa reale anch' essa; non è un tipo generico delle vecchie nubili; è una tal vecchia, nè buona nè cattiva, amica de' frati, nemica di chiunque irriti un poco il suo irritabile orgoglio; che fa il bene e il male con indifferenza: ridicola, nulla. Clementina, (p. 183) l'amica d'Ida, co'suoi fiori, co'suoi uccelletti, ci si mostra appena, e pur si fa conoscere e amare. L' incognito dal Mantel Bruno è un assassino non punto simile a quelli che ogni poeta e romanziere d' oltremonti si crede in debito di trarre dall' Italia quasi da miniera di viltà e di delitti; ma è quale può farlo l' indole spagnuola depravata, e un grande orgoglio plebeo avvelenato dall'arroganza patrizia. Quel dottor Benci (p. 232) è un medico alquanto raro a trovarsi, ma non è punto ideale, perchè il suo merito non ha pretensioni sotto la penna del narratore; il quale lo vagheggia e lo loda con sufficiente moderazione, tanto che basta per credergli. Enrico, lo sposo, è dei meno accuratamente dipinti: e pur questo non pare difetto. La ragione dell' avere offerta l' imagine sua così in lontananza e quasi sfumata, è, s' io non erro, ch'ell'era troppo vi-

cina all'Autore. Certo, di tutti i personaggi dell'azione, Enrico è quegli il cui stato più s'assomiglia allo stato del narratore: ond'è che il carattere d'Enrico gli si presentò come sentimento piuttosto che come imagine. Questa a me pare la spiegazione di molti quasi arcani dell'arte. Degli oggetti semplicemente osservati a certa distanza, l'A. riconosce le particolarità, abbraccia il tutto, li discerne, li giudica, li rammenta netto e preciso: negli oggetti tra' quali egli entra in alcuna guisa non solo come spettatore, ma come attore, foss'anche passivo; ne' quali egli mette, a così dire, del suo; la Natura reale gli si presenta alterata dalle impressioni dell'amore di sè; le forme ne vengono impicciolite o aggrandite, i colori ora più vivi or più languidi: l'intero della cosa si mostra da un solo lato, e questo lato medesimo non è che un punto; poichè nell'unità del sentimento, ogni gradazione, ogn' intervallo par quasi svanire. Ell'è questa unità, che negli autori interessati come che sia al carattere che dipingono, viene degenerando in viziosa uniformità; sicchè quando il sentimento è portato a certa tensione, ed occupa troppo la mente ed il cuore, tinge di sè tutti quanti gli oggetti, anche quelli a' quali non parrebbe punto interessato; e diventa sistema. Da ciò segue, che la stessa profondità dell'affetto, la stessa intensità del pensiero, nel romanziere e nel poeta narratore può tornare in difetto. Con ciò si spiega un detto che a molti dovrà sembrar paradosso: " che certi uomini son troppo buoni, troppo grandi per poter fare un buon romanzo, una buona tragedia ". A non lasciarsi predominar dal sistema, nell'osservazione, nella pittura degli uomini e delle cose, bisogna non ci portare nessuna prevenzione di pensiero o d'affetto; bisogna non ci aver meditato troppo, nè troppo averne sentito. La mente dee venir quasi vergine al vagheggiamento della verità; tutta docile, tutta pieghevole ai menomi impulsi di quell'affetto o lieto o tristo ch'è quasi la mente che agita la gran mole de'fatti; tutta intenta a raccogliere fino i briccioli, se così posso dire, della

verità; tutta aperta alle esterne ispirazioni; non ardita a lanciarsi sul suo soggetto come sopra una preda; ma raccolta in sè stessa a riceverlo, a lasciarsene affatto signoreggiare. Questa rara docilità richiede, è vero, somma delicatezza di sentimento; ma la vuole (e quest'è il difficile) non occupata; e, come io diceva testè, la vuol vergine. Quindi in Walter Scott tanta individualità di caratteri; perch'egli nel bene e nel male porta quella indifferenza d'osservazione che va fino a parer difettosa: quindi in Alessandro Manzoni i caratteri tanto generici, e a quando a quando ideali, perchè per quell'altissima mente i fatti non passano senza tingersi delle idee dominanti, e un po' sistematiche dell'Autore; e gli uomini senza riformarsi quasi tutti entro un certo modello che da fisionomie anche diverse fa trasparire il medesimo sentimento; che dà a tutti quasi una ragione medesima di loro esistenza[1].

V. Ed è questo pregio appunto della troppa profondità del pensiero e dell'affetto che conduce il Romanziere ed il tragico a quel falso ideale, ch'è più sovente l'effetto d'un sentire fiacco e d'un gretto pensare. Addentrandosi più e più nella meditazione del tema, la mente di necessità viene a toccarne gli ultimi confini, viene a sopprimere la considerazione di quelle minute gradazioni, le quali, modificando all'infinito l'essenza del soggetto, gli danno quel carattere d'individualità, che sovente è un'eccezione alla regola, piuttosto che un'applicazione della regola stessa. Ed è questo appunto il difetto di ciò che si chiama ideale: non saper cogliere nel vero punto il bene ed il male: ma questo e quello condurre fino alle ultime conseguenze. L'artista inesperto lo fa per inscizia, perchè conosce che altrimenti non saprebbe con l'imperfetta arte sua dar carattere alcuno al lavoro: l'artista dotto ci cade, perchè nel soggetto particolare cercando troppo la regola universale che lo domina e informa, confonde questo con quella; e nel dipingere un individuo, gli affibbia sole e tutte le qualità delle specie. Ecco perchè nel Carmagnola, a cagione d'esempio, un avventuriere, cer-

tamente valoroso, nell'armi, e in alcuni atti, se così piace, generoso, non ci viene mostrato che dal lato suo buono; non ci si presenta già come un venditore della propria vita e dell' altrui, del coraggio, della fede, come un uomo che combatte pur pel lucro del combattere, e per la gloria di ammazzare degli uomini, che fa della strage un mestiero, che, in certo senso, è più vile del carnefice istesso: ma sì come un cognato tradito, come un guerriero innocente ingiustamente strascinato al patibolo, come un amico, un padre, un marito infelice. Io so bene che il giudizio che noi del suo mestiere portiamo non potea certo entrare, così netto e severo, nell' anima sua: ma non credo che i pregiudizii d' un tempo corrotto possano sopprimere il senso di naturale umanità e rettitudine in modo da non ne lasciar traccia neppure come di lontano sospetto. Non veggo, perchè sconvenisse mostrare, comecchesia, il Carmagnola degno di biasimo in accettare il comando dell' armi Venete: o almeno fare in modo che l'affetto dalla sua morte ispirato non sia di semplice compassione, come d' uomo in tutto innocente. Questi affetti semplici, puri d'ogni mondiglia, liberi d'ogni contrappeso di sentimenti contrarii, non possono assolutamente esser veri; e di più tornan languidi ed ammezzati; giacchè il vero sublime, come egregiamente osservava il Manzoni stesso, risulta non dall'investirsi nella passione dall' attore rappresentata, e interessarvisi, ma dall'innalzarsi in una sfera d'idee più alte e più vaste, donde misurare e le scuse del male, e le macchie del bene; e dal misto d'entrambi trarre una conseguenza ben più vera e più piena che non si farebbe dal considerarli divisi e puri: astrazione nelle umane cose impossibile ad avverarsi. — Da questa già troppo lunga, ma non inutile digressione, torniamo alla nostra Fidanzata; e seguitiam dei caratteri.

VI. Salta-Fornace è una creazione originale; e dopo la bella Ida questo brutto carbonaro è il più bel carattere, al parer mio, del Romanzo. Il signor Contarini è tratteggiato senza quella minuziosa diligenza, che, volendo dare risalto a tutto, dà al tutto un colore monotono; e

per soverchia tensione riesce in languore continuo: però quel buon padre ci piace tanto. Il barbiere Tosonotto è una caricatura piacevole; ma sua moglie con quegl' intercalari e con quella loquacità, ch'è ormai un luogo comune di goffo ridicolo, annoia Micheluccio poco men dello sciocco Belfiore; Porcospino, è un vero ceffo di spia. Adulatore del più forte, beffardo contro gli avvinti, vilmente audace e audacemente vigliacco; venale nell' anima; amico insieme e traditore dei carbonari del Monte Nero; losco, cianciatore ampolloso; quel Porcospino è veramente una spia.

E la povera Ida? — Se questo libro non avess' altro di Bello, basterebbe quella sola figura della Fidanzata a mostrarci nell' A. un ingegno che *diventerà originale* Dico, che diventerà: se vorrà abbandonarsi alle sue ispirazioni, lasciar da canto ogni pretensione di spirito accattato, d' erudizione posticcia; ispirarsi del Vero. Quest'Ida è certamente una concezione nuova, delicata, coraggiosa; e, ciò che più monta, felicemente condotta. L'A. vagheggia da tutti i lati Ida sua; sempre qualche nuova qualità se ne mostra; e le nuove armonizzan sempre con l'idea viva, del carattere suo già formataci in cuore. Questo tratteggiare una figura a riprese, lasciare che i suoi movimenti, a dir così, ne svolgano tutte le forme, è un istinto d'arte, a mio credere, nuovo; e certamente notabile. Par quasi che l'artista non operi se non se quando un secreto impulso vel move; pigli il suo quadro, e ne segni alcune linee, poi lo lasci a miglior tempo, e di nuovo lo ripigli; e il bisogno ch'ei sente di rendere agli occhi suoi propri più viva l'imagine, gli guidi la mano agli ultimi tocchi. Così nel corso del lavoro la mente dura sempre nel fervore, se così posso dire, nell'estasi della concezione; così dalla prima idea sino all'ultima pulitura l'ingegno dura sempre creatore, e si ripiega in sè medesimo, e domina il tutto dell' opera sua. Che all' incontro, una fantasia troppo schiava di sè medesima, troppo tenace delle *imagini meditate* nel primo disegno, quando s' accinge al lavoro, si sente tutta affannata dal peso della macchina in-

tera cui dee a poco a poco dar moto; diventa quasi imitatrice di sè; giacchè le creazioni ideate in sul primo, vuole appuntino ritrarle, e copiare e limare sè stessa. Quindi segue che le concezioni più ardite, nell'atto della esecuzione languiscano, perchè la vivificatrice potenza della fantasia le abbandona, e resta sola la riflessione, al lavoro, quasi d'un disegno altrui, quasi d'un'opera manuale. Questi pensieri che a taluno parranno fantastici e strani, all'Artista esperto giungeranno, io spero, non nuovi: e gli mostreranno, come un po' di sbadataggine (presa questa parola nel senso più mite) è l'elemento necessario e della originalità e della grazia.

VII. Rivenendo ora ad Ida, osservate come sia ben riuscito all'A. di darcela dapprima a conoscere in un discorso che di lei tengono i suoi difensori co' detrattori di lei (p. 75). Si rileva di quì che una certa bizzarria, indivisibile dagli affetti vivaci, è il fondo del carattere suo; e il titolo di *pazza* che più volte ricorre, prepara l'attenzione alla vera manìa che dipoi la sorprende per poco; delicatamente trattata e quasi di fuga dal savio A., non come soggetto da irritare la curiosità o la compassione, ma come natural conseguenza delle cose premesse. Un autore men destro si sarebbe gravato addosso a questa sua bella infelice; avrebbe fatto delirar lei, e sbadigliare i lettori. Ma quel delirio è così languido, così rapido, che par fioca luce di lampo espressa dal minaccioso cozzare del nembo: ed è poi temperato dalle soavi imagini del buon Dottore, della tenera Clementina, d'un ottimo padre, d'un amico candidissimo, fin d'una serva affettuosa e prudente. Questo gruppo di figure amorose, tutte raccolte intorno alla misera delirante; con in lontananza il contrasto della fredda zia, dello sciocco suo consigliere, di quell'affannona d'ostessa, del terribile incognito, e con in fondo alla scena il prospetto delle fornaci, de' dirupi, e degli assassinii del Monte nero; riempie un quadro, le cui bellezze tanto sono più care, quanto più pajono di getto, d'istinto.

VIII. E un prezioso istinto insegnava, per quel ch'io credo, l'autore, ad alternare il tuono narrativo con l'epi-

stolare, per fare che la prediletta sua Fidanzata si desse da sè stessa a conoscere. Certe osservazioni, ognun vede che in bocca al narratore sarebbero minuziose, inopportune, ridicole: in bocca all' uomo che patisce, che sente, diventano opportune, leggiadre, e talvolta sublimi. Poco occupato dell' azione, il n. poeta, doveva darsi tutto a rendere amabili, ciascuno nel genere loro, cioè veri i caratteri: e quegli atteggiamenti delle sue figure che mostrar non poteva nella narrazione e nel dialogo, volle mostrarli per lettera. Di questa sua innovazione, la migliore scusa, anzi l' elogio migliore è l' effetto: chè quella varietà di dipingere alletta, e sostiene sino all' ultimo l' attenzione, poco, a dir vero, invitata dalla importanza de' fatti.

Tutto adunque il capitolo quinto è una lettera d'Ida alla sua Clementina (p. 122), ove annunziandole la venuta d'Enrico, narra insieme lo stato del cuor suo. Dopo un'esposizione che delle bizzarrie d' Ida sentiamo dalla vecchia sua zia (p. 168), torna nel capitolo ottavo e nel nono (p. 173) un' altra sua lettera, dove, narrando la caduta d'Enrico, dipinge insieme il contrasto ch'è in lei tra l'orgoglio e l'amore. D' Ida non parlò fino ad ora che sua zia, Erasmo, suo padre, e Ida stessa: egli è tempo omai che ne parli l'autore (p. 203), il qual già ci avea prima descritta la stanza di lei (p. 65); ed ora descrive la sua educazione, il suo tenore di vita. Al capitolo undecimo torna una lettera ancora, dove Ida c' introduce più a fondo nell' animo suo; e ci spiega quella contraddizione di amorevolezza e d' orgoglio, ch' è il suo vero carattere: carattere strano sì; ma reale: e profondamente osservato e sentito. Sopraggiunge il narratore a darci il fisico ritratto della sua Fidanzata: e codesto stesso mostrarci prima l'interna imagine, poi l'esterna, parmi delicata bellezza. Le lettere del decimoquinto capitolo sono un nuovo ritratto dell' indole superbetta e tenera d' Ida nostra. E già parrebbe che l' A. ce l' avesse data a conoscere da ogni lato: ma noi non siamo ancora nella parte più fonda di quel suo cuore; ancora ignoriamo che quella bizzarra fanciulla

è compassionevole cogl'infelici, nelle beneficenze delicata, ingegnosa, costante (p. 408). Fin l'ultima lettera d'Ida già moglie, ce la dona a vedere in un diverso, e non meno amabile aspetto (p. 628). Tanto quell'alternare le lettere di lei con le pitture dell'A. e co'dialoghi degli altri attori, giova alla varietà, alla veracità del racconto. Un narratore men saggio, appena cadutogli di parlar della sposa, avrebbe incominciato dalla figura del corpo suo, poi sarebbe venuto al carattere, poi alle abitudini, poi all' opinione che di lei s'aveva nel mondo. Il nostro la fa primieramente conoscere dagli arredi della sua stanza, poi da' discorsi della sua detrattrice, poi dall' amor suo; quindi viene la bizzarria delle sue abitudini, poscia quella de' suoi sentimenti; all' ultimo la bellezza del volto e del cuore. Questo, convien confessare, gli è un far da maestro.

IX. Quanto a vivezza di pitture, il nuovo romanzo vince il primo di molto e in fedeltà, ed in franchezza, e in semplicità, e in abbondanza. Il vestito di Brigida (p. 24); gli arredi della camera d'Ida (p. 69); Violantina che serve a tavola Enrico (p. 107); il sogno dell' innamorata fanciulla (p. 178); Brigida rimpetto ad Erasmo sul Monte Nero (p. 364); la cravatta di Belfiore (p. 400); Ida delirante (p. 443); Brigida di nuovo rimpetto ad Erasmo nella filucca (p 486); le donne intorno al letto di Pedrillo (p. 498); i burroni del Monte Nero (p. 539); la felicità d'Ida moglie (p. 631); son pitture maestre.

I dialoghi non paiono condotti con pari destrezza, sebbene sparsi sempre di tratti originali, e d' un comico fine. Badi l' A. ne' suoi lavori avvenire, d' accorciarli o d'ometterli: chè son la parte più difficile, e sovente la più inutile e più noiosa del genere. Ma e ne'dialoghi e nelle descrizioni sempre s'incontra molta finezza, molta esattezza e verità nelle osservazioni della natura fisica e della morale, côlta, a così dire, in sul fatto: e ciò prova contro la critica di un sensato articolo dell'Eco di Milano, che l'A. non è tanto indietro nella conoscenza degli uomini. Il primo Romanzo forniva, a dir vero, molte più prove di quella inesattezza, e affettazione che mostra l' uomo non bene

esperto dell' intima realità delle cose Ma in questo l' A. ha già rinfrancato il suo fare di molto , e fece un passo verso quella preziosa semplicità ch' è il secreto del Bello.

Un difetto essenziale gli resta , difetto che investe tutto da capo a fondo il lavoro, e ne appanna ogni luce ; ed è l' inconvenienza del tuono. L'A. vuole, a dispetto del tema, mostrarsi sempre faceto , allegroccio , ingegnoso ; i suoi sali li tira sovente da allusioni erudite ; stiracchia i suoi epigrammi con affettazione manifesta che spiace. Non è del suo ingegno la colpa , io lo so : ma è della società nella quale egli vive. L' Italia non conosce punto il linguaggio *de la bonne compagnie ;* ond' è che sovente l'originalità dello spirito nostro degenera in pedanteria, o in isciocchezza . Di ciò s' hanno gli esempi , anche in libri più celebri : nè riparo ci resta altro che la lettura de'libri migliori, massimamente francesi, e lo studio di quella lingua parlata che più si presta a certa elegante naturalezza di spirito , a certa semplice delicatezza di tuono.

K. K. Y.

---

## Rivista letteraria.

*Intorno la necessità dello studio della notomia patologica ; discorso letto nel cominciar l'anno scolastico* 1827-28, *dal prof.* Luigi Pacini. Lucca 1828.

Un articolo inserito nel fascicolo 89 dell' Antologia (p. 133) mi porge occasione di premettere all' oggetto di questo , alcune riflessioni consigliatemi dall' amor del vero , e dagl'intimi sentimenti dell' animo.

Mentre per colpa di falce inesorabile deplora Italia la decadenza di alcune sue università altra volta sì celebri , è dolce conforto alla patria , vedere al presente fiorire uno stabilimento che sotto il modesto titolo di Liceo, non resta certamente secondo ai migliori istituti consecrati all' alto insegnamento della gioventù .

Questo liceo è in Lucca . . . . e tanto ivi prospera la civiltà per effetto dei buoni ordini , delle sue condizioni , e diremo pur

anco della memoria animatrice delle domestiche tradizioni, che potè fornire alle cattedre del Ginnasio concittadini istitutori, nei quali del pari gareggia l' ardore per lo studio, lo spirito di ricerca, la copia dei lumi, e la gentilezza del vivere civile. La nuova generazione che offre il maggior numero di tali cattedratici, corrisponde ivi col fatto alle tante speranze che in essa si ripongono. E cooperano all' utilità del Liceo gli ottimi provvedimenti, e la sollecita cura di chi vi presiede, siccome vi cooperò la munificenza, colla quale fu largheggiato di mezzi nella sua fondazione.

Sia lode adunque a quell' illuminato governo, che pieno di forza di volontà, favorisce, promuove ed ordina stabililimenti ed istituzioni degne veramente di un popolo culto, e tendenti al morale miglioramento dei suoi amministrati.

Se molti tra gl' istituti che in Lucca s' osservano trassero la loro origine dalla liberalità repubblicana, sorgente di tutto ciò che di più grandioso conta la moderna Italia; tutti però ricevono quella nuova direzione che i nostri tempi richiedono, o per costumi più ingentiliti, o per dottrine economiche e politiche più ragionate. Il cambiato aspetto dell' ospizio degli Alienati in Frigionaja, e la variazione nel suo interno governo è pur frutto delle suddette dottrine: e tale ammirazione desta così utile stabilimento, che molti ecciterebbe a parlarne, se non si sperasse dal suo abilissimo direttore Canonico Finetti una pubblica relazione del medesimo. E chi meglio di lui potrebbe descrivere l' economia del sistema d'interno servizio, svolgere il dolce e salutare regime che ivi si adopera, ed i resultati che si ottengono? ....... Una riunita statistica sulla durata dell' infermità, sulle recidive, sulle professioni, sull' età e sul sesso degli alienati, sulla mortalità, sulle loro finali malattie ec. ec. gran luce spargerebbe sull' argomento, con cifre numeriche confermando l' efficacia dell' adottato metodo curativo. Il buon canonico Finetti non solo ha da alcuni lustri abolito i barbari sistemi suggeriti dall' incuria e dall' ignoranza verso gl' infelici privi di ragione, ma ha introdotto ancora notabili ed originali miglioramenti, frutto delle sue meditazioni, e della santa carità che lo anima.

Poichè stimiamo vantaggiosa all' umanità la notizia dei resultati della di lui esperienza, e dei suoi pensamenti in proposito, noi fervorosamente lo preghiamo a pubblicarli, invitandolo ad annettere alla di lui relazione quelle osservazioni necroscopiche che l'opportunità gli ha concesso di raccogliere.... Infatti l'anatomia pato-

logica anche nelle affezioni mentali offre sufficienti schiarimenti per la diagnosi, e per istituire un' adatta terapia nei casi analoghi .... perocchè se molto influiscono le cause morali nel produrre le alterazioni dello spirito, se molto può l'azione dei mezzi esterni ed il regime morale nella cura; l' effetto delle cause deleterie, e l' influenza del piano curativo si prova nell' organismo, e spesso la condizione morbosa lascia tracce sensibili alla osservazione.

Ed a questo punto arrestandoci, eccoci al nostro soggetto. Per i progressi della critica la Medicina calcando quella strada che alla ricerca del vero la conduce, l' esatta osservazione cioè dei fenomeni morbosi, l' investigazione degli effetti degli agenti esterni sulle diverse condizioni dell' animale economia, e l' esame della natura, della forma e della sede delle organiche alterazioni, si considera ben a diritto l' anatomia patologica come elemento primordiale per pervenire a tali resultati. Sappiamo adunque buon grado al valente dott. Pacini professore nel Liceo lucchese per la di lui prelezione sulla necessità di questo studio.

In questo discorso imprende l' autore a dimostrare non solo i vantaggi che la diagnosi ritrae dall' Anatomia patologica, ma l' indispensabilità di questa disciplina per gli avanzamenti dell' arte medica. Espone in modo chiaro perchè l' anatomia non fosse coltivata dagli antichi. Indica le pericolose conseguenze di questa negligenza. Accenna l' origine istorica del vero studio, dell'umana anatomia, quindi quella della patologica. Discorre dei di lei cultori e promotori benemeriti, assume la difesa del Sepulcretum di Bonnet. Parla del nostro sommo Morgagni, e svolge quanto si debba al medesimo per aver mostrato l' insussistenza delle immaginarie cagioni delle malattie, e per aver richiamato l'attenzione dei medici alla lesione dei nostri organi o tessuti onde da questa desumere la vera sorgente dei morbi.

Narra come contribuissero ai progressi dell' anatomia patologica Lieutand, Bailly, Corradi, e varii autori di monografie; e dimostrando col ragionamento, e cogli esempii l' utile sussidio che porge al fisiologo, al medico, al santuario della giustizia, ed al chirurgo, appalesa bastantemente quanta sia l' importanza e la necessità di questo studio. Espone i mezzi necessarii onde chiarire l' esistenza delle organiche lesioni, ed insegna utili precetti onde evitare gli errori che le necroscopie potrebbero indurre, ove chi l'intraprendesse dotato non fosse del necessario spirito di osservazione, e posto all' unisone delle cognizioni positive che riguardano le scienze mediche, e termina inculcando ai suoi alun-

ni quel candore che ogni onest' uomo deve avere onde fedelmente ricercare ed esporre quanto loro occorrerà riscontrare nei cadaveri. Dott. E. B.

*Discorso letto il XXIX Decembre MDCCCXVII dal Direttore di Pub. Beneficenza G. B. Spina, Pat. Riminese, alla presenza della intera Congregazione, e d'altra pia Unione convocata da S. E. Mons. Vescovo nel Palazzo Vesc.; da precedere il rendiconto della gestione del* 1826-27; *sottoposto ai tre Revisori Deputati.* Rimini, per Marsonner e Grandi.

Opuscolo importantissimo. — Se tutte le città publicassero di tutti i loro istituti un simile Rendiconto, quante utili conseguenze non s'avrebbero a dedurre dal paragone di molti fatti di simil genere o di diverso!

La città di Rimini conta 14,200 abitanti; ed è in diec'anni cresciuta di 4000: accrescimento, com' è quasi sempre, dovuto alla classe più povera (p. 4): tanto è ciò vero, che il numero degli Esposti crebbe in ragione di sedici all' anno: e alla fine del 1826 se ne contavano 424 (p. 16). Quì si lagna il chiarissimo A. degli abusi che avvengono tra le balie; abusi che soli i Parrochi possono riparare (p. 18). Io dovetti, non è molto, con sommo rammarico sentire d' un Parroco di villa, il quale pregava che nulla si dicesse in città del barbaro modo con cui le balie del suo luogo trattavano quegl' innocenti. L' A. invoca (p. 20) " qualche prudente misura, onde a carico soverchio de' costumati cittadini non si volga la licenza degli altri ". Domanda delicatissima, che probabilmente rimarrà inesaudita per le grandi difficoltà che presenta: giacchè, quando si tratta di mali gravissimi, gli è allora che la gravità loro stessa si fa servire di scusa alla indifferenza, alla timidità od al sospetto.

Lungo sarebbe voler riferire quanto è di buono in questo non elegante eppur aureo libretto. Segua il rispettabile Direttore con l' esempio e col consiglio a giovare la patria sua; nel suo cuore, e nel cuore di tutti i buoni egli troverà maggior d' ogni elogio la ricompensa.

E di questo e d' altri simili documenti del morale incivilimento delle italiane città, sarà fatto in questo giornale parola da un uomo, a cui l' ingegno riscaldato dal cuore inspirò la semplice e però originale eloquenza della verità e dell' affetto.

K. X. Y.

*La Beneficenza. Idillio di G. B.* SPINA. Bologna, Tip. Nobili 1828.

Canta il P. un soggetto, ond' ha pieno il cuore. E scelse anch' egli per metro all' Idillio la terza rima; i cui molti legami a noi paiono tener dell' arte, troppo più che a pastorale Poesia non convenga. L' esempio del Buon Gessner dovrebb' essere in ciò un salutare precetto: e certamente quella sua prosa è più poetica d'ogni più artifiziata Poesia. La Terzina poi è già destinata dall' uso all' Elegia ed alla Satira: e se Dante talvolta seppe piegarla ad argomenti più gai, ciò fu come per alleggerire la gravità del soggetto, e del numero stesso. Quel concatenamento di rime, quella perpetua eguaglianza di riposi, bene sta all'espressione del dolore e dello sdegno, passioni monotone; non alla gaiezza e alla semplicità de' più vergini affetti della natura. E poichè mi venne toccato di Dante, gioverà citare a modello di quella naturalezza e ingenuità di stile ch' è propria all' Idillio, il C. XXVIII del Purgatorio (1); dove i modi più schietti della lingua parlata si vengono a collocare con grazia bellissima. E già, basta leggere la Divina Commedia per accorgersi di ciò che Dante medesimo ha confessato in quel libro tanto citato e così male compreso della Volgare Eloquenza (2); che lo stile della Commedia, non è lo stile aulico o cortigiano. Da che si viene a conchiudere, come ciò che da taluni si tiene oggidì per modello dello stile illustre, non è punto illustre, secondo le intenzioni di Dante: e così la testimonianza di Dante consuona con quella del Boccaccio, il qual certo non era nè cieco d' amor patrio nè stolto, e pur disse la Divina Commedia essere composta *nel fiorentino idioma* (3). Ciò sia detto non già per rinfrescare una vana questione di nomi; ma per dimostrare come dagli Apologisti di Dante sieno state intese le dantesche dottrine.

Della pedantesca degenerazione dell' Idillio fra noi, si dirà a miglior luogo. Quì ci giova citare il discorso che su questo argomento inserì nel primo Tomo de' suoi Saggi filosofici l' Ab. Rosmini; discorso ricco d' idee, non tutte conformi alle nostre, ma certo degne di meditazione, e (ciò ch' è proprio di soli i forti intelletti) feconde.

K. X. Y.

(1) V. 1, fino al 79.
(2) Lib. II. Cap. IV.
(3) Vit. Dant. p. 92. Ed. Gamba.

*Enciclopedia de' fanciulli. Ossia idee generali delle cose nelle quali i fanciulli debbono essere ammaestrati. Opera compilata da G. B. Rampoldi. Ediz. IV. Riveduta, e corredata di nuove fig. colorate. V. II.* Milano, Silvestri 1827.

Che ha egli inteso di fare il sig. Rampoldi con questa Enciclopedia de'fanciulli? Vuole egli che le dimande sien fatte dal maestro, e le risposte imparate a memoria dallo scolare; ovvero che il fanciullo dimandi e che il maestro risponda? Questa seconda idea farà certamente ridere il sig. Rampoldi; ma, a pensarci bene, ell' è la meno ridicola.

Certo è che l'insegnare per interrogazione gli è un ottimo metodo, quando dalla interrogazione medesima riesca, quasi necessaria conseguenza, una qualche risposta. Allora, di picciol passo in picciol passo, si fa un gran cammino; e il fanciullo lo percorre da sè, non portatovi in sulle spalle, come una soma, dal paziente maestro. Ma far imparare parola a parola le verità da insegnarsi, gli è il mezzo di renderle inefficaci e noiose. Non già che la memoria del fanciullo non debba essere esercitata: dee veramente, ed ella medesima il vuole. Ma sia un esercizio spontaneo; sia come quello degli uomini primi, che non avendo ancora lo scritto al quale affidare i piaceri del pensiero, se ne facevano essi medesimi deposito e monumento. I più memorabili fasti della patria storia, e della Religione; i be' versi del Manzoni, e di quegli altri pochi che degnamente cantarono la verità e la virtù. Sieno questi gli esercizii della giovenile memoria; e non quelle verità che s'apprendon co' sensi, come le fisiche; o quelle che scendono diritte all'anima, come le religiose, le politiche, le morali.

Parte adunque delle notizie raccolte in quest'Opera non si dovrebbero in una retta educazione, che imparare per tradizione o per esperienza continua; parte son da serbare ad età più provetta; tutte son da apprendere con altro metodo, e con maggiore esattezza. Ed è veramente strano il dimandare: "ove possono „ trovarsi i principii della cognizione di Dio, di sè, e de' suoi „ simili? „ e il farsi rispondere: *in questa Enciclopedia.* Come è strano il definire il mondo: *tutto ciò che Iddio ha creato:* e soggiungere: " Di che cosa è composto il mondo? — Di materia. „

Un saggio ancora. — *Che cosa siete voi? — Sono un uomo. — Che cosa è l' uomo? — Un animale che ragiona.* — Il maestro

potrebbe rispondere al fanciullo, che i bambini in fasce, i pazzi, ec. sono uomini e pur non ragionano: ch' altro è essere ragionevole, altro è ragionare. E i letterati lo sanno.

K. X. Y.

*Sopra la vita e i dipinti di Fra* SEBASTIANO LUCIANI *soprannomato del Piombo. Saggio dell' avv.* PIETRO BIAGI *M. On. e Presidente dell' Ateneo, Socio On. dell' I. R. Acc. di B. Arti: tratto dal I. Tom. delle Esercitazioni scientifiche e letterarie dell' Ateneo di Venezia.* Picotti 1827.

Si stampa un libro nuovo, o per dare qualche nuova notizia, o per rettificare le inesatte fornite da altrui, o per raccogliere e ordinare le sparse e scomposte; o per considerarle, tutte o parte, sotto un nuovo aspetto, e trarne qualch' utile conseguenza.

Le cose nuove in questo libro son poche e piccole, perchè così portava il soggetto. Così nella storia pittorica, come nella letteraria, si vuol confondere la Biografia degli uomini con la storia dell' arte: ma se nella prima si dessero sole quelle notizie individuali che possono ammaestrare e piacere, nella seconda sole quelle osservazioni sul genio e sulle opere degli artisti che mostrino lo stato in ch' essi trovarono e lo stato in che lasciarono quella parte qualunque d'umana civiltà che presero a coltivare, i libri sarebbero più brevi, più dilettevoli, e più proficui. Frattanto i *Saggi*, simili a questo dell' avv. Veneziano, servono come materiali al lavoro di chi verrà, più animoso o più fortunato.

Corregge il n. A. qualche erroruzzo sfuggito al Lanzi e ad altri, intorno alla patria, o a certe opere di Fra Bastiano. Vorrebb' anche confutare il Vasari che affermò, taluno dei dipinti del Frate essere stati da Michelagnolo disegnati, od anche toccati; che accusa il Frate di tardità nel lavoro. Ma per quanto si voglia stimare il Vasari cieco di Michelangiolo, non si può negargli ogni fede quand' egli con tutta asseveranza ci afferma; che il *cartone* del Cristo morto con una N. D. che piange, era invenzione del Buonarroti; che la cappella di S. Pietro in Montorio fu commessa a Bastiano, perche si *pensò, come fu vero, che Michelangiolo dovesse far egli il disegno di tutta l' opera*, e simili: quando dice, che pel monumento del Chigi, che il Frate non volle mai finire, *dalla liberalità d' Agostino e degli eredi egli ebbe più che non gli si sarebbe dovuto, se l'avesse finito del tutto;* che molti signori gli davano *arre* per nuovi lavori, e

ch' egli le ricevea senz' attenderci poi; che ciò veniva dall' esser lui o *troppo stanco dalle fatiche dell'arte o troppo invilito nelle comodità e ne' piaceri.*

Se il sig. Biagi avesse voluto con qualche forza negare l'intervento di Michelangelo ne' lavori del Frate , egli poteva osservare come la S. Agata, tanto dal Vasari lodata , era cosa posteriore all' alleanza del Frate con Michelangelo; e così gli cadeva di rammentare la ragione dell' inimicizia tra lor nata , che il Vasari accenna, e che nel suo saggio meritava , cred'io, menzione. Se voleva mostrare che l' *abito di Frate* , non fece a Bastiano *variare l'animo*, e non esser vero *che subito che fu vestito F. del Piombo , si potrebbe egli annoverare tra'perduti* , potea numerare tutti i lavori che con l' abito fratesco in dosso egli seppe compire ; molti dei quali il D. Biagi non tocca , sebbene distinti.

Del resto , non amerei che il Vasari fosse troppo leggermente accusato di parzialità maligna ; egli , che tante lodi profonde al Frate , e lo chiama *unico nel fare ritratti* : parola che il dott. Biagi dimenticò di notare ; e che dice assai più d'ogni sua scusa od elogio. E par che a ragione il Vasari si lagni che quest'egregio pittore non abbia saputo acquistarsi con l'uso più frequente dell' arte quella *certa facilità che suole talvolta dar la natura e lo studio a chi si compiace nel lavorare, e si esercita continuamente.*

Nell' atto di rettificare gli erroruzzi altrui, il dott. Biagi , cosa troppo scusabile , inciampa anch'egli talvolta , come quando alla pag. 8: « convien dire che agiata fosse la condizione » della famiglia Luciani, che *diede alla luce* il nostro Sebastia» no , se fu assai per tempo nelle amene discipline instituito » con tale *una diligenza, mercè della quale* riuscì non ispregie» vole poeta, massime nel genere bernesco, e se nella musica » vocale ed istrumentale in assai fresca età divenne eccellentis» simo ». I versi che ci restan del Frate si credono dallo stesso A. non suoi: la prosa egli la scriveva scorrettissimo e barbaro ; e d' una scorrezione ben più essenziale che la scorrezione del Sanzio e del Canova. Quanto all'*eccellentissimo* nella musica, quella lode è un po' esagerata , come tutte in genere sono parziali le lodi profuse a Bastiano , che di parzialità non aveva bisogno. Si gode più di conoscere nel Vasari quest' uomo co'suoi difetti morali e pittorici, che non quì, dove tanto il carattere quanto la gloria dell' artista è vestita d' una bellezza ideale che mette in diffidenza i lettori.

Un' altra inavvertenza (e questa osservazione noi la dobbiamo a un illustre amico dell' Antologia) è alla p. 30. « Com' è » verisimile che il Vasari avvisasse Raffaello delle brighe di Mi- » chelangelo e di Sebastiano contro lui, quando il Vasari era » tutto creatura e zelantissimo del Buonarroti? Ma c' è di più. » Come era ciò possibile se il Vasari non aveva otto anni quan- » do Raffaello morì nell' aprile del 1520? »

Perciò, parlando delle rivalità tra il terribile fiorentino e il dolce Urbinate, nega il Vasari che Sebastiano desse a questo la palma, perchè, *essendo di squisito giudizio*, *conosceva appunto il valore di ciascuno*.

Altra lieve inesattezza alla p. 31: « se a Giulio Pippi, a G. » F., a Luca Penni, a Perino del Vaga, ec. si dovesse rendere ciò » che apposero di proprio nelle opere dell' Urbinate, resterebbe » di lui poco più dei cartoni e dei tocchi finali. » Potrebbesi forse dire all' incontro: Se a Raffaello si dovesse rendere tutto ciò ch' è ne' lavori più grandi de' suoi discepoli, molto resterebbe di Bello, ma quanto di Genio?

Avrei più cose a notare e sulle digressioni frequenti e non necessarie di questo scritto, e sulle omissioni, e sulle osservazioni non vere, o d' arte, o di politica, o di morale, e su qualche facezia di non troppo buon gusto; e sullo stile che non ha d' arte abbastanza per farsi scusare il difetto notabilissimo della qualità più necessaria allo stile, la naturalezza: ma noi non dobbiamo che lodi e ringraziamenti ad un Giureconsulto sì valente, che gli ozii suoi consacra all' amore del Bello, e che in questo saggio stesso ci porge qualche notizia forse non inutile all' arte.

K. X. Y.

*Cronologia universale di G. B. Rampoldi*. Milano, Fontana 1828.

La cronologia, con le sue cifre, non solo rischiara la serie de' fatti, ma ne rende sensibile, ne crea, a dir così, l'armonia. Fino ad ora la storia si venne considerando alla spicciolata; e si lacerò quasi in brani. Quando al destino di quelle repubbliche o monarchie principali che tutti sanno, si trovava legata la sorte degli altri stati, allora solo di questi si degnava far cenno; ma sempre di fuga, e quanto bastasse a illustrare la storia, dell'Egitto, della Grecia, di Roma, della Francia, dell' Inghilterra, de'Papi. Il massimo arcano legame che tutti i fatti della terra annodava; il disegno che dal serpeggiare di tante fila e sì varie, si veniva lentamente intrecciando, da pochi fu sospettato, accennato da po-

chissimi, da nessuno ancora svolto nella sua magnifica ampiezza. E convien pur cominciare ad accorgersi che dalla storia particolare d' un popolo si trae di lui quell' idea che può trarsi dalla considerazione d' un membro solo del corpo indipendentemente dal resto. Quell' imperfezione e minutezza che tutti riconoscono nelle storie municipali, se elle non sieno alla nazionale congiunte, quella medesima si riconoscerà forse un giorno nei fasti della nazione, se gli annali dell' una agli annali dell'altre intrecciandosi, raffrontandosi, non se ne faccia un gran tutto, d' onde trarre le spiegazioni degli avvenimenti e de'fatti; e supplire al silenzio delle memorie, de' monumenti, delle tradizioni, con caute congetture di morale analogia; e accertare infine quant' ha d' imperfetto, d' indeterminato, e di apparentemente chimerico il sistema del Vico.

Certo la mente nostra si sente trasportata in un mondo d' idee più larghe e più luminose; e i più noti fatti dell' antica storia e della moderna ci appajono quasi rinnovellati, quando si ravvicinano insieme; e per mutuo lume riflesso sembrano moltiplicarsi. Poche sono, a dir vero, le antiche memorie a noi pervenute da potervi sicuramente fondare simili paragoni; e le stesse notizie cronologiche sono sì disputate, sì incerte, da non vi si poter se non rado affidare. Ma la geologia, l'astronomia, l'archeologia, vengono a poco a poco spargendo su quelle tenebre un lume tanto più vivo e sicuro, quanto più il fiume de'secoli viensi allontanando dall' origine sua: nè più pajono terribili gli epigrammi dalla coraggiosa leggerezza di Voltaire lanciati contro la cronologia della Bibbia, come contro la credulità fanciulle d' Erodoto.

Il sig. Rampoldi ha raccolte le varie notizie cronologiche dagli autori più celebri ordinate, non sempre però con la dovuta esattezza. Che *i Lidii condotti da Tirreno costruisser Fiesole* (p. 11); che *Giove desse il governo delle Gallie e dell'Esperia a Plutone, suo fratello, che si tenesse la Grecia, e stabilisse la sua dimora sopra il monte Olimpo* (p. 15); che Giobbe nascesse cinqu'anni appunto dopo Mosè (p. 20); che Giano *trasportasse in Italia il germe della civilizzazione* (p. 26); son cose troppo francamente asserite. Non parlando che della relazione tra la Grecia e l' Italia, l' A. ci dà prima la Grecia già in istato di fondare colonie, e secent' anni dopo, ci narra che Cerere *arrivò in Grecia ove diede utili istruzioni sull' agricoltura* (p. 26). Venendo a tempi più noti, gli anacronismi e le inesattezze si fanno più gravi.

A ciò s' aggiunga la strana corruzione de' nomi, parte per incuria del tipografo, parte perchè l'A. troppo fedelmente tradusse i nomi francesi. Onde venne: *Erme* per *Ermete* (p. 8); *Forba* per *Forbante*, *Trittoleme* per *Trittolemo* (p. 26); *Jon* per *Jone* (p. 27); *Ramse* per *Ramsete* (p. 29), *Acaste* per *Acasto* (p. 39); e tant' altri.

K. X. Y.

*Versione nell' italiana favella delle orazioni di* Marco Tullio Cicerone, *fatta dall' avvocato* Spiridion Sicuro, *con insieme le analisi ragionate e note del traduttore sulle stesse orazioni, con discorsi del medesimo riguardanti principalmente gli ordini giudiziari della repubblica romana. Vol. I.°* Bologna 1828, presso Romano Turchi.

La traduzione che annunziamo è opera di un Greco che intende propor Cicerone a modello dell' eloquenza giudiciale italiana. L' intenzione ci piace, ma non siamo d' accordo intorno all'elezione del mezzo. Noi parliamo a de' giudici giureconsulti, ai quali nè le amplificazioni rettoriche, nè i voli dell' immaginativa, nè le perorazioni possono imporre; però ci è duopo esser piuttosto giureconsulti che oratori. Il saper legale, una forte dialettica, la chiarezza e la facilità nell' esposizione sono i requisiti di un buon avvocato nelle cause civili; s' esso pretendesse fregiarsi di fiori appassiti, tentare i luoghi oratori, infastidirebbe i giudici senza alcun prò della causa. Le difese criminali aprono invero un qualche campo all' eloquenza, ma ad un' eloquenza che nasca dalla forte persuasione delle dottrine, e sia per così dire l' espressione energica dell' abbondanza del sapere. Chi sa meglio svolgere i motivi delle leggi, chi meglio sa far l' analisi de'momenti della moralità delle azioni, quegli si reputa senza fallo il miglior difensore. Queste cose non si imparan già dalle discipline de' retori o dall'assidua lezione de' buoni oratori, ma dallo studio indefesso ed animoso di tutte le scienze morali e politiche. Però quanto più studi sì fatti si diffonderanno, tanto più sarà da sperare che escano valenti oratori; ma a cotesti studi conviene che un generoso sentire serva di guida, perchè il sapere possa mutarsi in alimento dell' eloquenza. Tali ci sembrano essere i principii dell'eloquenza giudiciale, tali gli studi fondamentali di chi voglia esser ne' nostri tempi Oratore. Come poi questi debba valersi dell'arte; quali soccorsi possan fornire l' ottime orazioni degli antichi, lasciamo che persona più esperta e di miglior gusto fornita cel voglia indicare. Frat-

tanto non possiamo tralasciare d' osservare che il lavoro dell' avvocato Sicuro ci par sempre lodevole. Lodiamo le note che mettono il testo alla portata di tutti; lodiamo la traduzione che ci par dettata in buon italiano, senza archaismi, senza studiate inversioni; che se a taluni paressero andar perdute nella traduzione molte bellezze dell' originale, li preghiamo a voler riflettere quanto sia malagevole uffizio il tradurre, spezialmente dove si tratti d' opere il maggior pregio delle quali sia riposto nel magistero dello stile. Riflettano i lettori alla differenza grande fra 'l periodo di Cicerone ed il periodo italiano, alla somma difficoltà di sostituire parole italiane efficaci, alla abbondanza de' sinomini di Cicerone, ed in generale considerino di quanto peggior condizione sia un traduttore di chi detta opera originale. Chiunque ponga mente a tutte queste gran difficoltà piucchè alla critica si sentirà l'animo disposto alla lode, e per certo troverà nel volume già venuto alla luce ragionevol motivo di sperar migliori quelli che per la materia dovranno riescir di maggior interersse del primo. F. S.

*Archivio della medicina omiopatica pubblicato da una società di medici tedeschi, e tradotto in italiano dal dott. G. Belluomini.* Lucca tipografia Bertini 1827 in 8.° fascicolo I.

La dottrina omiopatica, di cui Hanhemann pubblicò le prime idee dieci anni fa, conta attualmente non pochi seguaci in Germania, e specialmente in Sassonia. Allo spedale militare di Vienna, l' Imperatore, non ostante l' opposizione del barone di Stift suo archiatro, ha fatto istituire una clinica diretta dal dot. Marenzeller, nella quale dodici malati son curati col metodo omiopatico sotto l' ispezione alternativa di due medici membri dell' accademia Giuseppina. A Napoli ove medici di riputazione hanno abbracciato questa dottrina propagata da Necher archiatro del Duca di Lucca, si traducono le opere di Hanhemann. Il Re ne ha accettata la dedica, ed ha incoraggito la traduzione. Fino dal 1822 una società di medici tedeschi pubblica periodicamente i felici risultati di quel metodo nell' *Archivio della medicina omiopatica.* Il dott. Belluomini di Lucca intento a farli conoscere ha intrapreso la traduzione di questo giornale, del quale ha dato alla luce il primo fascicolo. Nella prefazione che il traduttore vi ha fatto, mira a persuadere i vantaggi di quel sistema, e inculca di sperimentarlo. Le materie contenute in questo fascicolo sono 1.° Considerazioni sulla medicina omiopati-

ca. 2.° Rimedii specifici, e modo di riconoscere l'azione loro. 3.° Uso de' medicamenti a dosi infinitesime, secondochè la teoria omiopatica prescrive. 4.° Uso del platino nella manomania suicida; suo antidoto nella pulsatilla. 5° e 6.° Varie cure ottenute col metodo omiopatico.

Molti pensano che le cure prodigiose, che dicesi essere state ottenute con questo metodo offrano dei risultati puramente negativi, e che si riducano a quelli della semplice medicina espettativa, i di cui vantaggi sono incontestabili in un gran numero di malattie; ma che il metodo omiopatico esclusivamente espettativo non vaglia ove urge una cura decisamente attiva. Comunque siasi, una medicina che ha per base l'amministrazione de' rimedii a dosi infinitesimali non è almeno perniciosa.

V.

*Longo Sofista, gli amori pastorali di Dafni e Cloe, traduzione d'Annibal Caro. Firenze, Borghi e C.* 1828 *in* 64.°

Questo bel fiore della lingua non ha perduto nulla a starsi nascosto per più di due secoli. Pubblicato magnificamente dal Bodoni nel 1786 per cura del marchese di Brême, che lo trasse, parmi, da una delle biblioteche di Roma, fu poi ristampato più volte (ed una dal Bodoni medesimo) con molta eleganza. Non credo però che dopo la seconda edizione bodoniana, di minor formato della prima, se ne sia mai fatta altra più graziosa di questa che annuncio, e che si annovera la quarta fra quelle ove leggesi il noto frammento tradotto dal cav. Ciampi. Essa è il saggio d'una piccola raccolta ideata dal Passigli, e a cui potrà darsi promiscuamente il nome di *delizie letterarie* e di *delizie tipografiche.*

M.

*Conversazioni sulla filosofia naturale, nelle quali gli elementi di questa scienza sono familiarmente spiegati, ed adattati all'intelligenza dei giovanetti; con* 24 *tavole in rame. Traduzione dall' inglese sulla quarta edizione di Londra del* 1824. Pisa, presso Ranieri Prosperi tipografo dell' I. e R. Università, 1828. Prezzo, paoli 10.

La presente operetta fu espressamente tradotta dall' inglese per servire all' insegnamento delle signorine dell' I. e R. Conservatorio di Ripoli in Firenze dall' istitutore del Conservatorio medesimo. È essa un lavoro di una celebre dama inglese autrice

pure di altre opere (1), la quale ha voluto modestamente tacere il proprio nome; e fu da lei destinata specialmente alle signorine, e forse alle stesse proprie figlie, ornate d' ogni civile coltura. È scritta quest'opera in dialoghi familiari con tal chiarezza da renderne facilissima l' intelligenza anco alla più tenera età. Lo scopo dell' autrice non è già stato quello di dare un completo trattato di fisica, ma di esporre le più comuni ed elementari nozioni della scienza, indispensabili a qualunque educata persona che non voglia parlare a sproposito su certe materie nelle culte conversazioni, o mostrar maraviglia e forse anco incredulità sentendo discorrere di cose delle quali quasi sempre cade in acconcio parlare, e lo ignorar le quali può essere cagione e occasione o di vergogna o almeno di silenzio e di noia. Tali sono specialmente le dottrine che riguardano al moto della terra, alle stagioni, alla lunghezza dei giorni e delle notti, al caldo dell'estate, alle fasi della luna, al moto e alla distanza dei pianeti dal sole, alle loro respettive grandezze e sistemi, alle latitudini e longitudini, e simili.

E siccome nel decorso del libro occorrono alcuni vocaboli pertinenti alla geometria, il traduttore è stato d' avviso di aggiungervi una tavola di figure geometriche, ed alcune semplici dichiarazioni delle medesime.

L' edizione è molto elegante, l' incisione delle tavole è diligentissima, e tale che non perde a fronte della precisione dell'incisioni dell' edizione inglese.

Il vantaggio che può ritrarsi da queste interessanti *Conversazioni* non si limita ai soli giovanetti d' ambo i sessi; ma si estende ancora alle persone già adulte che non abbiano avuta una qualche istruzione di tali materie nell' educazione ricevuta in gioventù: cosicchè crediamo di doverne raccomandar la lettura a tutti coloro, di qualunque stato ed età, i quali amino di acquistare le prime elementari e necessarie cognizioni della filosofia naturale.

G. B.

(1) Le opere di lei, oltre la presente, sono: 1. *Conversazioni sull'Economia politica*, un vol., quinta edizione di Londra 1825. — 2. *Conversazioni sulla chimica*, volumi 2, decima edizione di Londra 1825.

*L'Indicatore Genovese*, *foglio commerciale*, *d' avvisi*, *d' industria e di varietà.* Genova, presso Ponthenier.

Non dee recar maraviglia se in questa rivista letteraria annunziamo un foglio settimanale, che con titolo sì modesto si pubblica a Genova; poichè non contiene soltanto articoli di commercio, d' industria, ec.; ma per la massima parte tali articoli di letteratura da far nascere in noi il ragionevole desiderio, che quei compilatori non si limitino ad un sol foglio per settimana, ma somministrino una più copiosa lettura. Nel qual desiderio avvisiamo di aver compagni tutti i lettori che meritamente auguriamo dover essere in gran numero e in Italia e fuori.

Fra i giudiziosi articoli di letteratura che troviamo nel N.° 14, e che abbiamo sotto gli occhi, ne distingueremo uno sulle *Operette d' istruzione e di piacere, scritte da celebri italiani, scelte e pubblicate per cura di Bartolommeo Gamba ; Venezia.* Da questa lodevole impresa libraria l' *Indicatore Genovese* prende occasione di raccomandare che il nobile scopo della letteratura si è di " diradare col puro lume della verità le tenebre dell' ignoranza e della barbarie; eccitare un generoso ardimento, e sgombrare l' errore che spesso pur troppo ha vita dalle passioni o dai pregiudizi; dimostrare ai mortali ciò che debbano a loro stessi, al loro paese a'loro simili ; indirizzarli in fine alla vera virtù ,,.

Chiude il foglio un frammento originale, di cui si promette la continuazione, sotto la rubrica *Varietà* e che ha per tema i piaceri dell'animo. " Allorchè l' uomo volentieri rivolge sue cure a coltivare la mente ( dice l'A. del frammento ) il tempo più non gli è grave, e i tranquilli piaceri, e la pura gioia di che gode nel suo segreto, lo fanno pago ,, . Staremo contenti a ripetere solo questa sua massima, lo svolgimento della quale ci astenghiamo di trascrivere per intero per amore di brevità, non potendo noi darne un' estratto : stimando opportuno piuttosto il riportar per saggio di questo foglio l' articolo originale seguente, intitolato :

CARLO BOTTA, E I ROMANTICI.

" Trista cosa ha fatta quel giornalista, che nel vol. 37 dell'Arcadico di Roma, pubblicò un frammento di lettera scritta da Carlo Botta, dove una classe intera di letterati è maledetta con parole più gravi, e ingiuriose, che non comporta la dignità di un tanto uomo; trista cosa, e tale da destar profondo dolore ne' petti ita-

liani. Troppo sovente tra noi le miserie accademiche, le passioncelle private, e i rancori di municipio trasformarono il campo dell' utile controversia in un' arena da gladiatori; troppo sovente le contumelie usurparono il luogo alla onesta critica, perchè al vedere omai rinnovate quelle battaglie, non gema l'anima a chi sa come fruttassero sempre fiacchezza, e scherno all' Italia. Ma ogni volgo, generalmente parlando, è credulo per natura, inerte per abitudine: ogni volgo s' acqueta senz' altro esame nella opinione dei più, segue tranquillo il solco segnato da chi fu prima, e si sdegna sovente con chi vuol trarlo ad altro più fecondo terreno; e però i Romantici, abbandonando le antiche tracce, e tentando comunicare un novello impulso al genio letterario, s'aspettavano guerra; bensì guerra di prodi, e quale s'addice a fratelli, che vanno per vie diverse in cerca d' un medesimo vero. Non l' ebbero; la pedanteria gridò la crociata; la mediocrità, a cui la rovina de' *luoghi comuni*, e della mitologia minacciava un silenzio eterno, s' annodò intorno a' vecchi maestri; l'inezia rise; uomini, che pur non erano volgo, traviati dall' amor proprio, scorgendo, che s' abbandonava la carriera, ov'essi sedeano primi, paventarono a torto di vedere sfrondati gli allori, che coronavano ad essi la fronte; altri (e tra questi poniamo il Botta) giudicarono superficialmente, e da pochi lo scopo dei più, e il voto secreto dell' anima dei Romantici non venne inteso. „

“ La lettera di Botta procede in tal guisa... *Tanto poi maggiore contentezza ho ricevuto dell' onorato concetto, ch' ella ha fatto di me, ch'io ho in odio peggiormente, che le serpi, la peste, che certi ragazzacci, vili schiavi delle idee forestiere, vanno via via seminando nella letteratura italiana. Io gli chiamo traditori della patria, e veramente sono. Ma ciò procede parte da superbia, parte da giudizio corrotto; superbia in servitù di Caledonia, e d'Ercinia, giudizio corrotto con impertinenza, e sfacciataggine. Spero, che... questa infame contaminazione sfumerà, e che ancora vedremo nel debito onore Virgilio, il Tasso, e l'Alfieri*. . . . — „

“ Traditori dell' Italia! — No, traditori dell'Italia sono i venduti d' ingegno, e d' anima alla forza, che impone, o all' opulenza che paga; — son quei, che colle pazze superbie municipali, e colle eterne contese di lingua, perpetuano tra fratelli le divisioni; — son quei, che immiseriscon l' Italia colle ineziette grammaticali, e le questioncelle erudite, o ne accarezzano il sonno sugli allori degli antenati; — son quei, che nel secolo XIX, s' ostinano a voler costringere le fervide menti italiane nei ceppi

della loro infanzia, e combattono, quanto sanno, contro lo slancio universale dell' umano intelletto, dannandolo ad una perpetua immobilità, e a pascersi di fole, straniere alla nazione, alle costumanze, ai bisogni; — son quei che scrivono, non per amor del vero, ma per invidia, o ambizione, o furor di parte; finalmente son quei, che privano la patria del buon cittadino per darle in cambio il cattivo scrittore, e l' inutile. Ma gli uomini, che in tutti i loro scritti anelano al perfezionamento de' loro concittadini; che avvampano per quanto di bello, e sublime splende su questa terra; che hanno una lagrima per ogni sciagura, che affligga la loro patria, un sorriso per ogni gioia, che la rallegri; — gli uomini a' quali il vero è *fine*, la natura, ed il cuore son *mezzi*; che trasportano il genio per vie non corrotte dalla imitazione, non guaste dalla servilità de' precetti; che a favole, vuote di senso per noi, sostituiscono una credenza, che tragge l' animo a spaziare pei campi dell'infinito; — gli uomini, che s'aggirano religiosi tra le rovine dell'antica grandezza, e dissotterrano a conforto, ed esempio dei nipoti ogni reliquia de'tempi trascorsi; che sfidano il destino di Prometeo per rapire una scintilla, che animi la morta creta; questi uomini non tradiscon la patria; non son vili schiavi delle idee forestiere. Essi vogliono dare all'Italia una letteratura originale, nazionale; una letteratura, che non sia un suono di musica fuggitivo, che ti molce l' orecchio, e trapassa; ma una interprete eloquente degli affetti, delle idee, dei bisogni, e del movimento sociale. Ogni secolo modifica potentemente gli uomini, e le cose; ogni secolo imprime una direzione particolare all' umano intelletto; ogni secolo aumenta la massa delle cognizioni; e la letteratura dovrà rimanersi inerte, inalterabile, e priva di vita dove tutto è movimento, e progresso? — I mezzi, co' quali gli scrittori opravano sugli antichi non possono oprare sovr' uomini essenzialmente diversi d'abitudini, di costumi, di civiltà. Una letteratura, che presentasse sempre alle varie generazioni la stessa sostanza, e la stessa forma, rassomiglierebbe a quelle antichissime statue, belle, se vuolsi; ma prive d' occhi, e di braccia. Del resto è strano oramai l' accusare i Romantici d' essere schiavi delle *idee forestiere*, *dei mostri Caledonici*, *ed Ercinici*. I veri Romantici non sono nè boreali, nè scozzesi; sono italiani, come Dante, quando fondava una letteratura, a cui non mancava di Romantico, che il nome; ma sanno, che i sommi non sono d' alcun paese; e che il genio è europeo, e che gli scrittori, che lo possedono sono i benefattori della razza, sotto qualunque grado di latitudine abbia sortita la scintilla, che li anima. „

" Queste poche, e fiacche parole abbiam voluto rispondere all' accusa non meditata, che il Botta scagliò contro una classe di letterati, da lui forse conosciuti imperfettamente, perchè vorremmo, che tutte le città d' Italia facessero eco al nobile sdegno manifestato dall'Antologia di Firenze ( *Ved.* N.° 90 *pag.* 147 ) per mezzo d' uno de' suoi più valenti collaboratori. L' accusa era data da un Botta, e non si potea trascurare. Agli oscuri poi, che si fanno schermo d' un nome illustre per saettare chi non li cura, i Romantici rispondono col silenzio; col silenzio de' generosi, che oprano mentr' altri grida, e deride. Il tempo, che divora i pedanti, e i loro vituperi, poserà la corona dell' immortalità sulle teste dei pochi, che non s'arretrano per timore, non piegano alle lusinghe, nè sacrificano un fine magnanimo alla seduzione d'un plauso fuggiasco ,,.

Credemmo adunque di dover far onorevole menzione di questo foglio settimanale, e crediamo il doverne raccomandare la lettura come d'una compilazione che senza taccia d' adulazione ci sembra che ponga col fatto in onore le menti e gli studi degl' italiani.

Y

# BULLETTINO SCIENTIFICO.

## *Luglio* 1828.

### Scienze Naturali.

#### *Meteorologia.*

Nell'Annuario dell'ufizio delle longitudini, che si pubblica a Parigi, in fra altre notizie scientifiche si trovano spiegate alcune circostanze della congelazione dei fiumi, delle quali non era stata riconosciuta la causa, e che si attribuiscono al raggiamento notturno del calorico.

Sebbene studiando i fenomeni della congelazione dei fiumi si soglia specialmente e quasi unicamente contemplare 1.° l'intensità del freddo, 2.° la sua durata, 3.° la maggiore o minore altezza delle acque, 4.° la loro velocità, pure esaminando i giornali nei quali si trovano registrate le diverse altezze delle acque nella Senna, e le congelazioni che vi hanno avuto luogo, non si può non riconoscere l'influenza d'altre cause.

Nel dicembre 1762 la Senna si cuoprì interamente di ghiaccio, dopo sei giorni di gelo, la temperatura media del quale era di circa 3 e un decimo Réaumur sotto lo zero, e senza che il più gran freddo avesse oltrepassato i gradi 7 e otto decimi sotto zero della scala stessa. Al contrario nel 1748 la Senna scorreva liberamente dopo otto giorni d'una temperatura media di gradi 3 e mezzo sotto zero, e sebbene in quell'intervallo il più gran freddo fosse giunto a circa gradi 9 e mezzo sotto zero. L'altezza delle acque era la stessa nelle due circostanze. Dove dunque cercar la causa di quest'anomalia? Essa può per avventura trovarsi in qualche differenza fra le circostanze atmosferiche del 1762 e quelle del 1748, dovendosi considerare che il termometro all'aria aperta non indica sempre esattamente la temperatura dei corpi solidi o liquidi che si trovano presso la superficie del globo.

Si trova di fatto che nel 1762 i sei giorni che precederono la congelazione totale del fiume furono perfettamente sereni, mentre nel 1748 il cielo era o nuvoloso o totalmente coperto. Ora se al freddo indicato dal termometro nel 1762 si aggiungano alquanti gradi di raffreddamento che ha dovuto produrre nell'acqua la separazione del calorico emanato per raggiamento verso il cielo sereno, ne risulterà che, nonostante l'indicazione del termometro

l'acqua ha dovuto provare in quell'anno, almeno alla superficie, un freddo molto più intenso che nel 1748; con che sparisce ogni apparente contradizione.

Nel 1773 la Senna scorreva libera il 6 febbraio, dopo cinque giorni di gelo, la temperatura media del quale fu circa gradi 4 e tre quarti sotto zero, e la più bassa temperatura di circa 8 e mezzo. Nel 1776 non comparvero delle masse di ghiaccio nuotanti alla superficie dell'acqua di quel fiume se non il 19 gennaio, sebbene fino dal dì 9 l'acque tranquille fossero gelate, e la temperatura si fosse abbassata fino a 10 e mezzo circa sotto zero. Nè potrebbe l'altezza delle acque servire a spiegare il fenomeno, giacchè nel 1776 essa era di soli piedi 4 e mezzo, mentre nel 1773 saliva a piedi 8. Ma se si considerino le circostanze atmosferiche, si trova che nel 1773 i giorni 3, 4, 5, e 6 di febbraio furono quasi costantemente sereni, laddove al contrario nel 1776, dal 9 al 19 gennaio il cielo non fu scoperto che per pochi momenti.

Il raggiamento notturno è dunque anche in questo caso la sola causa la quale possa servire a spiegare come sia avvenuto che, a malgrado d'un'assai maggiore altezza d'acqua, e d'un minor freddo dell'atmosfera, la Senna siasi gelata più facilmente nel 1773 che nel 1776.

Uno dei freddi più intensi che siano stati provati a Parigi dappoichè gli osservatori si servono di termometri è quello del 1709. Pure in quell'anno, anche ad una temperatura di gradi 18 e mezzo sotto zero, la Senna nel suo mezzo restò costantemente fluida. Sembra che questi esempi autorizzino ad attribuire questa singolarità (la quale allorchè avvenne occasionò tante ipotesi) 1.° all'abbondanza delle acque, 2.° alla debolezza del raggiamento notturno per essere il cielo coperto.

Disgraziatamente le molte memorie pubblicate intorno al freddo del 1709 non somministrano mezzi per verificare questa congettura.

Nello stesso Annuario si trova dichiarato come avvenga che l'acqua di cui il terreno è imbevuto si geli ad una minor profondità in quelle parti del terreno stesso che sono ricoperte di neve.

Il freddo negl' inverni rigidi penetra il suolo ad una profondità tanto minore, quanto più presto e più abbondantemente il suolo stesso è stato ricoperto di neve. Da lungo tempo gli agricoltori hanno riconosciuto questa virtù preservatrice, a cui debbono spesso la conservazione delle semente; ma solo da pochi anni si sono acqui-

state le cognizioni necessarie a comprendere il modo di quest' azione.

Se gli strati atmosferici restassero invariabilmente allo stesso posto, le temperature terrestri varierebbero in una maniera regolare da un solstizio al solstizio seguente, meno i piccoli accidenti che dipendono dalla maggiore o minore serenità del cielo. Se avviene altrimenti, egli è perchè i venti trasportano spesso le masse dell'atmosfera dal nord al mezzogiorno e dal mezzogiorno al nord, e perchè le correnti verticali mescolano li strati estremamente freddi delle regioni elevate agli strati generalmente più temperati che sono presso la superficie del globo.

Se un vento gelido arriva in un luogo determinato, raffredda prontamente la superficie di tutti i corpi che tocca, e questo raffreddamento si comunica in un tempo più o meno breve, in proporzione della loro facoltà conduttrice, dai più esterni ai più interni strati di tali corpi. Quando la superficie del globo è nuda, prova direttamente gli effetti del vento, e può risultarne un raffreddamento che s' insinui alquanto nell' interno. Al contrario quando essa è coperta, il raffreddamento immediato si opera sopra la materia che la ricuopre, ed è trasmesso tanto meno agli strati terrestri, quanto è maggiore l' altezza della copertura, e minore la sua facoltà conduttrice. Ora la neve essendo una delle sostanze meno conduttrici, uno strato di essa anche poco alto basterà ad opporre un ostacolo quasi insormontabile al passaggio del *freddo atmosferico* nel suolo che n' è ricoperto, cioè, in un linguaggio più esatto, all' egresso del calor terrestre che tenderebbe a diffondersi nella fredda atmosfera. Un' altro utile effetto della neve è quello d' impedire nelle notti serene il raggiamento verso le regioni celesti del calore degli strati superficiali del suolo, che ne sarebbero raffreddati d'alcuni gradi al di sotto della temperatura dell' aria ambiente. Il raggiamento operandosi alla superficie della neve, la debole facoltà conduttrice di questa fa che il suolo sottoposto ne risenta appena l' effetto.

Essendo caduto un fulmine sopra un magazzino di polvere da guerra nella cittadella di Baionna, benchè un tal magazzino fosse armato d' un parafulmini costruito secondo quei principii che sembrano doverne assicurare l' efficacia, il ministro della guerra ha trasmesso all' accademia delle scienze di Parigi un rapporto, in cui sono descritte le circostanze di quest' avvenimento, invitando quel rispettabil corpo di scienziati ad indagarne la causa, e suggerire

quelle precauzioni che possano prevenire simili funesti accidenti. Saremo solleciti di far conoscere ai nostri lettori l'opinione dell'accademia appena giunga a nostra notizia.

## *Fisica e Chimica.*

I fisici attribuiscono generalmente a Coulomb la determinazione della legge che regola le attrazioni e le ripulsioni magnetiche a distanza, e che è l'inversa del quadrato della distanza stessa; legge che egli scuoprì osservando diligentemente le oscillazioni d'un piccolo ago in presenza d'un cilindro calamitato, e l'attortigliamento dei fili metallici nel fare agire uno sull'altro due cilindri calamitati in una posizione rettangolare, coi respettivi poli in faccia. Queste osservazioni, poco numerose, ma eseguite con molta sagacità e con sufficiente precisione, furono fatte da Coulomb nel 1785, e lette avanti l'accademia delle scienze di Parigi verso la fine di quello stesso anno, sebbene non fossero pubblicate che nel 1788.

E' da credere che Coulomb ignorasse, come la maggior parte dei fisici ignorano tuttora, che quattro anni prima, mediante una numerosa serie d'ingegnose esperienze ben diverse da quelle di Coulomb, quella stessa legge era stata scoperta a Lisbona da un fisico chiamato *Giovanni Antonio Dalla Bella.*

Egli si servì in queste esperienze d'una calamita d'una forza singolare, la quale da un imperatore della China era stata donata a Giovanni V. re di Portogallo. Il suo peso era di libbre 38, once 7 e mezzo di Francia, e per mezzo della sua armatura sosteneva un peso di 202 libbre.

L'autore situava questa calamita in modo che la linea dei poli fosse verticale. Al di sopra disponeva un altra piccola calamita, ovvero un pezzo di ferro o d'acciaio sospeso ad uno dei due bracci d'una bilancia, ed equilibrato da pesi dei quali aggravava l'altro braccio. Questa bilancia, che caricata del peso di 4 libbre era tuttora sensibile ad un quarto di grano, pendeva dal palco della stanza per mezzo di quattro pulegge, due delle quali erano fisse, le altre due mobili, e che servivano ad alzare o abbassare la bilancia per far variare la distanza del corpo sul quale doveva agire la grossa calamita.

Queste disposizioni, sebbene fossero le più ordinarie, erano opportunamente variate da questo fisico laborioso nelle sue esperienze, le quali furono in un numero non minore di 2464. I risulta-

menti notabilmente diversi che egli ottenne in diverse circostanze lo persuasero che, mentre le azioni magnetiche elementari seguono la ragione inversa del quadrato delle distanze, l'azione reciproca dei due poli d'una calamita sopra i due poli d'un altra, diviene, in proporzione della distanza, più o meno perturbatrice del primo e principale effetto, cosicchè allorquando i due poli sono vicinissimi uno all'altro, la loro azione è poco turbata da quella degli altri due poli, e l'indicata legge può essere osservata; ma col crescere della distanza l'azione perturbatrice dei poli, da cui si faceva astrazione, diviene in qualche grado comparabile alle azioni che si vogliono misurare, di modo che un attrazione essendo combattuta in parte da una repulsione, l'azione da un certo punto in poi decresce più rapidamente di quello che indichi la legge citata.

Le interessanti ricerche del sig. Dalla Bella si trovano registrate nel tomo primo delle memorie dell' accademia delle scienze di Lisbona. Questo tomo essendo pervenuto ai compilatori del Bullettino universale, che sotto la direzione del sig. Barone di Ferussac si pubblica a Parigi, hanno dato contezza del lavoro del fisico portoghese nella sezione delle scienze fisiche ec. giugno 1828, da cui abbiamo tratto queste poche notizie. Essi, terminando il loro articolo, si compiacciono nel rivendicare a favore del sig. Dalla Bella la scoperta della legge che regola le attrazioni e le ripulsioni magnetiche, da lui cercata espressamente, e trovata tre anni prima che Coulomb si occupasse dell'oggetto stesso, e con mezzi affatto diversi. E' singolare che un giornale abbia dovuto proclamare dopo quasi un mezzo secolo una scoperta comunicata ad una società dotta, e registrata in una raccolta trasmessa a più altre simili società.

Finora i fisici si erano limitati a studiare gli effetti elettrici che risultano dal fregamento scambievole di quei corpi che sono cattivi conduttori dell'elettricità, o dal fregamento di questi stessi corpi coi metalli. Il sig. *Becquerel*, avendo impreso ad esaminare gli effetti del fregamento dei metalli fra loro, ha riconosciuto per mezzo del galvanometro, che i metalli godono della facoltà d'eccitare il fluido elettrico per fregamento, in un grado diverso per ciascuno, e secondo l'ordine seguente, nel quale ciascun metallo è positivo rispetto a quelli che lo precedono, e negativo rispetto a quelli che gli vengono appresso: bismuto, nichel, cobalto, palladio, platino, piombo, stagno, oro, argento, rame, zinco, ferro, cadmio, antimonio. Quest'ordine, è precisamente quello stesso che è stato osservato in quegli effetti elettrici che si producono in un circuito

chiuso formato di due fili di metallo saldati l'uno coll'altro per le estremità loro, allorchè si alza la temperatura d'una delle due saldature, restando l'altra costante.

Siccome il fregamento sprigiona del calore, si potrebbe credere che l'elettricità la quale si sviluppa per il fregamento reciproco di due metalli sia un effetto termoelettrico; ma il sig. Becquerel ha provato non esser così. In vece di fregar leggermente i due metalli, li stringe fortemente uno contro l'altro, o li percuote ripetutamente; sebbene per queste due azioni si sviluppi più calore che per un leggiero fregamento, pure non si manifestano effetti elettrici. A produr questi è dunque necessario imprimere un particolar modo di commozione alle particelle dei corpi nel senso della loro superficie, lo che porterebbe a credere che quei fenomeni provengano da un moto di vibrazione trasmesso da quelle stesse particelle.

Per osservare gli effetti elettrici del fregamento dei metalli, il sig. Becquerel ha fatto anche uso d'un altro processo imaginato già dal sig. *Singer*, ma a cui il sig. Becquerel ha apportato delle modificazioni importanti, senza le quali egli non avrebbe potuto fare le osservazioni riferite nella sua memoria.

Questo processo consiste nel prendere una lastra di metallo e tenerla inclinata nel tempo che vi si getta sopra della limatura metallica, la quale cade in una scodelletta di metallo, che comunica con un elettroscopio sensibilissimo. La limatura nel suo passaggio sulla lastra acquista un elettricità, che è dovuta al fregamento, e non ad un azione di contatto. Il sig: Becquerel lo prova in una maniera diretta. La limatura d'un metallo è negativa rispetto ad una lama dello stesso metallo. La limatura di zinco è positiva coll'oro, col platino, coll'argento, col ferro, col bismuto, e col piombo, mentre è negativa collo stagno, coll'antimonio, e col cadmio. In generale i metalli in limatura, allorchè cadono sopra una lastra di metallo, hanno tendenza a prendere l'elettricità negativa; ma questa tendenza non impedisce che la limatura d'un metallo positivo non sia positiva rispetto ai metalli più negativi.

Il sig. *Augusto Delarive*, dotto fisico ginevrino, ha annunziato un fatto d'una grande importanza. Egli ha costantemente osservato che l'azione prodotta dagli elementi d'una pila cessa completamente allorchè si pongono questi elementi, o nel vuoto, o in un mezzo che non eserciti sopra di essi veruna azione chimica.

Altronde egli ha ripetuto con successo l'esperienze d'un chimico inglese, il quale ottiene lo sviluppo dell'elettricità per mezzo d'una pila composta unicamente di zinco. Delle due faccie di cia-

scuna lastra una è scabrosa l'altra levigata. Queste lastre, che poste a distanza una dall'altra non hanno comunicazione fra loro se non per mezzo dell' aria ambiente, sviluppano per altro un elettricità, che può riconoscersi anche senza l'aiuto del condensatore.

Le conseguenze che risultano da queste due serie d'esperienze, relativamente all'idea che convien farsi della causa principale dello sviluppo dell' elettricità nella pila, sono evidenti, e ci sembrano di tal natura da modificare le opinioni generalmente invalse fra i dotti intorno ad uno dei fatti più importanti della fisica.

Negli *Annali di chimica e di fisica* di Parigi (distribuzione di maggio 1828, pag. 111) si trova la narrazione e la spiegazione d' un fatto curioso, in cui si osservano due fenomeni in qualche modo contradittorii.

In quelle manifatture inglesi nelle quali si preparano gli apparati portatili a gas compresso, si fa uso di cilindri di rame lunghi due o tre piedi, e terminati in emisferi. Questi vasi possono essere adattati per una delle loro estremità a dei tubi che contengono il gas idrogene carbonato condensatovi sotto una pressione di circa trenta atmosfere. Dal momento che si apre la comunicazione fra il tubo ed il cilindro, il gas passa rapidamente da quello in questo, ed in questo passaggio l' estremità emisferica contigua al tubo si raffredda molto, mentre l' estremità opposta si riscalda grandemente.

Le leggi conosciute del calorico somministrano una facile e chiara spiegazione di questo fenomeno. Il gas grandemente condensato per una pressione di 30 atmosfere, passando dal tubo nel vaso, prova una grande e subitanea dilatazione. In questo cambiamento acquistando, com' è noto, una molto maggiore capacità per il calorico, lo sottrae alle pareti metalliche colle quali vien prima in contatto. Ma le prime porzioni di gas, che dilatandosi grandemente hanno tolto il calorico a quelle parti del vaso che hanno incontrate prima, spinte dalle altre porzioni di gas che succedono verso l' altra estremità, e provandovi una nuova compressione per cui è diminuita la loro capacità per il calorico, cedono alle pareti metalliche di quella parte del vaso quello che avevano assorbito un momento prima dalle pareti di quella parte del vaso che è più vicina all' ingresso. Così il calore d' una delle estremità del vaso è portato dal gas all' altra.

Il sig. *Mitscherlich* avendo intrapreso una numerosa serie di esperienze sui corpi cristallizzati, ne ha raccolti diversi risultamenti

curiosi ed interessanti ; alcuni dei quali concernono il rapporto reciproco fra le forme cristalline, la composizione chimica, ed altre proprietà, fra le quali specialmente la solubilità nell' acqua.

Heisinger aveva osservato che il solfato di soda dà dei cristalli senz'acqua allorchè questi si formano in una soluzione calda. In seguito è stato riconosciuto che molti sali cristallizzano ora con acqua, ora senz' acqua, secondo la temperatura della loro soluzione, scoperta molto importante per la dottrina dell' isomorfismo, o dell' eguaglianza delle forme.

Il sig. Mitscherlich ha ottenuto il solfato ed il seleniato di soda senz' acqua, facendoli cristallizzare ad una temperatura superiore ai gradi 26 R. da soluzioni concentrate, ed ha fatto perder l'acqua agli stessi due sali che la contenevano, con esporli in una scodelletta o sopra una carta ad una temperatura sufficientemente elevata, per dissipare a poco a poco l'acqua che contenevano. Simili cristalli si ottengono pure facendo fondere il solfato di soda anidro, o senz' acqua. Questo stesso sale si produce naturalmente in Spagna per il calore del sole, ed è quella specie mineralogica che è stata trovata dal sig. *Casaseca,* e descritta dal sig. *Cordier.* E' curioso l' osservare che l'indicata temperatura di circa 26 R. a cui si ottengono i cristalli senz' acqua, è quella della massima solubilità del solfato di soda, che è meno facilmente solubile ad una temperatura o più o meno elevata.

Anche dei cristalli prismatici di solfato di nichel, esposti per alcuni giorni al sole in vaso aperto, si sono convertiti in ottaedri a base quadrata.

Fra le altre conclusioni che l' autore deduce dalle sue esperienze è singolare questa, che le particelle isolate della materia nei corpi solidi possono muoversi le une rispetto alle altre, prendendo una posizione relativa diversa da quella che avevano prima, senza che il corpo da esse costituito divenga liquido.

Il sig *Gay-Lussac* ha trovato che calcinando in vasi chiusi del solfato di potassa col carbone, si ottiene un composto che si accende spontaneamente al contatto dell' aria, con molto maggior facilità e prontezza che il piroforo anticamente conosciuto, e nella composizione del quale entra l' allume.

Da che il cloruro di calce è divenuto d' un uso molto esteso ed importante, specialmente nell'imbiancamento della pasta destinata alla fabbricazione della carta, è stata riconosciuta l' utilità e la ne-

cessita d' un mezzo capace di fare apprezzare al giusto il grado d' attività di quel composto chimico. Il *clorometro* imaginato dal suddetto sig. Gay Lussac era fin qui riguardato come uno strumento preferibile al Bertollimetro, ed a qualunque altro conosciuto. Ma essendo anch' esso soggetto a qualche inconveniente, e per le alterazioni alle quali soggiace talvolta il liquore di prova, cioè la soluzione d' indaco nell' acido solforico, e per l' azione di quest' acido che discaccia un poco di cloro, restava il desiderio d' un mezzo più sicuro, o meno incerto. Questo mezzo è stato suggerito dal sig. *Clement-Desormes*, e consiste nel fare uso dello stesso clorometro del sig. Gay Lussac, sostituendo bensì alla soluzione d' indaco nell' acido solforico una soluzione acquosa d' idroclorato di manganese, liquido inalterabile, e però dotato d' un azione costante e sempre eguale, per cui versato in una soluzione di cloruro di calce, vi produce un precipitato di color bruno cupo, scuoprendone fino ad un mezzo centesimo. Bisogna allungare la soluzione dell' idroclorato di manganese con una tal quantità d'acqua, che un volume dato di essa decomponga un volume eguale del liquor campione del sig. Gay-Lussac, nel quale è unita alla calce una quantità di cloro, che allo stato di gas eguaglia il volume del liquido stesso.

Nelle ricerche della medicina legale è importantissimo poter ridurre allo stato metallico l' arsenico contenuto nel solfuro. Uno dei processi praticati a quest' oggetto consiste nell' introdurre il solfuro in fondo d' un tubo di vetro, e avanti ad esso un pezzo di filo d' acciaio incandescente. Scaldando il solfuro, i di lui vapori depositano l' arsenico allo stato metallico sulle pareti del tubo presso il filo d' acciaio, che ritiene il solfo. Siccome questo processo non riesce sempre, e il di lui risultamento è dubbio operando sopra piccole quantità, il sig. *Berzelius* ne ha insegnato un altro d' un effetto certo e costante. Eccolo. S' introduce il solfuro in un tubo di vetro aperto del calibro d' una penna da scrivere, lungo da 4 a 5 pollici, e si scalda tenendo il tubo obliquamente sopra la fiaccola d' una lampada a spirito di vino, cosicchè il punto più caldo sia un poco sopra al solfuro, e che il vapore di questo sia obbligato a passare per quel punto: l' operazione deve esser condotta con lentezza, affinchè la scomposizione del vapore sia completa. Si deposita dell' acido arsenioso nel tubo un poco più lontano. Allora, infuocato il tubo per mezzo della fiamma d' una lucerna avvivata dal soffio d' un cannellino *(chalumeau)*, si allunga stirandolo nel punto infuocato, e spinto l' acido arsenioso nella porzione stirata, si fa passare il vapore sopra un piccolo pezzo di carbone ardente,

che opera la riduzione del metallo. Il carbone in polvere non è a ciò adattato, perchè il calore lo disperde.

Il sig. *Rose*, in seguito d'un suo lavoro sugl'ipofosfiti, ha fatto conoscere un suo nuovo processo per la preparazione dell'acido ipofosforoso puro, che egli combina direttamente alle diverse basi per formare quei sali, dei quali soltanto alcuni avevano potuto formarsi coi processi indiretti prima praticati. Il processo del sig. Dulong, in cui si decompone l'ipofosfito di calce per mezzo dell'acido solforico, non somministrando che un acido ipofosforoso impuro, il sig. Rose gli ha sostituito il seguente. Egli fa bollire dell'idrato di barite con del fosforo, e continua l'operazione finchè i vapori acquosi che si sprigionano dalla mescolanza non spandano più odore agliaceo. Allora feltra il liquido, e lo scompone per mezzo dell'acido solforico, che impiega in eccesso: il solfato di barite si precipita, ed il liquido ritiene una mescolanza d'acido ipofosforoso e d'acido solforico. Fa digerire questa mescolanza a freddo e per breve tempo con un eccesso d'ossido di piombo; si forma così dell'ipofosfito di piombo, che si decompone facendo passare a traverso del liquido una corrente di gas acido idrosolforico, o idrogene solforato. Si separa l'acido dal solfuro di piombo per feltrazione, ed evaporandolo per mezzo del calore, si porta al grado di concentrazione necessario per la preparazione dei diversi ipofosfiti.

Si devono al sig. *Gauthier* le seguenti notizie intorno ad una materia resinosa contenuta nell'epidermide della *Betula*.

Questa pianta arborea è ricoperta d'un epidermide alquanto grossa, formata di più strati soprapposti, specialmente quella di cui è ricoperto il tronco. Questi strati o sfoglie di color bianco argentino si separano facilmente le une dalle altre; sono ruvide al tatto; la quale ultima proprietà dipende da una sostanza polverulenta che ritengono alla loro superficie e nel loro interno, abbondante e visibilissima sullo strato esterno, che non sembra partecipar più alla vita organica vegetabile. Avvicinando all'epidermide della betula un lume acceso, ella prende fuoco con egual prontezza che l'essenza di terebintina, o acqua di ragia, producendo una bella fiamma gialla più durevole di quella che produrrebbe un egual peso di resina di pino, e somministrando una grande quantità di carbone tenuissimo, che raccolto mostra tutte le qualità del più bel nero di fumo preparato colle resine.

La materia polverulenta che si osserva tanto alla superficie

delle sfoglie indicate, che negl' interstizii delle loro fibre, allorchè è in stato di purità, presenta tutti i caratteri d'una resina. E' bianca-giallastra, secca, e per conseguenza fragile, ha un odore che si avvicina a quello della resina di guaiaco, ed ha altre proprietà comuni alla sandracca. Da queste osservazioni l' autore è indotto a credere che l' epidermide della betula possa interessare i fabbricanti di nero di fumo, i quali potranno, specialmente in alcuni paesi ove si trovano molte betule, procurarsi facilmente ed a basso prezzo questa sostanza. Non è necessario per questo abbatter la pianta. Si può distaccare quella materia dal tronco o dai rami dell' albero senza danneggiarlo; la facilità con cui si separano le diverse sfoglie, permette di lasciarne sopra la scorza uno o due strati, togliendo quelli che sono soprabbondanti. L' epidermide della betula contiene quasi la metà del suo peso di resina.

Il fenomeno d' un uomo che ha mostrato di sopportare impunemente altissime temperature è stato poco creduto da alcuni e riguardato quasi come prodigioso, o almeno come inesplicabile da altri. Il seguente articolo, estratto dal *Globo,* ci sembra adattato a fissar l' opinione di questi e di quelli.

" Uno spagnolo, per nome Francesco Martinez, ha sopportato
,, per alcuni minuti in presenza di molti testimoni una temperatu-
,, ra di 110 gradi R; ed uscendo dal forno in cui si era fatto rin-
,, chiudere è entrato in un bagno freddo senza risentirne alcun danno.

" È senza dubbio uno spettacolo curioso per il fisiologo quello
,, d' un uomo che si espone impunemente all' impressione d' un ca-
,, lore superiore di 30 gradi a quello dell' acqua bollente, e capace
,, d' arrostire in pochi momenti la carne degli animali privi di vita.
,, Ma quest' esperienza non ci mostra niente che non sia da lungo
,, tempo conosciuto e stabilito nella scienza in un modo incontra-
,, stabile.

" Un celebre fisico inglese (Blagden) si è trattenuto per 8 mi-
,, nuti in una stanza scaldata a 100 gradi del termometro di Réau-
,, mur, cioè a 20 gradi sopra l' acqua bollente. L'acqua, anche co-
,, perta d'uno strato d'olio, bolliva vicino a lui, e la cera si struggeva.
,, Blagden fece cuocere nella stanza riscaldata a questa temperatura
,, un pezzo di bove; 13 minuti bastarono per quest' operazione, la
,, quale, per verità, non avrebbe potuto riuscire se egli non avesse
,, condensato l' aria ardente sopra la carne per mezzo d' un sof-
,, fietto.

" La rarità o espansione dell' aria, la sua poca facoltà condut-
,, trice, finalmente la sua poca capacità per il calorico, servono a

„ spiegare come l' uomo può mantenersi in mezzo ad un atmosfera „ così calda, ed anche sopportarne una più ardente. Due accade- „ mici francesi della fine dell' ultimo secolo (Duhamel e Dutillet) „ mandati a Larochefoucault nell' Angoumois per farvi delle ri- „ cerche relative ad una malattia dei grani, viddero delle ragazze „ di campagna che l' abitudine rendeva capaci di sopportare per 10 „ minuti il calore d' un forno, nel quale si facevano cuocere dei „ frutti e della carne. Essi misurarono con diligenza la tempera- „ tura di quel forno, e trovarono che era di 112 gradi R. vale a „ dire superiore di 32 gradi a quella dell' acqua bollente. Il forno „ in cui si è trattenuto lo spagnolo Martinez per un tempo che non „ è stato specificato, non era scaldato che a 110 R. e però due gra- „ di meno di quello che sopportavano le ragazze di Larochefou- „ cault. Si può vedere il minuto racconto delle esperienze fatte „ dai nominati accademici nel supplemento al *Trattato della con- „ servazione dei grani* di Duhamel, o in un trattato di Dutillet *sul „ grado di calore a cui gli uomini e gli animali resistono.*

“ Le sperienze di Martinez, benchè curiose in loro stesse, non „ ci mostrano dunque nulla di nuovo. Si aggiunga che bisognereb- „ be guardarsi dal tirarne delle conclusioni troppo generali, come „ alcuni hanno fatto. Molte persone potrebbero provare degli acci- „ denti gravissimi per una temperatura molto inferiore a quella „ che hanno sopportata senza inconveniente le ragazze osservate „ dagli accademici suddetti ed anche Blagden. Il celebre Boerhaave „ racconta che egli non potè restare per un sol minuto nella fab- „ brica d' un raffinatore di zucchero scaldata a 65 R.

“ Dutillet ha fatto sugli animali dell' esperienze, le quali pro- „ vano che pochissimi animali sopportano senza perire il calore a „ cui certi uomini possono esporsi impunemente. Blagden per altro „ ha veduto una cagna restar con lui nella stanza scaldata a 100 R. „ Del resto l' esperienze di Dutillet lo hanno condotto a riconoscere „ che gli accidenti prodotti dall'aria scaldata eccessivamente risulta- „ no meno dalla sua introduzione nell'interno del petto, che dal suo „ contatto colla pelle. Così gli animali dei quali era coperta la „ pelle resistevano molto meglio all' aria ardente di quelli che era- „ no esposti nudi all' esperienza.

“ Lo spagnolo Martinez ha fatto dunque benissimo ad invilup- „ parsi di grossi vestimenti di lana, ed a cuoprir la sua testa d' un „ gran feltro. La lana trasmettendo difficilmente il calore, egli si è „ in tal modo sottratto a ciò che la sua esperienza poteva avere di „ più incomodo. In generale tutte le frivole particolarità che i gior- „ nali hanno riferite in occasione di quest' esperienza, e la sor-

,, presa che essi hanno manifestato, mostrano quanto è ancora ,, grande fra noi l'ignoranza di quei fatti, la cognizione dei quali ,, sembrerebbe dovere essere sparsa universalmente.

## Scienze mediche.

Il sig. *Baudeloque* ha annunziato all' Accademia delle scienze di Parigi due scoperte, o due nuovi processi da potersi praticare utilmente nell' ostetricia. Essi sono i seguenti:

1.° Applicare il galvanismo al feto nel travaglio dei parti laboriosi, per sapere positivamente se il feto è morto o vivo.

2.° In vece d' eseguire l' embriotomia, o la dissezione del feto nella matrice, comprimere e ridurre mediante un *forcipe* particolare il volume della testa e del corpo del feto, a segno che queste parti possano poi traversare facilmente la filiera ossea, comunque piccola o deformata.

Gli autori più rispettabili che hanno trattato dei mezzi di richiamare alla vita gli annegati sono tutti concordi nel consigliare l' insufflazione artificiale dell' aria nei polmoni, come uno dei processi più efficaci.

Il sig. *Leroy d'Etioles* al contrario, dalle sue importanti ricerche relative è stato condotto a riconoscere che questo processo, così universalmente vantato e praticato, presenta nella sua applicazione i più grandi pericoli. Di fatti egli ha verificato sopra un gran numero d' animali, particolarmente sopra i montoni, che una insufflazione un poco forte basta per produrre immediatamente la morte. L' autore pensa che i pericoli i quali accompagnano l' insufflazione sono forse la causa per cui si vedono più di rado coronati da felice successo i soccorsi amministrati agli annegati.

Confermando in una seconda memoria i risultamenti delle sue prime ricerche con nuove esperienze, il sig. Leroy d' Etioles espone d' aver riconosciuto che certi animali possono molto meglio che altri resistere ad una insufflazione forzata; che per esempio è assai più facile uccidere un montone che un cane della stessa complessione. Egli attribuisce questa differenza alla più grande densità del tessuto dei polmoni in quest' ultimo animale.

L'autore si è occupato inoltre di ricerche fisiologiche intorno al genere delle lesioni che produce l' insufflazione, ed alla causa immediata della morte che ne risulta quasi istantaneamente.

Una memoria letta dal sig. *Iulia-Fontenelle* avanti l' Accade-

mia delle scienze di Parigi, ed intitolata: *Ricerche chimiche e mediche intorno alle combustioni umane spontanee*, è singolarmente degna d'attenzione. In fatti le osservazioni che vi sono contenute, oltre ad ispirare per loro stesse molto interesse, offrono un nuovo esempio d'uno di quei fenomeni dei quali è stata modernamente messa in dubbio l'esistenza, soltanto perchè, essendo singolarissimi e poco suscettibili di spiegazione evidente, sono anche talmente rari da non poter esser verificati che da un insieme di testimonianze, le quali sebbene sufficienti a convincere li spiriti non prevenuti, possono essere rigettate da quelli che lo sono, o che non si danno la premura o non usano l'attenzione che è necessaria per pesarne il valore.

La prima questione che l'autore esamina è questa: Esistono combustioni umane spontanee? Egli la risolve affermativamente. Quindici osservazioni di combustioni umane spontanee, che egli riferisce successivamente, gli permettono non solo di stabilire la realtà incontrastabile del fenomeno, ma anche di far conoscere le principali circostanze che accompagnano la sua manifestazione. Indicando queste circostanze, egli fa osservare:

1.° Che le persone morte di combustione spontanea facevano, *la maggior parte*, uso smoderato dei liquori alcoolici;

2.° Che questa combustione è quasi sempre generale, ma che può essere anche soltanto parziale;

3.° Che essa è molto più rara negli uomini che nelle donne, e che le donne nelle quali si è sviluppata erano quasi tutte in età avanzata. Una sola era dell'età di soli 17 anni, ed in lei la combustione non fu che parziale;

4.° Che il corpo ed i visceri sono stati costantemente bruciati, mentre i piedi, le mani, e la sommità del cranio sono rimasti quasi sempre esenti dalla combustione;

5.° Benchè a ridurre in cenere un cadavere per mezzo della combustione ordinaria si richieda una grande quantità di legna o d'altro combustibile, pure nelle combustioni spontanee il corpo umano è ridotto in cenere, non solo senza il concorso di fuoco estraneo, ma senza che la combustione si comunichi ad altri oggetti anche molto combustibili che vi si trovino vicini. In una osservazione singolarissima per essersi effettuata contemporaneamente la combustione spontanea in due persone riunite in una stessa stanza, la combustione non si comunicò alla stanza stessa nè ai mobili che vi erano contenuti;

6.° Non è dimostrato che sia necessaria la presenza d'un corpo

infiammato per sviluppare le combustioni umane spontanee: anzi tutto porta a credere il contrario;

7.° L'acqua, in vece d'estinguere la fiamma, sembra darle maggiore attività; ed anche disparsa la fiamma, la combustione intima continua ad operarsi;

8.° Le combustioni spontanee sono avvenute più frequentemente in inverno che in estate;

9.° Non si è potuto ottenere la guarigione di veruna combustione generale, ma solo d'una parziale;

10.° Quelli nei quali avviene una combustione spontanea provano un calore interno fortissimo;

11.° La combustione si sviluppa ad un tratto, e consuma il corpo in poche ore;

12.° Le parti del corpo alle quali non si estende la combustione soggiacciono allo sfacelo;

13.° Negl' individui investiti da combustione spontanea si manifesta una degenerazione putrida che produce bentosto la cancrena;

14.° Il residuo di questa combustione consiste in ceneri grasse ed in fuligine untuosa, che spandono un odor fetido, di cui s'impregnano i mobili, e che si fa sentire a gran distanza.

Premessa un esposizione delle due teoriche della combustione, fra le quali i dotti sono divisi, cioè quella di Lavoisier, e la più recente del sig. Berzelius, il sig. Iulia-Fontenelle indica le diverse spiegazioni che sono state proposte del fenomeno di cui si tratta. Alcuni credendo vedere una relazione intima fra le combustioni spontanee e l'uso smoderato delle sostanze spiritose, verificatosi negl' individui che vi soggiacquero, pensano che queste sostanze trovandosi continuamente a contatto collo stomaco, penetrino a traverso i tessuti organici, e gl' imbevano fino a saturazione, cosicchè basti avvicinarvi un corpo infiammato per determinarne la combustione.

Il sig. I. F. rigetta questa spiegazione, 1.° perchè non è punto dimostrata questa pretesa saturazione degli organi nelle persone dedite all' uso delle bevande spiritose; 2.° perchè, anche ammessa questa saturazione, non basterebbe a render combustibile il corpo umano, giacchè in diverse esperienze intraprese espressamente egli ha tentato invano di rendere infiammabile della carne di bove con tenerla per più mesi immersa nell' acquavite, e perfino nell'alcool e nell' etere.

Diversi medici, contemplato lo sviluppo di gas idrogene, che

talvolta si effettua negl' intestini, hanno creduto potersi sviluppare egualmente anche nelle altre parti del corpo, ed esservi infiammato, o per l'avvicinamento d'un corpo acceso, o per l'azione dell'elettricità. Questa spiegazione, abbracciata dai sigg. Lecat, Kopp, e Marc, suppone negl' individui che soggiacciono a combustioni spontanee, 1.° uno stato idiolettrico, 2.° lo sviluppo del gas idrogene, 3.° il suo accumulamento nel tessuto cellulare. Questa spiegazione sembrerebbe confermata dalla seguente osservazione del sig. Bailly. Mentre questo medico faceva in presenza di più di venti allievi l'apertura d'un cadavere coperto d'un emfisema, il quale era più considerabile nelle estremità inferiori che in qualunque altra parte, osservò che qualunque volta vi si facevano delle incisioni longitudinali, se ne sprigionava un gas che bruciava con fiamma turchina. Inciso l'addome, ne uscì un getto, che produsse una fiamma alta più di sei pollici. I gas intestinali, all' opposto, in vece d'accrescer la fiamma, l'estinguevano. Il sig. I. F. rigetta questa spiegazione come la precedente, per delle ragioni consimili. Egli ha tentato invano di render combustibili delle sottili fette di carne tenendole immerse per tre giorni nel gas idrogene percarbonato, nel gas ossido di carbonio, e nel gas ossigene.

Egli pensa che le combustioni umane non possono attribuirsi ad una combinazione della materia animale coll' ossigene dell'aria, e ciò per le seguenti ragioni: 1° perchè non si sviluppa una temperatura sufficiente; 2° perchè ammettendo questa combustione come reale, il residuo dovrebbe essere un carbone, laddove si ha in vece della cenere; 3° perchè uno dei prodotti delle combustioni umane spontanee è una materia untuosa, che non risulta mai dalla combustione delle sostanze animali; 4.° perchè non ne risulta quasi niente di prodotti ammoniacali, dei quali vi è sempre copia in qualunque combustione di sostanze animali.

Rigettate così le diverse spiegazioni o ipotesi proposte finora, il sig. Iulia-Fontenelle conclude che il fenomeno di cui si tratta è una scomposizione interna, affatto indipendente dall' influenza degli agenti esterni. Ecco nei suoi propri termini le di lui conclusioni.

" Noi riguardiamo quelle che si chiamano combustioni umane
,, spontanee, non come vere combustioni, ma come reazioni in-
,, time, e spontanee, dovute a dei prodotti nuovi ai quali dà ori-
,, gine una degenerazione dei muscoli, dei tendini, dei visceri, ec.
,, Questi prodotti unendosi presentano li stessi fenomeni che la

„ combustione, senza dipendere in modo alcuno dall'influenza d' a-
„ genti esterni, sia che si ammetta l' effetto delle elettricità oppo-
„ ste, come piace a Berzelius, o si citi l'infiammazione dell' idro-
„ gene per il suo contatto col cloro, o l' accensione dell' arsenico
„ e antimonio che ridotti in polvere traversino quest' ultimo
„ gas, ec.

« Per altro si potrebbe oppormi che, qualunque sia la causa la
„ quale determina questa combustione, il calorico sprigionato deve
„ essere considerabile, ed in conseguenza incendiare tutti gli og-
„ getti vicini. Al che io risponderò che tutte le sostanze combusti-
„ bili non sprigionano un egual quantità di calorico per la combu-
„ stione. Davy ha dimostrato che una sottil rete metallica, la quale
„ abbia 160 maglie per ogni pollice quadrato, e fatta con un filo
„ d' un sessantesimo di pollice di grossezza, si lascia traversare alla
„ temperatura ordinaria dalla fiamma del gas idrogene, ed all' op-
„ posto non può essere traversata da quella dell' alcool, quando
„ non sia fortissimamente scaldata. Secondo lo stesso chimico una
„ rete scaldata a rosso lascia passar la fiamma del gas idrogene
„ puro, non quella del gas idrogene percarbonato. Dopo ciò, è
„ probabile che i prodotti dovuti alla degenerazione del corpo pos-
„ sano esser combustibilissimi, senza per altro sprigionare tanto
„ calorico quanto gli altri corpi combustibili cogniti, e senza la-
„ sciar residuo, come questi due ultimi gas; ed in ultima analisi,
„ io penso che, in alcuni soggetti, e specialmente nelle donne,
„ esista una diatesi particolare, la quale, unita all' astenia ca-
„ gionata dall'età, da una vita poco attiva, e dall' abuso dei liquori
„ spiritosi, può dar luogo ad una combustione spontanea. Ma io
„ sono lontano da considerare come causa materiale di questa com-
„ bustione, o l'alcool, o l'idrogene, o una soprabbondanza di grasso.
„ L' alcool non rappresenta una parte principale in quest' affezione
„ morbosa se non contribuendo a produrla, cioè determinando
„ colle cause precitate quella degenerazione di cui ho parlato, la
„ quale dà luogo a dei nuovi prodotti combustibilissimi, la reazione
„ dei quali cagiona la combustione del corpo.

« Sarebbe desiderabile che le osservazioni pubblicate fin qui
„ fossero più complete. Io mi propongo di raccogliere tutto ciò
„ che possa servire ad illuminare un soggètto così importante per
„ la medicina legale.

Chi desideri conoscere ciò che sia stato pensato e scritto da varii dotti su questo curioso ed importante soggetto, potrà vedere, fra le altre cose, una lettera del sig. prof. Orioli di Bologna ad un suo amico, venuta recentemente in luce, e nella quale il chiaris-

simo autore, dopo aver discorso in genere dell' importante fenomeno della combustione, e distintene varie forme, comprese e confuse, indubitatamente secondo esso, sotto quella denominazione, propone una sua spiegazione, non tanto delle combustioni umane spontanee, quanto ancora dei fuochi lambenti, dei fuochi fatui, e simili, attribuendo nella produzione del primo di tali fenomeni molta influenza all' *innervazione*, sulla quale egli aveva dissertato in altra occasione, ed alla quale accordando egli il potere di modificare tutta la chimica animale nello stato di vita, pensa che nel caso contemplato sia per essa, e nel concorso di particolari circostanze, talmente cangiato lo stato elettrico delle molecole componenti le diverse parti del corpo umano, da fare acquistar loro la *positività* necessaria perchè ne avvenga l' unione all'ossigene, o la combustione, anche senza il contatto d' un corpo acceso, o una previa elevazione di temperatura.

## Società scientifiche.

### *Società medico-fisica fiorentina.*

*Seduta ordinaria del* 20 *aprile* 1828. — Dopo le solite comunicazioni il sig. dott. *Bonci*, supplendo colla lettura all' assenza del sig. prof. *Nespoli*, trattenne la società con un suo erudito discorso sulla necessità di una medica polizia. E considerando da un lato il nostro socio, che a malgrado delle mutazioni introdotte nella medica nomenclatura, pure le infermità, che affliggono l' uman genere non sono cresciute, mentre è d' altro lato cresciuto sommamente il numero di chi esercita la medicina, venne a concludere per l'utilità, e per la necessità di un provvedimento che limitasse o ristringesse il numero de' medici, nel tempo che tutelasse con opportune misure non tanto gli interessi di coloro, che del medico possono abbisognare, quanto ancora il decoro dell' arte: opinando del pari che un provvedimento comunque vi abbisognasse per guarentire appresso al popolo la idoneità di quei medici, che balestrati dalla fortuna, o spinti da qualsivoglia veduta, vengono a stanziarsi, ed a praticare l' esercizio della medicina in qualsivoglia contrada.

Successivamente il sig. *Tito Puliti* nostro socio conservatore, fece parte alla società, dei resultamenti di alcune sue giudiziose esperienze intorno al modo di estrarre, con un suo nuovo processo, la cantaridina dalle cantaridi. Considerando egli pertanto, che nell' operare col metodo del sig. *Robiquet*, l' evaporazione al fuoco dell'estratto alcoolico delle cantaridi induce una perdita non piccola

di cantaridina, e può esser dannosa a chi opera, del che patì sopra sè stesso trista esperienza, risolse di trattare piuttosto la polvere delle cantaridi con olio, od aceto, partendo in ciò dal fatto noto, e dall' uso comune, che si ha in farmacia di inzuppare la polvere delle canterelle con ambedue questi fluidi, onde averne una pasta efficace a svescicare la pelle. A tale effetto infuse nell' olio scaldato alla temperatura dell' acqua bollente, una porzione di cantaridi contuse, e filtrato quest' olio ancor caldo, riconobbe avere esso disciolta tutta la parte vescicatoria delle cantaridi, più l'olio giallo che esse contengono. Ottenne poi la separazione della cantaridina dall' olio, lasciandolo in quiete per alcuni giorni, duranti i quali vedde separarsi dall'olio stesso una materia bianca riunita in piccoli gruppi cristallini, dei quali si vennero a ricuoprire le pareti del vaso, e che egli liberò dall' olio, prima con una nuova filtrazione, poi colla pressione esercitata sui cristalli inviluppati convenientemente fra la carta sugante. Riconobbe poi in essi cristalli tutte le proprietà ravvisate dai chimici nella cantaridina, ed alcune anco non per anco notate, e dalla facilità con cui l'ammoniaca, aiutata dal calore, discioglie la cantaridina, e vi si combina in un sapone ugualmente solubile, inclinò il nostro socio a riguardarla come noverabile fra le sostanze gassose. Per un complesso pure d'esperimenti giudiziosamente istituiti, ed avvedutamente variati, essendosi egli accorto che la tintura di cantaridi preparata, come generalmente suol farsi nelle farmacie non contiene, nè può sempre contenere una dose costante di cantaridina, per ottener questo intento, stimò più opportuno di prepararla, unendo la pura cantaridina a qualche goccia d'olio, e sciogliendola poscia nello spirito. Ed infine, essendogli sembrato di osservare che nelle cantaridi sia contenuto un olio volatile non riconosciuto fin quì, ed opinando che tanto quest' olio, quanto la cantaridina possa avere un' azione sua propria, ed energica sull' economia animale, propose di adoperare questi due principii separatamente, onde valutargli nel modo il più esatto.

Quindi il sig. dott. *Del Greco* lesse l' istoria di una ferita del sopracciglio, complicata da lacerazione del nervo sopraorbitale sinistro da esso arricchita di perspicaci riflessioni, tendenti, a provare, come i fenomeni da esso lui osservati nell' individuo ferito stieno a convalidare l' opinione di Carlo Bell, il quale è di avviso, che i diversi rami del nervo trigemello servano piuttosto alla sensibilità che ai moti delle diverse parti della faccia, alle quali si distribuiscono. Accadde la ferita, di cui teneva proposito il nostro socio, in un giovanetto di 14 anni, e fu prodotta dal calcio di un cavallo che lo percosse nel sopracciglio sinistro; e fu tosto accompagnata da per-

dita di senso in tutta la cute vestiente la regione sinistra della fronte; da dolorosa sensazione a tutta la mandibula sì superiore, che inferiore, lungo gli alveoli del sinistro lato, e da un sapore amaro sopraggiuntogli in bocca, subito dopo la ricevuta ferita, nonchè da uno strato di patina biancastra, di cui se gli coprì tosto la lingua, comunque un'ora prima del funesto caso non avesse quell' individuo verun' appetito, nè si querelasse di alcun incomodo atto ad indur sospetto in lui di gastro enterite, o di altro consimil disturbo. Medicata la ferita colla riunione immediata si cicatrizzò per la massima parte di prima intenzione; e solo rimase nel centro di essa un punto suppurante, che corrispondeva precisamente al luogo della mangiatura sopraorbitaria, e così al punto della recisione del nervo; ove non fu compiuta la cicatrice, che al dodicesimo giorno. E comunque persistesse l' insensibilità della cute fino all' ultimo termine della cicatrizzazione della piaga, pure sussisterono sempre nella loro intessità i moti del muscolo otentale sinistro, del sopracciglio e di tutti gli altri muscoli della faccia, ai quali si distribuiscono i ramoscelli del secondo, e terzo ramo del trigemello.

Finalmente fu fatta lettura di una istoria, inviata alla società dal sig. dot. *Agostino Olmi* uno dei medici primari dell' I. e R. Arcispedale di S. M. Nuova, nella quali si ragiona di un grosso calcolo biliare del volume, e della figura di un'uovo di gallina, di struttura lamellata, ed assai resistente, renduto per secesso da una donna, che tormentata per lungo tempo da ostinato vomito, cessò di vivere pochi giorni dopo avere emesso questa morbosa concrezione. Mostrò la sezione del cadavere esser esso disceso dalla cisti fellea nel tubo intestinale, per una morbosa apertura che la metteva in comunicazione col duodeno in un punto, ove queste parti avevano contratta precedente adesione, e l' analisi chimica istituita dal nostro prof. *Taddei* fece palese, che la concrezione predetta era costituita da colosterina.

*Seduta ordinaria del dì* 11 *maggio*. — Aperta l'adunanza nelle solite forme, e letto ed approvato il processo verbale della seduta antecedente, furono presentate dal segretario delle corrispondenze le seguenti opere: *Sull' ipopio*, memoria del dott. *Gierl*, tradotta in italiano dal sig. cav. dott. *Shönberg* nostro socio corrispondente: *An in morbis inflammatoriis conveniat usus aquae glacie frigefactae*, Dissertazione del sig. dott. *Celle*.

Dipoi il sig. dot. *Del Greco*, supplendo al socio dott. *Betti* impedito fece lettura della prima parte di una sua interessante memoria sopra un fungo midollare del nevrilema della seconda branca del trigemello, che manifestavasi sotto le forme di un polipo nelle narici.

Di questa prima parte però del lavoro del nostro socio sarà, per espresso desiderio dell'autore, reso conto allorquando egli comunicherà alla società il resto dell' incominciato suo scritto. D. P. B.

*Società per la Diffusione del metodo di reciproco insegnamento.*

*Adunanza del* 20 *Giugno* 1828. — Letto che fu ed approvato il processo verbale della precedente solenne adunanza, il segretario delle corrispondenze esibì il solito trimestrale ragguaglio sanitario statogli rimesso dal medico delle scuole sig. dott. Antonio Lupinari. Quindi presentò alcuni libri pervenuti alla società dopo l' ultima sua riunione, fra i quali era compreso un rapporto letto dal sig. Baron de' Garando nella adunanza solenne tenuta dalla Società di Parigi nel dì 20 aprile decorso.

Tal rapporto era il decimoquarto nella serie dei congeneri documenti pubblicati dalla Società di Parigi in fine d'ogni anno, cominciando dal primo della sua fondazione.

Quella Società essendo divisa in differenti sezioni, ognuna delle quali si occupa dell' economia, della direzione dei metodi, dell' ispezione delle scuole, e della censura dei libri, così il rapporto del sig. De Gerando trovasi diviso in tanti distinti articoli quante sono le suddette sezioni della Società; e ogni articolo contiene il ragguaglio dei lavori esibiti nel corso dell' anno dalle respettive sezioni.

La sezione incaricata della direzione dei metodi ha avuto luogo di esaminare i resultati di un metodo asserto d' invenzione del sig. Bourousse Laforre per l' esercizio della lettura; ma l'inventore limitandosi ad esibire i resultati ha fatto segreto del suo metodo sperando di formarne una sorgente di lucro. Un altro inventore di un metodo più spedito per insegnare a leggere, il sig. Bebian, ha francamente mostrati i suoi principii e la loro applicazione, meritandosi molti elogi per parte dei componenti il comitato d' ispezione. Fa menzione il sig. De Gerando anche di altro metodo praticato per l' istesso genere d' insegnamento, e immaginato dal sig. Valleio, senza per altro manifestare l'opinione della Società sul merito di un tal metodo, che appunto attualmente va esperimentandosi.

Il soprint. alle scuole della Soc. di Firenze fu incaricato di esaminare in che principalmente consistano le differenze fra i nuovi metodi di sopra indicati, e gli altri che sono generalmente adottati fra noi; e di farne quindi rapporto alla Società.

Il comitato di censura dei libri, presso la suddetta Società

parigina, ha indotti alcuni miglioramenti nel giornale pubblicato dalla Società: raccomandata una nuova edizione del corso del disegno lineare del sig. Francoeur assai ampliato dall'autore: un istruzione per le scuole degli adulti del sig. Basset; e una nuova geografia elementare del sig. Meissas.

Le scuole dirette dalla Società di Parigi nell'interno di quella città pei fanciulli sono 25; vi concorrono 2268 maschi e 1462 femmine: in tutto 3730 individui. Il numero delle scuole nei dipartimenti diminuito nei decorsi anni è nuovamente aumentato: e continuerà ad aumentarsi perchè da ogni parte giungono alla Società annunzi di fondazioni di nuove scuole.

Sono state aperte in Parigi tre scuole per i maschi adulti, e tre per le femmine pure adulte. Le lezioni si fanno di sera e vi concorrono 248 individui.

Un comitato presieduto dal sig. di Stael si è formato espressamente per fondar delle scuole che staranno aperte nei giorni festivi, e nelle quali potranno ricevere l'istruzione elementare e quella del catechismo gli individui che non posson dare alcun tempo a tal genere d'istruzione nei giorni feriali.

Nelle ore destinate al riposo dei manifattori si danno molti corsi di disegno lineare, che son riguardati come preparatorii a quello di geometria e meccanica applicato alle arti del sig. Dupin, che si insegna ogni giorno più estesamente in Francia, e fuori.

Le corrispondenze della Società di Parigi numerosissime sempre, e sempre interessanti, contengono le notizie seguenti:

Le scuole dei poveri in Irlanda son giunte a 11823: gl'individui che vi concorrono a 500 mila: e i libri dispensati dalla Società in numero di 1,152,194 esemplari.

La Società di Londra ammesse nell'ultimo anno 132 nuovi maestri e 68 maestre; dotò num. 1043 scuole; e incoraggì la fondazione di 222 nuove. Alcuni dei nuovi istitutori come sopra ammessi son stati spediti in Persia ed in altri paesi dell'Oriente.

In Danimarca le scuole erano alla fine del 1827 in num. di 2003; e 368 dovevano aprirsi nel seguente anno.

Esistono in Svezia 1830 scuole: nelle quali s'insegna anche il canto e il disegno lineare.

Nel regno dei Paesi-Bassi sopra una popolazione di 6,267,286 individui, si contano 633,859 alunni delle scuole elementari.

Il granduca di Saxe-Weimar ha obbligati per mezzo di legge tutti i padri a inviare tutti i figli che hanno compiti 6 anni alle scuole elementari.

Una scuola di reciproco insegnamento è stata fondata a Barcellona; e di altre sembra che si prepari l'istituzione nell'alta Catalogna.

Nell'isola di Malta si trovano due scuole, in una delle quali si instruiscono 179 fanciulli, nell'altra 155 ragazze.

Il presidente Capo d'Istria ha ordinata la introduzione del sistema di reciproco insegnamento in Grecia.

A Kalassa in America esiste una scuola diretta da un istitutore francese. Nel resto dell'America, in Affrica e nell'Indie il metodo si propaga ogni giorno di più. Solamente Madagascar possiede 32 scuole, alle quali sono ammessi 1525 maschi e 453 femmine.

L'entrata della Società di Parigi è ammontata nel decorso anno a franchi 23056: 75; le spese a franchi 20993:80; sicchè si è verificato un avanzo di franchi 2062 : 95.

Il numero dei membri paganti è aumentato nell'ultimo anno di 944 individui.

Dopo quest'interessante partecipazione, il soprint. alle scuole della Soc. fior. rese conto del loro stato, e potè assicurare la Società che il numero degli alunni è tanto aumentato quanto lo comportano i locali destinati ad uso di scuola; cosicchè conveniva in avvenire astenersi da concedere nuove ammissioni, finchè non avessero compito il corso dell'istruzione alcuni dei fanciulli che frequentano attualmente le scuole suddette. Affermò che i buoni risultati dell'adozione del metodo d'Hamilton per l'esercizio di lettura vanno ogni giorno aumentandosi; e frattanto si fanno maggiori progressi dagli alunni in calligrafia, aritmetica, e disegno lineare.

Per mostrare che anche la morale degli alunni si fa sempre migliore, il soprintendente assicurò la società, che ad onta dell'accresciuto numero degli alunni la disciplina si mantiene rigorosissima, e rarissimi sono i casi in cui faccia duopo per conservarla di ricorrere alle punizioni. Il fatto seguente narrato nella circostanza di cui si tratta dal soprintendente, e accaduto nella scuola di S. Chiara, è pur esso una prova significantissima del buon animo degli alunni che la frequentano.

Si presentò per essere ammesso nei primi di giugno decorso un fanciullo appartenente a poverissima famiglia, non avendo di che ricuoprir la sua quasi completa nudità. Per questa circostanza il maestro ricusava di riceverlo, quando tre dei suoi scuolari, nominati Giuseppe Fedi, Cesare Castagni, e Luigi Sanesi, accorgendosi del motivo per cui quell'infelice fanciullo avrebbe dovuto restar privo dell'istruzione, presolo con loro, gli somministrarono dei proprii

abiti di che vestirlo intieramente, e lo ricondussero quindi alla scuola, ove progredisce rapidamente nell' istruzione che vi si amministra.

Volle la società che il maestro della scuola normale fosse incaricato di manifestare la sua sodisfazione ai tre prenominati alunni e alle famiglie alle quali appartengono.

Successivamente il soprintendente suddetto richiamò l' attenzione dei suoi colleghi sopra alcuni inconvenienti che sembrano far giudicare poco opportuno per uso di scuola il locale nel quale si trova attualmente la scuola normale, e propose che allo spirare del fitto fosse la scuola trasportata in altro luogo, che egli credeva di poter indicare.

La proposizione fu rimessa al Consiglio d'Economia, che ricevè contemporaneamente l' incarico di farne rapporto con la sollecitudine possibilmente maggiore.

Presa quindi la parola dal sig. march. Tempi vice-presidente della società, informò egli i suoi colleghi che la scuola Comunitativa di S. Gimignano fu riformata sul nuovo sistema nel mese di novembre 1827. Quando era essa condotta sull'antico sistema di istruzione individuale vi concorrevano n.° 25 alunni, ora ve ne intervengono giornalmente oltre 50, e il numero degli inscritti sul registro è di 74. Vi si osserva ottima disciplina e somma nettezza nei fanciulli, sebben quasi tutti appartengano alla classe povera. L' istruzione non è per ora spinta oltre la sesta classe sebbene nell'aritmetica alcuni fanciulli abbian fatti significantissimi progressi.

Nel dì 13 maggio decorso vi fu fatta la prima distribuzione di premii, a cui intervennero i parenti di molti alunni e non pochi possessori del luogo. Il proposto sig. Tosi, uomo distintissimo e venerabile per età e per dottrina, fece un eloquente discorso adattato alla circostanza, sforzandosi sopra tutto di fare apprezzare i vantaggi del nuovo metodo.

Anche l' istruzione del disegno lineare vi è stata introdotta, nella quale promettono di riescire assai bene quegli alunni, per quanto di abitudini assai rozze.

Dichiarò il sig. march. Tempi che l' ottimo stato di quella scuola dovevasi allo zelantissimo maestro di essa sig. Giuseppe Delli, e alle premure instancabili dei sigg. Canonico Leonardo Pesciolini, Vittorio Vecchi, e Iacopo Ceramelli.

La Società volle che fosse per espressa deliberazione manifestata la sua gratitudine al sig. march. Tempi, che nella qualità di gonfaloniere di S. Gimignano ha avuta la parte maggiore alla riforma di quella scuola, e nominò poi soci corrispondenti i sigg. Giu-

seppe Delli, Rev. Leonardo Pesciolini, Vittorio Vecchi, e Iacopo Ceramelli.

Finalmente fu nominato socio ordinario il sig. Bernardo Marchesini di Firenze.

---

## Necrologia.

### *Giuseppe Avanzini.*

Le facoltà dell'intelletto e del cuore sono strette da tali vincoli di fratellanza e di reciproca dipendenza fra di loro, ch' egli è quasi impossibile che una di esse imperfetta o inferma languisca, e che le altre tosto non ne risentan gli effetti. Di fatti, noi veggiamo d' ordinario che quando le scienze e le lettere vanno pel mondo disgiunte dalle morali virtudi, indarno esse tentano di cogliere quello scopo sublime a cui sono o esser debbono destinate. Il perchè noi provammo gran maraviglia sempre che ci avvenimmo in uomini di lettere non vulgari, che offerissero in se stessi la colleganza deforme delle turpitudini del volgo con una rara dottrina. E pure sventuratamente (ci è forza di confessarlo) una tal colleganza ai giorni nostri non è tanto rara. Per la qual cosa, quando la morte ci viene a rapire talun di coloro, in cui la scienza e l' ingegno alle morali virtù s'accoppiavano, ci convien deplorarne doppiamente la perdita.

Uno di questi, e tra' primi, nessun dirà che non sia stato l' ab. Giuseppe Avanzini, professore delle matematiche sublimi nella R. I. Università di Padova, e socio del R. I. instituto italiano, e della celebre società italiana de' Quaranta, etc. etc. nato in Gaino nella riviera di Salò ai 13 di dicembre 1753, e mancato in Padova ai 18 di giugno 1827. Fece i suoi studi nel collegio di Salò, e poi nelle scuole di Brescia, e manifestò fin dalla prima sua età una forte inclinazione per le scienze fisicomatematiche, nelle quali poscia ottenne rinomanza meritata, ed avversarii illustri, benchè non generosi, nè meritati. In questi suoi primi studi egli ebbe una ventura non comune, un maestro della matematica di costumi semplici e schietti, e d' animo disinteressatissimo. Questi fu Domenico Coccoli, del quale egli ragionava sempre con viva gratitudine: nè ventura men buona fu quella, che il nostro Avanzini incontrò quasi appena promosso al sacerdozio (l' anno 1777) quando strinse amicizia col co. Carlo Bettoni, insigne fautore delle scienze, filosofo umano, e vero amico degli uomini, il quale lo prese in casa a compagno de' suoi studi di

fisica e meccanica pratica. Della qual compagnia fu nobile frutto l' opera intitolata *Pensieri sul governo de' fiumi (Brescia* 1782*)* che guadagnossi le laudi de' più rinomati idraulici di quel tempo. E chi sa quale altro dono non avrebbe ella fatto alle scienze, se la morte immatura di quel generoso cavaliere non avesse in sul più bello arrestato il volo anco al giovane Avanzini, nato di povera benchè onesta famiglia. Se non che, l'amicizia dei virtuosi e valenti uomini, per breve ch' ella sia, può, ben più che altri non pensa, sul nostro avvenire. Così quella colleganza illustre, che su le prime mise l' ali all' ingegno dell' Avanzini, gli aperse in un tempo l' occasione di conoscer sè stesso, e farsi conoscere altrui, e procacciògli la benevolenza ed il favore d' un P. M. Giorgi, e d' un Cesarotti, e quindi l' impiego di maestro di matematica e di fisica, prima nel collegio di Noventa, e poi nel regale collegio di S. Marco.

Le varie vicende d' Italia, note a ciascheduno, le quali non lasciarono fermo nessuno stato di cose, nè di persone, tramutarono or qua or là anche il nostro Avanzini, che fu di mano in mano professore di geometria ed algebra nella università di Padova (an. 1797), direttore e segretario dell' accademia di Brescia (an. 1801), vice-segretario dell' Istituto italiano che allora risiedeva in Bologna, poi socio pensionato di esso (an.1803-1804); professore di nuovo in Padova della fisica generale e delle matematiche applicate (an. 1806) e finalmente successore nella stessa università del celebre P. Cossali, che vi occupava la cattedra delle Matematiche sublimi (an. 1816). In questo mezzo, e infino al termine estremo della sua vita, egli non fallì mai agli studi suoi, nè i suoi studi fallirono a lui, siccome chiaro il palesano i non pochi scritti ch' egli tramanda alla posterità, spezialmente su la difficile e scabrosa scienza delle acque, nella quale ei valse (così opinano le persone intelligenti) co' suoi trovati a segnar quasi un' epoca novella. Ma le cose di questo mondo sono costituite e frammischiate in guisa, che non di rado l' uom trova la sua sventura in ciò che formava la sua gloria e la sua felicità. Ecco che l' egregio Avanzini nella scienza delle acque, ch' era la sua prediletta ed il suo più splendido vanto, trovò appunto le più fiere amarezze della sua vita, quando un chiarissimo professore scese ad impugnarlo con modi indegni d'un leale cultore delle scienze, suscitando un fremito d' indegnazione in ogni animo gentile, nè appagando pure gli amici della scientifica verità; mentre il nostro Avanzini, generoso anche nel giusto suo sdegno, gittò il guanto della disfida, ed invitò a bat-

tersi a singolare tenzone il suo mascherato avversario, appellandosi al giudizio definitivo delle tre università del regno d' Italia; fatto spiacevole, che basterà solo l' aver qui toccato. Chi conosceva amendue i campioni, nè vuol tradire la propria coscienza per ispirito di parte, sa bene qual fu il Grifone e il Martano di quella scandalosa tenzone.

Se alcuno, che non avesse altra conoscenza del prof. Avanzini, si facesse a scorrere i titoli delle opere di lui, verrebbe per avventura nell' opinione, ch' egli fosse alieno affatto, com' è pur troppo la più gran parte degli scienziati italiani, dalle belle lettere; nè con ciò io intendo d' accusare di barbarie il suo stile, mentre invece parmi questo diverso non poco da quello, che stoltamente stimarono di dover usare molti de'nostri matematici, o fisici, quasi sdegnassero di seguir l' esempio degli Zanotti, de' Manfredi, de' Valisnieri, per tacer de' più antichi; intendo bensì di dire, che in que'titoli non iscuopresi alcun indizio, per cui l' uom creda che il loro autore siasi punto curato di altri studi che de'fisico-matematici; e pure sì fatta opinione travierebbe molto dal segno. Imperciocchè lo scienziato Avanzini, non solo aveva salutato, come suolsi, le belle lettere nella sua prima gioventù, ma egli dava, in tutto il corso della sua vita, le ore del suo riposo agli ottimi scrittori delle tre lingue latina italiana e francese, e leggeva con sommo diletto i poeti italiani, de' quali egli sapea con forza e con grazia i più bei versi recitare; anzi noi udimmo più volte il gran matematico Avanzini negli ultimi anni della sua vita, e mentre insegnava con tanto amore le matematiche sublimi, prediligere le belle lettere a tutte le altre discipline, reputandole come le più convenienti alla natura dell' uomo, e le più atte a consolarlo nelle sue afflizioni, e nelle generose imprese a sospingerlo. Egli avrebbe dato opera, fornito qual era d' ardente imaginazione, e di cuor sensitivo e gentile, con non mediocre riuscita all' eloquenza e alla poesia, facendo altrui sentire ed amare il bello ed il vero ad un tempo. Se non che, chi ben considera le condizioni di alcuni paesi, e lo stato degli uomini e delle cose, annovererà probabilmente fra le buone venture dell' Avanzini altresì l'essersi egli ristretto, o il giudizio od il caso o la natura sua che ve l' inducesse, alle più severe speculazioni. Egli così non ebbe a niegare a se stesso il più vivo piacere che uno scrittore possa provare, quello cioè di versar sulla carta quanto gli va per la mente, quanto il cuore gli scalda; non ebbe a sudare per dover dir solo a mezzo i suoi più nobili pensamenti, quasi di lor vergognasse; non ebbe

a pubblicar mutilati o mascherati, o sepellir nell' oblio, i suoi più alti concepimenti; la penna non gli tremò fra le mani scrivendo; nè gl' ingiusti stranieri leggendolo attribuiranno ad ingegno meschino, o ad animo vulgare, ciò che procede dalla più dura necessità.

E certamente l' anima nobile e franca dell' Avanzini avrebbe aborrito di fare strumento di adulazione e di servitù l' arte divina della parola, che Dio ci diede appunto per separarci dai bruti, e infino a lui sollevarci. Egli, che sentivasi brillare in petto la gioja al racconto d' un' azione magnanima, egli che cadeva in una tristezza profonda come venissegli udita una soperchieria, una viltà, come mai avrebbe egli saputo vestir la maschera dell' ipocrisia politica o religiosa per lusingare i potenti e deludere il volgo, o farsi novello Aristippo sotto il tratto ed il pallio di Diogene? Nè a lui faceva mestieri di procacciarsi per tutte le vie una larga fortuna, a lui che l' antica modestia e semplicità faceva presiedere alla sua casa, ed in una piccolissima villetta, che il puro necessario adornava, riponea tutte le sue delizie. Così noi vedemmo più volte un Cesarotti ed un Monti accorgersi appena delle suppellettili delle loro stanze, che altro che libri non fossero. Strano farnetico de' nostri giorni! I letterati correre dietro alla magnificenza, allo splendore, a tutte le squisitezze del lusso, agli strepiti del gran mondo, ed abborrire la solitudine, e forse anche i libri! Quindi quel carattere equivoco, che loro attribuisce taluno, e che procede da quella smania onde sono invasi di usare co' grandi, tra'quali eglino acquistano una inclinazione ai piaceri dispendiosi e ridicoli, per cui poscia son tratti a brigare impieghi, pensioni, e titoli, e ad avvilire il loro animo, ed il loro ingegno a disperdere. Il buon Avanzini era ben lontano dall' imitare in ciò i letterati de'nostri giorni, come era parimenti lontano dall' imitarli in quell' altro loro mal vezzo di trascurare gli obblighi del proprio ministero, che pure esser dovrebbono la prima cura dell' onesto uomo. E noi non sappiamo ne' tempi antichi o ne'moderni chi ponesse in ciò più coscienza. Le parole degli amici avevano gran poter su quell' animo sempre, salvo però quando eglino il consigliavano di risparmiare la sua delicata salute, rallentando il fervore de' suoi studi, ed attendendo con meno assiduità alle lezioni della sua cattedra. In vece di dar retta a que' saggi consigli, egli violava le sue convalescenze per tornar presto a' suoi cari discepoli; anzi accadeva sovente, che giacendo infermo nel letto facceasi venire i più valorosi fra essi, per consolarsi della loro

compagnia ; e quella visita, ch' esser doveva per lui una distrazione piacevole , riusciva d' ordinario in una bella e lunga lezione .

Ora che diremo noi delle altre morali virtù dell'egregio Avanzini , della sua umanità, della sua indulgenza, della sua carità veramente evangelica , e sopra tutto di quell'ardente amicizia , ch' era il più caro alimento dell' esser suo ? Scontento ultimamente degli uomini, e d' umor melanconico, che pendeva ad un' apparente misantropia, benchè fuggisse la conoscenza di nuove persone, pur non sapea chiudere il cuore a chi mostravasi degno di amarlo e di esserne riamato, e la sua amicizia era attiva, ferma, compiacente, e forse ancora ella fu, se non sempre (e chi può tanto vantare nella sua vita ?) sì più d' una volta felice. E l' ultimo esempio , se altro non fosse , varrebbe ei solo per mille. O Avanzini, o Zendrini, come voi foste un'anima in due corpi ! Era una consolazione, un conforto alla virtù, una vera edificazione il vedervi insieme. Voi c'insegnavate quali esser dovrebbero i letterati fra loro ; voi smentivate ogni giorno l' antico dettato, che il vasaio disama il vasaio. Il vivo aspetto della vostra fratellevole unione ci rappacificava col nostro prossimo, ci recava alla stima ed all' amore degli uomini. Il nostro Avanzini partissi per sempre da noi, e tu, o mio Zendrini, rimanesti solo a piangere sull' amico tuo. Ma no, che solo a piangere tu non rimanesti. Rimase ancora un altro, ahi misero! ch' egli amò, che tu amasti; che partecipava del vostro reciproco affetto, benchè terzo di valore e di età, e ch' egli soleva nomare il suo ultimo amico: un altro, che, dopo tante perdite raddoppiate, *accumulando duol con duolo*, non vede oramai intorno a sè che un deserto, ed una tomba che nel suo seno lo chiama.

**M. P.**

## *Cav. Francesco Bocci.*

È debito sacro di onesto cittadino il fregiare di lodi la memoria di quei trapassati che si studiarono in vita di ben meritare della patria e degli uomini, perchè ciò serva di conforto ai buoni, e sia loro di eccitamento a preservar nel ben fare. Fa però di mestieri che gli elogi degli estinti non sieno brutti di adulazione, ed esagerati, come spesso accade, ma giusti e veri; avvegnachè quei primi ridondano in biasimo dell' encomiato. E sarebbe pur da desiderare, che a spavento dei malvagi, e del vizio felice, fossero dalla pubblica esecrazione accompagnati alla tomba tutti coloro, che nocquero in qualunque modo alla società di cui fecero parte,

e furono di vitupero alla patria. Benchè ben provveda a questo la storia, che ne tramanda all' età più remote, segnati a caratteri d'obbrobrio, ed espressi in tremendi colori gl' indegni fatti, ed i nomi.

Io però non temo punto d' incorrere nella taccia di adulatore, nè in quella di esagerato, dicendo che il mio compatriotto cavaliere Francesco Bocci da Chianciano, mancato ai vivi nei primi giorni dello scorso giugno, nella qualità di Console generale di Toscana in Genova, fu cultissimo del nostro bello idioma, e dell' italiana letteratura, ch' ei professò pubblicamente con plauso, pel corso di 10 anni nella Ligure Università, avendovi a colleghi per la greca, e per la latina, il celebre P. Solari, ed il ch. Gagliuffi; ch' ebbe candido e leale carattere, e coltivò tutte quelle sociali virtù, che rendono l' uomo amico dell' uomo; che fu sì gentile delle maniere e del tratto nel conversare, da far nascere desiderio della sua compagnia in ogni animo culto e ben fatto: che in tutto il corso non breve di una vita, ch' ei condusse al settantesimo sesto anno, mise ogni più vivo impegno nel giovare ai suoi simili; che nella condizione di privato, come in quella di pubblico professore, ed in quella di diplomatico, caldissimo com' era di carità di patria, e d' illibata morale, si adoprò sempre con tutto lo zelo possibile nell' adempimento de' suoi doveri; e che infine lasciò morendo gran desiderio di sè, negli animi di tutti quelli che lo conobbero in vita, perfetto cittadino, ed uomo veramente dabbene.

D. Valeriani.

---

ERRATA — CORRIGE

*AL FASCICOLO PRECEDENTE.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Pag. 81. | Lin. 13. | *Bopp* | leggasi | *Kopp* |
| 82. | 18. | *Tumim* | | *Turim* |

## Reclamo del sig. prof. *Gem. Riccardi* di Modena, intorno ad un articolo inserito nell'Antologia.

### *Documenti.*

### *Lettera al Direttore dell'Antologia.*

*Stimatissimo Signore*

> Est interdum ita perspicua veritas, ut eam infirmare nulla res possit.
> Cic. pro Quin.

Percorrendo la Rivista letteraria nel fascicolo dell'Antologia recentemente uscito alla luce n.° 83-84 novembre, e dicembre 1827, mi è avvenuto a pag. 251 e seguenti d'arrestarmi all'annunzio dell'edizione ultimamente eseguita costì in Firenze presso la tipografia all'insegna di Dante delle poesie scelte edite ed inedite del fu conte Giovanni Paradisi; e fra i diversi squarci di composizione, e le relative note ivi riportate, quella all'Ode XIX, composta per le nozze dei signori Francesco Bagnoli e Vittoria Parigi di Reggio, la quale, chiunque possa esserne l'autore, s'accorda però assai bene nel suo contenuto coi versi cui si riferisce, mi ha grandemente colpito, venendo in essa con arditezza asseriti fatti, che sono assolutamente, e notoriamente insussistenti; per modo che mi pare ufficio di uomo onesto lo smentirli pubblicamente. Veduta quindi prima di tutto la mentovata edizione, ne feci un confronto colle cose inserite nell'Antologia, dietro il quale dovetti riconoscere, che sebbene l'estensore dell'articolo fosse stato in quanto ai sentimenti fedele nell'Estratto, pure lascia in lui traspirare una troppo tenera premura ed una soverchia prontezza a divulgare una censura, che vien fatta senza verun fondamento a magistrati del governo Estense, essendosi poi anche permesso di fare stampare arbitrariamente in carattere diverso alcune parole, onde maggiormente fermare l'attenzione dei lettori. Comunque però la cosa sia, e ritornando alla nota in quistione, l'oggetto della medesima è di render palese la circostanza del Bagnoli, che non potè mandare ad effetto il concertato progetto di fare gli sponsali compiuto il corso degli studii, e presa la laurea dottorale, giacchè « non si sa per » quale equivoco di chi soprastava in Modena alla pubblica istru- » zione, sorse un lieve e brevissimo tumulto fra gli studenti,

„ il chè indusse il governo a chiudere per sempre l' università ; „ e lo sposo per non differire soverchiamente la data promessa „ dovette dunque celebrar le nozze prima d'aver compiuto l'intero studio legale. „ Ora da quel vero tanto pomposamente celebrato nell' incominciamento dell' Ode, alla quale si riferisce la nota, per un singolare contrasto l' A. totalmente si allontana. Ed in fatti fu il 6 aprile 1821 il tumulto che qui si accenna, il quale se fosse lieve e brevissimo non voglio io discutere: solo mi occorre di ricordare, che siccome dalle informazioni prese risultò, che i principali promotori di esso erano stati gli studenti della facoltà legale, così per essi soltanto furono sospese le scuole per alcuni giorni, mentre senza interruzione continuarono quelle delle altre facoltà; che coloro fra i suddetti studenti, che poterono dimostrare di non avere avuta parte al tumulto, e così alcuni altri in favore de' quali militava qualche titolo di riguardo, vennero il primo maggio successivo riammessi alle scuole, che, sebbene con discipline alquanto più ristrette continuarono come per lo innanzi, per modo che alla fine dell' anno scolastico furono secondo il solito conferite le lauree. Gli altri poi, cui non venne fatto di provare in qualche plausibile modo la loro innocenza, *perdettero un solo anno di studio, giacchè, ben pochi eccettuati (*)*, nel successivo anno scolastico 1821-1822 furono ammessi a continuare il loro corso; ed il Bagnoli, per cui tanto pateticamente s' interessa l'A., conseguì la sua laurea alla fine di questo stesso anno. Ora come combina ciò coll' essere stata *per sempre* chiusa l' università? Il fatto è, che l' università degli studii, dall' epoca della sua restaurazione operata nel 1815 dalla munificenza dell' attuale Sovrano, ha sempre esistito come esisiste anche presentemente, e solo la sua organizzazione, quando non si voglia, lochè non può supporsi giammai, attaccare l'idea di università alla materiale riunione delle scuole in un medesimo locale, ha subita una modificazione, della quale giudico dovesse farsene un merito, e darsene anzi somma lode alla sapienza dell' ottimo principe, che delle diverse facoltà, di cui già componeasi l' università, generosamente ha formato altrettanti stabilimenti, i quali dipendono, siccome da centro comune, da quello stesso magistrato, che presiede alla pubblica istruzione, e nei quali i giovani a fronte di ben limitata pensione sono com-

(*) Il tratto in corsivo, il quale si trova nell' originale del sig. Riccardi, è stato soppresso nel giornale di Lucca. Ved. qui appresso.

*Nota del Direttore dell' Antologia.*

pletamente istruiti, ed accuratamente invigilati fino al compimento de' loro studii; ed altri nuovi stabilimenti ha inoltre instituiti per l' insegnamento delle stesse facoltà, e di altre ancora per le quali in passato qui non eravi ammaestramento veruno, e tutto ciò onde provvedere al bisogno ed al comodo di ogni ordine di persone, e per la maggiore diffusione dei lumi. Mi sembra dopo ciò, che fosse per lo meno inutile la declamazione *a conforto dei buoni*, colla quale l' A. chiudendo la ripetuta nota si propone di mostrare, che l' istruzione non potrà per l' avvenire impedirsi per qualunque ostacolo. Qui non si tratta d'impedire l'istruzione: si tratta anzi tutto il contrario di diffonderla; e le misure, e disposizioni, che si prendono dal governo non possono anzi che essere ai buoni del massimo conforto, poichè fanno evidentemente conoscere, che solamente esso la vuole diretta al maggior vantaggio della società, proponendosi di formare degli uomini, i quali unendo la pratica della religione e dei doveri sociali all' insegnamento delle scienze, e delle arti riescano morigerati e veramente utili e fedeli sudditi, e di affidare ad essi in seguito ed opportunamente l' esercizio delle professioni civili, e delle cariche diverse.

In questi pochi versi mi sono occupato di portare possibilmente la luce della verità sopra quell'argomento, che più fortemente mi scosse nel dare un' occhiata alle produzioni poetiche di un uomo, che se fu distinto in diversi generi, lo fu particolarmente in questo; ma che nello stesso tempo sentì le passioni al pari di qualunque altro. Quali che si fossero però le sue opinioni, ed i suoi principii, avrei desiderato di rinvenire in lui l'esattezza de' fatti, alla quale la coscienza di uno scrittore non deve mancare giammai: e tale è l' esattezza, che in questi cenni ho procurato di richiamare sopra un solo oggetto, mentre so, che tanti altri meriterebbero analoghi rilievi. Ma per questo lascio altrui la cura, mentre per me sarò contento se VS., cooperando allo stesso scopo onde la verità abbia tutta la pubblicità, che le si compete, vorrà accordare un posto nell' erudito di lei giornale a questo mio scritto. E confidando di essere favorito, mi dichiaro

Di VS. Pregiatissima — *Devot. Serv.*

(firmato) *Geminiano Riccardi professore di matematica pura ed applicata nella R. Università degli studii.*

Modena a dì 23 marzo 1828.

*Seconda lettera al Direttore dell' Antologia.*

*Pregiatissimo Signore.*

Sebbene la risposta data verbalmente da VS. a codesto sig. Beroaldi riguardo alla nota mia lettera del dì 23 marzo p. p. mi lasci nell' incertezza, se ella poi sia per riconoscere opportuno di pubblicarla nell' Antologia, pure la rettitudine e la nobiltà de' sentimenti di VS. mi lusinga tuttavia di poter essere ne' miei desiderii soddisfatto. Siccome però preme sommamente a me, ed a molti altri eziandio, che ciò sia eseguito colla maggior sollecitudine possibile, così la prego ad aver la bontà di manifestarmi in proposito le precise di lei deliberazioni, onde, qualora Ella non potesse per ragioni particolari a me ignote compiacermi, io possa giovarmi d' altro mezzo per impedire che resti ulteriormente defraudata la verità, che nel caso presente, parmi poi anche sostenuta ne' modi i più urbani.

Frattanto, in attenzione di un di lei pregiato riscontro, mi confermo con particolare stima

Di VS. R.ª

*Devotiss. Obbl. Servitore*
*Geminiano Riccardi.*

Modena a dì 6 aprile 1828.

*Risposta del Direttore dell'Antologia al sig. prof.* Geminiano Riccardi *di Modena.*

Sig. prof. Stimatissimo.

Firenze 8 aprile 1828.

*Per mezzo del sig. Beroaldi ho ricevuto successivamente due pregiatissime sue: la prima destinata all' Antologia; la seconda che mi domanda di decidermi colla maggior possibile sollecitudine riguardo all' inserzione della medesima nel suddetto mio giornale.*

*Per ottenere il suo intento Ella invoca la rettitudine dei miei sentimenti; ed io la ringrazio di non dubitarne; ma appunto perchè i miei sentimenti sono retti, devo farle la seguente dichiarazione.*

*La sua lettera non può essere inserita nell' Antologia che*

*quando sia accompagnata di note e di osservazioni giustificative dell' articolo che fa l' oggetto del suo reclamo. S'io la stampassi senza queste note ed osservazioni, il pubblico potrebbe interpretare sinistramente la cosa; ed a ciò non voglio espormi. Io non stamperò mai cose che non fossero approvate dall' I. e R. Censura toscana; ma nessuno potrà mai farmi stampare, come di mia spontanea volontà, ciò che mi paresse contrario alla rettitudine ed all' indipendenza de'miei sentimenti: rinunzierei piuttosto a fare il giornalista.*

*Insistendo VS. perchè la detta sua lettera venga pubblicata nell' Antologia, io la presenterò all' approvazione dell' I. e R. Censura toscana, accompagnata di quelle note e osservazioni che crederò le più adattate alla circostanza, e senza le quali, devo ripeterglielo, non stamperò nè pubblicherò nulla.*

*Dipenderò dunque da VS. per sapere se le conviene questo modo, e dall' I. e R. Censura toscana per la necessaria approvazione. Credo però di dovere aspettare la sua replica, prima di sottoporre qualunque cosa alla Censura suddetta.*

*Ma prima di terminare la presente, ed ora che con tutta schiettezza le ho manifestati i miei sentimenti, mi permetta di farle osservare con altrettanta sincerità, che a senso mio sarebbe un procedere più amichevole, e forse più cauto per parte sua, di non provocare una polemica a proposito di un* per sempre, *sicuramente azzardato (e voglio sperare non fondato), ma che per esser tale rispetto al futuro, non cambia in nulla il fondo della questione ch' io sarei costretto di considerare. Il* per sempre *è passato inavveduto, o è già dimenticato dal piccol numero dei lettori dell' Antologia. Lo stampare la sua lettera, sarebbe dare alla cosa un' importanza che non ha mai avuto.*

*Ho l' onore frattanto di rassegnarmi con la più distinta stima.*

Di VS. Illus.

Dev. Umil. Servitore
G. P. Vieusseux.

*Terza lettera al Direttore dell'Antologia*

*Pregiatissimo Signore.*

Sono veramente tenuto a VS. della schiettezza con cui mi ha manifestati i di lei sentimenti circa all'inserire nell'Antologia

la nota mia lettera, la quale, quantunque stesa con tutta la possibile moderazione, sembra però di non essere riuscita conforme al di lei modo di vedere. Ad evitare pertanto qualunque argomento di amarezza, ed a smentire in pari tempo la falsità di fatto messa in piena luce dalla stessa mia lettera, al di cui contenuto può ancora essere di sicuro appoggio l'irrefragabile testimonianza di tutti i miei concittadini, mi è nato il pensiero, che la S. V. considerando l'anzidetto mio scritto come a lei privatamente diretto, potesse stralciarne quella sola parte, la quale immediatamente si riferisce al fatto ivi narrato, onde farne un breve cenno anonimo nel prossimo quaderno dell' Antologia, a rettificazione della nota che forma l'oggetto del mio reclamo. Così parmi tolta la necessità d'impegnarla in ulteriori note, evitandosi da ogni parte l'incontro di qualsiasi benchè minimo dispiacere, e lasciando anche il rimarco del *per sempre*, che VS. mi dice di essere passato inavveduto. Sarò ben contento se questa mia nuova proposta incontrerà la di lei approvazione; e come non posso che attribuire alla nobiltà del di lei animo il contegno che ella si è compiaciuto di usare con me, così a questo stesso carattere affido pienamente l'esecuzione della mia idea, qualora però ella non volesse usarmi l'altro riguardo di trasmettermi col solito mezzo di codesto sig. Beroaldi il cenno suddetto, prima della sua pubblicazione, onde io, come sul luogo e più a giorno delle relative circostanze, potessi farvi quelle avvertenze, che per avventura riconoscessi essenziali.

Intanto ringraziandola moltissimo della distinta di lei cortesia, le offro, ove pure potesse valere qualche cosa, la mia servitù, e mi confermo

Di VS. Riv.[a]

*Devotis. Obbl. Servitore*
*Geminiano Riccardi.*

Modena a dì 20 aprile 1828.

*Articolo estratto dal Giornale che si pubblica in Lucca, sotto il titolo di* Pragmalogia Cattolica. — N.° IV, pag. 96 e seg.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Questi sono i principii di naturale diritto, e di morale con i quali abbiamo considerato alcuni fogli, che sono stati presentati alla nostra corrispondenza impegnandoci a supplire ai doveri altrui. Per essere conseguenti alle nostre massime di buon grado

ci prestiamo ad ubbidire a quella legge di reciproco presidio, senza la quale sbandita, ed oppressa sarebbe ogni virtù, distrutto l'ordine, sciolta la società. Leggiamo in questi fogli il racconto di un fatto esposto da persona sopra ogni eccezione autorevole, di cui ne diamo un breve, e genuino estratto. " Sono alcuni mesi, che nell' Antologia di Firenze fu inserito un articolo contenente alcune cose non vere . . . . in proposito della nostra (di Modena) università degli studi . . . . Uno dei nostri professori scrisse una urbanissima lettera al Direttore, lusingandosi, che l' avrebbe inserita nell' Antologia. Ma dopo alcune tergiversazioni del Direttore, e nuove istanze del Professore, venne la poco ragionevole, e gentile risposta, la quale tuttavia lasciò luogo ad altra discretissima proposta, che poi non è stata secondata meglio della prima. „ È questa breve narrazione accompagnata da esatti, ed autentici documenti epistolari, dei quali non crediamo necessaria la mostra.

Perduta dal Professore di quella Università della quale egli era rappresentante, ogni speranza della invocata riparazione, si è fatto ricorso alla *Pragmalogia Cattolica*, nella di cui religione, ed evangelica libertà speriamo, che si possa avere una piena confidenza. Dando dunque noi facile asilo nel nostro giornale alla rigettata lettera del chiaro professore Modanese, non faremo che prestare la nostra ubbidienza alle leggi conservatrici dell' ordine sociale conformi sempre alla equità, ed alla giustizia. Se la medesima comparirà disadorna delle note giustificative, e dette ancora polemiche, che volevansi apporre dall' editore del giornale fiorentino, ciò non sarà che un bene; giacchè da quelle vi era ogni motivo da temere lo schiamazzo di quel gracidare di apoftegmi tanto comodo a quelli, che nella ingegnosa loquela ripongono la forza della ragione.

*( Il Giornalista di Lucca riproduce la lettera riportata quì sopra a pag. 176).*

Il non fare alcun conto dell' annunzio dato dall' Antologia della totale perenne soppressione della Università di Modena sarebbe stato un segno di disprezzo; che però anzi che condannare di pertinacia, o di soverchia irritabilità quelli che hanno domandato al sig. Vieusseux un luogo nel suo giornale per un articolo di riparazione al corso errore, ravvisiamo ch' essi al contrario fecero non poco conto del medesimo. Sia pur vero che l'errore *è già dimenticato dal piccol numero dei lettori dell' Antologia*, come assicura il sig. Direttore nella sua lettera al professore Riccardi degli 8 aprile del presente anno. Ma il numero dei pochi lettori

di un libro, a nostro giudizio, spesso anzi che diminuire il suo pregio, ne accresce il valore. L' Antologia crediamo che sia uno di quei libri dei quali parla Cicerone nella persona di C. Lucilio rapporto a' suoi propri scritti. *C. Lucilius homo doctus, et perurbanus dicere solebat ea quae scriberet neque ab indoctissimis, neque ab doctissimis legi velle; quod alteri nihil intelligerent, alteri plus fortasse quam de se, ipse.* Siamo ancora ben persuasi, che gl' illustri professori della Università di Modena rispetteranno i sentimenti indipendenti del Direttore del giornale antologico, e non avranno ambizione alcuna di esserne a parte. Non è già la indipendenza, ma la imparzialità quella che deve francamente professare chi trovasi essere il proprietario di un giornale. « Le devoir (Legendre, *Trait de l'opinion*, v. 1, p. 117,) d' un journaliste est d'extraire un ouvrage, d'en donner l' analyse, de présenter quelques exemples du style, de n'omettre aucune des réflexions qui peuvent prévenir la corruption du goût, ou des sciences, et de réserver au public le jugement. Il faudroit, ce me semble, en bonne police littéraire qu' un auteur critiqué par un journaliste, fût en droit de faire insérer sa réponse dans un des journaux suivants: car il n'y a pas de justice d'attaquer un homme qui n'a aucun moyen de se défendre. Et pour éviter tout inconvénient, on pourroit prescrire à l'auteur critiqué les mêmes bornes, ou la même étendue dans ses faits et raisonnements justificatifs qu' aurait eu la critique ».

E quale più eccellente modello potrebbero trovare tutti i giornalisti per sempre tenerlo presente come un esemplare degno d'imitazione simile a quello che ci presenta il sempre retto, sempre moderato, sempre urbano e castigato giornale di Ginevra della Biblioteca Universale? Quest' opera periodica fondata sopra un suolo libero, ed indipendente, assistita da uomini celebri nella letteratura, e nelle scienze, ancora nei tempi più difficili per la politica, e per la guerra europea ha trionfato sopra gli ostacoli, e sopra tutte le passioni, e non è meno ora, come prima, sotto tutti i rapporti, un giornale degno del secolo in cui viviamo. Ora qual difficoltà ebbero mai quei dotti collaboratori, fra i quali ricordiamo i nomi cari ancora per amicizia dei due Pictet, di Candolle, di Odier, quale opposizione affacciarono essi mai alla riparazione di errori, agli schiarimenti, ed alle stesse querele dei dotti, i quali o per se stessi, o per altri domandavano emendazione sia per anteriorità di scoperte, sia per rettificazioni di fatti, sia per esposizione di teoriche dottrine? Fu, e sarà sempre questo giornale degno della confidenza dei veri letterati.

e dei dotti. Eppure egli è quanti altri mai e per costituzione civile, per principii, e per sentimenti indipendente; ma egli è ancora imparziale, lo che non devesi confondere con la indipendenza; anzi crediamo esser più essenzialmente necessario, che un giornale di letteratura e di scienze sia imparziale, che indipendente, sebbene pare difficil cosa a noi il definire qual sia, o qual debba essere il carattere di un giornale indipendente. Sarà forse quello di non avere dei riguardi per i chiari uomini quale è quello chiarissimo per dottrina e per virtù di chi presiede alla pubblica istruzione in Modena, e quali sono i membri di una Università dei quali l'Italia tanto si onora? Sarà quello di tradurre in decreti di perpetua distruzione le benefiche e saggie provvisioni di un ottimo Principe, il quale fa vedere come si possa largamente promuovere la istruzione e porre nel tempo stesso in sicuro la pubblica, e privata felicità? Finalmente sarà forse l' indipendenza di uno scrittore giornalista riposta nel non essere soggetto a censura alcuna? ma in tal caso l'Antologia non potrà giammai considerarsi indipendente; poichè il sig. Vieusseux scrive al professore Riccardi, *che non stamperà mai cose che non siano approvate dall'I. e R. Censura Toscana.* Non sapremmo un sol momento dubitare che una Censura diretta da principii di religione e di giustizia voglia, o avesse pensato d'impedire, che un giornale da lei dipendente adempisse al dovere di correggere un errore, il quale se nella opinione del Direttore è sembrato piccolo, tale non è stato considerato dai professori di una università.

Ma supponiamo che l' Antologia sia un giornale indipendente in qualunque senso si voglia; lo sarà egli più del *Constitutionnel*, di quello *des Débats*, *du Commerce*, e di quei mille giornali che si pubblicano ogni giorno in Francia? No certamente. Ora questi medesimi giornali, che con la loro indipendenza portano una sfrenata censura sulla Religione e i suoi ministri, sopra i Magistrati, e sul Governo, che nelle camere de' Deputati, e dei Pari fanno risuonare le tribune di lamenti, e di triste predizioni sulla futura sorte della Francia; questi medesimi indipendenti giornali non si ricusano di riferire gli articoli, che gli vengono trasmessi da quei medesimi, che furono da loro provocati, ed offesi; nè pensarono mai, che la censura del governo potesse opporsi ad un' azione di onore, e di giustizia. Due soli esempi bastano per molti altri che riportar si potrebbero. Il giornale indipendente le *Courrier Français* nel num. 15 del presente anno scrisse poco vantaggiosamente della elezione fatta dal vescovo di Parigi

dell' Abate Olivier in curato di Saint-Etienne-du-Mont aggiungendo qualche frase non gradita dall' Università. Il degno Prelato, protestandosi di considerare più cari della pupilla de' suoi occhi i preti della sua diocesi, scrisse al Direttore di quel foglio periodico una lettera di doglianza, pregandolo ad inserirla nel numero il più prossimo del suo giornale, terminando, *io potrei ciò domandarvi come una giustizia; ma mi limito alla preghiera*. E si dubiterà che il giornale il *Constitutionnel*, dove, come nel suo anfiteatro il Montlosier fa mostra della sua atletica penna, sia indipendente? Ebbene, questi nel n. 13 del passato decembre andò a dissotterrare un povero giardiniere dal sepolcro per portarlo in giudizio contro i buoni sacerdoti missionari del Calvario. La falsità era manifestissima, e ciò non ostante non si volle lasciare senza giustificazione, o pubblica protesta una scandalosa accusa, la quale offendeva la virtù, e la religione di un intiero corpo morale. Il cappellano del Cimitero del Calvario Signor Blanc inviò una lettera con certificato, che manifestava la calunnia contro quella religiosa comunità, al Direttore dell' indipendente foglio, e questi non ebbe difficoltà di ritrattarsi nel n. 10 del suo giornale del decorso gennaro, scrivendo francamente: *Il y a eu une erreur de notre part*. L' imparzialità, l'onore, e la franca indipendenza di un giornalista non devono conoscere le miserie dei piccoli intrighi, e delle passioni, con le quali giammai potrà egli acquistare la stima, e la confidenza dei dotti, e del pubblico; i quali rispettano sempre quello scrittore, che ha nella mente, e nel cuore.

*Deo, tibi, reliquis hominibus jura sua tribuito;*
*iis esto amicus.*

G. G.

OSSERVAZIONI DEL DIRETTORE DELL' ANTOLOGIA.

La pubblicazione in Firenze delle poesie del conte Giovanni Paradisi (1) diede luogo nell' Antologia (2) ad un articolo sottoscritto O, che pare dispiacesse assai al sig. prof. G. Riccardi di Modena. Questo valente matematico, ch' io aveva avuto l' onore di conoscere personalmente e

(1) Poesie scelte edite ed inedite del C. G. Paradisi. *Firenze*, 1827, *Molini*.

(2) Ved. Antol. Vol. XXVIII, B. pag. 251.

di accogliere , anni sono , in Firenze , mi scrisse , in data del dì 23 marzo una lettera (3) contro l'articolo suddetto, pregandomi di farla di pubblica ragione per mezzo dell'Antologia.

Io non ho mai negato simili soddisfazioni, quando le ho credute giuste , necessarie e convenienti ; ma non vedendo nel caso presente convenienza veruna , sia per me , sia pel pubblico , sia per lo stesso sig. prof. Riccardi nell'accogliere la sua domanda ( ed ogni lettore imparziale che conosca il vero stato delle cose ne resterà convinto), non risposi subito alla lettera suddetta, limitandomi a spiegazioni verbali date al sig. Beroaldi suo incaricato . Ma dopo aver ricevuto una seconda lettera del 6 di aprile (4) credetti fosse mio dovere di rispondere per iscritto senz' altro indugio (5) , e lo feci in modo da sperare che il sig. Riccardi non insisterebbe altrimenti , e che la mia franca e schietta dichiarazione mi varrebbe di non esser più inquietato a proposito di quest'affare. — Mi lusingai invano ; perocchè con una terza lettera del dì 20 aprile (6) il sig. prof. insistè , con termini così poco corrispondenti a ciò ch' io avea scritto , ed ai sentimenti da me manifestati, che senza accingermi a prendere un'altra volta la penna per replicare , mi limitai a dichiarare verbalmente al sig. Beroaldi , *ch' io non poteva cambiar nulla alla prima mia determinazione.*

Per qualche tempo non udii più parlar di nulla ; ma eccoti tornare il sig. Beroaldi , e questa volta senza lettera del suo committente. Egli era incaricato soltanto di domandarmi a nome del sig. Riccardi la ritrocessione delle lettere scrittemi. Io risposi che lettere a me dirette eran diventate mia proprietà , e che certamente non uscirebbero dalle mie mani ; ma che d' altronde poteva il sig. Riccardi esser sicuro ch'io non avrei fatto verun uso di quelle lettere , purchè dal canto suo mi lasciasse tranquillo.

(3) Ved. qui sopra , pag. 176.
(4) Ved. qui sopra , pag. 178.
(5) Ved. qui sopra , pag. 179
(6) Ved. qui sopra , pag. 181.

Dopo tutto ciò doveva credere, e credei in fatti che il sig. Riccardi meglio consigliato avesse rinunziato al suo proponimento. M' ingannai di gran lunga. Quella lettera, ch' io credei conveniente per tutti non fare di pubblica ragione, la trovo ora inserita in un giornale di Lucca (7), accompagnata di osservazioni firmate G. G., e dettate collo spirito e collo scopo medesimo che aveva animato e si era prefisso il sig. Riccardi. Era mio dovere riprodurle, e mi trovo obbligato mio malgrado a difendermi colle medesime armi colle quali mi vedo attaccato, ed a dare a queste miserie una pubblicità che avrei voluto evitare. Ma breve sarà la mia difesa, imperocchè, basterà per illuminare e persuadere un pubblico intelligente, oltre la riproduzione di ciò che si trova nel giornale di Lucca, e della mia corrispondenza, alcune riflessioni suggeritemi dalla lettura della lettera che il sig. Riccardi destinava all' Antologia, trascurando ben volentieri tutte quelle altre considerazioni alle quali potrebbe dar luogo il *factum* del sig. G. G. che i miei lettori sapranno apprezzare.

La lettera del sig. prof. Riccardi non può fare a meno di destare in noi sentimenti dolorosi. La prudenza, forse, ci comandava la semplice inserzione nell'Antologia di questo singolare reclamo; ma l'autore non si limita a pretendere di emendare un fatto, egli si fa lecito d' interpretare i nostri sentimenti, e le disposizioni con cui abbiamo annunziato nel *nostro articolo* le poesie dell'egregio conte Paradisi; chè nostri consideriamo tutti gli articoli dell'Antologia, non sottoscritti da' loro autori respettivi. Sarebbe viltà il tacere.

I. Quando il sig. Riccardi ci proverà che la parola *Università* può applicarsi ad un numero di collegii sparsi su varii punti, e ad una distanza tale, che chi frequen-

(7) *Pragmalogia Cattolica*, N.° 4 (Ved. qui sopra, pag. 182). Difficilmente comprendiamo il motivo per cui il professore di Modena, anzichè far comparire il suo reclamo nel giornale che si pubblica in quella città, abbia creduto dover ricorrere a quello di Lucca.

ta una delle facoltà non possa frequentarne un' altra; noi, allora, riconosceremo esserci ingannati, e che dal fatto riportato dall' annotatore delle poesie del conte Paradisi, ed al quale alludeva il poeta medesimo, non se ne poteva dedurre la cessazione degli studi universitari. Ma se, come l' abbiamo sempre creduto, non si può chiamare *Università*, secondo il linguaggio generale, che solo quell' istituto dove s' insegna pubblicamente e contemporaneamente, e nel medesimo luogo, l' universalità delle scienze morali, fisiche, e matematiche; quell' istituto dove un alunno che abbia voglia d' istruirsi, può, distribuendo bene il suo tempo, intervenire nell' istessa giornata a lezioni di più facoltà, noi persisteremo a credere che fu abolita l' *Università di Modena* dal giorno che le varie facoltà che la componevano furono ripartite su' vari punti del paese.

II. Riguardo alle circostanze che diedero luogo al nobile sdegno poetico del conte Paradisi, noi ci siamo limitati a citare un asserzione, o la conseguenza di una opinione dedotta da un fatto, già stampato e pubblicato in Italia, ed intorno al maggior grado di esattezza della quale era cosa nè facile nè evidente a poter decidere, atteso il vario concetto che se n' ebbe in Italia; e dalla lettera del sig. Riccardi non pare che ci venga rimproverato di aver detto più del libro medesimo.

III. Ma al sig. Riccardi dispiacciono i sentimenti che emergono dall'insieme delle poesie dell'ill. reggiano, dalle note appostevi, e dal nostro articolo; e particolarmente gli dispiace che coll'avere stampato due parole in corsivo (un *per sempre*, che volentieri riconosciamo essere stato azzardato), noi abbiamo resa più evidente per tutti la nostra adesione a quei sentimenti....... E noi, anzichè volercene scusare o volerli nascondere, ci facciamo gloria di professarli. Noi vorremmo vedere ovunque ampliate le vie della pubblica istruzione; noi vorremmo veder le nostre università tutte riprendere il grado che avevano una volta, noi le vorremmo vedere un'altra volta gareggiare fra loro, e strapparsi a vicenda alunni e professori; noi vorremmo vedere

il professorato sempre più onorato, enciclopedico e forte l'insegnamento; noi vorremmo in questa, ed in qualunque altra via di miglioramento sociale, quel che vogliono tutti gli amici dell' umanità; ma vorremmo insieme che l' ingenuo desiderio del bene, e la franchezza nel manifestarlo non diventasse un titolo d' accusa.

Nell' atto di dichiarare questi nostri sentimenti protestiamo, che questa sarà l'ultima volta che prenderemo la penna per rispondere a simili provocazioni: e che forti della nostra coscienza noi proseguiremo con coraggio in una intrapresa consacrata alla difesa della verità, ed alla diffusione delle sane dottrine che dalla culta Europa sono accolte e protette.

G. P. Vieusseux.

# BULLETTINO BIBLIOGRAFICO

## *Annesso all'Antologia* (*).

## *Luglio* 1828.

### TOSCANA.

Conversazioni sulla filosofia naturale, nelle quali gli elementi di questa scienza sono famigliarmente spiegati, ed adattati all' intelligenza dei giovanetti, con tavole in rame. Traduzione dall' inglese, sulla quarta ed. di Londra del 1824. *Pisa*, 1828, presso *Ranieri Prosperi*. Un vol. in 12.° di pag. 338, prezzo paoli 10.

Vita di Napoleone Buonaparte imperatore dei francesi, preceduta da un quadro preliminare della rivoluzione francese da Sir Walter Scott, traduzione italiana. *Firenze*, 1828, *L. Ciardetti*, 8° Tomi X. e XI.

Galleria Omerica, o raccolta dei monumenti antichi, esibita dal cav. Francesco Inghirami, per servire allo studio dell' Iliade e dell' Odissea. *Firenze*, 1828, *poligrafia fiesolana*. Dispensa 17 di un foglio di testo e 5 tavole. Per le copie comuni franchi 2. Per le copie distinte franchi 3.

La coltivazione dell'Anice di Arnerio Laurisseo P. A. presentata ai virtuosissimi signori accademici georgofili della città di Firenze. Edizione seconda; precede una notizia della vita e degli scritti dell' autore. *Firenze*, 1828, *tip. di L. Pezzati*. 8.° di p. 92.

Raccolta completa delle commedie di Carlo Goldoni. *Firenze*, 1828, *Passigli, Borghi ec.* Volume VII. — Le commedie tutte e le memorie di quest' autore verranno riunite in soli volumi 32. Prezzo d' ogni volume in rustico con ritratto e vignetta l. 2, 54 italiane. Pubblicato il terzo, senza ritratto l. 4 italiane.

Collezione dei progetti d' Architettura premiati nei grandi concorsi triennali, dall' I. e R. accademia di belle arti a Firenze, pubblicata per cura degli architetti Leopoldo Pasqui, Cammillo Lapi, Pietro Passeri. *Firenze*, 1828, presso gli editori. Fascicolo II° di 3 tavole, ed un foglio di testo.

Memorie storiche d'illustri scrittori, e d' uomini insigni di Lunigiana in otto libri disposte secondo l' ordine presente dei diversi distretti della medesima per l' abate Emanuelle Gerini di Fivizzano. Per i torchi di *Luigi Frediani* in *Massa di Carrara*. Volumi II in 8.° al prezzo di l. 10 per gli associati.

Commedie di Alberto Nota, edizione undecima, accresciuta e corretta dall' autore. *Firenze*, 1827, nella *stamp. Granducale*. Vol. 2.° Contiene, l'*Ammalato per immaginazione*; il *Nuovo ricco*; la *Vedova in solitudine*.

Longo Sofista, amori di Dafni e Cloe, traduzione di Annibal Caro; *Firenze*, 1828 presso *Borghi ec.* volumetto in 64° di p. 213. (elegantissima edizione).

Dalla tipografia di *Giuseppe Galletti* in Firenze, è uscito alla pubblica luce il quarto vol. della *Storia antica e romana di* Carlo Rollin con le annotazioni, e schiarimenti del sig. Letronne per la prima volta tradotte: il detto tipografo previene i sigg. asso-

(*) *I giudizi letterari, dati anticipatamente sulle opere annunziate nel presente bullettino, non devono attribuirsi ai redattori dell'Antologia. Essi vengono somministrati da'sigg. librai e editori delle opere stesse, e non bisogna confonderli con gli articoli che si trovano sparsi nell'Antologia medesima, siano come estratti o analisi, siano come annunzi di opere.*

ciati, e quelli che desiderassero associarsi alla detta opera, che con I. e R. Benigno Rescritto del 20 giugno 1828. S. A I. e R. si è degnata accordare la proroga di altri anni 4 di privativa, a quella già concessa al Petrignani per anni 6 come fu accennato nel manifesto pubblicato nel 22 novembre 1827. Il medesimo si lusinga che tale incoraggiamento per parte del Governo, come pure la cortese accoglienza fatta fino ad ora dal pubblico alla di lui edizione, non mancheranno d'accrescere il numero dei soscrittori alla medesima, i quali si degnino di onorarlo della loro firma.

Tutti quei signori poi che hanno favorito di ascriversi nel numero dei protettori di quest'opera, e che per qualche imprevista circostanza non avessero ancora ricevuto i volumi pubblicati, sono pregati rivolgersi direttamente all'editore, il quale si farà un dovere di farglieli capitare fino alle loro respettive abitazioni.

Dizionario compendiato universale della lingua italiana, di Carlo Ant Vanzon. *Livorno*, 1828, tip di *Gio Sardi figlio*. Distribuzione XI (BOR-BUF.)

Romanzi storici di Walter Scott. *Firenze*, 1828, tip. *Coen ec.* VII.ma distribuzione. *Waverley, o sia la Scozia sessant'anni addietro*. T. IV.

Vita di Napoleone Buonaparte imperatore de' francesi, preceduta da un quadro preliminare della rivoluzione francese, da Sir Walter Scott, prima versione italiana, dall'inglese; da V. Pecchioli. *Firenze*, 1827, *Coen ec.* Tomo XIV.

Osservazioni sull'Italia, riguardanti principalmente le belle arti. Opere postume di Giovanni Bell trasportate dalla lingua inglese nell'italiana, con note del traduttore. *Siena*, 1828, *Pandolfo Rossi*. 8° di p. XVIII e 368.

Istoria di un operazione di Gastronomia, eseguita in caso di volvulo da Ferdinando Petrarchi. *Firenze*, 1828, *L. Pezzati*. 8° di p. 24.

Biblioteca portatile del viaggiatore. *Firenze*, 1828, *Passigli, Borghi ec.* fascicolo I.

*Avviso degli editori.*

Ognun che viaggia, brama d'aver seco la compagnia de' buoni libri; ma spesso non trova come accordare la moltitudine di essi colla facilità del trasporto.

La nostra società tipografica si propone di offrirne il modo col mezzo della biblioteca portatile del viaggiatore Pubblicherà frattanto in un sol volume, *La Divina Commedia, le Rime del Petrarca, l'Orlando Furioso, e la Gerusalemme Liberata*; nè mancheranno al Dante e al Petrarca le nuove annotazioni, di che n'e stato cortese un uomo già celebre per opere d'ingegno. La forma, la carta cilindrata col metodo di Francia, e i caratteri di esso volume, saranno consimili al manifesto.

Un frontespizio arricchito d'una bella vignetta, e il respettivo ritratto adornerà le prime pagine di ciascun autore: ed ogni possibile diligenza verrà impiegata, perchè l'edizione riesca nitida, e corretta. Tutto il volume sarà distribuito in dodici fascicoli consecutivi, al prezzo qui sotto notato per quei signori che ne prenderanno l'associazione prima ch'ella sia chiusa colla pubblicazione del sacro *Poema*. Dopo quest'epoca, il prezzo dell'intero vol. sarà inalterabilmente di trenta franchi.

Prezzo di ciaschedun fascicolo. Fiorentine lire 2, 8, 4. — Nuove di Piemonte lire 2. — Franchi 2. — Austriache lire 2, 30 — Bajocchi romani 37 e mezzo.

*Lettera al Direttor dell'Antologia,*

Firenze 31 luglio 1828.

Sono in dovere di annunziargli, che il restante mio dizionario compendiato, in lingua ebraica, latina, greca, caldajca, ed italiana, e tanto necessario per i miei correligionarii, non ne resta progredita la pubblicazione per mancanza di associati; ma però mi sono fatto un pregio, di consegnare il restante dell'opera manoscritta, a questa celebre Biblioteca Laurenziana; Santuario delle belle lettere e de' manoscritti. Parmi però; che senza dizionarii, non si possi apprendere le lingue, e non so perchè, i sig. Israeliti livornesi, non ne habbino comprato neppure una copia, malgrado di aver colà inviati 50 manifesti. Pazienza! Gradirò che questo mio scritto resti pubblicato nel suo giornale antologico. Con perfetta stima

la riverisco, e mi soscrivo costantemente

*Suo devot. Servo.*
DAVID LUZZATTI.

## STATO LOMBARDO VENETO.

BIANCA CAPPELLO. Cenni storico critici di EMANUELE CICOGNA veneziano. *Venezia*, 1828, *tip. Picotti.* 12° di p. 48 con tavole in rame.

DELLE inscrizioni veneziane, raccolte ed illustrate da EMANUELLE ANTONIO CICOGNA di Venezia. *Venezia*, 1828, fascicolo VI contenente le chiese di S. Zaccaria e di S. Giovanni in olio; con tavole in rame. Prezzo l. 3, 45 austriache.

OPERE varie italiane e francesi di ENNIO QUIRICO VISCONTI. *Milano*, 1828, presso la società tipografica dei classici italiani, fascicoli 4 e 5.

PIU CHE LO SPIRITO IL CUORE, opera dell' abate GIO. BATISTA VERTUA di Soresina, coll'analisi sul capitolo XIII, *fondamento della certezza* dell' opera dell' ab. DE LA MENNAIS, *indifferenza in materia di religione. Treviglio*, 1827, *G. B. Messaggi.* Volumi 2 in 8.° (In *Milano* presso *A. F. Stella*; in *Lodi*, presso *G. B. Oreesi*, prezzo l. 4 austriache.

NUOVO dizionario geografico portatile. *Venezia*, 1828, *G. B. Missiaglia*, fascicoli 7 e 8 (ME-RE.)

NOTIZIE sulla Giraffa, e descrizione di quella giunta a Venezia nel mese di aprile dell' anno 1828, con tavole in rame. *Venezia*, 1828, *Missiaglia*, 4.° di pag. 15.

BIOGRAFIA universale antica e moderna, ec. *Venezia*, 1828, *G. B. Missiagiia* in 8.° Volume XLIII (PA-PH).

ISTORIA della letteratura greca profana, dalla sua origine sino alla presa di Costantinopoli fatta dai turchi con un compendio istorico del trasportamento della letteratura greca in occidente: opera di F. SCHOELL recata in italiano per la prima volta con aggiunte ed osservazioni critiche, da EMILIO TIPALDO CEFALENO. *Venezia*, 1827-28, da *Giu. Antonelli* editore: in 8.° Volumi II parte 4, III. p. 1, 2 e 3. IV p. 1. Insieme pagine 913.

## STATI SARDI.

VIAGGIO in Savoja, ossia descrizione degli stati oltramontani di S. M. il re di Sardegna; per DAVID BERTOLOTTI. *Torino*, 1828, *Giuseppe Favale.* Volumi II in 8° p. XVI e 324 e 275.

ISCRIZIONE metrica vercellese illustrata dal professore COSTANZO GAZZERA, socio e segretario aggiunto della reale accademia delle scienze. *Torino*, 1828, *Stamperia reale* 4.° di p. 28 con due tavole.

## STATI PONTIFICI.

OPERE complete di FRANCESCO MILIZIA, riguardanti le belle arti. *Bologna*, 1827, *Cardinali e Frulli.* 8.° Tomo VII pag. 506 con tav. XII in rame.

VOCABOLARIO de'nomi propri sostantivi, tanto d' uomini che di femmine compilato da CLAUDIO ERMANNO FERRARI; seguito da altro vocabolario degli adiettivi propri, compilato da LUIGI MUZZI, accademico della Crusca. *Bologna* 1828, *St. Masi*, parte seconda ed ultima; prezzo paoli 5.

## REGNO DELLE DUE SICILIE.

ALCUNE egloghe latine recate in verso sciolto da BENEDETTO SAV. TERZO, regio prebendato della metropolitana chiesa di Monreale. *Palermo*, 1828, presso *L. Dato*, p. 75.

BREVE storia della febbre epidemica comparsa in Palermo nel mese di gennaio 1828, scritta da VITO MERLETTA, dott. medico, ec. *Palermo*, 1828, tip. *Baldanza*, 8.° p. 34.

# OSSERVAZIONI
# METEOROLOGICHE
## FATTE NELL'OSSERVATORIO XIMENIANO
## DELLE SCUOLE PIE DI FIRENZE

*Alto sopra il livello del mare piedi 205.*

LUGLIO 1828.

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | 7 mat. | 28. 0,6 | 20,5 | 18,0 | 90 | | Scir. | Bel ser. | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 0,0 | 21,2 | 23,0 | 72 | | Po. Li. | Ser. con nuv. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,3 | 22,2 | 19,5 | 93 | | Lib. | Sereno | Calma |
| 2 | 7 mat. | 28. 0,0 | 21,0 | 19,0 | 92 | | Tram. | Se. con n. all'oriz. | Ventic. |
| | mezzog. | 27. 11,6 | 22,0 | 24,5 | 59 | | Tr. M. | Nuvoloso | Ventic. |
| | 11 sera | 27. 11,9 | 22,6 | 20,6 | 82 | | Greco | Sereno | Ventic. |
| 3 | 7 mat. | 28. 0,8 | 22,5 | 20,5 | 80 | | Scir. | Bel ser. | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 0,5 | 22,7 | 25,0 | 53 | | Tr. Gr. | Sereno | Vento |
| | 11 sera | 28. 1,2 | 23,5 | 21,5 | 58 | | Scir. | Bel sereno | Calma |
| 4 | 7 mat. | 28. 1,4 | 20,5 | 19,0 | 69 | | Os. Sc. | Bel ser. | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 0,9 | 22,7 | 25,0 | 52 | | Maest. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 1,2 | 23,8 | 21,0 | 75 | | Tram. | Bel ser. | Calma |
| 5 | 7 mat. | 28. 1,1 | 22,5 | 21,0 | 90 | | Ostro | Ser. con nebbie | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,7 | 23,2 | 25,8 | 61 | | Tr. M. | Ser. con nuv. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 1,9 | 24,4 | 21,2 | 88 | | Po. M. | Sereno | Calma |
| 6 | 7 mat. | 28. 1,0 | 22,8 | 21,0 | 90 | | Tr. M. | Sereno | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,6 | 23,8 | 25,8 | 60 | | Tr. M. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,8 | 24,8 | 21,8 | 72 | | Os. Sc. | Sereno | Ventic. |
| 7 | 7 mat. | 28. 0,8 | 22,7 | 20,5 | 80 | | Scir. | Bel ser. | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,3 | 23,7 | 25,8 | 58 | | Po. Li. | Sereno | Vento |
| | 11 sera | 28. 0,6 | 24,5 | 21,8 | 68 | | Ostro | Bel ser. | Calma |

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 7 mat. | 28. 0,9 | 23,8 | 20,2 | 75 | | Scir. | Sereno | Calma |
| 8 | mezzog. | 28. 0,3 | 24,1 | 25,9 | 61 | | Po. M. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,3 | 25,3 | 23,5 | 70 | | Po. Li. | Bel ser. | Calma |
| | 7 mat. | 27. 11,8 | 23,7 | 22,0 | 74 | | Tram, | Ser. con neb. | Calma |
| 9 | mezzog. | 27. 11,8 | 24,5 | 26,2 | 65 | | Po. Li. | Ser. con nuv. | Vento |
| | 11 sera | 28. 1,0 | 24,8 | 21,8 | 82 | | Ostro | Sereno | Vento |
| | 7 mat. | 28. 1,2 | 23,4 | 22,0 | 74 | | Lib. | Nuv. rotti | Vento |
| 10 | mezzog. | 28. 1,1 | 23,5 | 23,8 | 59 | | Po Li. | Nuv. rotti | Vento |
| | 11 sera | 28. 2,3 | 23,5 | 20,5 | 81 | | Po, Li. | Bel ser. | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 2,1 | 21,8 | 20,0 | 89 | | Scir. | Ser. con n. all'oriz. | Calma |
| 11 | mezzog. | 28. 2,0 | 22,7 | 23,0 | 66 | | Maest. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 1,5 | 23,0 | 20,0 | 88 | | Os. Li. | Bel ser. | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 0,8 | 22,6 | 18,0 | 95 | | Lev. | Ser. con neb. | Ventic. |
| 12 | mezzog. | 27. 11,6 | 22,7 | 23,3 | 55 | | Os. Li. | Sereno ragn. | Ventic. |
| | 11 sera | 27. 10,0 | 23,5 | 21,0 | 80 | | Ostro | Nuvolo | Vento |
| | 7 mat. | 27. 9,9 | 23,1 | 20,8 | 78 | 0,01 | Lib. | Ser. nuv. | Vento |
| 13 | mezzog. | 27. 10,8 | 22,8 | 21,8 | 62 | | Lib. | Nuvoloso | Vento forte |
| | 11 sera | 27. 11,4 | 23,0 | 18,8 | 85 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 11,5 | 22,3 | 18,6 | 88 | | Lib. | Ser. nuv. | Calma |
| 14 | mezzog. | 27. 11,7 | 22,0 | 22,6 | 64 | | Lib. | Ser. nuv. | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,6 | 23,0 | 19,0 | 81 | | Os. Li. | Nuvolo | Calma |
| | 7 mat. | 27. 11,0 | 21,7 | 19,1 | 82 | 0,02 | Lib. | Ser. con nuv. | Vento |
| 15 | mezzog. | 27. 10,8 | 21,7 | 21,3 | 66 | | Lib. | Ser. ragn. | Vento imp. |
| | 11 sera | 27. 10,7 | 21,8 | 17,9 | 78 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 10,5 | 21,3 | 18,3 | 77 | | Ostro | Ser. ragn. | Ventic. |
| 16 | mezzog. | 27. 10,3 | 21,1 | 21,4 | 64 | | Lib. | Ser. con nuv. | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,0 | 20,3 | 16,0 | 88 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 11,9 | 20,5 | 16,8 | 30 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| 17 | mezzog. | 28. 0,0 | 20,6 | 21,7 | 55 | | Maest. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,1 | 21,4 | 16,8 | 70 | | Gr. Le. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 0,3 | 19,4 | 17,3 | 78 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| 18 | mezzog. | 28. 0,3 | 20,3 | 21,9 | 59 | | Tr. M. | Sereno | Vento |
| | 11 sera | 28. 0,4 | 21,7 | 19,9 | 90 | | Lib. | Ser. con neb. | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 0,4 | 21,4 | 19,0 | 90 | | Lib. | Ser. ragn. | Calma |
| 19 | mezzog. | 27. 11,4 | 21,8 | 24,7 | 61 | | Tr. Gr. | Ser. nuv. | Calma |
| | 11 sera | 27. 11,2 | 22,0 | 21,0 | 70 | | Scir. | Nuvolo | Calma |

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 7 mat. | 27. 10,9 | 22,5 | 20,5 | 66 | | Lib. | Nuv. neb. | Ventic. |
| 20 | mezzog. | 27. 10,4 | 23,0 | 24,8 | 65 | | Lib. | Nuvolo | Vento |
| | 11 sera | 27. 10,6 | 23,5 | 20,9 | 90 | | Po. M. | Nuv. ser. | Vento |
| | 7 mat. | 27. 11,3 | 22,3 | 21,9 | 85 | | Lib. | Nuv. ser. | Ventic. |
| 21 | mezzog. | 27. 11,7 | 23,3 | 18,9 | 51 | | Lib. | Ser. ragn. | Vento forte |
| | 11 sera | 27. 11,9 | 23,6 | 21,0 | 64 | | Greco | Sereno | Ventic |
| | 7 mat. | 28. 0,0 | 22,2 | 21,2 | 70 | | Gr. Le. | Nuv. ser. | Ventic. |
| 22 | mezzog. | 28. 0,1 | 22,7 | 22,7 | 70 | | Lib. | Ser. nuv. | Vento |
| | 11 sera | 28. 0,0 | 23,0 | 21,0 | 80 | | Lib. | Nuv. ser. | Ventic. |
| | 7 mat. | 28 0,0 | 22,5 | 19,0 | 90 | | Lev. | Ser. nuv. | Ventic. |
| 23 | mezzog. | 27. 11,9 | 22,5 | 23,0 | 55 | | Lib. | Ser. con. nuv. | Vento |
| | 11 sera | 28. 0,1 | 22,8 | 23,2 | 87 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 0,5 | 22,3 | 19,5 | 86 | | Tr. M. | Sereno | Calma |
| 24 | mezzog. | 28. 0,6 | 22,5 | 22,0 | 77 | | Lib. | Nuvolo | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,3 | 23,5 | 19,5 | 81 | | Ostro | Ser. ragn. | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 0,3 | 22,0 | 18,1 | 87 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| 25 | mezzog. | 28. 0,4 | 22,2 | 24,0 | 60 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,0 | 23,2 | 21,0 | 94 | | Os. Li. | Ser. con neb. | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 11,9 | 23,0 | 19,1 | 95 | | Lev. | Ser. con neb. | Ventic. |
| 26 | mezzog. | 27. 11,8 | 23,3 | 25,0 | 49 | | Po, Li. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 27. 11,9 | 24,0 | 20,9 | 61 | | Sc. Le. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 11,9 | 23,5 | 18,0 | 76 | | Lev. | Sereno | Ventic. |
| 27 | mezzog. | 27. 11,4 | 24,0 | 25,4 | 61 | | Lib. | Ser. ragn. | Vento |
| | 11 sera | 27. 10,8 | 24,5 | 21,5 | 73 | | Os. Li. | Ser. ragn. | Calma |
| | 7 mat. | 27. 10,7 | 24,3 | 20,4 | 83 | | Po. M. | Ser. con nuv. | Ventic. |
| 28 | mezzog. | 27. 10,5 | 24,0 | 24,5 | 69 | | Po. Li. | Nuvoloso | Vento |
| | 11 sera | 27. 10,4 | 23,9 | 20,0 | 77 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 10,1 | 23,2 | 17,5 | 75 | | Lev. | Nuv. ser. | Ventic. |
| 29 | mezzog. | 27. 10,0 | 23,3 | 22,4 | 65 | | Lev. | Nuv. ser. | Vento |
| | 11 sera | 27. 10,9 | 23,0 | 18,4 | 84 | | Lib. | Ser. nuv. | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 11,0 | 22,5 | 18,1 | 88 | | Scir. | Ser. ragn. | Calma |
| 30 | mezzog. | 27. 11,0 | 22,3 | 22,1 | 60 | | Lib. | Sereno ragn. | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,5 | 22,0 | 16,0 | 90 | | Lib. | Ser. ragn. | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 0,0 | 21,4 | 15,8 | 88 | | Scir. | Sereno | Calma |
| 31 | mezzog. | 28. 0,3 | 21,3 | 21,0 | 65 | | Lib. | Ser. nuv. | Calma |
| | 11 sera | 28. 0,4 | 21,8 | 16,5 | 77 | | Scir. | Sereno | Ventic. |

L'ANTOLOGIA si pubblica ogni mese, per fasciolo non minore di 10 fogli. Tre fascicoli compongono un volume, ed ogni volume è accompagnato da un indice generale delle materie.

*Le associazioni si prendono*

In FIRENZE, dal Direttore Editore *G. P. Vieusseux.*
in MILANO, per tutto il regno Lombardo Veneto } dalla *Spedizione delle Gazzette,* presso *l'I. e R. Direz. delle Poste.*
in TORINO o GENOVA } per tutti li Stati Sardi, alle respettive *Direzioni delle Spediz. delle Gazzette* presso *la R. Direz. delle Poste.*
in MODENA presso *Gem. Vincenzi e C.o* libr.
in PARMA presso il sig. *Derviè* direttore delle Poste.
in ROMA, per tutto lo stato Pontificio, presso il sig. *Pietro Capobianchi,* impiegato nell'amministraz. gen. delle Poste Pontif.
in NAPOLI, presso *Ferd. Gruis,* largo della Dogana, N.° 12.
in PALERMO, per tutta la Sicilia presso il sig. *F. Gruis,* via Toledo N.° 7.
in AUGUSTA presso la *Direzione delle Gazzette.*
in GINEVRA presso *J. J. Paschoud.*
in PARIGI presso *J. Renouard* Rue de Tournon N. 6
in LONDRA presso *C. F. Molini* N. 41 Paternoster Row.

IL PREZZO D' ASSOCIAZIONE da pagarsi anticipatamente.

| | | |
|---|---|---|
| Per la *Toscana*, | Lire 36 toscane per 1 anno | franco di porto per la posta |
| per tutto il *Regno Lombardo Veneto* e il *Regno Sardo* | franchi 36. | franco di porto per la posta |
| per il *Ducato di Parma*, | — franchi 36. | franco alle frontiere per la posta |
| per lo *Stato Pontificio*, | — scudi 8. | franco di porto per la posta |
| per l'*Estero*, | —franchi 36. | franco Torino o Milano |
| | o franchi 52. | franco Parigi per la posta |

L'intera collezione dei 7 anni, 1821-1827 N.° 1 a 84, in 28 volumi broché non si può rilasciare a meno di L. 250
Gli anni 1825-26-27 separati in ciascun anno „ 30
Un fascicolo sciolto, quando sia disponibile. 3

# INDICE

## DELLE MATERIE

### CONTENUTE NEL PRESENTE QUADERNO.


Storia del Diritto romano nel medio evo, di Federico Carlo di Savigny. Art. I. *(Avv. P. Capei)* Pag. 3

Storia dell' Arte dimostrata coi monumenti, di Seroux d' Agincourt. Art. I. *(St. Ticozzi)* „ 39

Dell' origine, composizione e decomposizione de' Nielli: Esercitazione del Comm. L. Cicognara. *(S. Ciampi)* „ 51

Della Natura delle cose, poema di T. Lucrezio Caro, nuovamente volgarizzato. *(M.)* „ 59

Saggio sulle cause e i rimedii delle angustie attuali dell' economia agraria in Sicilia, di N. Palmieri. — Principii di civile economia di S. Scuderi. *(F. S.)* „ 73

Del Nuovo Dizionario militare italiano, Lettera al Direttore dell' Antologia dell'Autore *(G. Grassi)* „ 83

Cenni statistici sull' impero ottomano. *(Dal Globo)* „ 105

La Fidanzata ligure, dell'Autore della Sibilla Odaleta. *(K. X. Y.)* „ 115

Rivista letteraria. — *L. Pacini*, Necessità dello studio della notomia patologica *(E. B.)*, p. 128. — *G. B. Spina*, Discorso *(K. X. Y.)*, p. 131. — *G. B. Spina*, La Beneficenza. Idillio *(K. X. Y.)*, p. 132. *Rampoldi* Enciclopedia pei fanciulli *(K. X. Y.)*, p. 133. — *ingi.* Vita di Fra Sebastiano Luciani *(K. X. Y.)*, p. 134. — *Rampoldi*, Cronologia *(K. X. Y.)*, p. 136. — *Sp. Sicuro*, Orazioni di Cicerone *(F. S.)*. p. 138. — *Belluomini*, Medicina omiopatica *(V.)*, p. 139. — *Passigli, Borghi e C.* Edizione di Longo Sofista *(M.)*, p. 140. — *L'Indicatore Genovese*, foglio commerciale *(X.)*, p. 144. „ 128

Bullettino scientifico. „ 146

Necrologia. *P. Avanzini.* *(M. P.)* „ 170

„ *Cav. Fr. Bocci.* *(D. Valeriani)* „ 174

Reclamo del sig. prof. Gem. Riccardi di Modena intorno ad un articolo inserito nell'Antologia. *(G. P. Vieusseux)* „ 176

Bullettino bibliografico. „ 190

Tavole meteorologiche del mese di luglio. „

# ANTOLOGIA

## GIORNALE
DI
### *SCIENZE, LETTERE E ARTI*

## N.° 92

*Agosto 1828.*

Anno VIII. Vol XXXI.

FIRENZE
*AL GABINETTO SCIENTIFICO E LETTERARIO*
DI G. P. VIEUSSEUX
*DIRETTORE E EDITORE*

TIPOGRAFIA DI LUIGI PEZZATI.

# MANIFESTO.

## *OPERE Premiate dalla R. Accademia di Francia come le più utili al miglioramento de' costumi.*

Prima traduzione Italiana.

Fra le molte opere di Morale, ove più o meno diffusamente si discorrono i principii del ben vivere e le regole di buona condotta, mai sempre si ebbero pregiandissime quelle, che non solo mirano laudabilmente al miglioramento del cuore umano, ma passo passo vi conducono l'uomo, senza che pure se n' avveda, e vel conducono per vie ridenti e fiorite, sicchè il leggitore ora all' ammirazione movendosi, ora alla pietà, ora al riso, ora al pianto, infiammasi dell' amore della virtù, e s'ammaestra delle regole del ben vivere senza nemmanco avvertire d'impararle, e di questo genere sono molte novelle, molti romanzi e pregievoli storielle. Che se riguardasi alla morale educazione de' giovanetti, niun dubbio, essere utilissimi sì fatti libri, siccome quelli che per la soavità loro invitano alla lettura e presentano utili dettami fra le attrattive della piacevolezza; ed i giovanetti schivi alquanto della fatica e della seria meditazione, più facilmente e di buon animo corrono a queste opere, che il diletto accoppiano all' istruzione. Ed invero presso le nazioni vicine, ove per diverse cagioni meglio che appo noi i lumi si diffusero, ed accrebbero, questi cotali libri di piacevole istruzione morale sono moltissimi e bellissimi. E di recente avendone la R. Accademia di Francia premiati parecchi, siccome eccellenti, disponendo in tal guisa dei lasciti del commendevole filantropo sig. di Montyon, pensiamo di fare cosa grata a' nostri concittadini pubblicando, volte nel nostro linguaggio, alcune di tali operette premiate e da premiarsi dalla ste[ssa] Accademia, scegliendo quelle [te]nute in maggior conto e giudica[te] le più belle e le più utili al [mi]glioramento de'costumi del popo[lo].

Ne sarà sempre affidata la tr[a]duzione ad abili penne, e niu[na] cosa verrà tralasciata, affinchè e[la] scelta dell' operette, e la bu[ona] traduzione, e la nitidezza dei [ca]ratteri, e la correzione, ed il *f[or]mato*, che sarà come quello del [Ma]nifesto, valgano a procacciarci[, se] non lode, almeno riconoscenza [dai] nostri concittadini, e da tutti [gli] amici dell' umanità.

Ogni volume conterrà comp[en]satamente pagine 200, ed ogni [una] delle opere di questa raccolta s[arà] fregiata d'una stampa in rame.

Avrà essa incominciamento [col] bellissimo romanzo del sig. Mer[le], *I due Garzoni*, recato per [la] prima volta in italiano dal sig. d[ot.] Giuseppe Giglioli. Il primo vol[ume] di esso è già pubblicato.

Ogni mese ne uscirà un vol[ume] il cui prezzo sarà di paoli 2 e m[ezzo] fiorentini per quelli che si asso[cie]ranno avanti la pubblicazione [del] secondo volume; e di paoli 3 [per] i non associati, restando a ca[rico] dei medesimi le spese di port[o e] dazio.

Nel quarto volume, ultimo [del] detto Romanzo, gli editori s[i fa]ranno un dovere di manifesta[re la] scelta da essi fatta per il seg[uito] della presente collezione.

Le associazioni si ricevono i[n Fi]renze dagli editori in via de'G[...] e presso i principali librai d'It[alia].

*Firenze* 30 *luglio* 1828.

COEN E COMP.

ANTOLOGIA

N.° LXXXXII. *Agosto* 1828.

*Storia dell' arte dimostrata coi monumenti dalla sua decadenza nel IV secolo fino al suo rinnovamento nel XVI, di G. B. L. G. Seroux D' Agincourt. Prima traduzione italiana.* Prato, *per i fratelli* Giachetti, 1826-28 *in foglio, Tomi tre di testo ed altrettanti di stampe* – *In* 8°, *Tomi sei con una separata serie di* 325 *stampe.*

Art. II. ( *Ved. il numero precedente* ).

*Architettura.*

IV. L' autore non si trattiene intorno alle incerte origini di quest' arte; figlia dell' accidente e delle osservazioni, ingrandita dall' uso e dalla esperienza, riconobbe la perfezione dal sapere e dal raziocinio. Posto questo principio, la segue presso quattro nazioni, egiziana, etrusca, greca e romana, siccome quelle che la spinsero ad elevato grado. Senza prendersi pensiero di alcune moderne teorie, ed in particolare di quelle di d' Hanckarville, suppone l' autore essere l' architettura egiziana il più antico esemplare dell' arte, anteriorità dovuta al precoce incivilimento dell' Egitto. Osserva che quest' architettura ha un carattere originale: muraglie d'un gigantesco aspetto, e d' una

straordinaria grossezza; le abitazioni private d'un solo piano e quasi senza aperture; i templi senza opere di legno; i colmi sostenuti da quadrati pilastri o da grosse colonne senza base; il disegno de' capitelli vario nello stesso edificio, le di cui forme erano emblematiche, e ornati di foglie di palme o di altre piante indigene; gli architravi lisci o fregiati di geroglifici, ma costantemente senza festoni. Ovunque poi, negli obelischi, nelle piramidi, nei più vasti templi, la qualità dei materiali e lo stile dell' edificio ispirano l' idea d' un grande carattere ed il rispetto che richiedono i misteri della religione. Ad ogni modo quest' arte andò in Egitto soggetta a due grandi modificazioni rendute necessarie dal cambiamento dello stato politico. La prima quando cadde sotto la signoria d' Alessandro, l' altra quando fu occupato dai Romani.

Rispetto all' architettura etrusca, qualunque siano le sue relazioni col più antico ordine dei Greci, confessa l'autore che nulla di quanto le manca può contribuire all' arditezza come alla solidità degli edifici ed all' utilità di tutte le parti. La *Cloaca Maxima*, monumento tuttavia esistente dell'architettura etrusca ne'tempi del primo Tarquinio, dimostra anco presentemente che l' arte di tagliare e connettere le pietre, quella di formare le volte, parti principalissime dell'architettura, erano dagli Etruschi perfettamente conosciute ne' primi tempi di Roma.

Ma i Greci portarono questo ramo dell' umana industria al più alto grado di perfezione, perchè seppero aggiungere all' utile non ignoto agli Egiziani ed agli Etruschi il dilettevole ed il bello. Ne' tre ordini dorico, ionico, corintio racchiusero i Greci tutto ciò che può quest' arte produrre, senza scostarsi dall'utile e dal bello: le proporzioni e le forme distinte che li caratterizzano, hanno chiusa la via a nuove invenzioni.

I Romani si valsero ne' primi secoli di architetti e di operai toscani, e lo stile che caratterizza l' ordine *toscano* si mantenne negli edifici di Roma, finchè non estese le sue conquiste sulla Magna Grecia, la Sicilia e l' Asia minore. Allora si cominciò ad ornare l'architettura etrusca,

indi ad introdurre gli ordini greci; e sembrando anche questi non proporzionati all' opulenza della capitale del mondo, a riunire in un solo ordine gli ornamenti del ionico e del corintio. " Il carattere della romana architet-
,, tura, conchiude l' autore, è solido e severo come quello
„ degli stessi Romani quando fondarono la repubblica,
,, magnifico ne' primi tempi dell' impero, carico a dismi-
,, sura di fastosi ornamenti quando il lusso de' grandi di-
,, ventò estremo, per ultimo degradato, povero, meschi-
,, no, bizzarro, nullo per lo spazio di dieci secoli. ,,

Da qui innanzi il testo storico altro non è che il supplemento o spiegazione delle 73 tavole che formano la vera storia dell' architettura dalla caduta dell' impero d'Occidente fino al principio del XVI secolo. Accortamente l' autore premette alla trista serie del decadimento dell' arte vari monumenti contenuti nella prima stampa rappresentanti ciò che di più maraviglioso produsse in Grecia ed in Roma, onde possano istituirsi utili confronti cogli edifizi inalzati nello sventurato periodo della decadenza, e rendere più sensibili le alterazioni che l'arte provò nella progressione dei secoli, e lo stato d' estrema abiezione in cui lungamente si giacque fino all' epoca del suo rinnovamento. Dalla stampa 2 fino alla 14 si offrono i principii e progressi della decadenza del secondo, terzo, e quarto secolo. Utilissime e nuove cose presentano intorno alle basiliche, ed alle catacombe pagane e cristiane le stampe 8, 9, 10 e 11. Risguardano le stampe 15 e 16 gli edifici del V secolo, tra i quali le chiese dei SS. Nazzaro e Celso di Ravenna, e S. Clemente di Roma.

La 17 rappresenta palagi, chiese ed altri edifici del tempo di Teodorico, per mezzo de' quali l' autore dimostra che a torto fu dato il nome di *gotico* a quel genere d' architettura che regnò per lo spazio di tre o quattro secoli del medio evo, e di cui una delle caratteristiche forme è quella dell' arco comunemente chiamato acuto. " I
,, vizi dei monumenti eretti dai Goti, dice l'autore nella
„ spiegazione della tavola di cui si tratta, dimostrano al-

„ tro non essere che una conseguenza de' traviamenti nei „ quali l' architettura romana era da molto tempo cadu- „ ta „.

Le stampe 18 fino alla 23 inclusivamente rappresentano edifici del VI secolo. Se non è perfettamente applicabile a tutti i tempi, ingegnosa al certo è l' osservazione che fa l'autore spiegando la tavola 23, che quando gli edifici d' un popolo offrono grandi cambiamenti, sia nel generale sistema di fabbricare, sia nel loro stile, conviene considerare lo stato civile di questo popolo per rimontare al-l'origine di tali variazioni. Indi applica felicemente questo principio alla città di Ravenna. Offre, in moltiplici esempi, la stampa 24 la forma delle chiese e lo stile dell' architettura d' Italia sotto il regno de'Longobardi, dagli ultimi anni del VI fino al declinare dall' VIII secolo.

Crede l'autore alquanto migliorata l'arte in Italia nel secolo IX per opera di Carlo Magno, e per mezzo de'Pisani dal X fino al XV secolo, e ne dà lodevoli prove nei monumenti della tavola 25.

Rappresenta la successiva tavola le chiese di S. Sofia di Costantinopoli e di S. Marco di Venezia; per le quali si fa strada a provare nella tavola 27 il decadimento dell' architettura ne' paesi orientali; e l' autore ci fa osservare come partendo dalla prima epoca della decadenza dell'arte nel terzo e quarto secolo, tanto nella Grecia che nell'Asia, sentesi che lo stato politico di quelle contrade ha dovuto dar luogo ad un infinito numero di cambiamenti nell'architettura, a motivo dell' influenza della diversa situazione dei popoli, delle mutazioni delle leggi, delle costumanze, e della religione.

Le tavole 28 alla 34 dimostrano l' ultimo grado di decadimento dell' architettura in occidente dall'XI fino al XIII secolo.

Fin qui l' autore rappresentò la storia del decadimento dell' architettura greca e romana, dal IV secolo fino al-l' introduzione dell'architettura chiamata gotica, la quale regnò in occidente dalla fine del secolo IX fino al XV.

La storia di quest' architettura si rappresenta in dodici tavole, dalla 35 alla 46 inclusivamente, e la spiegazione forma la seconda parte del discorso storico.

" Dal seno dell' ignoranza, dice l' autore, e dall'in-
,, forme mescolanza delle forme e degli ornamenti d'ogni
,, genere dell'architettura greca e romana, nacque all'ul-
,, timo una nuova stravagante maniera di fabbricare ,,. Prima di seguire l' autore nella serie delle tavole formanti la storia di questa strana architettura, mi è duopo premettere alcuni brevi cenni intorno al vocabolo di *architettura gotica.* Tale vocabolo, secondo la giudiziosa osservazione dell' autore, fu lungo tempo adoperato per significare ogni genere di fabbrica che s' allontana dai buoni principii dell'arte; quasi che i Goti che conquistarono l'Italia nel V secolo fossero gli autori di tale innovazione, che non cominciò che in sul finir del IX secolo. Quest'opinione, priva di fondamento, viene adesso da tutti i dotti rigettata, ma la denominazione sopravvisse alla erronea opinione che l'aveva fatta adottare. Giorgio Vasari che non curavasi di penetrar molto a dentro nella critica letteraria delle arti, trovò universalmente stabilita questa denominazione, e l'adottò. Nè coloro che scrissero dopo il Vasari intorno alle cose delle arti ebbero l'ardire di esaminare le opinioni di questo insigne biografo. Ma in principio del XVIII secolo si cominciò ad avere sospetta quest' intitolazione, e Muratori scriveva *essere tutte imaginazioni vane* quelle che fecero chiamar gotiche le opere d' architettura mancanti di bellezza e di proporzioni. Poscia il marchese Maffei scrisse nella *Verona illustrata: Nacque tale opinione dalla nostra superbia.*

" Ad ogni modo, conchiude il nostro autore, coin-
,, cidendo la decadenza delle lettere e delle arti collo sta-
,, bilimento dei Goti in Italia........ si può perdonare agli
,, abitanti di avere, per una specie di vendetta, dato il
,, nome d' una nazione nemica, che li aveva tanto mal-
,, menati e barbaramente oppressi, ad un metodo di fab-
,, bricare affatto contrario alle regole, che piuttosto avreb-
,, be dovuto chiamarsi *anti greco*, o *anti-romano* ,,.

Lo stesso accadde rispetto ai caratteri della scrittura, che avendo, in tempi assai posteriori all'invasione gotica, degenerato dai bei caratteri romani, ebbero il nome di gotici.

Ma riprendiamo la serie storica delle tavole. Quella che porta il N.° 35 ci offre in diversi monumenti, appartenenti all' abbazia di Subiaco presso Roma, i primi indizi dell' architettura chiamata gotica, intorno ai quali il signor d'Agincourt somministra nella spiegazione di questa tavola utili e nuove osservazioni, che gli angusti confini d'una compendiosa analisi non ci concede di produrre.

Nella successiva stampa vedonsi raccolti vari edifici eretti dalla fine del IX a tutto il XIII secolo, i quali appartengono all' architettura chiamata gotica. La tavola 37 offre le piante, gli spaccati, ed altre particolarità della chiesa inferiore e della superiore di S. Francesco d'Assisi, le quali chiese, secondo l'osservazione dell'egregio A. furono una specie di modello per le chiese de'conventi dell'ordine di S. Francesco. Le tavole 38, 39 e 40 rappresentano le piante, gli spaccati e la facciata della chiesa di S. Flaviano presso Montefiascone, e della cattedrale di Parigi.

Contiene la tavola 41 i più importanti monumenti della gotica architettura eretti ne' secoli XIV e XV in varie parti d' Europa; la sussseguente è una delle più importanti parti della storia architettonica, siccome quella che presenta una copiosa serie cronologica degli archi chiamati gotici, e di altri membri costituenti il sistema di tale architettura. Utilissima è pure la tavola 43, contenendo edifici eretti in Svezia prima e dopo l' introduzione in quel regno del sistema chiamato gotico. La 44 offre la storia dell' architettura araba in Europa dall'VIII secolo fino al XV; la susseguente una serie d'edifici di diversi paesi, che s'accostano allo stile gotico, e sembrano aver dato origine a questo stile in Europa. La tavola 46 offre una serie d'edifici atti a dar luogo a probabili conghietture intorno all' origine, forme diverse ed uso dell'arco acuto chiamato gotico; e con ciò chiudesi

la rappresentazione storica dell' architettura di tal qualità.

Formano la terza parte della storia dell' architettura le nove seguenti tavole dal N.° 47 al 55, le quali rappresentano il risorgimento dell'arte e suoi progressi dal XIII secolo a tutto il XV. L' autore non si trattenne intorno ai primi indizi di risorgimento, per rappresentare diffusamente questa sorprendente rivoluzione, ormai consumata principalmente da due illustri toscani, Filippo Brunelleschi e Leon-Battista Alberti. Perciò la tavola 47 rappresenta lo spaccato della chiesa di S. Lorenzo in Firenze, opera del Brunelleschi, principale autore del rinnuovamento dell' arte, come ancora le tre successive tavole non contengono che opere di questo insigne architetto. Le tavole 51 e 52 presentano invece la pianta, l' alzato ed altre secondarie parti di S. Francesco di Rimini terminato sui disegni di Leon-Battista Alberti, e le chiese di S. Andrea e di S. Sebastiano, in Mantova, dello stesso artista. Per ultimo le tavole 53, 54 e 55 offrono altre insigni opere del XV secolo, cioè l' arco trionfale eretto in Napoli in onore d'Alfonso I d' Aragona, ed alcune fortificazioni militari; diversi edifici eretti nella stessa città ed in Roma dal XIII al XV secolo, e l' antico teatro dei confratelli della Passione in Velletri nel secolo XV.

Le tavole 56 fino alla 78 formano la storia del rinnovamento dell' architettura in sul finire del XV e nei primi anni del XVI secolo. Perciò si danno in più tavole gli studi d' architettura disegnate sull'antico da Bramante Lazzari e da Antonio Sangallo, i quali debbono risguardarsi come i veri rinnovatori dell' arte per averla richiamata all' imitazione dell' antico.

Nelle tavole 49 a 60 vedonsi le piante, spaccati, alzati, particolarità e profili de' principali edifizi eretti coi disegni di Michelangelo Buonarroti in principio del XVI secolo. Illustrando questa tavola l' autore prende a discutere la celebre disputa, se questo grande artista abbia affrettato o ritardato il rinnovamento compiuto dell' arte. Osserva a ragione che all' universale ammirazione, e perfino all'entusiasmo risvegliato da così grand'uomo quando

ancora vivea, successe una severa critica, che talvolta veste il colore della malevolenza e della diffamazione. Soggiugne il nostro autore, che Michelangelo sedotto dagli allettamenti della pittura, e da nobile ambizione di occupare il primo grado nelle tre arti del disegno, prese la tavolozza ed il pennello quando Masaccio avea condotta la pittura ad un tal punto, che le sue opere furono gli esemplari sui quali si formarono i più illustri pittori degli ultimi anni del XV secolo e dei primi del XVI. Nei medesimi tempi Leonardo da Vinci sussidiava l' arte con ottimi esemplari e con savi precetti. Fra Bartolommeo da Prato univa nelle sue opere la facilità dello stile all' interesse de' soggetti che trattava; mentre che Luca Signorelli, più d' ogni altro versato nell'anatomia, additava la via che doveva tenersi per rappresentare con perfetta verità tutte le umane forme. Se Correggio e Tiziano non avevano ancora col colore e col chiaro scuro toccata quella sublime meta cui nessun posteriore artefice raggiunse, avean però dati sicuri indizi del loro ingegno e di quanto avrebbero fatto. Raffaello colle precoci produzioni della sua prima gioventù annunziava ciò che sarebbe tra poco. Michelangelo si propose di superare tutti questi grandi artisti; ma per ottenere il compimento di questo desiderio degno dell' intraprendente sua anima, avrebbe dovuto aggiungere la perfezione dell'antico ai veri principii attinti nello studio della natura. Ma la sua anima era troppo altera e sdegnosa d' ogni dipendenza per seguire questa via; ed assecondato da robustissimo corpo, si propose di aprirsi un nuovo cammino. *Chi va dietro ad altri*, diceva, *mai gli passa innanzi*; quindi si scosta dalla natura e dall'antico, le sole vere sorgenti del bello, le altera con forme gigantesche, con stravaganti giaciture, con esagerate espressioni. Si rende oggetto d' ammirazione, ma le sue opere inimitabili non hanno la raccomandazione della grazia, della nobiltà, nè di ciò che forma il bello ed il grandioso.

Chiamato da Paolo III a dirigere la fabbrica della basilica di S. Pietro, dà prove non dubbie del suo divino ingegno, ma abbandona in parte la semplicità del mo-

dello formato da Bramante. Il nostro autore, colla storia di così magnifico edificio, offre nelle tavole 61 e seguenti fino alla 72 i vari metodi dell' arte in tutte le parti de' sacri edifici; dopo aver dato nelle due prime delle accennate tavole le piante, gli spaccati, e le singole parti dell' antica e della nuova basilica di S. Pietro, oltre una generale veduta dello stesso tempio, del palazzo del Vaticano, e della piazza adiacente.

La tavola 73, ultima delle spettanti all'architettura, presenta una compendiosa raccolta dei monumenti che servirono a formare la storia della decadenza di quest' arte, dividendoli in sei epoche: Prima dal IV al V secolo: Seconda dal V al VII: Terza dal VII al IX: Quarta dal IX al XII: Quinta dal XII al XV: Sesta dal XV al compiuto rinnuovamento nel XVI.

V. Ho udito più volte farsi carico al nostro autore di avere divisa la storia delle tre arti in modo, che difficile riesce l' istituire tra le une e le altre precisi confronti intorno alle epoche del respettivo decadimento, e rigenerazione, sebbene a tutti sia noto non essere andati del pari. L'architettura, siccome la più necessaria, pare che siasi più lungamente sostenuta, come lo dimostrano il palazzo di Diocleziano in Spalatro, S. Vitale di Ravenna e simili; siccome fu eziandio la prima a risorgere, del che ne fanno prova il Duomo ed il Battistero di Pisa, inalzati prima che Niccola da Pisa mostrasse i primi lumi della scultura, e Cimabue quelli della pittura. Per ottenere peraltro questo scopo, che il signor d'Agincourt non si propose, e che fu trascurato ancora dal nostro Lanzi, nella Storia della pittura italiana, basta che il lettore giudizioso paragoni le tavole delle tre arti nelle stesse epoche, e ne avrà un lodevole risultato, qualora non gli manchino le teorie scientifiche ed il gusto. Ma perchè vorremo dar colpa ad un autore di ciò che non ha promesso di fare, s' egli si astenne dal farlo?

Vorrei poterlo egualmente difendere da quella prevenzione a favore delle arti greche, che, forse trascinato da

Winckelmann, lo resero ingiusto verso altre nazioni. Ma oltrechè un accurata disamina intorno a quest'argomento non è compatibile coi limiti d' un articolo analitico, ci mancherebbero per avventura conosciuti documenti per rivendicare il supposto torto fatto ad alcune nazioni; nè d' altra parte erano note nell' età di d' Agincourt molte cose scoperte nelle Indie e nell' Egitto da quindici anni in poi. Ad ogni modo l' onor dell' Italia, e specialmente de' paesi che anticamente formarono le provincie etrusche, richiedono da italiano scrittore alcuni brevi schiarimenti.

Dice adunque l'illustre autore, nell' introduzione al Discorso intorno alla scultura, che la *scultura etrusca porta sempre un' aspro e rigido carattere, ed una tal quale apparenza di selvatichezza*. Ma ben tosto, quasi pentito di avere proferito una troppo severa sentenza, soggiugne: *forse se le moltisime statue trasportate, dopo la distruzione di Bolsena, a Roma, si fossero fino alla presente età conservate, ci avrebbero data una migliore idea dello stile statuario di questa nazione.* Poi ritornando alle predilette opinioni incautamente attinte da Winkelmann: *affrettiamoci*, esclama, *d' allontanarci da un popolo, le di cui produzioni mai non deposero una certa quale asprezza..... ad Graecas ire iubeo.*

Era la nazione etrusca, io nol negherò, aliena dalla mollezza e dall' effeminatezza, onde i suoi artisti atti fossero a produrre quel genere di bellezza, che molle e voluttuosa ardirei chiamare, la quale suole richiedere scrupolosa esattezza di parti, e le grazie e l' amenità di ridente delicata immaginazione. Ma forse che lā bellezza che deriva da un carattere di forza e di grandezza, e da una cotale energia sprezzatrice, dovrà tenersi in minor pregio dell' altra? Nè io sono per negare, che il primo genere non ottenga presso gli animi gentili più facile accoglimento, siccome quello che si trova in armonia coll'inclinazione al piacere; penso bensì doversi nelle opere dell'arte preferire quel genere di maschile bellezza, ch' esser suole il prodotto di gagliarda e sublime immaginazione; come la più acconcia ad offrire all' imitazione grandiosi perfetti

modelli. E gli antichi ed i moderni conoscitori delle arti non apprezzano meno l'autore del Lacoonte di quello della Venere Medicea ; nè la solidità, la forza, l' energia dei versi di Dante temeranno giammai, in faccia ai conoscitori, il paragone dei molli e snervati, sebbene più gentili e fioriti, de'moderni grecizzanti. Nelle opere delle arti si cerca la bellezza derivante dalla proporzione, e dall'espressione, nella quale ultima più che in ogni altra cosa è riposta la perfezione di tutte le belle arti.

Tale, per confessione dello stesso Winckelmann, fu il generale intrinseco carattere delle arti etrusche, scorgendosi, egli dice, dalle opere dei più antichi fra gli artefici tuscanici, aver essi conosciuto il bello scientifico ed ideale (1). Osserva poscia, che si cominciò presso i Greci da quella regolare e forte espressione, che è comune nelle opere degli etruschi, e che il disegno de'greci artisti fino a Fidia ed a Zeusi non è diverso da quello degli artisti toscani, angoloso, ma preciso ; alquanto duro, ma robusto ed energico. Ad ogni modo, soggiugne lo storico Alemanno, le arti etrusche non vanno immuni da difetti. Le mosse, a creder suo, forzate, la soverchiamente risentita espressione delle ossa e dei muscoli, e l'azione eccessiva o sforzata, distruggeranno talvolta quell' idea di venustà e di grazia che formarono, dirò così, il distintivo carattere de' sommi artisti greci del secolo d' Alessandro, ma non escludono quella viva e gagliarda espressione delle passioni espressa da anime sommamente energiche.

Chiuderò queste ormai troppo lunghe osservazioni, dicendo che ammesso il principio di Winckelmann e di d'Agincourt, che la bellezza ed eleganza delle sembianze esterne contribuì sommamente in Grecia alla perfezione delle arti, converrà eziandio convenire che gli stessi effetti abbia prodotti tra gli Etruschi, le di cui donne per testimonianza d'Ateneo erano bellissime. E senza entrare in dispute di bellezza, mi restringerò all'osservazione fatta da Cotta presso Tullio ( *de Natura Deorum lib. I.*), non do-

(1) Winckel. Stor. dell' Arte, Lib. III, cap. 3.

versi credere la beltà presso i Greci di soverchio comune, nè avere per questo rispetto avuto gli Etruschi che invidiare agli stessi Greci.

### *Scultura.*

VI. Tutta la storia della scultura viene dal nostro autore rappresentata in 48 tavole. La scarsezza e lo stato d'estremo deperimento de' monumenti dell' antica pittura greca e romana costrinsero Winckelmann a prendere pressochè esclusivamente i materiali dell' arte fra le opere della scultura. Circostanze totalmente contrarie consigliarono il signor d' Agincourt a prendere quelli della storia del decadimento dell' arte in quelli della pittura, e perciò la storia della scultura fu rappresentata da lui in uno infinitamente minor numero di tavole, che non sono quelle rappresentanti la pittura.

Non dipartendosi dalla pratica tenuta nell' architettura, raccolse nella prima tavola della scultura alcuni de' più bei monumenti antichi, onde rendere più sensibile la decadenza sua dalla metà del secondo secolo dell' era volgare fino ai primi sintomi del risorgimento.

Interessantissimi sono i monumenti della seconda, servendo a formare un utile paragone dei bassi rilievi dell' arco di Tito con quelli degli archi inalzati nel II e IV secolo a Settimio Severo ed a Costantino. Fa maraviglia il vedere come in così breve periodo, sebbene durasse, per così dire, intera la grandezza dell' impero romano, tanto avessero le arti perduto del loro splendore. La 3 e 4 tavola contengono bassi rilievi e sarcofagi del IV secolo, che tutti offrono più o meno visibili traccie di decadimento. Le cinque susseguenti tavole danno monumenti de' primi secoli del Cristianesimo, raccolti nelle catacombe; inoltre cofanetti d' argento, albarelli pei profumi, ed altri utensili spettanti alla *toeletta* d' una matrona romana.

La decima e l' undecima ci danno la storia dei bassi rilievi dell' obelisco alzato da Teodorico nell' Ippodromo di Costantinopoli, il piedestallo, ed una parte dei bassi

rilievi della colonna Teodosiana nella stessa città, ed alcune medaglie appartenenti al IV e V secolo.

La dodicesima rappresenta una compendiosa storia dell' arte dal IV al IX secolo, mercè l'unione di bassi rilievi tratti da dittici greci e latini. Cominciando dalla tredicesima tavola fino alla vigesima inclusivamente abbiamo la storia del secolo XI, e nella vigesimaprima quella del XII secolo.

Le quattro susseguenti tavole spettano al secolo XIII, in cui cominciasi a scorgere qualche debole lume di risorgimento. Fra molt' altri monumenti contengono il tabernacolo di S. Paolo fuor delle mura di Roma, il mausoleo del cardinal Gonsalvo a S. Maria Maggiore entro Roma, il Globo celeste cufico-arabo del museo Borgia a Velletri. Nel mausoleo Gonsalvi e nel tabernacolo vedonsi parecchie statue di artisti italiani, nelle quali è visibile il progresso dell' arte, sebbene non vadano esenti dai difetti ed in più parti dalla rozzezza del secolo.

Utilissima riesce alle osservazioni dei dilettanti e degli artisti la tavola 26, nella quale l' autore riunì diversi monumenti di tutti i secoli dal V fino al XIII, formando, per così dire, un sommario storico della scultura in così lungo periodo, che abbraccia la seconda epoca principale di decadimento, consumata colla distruzione dell'impero occidentale, fino ai primi sintomi di risorgimento.

La tavola 27 contiene vari monumenti consistenti in statue, bassi rilievi e medaglie appartenenti al XII, XIII e XIV secoli, coi quali l' autore dimostra che l' arte cessò di decadere, e tenta anzi di rialzarsi, sebbene gli sforzi di lei non ottengano sempre notabile successo.

Scende a darci nella tavola 28 il celebre mausoleo Savelli esistente nella chiesa d' Ara Coeli di Roma, nel quale trovasi un sarcofago antico ornato d' emblemi bacchici, su cui sollevasi un sepolcro di gotico stile, lo che forma un curioso contrasto. Appartiene quest'opera ai celebri statuari Agostino ed Angiolo Sanesi, ma il Vasari suppone averne essi ricevuto da Giotto il disegno.

Nella seguente tavola vedonsi riunite diverse opere

eseguite fuori d' Italia dal principio del decadimento fino al XIV secolo. L' autore volle con questa tavola appagare il desiderio di coloro, i quali, dopo aver veduto la storia della scultura ne' monumenti delle due antiche patrie delle arti, vorrebbero sapere qual sorte ebbe nelle principali contrade del settentrione e dell' occidente d' Europa.

Le tavole 30 e 31 danno la storia della scultura del XIV secolo nel regno di Napoli, per mezzo del mausoleo del re Roberto, di pochi altri monumenti della casa Angiovina, e dei bassi rilievi che ornano il sepolcro della regina Sancia d' Aragona. Fra gli scultori italiani di quest' epoca aveva grandissimo nome il primo Masaccio, il quale eseguì quattro o cinque monumenti di principeschi personaggi, e fece altre grandi opere.

Le tavole 32 e 33 contengono la serie storica della prima epoca del rinnovamento dell' arte per mezzo di Niccola da Pisa e de' suoi allievi. La tavola seguente offre il mausoleo di S. Pietro martire fatto in S. Eustorzio di Milano dal pisano Balduccio allievo di Giovanni figlio di Niccola: e la 35 varie statue, bassi rilievi ed altri lavori di diverse scuole d'Italia, dimostranti gli sforzi continuati ed universali per migliorar l' arte. Le due susseguenti trattano lo stesso argomento.

Le tavole 38 e le due susseguenti offrono monumenti italiani e stranieri appartenenti tuttavia alla prima epoca del rinnovamento, i quali formano la storia comparata dei progressi che le arti fecero nel XV secolo nelle diverse provincie d'Italia e d' oltremonti; restando però sempre alla Toscana la gloria del primato.

Le tavole 41, e 42 presentano i sommi progressi del rinnovamento della scultura alla metà circa del XV secolo nella principale porta del Battistero di Firenze, e nel miracolo di S. Zenobio destinato ad ornare la cassa di questo santo; maravigliosi lavori di Lorenzo Ghiberti, che annunziano vicinissimo il periodo della perfezione dell' arte. Le tre seguenti tavole sono destinate a continuare la storia del sommo miglioramento dell' arte in altre parti d' Italia in sul finire del XV secolo e ne' primi anni del

XVI, ed in quelle poste sotto i numeri 46 e 47 l'autore dà fine alla storia col progetto del mausoleo di Giulio II e con altre sculture di Michelangelo Buonarroti.

Finalmente nella tavola 48 abbiamo un compendio cronologico della storia della scultura in una sceltá serie di medaglie e pietre intagliate nei tempi in cui l'arte era al colmo presso i Greci ed i Romani, nelle varie epoche del suo decadimento, e nell'istante dell'intero suo rinnovamento; e con questa l'autore supplisce egregiamente a qualche lacuna che possa trovarsi nella storica rappresentazione dell'arte, dal principio del decadimento fino al ponteficato di Leone X, che segna la più gloriosa epoca delle moderne arti.

## *Pittura*

VII. Epilogando la storia della pittura dall'autore rappresentata in più di 800 monumenti, cronologicamente disposti in CCIII tavole, non andremo numericamente analizzandola, come si praticò nella storia dell'architettura e della pittura; chè troppo lunga opera sarebbe, ed altronde non necessaria; perciocchè l'autore, a dovizia provveduto di documenti tratti in gran parte da musaici, da pitture ornamentali di libri, e da quelle che sonosi in gran numero conservate sulle pareti d'antichi edifizi, trattò la storia della pittura assai più circostanziatamente che non quella delle arti sorelle.

La prima tavola comprende alcune delle migliori antiche pitture conservatesi fino all'età presente; e le due successive alcuni rabeschi, risguardati come il primo passo verso il decadimento dell'antica pittura.

La 4ta tavola fino alla 12 inclusivamente, offrono la storia di quest'arte dal II secolo dell'era Cristiana fino al secolo XI.

Poscia comincia colla 13a stampa la storia de' Musaici, e la termina colla 18a. E questa parte che tratta de' musaici, cominciando dagli antichi de' tempi migliori

dell'arte fino a quelli del XIV secolo, è per avventura la più compiuta che fin ora siasi pubblicata.

Alla storia dei Musaici tengon dietro le tavole rappresentanti quella delle pitture sui manoscritti, la quale vien data in LXIII tavole contenenti tutto quanto conoscevasi a'tempi dell'autore di più raro dal IV fino al XIV secolo. Poscia le pitture a fresco, a tempra o all'olio, in legno o in tela, tanto di greca maniera che di maniera italiana, dal X secolo fino al XIV occupano XXXII tavole storiche dalla 81 fino alla 113. E questa storia è pure una delle parti che avanti il signor d'Agincourt era pochissimo conosciuta, non essendone stato trattato che per incidenza o superficialmente dagli scrittori dell'arte; perciocchè il Lanzi non comincia la sua storia della pittura italiana che nel XIII secolo.

In altre XXXIII tavole offre la storia della pittura nel XIV secolo, e nulla omette di quanto è necessario a farla conoscere in tutte le sue particolarità, aggiungendo poscia nel testo utilissime notizie relative ai metodi praticati in quest'epoca in ogni genere di pittura.

In altre ventitre tavole presenta la storia della pittura nel secolo XV a fresco, all'olio, a tempra, ed in una specie di ricamo, del quale offre un opera eseguita nel secolo XI, chiamata tappezzeria della regina Matilde.

Tratta poscia della pittura in smalto, in graffito, e sul vetro; della tarsia, ch'egli risguarda come un musaico in grande dimensione; della intarsiatura in legno, e della damascatura, dell'agemina o azimina, indi del bronzo smaltato e del trapunto. Colla tavola 169 comincia la storia delle stampe intagliate in legno ed in rame, e dottamente la conduce fino al principio del XVI secolo in tre tavole.

La tavola 152, offre la supposta invenzione del dipingere all'olio, volgarmente attribuita a Giovanni da Bruges. Belle sono le osservazioni del testo relativo a questa tavola, ma sgraziatamente l'illustre autore non ebbe cognizione delle nuove scoperte, che mostrano l'arte del

dipingere all' olio assai più antica di Giovanni da Bruges.

Finalmente con XXXI tavole ci offre la compiuta storia della pittura, dai primi freschi eseguiti sotto Sisto IV nella cappella sistina fino ai capi lavori di Raffaello, di Tiziano, di Coreggio. " La pittura, dice nella spiegazione delle tavole 201, 202, e 203, giunta al limitare della perfezione, non aspettava che l' unione di tanti meriti a quello del colorito; e quest' importante servizio le fu reso nelle più eccellenti opere loro da Correggio e da Tiziano, i quali per tale merito acquistarono il diritto di essere associati a Michelangelo ed a Raffaello; e posti nel numero de' quattro grandi ristauratori della pittura ".

VIII. Parrà forse a taluno ch' entro troppo angusti confini abbia ridotta l' analisi della storia della pittura, che l' autore di lunga mano più diffusamente rappresentò delle precedenti arti. Ma ove si voglia riflettere che la decadenza ed il risorgimento della pittura si operarono quasi di pari passo con quelli dell' architettura e della scultura, e che nella storica analisi di queste molte cose si preoccuparono comuni eziandio alla pittura, spero che si vorrà condonarmi la colpa d' avere risparmiata ai lettori la noia d' inutili ripetizioni.

Ho più volte udito muoversi dubbio intorno alla chiarezza del metodo adottato dal nostro autore, di rappresentare la storia delle arti invece di descriverla. Ma l' asserzione d' uomini dottissimi, essere più che le storie scritte intelligibile e di lunga mano più utile agli artisti ed ai dilettanti forniti di buon gusto, sembra aver sciolta la difficoltà A corroborare la quale sentenza mi si permetta di soggiungere, che il cav. Onofrio Boni, (da pochi anni mancato alla gloria delle lettere e delle arti con più opere illustrate da lui) non avendo sotto gli occhi che le tavole dell' architettura mandategli dal signor d'Agincourt avanti che si pubblicassero, giudicò formare una chiara e piena storia di tal' arte dalla caduta dell' impero d' Occidente fino all' intero suo rinnovamento.

Ammettendo taluni che le tavole bastino alla storia dell' architettura, negano che lo stesso possa dirsi per conto della scultura e della pittura. Pochi segni, dicono costoro, bastano a rappresentare nel loro vero aspetto i monumenti della prima, ma lo stesso non accade di quelli delle due arti sorelle. Pochi segni, essi dicono, più o meno dolcemente tracciati, bastano a rappresentare nel loro vero aspetto i monumenti dell' architettura: ma lo stesso non accade nelle cose delle altre arti. L' andamento dei contorni, il piegare più o meno dolce, la movenza, la giacitura delle figure, la distribuzione delle ombre e dei lumi per quanto poco si scostino dagli originali, bastano a tradire la verità ed a rappresentare inesattamente lo stato dell' arte, nell' epoca cui i respettivi documenti appartengono. Della quale storica infedeltà ne adducono irrefragabili testimonianze, confrontando varie tavole coi monumenti originali. Ma quest' opposizione fondata sulle tavole dell' edizione parigina, più non ha luogo ove facciasi uso di quelle delle due edizioni pratesi de' fratelli Giachetti, ormai condotte a più di due terzi.

Ponghansi al paragone le tavole rappresentanti le storie della scultura e della pittura dell' edizioni pratesi e della parigina, e gli occhi ancora meno esercitati ravviseranno nelle pratesi maggior precisione di contorni; le masse delle ombre e dei lumi ragionevolmente e non a caso disposte, come spesso accade nelle parigine; dolcezza di pieghe, ed attitudini, come lo comporta la qualità degli originali, più vere e più naturali; finezza di bulino di lunga mano superiore a quelle dell' edizione di Parigi: ma che dico superiore quando le parigine non ebbero altro magistero che quello dell' acqua forte?

Il fin qui detto intendasi soltanto delle migliori tavole dell' edizione di Parigi; perchè altre non poche furono trovate infedeli, onde l' egregio intagliatore, signor Lasinio, cui i fratelli Giachetti con lodevole accorgimento affidarono la direzione dei lavori d' intaglio, le fece nuovamente eseguire sugli originali monumenti. Lascerò a coloro, che sono in queste arti versati, il piacere di

scuoprire in moltissime tavole gli utili cambiamenti fin ora eseguiti; e solo farò, in prova di quanto asserisco, osservare le tavole appartenenti alla scultura 33, 41 e 42 rappresentanti il pulpito fatto da Niccola da Pisa nel battistero della stessa città, la principal porta del battistero di Firenze, ed il basso rilievo della cassa di S. Zenobio del fanciullo risucitato; come pure per conto della pittura la tavola contenente i freschi della chiesa del Carmine della stessa città; e tutti gl' intelligenti converranno che i diligentissimi editori di Prato liberarono il signor d' Agincourt da una colpa, forse non sua, ed hanno reso ai dilettanti delle cose delle belle arti un importantissimo servizio.

Alla bontà delle stampe risponde eziandio il merito del testo, tanto dell'edizione in 8° che di quella in foglio; la quale ultima non teme il confronto di quella giudicata splendida di Parigi. Non farò parola dell' edizione che si eseguisce in Milano nella tipografia Fanfani. Osserverò soltanto che le poche tavole da me vedute lasciano desiderare nelle susseguenti piuttosto l' imitazione delle pratesi, che delle parigine, cui talvolta sono inferiori.

Stefano Ticozzi.

---

*Dell'origine, composizione e decomposizione de' Nielli. Esercitazione del Commendatore* Leopoldo Cicognara. Venezia 1827. — (*V. il precedente fascicolo, pag.* 50).

Art. II ossia Appendice; *Sullo stato dell'arti e della civiltà in Russia, prima del regno di Pietro il Grande.*

D' altra ricerca mi porge occasione il chiariss. sig. Cicognara là dove tirando argomento dell' antichità de' Nielli dalla pratica e dall' uso fattone per molti secoli in Russia così ragiona: " E poichè Teofilo cita la Russia per le opere di niello, così avrebbe potuto riconoscersi dall' autore del moderno libro, che le quattro lamine da lui rammentate

in un' appendice colle lettere AA come di cattivo gusto, piene d' inscrizioni *in caratteri Russi* sono appunto opere russe, e non certamente fatte in Germania al principio del XVIII secolo, com' egli crede; giacchè sonosi da lunghissima età mantenute dagli orefici russi quelle abitudini, e quelle pratiche non mai dimenticate, le quali non dall'Italia, ma dalla Grecia direttamente si diramarono in quelle regioni settentrionali con tutte le arti........ Le città di Kiow, e di Nowgorod contano un' antichissima data dalla loro edificazione, e i ruderi, che rimangono degli antichi lor monumenti, i lavori d' argento e d' oro, quelli di elettro e di niello attestano evidentemente la cultura di quelle contrade ben anteriormente al risorgimento delle arti in Italia. Sino da quelli antichi tempi i Wladimiri s' imparentarono cogli imperatori d' Oriente e con Enrico I re di Francia, e i santuarii dell' impero russo s' ingemmarono di finissimi lavori, spesso confusi colle opere bizantine, dalle quali trassero origine ed imitazione, e molti se ne veggono nelle raccolte di antichità, e persino le cupole, e i quadri di S. Sofia si copiarono nelle chiese di Kiow, e Nowgorod, e si tradussero in slavo del vecchio dialetto boemo la Bibbia ed i SS. Padri, mettendo in gara di politezza e di civiltà que' popoli colle nazioni del mezzo giorno. *Che se dopo il* 1240 *fu riseppellita la Russia in uno stato di nuova rozzezza, finchè sotto i regni di Pietro il Grande, e di Caterina furono evocati dalla Italia i genii dell'arte e del bello,* è tuttavia da sapersi, nè dovea dal sig. Du-Chesne ignorarsi, che non mai si perdettero le pratiche de' nielli, tuttora esistenti, come fede ne fanno le odierne manifatture di quel paese „.

Alle osservazioni del sig. Cicognara si debbe aggiungere, che non solamente le pratiche de' nielli non si smarrirono in Russia ad onta delle invasioni de' Tartari, che nocquero tanto alla prosperità ed allo incivilimento di quelle nazioni, ma neppure l'altre moltissime arti andaron perdute, che poi i principi Iwani o discendenti dal granduca Giovanni, ed altri anche prima de' regni di Pietro il Grande, e di Caterina procurarono di promuo-

vere, e fecero invito a degli artisti e letterati d' Italia e d'altre regioni. La ferocia tartarica non spense, nè seppellì il genio della nazione ; ma frappose degli ostacoli, ai quali furono sempre contrapposti degli sforzi più o meno energici, per cui le arti e l'antico incivilimento non restarono riseppelliti affatto in una nuova rozzezza ; ma piuttosto diventarono *stazionarii* e meno estesi. Perchè la storia letteraria e delle arti di Russia anteriore al tempo di Pietro il Grande non è molto nota, specialmente agli stranieri, spero di far cosa grata non che a questi, anche a' nazionali producendo alcuni documenti inediti, ed altri quantunque editi, quasi affatto ignorati e dimentichi, e da me raccolti, che serviranno a mostrare quanto debbasi ristringer la massima che *dal* 1240 *in poi la Russia fosse riseppellita in uno stato di nuova rozzezza, fino a che sotto i regni di Pietro il Grande e di Caterina non furono evocati dalla Italia i genii dell'arte e del bello.*

In primo luogo non poche testimonianze troviamo nelle relazioni degli ambasciadori de' Principi Italiani, e di altri paesi, che furono spediti ai Granduchi di Moscovia. In quella rarissima, e più antica d'ogn' altra a me nota, di Francesco da Collo gentiluomo di Conegliano, e di Antonio de' Conti gentiluomo padovano oratori dell'Imperatore Massimiliano I al granduca Basilio Iwanowitc l'anno 1518, ed impressa in Padova l' anno 1603, volgarizzata dall' originale in lingua latina dal suo nipote Latino da Collo, leggesi a pag. 51 : " La sede di questo gran signore Basilio imperatore e dominatore di tutta la Russia, et granduca è posta nella città di Moscovia, la quale è di circuito di tre leghe e mezza, camminandosi per gran parte sopra strade di legno, nella quale è un castello di pietre fabbricato già anni 50 per alcuni italiani, che mandò a' tempi nostri a compiacenza di quel principe l'illustrissimo Lodovico duca di Milano sotto la forma del castello o rôcca di essa città di Milano, munitissimo e forte, nel quale vi è un palazzo medesimamente di pietra per habizione et residentia del principe. Vi è anche una chiesa di pietra, nella quale si celebrano i divini offici. Ha le

muraglie non di pietra, ma di legno, così ben ligate et commesse insieme, che possono veramente dirsi forti, et è divisa per contrate co' suoi serragli in maniera che l'entrar d'una contrata nell' altra non sia così facile a tutti. L'uscir del paese è proibito ad ognuno, et in particolare a' forestieri, ai quali di qual si sia nazione è aperto l'entrare nel paese: anzi che non solo sono ammessi, ma accarezzati, et per parte del principe *imediate* sono vestiti di buonissimi vestimenti, et è loro proveduto di vivere, et se sono artegiani sono deputati all' arte, et esercitio loro; se sono soldati molto più sono havuti cari, et li italiani in particolare sono soprammodo respettati et desiderati..... De' pesci ha questo paese grandissima quantità, et di tale grandezza e bontà, che io non ne ho veduto nè gustato di tale in altri paesi; degli ossi e denti de' quali fabbricano manichi d' arme, ornamenti di selle, scacchi, et altri lavorieri che paiono d' ebano naturali ,,. Da questa relazione impariamo che maestro *Niccolò Lubacense* professore di medicina e d' astrologia e in tutte le scienze fondatissimo era presso il granduca Basilio in Mosca; e che *Ugrino Bezarovitc* ed un suo fratello viaggiatori in parti remotissime (co' quali per grazia di Basilio ebbe Francesco da Collo lunghissimi ragionamenti) erano saliti sulla vetta del monte *Iugorischa* il più alto de' *Rifei*, nello spazio di quattro giorni e quattro notti, e riferivangli " esserne gli abitatori umani e che dal fondo al mezzo di esso erano perpetue nevi; di sopra il mezzo il terreno cinericio, e l'aere insopportabile, se con qualche artificio non vi si provede, come già fece Ugrino, il quale per potervi resistere s' unse la faccia, il capo e le mani con grasso di capra, tenendo in bocca una spongia accomodata col medesimo grasso ,, ed altre relazioni ebbe di viaggi, che egli descrive, e che mostrano, come le cure del granduca Basilio fossero ben lungi dal doverci far riguardar la Russia al suo tempo riseppellita in una nuova rozzezza, mentre al contrario vi si esercitavano molte arti da' nazionali, e si chiamavano artefici da' più culti paesi per accrescerne l' incivilimento che, secondo

quella affermazione, vi sarebbe stato riseppellito dal 1240 in poi sino ai regni di Pietro il Grande e di Caterina.

Dopo questa è tra le più antiche la relazione o i *comentarii* della Moscovia del barone Sigismondo di Herbestain che fu in Moscovia l' anno 1526 ambasciadore al granduca Basilio di Giovanni per l' imperatore Massimiliano I, assieme con Leonardo conte di Nugarola ambasciatore anch' egli di Cesare. Descrivendo l'Herbestain il castello di Mosca dice così: " Questo castello da principio solamente dalle fortezze era circondato, et insino alli tempi del granduca Giovanni figliuolo di Danielle era piccolo, et ignobile; questo duca persuaso et mosso dalle parole di Pietro Metropolita fu il primo che la sedia dell' imperio a quel luogo trasferì...... tutti li posteri principi successori di Giovanni giudicorno esser ben fatto aver la sedia dell' impero in simil luogo; perciocchè morto Giovanni, il figliuolo di quel medesimo nome ivi la sedia ritenne, e dopo lui Demetrio, et dopo Demetrio Basilio........ che dopo se il Cieco Basilio lasciò, dal quale nacque Giovanni padre di quel principe appresso del quale io sono stato ambasciatore; il qual Giovanni fu il primo che il sopradetto castello con il muro cinse et circondò, alla quale opra quasi per ispazio di 30 anni da poi li posteri di costui la suprema mano già imposero; le difese di quel castello insieme col palazzo del principe sono state fabbricate all' usanza d' Italia da huomini italiani, quali esso principe con premii grandi della Italia proprio havea chiamati. Sono in questo castello molte chiese, et quasi tutte di legnami, eccettuate però due più nobili, le quali son fabbricate di pietre cotte (cioè di mattoni); delle quali una alla Beata Vergine, e l' altra a S. Michele è consecrata." (Herbestain a pag. 28 della traduzione Ital. impressa in Venezia l' anno 1550 in 4.°). Nella Relazione di monsignor Ruggero nunzio in Polonia pel papa Pio V l' anno 1568 leggiamo: " Moscovia città assai grande, dentro la quale è un gran castello murato, e gli anni passati fu edificato da alcuni architetti italiani.

Finalmente Antonio Possevino, che fu due volte dal

papa mandato al granduca Giovanni di Basilio, ed eravi nel 1581, scrisse nella sua Moscovia: " Le fortezze, e li presidii sono al presente appresso li moscoviti assai differenti da quelli che erano alli tempi passati, et non tutte munite in un medesimo modo. Altre sono fabbricate di vivi sassi, et di pietre cotte, come due che son congiunte alla città di Mosca..... Basilio padre di questo principe fece fabbricare le due fortezze in Mosca da un architetto milanese, e da altri maestri italiani. Di ciò appare ancor memoria in lettere latine scritte sopra la porta della rôcca sotto la pia imagine della beatissima Vergine. L'altre mura et le torri fabbricate d'ogni intorno per ordine rappresentano un' opera regia....... La fortezza, essendo prima fabbricata quasi in forma rotonda, l'anno passato un' altro architetto romano la circondò con un'argine, e dentro la nuova fortezza vi chiuse un monastero che era vicino, havendo fatto i bastioni a suoi luoghi del medesimo argine da porvi i pezzi maggiori dell' artiglieria (pag 29 della Moscovia d'Antonio Possevino tradotta in volgare. Ferrara 1592). In un'altra Relazione MS. che si conserva nella Barberiniana a Roma: " E siccome questo duca (Giovanni di Basilio) avanza i suoi predecessori di numero di gente da guerra, così anco li supera di gente esperta, perchè oltre le molte e grandi imprese non manca in tempo di pace di esercitarsi secondo la disciplina di Germania, che gli insegnano que' tedeschi a'quali in Mosca ha dato ricetto, che poco lontano dalla città vi hanno fabbricato un castello di legname, dal quale ce ne cava più d'ottomila archibugi col mezzo de' quali si esercitano in molte parti, e particolarmente in Mosca, le feste all'archibugio, dove de' moscoviti ne son riusciti, e ne nascono alla giornata gran quantità. Ha fatto questo duca venire d'Italia e Germania ingegneri e fonditori di artiglieria col mezzo de' quali ha fabbricato all' italiana, e gittano grosso numero di artiglierie; ed in Mosca e una terra di botteghe che lavorano d' archibugi in estrema copia.

Tutte queste testimonianze concordano a mostrare,

che gli italiani architetti furono chiamati in Moscovia secoli prima de' regni di Pietro il Grande e di Caterina; ma non ci danno nè il nome di alcuno, nè l'epoca determinata. Il Tiraboschi notò nella sua storia il nome ed il tempo d'uno de' più celebri architetti italiani che andasse in Moscovia, cioè il famoso Aristotile Fioravanti bolognese, che fu chiamato dal G. D. Giovanni III per soprintendere alle fabbriche ed alle fortificazioni da lui intraprese. Oltre le asserzioni dei bolognesi scrittori, ne abbiamo un'autentica testimonianza in un decreto del comune di Bologna fatto a 26 di ottobre del 1479, che conservasi nel pubblico archivio, e che fu comunicato al Tiraboschi dal conte Giovanni Fantuzzi, ed è questo " XVI. *Viri conservatores status Civitatis Bononiae scribant maximo totius Russiae Duci ut sinat Aristotelem Floravantis architectum in patriam redire, quod eius opera egent, estque eius absentia gravis et incommoda filiis totique familiae suae* ,, (1).

Or volendo conciliare l' affermazione di Francesco da Collo e degli altri scrittori de' quali ho riferito le parole, osservo che Lodovico Sforza dovette mandare gli architetti al granduca Iwan III Basiliowic padre del granduca Basilio IV verso il 1468. Cominciò a regnare Iwan l'anno 1462, e morì nel 1505, avuto per successore il figlio Basilio IV. Ei fu il primo granduca il quale si proponesse di liberar la sua nazione dal giogo de' Tartari, come realmente gli riuscì, fattosi tributario il Kan di Cassan l'anno 1482.

(1) Aristotele di Fioravante o Fioravanti si fece ammirare per l'operazione meccanica di trasportar di pianta un' altissima torre in Bologna da un luogo ad un' altro. Si osservava questo prodigio, massime di que' tempi, esistente tutta via nel 1825; nel qual' anno la famiglia Aldini avendo bisogno di dilatare la propria casa, contigua alla quale era la detta torre (perchè la casa degli Aldini fu edificata sopra il suolo occupato già dalla chiesa e convento detti della *Masone* cui la torre era annessa) propose alla comunità di Bologna di venderla pel solo prezzo che potea valere il materiale. Fu ricusata l' offerta; ed i sigg. Aldini la demolirono, per risparmio di spesa adoperandone i materiali.

Da questo e mille altri esempi de' tempi scorsi e de' nostri gli italiani potrebbero considerare che la Italia piange per due specie di barbari, nazionali e forestieri.

Francesco Da Collo andò in Moscovia ambasciatore a Basilio IV l'anno 1518, nel qual anno scrisse anche la sua relazione; onde dicendosi nel 1518 che cinquant'anni prima Lodovico Sforza avea mandato gli architetti, se ne deduce che ciò fosse nel 1468, cioè sei anni dopo l'avvenimento al trono di Iwan III. Lodovico nato nel 1451, morì nel 1510, governò lo stato di Milano prima come tutore sino dal 1471; e poi quando fu signore assoluto, dopo aver fatto morir di veleno il nipote Gio. Galeazzo Maria. Or trovandosi in Russia Aristotile Fioravanti nel 1479, bisogna dire che vi andasse intorno al 1468 per retrocedere anni 50 decorsi dal 1518, e quando Lodovico nato nel 1451 contava circa 17 anni d'età; sì che l'avrebbe mandato con altri molto prima d'esser governatore, o *duca* di Milano, e le parole del Da Collo, che lo chiama duca dovrebbero intendersi indererminatamente, come se dicesse da Lodovico il quale *fu* duca di Milano.

Se poi suppongansi che gli anni 50 non debbano retrocedere dal 1518 in cui il Da Collo scrisse il primo getto della sua relazione in Moscovia, ma da quegli anni in cui egli già vecchio la rivedea, e la metteva in miglior forma potrà intendersi che il Da Collo parlasse anche d'altri architetti mandati da Lodovico quando era veramente governatore duca di Milano cioè dal 1471 al 1510; perchè il Da Collo morto nonagenario, come afferma il suo nipote nella prefazione, potè ben retrocedere dal 1518, ed anche molti anni dopo per anni 50 non solo sino al 1468, ma pure ad un tempo assai posteriore al 1468, per lo che Aristotile potè andare in Moscovia anche dopo il 1468, e con lui e dopo lui altri architetti, restando sempre fermi i 50 anni avanti il tempo in cui scrivea il Da Collo, il quale per testimonianza di Latino suo nipote dopo avere scritta la relazione mentre si trovava in quelle parti settentrionali, la ridusse poi a miglior forma a richiesta del senatore Tomaso Contarino. Se poi Aristotile ritornasse alle richieste del comune di Bologna è incerto. La gran torre del castello da lui fabbricata si chiama anche a' dì nostri *Giovanni il Grande.* Dal 1468 fino al 1581, a tempo

del Possevino continuarono gli architetti italiani a lavorare al castello di Mosca, e probabilmente anche alle fortificazioni d'altri castelli che lo stesso Possevino va nominando; dirò per incidenza che in quel tempo gli architetti militari italiani si sparsero pel Settentrione; ed oltre a quelli andati in Russia ed in Polonia (dove era nel 1587 Simone Genga da Urbino) ne andarono in Svezia e vi fabbricarono i regii palazzi di Vastina, di Stokolm, e di Upsal.

Altro documento inedito presso di me è una lettera latina del granduca Boris Fedorowitc salito in trono nel 1598, e morto nel 1604 scritta ad *Iacopo Luigi Cornelio* patrizio veneto, nella quale il granduca mostra la sua premura d'attirare in Moscovia uomini dotti, ed artisti italiani. Eccone il contenuto in lingua latina tal quale sta nell'originale, tralasciatone solamente il formulario dei titoli: " *Annuntiamus tibi Iacobo Aloisio Cornelio admodum insignibus virtutibus erudito, insimul etiam aliis quicumque sint doctores sive eruditi variis scientiis et experientiis, qui a te missi ad nos Magnum Dominum et principem Boryssium Fedorowitc totius Russiae monarcha, et in nostrum Moscoviticum imperium, et sua industria nobis gratificari vellent. Nos autem magnus princeps et Dominus Boryssius etc. pro his omnibus mandamus has nostras ducales passuum literas per* Mattium Britium Italum *quod illis scilicet omnibus licitum sit venire in nostrum dominium et ad nostram Imperatoriam magnitudinem, atque iisdem iterum reverti sine ulla detentione et obstaculo.*

*Te autem, Iacobe Aloissi Corneli, ut nostrae magnitudini complaceas, et doctores et alios in scientiis versatos et in artibus ad nos venire permittas et procurare rogamus. Si autem tu ipse volueris ad nostram magnitudinem venire et nostros Caesareos Serenissimos oculos conspicere volueris et ad nos Ducem magnum et Imperatorem Boryssium Fedorowitc totius Russiae Monarcham proficisci decreveris, ut id facias te certum reddimus nulla impedimenti et remotionis habita ratione, et cum ad nostram Caesaream magnitudinem deveneris et nostros Caesareos oculos aspexeris nos Magnus Dux*

*et Imperator Boryssius Fedorowitc totius Russiae Monarcha te singulari nostra Caesarea gratia et benevolentia complectemur secundum tuam nobilitatem, honestatem, vocationem et dignitatem. Hic autem apud nos conversando cum volueris, ubicumque* (*sic*) *proficisci et ad tuam patriam redire, et ex nostro Dominio discedere, nostra Cesarea gratia complecteris, et magnificis donis ditaberis absque ulla prorsus detentione et impedimento.*

*Ecce tibi nostrae Caesareae literae passuales datae in Aula Dominii nostri Caesarei arcis Moscuae anno ab expectato foedere* (2) *mense Augusto* „.

Sembra che l'italiano *Matteo Brizio* fosse il segretario per le lettere latine.

Nel mio Esame critico della storia di Demetrio di Iwan Wasiliewitc pubblicai a pag 61 e seg. una lettera di Neri Giraldi al granduca di Toscana in data di Cracovia del 3 gennaio 1605, nella quale fa la descrizione de' magnifici regali dal gran duca Demetrio (detto il Falso) mandati alla sua sposa Marina in Cracovia. " Portata la prima vi-
„ vanda (descrivesi il convito) comparsero una mano di
„ moschoviti venuti coll'ambasciatore ciascuno con un
„ ricco presente, e a nome del loro Signore presentarono
„ la sposa. Il primo fu un cofanetto d'un braccio, pieno
„ di perle, e di gioie d'un gran valore. Poi un quadro
„ di nostra Donna di grandezza d'un braccio, la metà
„ d'oro con ornamento a torno di pietre; un pellicano do-
„ rato di ragionevole altezza; similmente un cervio; un
„ pavone pure di argiento dorato; una nave con tutte
„ sue appartenenze, d'argiento dorato assai ben grande;
„ due gran vasi d'oro da bere a foggia moscovita con mol-
„ te gioie ornati; una tazza di plasma similmente ornata
„ di gioie commesse in oro col coperchio d'un drago,
„ della stessa plasma, molto bello; uno studiolo grande,
„ fatto per mano di tedesco, o fiammingo, d'ebano con
„ figure d'argiento dorato e qualche pietra, nel quale era
„ dentro un orologio, che per via di ruote suonava; e so-

(2) Nella copia da me trovata non è l'anno.

„ pra il coperchio era un elefante con un orologio in „ corpo con mille tresche intorno d' una caccia , che tutto „ lavorava per via di ruote. Quattro mazzi di zibellini che „ dicono non esser venuti da quelle parti i più belli , con „ una quantità grande di tagli di drappi d' oro persiani „ molto vaghi. Dopo questo il palatino (padre della sposa) „ donò il bacino e 'l boccale d' argiento dorato assai grande „ con artificiosissimo basso rilievo d' una battaglia navale, „ nel quale detta Maestà s' era levato. „ A questo racconto fa eco Alessandro Cilli nella sua storia di Moscovia stampata in Pistoia nel 1627 , il quale si trovò a tutto l' accaduto in proposito del falso Demetrio in Polonia, e spesso rammenta e descrive le ricchezze e magnificenze de' moscoviti, come bellissimi vasi d' oro e d' argento ed altri lavori ad uso di loro. *Gelosi* , egli dice , *dell' ingresso d'ogni straniera manifattura , e di non volere che dello stato loro si cavi pure un minimo denaro , ma si servino di quello che si fa e lavora nello stesso regno , quale pretendono sia abbondante , come in effetto è , d' ogni sorta di robba e ricchezze , argento , oro, perle , e d'ogni altra sorta di gioie.* E descrivendo l' andata a Demetrio dell' ambasciatore del papa il conte Alessandro Rangoni nipote del Nunzio che era in Polonia , e che avea maneggiata e condotta tutta la scena del falso Demetrio, *passò* dice *per un gran salone lungo et alto , tutt' ornato et addobbato , e per lunghezza e per altezza , di vasi e grossi e grandi per vino , Malvagia , Medone , et altre bevande , fatti d' oro e di argento massiccio , et altre cose di grandissimo prezzo e valore , che restò attonito per maraviglia.*

Anche Alberto Vimina nella sua relazione della Moscovia fatta l' anno 1659 , dopo aver riportata la specificazione de' regali suddetti nel racconto delle cose del falso Demetrio , e dopo aver detto a pag. 312 che *delle arti tengono i nazionali tutte le necessarie per gli usi umani , havendone ancora de' particolari ;* aggiunge: *Non è famiglia rustica che non tenga per ostentatione qualche cosa d'argento : croci , che portano al petto , anelli et orecchini che portano le donne molto grandi.* A pag. 319. " Ma non si può

credere quanto intendano le parti della economia nel ricevimento, e dispensa di tutte le cose, come accurati nel procurare, cauti nel compartire, et attenti nella scrittura con che vengono registrate arrenda et uscita, tenendo misure e pesi, e sul calcolo delle persone distribuendo le cose commestibili, et il bere, avvertiti giornalmente di chi manca, di chi viene, e di chi s' accresce, con puntuale osservanza „. (Vimina, Istoria delle guerre civili di Polonia, Relazione di Moscovia etc. Venezia, 1671).

Neppure fu trascurato prima di Pietro il Grande ciò che spetta alla teologia, ed all' imprese contro la ferocia de' nemici del nome cristiano. Si conosce l'ambasciata del granduca Basilio al papa Clemente VII, descritta da Alberto Campense, e da Paolo Giovio (3) (Roma 1525); si conoscono le dispute teologiche del granduca Giovanni di Basilio eletto nel 1534, morto nel 1584, proposte in Mosca l' anno 1570 a Gio. Rohita in presenza degli ambasciatori del re di Polonia Sigismondo Augusto; e le risposte dello stesso granduca alle repliche del Rohita (Spirae 1582); ed i pubblici colloqui teologici del medesimo Giovanni di Basilio col gesuita Possevino l' anno 1582; e la legazione mandata al Papa in compagnia del Possevino che ne ritornava. Lo stesso granduca fece anche delle ordinazioni per l' amministrazione della giustizia (4). Il gran-

(3) Sigismondo Barone d' Herbestain nei commentari della Moscovia scrive che Paolo Giovio ebbe quel che scrisse della Moscovia da Gio. Fabro, e da Antonio Biedo che lasciarono *tavole* e *commentari* intorno alle cose di Moscovia. (Herbestain nella dedica a Ferdinando re de' Romani etc.)

(4) Non son poche le ambasciate e leghe fatte dai granduchi di Moscovia e dal Papa ed altri principi italiani per unirsi contro il Turco a sollievo degli oppressi Cristiani. Tra le altre già rammentate non tacerò *l' istruzione* d' ordine di papa Clemente VIII data ad Alessandro Cornuleo arciprete di S. Girolamo di Roma quando fu mandato a Teodoro granduca di Moscovia per impegnarlo a far guerra al Turco, ed inoltre le varie ambasciate de' veneziani ai granduchi suddetti; si trovano le varie relazioni de' veneti ambasciatori, e fra queste *quella* di Messer Francesco Tiepolo l' anno 1560; in fine della quale è una relazione dell' origine e de' costumi de' cosacchi fatta l' anno 1656 ( MS. nella bibl. Barb. di Roma ).

Pauli Iovii *Novocomiensis Libellus de legatione Basilii Magni Principis*

duca Alessio Mikailowitc nel 1663 fece stampare in Mosca la Bibbia in antico slavo, dalla quale si tirarono poi tutte le altre edizioni pubblicate nell' impero moscovitico sino a che la prima volta fu stampata in lingua russa moderna a confronto col testo in antico slavo. Il progetto di stampare il Nuovo Testamento in Mosca era stato pur concepito dal granduca Giovanni il Terribile, figlio di Giovanni Wasiliewitc nel 1563; ma per circostanze non fu messo in esecuzione. E qui potrei estendermi sino a'tempi di poco precedenti al regno assoluto di Pietro il Grande, e riferire la descrizione della cavalcata, degl' abiti regali, e della magnificenza degl' ambasciadori di Moscovia seguita in Vienna il dì 24 marzo del 1687, nella quale, fra l'altre cose, furono ammirati 40 *moscoviti sopra cavalli riccamente e pomposamente adornati con gualdrappe d' oro, d' argento, et alcuni di essi con sciable nude alla mano tempestate di ricche e preziose gemme, et altri vari ornamenti all'uso di quella nazione, etc.* (Venezia et in Verona 1687).

Erano in questo tempo già frequenti le comunicazioni della Mescovia con l' Italia, ed in particolare con la Toscana, non tanto pel commercio e per le arti, ma anche per ciò che alle lettere si appartiene. Cosimo III granduca di Toscana fu curiosissimo d'aver libri in lingue slave (5). Primo, che io sappia, tra i principi italiani se ne pro-

*Moschoviae ad Clem. VII. Pont Max. Romae in aedibus Francisci Minitii Calvi An. V.* 1525. 8.

*Relazione* di Moscovia e di tutte le cose appartenenti a quello Stato a tempo di Giovanni il Grande (Mss. nella bibl. barberina).

*Moscovia* dell'ab. Scarlatti (MS. ivi).

*Barberini Niccolò* viaggio di Moscovia. Vitrebo 1658. (nella Barberina si conserva l'originale più ampio di quello a stampa; nell'edizione è anonimo).

*Giovanni da Lucca* frate Domenicano, Relazioni di circa il modo di vivere colle particolarità de' costumi de' Tartari Procopiti, Nogai, Circassi, Abbazza, Mongrilli e Giorgiani (MS. nella Barberina).

(5) Il ch. P. Appendini nelle *notizie storico-critiche sulle antichità, storia, e letteratura de'Ragusei* a pag 234 del T. 2. Scrive che Marino Gondola gesuita, il quale morì nel 1647 d' anni 54 insegnò per tre anni in Firenze la lingua illirica al granduca Ferdinando II. (per errore di stampa dice III) che fu il padre di Cosimo III, il quale potè prendere dal padre l' amore per le lingue slave.

curò l'acquisto, e pare che pensasse ad introdurne la conoscenza in Toscana. Ho già detto altrove che dal segretario della lingua italiana presso il re di Polonia Santi Bani nel 1683 gli fu mandata la grammatica polacca da lui tanto desiderata. Nel 1685 il Talenti segretario presso il suddetto re gli mandò un libretto stampato in lingua moscovita, e nella stessa lettera l'avvisa di averne in pronto due altri in lingua lituana, cioè un dizionario di tre lingue, e l'altro di tutti i vangeli dell'anno in lituano ed in polacco. Scrisse anche al Kerkringio residente cesareo ad Amburgo per avere un dizionario ed una grammatica in lingua moscovita, ma quegli rispose a' 19 settembre 1685: " Non ostante le diligenze fatte non ho potuto ottenere nè l'uno nè l'altro. Ho però trovata occasione di servire in parte al desiderio del Serenissimo, et è che si trova qui un giovane nato in Moschovia havendo per padre uno di que' nobili, d'età in circa di 30 anni alquanto esercitato e pratico di diverse lingue europee, e tra le altre intende bene la lingua olandese, come anche la tedesca, e l'italiana, il quale mi ha offerto di formare un dizionario ed una grammatica slovia ed italiana ",; ma non fu accettata l'offerta, tra le altre ragioni, perchè a fare un dizionario non bastava un' abilità sufficiente, *ma simili nomenclatori per esser utili bisogna che siano molto elaborati ed esatti.*

Lo stesso residente avvisò il granduca a'due di dicembre 1685 d'avergli mandato una Bibbia stampata in foglio in lingua finlandiese, un dizionario finlandiese e latino, una grammatica in lingua d'Islanda. Aspettava di Svezia alcuni altri di que'libri per mandargli ugualmente. Avea già il granduca persona pratica di quelle lingue; ma il Kerkringio pensò a mandare anche un finlandiese che potesse aiutare. Il granduca rispose a'14 gennaio dell'anno stesso d'aver ricevuto i libri, ed esserne rimasto contento; *ma in quanto al finlandiese non s'era potuto sin' allora cavarne costrutto alcuno, perchè egli prima fattosi ottuso e saturno, ha poi dato in frenesia di mente così stravagante che bisogna farlo guardare a ciò non si precipiti,*

*operando egli in maniera come se fosse invaso da qualche spirito. Al presente si è dato mano a farlo curare in quest' ospedale con ogni diligenza, poichè cadde infermo febricitante; e se il vizio fosse nel sangue si vedrà se gli giovano le copiose sanguigne.* (Da lettere inedite presso di me).

Percorsi di volo quasi due secoli avanti l' avvenimento al trono di Pietro il Grande, parmi potersi conchiudere che la Russia non era prima di lui in tanta barbarie, quale potrebbesi credere all'udire che dopo il 1240 fu *riseppellita in uno stato di nuova rozzezza finchè sotto i regni di Pietro il Grande e di Caterina furono evocati dall' Italia i genii delle arti e del bello.* Italiani vi furono a lavorare in architettura poco dopo la metà del secolo XV, *italiani* letterati ed artisti vi furono invitati nel progresso del medesimo secolo e pel corso del XVI; *italiani* vi sono stati sempre ben veduti ed accolti. Le arti nazionali, e specialmente l'*orificeria*, vi fiorirono incessantemente, come abbiamo veduto da non dubbie testimonianze; arti che se la maestria bizantina ve le accrebbe e migliorò con il culto cristiano introdottovi, non è da credere che i russi ne fossero senza anche molto prima. Que' popoli, compresi genericamente dai Greci nel nome di Sarmati, ci sono descritti dagli autori Greci, specialmente da Pausania, per artificiosissimi, e d' ingegno non inferiore a quello de'Greci negli esercizi manuali delle arti; la Persia stessa potè averne comunicate loro alcune, massime l'Oreficeria, da tempi molto più remoti che quelli de' Wladimiri; e tra queste poteron essere i nielli, e l' arte gemmaria, in cui tanto valsero e vagliono i russi anch' oggi più d'ogni altra culta nazione d' Europa.

Salito sul trono l' Imp. Pietro I, considerando che la durata e la prosperità del moscovitico impero non potea continuare, nè accrescersi senza cambiare in parte le antiche istituzioni pel variar delle circostanze e de' tempi, vide il bisogno di metter la Moscovia a livello de'suoi emuli e circonvicini europei. S' applicò dunque ad introdurvi, compatibilmente, l'europea cultura, non tanto perchè in tutte le sue parti la credesse conveniente, quanto

perchè l'ebbe in parte per necessaria a farsi rispettare e temere in un tempo in cui le arti della pace e della guerra avean fatto in Europa tal cambiamento, che senza opporvi contrasto uguale mal poteasi aver la speranza di far fronte agli attacchi stranieri. Fu dunque allora che non già trasse dal sepolcro della rozzezza la Russia, ma cambiò in parte la civiltà nazionale con la civiltà europea. Nè qui si producano, nè si contrappongano alle relazioni riferite di sopra le descrizioni della moscovitica barbarie e rozzezza, nè le crudeltà e stranezze d' alcuni granduchi registrate negli scritti di certi autori, come nella Sarmazia del Guagnino, nella Moscovia del Possevino e di alcuni altri, i quali ebbero impegno di esagerare i difetti ed attenuare o tacere i meriti, e spinti a ciò da spirito di partito, od anche da malinteso zelo, li gettavano addosso alla intiera nazione.

Se dunque nel giudicare sull'antica civiltà della Russia ci regolassimo dagli abusi: quale mai sarebbe il giudizio che avrebbero fatto quegli antichi viaggiatori se andando in certe parti dell'Europa che pretendono al non *plus ultra* dell'incivilimento avessero veduto quasi perduta l' idea del rispetto per gli ordini sociali, o tanto farne conto, quanto il comodo e l'interesse consigliano; la gioventù viziosa, audace, indisciplinata farla da maestra, o da uguale, per lo meno, dell'età più provetta, e l'età provetta, dirò così, *giovanastrare*; ed i più non mai contenti del proprio stato voler sempre pareggiare od approssimare, o rassomigliare i maggiori, e non di rado a forza di frodi e d'ingiustizie, anziosissimi sempre dell'esigenza de' propri diritti, non mai solleciti de' propri doveri; se avessero veduto l'amore della independenza, la cupidigia del denaro, il solletico de' piaceri e de' passatempi, l'infingardaggine e l' ozio essere le quasi uniche mire dei desideri; e soffogato il naturale affetto molti abbandonare i figliuoli appena nati alla matrigna carità degli orfanotrofi, instituiti per dare qualche ricovero alla disgrazia degli innocenti figli del disordine, e così que' luoghi di pietà son fatti strumento anche della disamoratezza, della infingardaggine,

della comodità viziosa di coloro, che cercano sottrarsi ai pesi del matrimonio; finalmente se nel pubblico avessero veduto neglette le cure chiamate di urbana edilità per la sicurezza, la decenza, la comodità nelle strade, nelle piazze, ec.; doveri e cure le quali come i frontespizi nei libri, le facciate nelle case, sono l'estrinseca mostra dell'incivilimento interno delle nazioni. Che se da questi ed altri abusi avesser voluto giudicare dello stato di civiltà di que'popoli, credo che per incivilito avrebber tenuto il proprio paese e per barbari quelli. Ma egli è tempo di finire una digressione che può esser tollerata appunto perchè messa in ultimo, e non frapposta al principale argomento.

E perchè vedemmo in qual conto furono tenuti gli *italiani* dai sovrani della Russia anche secoli prima di Pietro il Grande; aggiungerò in nota le notizie in alcune lettere di questo sovrano a Cosimo III granduca di Toscana, e di lui a Pietro il Grande, dalle quali conchiuderemo che non fu questi il primo ad evocare dall'Italia i genii delle arti, ma piuttosto imitò l'esempio avutone da'suoi predecessori (6).

(6) Tra varie lettere da Pietro il Grande scritte al G. D. Cosimo III due meritano speciale ricordanza. In una de'3 Giugno 1712 lo ringrazia del regalo fattogli d'un tornio e di due vasi lavorati al tornio: *Quod Altitudini vestrae placuerit a nobis optato torno oblectamenta nostra augere.*

Il granduca avea già ricevuto in regalo da Pietro il Grande oltre a molte pelli anche *Eburneum vas tam affabre factum in quo insignis immago daedalea Maiestatis Vestrae Czarianae manu tornata includitur pretium omne exuperat vel aure et adamante contra aestimandum cui praecipuum adsignavimus locum rariora inter cimelia.* La lettera ha la data del 1711.

Ho fatto ogni diligenza per vedere se questo dono si consarvasse tuttora sia nella Reale Guardaroba tra i molti lavori d'avorio che vi sono tuttavia, sia nel R. Palazzo Pitti, ma non vel'ho ravvisato.

Il G. D. Cosimo III si dilettava moltissimo de'lavori a tornio, come apparisce dal suo carteggio e dalle commissioni che dava per far venire artisti ed arnesi di quella specie (*Documenti MSS. presso di me*).

Lo stesso è noto anche di Pietro il Grande.

La lettera che riportasi per intiero mostra le cure dell'imperadore Pietro il Grande per far istruire nelle belle arti la gioventù.

*Per gratia di Dio Noi Pietro Primo Czar et Autocrate di tutta la Russia ec. ec.*

*Senerissimo Prencipe.*

Con il spedito da Noi nel Dominio di V. Altezza, e della Serenissima Repubblica di Venetia per agente Pietro Bechlemisceir habbiamo mandato alquante Persone della Nat. Rossiana per aprender l' Architetura Civile, e la Pitura; Et essendo l'Accademia di V. Alt. in Fiorenza con lode universale adornata di tutte le scienze, et Arti liberali amichevolmente preghiamo l'A V. che si compiaccia comandare siino ancor questi accolti nella detta Accademia; et acciò possin aproffittarsi meglio in quella, Vestra Altezza favorirà concederli libero il soggiorno, et honorarli con l' alta sua protetione; il che sperando Noi, in contracambio dimostrar non mancaremo l' alta stima faciamo dell' Amicitia di Vostra Altezza, e che similmente in tutti gli incontrj saremo per ricercarla e conservarla.

E con ciò desideriamo all'Altezza V. diuturna salute et ogni prospero successo. Dato in San Pietroburgo 18 Gennaro 1716. L' Anno dell' Imperio Nostro 34.

Di V. Altezza

Aff. Amico
C. PIETRO

Conte Goluchin (*).

(*) *Alcune lettere sono in Russo con versione latina a riscontro; altre sono in italiano, e furono scritte da qualche segretario per la lingua italiana.*

## *Giunta in fondo all'Articolo precedente.*
## *(V. Antol.* N.° 91, pag. 59.*)*

Il ch. sig. canon. prof. Luigi de Angelis bibliotecario della pubblica libreria di Siena mi comunicò le seguenti notizie con sua dei 19 agosto 1828.

In questa pubblica biblioteca si conserva un Evangelario greco venuto dalla cappella di Costantinopoli; venduto colà ad un certo sig. Pietro di Giunta Torrigiani, allorchè Giovanni Paleologo travagliava colle sue armi il Cantacuzeno. L' Arci-spedale di S. Maria della Scala di questa città avendo spedito a Venezia per provvedere aromi un certo frà Andrea di Grazia frate di detto spedale, que-

sti comprò dal detto Torrigiani le reliquie di quella cappella imperiale, e con esse questo nostro Evangeliario: esso è coperto di tavolette di sicomoro, le quali al di sopra son foderate tutte d' argento dorato con sedici laminette per parte d' oro puro, sulle quali sono in bello smalto effigiati Gesù Cristo, la Vergine, S. Pietro e S. Paolo, con alcuni Santi della chiesa greca.

In mezzo, da una parte v'è la Resurrezione di Cristo, dall' altra il Salvatore cogli Apostoli; è tutto conservato mirabilmente. Siena lo acquistò nel 1359; e il trasporto di queste reliquie, e la festa, che fu celebrata in tale occasione portò la spesa di 5000 fiorini. Nell' interno vi sono squarci de' quattro evangeli divisi per le ricorrenze dell' anno. Principia con S. Giovanni, poi seguita con S. Matteo, S. Luca e S. Marco. Ogni principio di Evangelio ha le sue vignette ad arabeschi arricchiti d' oro, ed un foglio, in cui in gran campo d' oro viene respettivamente dipinto a colori l' evangelista. San Giovanni è assiso sulla cattedra episcopale, gli altri Evangelisti sono seduti in uno scanno in atteggiamento assai scomodo; hanno un banco avanti a loro, su cui sono il calamaio, il calamo, la pomice, il rastiatoio e le seste; il codice lo tengonò sopra i ginocchi; ed alcuno d' essi stando in riposo ha collocato il suo codice sopra un leggìo retto da un delfino.

Fanno memoria di questo Evangelario Girolamo Carli in una sua dissertazione, il Bianchini nel suo Evangelario, Giovan Domenico Ristori nella breve e distinta relazione delle sacre reliquie, e d'un Evangelario greco MS. stampata in Siena nell' anno 1770, il padre Montfaucon nel suo Diario italico, in cui ha pigliato un grosso errore dicendo: *Senis in nosocomio extare dicunt autographum commentarium Sancti Joannis Crisostomi in Joannem.* Generalmente, da quelli che l' hanno osservato, si crede che spetti al secolo decimo. Nell' archivio di detto Arci-spedale si conservano tutte le scritture, gli strumenti, gli atti autografi dell' acquisto delle dette reliquie colle scritture ancora fatte in Pera dal Delegato apostolico.

Altro codice pure in pergamena è un Breviario francescano scritto circa il 1450 e ripieno di preziose miniature fatte dal nostro pittore Sano di Pietro, che teneva in quegli anni il primo posto nella scuola sanese. La casa Petroni regalò questo bel codice alle monache Clarisse di S. Filippo e Giacomo. È sopra coperto di velluto cremisi con cinque bellissimi nielli per parte, i quali son mantenuti ottimamente; rappresentano la Vergine, l'Angelo, che l'annunzia, S. Giovan Battista e alcuni santi dell'ordine francescano. Per quella pratica, che ho della scuola sanese parmi che dessi debbano spettare ad un nostro artista, e che i disegni delle figure siano del medesimo Sano di Pietro. Voi saprete, mio caro amico, che in questa città v'era in quel tempo un numero prodigioso d'orafi, i quali lavoravano anche a smalto ed a Nielli; io ho potuto rilevarlo anche da un piccolo inventario della chiesa di S. Francesco scritto nel 1528, ove si trova un certo *Tondino Guerrini orafo a smalto*, *Guidino Guidini orafo*, *Ambrogio*, e *Andrea de Guardi orafo*, *Agostino Vannini orafo*, *Guido Guidi*, *Giovanni Turucci*, *orafi*, *Stefano Caccia*, *orafo*, *Niccolò di Traganuccio orafo*, *Bartolommeo Tondini orafo a smalto*, *Iacopo di Mò orafo a smalto*, *Filippo Tondini orafo a smalto*, *Iacopo Pepi orafo a smalto*. E se mal non non mi appongo, uno di questi orafi nostri fu chiamato a Pistoia per istimare il paliotto della sagrestia de' begli arredi, come voi ci narrate nella vostra dottissima descrizione della medesima (1).

(1) A pag. 127, an. 1255: *Maestro Pacino di Valentino orafo senese.* A pag. 136, an. 1357: *Maestro Ugolino orafo senese.*

*Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes, des sciences et des beaux-arts par A.* JARRY DE MANCY. *Paris, Renouard* 1827-28, *les* 8 *premières livraisons in f.*°

*Atlante cronologico per lo studio della letteratura italiana dal principio del secolo decimoterzo al termine del decimottavo di G*** T***. Livorno, Masi* 1828, *fascicolo primo in f.*°

*Iconographie instructive ou portraits des personnages célèbres de l' histoire moderne gravés d' après les dessins de* DÉVERIA *par* BERTONNIER, FONTAINE *et autres; et accompagnés d'un texte par* DE MANCY *et* BOYER. *Paris, Renouard* 1828, *première série in* 8.°

Tre o quattro edizioni, fatte a quest' ora in Italia, dell' atlante di Lesage (conte Las Cases) mi dispensano quasi da ogni proemio a ciò che sono per dire dell' atlante di De Mancy.

Ciascuno si rammenta dell' epoca, in cui l' atlante di Lesage venne la prima volta in luce. Un nuovo ordine di cose era succeduto in Europa a lunghe agitazioni. L' importanza del presente, stendendosi per così dire sovra il passato, ci disponeva a ripigliare con nuovo fervore gli studi storici. La sua complicazione, che diveniva ogni giorno maggiore, ci facea più che mai sentire il bisogno d'un nuovo metodo per questi studi.

Bacone, l' uomo de' metodi, ne avea da un pezzo ideato uno assai ingegnoso (una specie di cronologia figurata) fatto per ridurre la moltiplicità degli avvenimenti a certa unità, e rendere visibili non che evidenti le lor relazioni. Lesage comprese tutta l' opportunità d' un tal metodo, se ne impadronì, lo ampliò, lo illegiadrì. Quindi i bei quadri del suo atlante, sì ricchi insieme e sì semplici, sì particolareggiati e sì chiari, sì commodi alla memoria e sì gradevoli all' occhio, per l' eleganza de' compartimenti, la distinzione graziosa de' colori, il garbo insomma di tutto ciò, che in ajuto della memoria medesima ei seppe imaginare.

Ciò che ha fatto e seguita a fare Lesage (colle sue carte di supplemento) per la storia politica, De Mancy lo va facendo per quella delle lettere, dell'arti e delle scienze. Se la letteratura, o il complesso degli studi liberali, è, com' oggi si va ripetendo, l' espressione della società; la storia, che da essi prende il nome, si lega naturalmente alla politica, per non dire ne forma una parte integrale. Però De Mancy, avvisandoci che

il suo atlante è composto sul piano di quello di Lesage, aggiugne opportunamente *et propre à en former le complément.*

Scopo dell' autore del nuovo atlante è il metterci sotto gli occhi, per mezzo di quadri ben combinati, l' origine e le vicende d' ogni maniera di studi, e i fatti principali, onde può ad esse derivare qualche luce. Quindi la divisione di questi quadri in generali e speciali, e la suddivisione di ciascun quadro in sezioni o colonne cronologiche, sincroniche e sinottiche, le une destinate alla cronologia de'varii studi e de'loro cultori più distinti; le altre alla succession parallela delle cose contemporanee; giacchè oggi più non si parla nè di scienze nè di scienziati, nè d' arti nè d' artisti senza farne paragone col loro secolo; e le ultime ad un gran numero di notizie sommarie, in cui è racchiuso quanto la storia, da cui il nuovo atlante è intitolato, offre di più essenziale.

Bedow in Germania avea dato, per così dire, l'abbozzo d'un simile atlante, e quest' abbozzo divenne ben presto un libro classico per la sua nazione. Ciò prova che la storia delle lettere, dell' arti e delle scienze, arricchitasi nel seno d' una lunga pace, per le communicazioni de' popoli, le indagini degli eruditi, le produzioni degli uomini ingegnosi, è da qualche tempo un oggetto di generale curiosità quasi al pari della politica. De Mancy, adunque, non ha fatto che secondare un bisogno attuale e crescente, applicando all'una il metodo che Lesage aveva applicato all' altra, e perfezionando così ciò che il dotto alemanno avea cominciato.

Il nuovo atlante, come leggo nell'avvertimento posto in un cantuccio della prima tavola, esce in luce colla piena approvazione di Lesage medesimo, il qual vive *dans la ferme espérance que les nombreux partisans de son propre ouvrage seront, autant que lui-même, frappés de l' identité de méthode et de l' analogie qui existent entre les deux atlas, et qui autorisent à annoncer le second comme le complément du premier*. De Mancy vi si era preparato con lavori somiglianti, fra i quali hanno molta fama il quadro storico della scuola politecnica, ben degna di un tal quadro poichè ha già dati alla storia tanti bei nomi, e l'atlante costituzionale, in cui la carta, che regge la Francia, è posta al confronto de' vari statuti che reggono l'altre nazioni. La destrezza, l' abilità, la laboriosità di cui diede prova in questi lavori, che gli servirono d' esperimento, si vanno sempre più manifestando nel nuovo, ch'egli intitola atlante storico, e potrebbe anche intitolarsi panorama di tutto il mondo intellettuale.

L' intero atlante sarà composto di 25 quadri, distribuiti in cinque principali divisioni, i cui titoli son questi: storia delle lingue, — letterature antiche, — letterature moderne, — scienze, — belle arti. Di ciascuna di queste divisioni abbiamo già un saggio ne' 15 quadri finor pubblicati, e d' alcuni de' quali cercherò di ben indicare il pregio, onde s' argomenti quello degli altri.

Alla prima divisione appartiene il quadro generale delle lingue antiche e moderne « introduzion naturale e indispensabile, dice l' autore, all' atlante istorico delle lettere, dell'arti e delle scienze. » Noi siamo ancor lungi, per vero dire, dal conoscere tutte le lingue usate da' vari popoli nella successione de' tempi, e dal poter determinare la genealogia di quelle che conosciamo. Grazie però agli studii coltivati, da mezzo secolo specialmente, ci è almen possibile di classarle per famiglie o per gruppi, additandone più o meno compitamente i caratteri e le vicende; e ciò ha fatto l' autore in maniera assai istruttiva.

Egli ci dà primieramente all' alto dal suo quadro un prospetto generico delle lingue europee, cui divide in sei famiglie — *iberiche*, *celtiche*, *germaniche*, *tracopelasgiche* o *grecolatine*, *slave* e *uraliche*, — e suddivide in alcuni rami principali, accennando quali delle lingue, che li compongono, sono vive, quali morte, quali mal conosciute ec. ec.

Sotto e a' lati veggonsi i prospetti speciali di ciascuna famiglia co' suoi rami pur suddivisi, cioè ogni lingua co'suoi dialetti, ed ogni dialetto co' suoi volgari o le sue varietà; di che non può imaginarsi cosa più diligente.

Viene prima la famiglia delle *iberiche*, la qual comprende la lingua già parlata nella penisola ispanica e nella Gallia meridionale degli Iberi antichi, e l' escuara ancor viva o la lingua de' Baschi, i quali pretendono, dice l'autore, che sia la più antica del mondo. Nè questa pretensione è del tutto risibile, poichè il primo de'tre dialetti in cui tal lingua si suddivide, il basco cioè o lampurdano, parlato nelle due Navarre spagnuola e francese e ne'paesi di Soule e di Labour, è, per testimonianza d'Humboldt, quello fra tutti gli idiomi europei che più serba le forme d' una lingua primitiva. Gli altri due dialetti, ch' io accennava pur dianzi, sono il biscaglino, che si parla a Bilbao e ne'contorni in Biscaglia, — e il guiposcoo, che si parla nelle provincie di Guiposcoa e di Aleva.

La famiglia delle *celtiche* comprende le antiche lingue par-

late da' Celti nella Brettagna, nelle Gallie, in parte dell' Italia, in Ispagna; e le due viventi, la gallica o celtica propriamente detta, e la kumbra o celtobelgica. La prima si divide in questi tre dialetti, l' erso che si parla nella maggior parte dell' Irlanda, — il caledonio che si parla nell' alta Scozia, ed è sì celebre per le poesie d' Ossian, — e il manko, il qual si parla nell' isola di Man. L' altra si divide anch' essa in tre dialetti, il velcho o gallese, che si parla nel paese di Galles, — il cornisio, di cui rimane qualche avanzo nelle Cornovaglie, — e il breyzardo, che si parla variamente in varii luoghi della bassa Brettagna dai discendenti di que'Brettoni, che nel quinto secolo rifugiaronsi nell' Armorica.

La famiglia delle *germaniche*, cioè delle lingue de' popoli della Germania e delle estremità settentrionali dell' Europa, si può dividere in quattro, la teutonica, la cimbrica, la scandinava e l' anglobritannica.

La teutonica comprende gli idiomi già parlati da Bastarni, Svevi, Taurisci, Bojovari, Quadi, Marcomani, Ermonduri, Catti, Franchi, — l'alto alemanno antico, diviso in due dialetti l'alemannico e il francico, il secondo de' quali, estintosi in Francia al nascere di quel che chiamasi vecchio idioma francese verso i tempi di Carlo il Calvo, seguitò ad essere in Alemagna lingua di corte fino agli imperadori della casa d' Hoestaufen, — l' alto alemanno medio, l' idioma de' Minnesengeri, i Trovatori dell' Alemagna, succeduto all' antecedente verso la fine del decimo secolo, — e l' alto alemanno moderno o alemanno propriamente detto. Or questo si divide in alemanno scritto, lingua dei libri e delle classi colte da Lutero in poi, — e alemanno parlato, il qual si suddivide in quattro dialetti; elvetico, renano, danubiano e franconico. L' elvetico, il meno dolce di tutti, si parla variamente ne' cantoni di Berna, d' Argovia, di Friburgo, de' Grigioni, d' Appenzell, ec. Il renano si parla variamente nell' Alsazia, in Isvevia, nel Palatinato, e in parte del paese de' Wosgi. Il danubiano si parla variamente in Baviera, nel Tirolo, in alcuni cantoni del Veronese e del Vincentino (nelle vere o supposte colonie di Cimbri) nell' alta e bassa Austria, in alcune parti della Stiria, della Carniola, della Boemia, della Slesia, della Moravia e in alcune contee dell'Ungheria. Il franconico si parla variamente nella Franconia, nell'Assia, ne'Monti Rohen in Baviera, nella Transilvania, nella Turingia, che forma parte del governo d' Erfurt in Prussia, nella Livonia e nell' Estonia provincie dell' impero russo, e in varie parti del re-

gno di Sassonia, fra le quali la Misnia, a cui si dà il vanto dell' alemanno più puro, detto anche alto sassone moderno. — A questi quattro dialetti se ne possono aggiugnere due altri, l' alemanno israelitico, misto di molte parole ebraiche, polacche, francesi ec. — e il rotvelcho, linguaggio di nomadi, il quale però ha grammatiche e dizionari come tutti gli antecedenti.

La cimbrica comprende gli antichi idiomi de' Cimbri, Brutteri, Cauci, Cherusci, Menapii, Frisoni, Sassoni, Longobardi ec., — il sassone antico già parlato in tutta l' Alemagna settentrionale, ne' Paesi Bassi, ec. — il sassone medio che gli succedette ed or riguardasi come estinto, — il sassone moderno, che dividesi in tre principali dialetti, in sassone proprio parlato nella bassa Sassonia, e con qualche varietà ad Amburgo, nell'Holstein, nell' Annoverese ec., in sassone orientale, parlato con qualche varietà nel Brandeburghese, nel Meklenburghese, nella Pomerania, nell'isola di Rugen ec., e in sassone occidentale parlato in Vestfalia e con qualche varietà a Brema, a Colonia, a Cleves ec. — il neerlandese o batavo moderno, che si divide in fiammingo già fiorente sotto i duchi di Borgogna, e in olandese, divenuto lingua scritta dopo il secolo decimosesto, oggi lingua degli atti pubblici nel regno dei Paesi Bassi, e parlato un po' diversamente nell' Olanda propriamente detta, in Gueldria, a Groninga, nella Zelanda e nel paese di Kampen.

La scandinava comprende gli estinti idiomi de' Ioti o Goti, i più antichi abitatori conosciuti della Scandinavia misti poi agli Slavi e Finnesi, quelli de'Vandali, de'Borgognoni, degli Eruli, e dei Normanni (la lingua dell' Edda) che si parlò in Scandinavia dall'ottavo al decimo secolo, — il norvegiano, — lo svedese, — il danese. Il norvegiano può dividersi in sei dialetti, il norvegiano proprio, che si parla nel centro della Norvegia; l' islandese, in cui sono scritti i Saga ed altri monumenti letterari, e che si parla in Islanda ove passarono coloni norvegi nel nono secolo; il dalecarlio, che si parla nella Dalecarlia occidentale; il jamtelandese, che si parla nelle provincie di Jamteland, Hergedal ed Helsingland in Isvezia; il feroino, che si parla nell' isole di Feroe appartenti alla Danimarca; e il norso, che si parla nell' isola di Shetland appartenente alla Scozia. — Lo svedese, il qual si parla nella più gran parte della Svezia, in Finlandia e nell' isola di S. Bartolommeo in America, si divide in due dialetti, lo svedese propriamente detto, il qual si parla variamente nell' Upland (e com' ivi è parlato, tal si scrive dal secolo decimoquinto in poi) nel Nortland, nella Dalecarlia orien-

tale e nella Filandia, — e il gotico moderno, il qual si parla variamente nella Westrogotia, nell'Ostrogotia, e specialmente nella Scania, ov'è mistora parole danesi. — Il danese, parlato in Danimarca, e ne' suoi possedimenti d'Asia, d'Affrica e d'America, si divide in due principali dialetti, il danese proprio, divenuto lingua scritta dal secolo decimoquinto, il qual si parla più puramente nell' arcipelago danese, e men puramente nelle basse valli della Norvegia, — e il jutlandese, il qual si parla variamente nel Iutland, nell' isola d' Anhalt e altrove.

L'anglobritannica comprende l'anglosassone, formata dagli antichi idiomi degli Angli, de'Sassoni e de'Juti, parlata fino all'ottavo secolo, ed oggi insegnata qual cosa d'erudizione ne'collegi d'Inghilterra e degli Stati Uniti, — e l'inglese, formata degli idiomi detti pocanzi, di quello de'Normanni, e di parole celtiche e romane, parlata in Inghilterra, in Irlanda in Iscozia e in tutte le parti del mondo, ove sono colonie inglesi, e divenuta, dopo la lingua francese, la prima fra le lingue europee per la politica e la letteratura. Essa dividesi in quattro dialetti, l'inglese proprio divenuto lingua scritta nel secolo decimoquarto, e parlato con qualche varietà in Londra, Oxford, Sommerset, paese di Galles e Irlanda, — l'inglese nortumbrio o danoinglese, che si parla con qualche varietà a York, Lancaster, Cumberland, e Westmoreland, — lo scozzese o angloscandinavo, che si parla variamente in varie parti della Scozia, e in cui son celebri alcune antiche ballate, — e l' inglese ultraeuropeo, ch' è quello degli Stati Uniti e dell' altre colonie.

La famiglia delle tracopelasgiche comprende quattro lingue d' antica formazione, la tracoillirica, l'etrusca, la pelasgoellenica, e l' italica, cioè le lingue de'popoli che abitarono o abitano il bacino del Mediterraneo; — e cinque di formazione moderna, la francese, la spagnola o castigliana, la portoghese, l' italiana, e la valacca o dacolatina, prodotte dalla mescolanza della romana co' diversi idiomi germanici, slavi ec. dopo l' undecimo secolo.

La tracoillirica comprende gli antichi idiomi de' popoli di razza tracia ed illirica dal Norico frontiera de'Celti sino al fiume Halys nell' Asia minore, cioè de' Frigi, de' Trojani, de' Lidii, de' Carii, de' Licii, de' Cimmerii, de' Traci prop. detti, de' Geti, dei Macedoni, degli Illirici antichi, de' Pannoni, de' Veneti, de'Siculi, — e quello parlato dagli Albanesi, detti Arnauti dai Turchi, popolo principale dell' Albania, sparso in tutta la Turchia europea, e di cui si trovano più famiglie nel regno di Napoli e nella Sicilia.

L' etrusca parlata già degli Etruschi, o come li chiamano le greche istorie Tirreni o Raseni, vuolsi da alcuni una mescolanza dell'idioma de'Celti della Rezia con quello degli Aborigeni ossia dei più antichi abitatori d' Italia. Forse al tempo della gran confederazione etrusca, la qual comprendeva l' Etruria prop. detta, l'Umbria, la Liguria, il paese de' Campani e degli Osci e tutte l' isole circonvicine, essa distinguevasi in più dialetti. A'giorni d'Augusto essa era ancor viva, e pare che non si estinguesse interamente che dopo il regno di Claudio. Pochi monumenti ci rimangono di essa oltre le famose tavole eugubine. Ed ove non se ne scopra qualcuno, che abbia a fronte una traduzione in lingua conosciuta, come l'iscrizione egizia di Rosetta (queste cose non le dice l'autore) essa forse sarà sempre per noi un enigma inesplicabile.

La pelasgoellenica (nata, secondo alcuni, dalla sanskritta, e portata in Grecia da genti dell' Asia) comprende la lingua greca antica (la lingua degli Elleni e de' Pelasgi) e la lingua greca moderna. La greca o ellenica antica parlata già nella Grecia e nelle colonie del Ponte Eusino, della Propontide, dell' Italia meridionale o Magna Grecia, della Sicilia, della Sardegna, della Corsica, della Gallia meridionale, della Spagna orientale, e dell'Affrica settentrionale o dell' Egitto, dividesi in ellenica primitiva, e in ellenica de' tempi storici, la quale aveva per dialetti l' eolico, una delle fonti principali del latino, — il dorico, usato da Pindaro e da Teocrito, e una delle cui varietà era lo spartano o laconico; — l' ionio, proprio d'Omero e d' Erodoto, parlato un po' diversamente in Asia e in Europa, e una delle cui varietà era l'attico; — il greco comune, che non è altro che l' attico, ridotto a regole dai grammatici d' Alessandria. — La greca moderna, o romaica, formata sul declinare delle greche lettere, ed oggi parlata nella Morea, nella Livadia, nell' isole dell' Arcipelago, da alcune famiglie della Corsica, in Valachia, in Moldavia ec. si divide in due principali dialetti, il romaiko proprio, il qual si parla variamente dai Fanarioti di Costantinopoli, a Salonicchi, a Janina, in Atene, ad Idra ec., — e l' eolicodorico, il qual si parla variamente dai Mainoti, dagli Sfakioti dell' isola di Candia, dai Kimarioti, nell' isola di Cipro ec. Questa lingua, già polita da buon numero di scrittori distinti, è forse destinata, se il cielo corona gli sforzi eroici dei popoli che la parlano, agli stessi onori dell' antica.

L' italica comprende gli antichi idiomi de popoli primitivi d'Italia, i Latini, i Sabini, i Sanniti, — e la lingua latina formata di tali idiomi misti all' ellenica e più specialmente ai dialetti

eolico e dorico, e distinta in latina propria e in rustica o plebea. La latina propria, parlata e scritta in Roma e nel resto dell' impero dalle classi più colte, si cangiò nel quinto secolo in un latino corrotto, conosciuto sotto il nome di bassa latinità, usato nelle scritture di tutto l' occidente fino al secolo decimoquarto, e ancor parlato in Polonia e in Ungheria. La rustica o plebea, parlata in Roma da' rustici e dal volgo, e comunemente nelle provincie meridionali dell' impero, eccetto la Grecia e qualch' altro paese, divenne verso il decimo secolo la lingua romana, celebre per la poesia dei Trovatori, che fiorirono principalmente nel duodecimo e tredicesimo, ed oggi ancor vive in più volgari che si parlano in Francia (Linguadocca, Provenza, Delfinato, Lionese, Alverniese, Limosino e Guascogna) — in Ispagna (Catalogna, regno di Valenza, il cui volgare fu sempre dolcissimo sopra tutti, Majorica e l'altre Baleari) — Svizzera (Grigioni, Vallese, Cantone di Vaud e più puramente che altrove presso le sorgenti del Reno) e in tutta la Savoja. — A questi volgari può aggiugnersi la lingua franca, misto di catalano, limosino, siciliano, arabo ec. parlato dagli europei e in generale da' mercanti nell' impero ottomano, negli stati barbareschi e in tutte le gran città commerciali delle rive del Mediterraneo.

La francese, usata in quasi tutta la Francia, nelle sue colonie, in alcune parti della Svizzera, delle Fiandre ec., nacque nell' undecimo secolo (vecchio francese o lingua de' Troverri); cominciò nel decimosesto a diventar lingua degli atti pubblici; e nel seguente, in cui salì a tanta gloria per l' opera degli scrittori, divenne la lingua della diplomazia. Essa dividesi in vari dialetti, che prendono quasi tutti il nome dalle diverse provincie in cui si parlano, il francese comune (fondamento della lingua scritta) proprio della capitale della Francia e de' luoghi vicini, il vallone usato nel Neerland, il fiammingo proprio de' dipartimenti del nord, l' orleanese, quello della Manica e dell' Angiò, quello della Piccardia, della Normandia, della Brettagna, del Lorenese, del Champenois, della Borgogna, della Francacontea, di Ginevra, di Neufchatel. A tutti questi dialetti (la maggior parte de' quali vanta opere scritte di verso e di prosa, grammatiche e dizionari) può aggiugnersi il gergo de' negri delle colonie francesi, misto di diverse favelle, e privo affatto di costruzione grammaticale.

La spagnuola o castigliana, usata in quasi tutta la Spagna e nelle sue colonie, si formò anch' essa nell' undecimo secolo (tempo de' romanzi del Cid) e fiorì singolarmente nel decimosesto. Essa dividesi in più dialetti poco differenti fra loro, il toledano, ch' è il

più puro di tutti, e da Carlo V in poi è la lingua delle scritture e delle classi colte; — il leonese o l'asturiano riguardato qual fonte della lingua; — l' aragonese riguardato come il più illustre prima di Carlo V; — l' andalusio, ch' è quello che contiene più radici arabe; — il murciano, che più si avvicina alla lingua romana; — il galliziano o gallego, che sembra la sorgente della lingua portoghese, — e l' ultratlantico, misto a parole straniere, comunemente usato ne' possedimenti spagnuoli d' oltremare, e forse il solo parlato fra tutti gli idiomi europei ne' più alti piani del Nuovo Mondo.

La portoghese, usata in Portogallo, nell' arcipelago delle Azore e ovunque sono colonie portoghesi, nacque anch' essa nell' undecimo secolo, fece notabili progressi nel decimoquarto, e fiorì singolarmente nel decimosesto. Essa distinguesi in tre principali dialetti, il portoghese proprio, fondamento della lingua scritta, in quelli del Minho, del regno delle Algarve e delle Azore in Europa, e in quelli del Brasile in America, del Congo e di Mozambico in Affrica, di Goa, e di Macao in Asia. A questi dialetti può aggiungersi il gergo lingoa-geral delle coste orientali e occidentali dell' Affrica, e la lingua franca delle rive del Mediterraneo, monumenti, dice l' autore, della passata potenza de' portoghesi.

L' italiana, usata in quasi tutta l' Italia e nell'isole che ne dipendono, in qualche parte della Svizzera, del Tirolo meridionale, ec. si formò anch' essa nell' undecimo secolo, crebbe maravigliosamente nel decimoquarto (nel quadro è detto decimoquinto, ma forse è un errore di stampa) e si serbò floridissima fino a tutto il decimosesto. Essa distinguesi in questi principali dialetti: piemontese mescolato di parole francesi; — genovese pur mescolato di parole francesi e molto simile al provenzale; — alto e basso lombardo, il primo de' quali parlasi con qualche varietà nel cantone svizzero del Ticino e in parte di quelli de' Grigioni e del Valese; — bergamasco; — bolognese; — veneziano, il più dolce di tutti, solito distinguersi in veneziano proprio, cioè di Venezia e de' contorni, in veneziano continentale dall' antico dogado sino al Mincio, e in veneziano marittimo, quello cioè dell' Istria e della Dalmazia misto coll' illirico, e quello dell' Isole Jonie misto col greco moderno; — friulano, misto di parole romaniche, francesi e slave; — tirolese, il più dissimile dagli altri; — toscano, che l' autore chiama la lingua letteraria d' Italia, e fra le cui varietà distingue specialmente il fiorentino; — romano, il più puro, al dir suo, dopo

il toscano ; — il sabino l' abruzzese ; — il calabrese e l' apuliano ; — il tarentino , in cui entrano molte parole greche ; — il napoletano proprio coi volgari in cui è suddiviso ; — il siciliano, famoso pe' principii della poesia italiana, e misto d'arabo, di greco e di provenzale ; — il sardo , misto di greco e di spagnuolo; — e il corso, che può dividersi in settentrionale e meridionale. Parecchi di questi dialetti , benchè lontani dalla lingua letteraria , hanno grammatiche e dizionari, e alcuni di essi sono ricchi di poesie d' ogni genere.

La valacca o dacolatina , che si parla da'popoli romani, più conosciuti sotto il nome di Valacchi, discendenti de'coloni romani della Dacia e della Tracia misti agli Slavi e ad altre nazioni, è la più inculta fra quelle della famiglia a cui appartiene. Essa distinguesi in questi dialetti : il valacco proprio o rumonico, parlato variamente in Valachia , Moldavia , Bessarabia e ne' governi di Jekaterinoslow e di Kerson in Russia ; — il valacco ungherese, parlato in più contee d'Ungheria, in Transilvania e nella Bukowina ; — il macedonevalacco , conosciuto sotto il nome di zinzaren , il quale è misto di parole greche , e si parla in Ungheria ne' contorni di Pest ; — il kutzovalacco , il qual si parla variamente nelle provincie ottomane al sud del Danubio , ed è misto di latino , di greco , di gotico , di slavo e di turco.

Tutte queste lingue (le grecolatine di moderna formazione) hanno d' uopo d' articolo per segnare i casi de' nomi , e d' ausiliari per formar il passivo e più tempi dell' attivo de' verbi ; ma possono , se si eccettui la francese e in parte anche la valacca, far senza pronomi personali nelle conjugazioni . Esse sono assai povere di parole composte , ma l' italiana , la spagnola , la portoghese e la valacca son ricche di diminutivi , aumentativi e superlativi , che quasi mancano affatto alla francese. L'italiana e la valacca si pronunciano come si scrivono ; nella spagnuola e nella portoghese vi è poca differenza fra la scrittura e la pronuncia ; nella francese come nell' inglese la differenza è grandissima . La spagnuola è quella che contiene un maggior numero di radici latine ; la francese è quella che le ha più trasformate ; la valacca è quella che ne serba di più particolari.

La famiglia delle *slave* comprende le lingue, che si parlano da Udine nel Friuli e da Sillian nel Tirolo fino all' estremità settentrionali dell' Europa e dell' Asia e alle coste nord-ovest dell' America, cioè la russoillirica, la russa propriamente detta , la croatta , la winda , la boema , la polacca , la soraba , la germanicoslava e la lettona.

La russoillirica, la lingua degli Slavi meridionali conosciuti sotto il nome generico d' Illirici, comprende la russa antica, in cui sono scritti i libri sino a Pietro il grande ed oggi più non si compongono che quei di religione, — e la slava propriamente detta, che come lingua scritta ha poche varietà, e come lingua parlata può dividersi in questi dialetti: il serviano o slavo puro, che si parla in Servia, in Croazia, in alcune parti de' governi di Jekaterinoslaw e di Kerson, dai Bosniaci, e dai Montenegrini; — lo slavo italianizzato che si parla sul littorale della Dalmazia; — l' uscocco, linguaggio de' Morlacchi o Uscocchi erranti per la Bosnia, la Dalmazia, il littorale ungherese, la Carniola ec.; — e il bulgaro, ch' è oggi un misto di serviano e di turco, affatto diverso dall' idioma de' Bulgari antichi.

La russa prop. detta o russa moderna, divenuta in Russia, da Pietro il grande in poi, la lingua della letteratura e degli affari, e salita in questi ultimi tempi a grande onore, può distinguersi ne' seguenti dialetti: il veliki-ruski o della gran Russia, il malo-ruski, il susdeliano, l' olonetziano, e il rusniaco. Il primo si parla più propriamente a Mosca e ne' governi di Pskof, Twer, Pietroburgo, Vologda, Arcangelo, Voroslaw, Kostroma, Viatka, Perms, Kasan, Nichni-Nowgorod, Simbirsk, Oremburgo, Saratof, Astrakan, Tambof, Riazan, Toula, Kaluga, la quale ha il vanto di quel che noi chiameremmo atticismo; e men propriamente a Nowgorod moderna, a Nowgorod antica o della Siberia, e dai Cosacchi del Don. — Il malo-ruski o della piccola Russia si parla ne' governi di Jekaterinoslaw, Kerson, Tauride, Pultava, Tchernigof, Karkhof, Kurk, Voroneja, e con qualche varietà dai Cosacchi del Mar Nero, avanzo de' famosi Cosacchi Zaporugi, gli Spartani de' tempi moderni. — Il suzdelio si parla nel Souzdal e in parte del governo di Wladimir, ed è misto di parole straniere alle lingue slave. — L'olonetziano si parla ad Olonetz, ed è misto di parole finnesi. — Il rusniaco, molto antico, si parla in Wolinia, in Podolia e in parte della Gallizia.

La croatta, parlata in Croazia e in alcune parti dell' Ungheria, della Carniola e della Moravia dai Croatti o Korbati, i quali amano di chiamarla illirica, non sembra che si suddivida in dialetti molto distinti. Essa ha pochi monumenti scritti, nessun de' quali forse è anteriore al secolo decimosesto.

La winda, lingua di vari popoli slavi dell' impero austriaco, si distingue in tre dialetti, l' uno de' quali prende il nome dalla Carniola, l' altro dalla Carinzia, e il terzo dalla Stiria.

Questo è parlato con notabile varietà dai pretesi Vandali delle contee di Szalad e d' Eisemburg in Ungheria. Anch'essa ha pochi monumenti scritti, ma possede una delle migliori grammatiche fra quelle delle lingue slave.

La boema, che si parla in Boemia ed altrove, si divide in questi dialetti: il boemo proprio, parlato in due terzi della Boemia, e a Praga così puramente che appena differisce dalla lingua scritta; — lo slowaco assai dolce, il qual si parla variamente in Moravia, in Islesia e in Ungheria; — l'hannaco, il qual si parla ne' contorni d' Olmuz e altrove; — lo straniaco, il qual si parla in parte della Moravia, — il passakarsco, particolare, per quel che sembra, ad alcune famiglie presso Frankstad, — e il sallascaco, particolare ad alcune famiglie presso Burhlau. — L'età d' oro di questa lingua, riguardata per qualche tempo come la lingua dotta e diplomatica dell' Alemagna, fu il regno di Carlo IV e de' suoi successori della casa di Lussemburgo e quello di Rodolfo II d' Austria. Da alcuni anni essa va rifiorendo, come provano le copiose produzioni della sua letteratura.

La polacca, usata nel regno di Polonia, in Cracovia, nella Galizia occidentale, nella Russia parimente occidentale, e dai coloni polacchi di Kherson, Saratow, Irkoutz ec. si divide in varii dialetti: quello della gran Polonia, fondamento della lingua scritta, — quello della piccola Polonia, o repubblica di Cracovia, — quello della Pomerania orientale, il qual porta il nome di kassubo ed è molto corrotto; — quello di Mazovia e di Podlachia, il quale è appellato mazuro, ed è anch' esso molto corrotto; — quello dell' alta Slesia, e quello delle montagne del Krapk, il qual si appella coralio. — Questa lingua ha una letteratura meno antica della boema. Fu già floridissima da Sigismondo I a Vladislao IV, e anch' essa da più anni va rifiorendo.

La soraba o serbiana, già parlata da 'Servi o Sorabi fino al secolo decimoquarto, oggi più non vive che in alcune parti dell' alta e della bassa Lusazia, d' onde prendono il nome i due suoi dialetti, che suddividonsi in più volgari. I dialetti dell' alta Lusazia, e specialmente quel che si parla a Bautzen, è riguardato come il più puro. In esso sono dettate alcune opere letterarie dalla metà dello scorso secolo in poi. La letteratura antecedente della lingua serbiana si riduce a poco più che alcune antiche canzoni. Questa lingua ha preso dall' alemanna, oltre molte parole, l' articolo e altre particolarità ignote alle lingue slave non miste.

La germanicoslava, formata dalla mistura degli idiomi de'Germani e degli Slavi, comprende l' antica prussiana parlata fino al

decimoquarto secolo dagli abitanti dell' Holsteïn, del Branderburghese ec., e la lituanica già parlata in Lituania universalmente ed oggi dal solo popolo. I principali dialetti di questa lingua sono il lituanico proprio, il qual si parla a Wilna, Grodno ec. — il samogizio molto sibilante, il qual si parla in Samogizia, — il krivitcho, che si parla a Witepsk, Smolensko ec. — e il prussolituanico, il qual si parla a Tilsitt, Labiaw, Ragnit, Memel ec. ec. In quest' ultimo dialetto sono scritti quasi tutti i pochi libri che formano la letteratura della lingua lituanica.

La lettona o lettwa, così detta dal nome de'Letti o Lettoni, che popolano parte de'governi di Mittau, Riga, Witespko ec., si distingue anch' essa in più dialetti, il lettone proprio, detto anche semgallio, il qual si parla nella Semgallia in Curlandia; — il lettonelivonico, il qual si parla nel Lettland in Livonia, e in alcuni luoghi sulla destra della Duna; — il kouro, parlato dai discendenti de'Kouri nella Curlandia occidentale; — il seeliano parlato dai Seeleni nella Curlandia orientale; — il wendeno parlato dai Wendeni nell' estremità nord-ovest della Curlandia medesima. — I primi due fra questi dialetti si riguardano come i più puri, e in essi sono scritti quasi tutti i libri della lingua lettona, i cui monumenti letterarii non risalgono oltre il secolo decimosesto.

La famiglia delle *uraliche* o finnesi, quelle cioè de'popoli che si estendono dalla costa nord-ovest della Norvegia fino alla catena dell' Ural e al Jenissi in Siberia, comprende le lingue estinte di questi popoli, e la finnese, la wolgaica, la permiana, la wotieca, l' ungherese oggi vive.

Le lingue estinte (quelle forse degli Unni, degli Avari, de'Bulgari, de' Khazari, celebri per le loro incursioni in Asia e in Europa) non saprebbero indicarsi con certo nome.

La finnese dividesi in finnese propriamente detta, in estonica, in laponica e in livonica. — La finnese prop. detta parlasi generalmente dagli abitanti della Finlandia, ed ha per principali dialetti il finnese proprio, ch' è quello della provincia d' Abo (fondamento della lingua scritta) e il careliano, ch' è quello dei contorni di Pietroburgo. — L' estonica, la qual prende nome dall' Estonia, ha per principali dialetti quello della provincia di Revel e quello della provincia di Dorpat. — La laponica, parlata da' Sami o Laponi, ha per principali dialetti il laponiconorvegiano, il laponicosvedese, che dividesi in occidentale e orientale, e il laponicorusso. — La livonica, lingua degli antichi abitanti della Livonia, è stata pressochè abbandonata per la let-

tona, e più forse non si parla che ne'contorni di Salis. — Anche la lingua finnese (la più abbondante di conjugazioni fra tutte le lingue conosciute) non ha monumenti letterari anteriori al secolo decimosesto.

La wolgaica, così detta, poichè quelli, da cui si parla, abitano quasi tutti sulle rive del Wolga e de'suoi affluenti, comprende la tcheremissa e la morduina. La tscheremissa può dividersi in due dialetti - quello de' Mari o Tcheremissi propri, che vivono sulla sinistra del Wolga ne'governi di Kasan, Simbirsk ec. — e quello de' Tcheremissi mescolati ad altri popoli, i quali vivono ne' governi d' Orembourg e di Perm. La morduina, può anch' essa dividersi in due dialetti, quello de' Morduini appellati Mokschani, i quali abitano lungo la Mokscha, — e quello dei Morduini detti Ersani, i quali abitano lungo il Wolga ed altri fiumi. Ambidue queste lingue hanno una grammatica e cominciano a diventare lingue scritte.

La permiana, o lingua de' Permii, nazione già dominante nel nord-est d' Europa, si distingue in due principali dialetti, quello de' Parmii propri, che vivono ne' governi di Perm e di Wiatka, — e quello de'Sireni loro affini che vivono nel primo dei governi indicati e in quelli di Wologda e d'Arcangelo. Questa lingua aveva fin dal secolo decimoquarto qualche monumento letterario che si è perduto.

La wotieca, parlata dagli Udi o Wotiechi, popoli i più industriosi della lor razza dopo i Finnesi, distinguesi probabilmente in due principali dialetti, quello de'Wotiechi propri, i quali vivono specialmente fra la Kama e la Wiatka, — e quello de'Wotiechi di razza mista, conosciuti sotto il nome di Tepjeri, i quali vivono ne' governi d'Orembourg e di Perm. Anche la wotieca ha una grammatica e va diventando lingua scritta.

L' ungherese, detta anche ugoria, si distingue in madjara o ungherese propria, in wogolica e in ostica. La prima, ch' è quella de' Madjari o Ungheresi, che formano un terzo circa della popolazione dell' Ungheria e un quarto della Transilvania, si distingue in questi quattro dialetti: il paloczico, il qual si parla ne' contorni del Monte Matra; il madjaro speciale, che si parla nelle provincie al di là del Danubio; il madjaro anch' esso speciale, che si parla nel Theisse; e lo szeklero, che si parla in Transilvania, Bukovina e altrove.— La vogolica è la lingua de' Woguli, o Wogulitchi, nomadi de'contorni di Tobolsk, Tomsk, ec. — L'ostiaca è l'idioma degli Ostiachi dell'Oby, discendenti forse dagli abitanti dell' antica Yuguria. — La lingua ungherese propria,

divenuta dopo il 1792 lingua degli atti pubblici e delle scuole, si è andata ogni giorno perfezionando, e già è ricca di produzioni letterarie.

Dopo i prospetti circostanziati delle lingue europee, che occupano tutto il mezzo del quadro di De Mancy, si presentano al piè del quadro medesimo i prospetti meno circostanziati dell'altre lingue, che si parlano dagli abitatori del globo, le asiatiche, le oceaniche, le affricane e le americane.

Le asiatiche si ripartono in sette famiglie, delle *semitiche*, delle *caucasie*, delle *persiane*, delle *indiane*, delle *trasgangetiche*, delle *tatare* e delle *sibериche*. La famiglia delle *semitiche*, così dette dal nome di Sem, comprende l'ebraica, la qual si divide in ebraica antica o pura, parlata e scritta sino alla cattività di Babilonia ed indi divenuta lingua dotta; ebraicocaldaica parlata e scritta dalla cattività sino all'undecimo secolo; ebraica rabbinica formata nel secolo stesso, salita a gran lustro ne' seguenti per molte opere letterarie, decaduta nel decimosesto, risorta verso la metà dello scorso; e finalmente ebraica samaritana, formatasi per quel che pare nel settimo secolo, ancor parlata in una parte della Palestina, e reputata molto simile all'ebraica antica, a cui si riguardano come affini la fenicia e la cartaginese già estinte; — la siriaca, la qual si divide in siriaca propria, di cui qualche dialetto è ancor parlato in alcune parti dell'Asia, e in caldaica già estinta; — la mediana detta anche pehlvi o phelvy, ch'è la lingua de' Medi antichi; — l'arabica, già divisa in due dialetti, l'hamiar e il koreish, ed oggi in volgare e letteraria, la qual non è che il secondo di que' dialetti perfezionato da Maometto; — l'abissinica, la qual dividesi in axumita, o gheez antico e moderno, in amarica e in altri idiomi. — La famiglia delle *caucasie* dividesi in georgiana antica e moderna, — in armena parimenti antica e moderna, — e in varie altre a cui si dà il nome di lingue lesghiane. — La famiglia delle *persiane* dividesi nel zend, lingua religiosa di Zoroastro, nel parsi o persiano antico, nel persiano moderno, nel kurdo, nell'afzano, nell'osseto o linguaggio degli Uroni ec. ec. — La famiglia delle *indiane* dividesi nel sanskritto, che significa perfetto, già parlato in quasi tutta l'India, e reputato da alcuni dotti la fonte delle lingue grecolatine; nel bali o pali, già parlato al sud del Gange, più ricco del sanskritto per la sua letteratura, e rimasto com'esso lingua della letteratura medesima e della religione; e finalmente nel pracrito, che comprende 37 idiomi tutti vivi, fra i quali l'indostanico, il cachemiriano, il zingano, il maleyamalico o malabarico,

il tamuliano o del Coromandel , il maldivese , il bengalese ec. ec. — La famiglia delle *trasgangetiche* si divide in tibetana ; — indocinese scritta e indocinese parlata, la qual seconda suddividesi negli idiomi aracano , birmano , peguano , siamese, cambogio e anamitico ; — cinese , la qual suddividesi in antica e moderna ; — corea , giapponese ec. — La famiglia delle *tatare* dividesi in manchua, — tongousa, — mongolica, — calmucca, — e turca. — La famiglia delle *siberiche* dividesi in samojeda,— jenissea,— korieka, — kamtchadala,— kuriliana ec. alle quali, come alle antecedenti, sono subordinati più dialetti , parte conosciuti e parte no.

Madre delle nazioni, osserva qui l'autore, culla delle due grandi religioni che si dividono la terra , l'Asia ci presenta riunite sotto il nome di semitiche la lingua di Mosè e quella di Maometto. Le lingue della Cina , della Persia e dell' India , rivali delle semitiche per l'antichità, non sono loro inferiori per le ricchezze letterarie. E le une e le altre hanno oggi coltivatori e interpreti illustri in ogni parte d'Europa.

Le *oceaniche* si dividono in due famiglie , la malese, e quella de'Negri dell' Oceano e d' altri popoli. La malese comprende la javanese , che dividesi in javanese antica, javanese moderna , basa-krama o javanese di corte, e bali volgare; — la sumatria, che dividesi in sumatria propria parlata nell' interno di Sumatra , in una parte della penisola di Malacca e altrove , e in più altri idiomi , fra cui quello dei Battes , popoli antropofagi , che diconsi possedere una ricca letteratura ; — la sumbava-timoriana , che dividesi in quella di Sumbava e in quella di Timour;— la molucchese , ch' è quella di Ternate, di Gilolo e dell' altre Molucche; — la celebiana, che parlasi variamente dai Bugi, i più potenti fra gli abitatori delle Celebi, da quei di Macassar, da quelli di Mandar, ec.;— la borneana, che parlasi a Bornéo, Biadion e altrove; — la filippina o tagalese , che parlasi a Tagale, in gran parte dell'isola di Luçon, e con qualche varietà degli altri abitanti dell' isola stessa e da quelli dell' altre Filippine ; — la polinesia occidentale, quella già parlata in tutto l' arcipelago delle Marianne e conosciuta sotto il nome di chamorra , e quella che sotto vari nomi oggi parlasi nell'larcipelago delle Caroline e delle Mulgrave; — la polinesia orientale , che parlasi nella Nuova Zelanda , a Taiti , nell' isole di Sandwich , ec. ; — la formosana o malese asiatica parlata nell'isola di Formosa ; — e la madagascarica o malese africana , parlata specialmente dai Madecassi , gli abitanti più inciviliti dell'isola di Madagascar. — La lingua de' Negri oceanici dividesi anch' essa in vari idiomi , fra i quali si distinguono quello del Continente Au-

strale, della Nuova Ghinea, dell' Arcipelago Britannico, dell' Arcipelago di Salomone, dell' Arcipelago di Santa Croce, dell' Arcipelago di Santo Spirito, della Nuova Caledonia, della Terra di Diemen ec. ec.

Ad eccezione d' alcuni idiomi, osserva l'autore, come il javanese, il malese proprio, il medecasso ec., che già sono ridotti a certa cultura, le lingue barbare dell' Oceanica centrale e orientale non possono interessare che la curiosità del navigante o lo zelo del missionario, che si vale di esse per diffondere le dottrine del vangelo fra' popoli ancora selvaggi.

Le *africane* si dividono in cinque principali famiglie, le lingue della regione del Nilo, quelle della regione Atlantica, quelle della Nigrizia marittima, della Guinea e della Senegambia, quelle dell' Africa australe, e quelle della Nigrizia interna o del Soudan. Appartengono alla prima l' egizio antico, l'egizio moderno o il copto, l' idioma nubiano, i vari idiomi troglodibici, quelli che si appellano shihodankali, ec. ec. — Alla seconda il guanco, che sembra estinto, l' amazigo o barbaro, ec. — Alla terza il foulah, i varii idiomi mandinghi, il wolofio o jolof, il serero, il boullam, i varii idiomi acantei o agantei, quelli che portano il nome di dagwumbani, il beninese ec. — Alla quarta gli idiomi di Congo, Loango, Bunda o Angola ec., il cafro propriamente detto, cioè quello della Cafreria meridionale, il betujano, cioè quello della Cafreria occidentale, gli idiomi degli Ottentoti, quelli del Monomotapa e di Gallas. — Alla quinta gli idiomi di Tombouctou, Haoussa, Bornou, Baghermeh, Mobba o Borgou, Darfour, Mandara, Mosi, Kallagi ec.

Tutti questi idiomi, la più parte così informi come quelli de' nuovi continenti, non sono finora niente meglio conosciuti, eccetto l' egiziano antico, ai cui numerosi monumenti dan nuova importanza le scoperte di Champollion juniore intorno alla scrittura geroglifica, e l' egizio moderno o copto, ch' è già stato di sì grande ajuto per lo studio dell' antico, e sembra avere molte affinità con alcune delle lingue uraliche.

Le *americane* possono dividersi in undici famiglie principali, della regione australe, cioè, o America meridionale; della regione guarani-brasiliana; della regione orenoco-amazonica; della guatimalese; della messicana; del centro dell' America settentrionale; della regione missouri-colombiana; della regione alleganinica; della costa occidentale dell'America settentrionale; e della regione boreale di questa parte dell' America. Appartengono alla

prima l'idioma proprio del Chili, o l'araucano, quello de'Patagoni, e non molti altri. — Alla seconda quello proprio del Perù o quichuo, ed altri non pochi, parte vivi e parte estinti. — Alla terza il guarani o brasiliano proprio, il marrua, il purys, il camacan, il guaycuro ec. coi loro affini, che fra vivi ed estinti sono moltissimi. — Alla quarta il caribo-tamanco, il salivo e il maypuro, a ciascuno de' quali ne sono subordinati o affini molt' altri e fra questi non pochi già estinti. — Alla quinta il mosco o mosquito, il poyais, il maya-quicho, e molt' altri fra cui qualcuno già estinto. — Alla sesta il messicano proprio o azteco, il mizo, il mazateco e buon numero d' altri. — Alla settima il tarrahumaro, l'arrapahoes, il caddo, coi loro subordinati ed affini, fra cui, per quel che pare, uno solo non vivo.— All'ottava il colombiano proprio, il sussec e quello dei Sioux o degli Osagi con più altri che ne dipendono. — Alla nona quello de'Natchez, quello dei Wocconi, quello degli Uroni o Irocchesi e quello dei Lennapi, coi loro dipendenti ed affini in gran numero, fra cui alcuni già estinti. Alla decima quello de'Waicuri, de'Cochimi, de'Quiroti, de'Kolouchi, ed altri in buon numero, fra dipendenti ed affini. — All'undecima finalmente quello degli Esquimesi, che può distinguersi in americano ed asiatico, ed è il solo che faccia eccezione alla sentenza verissima di Balbi " che i confini etnografici del continente americano sono pressochè identici ai geografici. „

Queste undici lingue, delle quali, dice l' autore, potrebbe collocarsi la principal sede nel centro dell' America meridionale, non possono interessare se non leggermente gli uomini di lettere, ove si eccettuino quelle già parlate ne' grandi imperi del Messico e del Perù all'arrivo degli europei. I monumenti letterari di ciascuna sono apprezzati nell'opera di Ferd. Denis sulla letteratura de' popoli selvaggi.

In due piccole sezioni del quadro (che parte ho compendiato, parte un poco ampliato o variato, valendomi dell'atlante del Balbi che ha servito di guida all'autore) sono indicate le fatiche di que' dotti a cui più deve lo studio delle lingue. Fra essi figurano vari italiani distinti, Denina, Tanzini, Lanzi, Giorgi, Balbi ec. Spiacemi di non trovar loro a capo il Pigafetta, che aprì la carriera ai poliglotti posteriori, per le cui opere fu possibile al Balbi il suo atlante etnografico, degno, dice il nostro autore, d'*être cité au premier rang parmi les traités les plus complets relatifs à l'histoire des langues, et auquel nous renvoyons nos lecteurs pour le développement du présent tableau.*

(Il resto in altri quaderni.) M.

*Cours d'Histoire moderne professé par M.* GUIZOT *à l'Aténée de Paris* 1828. (Stenografiato) Dispense 1 a 6.

Pochi uomini godono in Francia una riputazione meglio stabilita del chiarissimo Guizot, le lezioni del quale abbiam tolto ad esaminare nel presente articolo. Come professore all'Ateneo di Parigi, Guizot or son ben sett'anni era salito in gran fama di conoscitore profondo della storia e della politica, e conciliavasi la stima de' buoni non meno per la saviezza de'principii, che per quella prudente moderazione che oggimai si considera come il miglior mezzo di persuadere una nazione di lunga mano avvezza a giudicare degli stabilimenti sociali e delle teorie de' filosofi. Ma nè la gravità degli studii, nè le qualità encomiabili del professare poteron bastare ad impedire che chi presiedeva allora alla pubblica istruzione non allontanasse Guizot dall'Ateneo, siccome ne furono allontanati altri celebri professori. Il decreto di proscrizione ad onta de'reclami dell'opinione pubblica si è mantenuto in vigore finchè il ministero che al presente governa la Francia non ha ordinato che la storia riprendesse il suo posto nel pubblico insegnamento. Ma nei tempi di forzato silenzio che faceva il professore? crederem forse che annoiasse la Francia col far alto suonare i suoi lamenti, e col dolersi ovunque e ad ogni occasione dell'ingiustizia a suo danno commessa? Mainò. Guizot, siccome quegli che meglio conosceva i tempi ed il proprio dovere, avvisò ad un altro modo di rendersi utile alla patria, e di promuovere gli studi che gli stavano a cuore; pubblicò un saggio sulla storia di Francia e sull'origine del governo rappresentativo in Inghilterra, compose una raccolta di ben 25 volumi di traduzioni delle storie e delle memorie relative alla rivoluzione inglese del secolo XVII, e per ultimo nello scorso anno dette alla luce i due primi tomi di una storia della rivoluzione d'Inghilterra, della quale si desidera vivamente da tutti legger presto la continuazione. Nè perchè esso avea rivolta l'attenzione allo studio del passato si credè lecito trascurare

il presente e vivere in un mondo ideale, siccome fanno molti o eruditi o creduti filosofi, scusandosi col dire di scrivere per le generazioni future. La testa di Guizot era troppo bene ordinata per ignorare che il principale dovere dell' uomo si è di non trasandare gli interessi della generazione cui appartiene, per seguire discussioni speculative che solo dai posteri potranno essere utilmente agitate. Però e nel tempo che attendeva alla cattedra e mentre dettava le opere di maggior momento già rammentate, scriveva del governo della Francia e del suo ministero nell' anno 1823, occupavasi nell'avanzamento della *società di morale cristiana*, della quale adesso è presidente, e discuteva la questione della pena di morte pei delitti politici. Con questa morale condotta veniva a mostrare di coltivare le lettere, non pel solo amore d' acquistar fama, che a cotesto fine le opere transitorie poco servono, ma pel desiderio di giovare alla società, e coll' intenzione d' esercitare un magistero sociale. Noi vediamo in tutte le sue opere, e se ci fia permesso il dirlo, persino nel suo stile, le traccie di questa nobil direzione morale. I giornali francesi che hanno annunziato il nuovo corso di storia di Guizot ci dicono essere il professore molto migliorato, e noi volentieri concediam loro che ciò sia vero quanto alla forma del dire, e quanto alla maggior padronanza che mostra della materia; ma le parti essenziali del suo sistema sì in morale sì in politica ci paion le stesse; siccome nello stile lo troviamo sempre uno scrittore chiaro senza soverchia diffusione, conciso senza oscurità, preciso senza abuso di quei modi metafisici che da qualche tempo in qua cominciano a bruttare i libri francesi. Nelle lezioni che abbiamo sott' occhio e nelle altre opere di Guizot vediamo sempre un uomo che parla per intimo convincimento e perchè ha meditato; un uomo insomma che parla *per ver dire — non per odio d'altrui nè per disprezzo*. La riunione di tutti questi requisiti non suol esser frequente nei libri francesi nè del passato secolo nè del tempo presente; peraltro spesso ritrovasi negli italiani antichi, e talvolta in alcuni pochi fra i moderni, ma in generale pare che oggi

mai siasi fatta rarissima. L'intenzione di *fare un libro* e di passare per uomo che *veda ciò che gli altri non vedono* troppo spesso nuoce allo scrittore per la materia, siccome il desiderio di scrivere nel modo che gli altri non possono usare pregiudica spesso allo stile. Converrebbe forse ricercare nelle istituzioni sociali, e ne' secreti dell' egoismo la cagion vera del traviamento delle lettere; ma l'argomento ne richiama altrove, e buone ragioni ne consigliano a rimetter l'esame del quesito alla prudenza de' lettori.

Assolvendo le opere di Guizot dall'accusa comune a molti libri francesi di non essere abbastanza meditati e sinceri, o per dirlo con una loro parola abbastanza *consciencieux*, non intendiamo riconoscerle scevre affatto da quella *precipitazione sistematica* che costituisce un altro vizio della presente letteratura di Francia. Ma nelle lezioni che abbiamo sott'occhio, e la ristrettezza del tempo, e la natura del disegno posson servire di scusa. Difatti prendendo ad esporre rapidamente la storia della moderna civiltà europea si è per necessità costretti a ristringersi allo studio del movimento morale delle nazioni ed all'indole morale del complesso dei fatti storici, lasciando indietro la narrazione de' fatti particolari, e trascurando la biografia degli individui. Ma in tal modo la fede storica scema, e facilmente si corre il pericolo che lo scrittore, trascinato dalle teorie astratte, sostituisca qua i senza averne la coscienza, l'analogia alla storia. Lo stesso Guizot non dissimula gli inconvenienti ai quali si va incontro con tal forma di storia, ma ci offre per garanzia de' suoi discorsi quel suo conosciuto amore del vero, quella sua nobile indipendenza da' pregiudizi volgari e da quelli che diconsì *filosofici*, comechè sien vizi comuni della logica de'più che fan mostra di filosofia, e per ultimo conciliano molta fiducia quei suoi conosciuti studii indefessi delle fonti originali della storia. Contuttociò noteremo in progresso qualche passo che sembra scritto piuttosto *a priori* che dopo un accurata investigazione de' fatti, qualche passo

in cui il desiderio di *stabilire una distinzione* pregiudica alla rigorosa verità.

Dopo queste premesse entriamo nell' analisi e nella critica dell' opera. La civiltà vien considerata da Guizot sotto due punti di vista : lo sviluppo delle facoltà dell' uomo interiore , e le sociali istituzioni. Prendendo la storia della civiltà moderna da' suoi più rozzi principii, vale a dire dall' invasione de'barbari, e conducendola sino ai tempi nostri, l' autore si propone di spiegare come i rammentati elementi costitutivi, si sieno sviluppati, sieno avanzati, e talvolta sieno stati o trattenuti o ritardati nella loro azione. Pare che esso conceda moltissimo al cristianesimo pel perfezionamento del primo elemento, e molto alla *rivoluzione* pel perfezionamento del secondo. Sino a qual segno abbia ragione rispetto alla prima parte nol saprei dire, ed in questioni di tanto momento non si vuole usar leggerezza. Fatto sta per altro che la storia della Religione Cristiana e della Chiesa è necessaria a ben intendere la storia della civiltà moderna. Il politico nel punto di vista puramente *storico* riguarda il Cristianesimo e la Chiesa come due gran fatti de' quali deve conoscere l' azione sulla civiltà , e reciprocamente l' azione della civiltà sopra di loro. Non vi è stato sociale nè barbaro nè incivilito, nel quale questa azione e reazione reciproca non sia dato osservare; e benchè i due principii dell'autorità e della ragione tendano ad escludersi vicendevolmente in un modo assoluto, pure non v'è stato ancora non dirò nazione ma probabilmente neppure individuo che non ne abbia provata la lotta interiore e che non gli abbia sentiti venire a una transazione, nella quale quasi mai le parti sono state eguali, ma pure sono state assai discernibili perchè dell' uno e dell' altro principio rimanesse la semenza . Di qui forse in gran parte deriva quel gran fenomeno delle contradizioni che crediamo esser costante nella storia del genere umano. Ma torniamo al proposito.

Havvi una comune civiltà europea, della quale si possa tesser l'istoria? Lasciamo a Guizot l'assunto della risposta.

Ella è cosa evidente, dic'egli, che esiste una comune civiltà europea, perocchè una certa unità apparisce nella civiltà de' diversi stati di Europa. Essa nasce da fatti presso a poco simili, e a malgrado della gran diversità de' tempi, de' luoghi e delle altre circostanze, si connette cogli stessi principii e tende a produrre analoghi risultamenti. Vi ha dunque una civiltà europea, e del suo insieme intendo occuparmi.

Ma questa unità è il risultamento della conciliazione di elementi diversi, e non dell'adozione di un principio esclusivo, nel che pare a Guizot di scorgere la differenza caratteristica fra le antiche e la moderna civiltà, e la ragione del lento procedere di questa ultima.

Negli antichi tempi, dic'egli, ad ogni grande epoca le società tutte sembran gettate sulla medesima forma. Ora vediamo la monarchia pura, ora la teocrazia, ora la democrazia prevalere, ma ciascuna prevale a vicenda completamente. L'Europa moderna offre esempi di tutti i sistemi, di tutte le specie di ordini sociali. Le monarchie pure o miste, o governate con quei principii politici che impropriamente diconsi teocratici, e le repubbliche più o meno aristocratiche vi sono vissute simultaneamente le une accanto alle altre, ed a malgrado della loro diversità hanno una certa rassomiglianza una certa aria di famiglia che è impossibile di non riconoscere.

Nelle idee e ne' sentimenti di Europa si riscontra la stessa varietà e la stessa lotta. Le opinioni politico-teocratiche, le monarchiche, le aristocratiche, le popolari s'incrociano, si combattono, si limitano, e si modificano fra loro. Aprite i libri più arditi dell'età di mezzo, e non troverete mai che un principio sia condotto a le tutte sue conseguenze. I partigiani del potere assoluto rifuggono ad un tratto, e quasi senza averne la coscienza, all'aspetto degli ultimi risultamenti delle loro dottrine. E ben si conosce che vi sono delle idee, delle influenze, delle dottrine che li rattengono, e che impediscono loro di spingere l'esagerazione sino all'ultimo segno. I democratici subiscon la stessa legge. In niun luogo riscontrasi quella imperturbabile arditezza, quell'acciecamento di logica che manifestasi nelle civiltà antiche.

I *sentimenti* (1) offrono il medesimo contrasto, e la stessa va-

(1) Son pregati i lettori a voler intender questa parola sul senso che le danno i francesi, non essendomi paruto dovermi prender la briga di sostituire

rietà. Tu vedi un amore d' indipendenza fortissimo accanto al facile ubbidire, una rara fedeltà da uomo ad uomo, e nel tempo stesso un bisogno imperioso di fare quello che più ne aggrada senza rispetto di freno, un desiderio di viver solo senza prendersi briga d' altrui.

Le *anime* sono egualmente diverse ed egualmente agitate nelle società. Il medesimo carattere riscontrasi nelle diverse letterature. Sarebbe vano il negare che rispetto alla forma sieno inferiori alle antiche, ma pel *capitale delle idee e de' sentimenti son più forti e più ricche*. Si vede proprio che l' anima umana è stata agitata in un maggior numero di punti o per maggior profondità. L'imperfezione della forma muove dalla stessa cagione. Più son ricchi i materiali e numerosi, e maggiore si è la difficoltà di ridurli ad una forma semplice e pura. La bellezza di una composizione, o vogliam dir piuttosto la forma, deriva dalla chiarezza, dalla semplicità, e dall' unità simbolica del lavoro. Ma colla diversità prodigiosa delle idee e de' sentimenti della civiltà europea, più difficile si è resa la via per giungere a questa semplicità ed a questa chiarezza.

Ci permetteranno i lettori di osservare che questa *differenza caratteristica* fra le antiche e la moderna civiltà non sussiste in fatto, almeno quanto alla civiltà greco-romana. Basta leggere il primo di Tucidide per vedere che anco nella civiltà greca si verificaron gli *estremi* che diconsi caratteristici della moderna, vale a dire, *la coesistenza di elementi diversi*, e pur non ostante *una certa aria di famiglia in mezzo a tanta diversità*.

L'osservazione di Guizot sarebbe giusta dove si trattasse de' popoli presso i quali la sozza colleganza del dispotismo politico e delle religioni sacerdotali per *caste*, compresse le forze tutte dello spirito umano, e stabilì il pieno trionfo di un sol principio esclusivo. Ma confonder cotesti popoli con quelli che parteciparono della civiltà greco-romana, sarebbe anco maggiore errore che se taluno volesse confondere al dì d' oggi gli europei cogli asiatici e cogli affricani. Per tutto dove si estese la civiltà greco-romana non si vide mai quel trionfo di un solo principio,

la parola italiana col rischio di farmi oscuro. La stessa avvertenza si intenda ripetuta per gli altri gallicismi che si son creduti dover conservare.

quell' *unità esclusiva* che il ch. Guizot vorrebbe dare ad intendere esser la caratteristica che distingue l'antica dalla moderna civiltà.

Non so neppure se i letterati vorranno menargli buono ciò che dice della differenza caratteristica fra l'antica e la moderna letteratura. So che alcuni fra i partigiani di una certa scuola (intendo di quelli che han più impeto poetico che erudizione) l'applaudiranno, ma quelli fra i seguaci della scuola opposta, che non sanno serbar moderazione nel lodare gli antichi e nel dispregiar le novità, il diranno sacrilego. Per me, che sono il più inetto a giudicar cotali questioni, ne parlerò colla freddezza della storia.

Presuppongo che in quel luogo l'Autore non intenda già parlare di tutto il sapere umano, ma sivvero delle discipline che proponendosi di destare il sentimento del bello per l'uso della parola, strettamente diconsi letteratura. Ridotta a questi termini la proposizione; se gli antichi non avessero che de' Virgili, de' Catulli e de' Tibulli, ed i moderni che de' Danti e de' Sakespeare, sarebbe d'uopo convenire che la gentilezza e l'eleganza della forma è degli antichi, ma l'altezza dei sentimenti e l'*ispirazione poetica* appartien tutta ai moderni. Ma sia lode al vero, il difetto d'ispirazione poetica che a ragione può obiettarsi a quasi tutti i latini, potrebbe pure ritorcersi fra i moderni contro la poesia francese e contro la maggior parte de' poeti italiani. Dall'altra parte i maggiori poeti della Grecia, massime i tragici, non così facilmente vorranno posporsi nè per la varietà nè per la profondità degli affetti a quei pochi che fra i moderni furon poeti originali. Concederò volentieri che noi al presente siamo alla vigilia di veder sorgere una nuova poesia che esprima ciò che noi tutti sentiamo intorno alla condizione presente della civiltà, ma frattanto finchè si tratta di paragonare quelle che abbiamo colla letteratura antica, non pare che si possa venire alle conclusioni di Guizot. Che se mi si opponesse quella tal poesia teologica sì in prosa che in verso che sembra accreditata oggidì, risponderei che per questo lato sarebbe difficile trovare uno più poeta di Platone. Sicchè nè nella

varietà nè nell' intenzione del sentimento del bello, non può costituirsi una differenza caratteristica che distingua gli antichi dai moderni. Perocchè l' immaginativa predominava tanto presso gli antichi, che portarono la poesia persino nelle discipline filosofiche. Il perchè esse si ridussero piuttosto un mezzo d' acquistar gloria letteraria, che un soccorso all' avanzamento del viver politico. Aristotile fu forse il solo fra i greci che l' intendesse diversamente; ma perchè la volle fare da dittatore dello spirito umano, perchè compendiando il sapere del suo tempo intese a chiuder le vie, ed a far perder le traccie del metodo con che le verità si erano trovate, può tuttora disputarsi se sia stato più utile che dannoso all' avanzamento della civiltà.

Del resto accorderò di leggieri che nella letteratura antica la forma valesse assai più che nelle moderne; e se così non fosse mi riescirebbe alquanto difficile spiegare la tanta lode che hanno ottenuta taluni fra'poeti latini. Ma il giudicare della letteratura antica avendo riguardo ai soli latini, sarebbe lo stesso che voler giudicare della moderna senza contarvi nè Dante nè Sakespeare, nè gli altri pochi poeti di tal forma.

I latini eran dotati di minore immaginativa de'greci, e meno rivolti di loro alle teorie, li superavan nella pratica. E questa maggiore inclinazione verso il positivo, questa maggior considerazione per gli interessi materiali ritrovasi anco nelle moderne civiltà, e soprattutto nell'italiana; e dobbiamo a questa tendenza quella maggior colleganza che si scorge fra'l sapere speculativo e la pratica del viver sociale, colleganza che certe nuove scuole, ritornando in credito le antiche vanità filosofiche, tenderebbero a distruggere, ma che la prepotente forza del senso comune saprà far trionfare.

Ma di questo meglio giudicheranno i letterati; a me fa mestieri passare ad altre osservazioni.

L' unità che si scorge nella civiltà moderna ad onta di tanta diversità di elementi, sembra dover dar luogo a supporre l'esistenza di un comun moderatore, di una forza

centrale che tutte le richiami a far capo ad uno stesso principio benchè non ne distrugga le modificazioni. Questo comun moderatore deve esser qualche cosa più che un bisogno materiale; deve essere un opinione fortemente stabilita e sovrana dell'intelletto e della volontà. E perchè a mente di Guizot l'unità di che si tratta non scorgevasi nella civiltà antica, convien supporre che l'opinione che serve di *forza centrale* sia tutta moderna. Qual sia questa opinione moderna è inutile che'l dica. Ho fatta questa argomentazione perchè mi pare che a questo fine tenda l'opera di Guizot, benchè esplicitamente non l'enunci. Chiunque abbia lette le cose già pubblicate dai *cousinisti* troverà una grande analogia fra'l sistema storico di Guizot e le opinioni di Cousin. Non starò qui a ripetere quello che ad altra occasione ho scritto sulla questione teorica delle filosofie trascendenti, ma osserverò piuttosto che dalla questione storica non si può trar argomento per la questione teorica, senza incorrere nel vizio logico di dar per principio ciò che era da dimostrare. L'influenza pratica di un opinione, la sua stessa utilità, *in quanto è mezzo politico o morale*, non ha che fare colla questione metafisica della *verità*. Perocchè i primi due punti sono politici e storici, ed il terzo appartiene ad un diverso ordine di principii. Da queste premesse ne segue che per ammettere o per rigettare l'opinione sistematica di Guizot in quanto essa è sistema storico, vi voglion argomenti di fatto, e non arguzie di sottili metafisici. Frattanto siccome Guizot nella sua parte sistematica altro non fa che argomentare di supposto in supposto, il che vuol dire ridursi ad una tenuissima e quasi disprezzabile probabilità, noi non crediamo nè di mancare alla dovuta reverenza in verso un valentissimo uomo, nè di giudicare in modo alcuno il merito della questione, notando la parte sistematica delle lezioni di Guizot siccome debolmente sostenuta.

Rivolgiamoci adesso a considerare la parte che meglio può dirsi storica.

Prendendo la storia della civiltà dall'invasione de'bar-

bari, conviene esaminare quali elementi lasciasse l'impero romano. Il nostro autore li riduce a due. Il reggimento municipale e la chiesa, ai quali si aggiunse un idea vaga del supremo gius dell'imperio colla ricordanza molto confusa dell'antica potenza romana. La chiesa cristiana si valse della religione per stabilire una comunicazione di umanità fra i vincitori ed i vinti, e temperare la feroce libertà degli invasori.

I barbari, son parole di Guizot, arrecarono una forte passione per la libertà individuale, nella quale entrarono per molto la brutalità, l'ebrietà, ed anco una certa apatia. Ma alla fin fine, ad onta di una tal mescolanza di brutalità, di materialismo e di stupido egoismo, l' amor dell' indipendenza individuale è un sentimento nobile e morale dell'uomo, è il piacere del sentirsi uomini, il vero sentimento dell' *io*, è il libero sviluppo dell'umana spontaneità. Noi dobbiamo ai barbari della Germania l' introduzione di questo sentimento nella civiltà europea. Esso era sconosciuto al mondo romano, alla chiesa, ed a quasi tutte le civiltà antiche. Perocchè per libertà nelle civiltà antiche si intende la libertà del cittadino; l' uomo vi si scorge preoccupato piuttosto da questa che dalla libertà individuale; esso sente di appartenere ad un associazione, di viver per lei, e per la salvezza di lei si mostra pronto ad ogni sacrifizio.

Ciò non pertanto alcuni, sempre soliti a confondere la libertà politica colla libertà individuale, inventarono sistemi storici intorno agli ordini politici dei barbari, che son poi contraddetti forse colla stessa probabilità da quelli che parteggiando per contrarie opinioni cercano il fondamento delle loro teorie sociali nella forza della prescrizione.

Ma, seguita Guizot, la questione che si agita fra i diversi sistemi politici che si son divisa la civiltà europea intorno al sapere qual vi dominasse alla sua origine, pruova che vi esistevano tutti insieme senza che alcuno prevalesse in modo da dare alla società la sua forma ed il suo nome. Difatti l' epoca barbara era la riunione di tutti gli elementi, l' infanzia di tutti i sistemi, insomma una confusione universale nella quale la lotta non era nè permanente nè sistematica. Questo ne sembra essere il ca-

rattere de' tempi di barbarie. Esaminando in tutti gli aspetti lo stato sociale di quest'epoca; sarebbe facile mostrare che gli è impossibile scoprire alcun principio o alcun fatto alquanto generale o alquanto stabilito. Mi limiterò a due soli punti, lo stato delle persone e lo stato delle istituzioni sociali, ( e qui dimostra l'assunto e poi segue )...... Tale era la condizione dell' Europa barbara. Ma quali sono i limiti dell'epoca di barbarie? L' origine ne è ben segnalata dalla caduta dell' Impero Romano; ma resta da sapere a qual epoca possa assegnarsene la cessazione. Per rispondere alla quistione fa mestieri conoscere da che dipendeva quello stato di società , e quali eran le cause di barbarie.

Credo di poterne assegnar due principali. L' una materiale dipendente dal corso degli avvenimenti di fuori, l' altra interiore presa dall' interno dell' uomo stesso.

La causa materiale era la continuazione dell' invasione. Non è da credere infatti che l' invasione de' barbari siasi arrestata al quinto secolo, nè dal veder sorgere de' regni barbari sulle rovine dell'impero, se ne può indurne che il movimento de' barbari fosse giunto al suo termine. Per lo contrario è manifesto che ha durato lungamente dopo la caduta dell'impero, ed era maggiore in Lamagna che in Francia, maggiore in Francia che in Italia ; ma dappertutto i barbari spingevano i barbari; però la società non poteva ordinarsi, e la barbarie prolungavasi per le stesse cagioni per le quali aveva avuto principio.

La causa morale della barbarie si vuol trovare nell' ignoranza e nell' egoismo. Dovunque *l' individualità* domina quasi assolutamente, dove l' uomo non considera che sè stesso, dove le idee non si estendono al di là, dove non obbedisce che alla propria volontà , ordinare una società, intendo dire una società estesa e permanente, è quasi impossibile. Ora tale era appunto lo stato morale de' conquistatori d' Europa all'epoca che consideriamo.

Si deve molto a Carlo Martello, a Pipino, ed a Carlo Magno per aver messo argine alle invasioni del nord e del mezzo giorno , ed aver tentato di ritornare in onore le lettere. Ma dopo che Carlo Magno ebbe cessato di vivere ricominciarono nuove invasioni de' normanni e de' saraceni , e la società si trovò nuovamente in uno stato di dissoluzione fra il finire del nono secolo e buona parte del decimo . La feodalità finalmente la ricostituì , e servì di passaggio dalla barbarie alla civiltà. Ma qui mi piace di aggiungere un altro bello squarcio di Guizot.

La feodalità, dic' egli, ha dovuto esercitare una grande influenza, e fatti i conti, un influenza salutare, sullo sviluppo interno dell' individuo. Ha suscitato nell'animo delle idee, de' sentimenti energici, de' bisogni morali, de' bei caratteri, de' bei movimenti di passioni.

Sotto il punto di vista sociale la feodalità non ha potuto stabilire nè ordin legale nè garanzie politiche. Essa era indispensabile in Europa per ricominciare la società, talmente dissoluta dalla barbarie, che non era capace di una forma più regolare nè più estesa. Ma la forma feodale radicalmente cattiva in sè stessa non poteva nè ridursi a certa regola nè estendersi. Il solo diritto politico che il reggimento feodale abbia saputo far valere nella società europea è il diritto di resistenza, ma non della resistenza legale, che non è da discorrerne neppure a civiltà così poco avanzata. Perocchè uno de' maggiori progressi del viver sociale consiste appunto nel sostituire per una parte il pubblico potere alle private volontà, per l' altra la resistenza legale alla resistenza individuale. Il diritto di resistenza praticato e sostenuto dalla feodalità altro non era che la resistenza individuale, diritto terribile ed insociale perchè riconduce nella città la violenza e la guerra, che è quanto dire la distruzione del viver politico; nondimeno è un diritto da non cancellarsi mai dal fondo del cuore dell' uomo, perchè l' abolirlo è un accettar la servitù. Nell' obbrorio della società romana questo sentimento era perito, nè dai suoi rottami poteva risorgere, siccome a mio credere non pare che dovesse risorgere naturalmente pei principi della Società Cristiana. La feodalità si è dunque quella cagione che l' ha ricondotto nei costumi d' Europa. L' onore della civiltà consiste nel renderlo superfluo, ma deve considerarsi come onore della feodalità l' averlo costantemente professato e difeso.

Dopo gli squarci che abbiam riferiti di Guizot, i lettori possono argomentare del resto; ma non conviene lasciare inosservata una sua asserzione sistematica, che pare storicamente falsa. Parlando l' autore della chiesa cristiana in diversi luoghi annovera fra i benefizi da lei arrecati la separazione dello spirituale dal temporale, dalla quale poi a suo credere si è dovuto far passaggio alla politica libertà di coscienza. Ma mi pare che l' autore abbia confusa l'indipendenza della chiesa dalla potestà politica, colla separazione dello spirituale dal temporale, la quale non

potrebbe intendersi altrimenti che di una assoluta indipendenza delle due potestà. La chiesa, per vero dire, ha sempre sostenuto d'esser sola regolatrice delle credenze religiose e le coscienze esser indipendenti dal potere politico; ed ogni qualvolta è stata perseguitata o dai pagani, o da' cristiani, ha invocato il sacrosanto principio che ai sovrani della terra non spetta il dettare la regola del credere. Ma poichè il mondo divenne cristiano essa procurò subito di aggiungere sanzioni politiche alle credenze religiose, e di ottener leggi penali contro quelli che ricusarono di sottomettersi alle sue decisioni, e che non volevano entrare nel suo seno. Le più antiche leggi di intolleranza politica in fatto di religione registrate ne' codici sono dei figli di Costantino, ma la storia ha conservato la memoria di molte altre che ne' codici non furon riferite. Il perchè la curiosità de' lettori potrà esser sodisfatta da un dottissimo commentario del cardinal Fabrotto (2) e dalle illustrazioni del Gotofredo ai titoli del codice teodosiano, che risguardano il governo della religione. Dopo questo primo passo la chiesa cercò di esser fatta partecipe di una giurisdizione propriamente civile, e d'esser sottratta per privilegi imperiali e per esenzioni dal diritto comune. Onde è che sempre più apparisce ch'essa non lavorava alla separazione dello spirituale dal temporale, ma piuttosto a fare il primo indipendente e superiore del secondo. Tale era la tendenza della chiesa sotto l'impero greco romano, ma per tutta la durata di questo essa non ottenne nè indipendenza intiera nè piena dominazione. Son frequenti nell'uno e nell'altro codice le costituzioni imperiali relative alla disciplina ecclesiastica, e nella storia delle eresie si vede di qual momento fosse sempre l'opinione della corte; ciò sia detto quanto alla indipendenza: quanto poi alla dominazione, non pare che nella chiesa greca avesse credito la massima che la scomunica e l'eresia facessero decadere gli

(2) C. A. Fabrotti Comm. ad titulum Codicis Teodosiani. de Paganis, sacrificiis et templis in Thesaur. Ev. Ottonis. Tom. 3 pag. 1109 1114.

imperatori dai diritti politici. E noi leggiamo ne'più sinceri documenti, gli stessi romani pontefici aver riconosciuti come legittimi sovrani di Roma gli imperatori ariani ed iconoclasti sino ai tempi di Carlo Magno. Ma le cose procedettero diversamente in Occidente dopo l'invasione de'barbari. Perocchè la chiesa non solo ottenne di sottrarsi dal diritto civile comune per regolare gli stessi suoi affari civili con un diritto proprio, non solo ottenne molta parte di civile giurisdizione sì per li propri affari sì per quelli di molte altre privilegiate persone, ma giunse a far valere la massima politica che le civili società sono nella chiesa e mezzi della chiesa, ed escluder l'altra che la chiesa è un'associazione religiosa dentro uno stato. In conseguenza dello stabilito principio i depositari del potere sociale o che offendevano la chiesa, o che non adoperavan la forza pubblica pel servigio di lei, decadevano dal benefizio della sovranità, che in fin de' conti si credeva avesser ricevuta dagli ecclesiastici pastori. Non ignoro che in Italia al tempo de'goti e dei longobardi probabilmente si seguirono sempre le teorie del Diritto romano quanto alle relazioni delle due potestà, ma dopo Carlo Magno qui come altrove pare che le rammentate massime prendessero piede. Molte circostanze contribuirono a farle valere, e lo dirò anco a dar loro un apparenza di ragione; ma insomma il fatto della tendenza della chiesa a dominare il poter temporale è innegabile in tutti i secoli dell' età di mezzo, siccome in alcuni di essi ne è innegabile l' effetto. Ora domando qual persona potrà digerire l' asserzione di Guizot che la *chiesa avea stabilita la separazione dello spirituale dal temporale?* Dica piuttosto che avea proclamato la superiorità dell' ordine religioso sull' ordine politico, e che tendea a ridurre i poteri sociali bracci del poter sacerdotale, ed allora anderemo d' accordo sul fatto, ma per le conseguenze che intende dedurne mi par difficile che vi sia persona che riflettendoci un poco gliele voglia concedere.

Mi resta per ultimo un'altra osservazione da fare, e poi termino il presente articolo.

Noi francesi, dice l'autore, siamo in una felice posizione per studiare la civiltà europea. So che non bisogna adulare alcuno, neppure la patria; contuttociò credo poter dire senza adulazione *la Francia essere stata il centro ed il fomite della civiltà europea.* Sarebbe un esagerazione il pretendere che sia stata sempre e in tutti i punti alla testa delle nazioni. Essa è stata preceduta in diversi tempi dall' Italia nelle arti e dall' Inghilterra negli ordini sociali. Forse in altri punti ed in certi tempi si potrebber trovare paesi di Europa che le sono stati superiori. Ma sarebbe vano il negare che ogni qualvolta la Francia si è veduta precedere nel cammino della civiltà da altre nazioni, essa con nuove forze e con nuovo vigore slanciandosi nell' arringo, non si sia in breve tempo posta al livello o al disopra di tutte le nazioni.

Sembra che Guizot dettando il pezzo riferito avesse sott' occhio soltanto la Francia del secolo XVIII e la rivoluzione francese, senza por mente nè punto nè poco ai tredici secoli di storia che la precederono. Ma nè gli italiani, nè i tedeschi, nè gli inglesi, vorranno mai concedere che i grandi impulsi al movimento della civiltà sieno venuti di Francia prima del secolo XVIII. Bacone, Galileo, e Lutero, tre uomini che per la influenza, qual che ella sia, per essi esercitata nella direzione delle idee non hanno pari nei tempi moderni, non erano francesi, la stampa non si è trovata in Francia, nè il primo perfezionamento dell'arte tipografica è de' francesi, la bussola non è invenzione francese, la scoperta del nuovo mondo non è opera di francesi. Pure per l' influenza degli uomini e degli avvenimenti rammentati siamo esciti dal medio evo, e siamo entrati in quella più larga civiltà che propriamente dicesi moderna. Passando a cose minori è da osservare, che i resti della antica civiltà romana non sono stati conservati per opera de' francesi, nè lo studio dei classici ritornato in onore, è pregio di quella nazione; nella storia e nella politica i francesi son venuti dopo gli italiani; nelle belle arti li devon tuttavia raggiungere, e nella poesia han tuttora molto da faticare per potersi mettere alla pari cogli italiani, cogli inglesi e co' tedeschi; nell' agricoltura e ne' mestieri nell' età di mezzo erano inferiori agli italiani; di poi sono stati inferiori agli inglesi sino a questi ultimi tempi; il

diritto pubblico è stato coltivato prima in Italia nel Belgio in Germania ed Inghilterra che in Francia; il diritto civile romano l'han ricevuto i francesi dall'Italia, e dall'Italia han ricevuto per la maggior parte il diritto canonico. Sicchè prima del secolo passato la Francia riceveva l'impulso dalle altre nazioni, e non poteva vantarsi di essere stata altrice di alcuna di quelle gran cagioni che mutan l'aspetto della civiltà. Ma la Francia si è saputa sempre impadronire dei trovati dell'altre nazioni, ridurli ad un maggior numero di conseguenze e perfezionarli, sin tanto che nel secolo passato assumendosi per così dire l'incarico di coltivare il comun patrimonio della civiltà, di ridurre all'ultime conseguenze i principii, e di servire di emporio al comune commercio delle idee, salì al grado di direttrice della comune civiltà. Le idee francesi, la predilezione per la francese letteratuta, penetrarono allora in Italia, in Inghilterra, in Germania, e giunsero persino nella corte di Caterina delle Russie. Di poi colla rivoluzione la preponderanza della Francia sulla civiltà europea si accrebbe oltre ogni credere; gli è vero che intorno agli stessi tempi una reazione contro le idee che chiamerò francesi si suscitò in Scozia ed in Germania, ma già era gettato il dado e non era nelle forze di pochi frastornare l'andamento de' più. Se l'Europa non è più qual era un secolo addietro, essa deve quest' *ultima mutazione all' impulso dato dalla Francia*, ma l'imparzialità della storia vuole che la Francia riconosca dalle altre nazioni le principali rivoluzioni morali della civiltà interiore. Per me credo che lo stesso Guizot in un opera più accuratamente rivista ci penserebbe ben due volte prima di stabilire in generale che quasi tutte le prime mosse della comune civiltà europea son venute di Francia, ma volentieri riconoscendo il debito della Francia verso tutte le altre nazioni direbbe ch'essa cominciò ad assumere il governo della civiltà nel secolo passato, si assicurò questo posto colla rivoluzione, ed oggimai si trova costituita in modo da non temer di perdere il primato.

Ma quest' ultima inavvertenza è un piccolo neo in

confronto de' sommi pregi delle lezioni di Guizot, che vogliamo caldamente raccomandate ai lettori. In poco meno di 400 pagine vi troveranno materia di che pensare assai più che nella maggior parte de' libri più voluminosi che possono avere a loro disposizione.

F. S.

---

*La Battaglia di Benevento, storia del secolo XIII, scritta dal dott.* F. D. GUERRAZZI. *Vol. IV.* Livorno, all'insegna del Palladio 1827-28.

L' importanza dell' argomento, la novità del lavoro, meritano che il ch. A. quì si consideri non come romanziere ma come poeta, e l' opera sua come una nuova epopea.

I. Il soggetto è il termine della dominazione sveva, e il principio della francese in Sicilia: cioè la morte di Manfredi, e la conquista di Carlo d' Angiò. Del disegno ecco in breve l' idea. Odrisio, conte di Sanguine, ebbe una figliuola che invaghì di Manfredi. Il padre, risaputolo, la dà moglie al co. di Caserta; il quale, trovatala già gravida, la fa uccidere: e il figlio, partorito nei dolori della morte, e dal Caserta creduto ucciso anch' esso, è serbato da un suo degno amico, il co. della Cerra, a diventar parricida. È serbato, ripeto, a diventar parricida: quest'è il forte del nodo. Cresce ignaro della sua nascita Rogiero, e all'età di vent'anni, gli si fa credere dal Caserta e dal Cerra, sè essere figliuolo d' Enrico lo Sciancato, fratel di Manfredi, da questo tenuto prigione, e da tutti creduto già morto. I due scellerati conducono il giovine paggio a vedere l'agonia del supposto padre, il quale, già fuor di conoscenza, muore sotto a' suoi occhi. Ecco Rogiero che eccitato a vendicare la morte paterna, tutt' odio contro il vero suo padre Manfredi, assume la cura di portare al nemico francese le lettere dei baroni congiurati che lo chiamavano a liberar la Sicilia dalla tirannide Sveva. Adempie

la sua commissione; e, tornando, viene a scoprire da un servo la trama orditagli: scopre, sè non essere figlio d'Enrico, ma nulla più. Va per riparare al mal fatto; è preso e messo prigione dai servi del Cerra, dalla prigione ode il colloquio de' congiurati contro Manfredi; ed uscito di lì per un caso stranissimo, svela al re il tradimento. Ma i traditori si sottraggono in tempo alle indagini. Carlo già entra nel regno: il Caserta gli lascia libero il passo del Garigliano; Manfredi è costretto a fuggire da San Germano; accetta la battaglia sotto Benevento: ivi muore.

II. Noterem poi ciò che questo disegno presenta di non al tutto lodevole: ora però dobbiam commendarne la forza, la varietà, l' armonia. Nel primo aspetto ci si presenta Rogiero, smaniante d'amore pella figlia del re, vergognoso e fremente dell'oscurità di sua nascita: poi Yole, la tenera amante sua; poi la madre di lei, la nobile Elena. Così, conosciuta in parte la casa di Manfredi, passiamo a legger nell'anima del Caserta l'antica smania di vendetta, e il rimorso degli osati delitti. Prima di procedere oltre, l'A. ci dà in tre capitoli la storia del tempo, per rischiarare le narrazioni che seguono: poi viene l'inganno teso dai due malvagi a Rogiero; il suo viaggio; l'amicizia da lui contratta con Ghino, che dovrà poi aiutare così onorevolmente la fama del valore italiano, e la famiglia del bennato Manfredi. — Ora veniamo a Carlo d'Angiò; alle ragioni che lo mossero alla nuova conquista, al suo viaggio marittimo, al passaggio terrestre dell' esercito suo. Ma tra l' uno e l' altro passaggio, maestrevolmente interpone il Poeta l'imagine del dolore di Yole, e la storia di Ghino, da Ghino stesso narrata a Rogiero. — Rogiero si presenta a Beatrice, e consuma a malincuore il suo tradimento. Beatrice con Carlo sono incoronati in Roma, bandiscono un gran torneo, dove Ghino e Rogiero fiaccano un poco l' orgoglio de' tracotanti francesi. — Dopo questo fatto, il tradito giovane, scopre sè non esser figlio d' Enrico: quì le sue smanie, la sua prigionia, la sua liberazione, il rincontro con Yole. — Egli è tempo alfine di darci a vedere Manfredi; e i suoi rimorsi, e le sue inquietudini al rico-

noscere il tradimento; e l'accusa di traditore data da Rogiero al della Cerra, e il duello, e la morte del vile. — Quì all'ultimo il quadro si ringrandisce: Manfredi sente il tradimento del Caserta; corre a San Germano colla moglie e co' figli; tenta invano riconciliare i rancori insorti tra l'Amira saraceno, e il d'Angalone, due de' suoi capitani più forti; è sorpreso nella città; è liberato, lui e la famiglia, da Rogiero e da Ghino co'suoi quattrocento: fugge, la notte si riposa all'aperto: è raggiunto dall'Amira e dall'Angalone: riconosce Rogiero per colui che l'ha prima tradito e poscia salvato; e nell'atto di voler dargli la mano d'Yole, un atroce pensiero gli balena alla mente, ond'ei lo respinge da sè con orrore. Quì la battaglia della Grandella, la morte di Rogiero e di Manfredi, la fine orribile del Caserta, la prigionia della famiglia reale, la fuga di Gian di Procida che va a preparare ai francesi la gran trama del Vespero Siciliano.

III. Non si può certamente non riconoscere in questa orditura molta forza di mente, e molt'arte. Quì il comunale affetto dell'amore è ingigantito quasi dall'energia d'un dolore disperato, d'un grande orgoglio compresso: quì la macchina del poema, che giustifica e prepara, e preparandoli, rende più deplorabili gli avvenimenti, è una certa fatalità di sventura, che dapprima è un sentimento, e dipoi si viene a grado a grado svolgendo, e riempiendo di sè tutto lo spazio della scena e tutto l'animo de' riguardanti. Quì allo spettacolo di due amanti infelici, di una tenera madre, di un figlio ignaro dell'origine sua, succede quello di due malvagi impuniti, d'un supposto padre, d'un figlio ingannato. Dal soave aspetto della bellezza, dalla volta serena del cielo di Napoli, si passa a fremere sopra un teschio scarnato, si scende nell'orror d'una carcere. Trovata la malvagità nelle anime cortigiane, si abbraccia con affetto anche l'ombra di lealtà nello spirito d'un assassino. Dalle selve degli assassini si passa allo splendore d'una corte francese. Una narrazione di strage e di delitti prepara l'animo del lettore a una battaglia data in mezzo al ruggire della tem-

pesta: dalla battaglia e dalla tempesta il Poeta ci porta a contemplare gli affanni dell'amore; e l'immagine di Yole che ci si offre d'innanzi per poco, nel colmo dell'ambascia, è veramente un'ispirazione del Genio. Ai dolori d'una fanciulla infelice, succede la storia d'un prode sospinto dall'umana malvagità sulla via de'malvagi. E quì le smanie di Rogiero s'alternano con la vanità della Contessa francese; e l'orgoglio dell'invasore, con la venalità del cittadino che gli tradisce per oro gli amici. Il pensiero che scorse, in questo mezzo, e a Benevento con Yole, e sull'Alpi con Beatrice, e per la Lombardia con Rogiero, e con Buoso a Cremona; torna a Carlo, vomitato sul lido dalla tempesta. Ai disastri del viaggio sottentrano le pompe dell'incoronazione: la gloria italiana, oltraggiata dalla straniera insolenza, si vendica per un istante nel dì del torneo. Dal rumore delle pugne e delle pompe si passa al silenzio della selva e del chiostro, al letto d'un colpevole moribondo. — Il furor di Rogiero è un poco domato dal sentimento dell'amicizia; si riaccende nella prigione; poi l'amore lo placa. Con la sua ferma fedeltà fa contrasto la dislealtà de'Baroni: con la sua momentanea felicità dell'amplesso di Yole, i rimorsi del re Manfredi; con l'ardire da' congiurati ostentato nel loro congresso, la viltà che dimostrano in faccia al Re. Rogiero ci apparisce come il buon genio di Manfredi; e quand'egli in mezzo ai vassalli spergiuri accusa il Cerra di fellonia, quando lo stende a terra ferito, quando manda un giavellotto a far tremare il Caserta già reo di un recente omicidio, l'opera sua si sente quasi necessaria a consolare gli animi stanchi dall'aspetto di tanta scelleratezza. Così nei dolori di Manfredi, gli si presenta, quasi messaggio del cielo, la sua famiglia: così nella presa di San Germano torna di nuovo Rogiero con Ghino a salvarli: così nella notte, in mezzo ai terrori e agli affanni, lo raggiungono pacificati il d'Angalone e l'Amira. Il Poeta diffonde nel suo tema tutta quella varietà e quella calma, che la trista uguaglianza dei mestissimi casi, e la tempera dell'anima sua gli concedono. Ma che? Nell'atto che Manfredi sta per donare alla sua figlia uno

sposo, il più orribile de' pensieri gli si attraversa alla mente; nell' atto che egli vuol dall' estremo sforzo dell' armi trarre almeno la gloria d'una difesa onorata, scopre il più inaspettato de' tradimenti: nell' atto che sta per rendere a Dio lo spirito rassegnato e pentito, gli si presenta, quasi demone, il più accanito de' suoi traditori; e gli s'accosta moribondo colui ch'egli alfine riconosce per figlio, Rogiero. Ma rischiaratrice del tristo spettacolo, giustificatrice dell' arcana providenza, al pensier del lettore si presenta in lontananza, quasi forma minacciosa e gigante, la vendetta de' Vesperi siciliani.

IV. L' energia del disegno si svolge con sempre nuovo calore ed impeto, nelle imagini e negli affetti: le une e gli altri tendenti all' estremo della veemenza, ma sempre rinfrancati da quei grandi e sicuri tratti che ispira la Verità. Il Poeta, a similitudine del suo Manfredi (Vol. III, pag. 163), " ricerca le corde più gravi e le più acute; le ,, altre intermedie che fanno più dolci i passaggi non tocca ,, nè tanto nè quanto. Egli è un concerto somiglievole al ,, fremito di belva, al gemito di persone tormentate. Pare ,, che le corde si debbano rompere sotto la procella delle ,, percosse: ad ogni momento temi di veder coruscare l'istru- ,, mento, e mandare faville ,,. Questa sicurezza, con la quale il Poeta si lancia agli estremi e li passeggia, a dir quasi, è mirabile. Ci sarà dell' avventato, dello strano, dell' esagerato; chi 'l nega?: ma c' è del Vero; e profondo; e di quello che mostra verissima la presenza del Genio. A ciò s' aggiunga la forza, la concisione, la disinvoltura e l' armonia dello stile, che trasse dal trecento quel tanto che convenisse al soggetto, e ve lo adattò con grand'arte e potenza. Anche quì noteranno i critici, a quando a quando, una certa affettazione di forza, che tien del convulso: ma i difetti, la lima e l' età posson torli; i pregi vengono dal fondo dell' anima.

V. Fortemente concepite e dipinte sono le agitazioni e le illusioni di Rogiero, ignaro ancora dell' esser suo, e innamorato (Cap. I.). Maestrevolmente narrata è la novella superstiziosa del mostro (Vol. I, pag. 37). Quella

disperazione profonda in Rogiero, quell' ira feroce contro una Providenza ch' egli non degna aspettare (p. 47), formano di lui un carattere originale tuttochè esagerato. La dignità regia che in Yole, in Manfredi, e nella Regina a quando a quando si mostra così gelosa fin delle apparenze d' un diritto, è carattere, quanto vero, altrettanto ben sostenuto e condotto (p. 30-61). E il medesimo dicasi di quel tuono cavalleresco, di quella gentilezza tra barbara e cortigiana, che investe tutta la parte drammatica dell'azione, e che mostra nell'A. grande profondità d' artifizio. La manìa del Caserta è bene inventata e a scusare le sue stranezze, e a rendere il suo stato più orribile (p. 66). Il dialogo di Rogiero con Roberto, che lo induce a lasciare il posto di guardia per andar a sapere del padre, è artifiziosissimo e degno della seconda lettura (p. 86). La pittura d'Enrico moribondo (p. 214); l' addio di Roberto a Rogiero, son due tratti maestri (p. 234). I caratteri dell'assassino Drengotto e di Ghino sono delineati con forza (Vol. II, p. 23). Il dialogo che que' due sostengono sopra materie di diritto naturale e civile, parrà più profondo che inopportuno, e più originale che strano, quando si pensi che Drengotto è uno scolare di Bologna, e Ghino un gentiluomo di Siena: sebbene a taluni parranno certe idee troppo elevate anche per uno scolare e per un gentiluomo di quella età (p. 29). La storia del buon Romèo, narrata per modo di digressione, è amenissima per la sua singolarità e per la gentilezza de' modi cavallereschi, di cui la seppe il Poeta vestire a bella imitazione del Vero (p. 49). La salita dell'Alpi è pittura maestra (p. 178): i rimorsi di Rogiero, e l'arcana voce che lo caccia innanzi, tengono bene l'attenzione svegliata (p. 187): la leggerezza e l'orgoglio di Beatrice sono rappresentate con fedele vivezza (p. 207). La pittura di Carlo naufrago (p. 219); quella de' Cavalieri che gli vengono incontro da Roma, giocando di corsa (p. 228); il dialogo del Monforte con Ghino (p. 240), e col Contestabile (p. 244); la battaglia (p. 252); tutto è quì vario, vero, profondo. — Le nuove smanie di Rogiero, tuttochè invelenite da una disperazione orribile,

sono nell' affettata loro atrocità originali (Vol. III. p. 4). Il quadro del morente ha varii tratti maestri (p. 18). La morte di Roberto (p. 49), e l' addio di Ghino (p. 56), sono due passi di gran forza e bellezza: la pittura dell'oste (p. 70), del ragazzaccio di stalla (p. 65), ha il suo pregio; l' avventura del pellegrino tiene i lettori opportunamente in sospeso (p. 74). Nella narrazione delle smanie di Manfredi (p. 147), tutto è trattato con fieri colori e vivissimi. Il congresso de' congiurati (p. 171); il dialogo de' due traditori col re (p. 186); le tergiversazioni del Cerra all' aspetto del vicino duello (Vol. IV, p. 16); il duello (p. 31), la morte del vile (p. 38), son cose maestrevolmente dipinte. L' arrivata del corriere a Manfredi, (p. 53); il consiglio che prende il re di partire (p. 64); l' apparizione della sua famiglia (p. 66); il viaggio notturno (p. 71), son cinque quadri di svariatissimo carattere, e tutti nel loro genere originali. Nella parte poi che descrive Manfredi in S. Germano (p. 77); e la rissa del Saraceno col d'Angalone (p. 83); e i vani sforzi che fa Manfredi per riconciliarli (p. 91); e l'assalto dato dai francesi alla porta (p. 105); e l'apparizione di Ghino co'suoi quattrocento (p. 110); e la fuga della reale famiglia (p. 124), non è pagina dove non trovi da vivamente ammirare. Il riposo de' reali fuggitivi (p. 144); la barbara ostinazione e la buona fedeltà dell' Amira (p. 61), sono bellezze parte poetiche, e parte di carattere, tutte nuove fra noi. La battaglia infine della Grandella (p. 204) è descritta con singolare potenza e d' ingegno e di stile.

VI. Per dire poi delle parti difettose dell' opera, pare a noi che il colloquio d'Yole con Gismonda abbia, insieme con molto affetto, molta affettazione di tuono, inconveniente anche al parlare de'principi (V. I. p. 22); che gli scherzi delle damigelle di Yole non siano abbastanza naturali e vivaci (p. 31). Pare che il forte effetto che produrrebbe sugli animi il carattere disperatamente sdegnoso di Rogiero, sia in gran parte scemato dal vedere che Yole stessa e Manfredi, e tutti quasi i personaggi principali fanno di certo loro fatalismo quasi un argomento alla

disperazione irritata : cosa non naturale in sè , e nel poema forse troppo uniforme. Pare alquanto strano quel certo oratorio dal Caserta apparato al teschio della moglie tradita ( p. 66 ) : e troppo gran parte far nella scena quel teschio; sebbene con tanta forza sia dipinto ogni cosa, che le bellezze parziali velano in parte l'imperfezione del primo concetto. Dico imperfezione ; perchè la trama ordita acciò che il figliuolo crescesse per ammazzare suo padre, ordita dal Cerra , il quale nel tempo che la ordì non pareva doverci avere nessun vicino interesse , e manifestata poi diciotto o vent'anni dopo al Caserta, a colui che c'era interessato per cagion di propria vendetta , tutto ciò non pare secondo verisimiglianza e natura. Pare anche , che que' preamboli ariosteschi premessi ad ogni capitolo , si potessero omettere , perchè in luogo di sollevare la mente , quasi sempre la inaspriscono e la distraggono : e così si potesse accorciare d'un secolo la narrazione de'fatti storici precedenti all'epoca ch' è soggetto del poema , i quali si pigliano sin dal 1150 ( p. 114 ) , ed abbracciano tutte le geste del Barbarossa ; accompagnati da osservazioni, altre vere e profonde , e nella lor concisione eloquenti , altre esagerate secondo le predilette idee dell' autore. E tornando alla parte inventata, il lettore non sa bene render ragione a sè stesso del come Enrico lo Sciancato potesse vivere ignoto a Manfredi stesso , e noto al Caserta ed al Cerra ; e del perchè questi indugiasse tanto d' ingannare Rogiero , con pericolo che Enrico , sulla cui vita posava l' inganno , consunto da' suoi patimenti , venisse di subito a morte (p. 218). Nè la improvvisa risoluzione da Rogiero presa di sfogare la sua vendetta con far il corriere, e portar nuove al nemico dell' altrui tradimento , par cosa conveniente al carattere suo : almeno bisognava prepararla con migliore artifizio, acciocchè non paresse che il Poeta lo spinga a quel viaggio , pur pel bisogno di legare le cose di Lombardia , di Francia , e di Roma con le vicende del regno ( p. 230). Similmente quella crudeltà di Rogiero verso l' incognito , a cui nega e soccorso, e fin compagnia, non sembra scusabile neppur dall'immenso dolore del gio-

vane ( V. II. p. 4 ), sebben pare che stia nel carattere d'esagerata acrimonia che il Poeta gli dà fin dal primo. La loquacità del maestro Armand (p. 73) ha qualcosa di troppo inetto, sebbene sparsa di verità e di finezza. Tutta la storia del cav. Gorello è più strana che commovente, sebbene a ogni pagina quasi, mostri la grande energia di sentire ch'è nel ch. A. (p. 87). E ciò specialmente dicasi della fine, ove Gorello strappa il cuore dal petto al suo nemico, e lo bacia (p. 139). L'orrore dell'atto trova i lettori occupati e quasi stanchi dalla contemplazione della precedente battaglia : e sì per questa ragione, sì per la nefanda atrocità del caso, sì pel modo del rappresentarlo, che troppo tiene del teatrico e dell'ambizioso, noi vedremmo senza rammarico la conchiusione di quest'episodio, e l'episodio stesso in buona parte mutato. I *colpi di scena*, e nel romanzo e nel dramma, non valgono quella potente semplicità dell'azione, dove ogni cosa, piuttostochè voler essere straordinaria, a null'altro aspira che a parere la più naturale di tutte. Nè le facezie del maestro della nave già presso ad affogare, ci paiono più opportune o probabili delle facezie del morente Drengotto (p. 40), o di que'lunghi discorsi che tengono nell'agonia Manfredi e Roberto (T. III p. 25 T. IV. p. 223), o di quelle sentenze che nel bollor della zuffa e della tempesta Carlo si lascia uscire di bocca ( T. II. p. 128). La sentenziosità, convien dirlo, è il principale difetto del nostro Poeta. Ed è difetto nella storia di Ghino, come nel resto dell'opera, quel raccogliere insieme tanti delitti; da far parere che le atrocità sieno accattate con troppo sollecita cura (p. 64). Così la viltà di quel Buoso è più abbietta del vero e del verosimile ( p. 200 ). Nè troppo paiono osservati i rispetti della verisimiglianza in quella narrazione del servo, che scioglie mezzo il gran nodo dell'azione, e spiega l'arcano del teschio adorato dal Caserta, e della nascita di Rogiero ( V. III. p. 25 ). Il lettore non può con la debita facilità ed evidenza raccapezzare in questa narrazione i disegni del Caserta e del Cerra; e dedurne la serie de' fatti, quale noi l'abbiamo breve-

mente indicata. E però, troppo istantaneo e da nessuna dichiarazione preparato parrà quel riconoscere che fa Rogiero nell'Incognito dell' osteria l' uomo che l'ha sempre perseguitato, gridandogli: *rammentatevi di vostro padre* (p. 74). Della medesima inverisimiglianza pecca tutta quella parte di storia ov' è descritto Rogiero cacciato nel sotterraneo, che sente dall'uscio vicino il colloquio de'congiurati; che si ricongiunge colà entro a Yole, ed esce con lei, lasciandovi rinchiuso il ribaldo che l' aveva laggiù trascinato (p. 95). Que'discorsi lirici de'due amanti (p. 118); quelle frenesie così languide di Yole (p. 125); quel servo che penetra di notte fin nelle stanze della reale fanciulla (p. 143); sono circostanze la cui stranezza è velata dalla grand' arte e potenza della narrazione, ma non diventa perciò degna di lode. E finalmente, il Caserta vestito da frate (V. IV. p. 221), che va sul campo a gustare a sorsi la gioia dell' agonia di Manfredi, e ci trova agonizzante Rogiero; è una concezione più forzata che forte, e dallo straordinario trascende, parmi, allo strano.

VII. I difetti pertanto di questo disegno stanno nella prima orditura. Il figlio illegittimo di Manfredi, serbato in vita dal marito che si crede oltraggiato, per diventar parricida, sarebbe ancora un' idea troppo strana: molto più poi se l' orribile inganno si supponga tramato da chi non ebbe parte all' offesa. Inoltre; che un giovine ardente ed amabile qual è Rogiero, cresca all' età di vent' anni, senza cercare de' suoi genitori da coloro che lo nudrirono e lo educarono; e viva in corte senza nulla saperne, è cosa possibile, ma nulla più. Così si dica del viaggio che Rogiero intraprende senza sufficienti ragioni, senza pur pensare a' mezzi di vendetta men funesti alla patria, men vili, e più certi. Perchè, quale mai strana vendetta chiamare a regnare in Sicilia uno straniero nemico, egli della famiglia regnante, egli che a null' altro pensa se non se a punire Manfredi? E non poteva egli a Manfredi in tal guerra rimaner la vittoria? — Ora, i disegni del Cerra sopra Rogiero, e il costui viaggio in Lombardia sono i due pernii di tutta la storia.

VIII. Questo del disegno: or del tuono. — Quest'è, (lo diciamo con rincrescimento sincero, ma con viva speranza che l'A. non vorrà disdegnare la nostra preghiera), quest'è il principale difetto di un lavoro sì notabile, quest'è che ne oscura o ne appanna sovente le luminose bellezze. Il sentimento dell'A. vien sempre interponendosi ai sentimenti, alle parole, alle azioni de' suoi personaggi: non contento d'esporre, egli giudica tutto, e con tanto calore di passione, e con tanta acrimonia, che il lettore è forzato dalla contemplazione de' fatti narrati passare alla considerazione delle sentenze che il Poeta v' intreccia: cosa incomoda in sè, distruttrice d'ogni grande effetto del vero istorico, e alla retta estimazione dell' Opera nocevolissima. Perchè, quelle sentenze, oltre alla giovenile esaltazione del tuono, oltre alla esagerazione d'un affetto sovrabbondante, rinchiudono i germi di teorie che non tutti forse saprebbero troppo leggermente adottare. Veder tutte in colore di rosa le cose di questo mondo, è imbecillità; ma vederle tutte in nero, non è certamente sapienza. Gli uomini, dice il ch. A., sono iniqui tutti. E io direi che tutto iniquo è nessuno. Il Machiavelli l' ha detto: il Machiavelli, che non riguardava certo l'umana natura dal lato più nobile nè dal più bello. Se fosse sempre vero quel detto, che la letteratura è l'espressione della società, qual giudizio dovrebbero gli stranieri da questo libro formar dell'Italia, qual giudizio i nostri nipoti di noi? Nessuno più di me sente nel fondo dell' anima tutta quella parte di vero che l' A. ha trasfuso nelle amare sue querele contro un mondo frivolo, infido, maligno, per interesse, per debolezza, per educazione, per vezzo: ma credere tutti eguali: ma non far distinzione da tempo a tempo, da azione ad azione, da scopo a scopo; ma alla virtù stessa dare il linguaggio della disperazione, dell' orgoglio, del furore; ma intorbidare il queto e limpido corso della narrazione con l' empito declamatorio, quasi con acqua di feccioso torrente, quest' è ch' io non so perdonare a un ingegno così forte, a un animo così conscio del Vero e del Grande. Tronchi l' A. dalla sua storia tutte le declama-

zioni, le troppo smaccate manifestazioni del sentimento suo proprio; e quella storia sarà, non dubito d'affermarlo, una delle più notabili produzioni letterarie del secolo. Ma così com'ell'è, tutta amareggiata di fatalismo, tutta traboccante di giovenili rancori, malgrado la tanta sua bellezza ed originalità, non può vivere (1).

IX. Consideratala fino ad ora come poesia, rimane ora, ed è il più importante, a considerarla come poesia storica: rimane a vedere come l'ispirazione delle bellezze più profonde venisse all'A. dallo studio attento e fedele della storica verità; come i difetti del disegno generale e della parziale esecuzione, dalla negligenza di quella. Cosa a provarsi necessarissima, oggidì che da taluni si suole tacciar di prosaico quanto alla Storia appartiene.

E incominciando dalla importanza storica del soggetto, ognun vede quant'abbia in sè di fecondo la rovina della *più potente e più illustre fra le famiglie dell'Alemagna* (2), la morte d'un re dagli stessi suoi nemici lodato per grandi qualità di animo e di mente: una spedizione che " portò ,, la cagione non pur di tanti travagli e desolazioni alla

(1) Godiamo, anche in questo, di rincontrarci nell'opinione di uno scrittore, di cui lo stile, l'ingegno, le intenzioni danno grandemente a sperare all'Italia. Riporteremo le sue stesse parole. *Indicatore Genovese*, Num. 14, pag. 56.

" *O giovine!* tu hai *possanza* d'immaginazione, e di cuore, e di mente. A te la Natura concesse un'anima che trasvola fervida sul creato, e non ha *d'uopo* per esistere vigorosamente, che di ricoucentrarsi in sè stessa: ma tu non *obbliare* i fratelli; non offuscare queste tue doti colla nube della disperazione, perch'essa fa del creato un deserto. Tu sei nato a sentire e *pingere* sovranamente l'amore, la natura, la compassione: il tuo genio può farsi eccitatore di generosi pensieri: ma la compassione, la natura e l'amore appaiono *sterili e secchi* fantasmi all'uomo che ha detto: io dispero. Nè tu hai tanto *ingoiato* del calice della vita, da poter esser convinto che non vi rimane per te *una goccia di balsamo*: nè tutti gli uomini son maligni ed iniqui; bensì molti son traviati; — miseri tutti. Da te l'Italia è in diritto di attender molto. E scrivi: spira vita alla *polve*: *snuda* la viltà del delitto; colpisci con quadri di terrore i fiacchi, a'quali il rimprovero è poco. Ma ricordati che il fine d'ogni scrittore è d'illuminar commovendo; e che ogni scossa è soverchia, *dove* non riveli un profondo vero; inutile ogni quadro, se dal fondo non penetri il raggio della speranza ,,.

(2) Sismondi, Cap. XVIII.

„ casa stessa d' Angiò, ma anche tante spese, tante inu- „ tili spedizioni alla corte di Francia; la quale per lo „ corso di più secoli si vide impegnata perciò a sostenere „ molte difficili guerre, le quali le riuscirono sempre con „ infelice successo (3) „: una rivoluzione infine, che, al dir del Sismondi, " decise il destino di tutte quasi le „ italiane repubbliche (4) „. Così l' attento osservatore, della invasione di Carlo d' Angiò può conoscere, in tutti i secoli fino al nostro, continui e memorandi gli effetti. Quel guanto che l' ultimo rampollo della casa di Svevia gettò dal patibolo al popolo radunato (5), non era già solo un guanto di sfida contro la prepotenza francese; non un' investitura concessa agli eredi d' Aragona; era una cessione ben più legittima e ben più sacra fatta dei sovrani diritti al popolo istesso.

X. Ma entrando nell'esame de'fatti, dirò che Manfredi c'è dall'A. dipinto assai più scellerato che la storica imparzialità non comporti. Lascio stare che d'un parricida, d'un fratricida, d'un ribaldo simile le sventure non possono sinceramente commovere; o se commovono, com'è veramente, gli è un abuso dell'arte: dico che al Poeta conveniva non adottare tutte le tradizioni, dai Guelfi nemici della casa di Svevia diffuse, e dalla testimonianza dei contemporanei non ben comprovate. Io so bene che certe atrocità, quantunque verissime, la storia contemporanea può, per molte ragioni, talvolta tacere: ma quì si tratta d'accusare un Re, per natura benigno, affabile, gioviale, per educazione coltissimo, valoroso per indole (6), di molti ed enormi delitti. L'A. ci presenta Manfredi, uccisore del padre Federigo, del fratello Corrado, insidiatore alla vita di Corradino nipote, pur per la smania del regno. Io non so perchè non abbia egli adottate quell' altre tradizioni ancora, che lo vogliono uccisore di Rinaldo d' Este, mandato a Corrado in ostag-

(3) Giannone, XIX. 1.

(4) Loc. cit.

(5) Muratori. Ann.

(6) Il Ricobaldi dice, ed altri dopo lui dice, che lo paragonavano a Tito.

gio (7). A questo modo io so bene che l'A. avrà diritto a declamare contro l'umana malvagità : poichè ci dipinge gli uomini tanto malvagi , quanto alla malignità de' loro nemici è giovato spacciarli.

Il Malaspina afferma Manfredi reo di parricidio, *a fine d'avere il tesoro di Federigo suo padre, e la signoria del regno* (8) : il Villani ripete ch' e' lo uccise *con uno primaccio che a Federigo puose in sulla bocca* (9). L'anonimo della Storia Vaticana conferma che *cossino supposito faciei, eum suffocavit, et mortuus est* (10). Altri storici posteriori ripetono la cosa stessa; e, ciò che più dà a dubitare, con le stesse parole : altri l'annunziano come un semplice sospetto , una voce (11). Altri parlano della morte , e non toccano di veleno : e tra questi , cosa notabile , ci ha de'Guelfi (12). Così nella Cronaca d'un Padovano si dice: *descendit ad inferos, nihil secum deferens nisi sacculum peccatorum*: e nulla più. Il Ricobaldi lo fa morto di malattia : lo Stella, negli annali genovesi, tace fin del sospetto (13). Così il Caffari (14); così la Cronaca Piacentina (15); così la storia di Chiusi (16) . Una Cronaca Siciliana , invece di dire che Manfredi soffocò Federigo , dice che , morto Federigo , *Ecclesia suffocavit sibi regnum* (17) : frase che sarà esagerata; ma che, in tante esagerazioni dall' una parte e dall' altra , è necessario notare. Il buon Muratori protesta " di non saper che si credere a quegli storici che

(7) Bossi , Storia d' Italia. L. VII.

(8) Cap. 43.

(9) Lib. VII. Cap. 45.

(10) Muratori , Scr. R. I. T. 8, p. 780.

(11) Muratori , T. XI. Hist. Ecc. Lucens. L. XXII. Cap. 9. — T. XXIII. Cron. di Paolo di Piero. — Tom. 8. Vit. Ricciard. Com. — T. IX. Chron. F. Pip. — Chron. Parm.

(12) Vit. Rom. Pont. Murat. T. III. P. I, p. 592. P. II, p. 404.— Andrea Dand. Muratori , T. XI. — Chron. Ast. Murat. T. XV.

(13) Ivi T. 17.

(14) T. 16.

(15) Ivi.

(16) T. 23.

(17) T. 10.

„ niuna misura ebbero negli odii e nelle passioni , nè si „ studiavano di depurar la verità dalle dicerie del vol- „ go (18) „. E soggiunge: “ niuno degli autori più antichi „ ne parla : nè è punto ciò verisimile, perchè Federigo „ aveva de' figliuoli legittimi chiamati al regno : nè Man- „ fredi vi potea allora aspirare (19) „.

Lo Spinelli narra semplicemente così : “ Alli 29 no- „ vembre si è saputa la novella che l'Imperatore sta ma- „ lato. Allo primo di dicembre quelli che passaro per Io- „ venazzo , dissero che l'Imperatore sta malissimo. Alli 9 „ si sparse fama che era fora di pericolo : alli 13, che fu „ lo dì di S. Lucia, morì: e la sera innanzi avea mangiato „ certe pera collo zuccaro; e disse che la mattina si vo- „ leva levare „. — Da questa narrazione può imaginarsi che Manfredi l'abbia strozzato la notte, acciocchè più non guarisse , nè si levasse : ma non lo si può nè dedurre, e nemmen sospettare. Si può sospettare che Manfredi agognasse ai tesori del regno ; molto più quando si pensa che dei tesori raccolti da' popoli pel matrimonio della sua *buona Costanza* (20), *egli se ne avanzao chiù della mitate* (21) : ma questo stesso non era avarizia , se crediamo a Benvenuto, che chiama Manfredi liberalissimo (22). E poi, dal desiderar le ricchezze all' uccidere il padre per amore di quelle, non è picciolo il passo. Si può sospettare ancora, e con più probabilità , che l'ambizione del regno lo accecasse; che , ucciso Federigo , egli credesse il trono già suo , perchè già creato Balio del regno dal padre , perchè

(18) Annali.

(19) A comprovare ciò che afferma il Muratori della credula e infedele parzialità degli Storici di quel tempo , giova il passo del guelfo Saba Malaspina, il qual promette di narrare, *vera, vel similia quae aut vidi, vel videre potui, vel audivi.*— Non sia maraviglia, se in questa disamina io cito cronisti molto posteriori a' fatti che narrano. Vedere i cronisti più lontani dagli avvenimenti , spacciarli con più asseveranza, ometterne alcuni narrati dai contemporanei , aggiungerne de' nuovi , copiarsi servilmente l'un l'altro, è, cred'io, lo spettacolo più istruttivo per la Critica storica, che offrir si possa.

(20) Dante , Purg. III.

(21) Spinelli.

(22) Comm. al Purg. C. III.

Corrado era lontano, Arrigo giovinetto, ed Enzo prigione: ma questi non son che sospetti. Il Iamsilla, grande ammirator di Manfredi, che la illegittimità di lui nobilita col paragone d'Isacco e di Davide, figli minori e pur preferiti al primogenito, dice di lui che *paternae philosophiae inhaerebat* (23): e qual fosse la filosofia di Federigo II, Dante lo sa, il ghibellino Dante, che lo caccia tra gl'increduli laggiù nell'Inferno (24).

Questa digressione non ci spiace aver fatta, pur per mostrare come ne'più grandi avvenimenti de'regni, la Critica storica si trovi spesso ristretta alla sapienza del dubbio; come quel cieco ardimento di molti Storici passati, anche celebri, di tutto affermare asseverantemente, senza pur pesare gli argomenti della probabilità contraria, conduce al sistematico, all'esagerato, ed al falso, nella erudizione, nella morale, nella politica, in tutto. Non è questa l'accusa ch'io voglia diretta al Poeta nostro, il quale dovea necessariamente tra le due probabilità sceglierne una, e afferrarla con tutta la tenacità della fantasia: la censura ch' io intendo a lui potersi dirigere, si rileverà dal seguito di questa disamina.

XI. Morto Federigo, e lasciato Corrado erede, questi viene di Germania al possesso: dopo pochi anni muore. Il Villani dice che il fratello Manfredi lo fece *da' medici fisiziani avvelenare in uno cristèo* (25). Saba Malaspina aggiunge, che nel cristèo entrava polvere di diamante, e scamonea: *scamonea enim* (che ne direbbe il Le-Roy?) *consumit omne quod tangit* (26). Altri dice che questa polvere e'gliene desse a bere (27): altri parlano di veleno

(23) Scr. R. I. Murat. T. VIII.

(24) Inf. X.

(25) C. 44.

(26) Saba Malas. l. 3.

(27) Nel Mem. Pot. Reg. Murat. Sc. R. It. T. 8. c'è una frase ambigua che accresce l'impaccio: "Clystere, quod a medicis iudicabatur fieri ad „ salutem, veneno immisso, *intulit sibi mortem* „. Nelle Vit. Rom. Pont. Murat. T. III, P. I, p. 592 si ripete: *intulit sibi mortem*.

seccamente (28): e ne parlano come di voce sparsa: altri aggiungono, sparsa da' malevoli (29): altri lo vogliono avvelenato due volte; la prima in un cristèo, e perchè questo non operava, che Manfredi gli desse *flasconem vini* (30). Altri afferma che l' avvelenamento seguisse per opera di Gio. Moro (31); mentre, come osserva il Bossi (32), tra le lettere di Pier delle Vigne, havven' una di Manfredi, scritta, vivente ancora Federigo, ove parla della morte di questo Giovanni. Il Giannone dice che Corrado lasciò Manfredi Balio del regno: e quando ciò fosse vero, pare ch' e' non l' avrebbe fatto, se avesse creduto Manfredi cagion di sua morte. E aveva tempo d'accorgersene: giacchè la sua malattia durò cinque giorni. Questo dice lo Spinelli: altri poi conferma il sospetto di G. Villani (33). Ma l' argomento toccato non regge, poichè, secondo il Iamsilla, il Balio fu il tedesco Bertoldo. In tanta contradizione, io non trovo argomento da combattere con evidenza il sospetto, ma non trovo nemmen fondamenti da renderlo certo. Sappiamo che Corrado s'era già inimicato con Manfredi: sappiamo che, intanto che Corrado alienava da sè gli animi de' sudditi, questi *con astuzia grandissima si cattivava i baroni ed i popoli* (34). Che Manfredi fosse un po' di carattere subdolo, il provano le ingenue parole del buon Giornalista da Giovenazzo: " Et se dice per Napole " che lo Prencipe de Taranto dà uno colpo allo cerchio, " e'n autro allo tompagno, e secretamente consiglia i Tudischi che non s'accordino ". Ciò posto, potrebb'essere che Manfredi aspettasse d' avvelenare Corrado, quando questi avesse già soggiogati i ribelli (35); avesse già resi

(28) Ricobaldo. Ferreto.

(29) Iamsilla.

(30) Hist. Ecc. Lucens. Murat. T. XI.

(31) Muratori, Annali.

(32) T. XV, p. 219.

(33) Anonimo nel Murat. Sc. R. I. T. XIV, p. 257.

(34) Giannone.

(35) Corrado scese in Italia nel 1251, e morì nel 1254.

i sudditi avversi a sè, e avesse a lui preparato un regno più desiderato e men torbido. Ma chi non vede che cotesto meditare così da lontano i delitti, par cosa appena comportabile al più abbietto degli scellerati, non che a principe sì valoroso e gentile? Tuttavia c'è gran dubbio. Abbiamo gli Annali di Milano (36), la Cronaca parmigiana (37), la storia del Dandolo (38); che espongono i sospetti del parricidio, e del fratricidio non toccano. La Cronaca d'Este (39) e di Corrado e di Federigo nulla incolpa Manfredi; sebben guelfa: e così la Bresciana del Malvezzi (40), così la Senese (41). Ma la storia di Chiusi (42), la Cronaca Piacentina (43), la Sicula (44), cosa singolarissima, del parricidio tacciono, e solo del fratricidio lo aggravano. Si vede chiaro che secondo i varii luoghi, i tempi, i partiti, variavano le tradizioni e la fama di avvenimenti che su tutta Italia distesero le lor conseguenze.

XII. Quanto a Corradino, figliuol di Corrado, rimasto in Germania, il Villani narra che Manfredi mandò ambasciatori per avvelenarlo; che tra i doni *furono dei confetti di Puglia avvelenati* (45); che la madre, temendone, presentò loro, invece di Corradino, un altro fanciullo, e che *quello fanciullo, prendendone, tosto morì*. Il Muratori con una sdegnosa trasposizione Alfieriana, risponde: *le credo io favole* (46). Quel Manfredi che, credend' anche alle premesse, seppe indugiare quattr' anni la morte di Corrado, sarebbe poi stato sì malaccorto da far *tosto* morire con *confetti avvelenati* un fanciullo, che ancora non

(36) Murat. R. St. T. XVI.
(37) Ivi, T. IX.
(38) T. XI.
(39) T. XIV.
(40) Ivi.
(41) Ivi.
(42) T. XXIII.
(43) T. XVI.
(44) T. X.
(45) Cap. 45.
(46) Annali.

gli poteva per lungo tempo dar ombra? E di tanto delitto non sarebbe stata in Germania, in Italia ben più chiara la fama? E l'avrebb'egli affidato agli ambasciadori? E si sarebb'egli servito di confetti? Come poi, se ciò fosse stato, Corradino con la madre avrebbe osato di venire in Sicilia, e affidare la propria vita a tal uomo? Questa venuta, lo Spinelli l'attesta, contemporaneo a Manfredi; ben più degno di fede che il Villani, per la naturale ingenuità de' suoi racconti, e per quella imparzialità tanto più preziosa quanto par più scipita. Ben aggiunge egli, che Manfredi volea persuadere la madre a lasciare il fanciullo in Sicilia, dicendo: " che la gente di sua signoria ,, non averiano comportato di fare chiù signorejare la ,, natione Tudischa; che la sua madre faria assai buono ,, a mandarelo a cressere a quà, ed a pigliare i costumi ,, italiani (47). ,, Proposizione che può far sospettare un poco delle intenzioni di Manfredi: ma può anche tenersi come prova di grande saggezza piuttosto che di perfida slealtà. Perchè veramente la buona politica insegna non a trasportare nel vinto i costumi del vincitore, di colpo; m' anzi adattare il governo, quanto meglio è possibile, all'indole e a' bisogni de'sudditi. Sospetto sarebbe quell'invito di Manfredi, se fosse certo che nel 1257 egli avesse della nuova moglie figliuoli; cosa che la storia non dice, perchè l'età del bambino di Sibilla non è, ch' io sappia, indicata. Aggiungi che gli Storici, ed anche de' più nemici a Manfredi, non l'accusano se non d'aver fatto diffondere la bugiarda fama della morte di Corradino in Germania, per farsi coronare egli re di Sicilia (48): cosa, a dir vero, probabile: e quasi confermata dalla testimonianza stessa del ghibellino Iamsilla, che narra, a quella nuova essere tutti accorsi i Grandi del regno, e i primati del clero, pregandolo che volesse accettare il reame.

XIII. Tutti e tre questi delitti, il Sismondi li tiene

(47) Febbraio del 1256, ch' è il 57.
(48) Mem. Pot. Reg. — Sab. Malasp. — Ricobaldi.

inverisimili (49). Gli scrittori ghibellini i quali, al dire del Muratori (50), *ipsos, homines fortassis luscos, ab ea tantum parte inspiciendos exhibent, quà oculus ipsis vigebat*, ne tacciono. Questo silenzio potrebbe indicare o che al tempo loro la fama di tali atrocità non si fosse diffusa, o che volessero dissimulare una verità dispiacevole. Io non credo nè l' uno nè l' altro: ma credo che, se quelle dicerie avessero avuta sembianza di vero, sarebbe stato loro interesse il confutarle o con lunghi argomenti, od almeno con una parola di spregio: poichè il tacerne era, in quel caso, il medesimo che confermarle. Lo Spinelli racconta che nel novembre del 1256, " si bandìo a Barletta ,, indulto generale a tutti e qualsivoglia forusciti de lo ,, reame; ma poco persone di conto se ne fidaro, perchè ,, da tutti chilli ch' erano fora del regno non se ne tornao nullo, eccetto che M. Pauluccio della Marra ,,. Questa diffidenza può dar mala opinione della lealtà di Manfredi: ma chi non sa come gli uomini spesso diffidino a torto?

Venendo al n. Poeta, dalle cose dette s' intende come la sua predilezione per quanto la Cronaca ha di più vergognoso alla natura umana, lo trasse ad abbracciare tutte le tradizioni de' Guelfi, contrarie all' onore del bennato Manfredi (51); e alla buona fama che di lui corse per Italia e fuori. Se si trattasse d'un solo delitto, e commesso nell'impeto d'una passione non vile, sarebbe, al paragone, ben picciola la licenza: ma di tre delitti si tratta, e meditati con tanta freddezza e profondità di sceleraggine; e repugnanti al carattere dell' eroe. Nè questa violazione della storica verità noi l' avremmo notata, s' ella non fosse nel poema realmente un difetto: perchè, posta la reità di Manfredi, invece di presentarcelo come un soggetto meramente degno di compassione e di maraviglia, conveniva a que-

(49) Cap. XVIII.
(50) Pref. al Iamsilla.
(51) Dante, Volg. El.

sti due affetti frammischiare anche l'odio e il disprezzo: cosa che il Poeta non fece. Conveniva le sue sventure attribuirle non alla fatalità delle umane vicende, ma a' suoi passati delitti. Conveniva spiegare (e chi meglio di tanto ingegno il potea?) come nella vendetta s'involva talvolta la stessa innocenza; e dimostrare, come a tutti, e buoni e rei, e oppressori ed oppressi sia *provida* la sventura (52). Conveniva in fine maturare a poco a poco sotto il dolore l'anima dello scellerato, e non mostrarcelo sino alla fine disperatamente superbo, e nelle agonie della morte improvvisamente contrito. Questo può essere certamente o un miracolo della *Bontà infinita* (53), o un effetto naturalissimo della umana debolezza; non mai una di quelle commozioni che sono *naturali alle anime straordinarie.* E tale era Manfredi: e tali son l'anime degne di quell'alta poesia, che l'A. ha concepita e tentata nella sua prosa. E straordinarie sien esse; ma sieno naturali i lor movimenti. Quest'è l'inganno frequente de' mediocri: che credono di toccare il sublime, dando de' movimenti straordinarii alle anime comunali, de' straordinarii ornamenti a soggetti comuni. Il Sublime ed il Bello sta nel contrario appunto: cercar l'universale nel particolare; cogliere il naturale nel Grande, ecco lo sforzo del Genio.

Noi non neghiamo che quella figura di Manfredi, agitato da' suoi rimorsi, non sia fortemente ideata, e disegnata con efficace franchezza; ma in questa storia Manfredi non sente rimorsi che del parricidio, ch'è il più orribile delitto sì, ma non l'unico. E se all'ombra del padre avesse il Poeta dato per corteggio l'ombra degli uccisi fratelli, la pittura sarebbe stata più vera e più piena: ma tante erano le atrocità, che il Poeta non potea tutte nel suo

(52) Manzoni, Adelchi.

(53) Dante, Purg. III. ove dice: *Orribil furon li peccati miei*. Quando Dante ghibellino, e poeta, conoscitore del valor d'un vocabolo dice *orribili*, se gli ha a credere un poco. Ma questa parola non prova, a giudizio mio, un parricidio. L'Ariosto dice più chiaro: "Manfredi uccide il padre, e uccide insieme — Il suo fratel Corrado: ambi di tosco ". Il n. A. può almeno vantare molte testimonianze poetiche in favore della opinion sua: e ciò per ora gli basta.

disegno comprenderle e signoreggiarle col pensiero: ch'anzi paiono spesso sfuggirgli dinanzi: ed egli allora si ferma a riguardare in Manfredi un infelice tradito. E che il Poeta istesso non paia ben persuaso di que' tanti delitti che gl' imputa; cel mostra forse la narrazione che fa Manfredi rente del suo parricidio; dove dalla forza del talento descrittore traspare troppo sensibile l'inverisimiglianza dei sentimenti, delle parole e del fatto.

XIV. Fin qui la tradizione a qualche modo puntella il racconto del n. Poeta: ma quando veniamo alla essenza del disegno, anche quest' ombra della verità ci abbandona. Io parlo della nascita di Rogiero. È ben vero che il Villani racconta, come Manfredi " per la sua disordinata lus-,, suria, per forza aveva giaciuto colla moglie del Co. di ,, Caserta; onde questi da lui si tenea forte ontato, e ,, volle fare vendetta col tradimento (54). ,, Questo conferma il Malaspina e un anonimo del secolo del Villani (55). Ma concedendo anche, altro è che Manfredi giacesse con la moglie del Co per forza, altro è che giacesse con una vergine innamorata, la quale poi, per forza del padre, divenisse moglie del Caserta, come finge il Poeta. Nel primo caso l'odio del Caserta aveva una ragione assai forte a vendetta: nel secondo e l'odio e la vendetta tenevano assai del bestiale. Perchè, si potrebbe dimandare al Poeta, perchè mai, dopo uccisa una moglie trovata già gravida d'altri, tenerne come cosa cara e preziosa il teschio in un oratorio? Questa risoluzione d'ucciderla si può bene attribuire a un eccesso di gelosia e di dispetto: ma un eccesso così strano, bisogna prepararlo con qualche dichiarazione almeno: ciò che il Poeta non fa. Che direm poi del far nascere da Manfredi e dalla moglie del Caserta un figliuolo, e del crescerlo al parricidio? Il falso è quì chiaramente inverisimile: e questo ci giova ripetere per dimostrare come la storica verità sia al Poeta ispiratrice del Bello, e la negligenza di quella lo conduca ad errare.

(54) Lib. VII. C. 75.
(55) Murat. Script. Rer. It. T. XXI.

Senonchè la narrazione stessa del Villani e del Malaspina è smentita da una notizia che il Giannone ci dà dietro la Cronaca Bolognese, e quella di F. Pipino, e il Ricobaldi, e il Iamsilla che la ripete due volte; ed è che Federigo II da una Lanza di Lombardia ebbe due figlie, che diede mogli al Caserta ed al Cerra (56). Ciò posto, il Caserta verrebbe ad essere cognato a Manfredi; e Manfredi sarebbe giaciuto con la propria sorella: cosa che, se vera fosse, gli Storici Guelfi avrebbero certamente vantata per aggravare l'infamia del re Ghibellino.

XV. Una contraddizione mi par di notare negli Storici, venente da poca esattezza. Quà ci dipingono i Conti d'Aquino ribelli alla casa di Svevia, là sempre amici: e il Caserta ed il Cerra son detti amendue de' conti d'Aquino. Per conciliarla, forse giovava osservare che di questo casato varie erano le famiglie: ma non bastava. — Ecco i fatti. Dall' un lato nel 1252 Corrado piomba sui Conti d'Aquino (57) che avevano *alzato le bandere del Papa* e li *ruina* ed *arde* e *saccheggia quelle terre* (58) che si stendevano dal Volturno al Garigliano, e che perciò potevano aprire una comunicazione tra Capua e gli Stati del Papa (59). — Dall'altro, Federigo II scrive (60) al Co. della Cerra per consolarlo della perdita d'un figliuolo, e al Caserta per la morte d'un fratello Vescovo. Nel 1251 il Caserta va a Napoli, e " li Napoletani li dicono a lettere „ di marzapano che loro sono sfastiditi di stare tanti anni „ interdicti e scomunicati „. Quell'anno stesso il Caserta va " con M. Stefano d'Evoli a Capua per farsi dare l'obe„ dienza da'Capuani, ed altrettanto li fo risposto da'Ca„ puani „. Alli 24 de Febbrajo del 1254 " fu fatto par„ liamento; e lo Co. di Caserta propose che dessero allo

(56) Lib. XVII.
(57) Muratori e Giannone.
(58) Spinelli e Iamsilla.
(59) Sismondi.
(60) Lett. di Pier delle Vigne, L. IV.

„ Re 30,000 onze d'oro (61). „ Poco innanzi Manfredi s' era ricovrato in casa del *Cognato* Co. della Cerra (62); e, creato Papa Alessandro IV, il Cerra venne a consigliare Manfredi che andasse a vederlo (63). Nel 1257 il Caserta è vicerè di Napoli (64). Nel Giugno del 58 " lo re cadde „ ammalato a Caserta, e stette infine di morte (65) „. Nel settembre dell'anno stesso trovo esser venuto " un M. Ri- „ naldo *da Aquino*, detto della Crosta, Iustiziere in terra „ di Bari e terra d'Otranto, lo quale non era stato mai „ ad altra giustizieria (66). „ Nel 1262 agli undici di settembre si tiene un parlamento, al quale assiste il Co. di Caserta di *casa di Aquino*, con un *Pandolfo* d'Aquino (67). Finalmente tanto opera questo Caserta per Manfredi, che noi lo troviamo trattare in nome del re con quei sudditi che non volevano andar contro il papa, e commutare il sussidio militare in denaro (68). Dopo tutto questo miscuglio di Caserta e di Cerra, e di casa d'Aquino amica e nemica della casa di Svevia, un altro passo dello Spinelli finisce con imbrogliare ogni cosa. " Nel 1265, dice „ egli, il dì di S. Mattia, il re Carlo fo alloggiato alla „ Cerra, ch'è del Co. di Caserta di casa d'Aquino „.

Le contraddizioni notate paiono, è vero, poco importanti alla storia; ma un attento osservatore potrebbe all'incontro mostrare come dall'amicizia o dall'inimicizia della casa d'Aquino prenda un nuovo aspetto tutta la storia di Manfredi; come le variazioni della lealtà di que'Conti, oltre al versare gran luce sopra i fatti del tempo, che altrimenti rimangono oscuri, sieno di per sè stesse feconde di ottime conseguenze. Ciò che dalla confusione de'citati passi

(61) Spinelli.
(62) Giannone, Lib. XVIII, C. II, p. 3. e il Iamsilla a lungo.
(63) Giann. Ivi, p. 4.
(64) Spinelli, Script. Rer. It. T. VII, p. 1089.
(65) Ivi, p. 1092.
(66) Ivi.
(67) Idem.
(68) Idem.

crediamo poter raccogliere si è. I.° Che antica era l'amicizia, qual può essere tra sovrano straniero e suddito potente, della casa d'Aquino con quella di Svevia. II.° Che parte di loro soltanto si ribellarono, morto Federigo; e passarono dal partito del Papa, ma che fra questi il Caserta non era. III.° Che il giustiziere di Bari per la prima volta impiegato nel 58, era forse delle famiglie ribelli, le cui terre Corrado arse e saccheggiò. IV° Che Manfredi, il qual sapeva conciliarsi i baroni da Corrado irritati, avrà ben tosto stretta amicizia anche con queste famiglie ribelli. V.° Che il tradimento del Caserta si deve riportare o al passaggio del Garigliano o alla finale battaglia della Grandella. Non paia strano s'io pongo l'uno o l'altro, perchè, se ascoltiamo il Sismondi, il Caserta ed il Cerra, combatterono alla Grandella. E par che l'attesti un Anonimo del secolo XIII, quando dice vagamente che Manfredi fu vinto, *proditione Comitis de Caserto, et Thommasii Comitis de Aquino* (69): e più chiaramente il Ricobaldo, e la Cronaca di Fra Pipino, e la Cronaca Bolognese. Ma la opinione più adottata si è che il Caserta abbia lasciato il passo del Garigliano, e così si sia dichiarato nemico a Manfredi (70). Questa opinione pare anche confermata dal vedere i Francesi tosto prendere Aquino (71); e dal trovare il Caserta nel campo di Carlo quando vi fu portato il cadavere di Manfredi (72). Se non che potrebb'essere che quest'infelice monarca si lasciasse ancora ingannare riguardo al primo tradimento del Garigliano; e che il Caserta, per tradirlo di nuovo e rovinarlo affatto, venisse alla battaglia della Grandella a far le viste di combattere contro Carlo. Questi dubbi giova molto proporli, perchè c'insegnano quanto poco sappiam noi del passato. E per assennarci di ciò che valga l'autorità degli

(69) Muratori, Sc. R. It. T....

(70) Ricordano Malaspina C. 179. Saba Malaspina III. — Ferretti Lib. I.— Chron. Var. Pis. Murat. T. VI. — Cron. Pis. del Marangone. Murat. T. XXIII.

(71) Giannone.

(72) Varii.

Storici di quel tempo, basta notare come fra tanti che ammettono il passo del Garigliano abbandonato per tradimento, altri, e posteriori di tempo, ardiscono affermare che il passo fu preso per forza (73), *per violentiam belli* (74), *per vim* (75), alcuni, di più per miracolo.

XVI. Venendo al Poeta n.; osserveremo che finattanto che egli ci dipinge il Caserta ed il Cerra come due traditori, quali la Storia li dà, egli è mirabile. Quindi sovrane le due scene della congiura, sovrana la narrazione del tradimento al Garigliano, bellissimo il dialogo dei due vili col Re; e la timidità di quel Cerra che si vede scoperto, egregiamente descritta. Ma quando si tocca in sul falso, quando per ragione del tradimento si dà la nascita di Rogiero, allora tutto è forzato, e freddo per soverchio calore. Tutti i progetti del Cerra sulla vendetta, tutte le smanie del Caserta, e le ingiurie loro reciproche, e quel pugnale conficcato in cuore al moribondo, e quel Caserta travestito da frate che va sul campo a veder morire Manfredi, sono inverisimiglianze che non commovono punto. Nella scena della congiura, quel tocco che dà uno de' congiurati al Caserta, *delle mogli tradite*, è tanto efficace, perchè poggia su cosa dall'Autore tenuta per vera. La scena del Lancia col Caserta al Garigliano è tanto maestrevolmente tracciata, perchè par quasi il commento di quelle parole del Giannone... " con alcune scuse si ritirò... " Il Co. Giordano stupisce al tradimento, e torna indietro ... ,, (76). Insomma, dove il Poeta s'attiene alla storia, quivi è veramente Poeta, quivi è creatore. Chè la più difficile delle creazioni è il concepire le cose quali elle sono; e da pochi dati, da poche apparenze, dedurre l'intero, ed il fondo de' fatti. Quanto all' inventar cose simili al vero, nulla è più facile, nulla più inutile al grande scopo

(73) Cron. Bolognese.
(74) Lucens. Hist. Eccl.
(75) Cron. Moden. Murat. T. XV.
(76) Giannone, Lib. XIX. Cap. III.

d' ogni arte, ch' è il più alto diletto, quel diletto cioè che si liba dal Bene.

XVII. Non posso lasciare que' due traditori senza toccare anche un poco di quella invenzione di Rogiero, il cui nome stesso all'A. n., diligentissimo raccoglitore e potente fecondatore de' germi storici, venne forse suggerito da quel Rogiero Stellato, che lo Spinelli attesta aver giostrato nel torneo del 1259, quando il Poeta immagina che il suo eroe invaghisse più che mai della figlia del Re (77). Lasciando stare l' inconvenienza di questo amore tra due fratelli, ch' è ormai troppo vieta fantasia di romanzo; dico che Manfredi, non aveva il tempo di procrear tanti figli. Il Iamsilla gli dà diciott' anni alla morte di Federigo suo padre, ch' è il decembre del 1250. Il Poeta dà vent'anni a Rogiero nel 1264. Manfredi dunque aveva quattordici anni quand' ha generato Rogiero. Ma checchè sia di ciò, è egli verisimile che Manfredi non si accorgesse della morte data all' amante sua, specialmente dopo le follie del Caserta; e non volesse risapere del figlio, e tenesse il Caserta con sè come amico, e questi, furibondo com'era, soffrisse d' essergli per tanti anni ministro senza pure il conforto della vendetta, ch' e' non sapea prepararsi dal Cerra? Un'altra inverisimiglianza, e più materiale, perchè fondata sulla Cronologia, si è l' amore di Yole. Degli Storici talun dice che Manfredi della seconda sua moglie Sibilla (che il Poeta cangiò in Elena, perch' Elena la chiamano alcuni (78)), ebbe un figlio; altri una figlia; altri una figlia ed un figlio. Ora, se del 1250 Manfredi non aveva che diciott' anni, e diamgliene pure anche venti, come mai nel 1264 avrebb'egli potuto dalla seconda sua moglie avere una figlia già da marito.

Questa difficoltà ne solleva un' altra più grave. La Storia narra che dalla march. di Saluzzo, sua prima moglie, Manfredi ebbe una figlia, sposata poi nel 1258 a quel d' Aragona. Or s' è vero che del 1250 Manfredi non aveva

(77) VI. C. II.
(78) Anonimo, nel Murat.

che diciott' anni, convien dunque dire che egli di quattordici anni generasse Costanza, e che costei si sposasse di dodici (79). Non so che gli Storici abbiano mai pensato a questa difficoltà; la qual però si concilia, dando a Manfredi qualch' anno di più, dono facile a consentirsi. Ma giova intanto notare queste minute oscurità della Storia; le quali sui fatti e sulle cagioni de' fatti più rilevanti diffondono un dubbio che può sovente aprir gli occhi a più certa e più splendida luce.

Ed ecco come il contraddire alla storia conduce l'ingegno creatore a inverisimiglianze di azioni, d'affetti, e di caratteri, delle quali non si sa la cagione dai più, ma si sente l'effetto. Io per me non credo punto necessario al romanziere o al poeta il partirsi dalla storia per cercar la bellezza: credo anzi che un forte ingegno qual'è l'A. n., il di cui lavoro io riguardo con sincera riverenza, potrebbe con soli i dati della storia, senza nulla inventare fuorchè il necessario al complemento di quelli, creare un poema di sublime e profonda bellezza.

K. X. Y.

(79) A ogni modo la Storia ci dà Manfredi maritato a Beatrice prima ch' egli abbia il tempo d' impregnare la Spina con promessa di farsela moglie.

---

*Viaggio in Savoja di* Davide Bertolotti. *Torino, Favale* 1828, *tomi* 2 *in* 8.°

Il viaggiatore, che valicando l' Alpi traversa la lunga fossa della Morienna, contristato dal trovarsi per tante miglia in fondo ad ime valli, fasciate quinci e quindi da strani e ripidi balzi, i quali non concedono al suo sguardo di spaziare oltre una ristretta parte di cielo, appena arrestasi a riguardare le maravigliose opere d' una strada, che, senza quella del Sempione, sarebbe la incomparabile nel mondo, od a contemplare i grandi lineamenti della natura, sublime anche in quella selvatichezza ed in que' fierissimi orrori. Ansioso di svellersi da una contrada, di cui ha concetto sì lugubre idea, egli dall' alto del suo carro

appena volge frettolosi sguardi sovra le aperte e fertili piagge, per mezzo le quali si spazia l'Isera: nè i bei colli ed i bei piani di Ciamberì valgono a rallentare il suo corso. A talchè nello sboccare dalla grotta famosa (delle Scale), gli sembra respirare con più agio, mirando le spaziose valli di Francia. Egli non ragiona della Savoja dappoi, se non per dirla un paese *vuoto — d'ogni giocondità, d'ogni orror pieno*. Le difformità, che ne'bassi lidi della Morienna affliggono *gli abitator della misera valle*, e gli accattoni, che lo hanno assediato da Ciamberì fino al colmo del monte, lo traggono a credere d'aver lasciato dopo le spalle la regione della miseria, la sede del tralignamento della specie umana. Cotale è il giudizio, che della Savoja per lo più arrecano que' che non ne hanno veduto per intero se non la più rupinosa e disgraziata provincia. Poniamo a rincontro a queste fallaci illusioni un quadro più vero, ec. ec.

Queste parole, con cui l'autore del viaggio comincia la sua prefazione o piuttosto descrizion generale della Savoja, indicano abbastanza lo scopo e l'opportunità del viaggio medesimo. Esso è scritto in forma epistolare (71 lettere con alcune aggiunte) e può dividersi in cinque parti, corrispondenti alle cinque principali provincie del paese onde prende il nome, la Tarantasia, cioè, il Genevese, il Fossignì, il Ciablese e la Savoja propria. Le tre ultime fra queste provincie, e in ispecie il Fossignì e il Ciablese, che in qualche itinerario si annoverano fra le rarità della Svizzera, sono le più conosciute. Le due prime lo sono assai meno; ed io, volendo con qualche estratto dar idea del viaggio, non posso far meglio che scegliere a quest' uopo le lettere che riguardano o l' una o l' altra. Anzi, come quelle che riguardano la più ampia e più varia di esse, il Genevese, non sono meno di 27; mi è quasi forza attenermi alle altre, in cui si parla della Tarantasia e de' luoghi adiacenti, cioè alle prime 16, le quali mi permettono di conciliare con qualche soddisfazione de'lettori la compitezza e la brevità.

Le prime due lettere, l'una intitolata Passaggio del piccolo S. Bernardo e l'altra Vie Romane, ch'è una specie d'annotazione erudita all'antecedente, servono d'introduzione a quelle che seguono. L'autore (lettera prima)

sale il piccolo S. Bernardo sullo spuntare d'un bel giorno d'estate del 1827. Descrive, com'è naturale, il risvegliarsi della natura fra quelle balze per lui nuove; il magnifico spettacolo del Montebianco percosso da'primi raggi solari, e da lui vagheggiato in distanza; gli avvolgimenti della Dora, di cui segue il corso fino alla Tuile, ultimo villaggio del ducato d'Aosta. Alla Tuile, ove la valle si allarga, vede a manca il gran ghiacciaio di Ruitors " d' onde in dieci ore d' aspro viaggio si può calare in Piemonte "; a destra i vestigi del campo del principe Tommaso " ove le milizie piemontesi si alloggiarono di nuovo nelle guerre della prima confederazione ", e spingendo lo sguardo su per le alture scorge altri vestigi che gli fanno esclamar con dolore il *quae caret terra cruore nostro*? Alla Tuile, lasciata a manca la Dora, sale per una costa dura e selvaggia sino al ponte di Serrano " sovrapposto a un torrente, di cui a fatica si scorgono le acque in fondo all'abisso " ed indi al passo del piccolo S. Bernardo, ove rammenta ciò che di simile ha già trovato in cima ad altre alpi.

Quella del piccolo S. Bernardo è abbellita da un laghetto e da una colonna, sopra la quale si direbbe che il Tempo siede coll' ale tarpate. La innalzarono gli antichissimi incoli di questi monti al Dio Pen, celtica voce significante l' altissimo: egli regnava sopra il cielo e la terra, e gli erano sacre le cime supreme. I Romani dedicarono questa colonna a Giove, e ne locarono in cima il simulacro. Essa dipartiva i Centroni dai Salassi, com'ora diparte gli abitatori della Tarantasia da quelli della Valle d'Aosta. Appresso la colonna avvi un circolo di pietre affatto regolare e forse di cento piedi di diametro. Il popolo lo addimanda il cerchio d'Annibale, e raccontasi ch' ivi sedessero i suoi capitani a consiglio. Sono verosimilmente gli avanzi d'un tempio druidico, alla foggia di que' che ancora si scontrano nell' isole settentrionali. La strada vi passa per entro, ne se n' avvede chi non ne ha anteriore contezza.

Sulla cima, di cui si parla, fu già un ospizio de'monaci di S. Bernardo, poi de' cavalieri de' SS. Maurizio e Lazzaro, ed ora è un albergatore mantenutovi dal re per

comodo specialmente degli alloggiamenti militari. Prima che l' arte moderna avesse aperte nell' alpi mirabili vie, il passaggio del piccolo S. Bernardo potea veramente dirsi il più comodo fra tutti gli alpini. Ancor più comodo sicuramente era in antico, poi che Augusto, " volendo alfin porre stabile freno ai Salassi e ai Centroni che sempre risorgevano all' armi, aprì una via militare degna de' signori del mondo, la quale per l'Alpi Graje metteva dalla Gallia Cisalpina nella Narbonese „ e di cui sussistono i vestigi nella Valle d' Aosta. Il nome dell' Alpi Graje conduce l' autore a parlar in nota e di esse e delle Cozie, e delle Pennine, e delle Rezie, e delle Marittime, ec. La rimembranza delle guerre antiche lo induce a ricordar di nuovo quella del 1630, e i prodigi di valore allora operati fra i dirupi del monte, ch' ei ci descrive, ma appena accennati dalla storia, ond' egli asclama: *nostra sventura è ben che qui s' impieghi — tanto valor dove silenzio il copra.*

Guardando dall' alto del giogo ad austroponente inver la Tarantasia appaiono sopra ad un monte (il Vallesano) rovine di fortificazioni, le più alte per avventura che gli uomini abbiano erette nel mondo antico. Sono esse le rovine d' un ridotto alzato dalle genti del re. Lo espugnarono per assalto i Francesi, mentre la neve che cadeva a grandi fiocche ed una spaventosa bufera cospiravano ad indurre ne' difensori una funesta idea di securtà, avvalorata dall' altezza e ripidezza del luogo, attorniato da orribili precipizi. Se poi il viaggiatore poggia in cima a quel monte, un' ampia e bella veduta gli fa obliare *la noia e'l mal della passata via.* A settentrione egli mira dinanzi a sè il Monte Bianco, *che il ciel sembra tener sopra le spalle*, ed è circondato da balzi sembianti a piramidi, da' quali si digradano argentati ghiacciai. A mezzo giorno lo sguardo si adima sopra la valle d' Isera, dal monte ove nasce questo fiume fino ai dintorni di Moutiers; ovveramente sollevando si spazia *tra le perpetue nevi e'l ghiaccio ignavo* de'monti che gli sorgono allato. Che s' egli aggiunge l' asprissimo cocuzzolo, detto il Belvedere, scopre eziandio gl' immensi ghiacciai che declinano verso la valle d' Aosta.

La discesa del piccolo S. Bernardo, spiacevole allo sguardo ed al piede, non ha però " nè cattivi passi, nè

rupi imminenti, nè alcuno di quei sublimi orrori, che commovono la fantasia „. Seguitando a scendere si giugne ad una bandita, ed indi a verdissimi prati discorsi da limpid' acque che rinfrescano e rallegrano il viandante affaticato, il qual pure si conforta inviando lo sguardo sopra una doppia fila di monti ammantati di alberi, che sovrasta ad un' ampia e lunga valle, per la quale drizza il suo corso l' Isera.

Tutto qui parla del passaggio d' Annibale per l'Alpe Graje.

Il sentiero, segnato in alto sulla pendice di rincontro a quella per cui passa il cammino, nomasi la strada d' Annibale. Scendendo dal villaggio di S. Germano a quello di Seez di qua dal ponte del torrente Reclus, il quale precipita in cupo letto tra scogli, mirasi una roccia di gesso bianchiccio, presso la quale vuolsi che il gran nemico di Roma accampasse una notte con parte del suo esercito. I dotti del paese scorgono in essa quella rupe bianca, di cui Polibio favella.

Nella lettera, che segue, l' autore parla di nuovo eruditamente della via romana accennata più sopra, quella cioè che passava per la Tarantasia; ed indi d' un' altra che dalla Tarantasia menava a Ginevra. Questa lettera racchiude due tabelle, che segnano le distanze e le stazioni delle due strade secondo gl'itinerari antichi (quello d'Antonino e la tavola peutingeriana) ed indicano le misure e i nomi de' luoghi che oggi lor corrispondono.

La terza lettera comincia da un quadro topografico e statistico della Tarantasia da cui s' intitola.

La Tarantasia giace appiè della catena primitiva dell' Alpi. A mattino essa tocca la valle d' Aosta; a sera la Savoja propria; guarda a Borea il Fossignì; la Morienna ad austro. L' Isera scaturisce da' ghiacciai del monte Iserano, che s' innalza a guisa di maestosa piramide a' termini della Tarantasia. Questo fiume scorre tutto il fondo della provincia e ne riceve le acque: indi, uscitone, accoglie l' Arli sotto Conflans, l' Arco più lungi: bagna Monmeliano, Grenoble e mette foce nel Rodano presso Valenza. La popolazione della Tarantasia è di 45,000 anime circa. Questa provincia è la più ricca della Savoia in miniere, e cave di marmo, fonti d' acque salate, fonti d' acque medicinali. Grandiose e

belle ne sono le foreste, ottimi i pascoli. Vi si coltiva la vite quasi fino alle radici del piccolo S. Bernardo. Il grosso e il minuto bestiame, le pelli, il cacio, fatto a guisa di quel di Gruiera, alimentano il suo commercio colle circostanti contrade.

Segue quindi un quadro degli abitatori della provincia, il quale spira una semplicità piena d' attrattive.

Gli abitatori della Tarantasia sono usi al disagio, tolleranti della fatica: propendono al traffico, amano le arti dell'industria. Essi cercano altri paesi quando il bosco si spoglia di fronde, e si rendono in Piemonte, in Francia, in Olanda, nell' Austria. Tornano in patria quando ringiovenisce l' anno, e vi arrecano il poco denaro acquistato con duri stenti in bassi lavori, e risparmiato mercè di quella virtù che nel secol primo *fe' savorose con fame le ghiande — e nettare con sete ogni ruscello*. I doni e i lasci alle chiese, le istituzioni di carità o d' insegnamento anche ne' più alpestri villaggi, opera d' uomini privati, arricchitisi fuor di paese, dimostrano l'amore di questo popolo per la natale sua terra. Lo straniero che scorre la Tarantasia è preso da grato stupore in veggendo la mansuetudine, l' affabilità, le amorevoli maniere di questi montanari, appresso i quali sacre sono le leggi, rarissimi i delitti. La razza umana vi è bella e gagliarda in sulle alte pendici: nel basso la sconciano gli enfiamenti di collo, flagello di tutte le ime valli al piè dell' Alpi. Le contadine della Tarantasia usano un acconciamento di capo che non riscontrasi altrove, e nasconde la sua origine nella più remota antichità. Lo nomano *frontiera*, e si differenzia secondo i villaggi. Esso cresce avvenenza al rubicondo viso delle giovani alpigianelle. In alcuni villaggi alpestri della Tarantasia si è conservato un antichissimo uso d'amoreggiare, che par derivato da'Celti. L' amante gradito (Weiss, se ben mi ricordo, racconta qualche cosa di simile d' un villaggio di non so che parte della Svizzera) viene accolto prima sotto la finestra, poi sul limitare di casa. All' ultimo la zitella lo introduce furtivamente e notturnamente nella sua cameretta. Ella si pone allora a giacere ed il suo vago siede sulla sponda del letto. Amore, che ispira anche i rozzi petti, presiede a' lor teneri ma innocenti colloqui. Di tal guisa si stringono i matrimoni, ed il pudore, a quanto raccontasi, mai non ha da velarsi il volto in que' notturni congressi, introdotti dalla semplicità de' prischi costumi.

La lettera termina con una specie di quadro storico de' passati abitatori della Tarantasia, a cui si aggiunge una poscritta interessantissima su quelli che a Parigi chiamansi col generico nome di savoiardi, i quali son nativi la più parte della provincia qui descritta.

Le due lettere seguenti (la quarta e la quinta) riguardano le particolarità della Tarantasia, che ha il titolo di somma, cioè di quel tratto della valle dell'Isera, che stendesi dal villaggio di Seez al Monte Iserano. Trovasi in questo tratto il borgo S. Maurizio posto ove già sorgeva l'antica Bergintro, città romana assai fiorente, e il villaggio di Bonneval assai nominato nel paese per le sue acque medicinali.

Borgo S. Maurizio fu bersaglio a differenti ed iterate sventure. Lo guastarono i barbari che tragittarono in Italia da questo lato dell'Alpi. Lo posero a ferro e a fiamma più volte le truppe rivali nelle tante guerre tra la Francia e il Piemonte. E nel 1794 i danni, ch'ebbe a patire, furon sì gravi, che due anni dopo mal si trovava una casa ove potesse riparare il viandante. Oltre di che la frana del monte ed i traripamenti del torrente, dal quale un robusto argine or lo difende, furono spesso per travolgerlo da capo a fondo ec.

Il villaggio di Bonneval è chiuso in aspro vallone, e sarebbe celebratissimo anche fra gli esteri se non fosse quasi inaccessibile.

La fonte di Bonneval, mi disse un valentuomo (è il viaggiatore che ciò narra) spiccia di sì larga vena che basterebbe a porre in giro un mulino. L'acqua ha da 30 a 32 gradi di calore ove scaturisce. Essa è lievemente vitriolata e spande forte odore di zolfo. L'intonicatura d'ossido di ferro onde copre il suo letto arriva talvolta alla grossezza di mezzo palmo. I bagni, presi in queste acque, guariscono maravigliosamente i dolori reumatici e quelli derivati da ferite, ammaccature, rotture. Essi vincono, ci soggiunse, in paragone di virtù molte celebri terme. Ma hanno il lor fato anche le fonti medicinali. Poste altrove, le acque di Bonneval sarebbero cinte di stupendi edifizi, e trarrebbero a migliaia i bagnanti. Sepolte in questa gola non sono usate che da' natii; una povera casuccina serve a' bagni; i medici stranieri ne ignorano perfino il nome. Lo stesso illustre chimico Giobert

non le annovera fra le terme della Savoja ch' egli mette a confronto.

Cinque altre lettere sono consecrate alle particolarità della Tarantasia che dicesi alta, ed è quella che stendesi dalla colonna di Giove sino a Moutiers. Costeggiando a sinistra l'Isera, dice la prima di queste lettere, che nel Viaggio si annovera la sesta, incontrasi il villaggio di Maco; quasi in mezzo ad una selva d'alberi fruttiferi, a due ore dal quale una miniera di galena argentifera apresi in grembo ad un valloncello assai alto. E prima d'arrivare a Macot, pur sulla sinistra dell'Isera, è l'ingresso della valle di Pesei, ove sono altre e più antiche miniere, di cui parla una delle lettere seguenti. Sulla destra è il villaggio d'Aime (la Centrone antica secondo qualche erudito) ove conservansi più iscrizioni de' tempi d'Augusto e di Traiano, che l'autore del viaggio riporta, e fra l'altre una elegantissima in versi (il voto d'un Proconsole a Silvano), ch' egli traduce. Il nome di Centrone è oggi dato ad un villaggio, che trovasi più lungi a sinistra, e d'onde si giunge in breve allo stretto famoso del Cielo. Così chiamasi un precipizio che si adima ben 1200 piedi sotto il viandante, e dal cui fondo, ove a stento trova un varco l'Isera, e una volta passava la strada poco al dissopra del fiume, scorgesi appena fre le rupi sovrastanti la volta celeste.

La strada moderna tiene il mezzo della pendice. Gigantesche mura la sorreggono verso il baratro, ed è conquistata a man destra sopra orribili massi che, screpolati e pendenti, paiono minacciare ad ogni istante di seppellire il passeggiero sotto le lor rovine. Grandi archi impostati sopra punte di rupi la continuano ove le attraversate fosse recidono il fianco del monte. Vittorio Amedeo III fece questa ingente opera.

Passato lo stretto veggonsi a sinistra (in sulla rupe che dicesi Pupima) gli avanzi d'un castello celebre nella storia della Tarantasia come culla del cristianesimo in questa contrada. Alfine, costeggiando sempre l'Isera, non più sepolta nel fondo, ma raffrenata da belli e forti argini,

si giunge a Moutiers capitale della contrada medesima. " L'improvviso aspetto di questa piccola ma vivace città (lettera settima) all' uscire da melanconiche gole reca nell'animo di chi vi arriva un isperato senso di gioia ,,. Siede essa in una specie di conca formata dal rallargamento della montagna ove sorgeva forse la Derentasia di Tolomeo, che altri pone un miglio più lungi ov' ora è Salins. È specialmente rinomata per le sue saline, per la scuola delle miniere e le vicine terme della Perriere.

Le saline (lettera ottava) trovansi in una gran fabbrica, la quale comunica per acconci canali col villaggio di Salins, d'onde trae l'acque da cui cavasi il sale. Quest' acque, le quali contengono in origine una parte e mezzo di sale sopra cento, sono dapprima ritenute in un ricettacolo, ove depongono ciò che contengon di materie terree, indi guidate per mezzo di trombe in quelli che chiamano edifizi di graduazione, e poi fatte spandere per rami di spini ammontati, che vengono a formare, per la selenite che vi si posa, certi muri di stalattite alti quai 7 quai 9 metri e lunghi più di 1000. Purgate o come dicono concentrate pel sedimento e lo svaporamento si mandano in un altro edifizio di graduazione fatto a corde (non meno di 11868, lunghe 8 metri e mezzo ciascuna) ove si concentrano vie più, sicchè alfine trovansi impregnate di sale dal 17 al 20 per cento. Allora sono travasate nelle caldaie, ove mercè de'soliti metodi, sciolte in vapore le parti acquee, si addensano e cristallizzano le salse. La fabbrica, qual è al presente, produce da 7 in 10 mila quintali metrici ogn' anno, il qual prodotto (che appartiene allo stato) sopravanza del doppio la spesa.

Guardata dall'alto essa presentasi in aspetto scenico e singolare. Il torrente (Dorone), i suoi argini, que' lunghi canali, gli edifizi di graduzione (quello a corde è unico nel suo genere) che in distanza appaiono antichi acquedotti anneriti dal tempo, le acque che ne distillano, l' ampio recinto, i magazzini ben costruiti, il vasto complesso infine di tutte queste parti diverse piacciono all' occhio per la novella e peregrina mostra che fanno, ed alla mente per l' idea de' molti operai che v' impiegano utili fatiche.

La scuola delle miniere ( lettera nona ), fondata in Moutiers sotto il governo francese, fu restituita con decreto del 1822, e riaperta nel 1825. Essa è fornita d'una bella raccolta di minerali, d'una scelta biblioteca, d'un vasto laboratorio, ec., ec. Vi si insegna la mineralogia, la zoologia, la docimasia e l' arte di cavare i metalli. Gli alunni fanno questi corsi in due anni, e alternano di sei in sei mesi il soggiorno della scuola, ove imparano la teorica, con quello delle miniere ove si addestrano alla pratica. Le miniere, di cui si parla, sono le due di piombo argentifero di Pesei e di Macot, distanti ciascuna sei ore da Moutiers. Esse danno occupazione a 600 operai d' ambo i sessi, i quali godono diversi privilegi e sono sostentati da una cassa di soccorso nella vecchiezza e nelle infermità. I prodotti, da esse somministrati al commercio, montano circa 120,000 kilogrammi di piombo ridotto in pallini e migliarole, 220,000 di piombo in pani e litargirio, e 620 in 650 d' argento fine, che fruttano da 60 a 80,000 franchi l' anno, dedotte le spese. Oltre queste miniere la Tarantasia ne accoglie nel suo seno molt' altre d' ardesia e d'antracite, e certe bellissime cave di marmo fra le quali primeggia la breccia di Villetta di fondo violetto variegiata di macchie bianche, e si distinguono il marmo biancoroseo della Vanoise, il verde di Plalognano, i marmi neri di S. Marcello, della Sourcette, di Arbonna, e parecchi altri, da' quali ora non si ricava molto utile.

Le acque calde e medicinali della Perriere (lettera decima), dette più comunemente di Bride dal nome del villaggio vicino, scorgono nella valle del Dorone, lungi una lega da Moutiers. Vi si ascende per una strada che costeggia quel torrente sulla destra sua riva. La pendice da questo lato è lieta di vigne. Il monte dall' altro lussureggia di verdi cespugli e di altissimi alberi. La sorgente sgorga quasi nell' antico letto del torrente, da' cui insulti la ripara un grosso muro. Era conosciuta ne'tempi lontani, ma un dirupamento l' avea sepolta. Non ricomparve a luce che nel 1827, ed ecco in qual modo. I letti profondamente incavati de' torrenti negli alti monti vengono talvolta ingombrati da ruine di ghiacci e di neve. Allora le acque, impedite nel lor corso,

si gonfiano, si arretrano, si ammassano, e formano laghi di minaccevole altezza. Finalmente il lor peso vince gl' intoppi, il torrente dischiudesi un varco. Egli n'esce, e torbido e tempestoso giù scende, traendo seco i sassi e tutto ciò che gli si attraversa dinanzi: *stupet inscius alto — accipiens sonitum saxi de vertice pastor*. Un sì fatto accidente era avvenuto in quell' anno al Dorone nella superiore vallea. Ma i danni e i guasti, che fece, furono ricompensati dal ritrovamento di queste salutifere terme. Imperocchè l'empito e la furia dell'acque spazzò in ultimo il mucchio di sassi e di ghiaia che copriva questa sorgente, ed abbandonando quindi l' antico letto si ritrasse in sull' opposta riva. Le acque della Perriere scaturiscono calde dai 28 ai 30 gradi di Reaumur. Esse contengono molta magnesia, alquanto di ferro, alquanto, per quel che dicesi, di zolfo, e sono mediocremente impregnate di gas. Bevute purgano e non affievoliscono, usate in bagno o in doccia sanano i dolori inveterati, le infermità della pelle ec. Lasciando in disparte i miracoli che altri dice operati da queste acque, vi racconterò ch'io mi sono avvenuto in un Parigino di coltissimo ingegno, il quale, afflitto da umori acri e salsugginosi che gli deturpavano il viso, ha trovato nell'uso dell' acque della Perriere il salutevole rimedio che indarno avea chiesto alle Najadi de' Pirenei e a quelle della Germania.

L' analisi di queste acque, fatta con tutta la precisione del linguaggio chimico, trovasi fra le aggiunte al *Viaggio*, accennate al principio di quest'articolo. L' autore non ha forse creduto di poterla inserire in una lettera semipoetica, della quale pel piacer di chi legge recherò qui la conclusione.

Chi ha vaghezza di peregrinazioni alpine può da questi luoghi salire alla valle del Dorone, indi poggiare alle falde del monte Iserano, scorrere le Alpi Cozie dalle solitarie fonti dell' Isera sino a quelle più alpestri dell' Arco, o per la valle di Bellariva dalla Morienna ricalare nella Tarantasia. La botanica, la geologia, la mineralogia ritrovano scientifici tesori in que' profondi valloni, per quelle scoscese pendici, in su que' gioghi ermi e remoti. Spaventevoli ghiacciai, furiosi torrenti, burroni, caverne, solitudini, orrori, si alternano colà con latissime vedute di monti imposti a monti, e nel frequente incontro di pascoli ov'errano armenti, di casette di pastori, di cerulei laghetti, di foreste folte ed annose.

Cinque altre lettere contengono le particolarità di quella che chiamasi Tarantasia bassa, e de' luoghi finitimi sin presso alla capitale del Genevese. Nella prima di esse ( l' undecima ) è descritto lo stretto di Serran, che credesi quello ove Annibale calando improvvisamente dall' alture sconfisse i barbari che gli molestavano l'esercito. Questo stretto mette capo in una valle spaziosa e ridente, al cui ingresso son depositi di tufo, e nel cui seno si stende il lungo e nitido villaggio d'Acquabianca, circondato da dieci casali, i cui campanili si veggono torreggiare e luccicare in distanza. Indi rientrando fra le strette incontransi i luoghi ove già sorgevano i castelli de'conti di Brianzone, di funesta memoria, poi due cascate l'una a destra e l' altra a sinistra, poi rovine d'antiche torri, poi la rôcca di Cevino, ove già passarono colla devastazione Cartaginesi, Romani, Tartari, Saracini, Borgognoni, Spagnoli, Francesi, ec.

Lasciato ver la sinistra l' antico castello di Blaye, quadrato, con torri agli angoli, e pittoresco quant'alcun altra reliquia dei tempi di mezzo, scorgesi a man destra il villaggio della Bastita in seno ad una valletta, tutta vestita d' alberi fruttiferi e di prati ridenti per fresca verdura. Esso è l' emporio delle ardesie tegolari che si scavano e lavorano a Cevino, discosto sei ore di strada nel monte, e che ridotte in lamine sottilissime si conficcano con chiodi nelle tavole che formano il tetto. Questi colmi delle case, per lo più acuminati e orlati di latta ne' vertici degli angoli, paiono, veduti da lungi allor che disfavilla il sole, coperti di lamine di piombo listate d' argento. Il villaggio ha i fenili e i magazzini in legno di larice, foggiati a guisa delle capanne bernesi. Gli cade a tergo dall' alta roccia un torrente, la cui chiara onda sospesa in aria *per l'altrui raggio che a se si riflette — di diversi color si mostra adorna.* Le rovine dell' antichissimo suo castello stanno sopra un poggio signoreggiato da scoscese montagne. La strada passa sotto queste rovine; va rasente il villaggio di Tours ( forse l' Oblimo degli antichi, ultima stazione del paese de' Centroni ) ov' or finisce la Tarantasia; dà volta sotto le mura di Confllans ed abbandona l' Isera; indi trapassa l' Arli (che già divideva i Centroni dagli Allobrogi) sopra un buon ponte di legno, e riesce all' Ospitale, grosso borgo o piccola città, che va sorgendo a migliori destini.

Conflans (lettera duodecima) è al dir dell'autore un esempio de' capricci della sorte. Posta sopra un'eminenza, che domina la valle dell'Isera dalla Tarantasia alle piagge di Francia, essa andava superba d'essere la capitale dell'alta Savoja.

A' suoi piedi, presso le alluvioni dell'Arli giaceva un mucchio di meschini tuguri coperti di stoppie, i quali da un'antico ricovero di lebbrosi derivavano il malauguroso nome. Quand'ecco cangiarsi repentinamente le sorti. Si racconcia la strada che mette alla Tarantasia. Per iscansare il salire e il discendere la fanno girare appiè del poggio sovra il quale siede Conflans, in cambio di continuarla per entro alle sue vie... Ciò basta perchè Conflans tramonti dall' antica sua gloria, e l' Ospitale sorga a tenere il primato tra i più fiorenti borghi della Savoja. Il traffico si ferma nel povero casale di pianura. Dal traffico e dall' industria nasce la ricchezza che trae a sè l' arti, gli agi della vita, l' eleganza negli edifizi, la gentilezza nell' umano consorzio. Invano l' abitante di Conflans dal colmo della sua balza orgogliosa guarda invido e dispettoso il borgo sottoposto.... Egli stesso è costretto, mal suo grado, a cercarvi la comodezza, i piaceri, lo smercio de' suoi prodotti, la ricompensa delle sue fatiche. Non altrimenti i discendenti de' tetrarchi feudali, quando la miseria li preme, scendono a chiedere in prestanza denaro dal vicino mercatante, argomento de' loro dispregi. L' antica giacitura di Conflans, il suo antico castello, i suoi giardini a terrazzi, adorni di cedri alla foggia d' Italia, ne fanno teatrale l' aspetto. Le sorgenti fabbriche, le nuove mura, le strade diritte e spaziose, ed un andare e venir continuo di gente e di carra porgono all' Ospitale l'aria, il moto e la vita d'una piccola città in atto di crescere e di fiorire. Esso è il centro delle comunicazioni tra la Morienna, la Tarantasia e il Genevese: è il mercato delle valli giacenti ne'monti vicini. Ed allorquando il ripido calle che mena quinci nel Fossignì sarà converso in agevole strada, l' Ospitale diverrà la stazione de' viaggiatori, che bramano visitare i fianchi meridionali del Monte Bianco senza avventurarsi per dirupati sentieri che circuiscon quel monte o scorrere la lunga via che da Sallanca conduce, per Bonavilla e Anneci, a questo limitare della Tarantasia.

La città sovrapposta (ove l'autore salì, e dalla cui rôcca demolita stette a contemplare sotto d'un tiglio antichissimo la larga valle bagnata dall'Isera e lietamente colloca-

ta tra i Monti Bovili e quelli della Morienna, mandando spesso uno sguardo all'Alpi del Delfinato, cerulee per la distanza, che chiudevano il lontano prospetto) è ancor degna d'essere visitata per la sua fonderia che giace al basso in riva all'Isera.

Questo delubro di Vulcano (ove si lavora la galena argentifera dell' alta Tarantasia, non senza vantaggio dello stato, bench' essa frutti appena la 500ª parte d' argento) se non alzato dalle fondamenta, almeno ampliato e terminato con gran dispendio e con ciclopica magnificenza durante l' impero francese è provveduto di quanto l' arte e la scienza hanno saputo trovare di più acconcio all' opera di fondere e di cerner metalli.

Esso è stato riscosso da un lungo silenzio sotto il re attuale del Piemonte, a cui devesi, come si disse, il riaprimento della scuola delle miniere, e si dovrà fra poco l' arginamento dell'Isera " benefizio vanamente sperato da secoli, ed opera d'immensa mole, dinanzi a cui parve arretrarsi una volontà che non soleva conoscere intoppi ". Questa volontà, come ciascuno intende, era quella di Napoleone. E fu pure volontà della Convenzion Nazionale di Francia, a cui i primi suoi deputati venuti in Savoja mandarono i disegni già levati nel 1773 e 74 per l' arginamento già detto. Il re Carlo Felice lo ha finalmente ordinato, anzi il 17 agosto 1824 ha posto con pompa solenne la prima pietra de' grandi lavori da farsi a tal uopo, e pei quali, secondo il computo fatto, i terreni restituiti all' agricoltura potranno dar di che vivere a 30,000 abitanti.

La lettera che segue (decimaterza) descrive i Monti Bovili nominati nell' altra.

Concepite col pensiero una vastissima pianura, che da una zona di montagne sia circondata. Poi gittate alla rinfusa nel mezzo di questa gran piaggia un fascio di balze e di rupi collegate insieme, le quali appena lasciano tra sè e quelle montagne un cerchio di valloni più o men dilatati, ed avrete un' idea prossima al vero della figura de' Monti Bovili piantati nel grembo della Savoja propria, e toccanti ad oriente ed a settentrione il Genevese. Questo dismisurato bastione, che ha cinque leghe nel

maggior suo diametro da borea ad austro, sopra tre di larghezza, guarda a' suoi piedi le tre ampie valli dell' Isera, di Ciamberì e di Aix; non che quelle di Anneci, di Faverge e di Ugina. Il più erto balzo de' Bovili nomasi il Dente di Nivolet; sorge 719 tese sopra il livello del mare e signoreggia i piani di Ciamberì... Gli abitatori de' Bovili (10,000 all'incirca sparsi in 13 comuni) sono robusti, alti di statura, e si dedicano particolarmente alla vita pastorale. Essi non trasmigrano in veruna stagione, avendo saputo trovare sufficienti compensi nella cura degli armenti e del gregge, nella cultura de' terreni, e nell' industria domestica.... Il paese de' Bovili contiene molte naturali curiosità. Vi si trovano conchiglie fossili, corna d'Ammone impietrite ec. Evvi la fonte, detta con brutto nome *du Pissieux*, la qual nasce mormorando con larga vena in una chiusa valle sotto un gran sasso. Le sue *chiare, fresche e dolci acque,* ed il luogo ove sorge, l'han fatta paragonare alla fontana, cui diede immortal nome l' amante di Laura. Evvi la grotta di Banges, che racchiude un lago sotterraneo intermittente. Appartengono ai Bovili le grotte ed i laghi della Tuile ad austrolevante di Ciamberì. Gli antri di Margeria ad austroponente di quella città sono baratri velati di ghiaccio formato dall' acque filtranti pei fossi della rupe. Il sole mai non vince queste naturali ghiacciaie. I contadini ne stàccano il ghiaccio a colpi d' accetta. Esso è limpidissimo, e ne mandano insino a Lione. Di queste conserve di ghiaccio avvene una assai fonda e inesausta. Vi calano muniti di fiaccole ed attaccati a funi: quei che stanno in alto ne tengono i capi, ed allo stabilito segnale tirano il disceso compagno fuor di quel gelido abisso. Uno scrittore, guardando alla ripidezza del paese ed alle difficili strette, per le quali vi si giunge, chiama gli abitatori de' Bovili gli Spartani dell'Allobrogia.

Nella lettera quattordicesima l'autore ci conduce dall'Ospitale ad Anneci, in cui i limiti di quest' articolo non ci permettano d'entrare con lui. La Lombardia, egli dice, ha le più belle strade d' Europa non esclusa l'Inghilterra, e dopo le strade di Lombardia meritano il primo vanto, con quelle d' Inghilterra, le strade della Savoja, almeno le maggiori. Quella dall' Ospitale ad Anneci (l'autore ne nomina qui in nota molte altre) può esserne una prova. Essa ha due notabili tratti: il primo lungo l'Arli, nuovo, largo, arginato e che da gran tempo era ne' voti de'viag-

giatori ; l'altro in riva al lago cavato per entro la rupe. Ad un miglio circa dall' Ospitale un torrente (il Dorone) esce muggendo da una gola selvaggia ( la quale dà accesso nella valle di Belforte ) e viene a gittarsi nell'Arli.

La valle d'Ugina, per la quale è il nostro cammino, si fa verdissima, e pare un continuo pomiere. Eccoci Ugina di rimpetto. Qui la strada si slontana dall'Arli, che scende dalla valle di Megeva. Ugina è borgo mercantesco e popoloso. La torre quadra, ch'elevasi sulla strada di Flumetto a cavaliere di due valli, è l'avanzo d'un castello assediato inutilmente da' Saracini nel nono secolo, e diroccato nel decimoquinto da Ugo barone di Fossignì. Ameno è il paese fino a Marlens; indi viensi a Faverge, borgo riguardevole, quasi mezzano fra l'Ospitale ed Annecì. Il castello di Faverge, ove talora risedevano gli antichi conti del Genevese, venne opportunamente trasformato in una fabbrica di drappi di seta, la quale, con le sue attinenze, dà lavoro a più di 500 operai. Le stoffe vanno in Russia, in Levante, in America. Una torre antichissima, che sorge ancor minaccevole nel giardin del castello, dimostra che non sempre alla pacifica industria questi luoghi furono sacri. Il castello è piantato sopra una rupe, e comanda altamente e largamente all'intorno. Nel sottoposto borgo di Faverge vi ha fabbriche di carta, fonderie, fucine, officine, ove si lavora il rame ed il ferro... Ad un miglio da Faverge ( tralascio qui alcune notizie sull'antica strada che passava pel giogo di Tamiè che si collega ai Bovili) è Giez che ha una fabbrica di ferro fuso, con cui si fanno vasi da cucina. S'incontra finalmente l'estremità del lago d'Annecì, d'onde a mano manca si poggia alla miniera di carbon fossile d'Entraverne, della quale scriveva il celebre Dolomieu non esservi in Europa miniera più felicemente locata.

La lettera quindicesima parla a lungo delle valli di Belforte e di Megeva nominate più sopra. La prima di queste due valli tocca nella sua lunghezza l'alto Fossignì e l'alta Tarantasia. Fu già posseduta dai re di Borgogna, poi da'vescovi di Tarantasia, poi da'principi di Ginevra, che pagavano per essa tributo a que' vescovi, poi da' signori del Fossignì, dai quali passò alla casa di Savoja. Essa è ricca di pascoli, d'armenti e de'loro prodotti, contiene 8000 abitatori, e si divide in quattro comuni, di Queige, del Villard, d'Altalucia e di Belforte. Il terzo molto

alpestre è rinomato per la vivezza dell' aria, la robustezza degli uomini e la floridezza delle donne. Esso diede i natali al buon Ducis, di cui l' autore loda l' innocenza e le virtù a compenso delle critiche cui è costretto fargli come a mutilatore di Shakespeare.

Nel comune di Belforte l' accesa fantasia crede vedere aggirarsi la grand' ombra d' Enrico IV di Francia. Questo re vi passò lietamente una parte dell' ottobre del 1600, ed alloggiò nel castello della Salle, quando salì a riconoscere il passo del Cormet, pel quale Carlo Emanuele I divisava far tragittare l' esercito, onde liberare la rôcca di Monmeliano, stretta d' assedio dall'armi francesi. Da quel castello, dice lo storico De Thou, essendosi Enrico trasferito sul monte, s' inoltrò sino al passo del Cormet ove desinò alla buona, riparato sotto un petrone, per coprirsi dalla neve che s' alzava sul suo capo a guisa d' un altro monte. Accompagnavano il re in questa spedizione i prodi suoi compagni d' arme, gli eroi dell' Enriade; Biron, Ledighiere, Monpensieri, D' Epernone, Nerestano ed il suo fedele Rosnì. Per antichissima usanza, non ancor dismessa, il parroco di Belforte registra nel libro dello stato civile le più notabili cose che accadono nel paese. Vi si conservano gli antichi registri, ed in quello tenuto al tempo dal passaggio d' Enrico IV si legge questa curiosa postilla. = Il giorno 10 di ottobre 1600 il re Enrico di Borbone, di Francia e di Navarra è stato qui in compagnia di principi e d' altra gente d' arme. Il dì 11 è andato al Cormet: faceva tempo cattivo. Il dì 12 è partito conducendo 8000 persone, *avendo fatto grandissime follie.* =

La valle di Megeva è piccola, ma fertile e ben coltivata. Il borgo che le dà il nome è fiorente. Anch' esso conta fra' suoi nativi alcuni uomini distinti, e fra gli altri G. P. Muffert di Saint-Amor, luogotenente maresciallo agli stipendi dell' imperator di Germania e caro al principe Eugenio di Savoia. " Combattendo contro i Turchi egli tolse ad un bassà un cinto ricco di diamanti, onorata spoglia, che poscia appese in dono votivo nella chiesa parrocchiale della sua patria ".

La lettera sedicesima, l' ultima fra quelle di cui mi son proposto l' estratto, è un piacevole episodio, il racconto d' un' avventura del nono secolo.

Vi ricorda, dice l' autore, la torre quadra che vi ho detto sorgere presso ad Ugina? Ho pur soggiunto ch' essa facea parte d' una rôcca indarno assediata dai Saracini del nono secolo. Ora, ogni volta che sentite parlare di Saracini di quell' età, avete ad aspettarvi un gran gigante, un rapimento di donne e qualche maraviglioso colpo di mazza o di scimitarra. I quali tre requisiti per l' appunto si trovano nell' avventura che la leggenda riferisce intorno all' assedio della rôcca d' Ugina. Questa storiella, meritevole d' aver luogo nel Ricciardetto, vi leverà per un momento la noia che dee recarvi quell' udirmi a discorrer continuo di monti e di valli, di armenti e di greggi, di torrenti e di pascoli, di antri e di selve, uniforme argomento, che comincia a venire a noia anche a me che scrivo.

La storiella s' intitola *il Gigante Saracino* e *Gidda la bella*, ed è imitata graziosamente dalle leggende del medio evo e accompagnata da riflessioncelle piccanti. Ma io lascierò o lettore che la cerchiate voi medesimo nel *Viaggio*, ove dopo quello che ne ho qui recato, siete sicuro di trovare amenità e istruzione non ordinaria. " La natura, dice l' autore nella sua lettera di conchiusione, ha collocato nella Savoja tutte le maraviglie dell'Alpi, il terribile, l' orrido, il sublime, il tranquillo, il grazioso, il ridente ,,. Queste maraviglie sono ritratte nel *Viaggio* con molta vivezza di sentimento e di fantasia, nè sono le sole che vi sieno ritratte. Leggendo parrà a voi pure d' internarvi coll' autore, di cui uso le frasi, negli ermi valloni della Tarantasia, di visitare le colte ed industri città del Genevese, di salire a' ghiacciai e contemplare le cascate del Fossignì, di riposarvi all' ombra de' folti castagni in riva al bel lago del Ciablese, scorrendo le ridenti spiagge del Rodano. Parrà a voi pure d' entrare con lui nelle case de' cittadini d'Annecì, di bere il latte co' pastori dell'alta valle del Giffre, di ragionare co' lavoratori delle miniere di Pesei, di peregrinare colle guide di Sciamonì, di vuotar la tazza dell' ospitalità nelle ville della Chiautagna, di fermarvi ai bagni d'Aix, della Perriere, di S. Gervasio, d' Eriano, e scorrere que' dintorni sì pittoreschi e sì differenti fra loro. E in così dilettevole peregrinazione vi parrà ad un tempo di raccogliere il frutto di molte riflessioni e

di molti studi, tanto il *viaggio* abbonda di memorie del passato, di notizie del presente, e di vedute riguardanti l'avvenire. Questo *viaggio*, ch' io mi son letto in gran parte passeggiando per Boboli e su al Poggio Imperiale, deve sembrare una specie di buona fortuna a chi se lo rechi in campagna ove ormai l' autunno l' invita.

M.

---

*Rrincipes de la philosophie de l'histoire, traduits de la* Sienza nuova *de G. B. Vico; par Jules Michelet.* Paris. Renouard 1827.

(Art II. *Ved. Ant.* N.° 88 *pag.* 29)

Sponemmo nel precedente articolo tutto quello che uno studio accurato ci svelò di più importante nella *Scienza nuova:* grave ne riescì la fatica; pur non mancherà chi poco grato ne sia, sprezzando in genere ogni troppo estesa astrazione. È vero che si può senza taccia d' audacia veder la base dell' umano sapere nell' esperienza senza darne dimostrazione, e la prima lode concedere a chi d' esperimenti si occupa; ma se è vero che le immediate osservazioni sui fatti forniscon veri parziali, o sia scuopron i rapporti dell' uomo costituito in data posizione, inutili sarebbero al mobilissimo genere umano se studii di altro genere non venissero a dar più estesa applicabilità a questi veri.

Le astrazioni esser devono la base di questi studii in ogni ramo di sapere, e specialmente nelle scienze morali. Per mezzo di astrazioni si creeranno delle formule atte a risolvere i nuovi problemi, e quanto maggior numero di problemi potrà risolvere tanto sarà più perfetta un astrazione.

Queste formule sottoposte di nuovo alla riprova dell' esperienza serviranno a questa di regola e di scopo, e ne riceveranno perfezione in compenso.

Semplicizzandosi allora e precisandosi serviranno le formole a dare esattezza alle idee popolari, e saranno, dirò così, la zavorra all' agitata nave delle scienze morali.

Divenute in tal guisa le astrazioni parte integrale del sentir comune, veston le forme di quasi inspirazioni, ed il filosofo che le contempla sorpreso cerca spiegarne l'esistenza con le idee innate, con le verità intuitive, e tal altre ardite concezioni. Frattanto i grandi se ne servon di base a nuove astrazioni più comprensive, e sorgono epoche più luminose di civiltà. Allorchè la sublime idea della comune utilita base di ogni ordin politico sarà divenuta congenita agli attuali cittadini, come idea di dovere verso la patria lo fu per gli antichi, allor soltanto produrranno frutti adeguati i semi già sparsi di social perfezione.

Ma qui s' incontra il formidabile scoglio dell' autorità, sì acclive è l' uomo pel misto effetto dell'inerzia e del desiderio di sapere a credere sull' altrui fede! Certo però ed immancabile si offre il rimedio, e forse anche troppo nel nostro secolo viene applicato: invitando ogni ingegno alla creazione di nuove formule, tutte sottoponendole al crogiuolo dell' esperienza, immenso esser deve, e immenso infatti fra noi si scorge il progresso dei lumi.

Guardiamoci adunque dal censurare, anzi dal non lodare gli studii metafisici e dei principii generali delle cose, dal tacciargli di superiori alla comune intelligenza ed inutili alla pratica, penendo mente che le formule per essi trovate possono sole unificare le isolate parziali verità filosofiche o di fatto, renderle utilmente applicabili, e costituirne perpetuo patrimonio della specie umana fissandole con segni.

Abbiamo creduto indispensabile di espor queste idee, non per presunzione di dir cosa nuova, ma per giustificare la lode da noi data a Vico, che basò la sua storia dell' uomo sopra estesissime ben raccolte astrazioni, e per animare i provetti nello studio dei fatti, ad avviarsi nei sentieri di una solida metafisica, che porrà ordine e vita nei lor pensamenti.

Chi avrà gettato un occhiata sulle brevi note onde corrediamo quest' articolo, non desumerà, lo spero, da queste nostre parole che tutto troviam buono nel n. A; imperfetti ancora gli studii filologici non potevan fornirgli materiali sufficienti per fare una retta applicazione dei suoi principii, e per dare alla loro tendenza le opportune modificazioni: tanto più che, sia lode al vero, la storia di Roma sopra ogni altra studiando ei la prese per regola e scopo, e trascurò le altre nazioni.

Ma siccome non è qui nostro scopo di parlar da critico della *Scienza nuova* come cosa non meno superiore alle nostre forze, che sconveniente al fine di quest' articolo, passeremo a parlare della traduzione francese.

Traduzione io dissi perchè traduzione s' intitola, ma chi riflettesse che gran parte dell' originale non fu tradotto non vorrebbe forse consentire in quel titolo;

E infatti l' autor francese chiamando il suo lavoro: *Principes de l' Histoire traduits de la Scienza nuova ec. ec.* sembrò promettere un estratto, transunto, rifusione e tal altra cosa simile; ma siccome i cambiamenti arrecati all' originale si limitano ad alcuni squarci cui cambiò posto, ponendoli d' ordinario a guisa di note, e traducendo letteralmente la parte del testo che conservò, non supplì nè con transizioni nè con brevi cenni quella che resecò: sembrami non aver adempiuto il suo scopo, e più ancora avere scelto un genere di traduzione ben poco adeguato ai bisogni dell' originale.

Il difetto completo di ordine e metodo della *Scienza nuova* impedisce di sentire la tendenza e coordinazione di un gran numero d' idee come chè poste fuor di luogo, onde a prima giunta sembrano inutili; e resecate, nulla tolgono all' aspetto dell' opera; ed infatti il lavoro francese conserva la fisonomia dell' italiano, e conservata l'avrebbe se gran parte ancora ne fosse tolta. Ma se due rifusioni complete si facessero delle due fatiche, allor chiaro apparirebbe ciò ch' io pur troppo ho sentito, che mutilando senza avvedersene quasi tutti i parziali sistemi di Vico,

e togliendo anche qualche membro al principale, il sig. Michelet non dette alla Francia che i frantumi della *Scienza nuova*.

Per giustificare sì grave accusa non temo esser noioso ai lettori accennando qualche prova colla massima possibil brevità.

I. (1) Là dove Vico cerca diminuire l'opinione del sapere egiziano dopo aver detto che la magnifica grandezza può andare unita colla barbarie, aggiunge: " La scultura e la fonderia egiziana si accusano ancor oggi essere state rozzissime, poichè la delicatezza è frutto delle filosofie: onde la Grecia che fu la nazione dei filosofi sola sfolgorò di tutte le belle arti..... le quali sono delicatissime perchè debbono astrarre la superficie dei corpi che imitano ". Sembrami che questo squarcio corrisponda al resto del discorso , e che principii così interessanti sulla natura morale dell' uomo non dovessero trascurarsi or che l' uomo tanto si studia.

II. (2) Chi avrà presente il sistema di Vico sulla formazione delle prime famiglie riunite dal fulmine nelle grotte, non proverà meraviglia nel sentire le etimologie dei nomi Sotero e Statore dati a Giove , così chiamato perchè non fulminò i primi uomini ribelli ai suoi voleri, e perchè col terrore del fulmine ne arrestò il divagamento ferino. Il nesso fra queste idee ed il corpo dell' opera è sì stretto che compensa il poco rapporto che aver possono con le idee cui vanno materialmente unite.

Nè questa sola etimologia interessante vien trascurata dal sig. Michelet ; ei ne trascurò forse le maggior parte, scordando che i principii di Vico lo portavano necessariamente a scorgere in esse una delle gran fonti della *Scienza nuova*.

III. (3) Negli assiomi o degnità 25. 26. 27. Vico dà un cenno sui giganti ; sviluppa quelle idee in un capo a parte,

(1) Pag. 39. N. a. alla Tavola Cron.
(2) Pag. 143. Metaf. poet.
(3) Pag. 133-137. De' Giganti.

ed emette molti pensieri originali sulla causa fisica dei giganti, sopra le leggi giudaiche intorno la pulizia, sopra le lustrazioni pagane ec. ec. Pure il sig. Michelet salta il capo intiero riportandosi agli assiomi citati.

IV. (4) Sviluppa Vico meravigliosamente l'indole intellettuale dei primi uomini, e il sig. Michelet con esattezza lo segue: ma impossibil parmi a spiegare, perchè con Vico non additi la base di quei fenomeni. " La natura umana, (dice il Napoletano) porta seco questa proprietà, che i sensi sieno le sole vie onde ella conosce le cose ,, e per vero dire non comprendo come sia sfuggita al Traduttore anche nella prefazione questa vera e sublime applicazione del sensualismo alla storia dell' uomo.

V. Il più gran difetto della *Scienza nuova* è l'aver preso a considerare quasi esclusivamente la storia romana, e di quella aver fatto il modulo della storia dell'uomo; ma da questo difetto resultò un grandioso e nuovo sistema di Storia Romana, che sebben disseminato in tutta la *Scienza nuova*, pure presenta unità, chiarezza, e sembra completo. Il sig. Michelet saltando molti passi a Roma relativi mutilò quel sistema, che forse fu uno degli oggetti precipui che si propose Vico nella *Scienza nuova*.

Dopo il fin qui detto sembrami aver dritto di tacciare il sig. Michelet di non aver ben afferrata l'indole e la tendenza della *Scienza nuova*; e chi ne dubitasse terminerà di convincersene leggendo il discorso che il traduttore prepose al suo lavoro.

Tre parti ben distinte presenta la *Scienza nuova*: i principii, l'applicazioni generali, gli sviluppi parziali.

Nelle applicazioni generali vede il sig. Michelet la parte principale dell'opera, e di quelle sole tien contò nella sua prefazione, accennando soltanto, e talvolta lasciando indovinare i principii fecondatori dell'Autore. Il suo metodo sarebbe buono a mio credere trattandosi di un opera storica fondata su principii già noti; ma non parlando della *Scienza nuova*, il cui merito principale è di aver ridotto

(4) Pag. 133. Metaf. poet.

per la prima volta a sistema, ed applicati con efficacia i veri principii della filosofia della storia. Imbevuto di essi potrebbe taluno far passi giganteschi in quella Scienza senza conoscer le applicazioni che ne fece. Dirò di più: pochi vi saranno i quali adottar vogliano quelle applicazioni; ma per certo chi non conoscesse che queste, le porrebbe forse, almeno per la maggior parte, frai numerosi sogni storico-filosofici che inondan l' Europa.

E duolmi al sommo che un solo errore sulla natura della *Scienza nuova* tolga in tal guisa quasi tutta l' utilità al lavoro del sig. Michelet, in cui ben volentieri riconosco moltiplici pregi. Espose con chiarezza ed esattezza il sistema storico dell' autore nella prefazione; prepose ai libri esatti sommarii; porse aiuto al lettore numerando le partizioni che Vico accennò solo per il soggetto del capitolo; aggiunse alcuni passi tratti da altre edizioni; ne cambiò giudiziosamente altri di posto, ed altri pose opportunamente in nota: mostrò infine di aver perfettamente inteso l' originale, perchè lo tradusse con fedeltà non comune e straodinaria, trattandosi di libro scritto sì male.

Di pochi errori di traduzione addebitar si potrebbe; ma fra questi non si può perdonargli di aver quasi sempre tradotto, *indiffinito* per *infini*, perchè non posso neppur sospettare ch' egli ignori qual differenza passi fra il non conoscere, e il saper che non esistono i confini di una cosa.

Credo infine poter concludere che il sig. Michelet, cui grata al certo è l' Italia pel suo lavoro, avrebbe in suo potere i mezzi per acquistar dritto alla nostra eterna riconoscenza, se intraprender volesse una completa rifusione della *Scienza nuova*. Ben poche idee rimarrebbero escluse da quel lavoro, perchè ben poche sono inutili allo scopo dell' opera, e si otterrebbe in tal guisa la completa dimostrazione del mio giudizio sopra la mutilazione che la *Scienza nuova* subì fra le mani del sig. Michelet. Quanto però ne sarebbe più grato il veder che un italiano imprendesse opera sì bella. Piace ottener soccorso di lumi dallo

desse opera sì bella. Piace ottener soccorso di lumi dallo straniero; ma chi può dir quanto è dolce ottenerlo dal concittadino!

Qui dovrebbe finir quest'articolo; ma mi cade fra mano il numero d'Aprile 1828 della *Rivista Enciclopedica*, ove trovo lodato alla p. 61 il sig. Michelet per i *retranchemens judicieux*, ch'ei fece alla *Scienza nuova*. Mi gravava il sentimento di un giornale sì meritevole delle scienze tanto contrario al mio; ma dai moltiplici errori; dai numerosi abbagli sul sistema di Vico che quell'articolo contiene, presi animo a ricusar la competenza di un giudice, che per lo meno non studiò l' originale. E di questo una sola prova ne adduco. Ei taccia la *Scienza nuova* di aver negletto l'ordine giudiciario, del quale peraltro tesse la storia esatta e forse troppo minuta fino ai tempi umani.

Il nostro orgoglio italiano sente viva puntura nello scorgere con qual leggerezza si parla dallo straniero delle cose nostre, e quanto superficialmente si studiano. Nè poco mi sorprende e mi accuora che i tanti italiani che percorron l' Europa nulla facciano per porre in più chiara luce la lontana non mai scordabil patria.

Giuliano Ricci.

---

*Compendio d' un trattato elementare di chimica*, *del professore* Giuseppe Gazzeri. Vol. II. Firenze nella stamperia Piatti, 1828.

Fino dal 1819 uscì alla luce quest' opera del ch. professor Gazzeri, della quale oggi il Piatti ci dà una seconda edizione. Fino dal primo comparir ch'essa fece al pubblico fu ricevuta con applauso universale, e come un libro che si desiderasse per l'istruzione degli studiosi; e il celebre profes. Pictet ne fece anco per questo titolo onorevole menzione nella *Biblioteca Universale* di Ginevra.

Merito singolare di quest' opera è certamente il metodo o sistema col quale vi è trattata la scienza, metodo suggerito al-

l' autore dalla ragione e dalla filosofia , e dimostratogli come il solo capace di render proficua ed agevole l'istruzione dall'esercizio continuo di dodici anni, ne' quali aveva pubblicamente e privatamente insegnata la chimica.

Dopo questo esperimento ei dettò le sue lezioni che costituiscono il suo *Compendio*, e che a ragione chiamò elementari, destinandole a servir di guida a coloro, i quali ignari affatto della scienza potessero con facilità e con sicurezza giungere a conoscere i fatti, e le ragioni dalle quali i fatti dipendono. A tale oggetto adottò il metodo analitico.

Ebbe lo stesso concetto il promotore della moderna chimica elementare presentando il suo trattato elementare in un ordine nuovo, ma egli stesso non potè seguire quest'ordine se non in una parte dell'opera. Ma nè il Lavoisier, nè i celebri autori di altri trattati di chimica intitolati elementari corrisposero al titolo dato a'libri loro; e quanto questi sono ricchi di tutto il patrimonio della scienza, altrettanto sono meno idonei a servir di guida per una facile e sicura istruzione a coloro nuovi affatto per questo studio.

Nè l'A. dissimulò a sè stesso che arduo era, e forse impossibile, il mandare ad effetto in tutta l' estensione il suo disegno , e comprendere tutte le particolarità d'una scienza, quale è oggi la chimica , senza allontanarsi il minimo chè da un rigoroso metodo analitico : pure si prefisse lo scopo di non anticipar mai la notizia di leggi o di forze regolatrici dell' azione della materia ; nè di cominciare dal far parola di un numero di corpi e di sostanze sconosciute alla maggior parte di coloro che vogliono istruirsi : ma di partir da quelle cognizioni che sono più comuni a chiunque, e quindi a grado a grado passare alle nozioni dei fenomeni e delle sostanze meno conosciute ; onde chi s' istruisce trovi in certo modo in ciò che sa ciò che crede di non sapere , nel noto ciò che si figura essergli ignoto. Così deducendo dai fatti che conosce nuove conseguenze, acquisti nuove cognizioni d'un ordine più elevato.

Così lo studente trova maggiori attrattive nello studio di una scienza , traendo dalle proprie idee le nuove nozioni che va acquistando ; e quasi accorgendosi di sapere ciò che credeva di dovere imparare. In proposito di che Socrate soleva dire ai suoi scolari , che egli non li ammaestrava , ma che li soccorreva a svolgere ed ordinare le idee che già avevano , facendo produrre ed esporre ciò che sapevano , non essendo già discepoli di lui , ma discepoli della natura.

Ma questo metodo rigorosamente analitico non è possibile applicarlo a ogni maniera di scienza , e sembra che sia privilegio

delle sole matematiche. Quindi fu necessario al ch. autore l' allontanarsene qualche volta alcun poco: ma lo fece soltanto nei casi ne' quali non era possibile fare altrimenti.

Pure il sig. Pictet trovò che all' occasione di esaminare i metalli il nostro professore aveva deviato dal metodo che aveva fatto proposito di seguire, parlando prima di alcuni metalli meno noti generalmente, e quindi dei conosciuti dal comune degli uomini: lo che avvertì nel citato articolo della Biblioteca universale.

E tanto è vera la difficoltà, che potrebbe dirsi impossibilità, di conservare il rigoroso metodo analitico nel trattare la chimica, che il prof. Gazzeri aderendo all' autorevole suggerimento del prelodato professor ginevrino, si determinò in questa seconda edizione a fare qualche cangiamento nell' ordine dell'esame dei metalli; il che lo costrinse ad altri cangiamenti, i quali, considerati (come ei dice) nel loro insieme, non seppe se ei dovesse riguardare più conveniente, o almeno più comodo l' ordine adottato nella prima, o quello tenuto nella seconda edizione.

Facendo il sig. Pictet i dovuti elogi all' autore (1) e portando

(1) Egli cita come un modello d' esatto ragionamento ciò che il prof. Gazzeri scrive relativamente alle basi metalloidi degli alcali e delle terre. Infatti quelle sole due pagine (211, 212, vol. I° della 2.a edizione) sono tali da farlo giudicare un profondo e lucido ragionatore. Noi, in conferma di quanto dice il dotto ginevrino riporteremo le parole del sig. Gazzeri nella sua lezione XXXI, nella quale dopo di avere coll' usata sua singolar chiarezza esposti i processi di Davy, di Gay-Lussac e Thenard, e di Seebeck, ai quali la chimica è debitrice della bella serie d'esperienze sulle basi metalloidi degli alcali e delle terre, prosegue così:

" Dopo tutto ciò che ho esposto, cosa dovremo noi pensare della natura chimica degli alcali e delle terre? "

" Sebbene penetrato di stima e d'ammirazione per quegli uomini sommi, ai quali deve la chimica la più gran parte del suo odierno splendore, e che sono presso a poco concordi nel riconoscere la natura metallica di tutti questi corpi (ad eccezione dell' ammoniaca), senza impugnare apertamente una tal dottrina, ardirò proporre alcune osservazioni, le quali tendendo a conservare ciò che è provato, ed a lasciar ciò che è ipotetico come tale, potrebbero renderla più facile e più utile, specialmente a quelli che, non potendo tener dietro alle sottili ed astruse ricerche della chimica filosofica, han bisogno di prender principalmente di mira nello studio dei corpi quelle proprietà, dalle quali dipendono le più utili loro applicazioni, o gli usi importanti ai quali si destinano ".

" Riflettendo io che fra alcuni dei corpi che vogliono indistintamente riguardarsi come metallici vi sono enormi e sostanziali differenze, e che, per esempio, ripugna allo spirito il riguardare come d' una stessa indole e natura, da un lato i corpi più pesanti ed i più fissi che si conoscono, dall' altro i più leggeri, e quelli per i quali è abituale lo stato aeriforme; e considerare co-

un attento esame sull' opera di lui, non lo approvò per avere adottata la teorica dei chimici francesi rispetto alla combustione,

me metalli egualmente il platino e l'oro, che l'azoto e l'idrogene, o le supposte loro basi, inclinerei ad opinare che non dovesse farsi consistere l'essenza di verun corpo nella qualità metallica, ma che dovesse considerarsi la metallicità (mi si conceda quest' espressione) come un modo d' essere di cui tutti o la più gran parte dei corpi sono capaci, in certe condizioni non eguali per tutti, ed aversi per uno dei caratteri e delle proprietà secondarie ed accidentali dei corpi l' attitudine a mostrarsi sotto l' apparenza metallica. „

" Così lo stato aeriforme o di gas è un modo particolare di esistere, di cui tutti i corpi sono ragionevolmente reputati capaci, sebbene soli alcuni fra essi conservino abitualmente un tale stato, altri non vi restino che precariamente, altri in fine non vi giungano mai, o solo con mezzi violentissimi. A malgrado di ciò, e sebbene sia assai meglio provata in tutti i corpi l' attitudine a prendere lo stato aeriforme, che la capacità di mostrarsi sotto l' aspetto metallico, pure niuno ha mai imaginato di far consistere l' essenza di tutti i corpi nello stato di fluidità elastica o di gas, e di far riguardare come modificazioni di questo tutti gli altri stati, sotto i quali i corpi si mostrano in natura „.

" Ho parlato d'*apparenza metallica*, giacchè se si consideri che fra tutti i caratteri, fra tutta le proprietà, che s' incontrano nei metalli esaminati collettivamente e separatamente, non ve n' è una sola che non manchi in qualcuno dei corpi riguardati come metallici, essendovi metalli gravissimi e leggerissimi, solidi e liquidi, fusibili ed infusibili, duri e molli, tenaci e non tenaci, duttili e non duttili ec., si dovrà concludere che niun' altra proprietà qualifica i metalli se non un certo aspetto, il quale in null' altro consiste che in un particolar modo di riflettere la luce. Di fatti si ha per dimostrata la natura metallica di un corpo, quando, tormentatolo in mille guise, si giunge a fargli prendere, anche per un solo istante, l' aspetto indicato „.

" Sia che i corpi vestano quest' aspetto allorchè, scevri dal mescuglio di qualunque sostanza diversa da quella che essenzialmente li costituisce, si mostrano nella loro purità, sia che ciò accada quando all' opposto si unisce ad essi qualche principio non ancora riconosciuto, sia che un tale stato dipenda da una particolar disposizione delle loro particelle, o da un certo stato elettrico, o da qualche altra possibile circostanza, egli è certo che i metalli più decisamente tali, possono, salva l' essenza e la natura loro, perdere e riacquistare l' aspetto metallico, e ciò dipendentemente dall' unione o dalla separazione, non del solo ossigene, ma talvolta d' altre sostanze semplici, come del carbonio, del solfo, del fosforo ec., ai quali si trovano spesso naturalmente uniti „.

" Da ciò sembrami potersi concludere, che per far riguardare le terre come ossidi metallici due cose dovrebbero dimostrarsi: 1.° che esse contengono un corpo capace di mostrarsi sotto l' aspetto metallico; 2.° che nello stato loro di terre questo corpo è unito all' ossigene, non ad alcun' altro principio egualmente capace d' occultarne le qualità metalliche; delle quali due cose niuna fin qui si è potuto dimostrarne „.

e gli fece rimprovero di avere omesso di far parola della dottrina delle proporzioni determinate.

A questa mancanza ha supplito l' A. nella presente edizione, avendo infine del secondo volume dato un *breve cenno della teorica atomistica,* nel quale in poche pagine ha saputo esporre questa nuova dottrina colla sua usata chiarezza, in modo da farne agevolmente concepire un idea sufficiente. E sebbene avesse egli omesso di dettarne una lezione a ciò espressamente destinata, non ha mancato di farne vocalmente una lezione negli annui suoi corsi, stimando che non dovessero i suoi alunni ignorare affatto i fondamenti di questa nuova dottrina, la quale per quanto sia bella, e prometta importanza ed utilità, pure a confessione di molti valenti chimici non è ancor tale quale si può sperare che giunga ad essere in futuro.

Relativamente poi all' avere egli adottata e seguita la teorica della combustione, proposta dapprima da Lavoisier e insegnata quindi dai chimici francesi, ci sembra che egli giustifichi validamente questa sua adesione, in modo da persuadere de'suoi pensamenti. Egli avvisa che lo svolgimento del calorico e della luce nella combustione debba considerarsi come un fenomeno secondario e di apparenza, e non come primario e sostanziale. È innegabile che questo svolgimento di luce e di calorico nelle diverse combustioni non è sempre intenso in ugual modo; ma che vi sono diversi gradi di maggiore o minore intensità, e quindi una maggiore o minor lentezza di combustione. Ora come fissare i limiti di una combustione rapida, al di là dei quali la combustione cessi d'essere tale per esser più lenta, e meriti per questa ragione d' essere distinta con un nome diverso? Le condizioni in cui si trova l' ossigeno, indispensabile in ogni combustione, ora in istato di gas, ed unito ad una gran quantità di luce e di calorico;

" Ora, può egli essere ragionevole il definire l' essenza dei corpi per mezzo di caratteri imaginati o ipotetici, posposti i veri ed i reali? ,,

Alle quali parole il prof. Pictet aggiunge la nota seguente. " A queste riflessioni che ci sembrano giustissime si potrebbe aggiungere che questa apparenza metallica è sovente fallace: alcune varietà di mica somigliano all' oro e all' argento; lo zolfo unito al piombo allo stato di galena prende la più notabile apparenza metallica; come pure nell' unione col ferro allo stato di pirite; e il vetro e l' acqua istessa si ricopre talvolta di uno strato sottilissimo che emula pure l' apparenza metallica. ,, Biblioth. Univers. Tom. XVI année VI, 1821. pag. 218.

ora in istato di mistione, come nell' aria ammosferica; ora in istato di combinazione e composizione, come nell' acqua, deve naturalmente influire sulla lentezza o rapidità delle combustioni. Se un ferro infuocato s'immerga in un ambiente di gas ossigene o di aria ammosferica, o nell' acqua, la combustione sarà nel primo caso rapidissima, e negli altri due casi più lenta. Ma quando in tutti tre questi casi risulterà che il ferro ha subìte le stesse modificazioni, come non dovrà dirsi che i cambiamenti indotti nel metallo, che si trova divenuto un composto degli stessi principii, essendo gli stessi, la causa non sia la stessa, e che esso non abbia subìto uno stesso ed ugual processo? Ma se una fascina, dice il sig. Pictet, arde con fiamma rapida e vivace, è strano il riguardare come un ugual fenomeno quel che accade nel piombo, che senza vivacità e rapidità impiega un secolo a coprirsi di un leggero strato di ossido. Questo per nostro avviso vorrà dire soltanto che nel primo caso vi è una combustione tanto rapida e tanto vivace, quanto nel secondo è languida e lenta.

Ma a questo il prof. Gazzeri sottilmente risponde. « Fra i molti fatti (egli dice) che potrei citare, ne allegherò un solo, perchè ovvio, generalmente conosciuto, e da cui emerge l'argomento che ne voglio dedurre. Se si accendano due masse notabili di carbone comune, ed anco di quello ricavato da vegetabili minuti e leggieri, più conosciuto sotto il nome di brace, mentre dette masse ardono tramandando calore e luce, niuno negherà essere elleno in combustione ».

« Per altro, siccome questa si effettua principalmente alla superficie esterna di quelle masse, ove il carbone e la brace si trovano a contatto coll' ossigene ammosferico, ben presto lo strato esteriore e superficiale delle masse stesse sarà convertito in cenere; la quale ricoprendo i susseguenti strati della brace o del carbone, ed interponendosi fra essi e l' aria esterna, di cui rende meno facile l' accesso, farà che la combustione cominci a divenire più languida e più lenta. Se giunte le cose in questo punto, si abbandoni una delle due masse interamente a sè stessa, e all'opposto dalla superficie dell' altra si vada frequentemente rimovendo la cenere che si forma, e mettendo a scoperto il combustibile sottoposto, ne avverrà che quest'ultima massa in tempo proporzionatamente più breve sarà interamente consumata e ridotta in cenere; lo che non avverrà dell'altra se non in tempo proporzionatamente molto più lungo. Di più, la massa nella quale la combustione è stata più rapida e più vivace, ha dal principio sino alla

fine tramandato molto calorico, ed anche luce; all' opposto nell'altra, appena è stata ricoperta da uno strato di cenere continuo e non interrotto, ha cessatto affatto di emanare qualunque luce che potesse rendersi visibile anche nell' oscurità più perfetta: ed a misura che andava divenendo più denso lo strato della cenere, è divenuta anco meno sensibile l' emanazione del calorico, che ad un certo periodo ha cessato affatto di farsi sentire, sebbene durasse tutt' ora, ed abbia durato non poco tempo dopo, il processo per cui la massa del combustibile è stata interamente ridotta in cenere . . . . . Ora domanderò io; per qual processo diverso dalla combustione le ultime porzioni della brace sieno state ridotte in cenere senza emanazione sensibile di luce e di calorico? Aspettando che riesca ad alcuno d' immaginarlo, seguiterò ad ammettere ne' due casi una vera combustione, rapida e vivace nel primo, languida e lenta nel secondo ».

Nè gli spiacerebbe che la combinazione dell' ossigene, fenomeno principale e identico anco in casi in apparenza dissimili, potesse distinguersi con un vocabolo diverso da quello di *combustione*, il quale è solito far nascere l' idea di calore e di luce: ma non troverebbe conveniente il creare tante teoriche diverse di combustione, quanti sono i corpi che con qualche differenza vi soggiacciono. Una dunque sia la teorica: poichè pare ragionevole che debba dedursi, piuttosto che da' fenomeni eventuali e secondari, dai principali e costanti, quali sono l'unione dell' ossigene col corpo combustibile, e la sostanziale modificazione di questo corpo medesimo.

Osserva inoltre di volo l' autore che facendo consistere la combustione nello svolgimento di luce e di calorico, si viene a porre fra le combustioni molti effetti elettrici, confricazioni, pressioni, percussioni, ove interviene emanazione di luce e di calorico, ma niun cangiamento chimico ne' corpi.

Non potendo sostituirsi altra voce a quella di combustione, conviene comprendere sotto questa fenomeni simili in sostanza, dissimili in apparenza. Così i chimici chiamano il diamante puro carbonio, sebbene i di lui caratteri esteriori sieno tanto diversi da quelli del carbone comune.

L' aver compendiato in parte i ragionamenti del ch. autore avrà tolta loro forse gran parte di quella lucidità ed evidenza, colle quali li espone. Ma facendo altrimenti sarebbe stato di mestieri trascrivere molte pagine del suo libro.

Dopo il lasso di nove anni, tempo trascorso fra la prima e la seconda edizione di quest' opera pregiabilissima, era ben

supponibile che questa ultima edizione chiedesse di essere arricchita di copiose aggiunte, e che vi occorressero alcune variazioni per essere, dirò così, a livello dello stato attual della scienza; e l'A. ha fatto l' uno e l' altro con molta opportunità. Oltre a questo ha data una maggiore estensione ad alcune lezioni, ne ha riordinate alcune altre, e corredate tutte di nozioni importanti e relative specialmente alle qualità fisiche de' diversi corpi. Fra queste aggiunte io sceglierò un saggio, onde mostrare con quanta chiarezza il nostro profess. esponga non solo i suoi pensamenti e le sue esperienze, ma eziandio come insegni a porre lucidità ed evidenza nel rammentare le minute particolarità de' più ovvii fenomeni (2).

Dopo aver parlato della lucerna di sicurezza del sig. Davy, della fiamma che è più o meno luminosa secondo che risulta o da sostanze (che decomponendosi abbandonano la parte di materia carbonosa che contengono in composizione), o da soli gas o vapori accesi (come sono nel primo caso li olii, la cera ec., e nel secondo il gas idrogene, i vapori dello zolfo, ec.); dopo avere indicato che la vivacità della fiamma non è sempre una misura esatta dell' effetto calorifico, e che forse è anzi talvolta all' opposto, passa a dichiarare ciò che riguarda all' emanazione infiammabile che si svolge nella decomposizione dell' olio, della cera, ec. e che accesa costituisce la fiamma.

" Vedendosi (egli dice) che l' olio, la cera, il sego ed altre simili materie alimentano la fiamma d' una lucerna o d' una candela, si crede quasi generalmente che tali materie siano per loro stesse infiammabili; lo che non è vero. In fatti se si avvicini un lume acceso all' olio, alla cera, al sego, queste materie non s' infiammano; anzi se il lume s'immerga nell' olio, che è liquido per sè stesso, o nella cera e nel sego liquefatti per calore, vi si estingue. Ciò che arde, ed ardendo costituisce la fiamma, sono i prodotti della scomposizione dell' olio, della cera, o del sego, prodotti volatili, e veramente infiammabili. Parlando a suo luogo degli olii e d'al-

(2) A questo proposito il sig. Pictet in una nota al sopracitato articolo (pag. 211) così si esprime. Ho avuto sovente la soddisfazione di sentir professare il sig. Gazzeri dalla sua cattedra allo spedale di S. M. Nuova con una chiarezza, con un' eleganza di dizione tanto notabile, quanto è il suo giudicio nella scelta dell' esperienze, e la sua destrezza nell' eseguirle. Peccato! che un complesso di qualità, delle quali di rado avviene che trovisi dotato un istesso individuo, non possa far progredire la scienza sopra un più vasto teatro!

tre simili materie, dirò e mostrerò coll'esperienza che, scomponendosi per il fuoco in apparati appropriati, si risolvono nella massima parte in prodotti volatili ed infiammabili. Frattanto presenterò una facile esperienza che ognuno può ripetere da sè stesso, e che dimostra evidentemente la stessa verità. Mentre una lucerna o una candela ardono con fiamma vivace, si accenda e si tenga in mano così accesa una piccola candeletta. Allora soffiando un poco fortemente sulla fiaccola della lucerna o della candela, si estingua. Avverrà il più delle volte che mentre il soffio raffreddando la massa dei prodotti volatili della scomposizione dell' olio, ec. estingue la fiamma, dal lucignolo non ancora raffreddato, seguiti ad emanare una quantità di quei prodotti, che sotto la forma d'un filo o striscia di denso vapor biancastro va sollevandosi in alto. Allora avvicinandosi prontamente la candeletta accesa a questo fumo o vapore, alquanto in alto, come due o tre pollici sopra il lucignolo, si vedrà tosto infiammarsi, e l'infiammazione propagandosi d' alto in basso, dalla cima alla base, comunicarsi al lucignolo, che si riaccende. La fiamma non è dunque se non una massa infuocata di materie volatili ed infiammabili, provenienti dalla scomposizione delle diverse sostanze impiegate come combustibili. Quando queste contengono fra i loro principii componenti una quantità grande di materia carbonosa, una porzione di essa passando allo stato concreto, sebbene in parti tenuissime, dentro la fiamma stessa, ne mantiene opaco ed oscuro il centro e ne rende luminosissima la superficie esterna o il contorno, per l'infuocamento e la combustione che le particelle carbonose vanno successivamente provando a contatto dell'aria. Le fiamme del puro gas idrogene, dello spirito di vino, ed altre prive di queste particelle carbonose non sono nere ed opache nell' interno e sono pochissimo luminose „.

Senza stare ad esporre i soggetti delle cento lezioni che formano questo compendio, crediamo di dover notare, secondo la mente dell' A., che la 95ª e 96ª essendo un' epilogo delle antecedenti, e riassumendone i soggetti coll' istesso ordine col quale sono in queste trattati, esibiscono in poche pagine un prospetto de' fatti principali che costituiscono la scienza, i quali dipendendo gli uni dagli altri, ed essendo connessi fra loro con un ordine regolare e continuo, non avviene di trovar mai supposta cosa alcuna che non sia stata fatta conoscere. La lettura di queste due lezioni fatta attentamente e senza prevenzione da coloro, che conoscendo la chimica si ponessero

per un momento nel caso di chi la ignorasse, si persuaderanno che l'opera del prof. Gazzeri è tale da rendere, come egli erasi prefisso, veramente elementare, semplice e facile, perchè ordinato, l'ammaestramento degli studiosi. Ed ha ben ragione di attribuirne in gran parte il merito al metodo o sistema da lui adottato: ma chiunque dovrà attribuire all'A. il merito di avere adottato quel metodo o sistema d'insegnamento, il quale non poteva adottarsi se non da una mente perspicace e nutrita dalla più sana filosofia, nè mandarsi ad effetto se non da chi avesse presente in tutta l'estensione la scienza e le relazioni di essa, e si sapesse porre nel caso d'ignorarla; e non conoscendola la volesse in un certo modo creare, o impararla dal gran libro della natura.

G. Gioni.

---

## Rivista letteraria.

*Buondelmonte e gli Amedei. Tragedia di Carlo Marenco da Ceva.* Torino Gius. Pomba, 1827.

*Buondelmonte Buondelmonti. Tragedia di Angelica Palli.* Livorno 1827.

Il fatto è notissimo. Buondelmonte, già sposo a una fanciulla degli Amedei, vede una de' Donati, mostratagli dalla madre, e a lei si promette. « Quest' offesa, dice saviamente il » Pignotti, ai dì nostri finirebbe coll'attirare il disprezzo sopra un » giovane leggero; nè altra pena si correrebbe che l'universal » condanna d'uomo senza carattere: ma non era così in que'tem» pi di costumi feroci e sanguinari » (1). Gli Amedei co'lor parenti uccidono Buondelmonte: e *questa fu la cagione e cominciamento* (2) delle due sette, Guelfa e Ghibellina, in Firenze: « acciocchè l'Italia, mancate le inondazioni barbare, fosse dalle » guerre intestine lacerata » (3).

Il sig. Marenco, lasciatosi ispirar dalla storia, compose una tragedia, che non ha la bellezza delle unità, ma ne ha molte ben più care ad ogni uomo di senno. Egli è pure a dolersi che

(1) Stor. Tosc. L. III, c. 4.
(2) Villani l. V, c. 38.
(3) Machiavelli l. I.

lo stile sia, in tanta verità e profondità di sentimenti, quasi sempre incolto ed improprio; l'arte del numero nulla. Contuttociò noi crediam questo un lavoro importante, e degnissimo d'incoraggiamento e di lode. Ecco il sunto.

Buondelmonte torna a Firenze da un viaggio, ritrova *in una strada* l'amico Tedaldo, e gli confessa il suo amore per Iole Donati. Questo dialogo in istrada, queste confidenze appena tornato dal viaggio, hanno troppo, a dir vero, del classico. Era ben facile dare ad intendere altrimenti lo stato dell'animo di Buondelmonte.

Giunge il fratello della sposa, l'Amedei; è freddamente accolto dal Buondelmonte; va a casa; e passando, dice con indifferenza alla sorella: *il tuo sposo è in Fiorenza:* null'altro. Tratto di natura, notabile. La fanciulla cade svenuta: svenimento che ha troppo della *polvere teatrale.* Il far che la fanciulla tenga dietro al fratello, confusa tra la gioia, la maraviglia, il timore, e la curiosità, sarebbe cosa più vera e perciò più efficace. Eccoci già bene innanzi nell'azione: il prim'atto non è, come nelle tragedie classiche, un secco racconto.

Nell'atto II, il Buondelmonte in sua casa, sta parlando fra'denti, della sua nuova amante: viene Tedaldo, e lo consiglia d'andar almeno a vedere la sposa: egli va; e a poco a poco le fa comprendere ch'è innamorato d'un'altra. Sopraggiunge il fratello, s'accorge di ciò che è seguito, e minaccia lo sposo. In quest'atto abbiam tre soliloquii: e codesta manìa di parlar soli sa troppo del classico. Ma le due scene del Buondelmonte con la fanciulla, e del medesimo col fratello di lei, contengono bellezze tanto più vere, quanto pajon più semplici. Parrà forse a taluno troppo scortese questo Buondelmonte, che aspetta le preghiere dell'amico per andar a vedere una misera fanciulla che l'ama. Ma se il poeta l'avesse dipinto più tenero, avrebbe falsato il carattere del tempo e del fatto. Buondelmonte mostrò veramente di sprezzar la Amedei, preferendole un'altra: a questo dato della storia dee tutto armonizzare il disegno della poesia; non lasciarsi portare alla più goffa delle inverisimiglianze per non so quale smania d'un Perfetto ideale. Se il Buondelmonte non avesse veramente violato un dovere, e violatolo in modo offensivo agli Amedei, questi non l'avrebbero ucciso. Se dunque voi mi sdolcinate il carattere dell'offensore, io v'imporrò che ne trasmutiate la pena: che non l'ammazziate.

Nel terz'atto la fanciulla Amedei vaneggia d'amore. In altra

stanza il fratello co'suoi parenti giura vendetta, e prepara la morte del Buondelmonte, intanto che questi in sua casa prepara le nozze con Iole, e sente il rimorso del suo mancamento. Il delirio della fanciulla, sebbene rammenti Ermengarda, ha di bellezze sue proprie. La scena della congiura è la più profonda del dramma.

Nel quarto, la fanciulla muore. Buondelmonte che, per fuggire gli odii, s' era ritirato in contado, viene in città travestito, e ne vede l' esequie. L' Amedei lo adocchia, vorrebbe inseguirlo, ma è trattenuto. Buondelmonte ritorna dalla moglie in campagna, e si mostra turbato di rammarico e di rimorso.— La scena dell'agonia, sebbene l' idea ne sia tolta dall'Adelchi, e sebbene sia strano che la fanciulla muoja sulla nuda terra, è pur bella e d' un effetto suo proprio: forse maggiore in iscena che quella dell' Adelchi, perchè più breve, meno uniforme nel tuono, e rinforzata dalla presenza de'congiurati che parlano più tragico delle Badesse. Il poeta manda Buondelmonte in contado per farlo venire appunto all'ora delle esequie dell'infelice sua sposa: pur questa situazione è di gran forza, e non meno tragica dell' altra simile di Clavijo nel Beaumarchais di Goethe. La scena di Buondelmonte con Iole è bellissima.

Nel quinto, l'Amedei, preparato a vendetta, trova un Monaco che gli consiglia la pace: egli lo confuta in un soliloquio: s' incontra nel Mosca che gli annunzia essere il Buondelmonte tornato a stabilirsi in Firenze. Questi esce di casa dopo un colloquio con la moglie, passa dal Ponte Vecchio; è trafitto da'congiurati: e muore. Il Podestà poco appresso passa di quivi, e si sforza di ristabilire la concordia con gli ordini suoi. — La scena del Monaco non è punto legata col resto, e parrà una *stranezza romantica*. Preparata meglio, forse non parrebbe sì strana. L' avviso dato dal Mosca all' Amedei che il Buondelmonte è in Firenze, è freddo e intempestivo, e aggrava l' azione d' inverisimiglianza; perchè, se poco dopo lo dovevano trucidare, dovevano ben sapere ch' egli è già in Firenze. Siamo al dì di Pasqua, nè, in quel giorno appunto, avrà il Buondelmonte abbandonato il contado. Così le spiegazioni che dà questi alla moglie sui motivi della nuova sua risoluzione, paiono più fatte per lo spettatore che per l' azione: così troppo lungo è il soliloquio del Buondelmonte alla statua di Marte. Par che aspetti che vengano ad ammazzarlo.

Queste son lievi mende, che possono facilmente levarsi: ma il fondo dell' azione è ben côlto, e la verità storica ben fecondata. In un punto, ma essenziale, io la trovo violata con danno della verisimiglianza, la quale dovrebbe alfine comprendersi

non poter essere cosa contraria alla verità. Narra il Villani, che al Buondelmonte fu dalla madre mostrata la Donati, e ch'egli *incontanente la promise e sposò a moglie.* Il Machiavelli, malignamente di suo capo soggiunge: « considerato, il sangue e la dote non essere » inferiore a quella di colei che egli avea tolta. » Certo è intanto che il fatto del Buondelmonti venne piuttosto da istantanea debolezza che da infedeltà meditata (4): e questa circostanza lo attenua di molto. Che tra la promessa e le nozze ci corresse un intervallo, io lo credo: nè voglio far colpa al poeta dell'aver riserbata la celebrazione del matrimonio al terz'atto del Dramma. Solo mi dolgo ch'egli non abbia legato il giovane con la sacra promessa di sposar la Donati, e non abbia così in qualche modo dato un pretesto all'amore di rompere più francamente il primo legame contratto con la Amedei.

Più: la storia ci afferma che, anche prima di questo fatto, „ assai erano le sette tra nobili e cittadini, per cagione delle bri„ ghe e questioni della chiesa allo imperio (5) *contuttochè occulta*„ *mente (6)* „. Il poeta ha negletto di mostrarci nel corso della tragedia i germi delle dissensioni avvenire: e solo al terz'atto entrò di lancio a far proporre dai congiurati la cosa, d'un modo stranissimo. L'Uberti dichiara ai compagni ch' e' son Ghibellini tutti senza saperlo; e spiega che voglia dire essere Ghibellino: gli esorta dunque non solo a trarsi addosso de' guai con l'ammazzare il Buondelmonte, ma ad alzar la bandiera d' una setta, il cui nome istesso è ai più sconosciuto. Conveniva per tutto il Dramma dipingere a forti colori la perpetua, necessaria, profonda discordia de' nobili con la plebe: conveniva a que' Buondelmonti che della fazione popolare doveano esser capi, porre intorno una schiera d' uomini accanitamente gelosi de' popolari diritti; non piantarlo lì solo, e tutto pieno dello sciagurato amor suo: non parlar sempre in tuono profetico de' Ghibellini e de' Guelfi avvenire, e tacere degli odii presenti.

Il Malaspini, il Villani, il Machiavelli, noverano molte delle famiglie poi datesi all' uno o all'altro partito; il Sismondi somma le Ghibelline a ventiquattro, le Guelfe a quaranta (7). Talune di queste giovava pur presentare; e così conveniva dar a conoscere come, essendo l'Amedei l' offeso, gli Uberti pur di-

(4) Lo provano le parole di Dante, Parad. XVI: *per gli altrui conforti.*

(5) Villani 38.

(6) Id. 39.

(7) Cap. XIII.

ventassero i capi di parte Ghibellina; rappresentandoli cioè come la più potente famiglia dell' altro partito (8), come quelli che fin dal secolo XII tenevano attizzata la discordia in Firenze (9).

Nè naturale ci parve quel fare che i congiurati risolvano la vendetta di sangue, senza pur rammentare altre vendette men gravi. Il Villani dice ch' e'*si congiurarono insieme di batterlo o di fedirlo;* il Malespini, di fargli *vendetta o vergogna* (10). Troppo presto dunque pronunzia il Mosca la fatale parola; e troppo presto la intendono i suoi compagni. L' A. riposò forse sull' affermazione del Machiavelli che dice: « conchiusero che questa in- » giuria non si poteva senza vergogna tolerare, nè con altra » vendetta che con la morte del Buondelmonte vendicare. » Si noti però, che quì dice *conchiusero*, il che non indica essere stata quella la prima proposta. Queste cose giova osservare, acciocchè si conosca come la violazione della verità storica conduca alla inverisimiglianza del disegno, e alla imperfezione del concetto poetico.

Quanto alla catastrofe, io non vorrò portare tant'oltre l'amore della verità storica da pretendere che il Buondelmonte debba venire in *su uno palafreno bianco:* ma desidererei bene vederlo *vestito nobilmente di nuovo di roba tutta bianca.* Anche la circostanza del cavallo però, accrescerebbe, bene rappresentata, l' orrore della catastrofe: a vedere lo *Schiatta degli Uberti che lo atterra giù*; e il Mosca e Lambertuccio degli Amedei che *lo assalgono* e *fediscono;* e Oderigo Fifanti che *gli sega le vene* (11). Il poeta fa che l'ultimo a ferire sia l'Amedei: ciò non è verisimile.

La statua di Marte, appiè della quale e'fu trucidato, era oggetto di vecchia superstizione in Firenze; e poteva dar luogo a poesia più profonda (12). Invece di presentar Buondelmonte solo appiè della statua, non era egli più naturale farlo passare con molti di quelli che in dì sì solenne dovevano aggirarsi di quà e di là dal ponte; farlo trafiggere nella costoro presenza; e così presentare un altro quadro storico di somma efficacia, la *città corsa ad arme e a rumore?* (13) Si rammenti che la *noblesse floren-*

(8) Pignotti.
(9) Lami lez. XV.
(10) C. 164.
(11) Villani.
(12) Vedi le poetiche parole del Villani.
(13) Id.

*tine avait réglé jusqu'alors seule la république* (14). Si pensi allo sdegno che nella fazione del popolo deve avere eccitato quel fatto de' nobili. Il n. Poeta ci espone fedelmente un omicidio commesso per privata vendetta, ma non un omicidio, cagione ed effetto di civili rancori. S' egli avesse voluto mostrarci il principio della popolare sommossa, allora la venuta del Podestà sarebbe più desiderata e opportuna.

Questa figura del Podestà parrà certo agl' ignari della storia, figura ridicola: ed è sapientemente collocata dall'A. n. quì in fine. Il Podestà, ch'era allora Gherardo Orlandi, era un gentiluomo forestiero, arbitro della giustizia criminale e civile, chiamato di fuori per cansare a' cittadini l' odiosità del ministero, e liberare i sudditi dal sospetto d' essere giudicati secondo l'impulso delle civiche passioni. Il vederlo apparire sopra il cadavere del Buondelmonte, e, lui forestiero, comandare la concordia a'cittadini, è spettacolo degno della vera tragedia.

La signora Palli di tutto questo tesoro di Poesia storica non degnò profittare. Fece più: cambiò la fanciulla Donati in una vedova, che col fingere d'ammazzarsi, costringe il Buondelmonte a sposarla. Lo stile di questa rara donna è certamente più terso, il verso più armonico che non sia nella tragedia del ch. Piemontese: ci ha de'sensi ben côlti, e in donna mirabili. Questo passo n' è prova:

*Mosca* ..... Italia è in fiamme:
Cresce, dilata il vasto incendio: in armi
Sta Lombardia, che di ragion l' usbergo
Fragil conosce, e a Federigo incontro
Sua libertà veste di ferro. In armi
Sta Roma anch' essa, Ghibellina in vista,
Ma col cader d' Ottone, in cor tornata
Guelfa qual pria. L' altre cittadi e i Prenci
Di minor possa, alle lombarde genti
O alle tedesche s' affratellan: regna
Discorde spirto nel recinto breve
D' ogni castello: e voi sognate intanto
L' età dell' oro entro Firenze.
*Lorenzo* Il sogno
Ond' io vaneggio, egli è d' Italia intera
La salda lega. D' affacciarsi all' alpe,

(14) Sismondi.

Per vagheggiarla a gran ventura avrebbe
Il temuto straniero, ov' ella stesse
In sua tremenda maestà raccolta.
Ma invan natura, veneranda e bella
La pose in soglio: a vegetar nel limo
Dannò sè stessa; e del vigor natìo
Spende gli avanzi squarciandosi il grembo.
Sol Lombardia di nobil guerra spiega
Vessillo al vento: e qual, d'Augusto, o Roma,
Servir, la scelta a comperar col sangue
Non s'affatica; m'a serbarsi immune
D' ogni servaggio....

Del restante, la giustizia c' impone di dichiarare che il verisimile dalla signora Palli non è stato più rispettato del vero. Rivolga ella il suo facile e coltissimo ingegno all' animosa esperienza di quelle dottrine, che sole ormai possono ricondurre le arti della parola allo smarrito lor fine: e s'aspetti congiunta alla lode e alla stima, la riconoscenza de' saggi.

K. X. Y.

*Dell' educazione. Trat. di mad.* Campan. *Trad. di L.* Ferreri. Milano, tip. Fontana.

Ecco un di que' libri che provano quanto in tutte le umane cose l' esperienza prevalga al sapere. A tutti i padri, a tutte le madri rendono raccomandabile questo trattato, la verità e la finezza di molte osservazioni, l' utilità di molte pratiche, la soavità dello spirito, la schiettezza del tuono. Non è già che sovente l'ottima istitutrice non si lasci dominare dalla memoria di consuetudini ormai non conformi al tempo nostro; e dal desiderio di tutto ridurre, se non a sistema, a regola definita. In un articolo di rivista noi non possiamo prendere l' opera intera ad esame: ci basta, così per saggio, accennare nel primo capitolo un' omissione, che non è certo da imputarsi a colpa dell'autrice; ma che pur giova notare.

Alle ragioni che Rousseau con tanta efficacia e Mad. Campan con molto affetto, adducono del dovere che ad ogni madre corre d' allattare i suoi parti, tre se ne aggiungono d' importantissime.

I.° La qualità del latte succhiato influisce direttamente sulle qualità del temperamento, del carattere, dell'ingegno. II.° S'egli è vero che l'educazione incomincia dalle prime impressioni che fanno

gli oggetti esterni sul senso, il far dopo alcuni mesi passare il bambino dalla casa della balia alla casa materna, altera in modo le nascenti sue idee, confonde i giudizii da lui col sentimento concepiti delle cose e delle persone; che lo sviluppo della mente non può non riceverne o danno od indugio. III.° S'egli è pur vero che le prime impressioni della vita dovrebbero non essere abbandonate al caso, ma regolate, condotte in modo da disporre la mente e l'affetto al retto giudizio delle cose, questa tanta amorevolezza e intelligenza che l'educazione delle fasce richiede, non può nemmeno imaginarsi nella mente e nel cuore d'una povera estrania. Ne' primi anni della vita, le cure de' genitori si restringono tutte al corpo; e son per lo più queste cure medesime, che fanno germogliare que' vizi, che poi si credono innati nell' uomo.

E poichè siamo in su questo dell'allattare, rammenterò l'opinione ch'io sentii con asseveranza annunziata da alcune donne: *l'ingegno trovarsi più pronto in chi è stato slattato più presto.* Parecchi fatti da me conosciuti comprovano questa osservazione che a molti parrà ridicola, ma non a coloro cui non è ignota la mirabile influenza del fisico sul morale dell' uomo. Gioverebbe intanto osservare, paragonare, dirigere le esperienze ad un fine. All'incontro, nella prima educazione tutto è operato così sbadatamente e alla cieca, che l'istinto de'bruti par quasi più sollecito e più sapiente dell' umana sensibilità e previdenza.

K. X. Y.

*Dizionario della geografia comparata, cioè l' antica colla moderna, e la moderna coll' antica. Diviso in due Parti. D'Anonimo.* Milano tip. Manini 1827.

Ecco com' io concepiva un dizionario di geografia comparata. Dati i varii nomi che in varii tempi ebbe un luogo, accennare i varii popoli che l' abitarono, e i principali avvenimenti ond' esso fu campo. Così il dizionario di geografia comparata, nella eloquente sua brevità, sarebbe la storia delle migrazioni de' popoli; soggetto importantissimo, e non bene considerato finora; darebbe quasi la base e la scena su cui l'edifizio storico s'è innalzato, su cui passarono gli storici personaggi. Conviene ajutar la memoria, spezialmente de' giovanetti, attaccando i fatti ad un luogo; e l' aridità del luogo coprendo con la mole de' fatti. L'A. non volle altro che offrire l' equivalente moderno alle denominazioni dell' antica geografia: e di siffatti articoli, di due versi

ciascuno, le due parti unite insieme, ne contengon presso a semila. Omise l'A. di notare le varietà che in varii tempi e da varii popoli ebbe il nome del medesimo luogo; e a un solo nome antico contrappose un solo corrispondente moderno: dove ognun sa che, fra gli Antichi stessi, sovente con altro nome chiamavano un luogo i Barbari, con altro i Greci, i Romani con altro. Omise al tutto molti luoghi de' quali l' antico nome è già noto, ma forse non sarebbe sì facile riconoscere quello che gli corrisponde oggidì, per non essere ben conosciuti i confini che davano gli Antichi allo spazio sotto quel nome compreso, o per altre ragioni. Omise anche parecchi, de'quali i Geografi danno il sinonimo; come i Monti Ceraunii, che sono un ramo del Caucaso al settentrione della Mingrelia; i Coraxici, che dividono i Circassi dagli Abassi; gl' Ippici nella Circassia, oggidì Busch-Tau; l' Aragon di Strabone, ora Arakui, fiume alle porte Caucasee. Facilissimo al giornalista è il fare ad un'Opera di simili aggiunte: ma tanto più dee l' A. cercar d' evitarne la necessità. Ne' nomi poi ch'e' riporta, dee almeno porre maggiore esattezza: non definire gli *Aborigenes (*o *Aborigines)* nazione antichissima *dell'Italia,* onde trasse origine il popolo *latino;* non *Absorus*, una delle isole adjacenti alla costa *illirica* della Liburnia *o della* Dalmazia in Europa: non omettere che due sono le città che portavano il nome di *Abellinum,* due i luoghi che d'*Abyla* o d'*Abila*; non omettere l' *Abella*, o l' *Avella* che diè il nome alle noci *Avelline* o *Avellane*, acciocch' altri non creda che *Abellinum* ne sia la patria; finalmente, in opera di cui l'esattezza tipografica è parte integrale, sostituire *Abellinum* ad *Abbellinum*, e *Abantias* al l'*Abantis*; aggiungendo che *Abantias*, per *Eubéa,* or *Negroponte,* è voce poetica, e rammenta idee favolose. Noi dobbiamo però ringraziare l' A. d' averci offerto col suo lavoro l' elemento e l' idea d' un buon libro.

K. X. Y.

*Di un dipinto di* Filippo Agricola. *Descrizione del co.* Al. Capri. *Estratto dal IV. Vol. delle Mem. Romane di antichità e di Belle arti.* Pesaro 1828, tip. Nobili.

Egli è pur degno d' attenzione lo spettacolo che presenta qualche cittadetta d' Italia: d' una gentilezza, d' una cultura, d' un amore del Bello, nella tenuità de' suoi mezzi, ammirabile: intanto ch' altre e per posizione e per grandezza e per agi più fortunate, languiscono in una certa barbarie intellet-

tuale, che, se non fosse attestata da' fatti, parrebbe incredibile. Tal città ch' io non nomino, popolata d' ottomila abitanti, e ricca sì da mantenere al servigio di private famiglie ben trenta carrozze, conta per tutta letteratura uno o due latinisti: all' incontro Cremona, Pesaro, Rovereto stessa, nell' angustia di lor circostanze, vantano, quella una gioventù tutta accesa dell'amore di studi indipendenti e gentili; questa una schiera di scrittori eleganti, quali non potrebbe vantarli tal altra città ben più illustre; l' ultima, un' accademia, piccola, è vero, ne' mezzi e ne' fini, ma onorata da nomi parte noti all' Italia, parte degnissimi di miglior fama e di più grande teatro. Ma Pesaro tra l' altre merita oggidì singolare considerazione per quella gentilezza e dignità di sentimenti e di stile, che v' ha lasciata in retaggio il buon Perticari. E anche questa breve gentilissima descrizione n' è prova; in buono e in mal senso. Io vo' dire che a quella dignità ed eleganza va spesso congiunta qualche improprietà e affettazione; venente dal troppo voler trasportare nella lingua scritta le scritte eleganze, piuttostochè le parlate. Quando il sig. co. Cappi comincia con dire: « Allorquando incontra veder » cosa moderna che rende immagine del sovrano sapere degli an- » tichi » subito viene alla mente la frase di Dante (Inf. XXI) *Com' egli incontra che una rana rimane:* e l' altra (Purg. IX.) *Tale immagine quivi mi rendea — Qual prender si suole — Quando a cantar con organi si stea*. E così quand' egli esclama: *oh quanti affetti ne incuora!* Certo egli rammenta la frase dantesca (Purg. XII) *Lo tuo ver dir m'incuora — Buona umiltate, e gran tumor m' appiani.* Non già che portar nella prosa le frasi di Dante sia sempre cosa ridicola: ma *incontrare* per *avvenire; incuorare* per *porre in cuore; rendere immagine* per *portar somiglianza*, son modi, spezialmente alla prosa, insoliti, epperò strani. E questo difetto (egli è necessario assolutamente il notarlo a disinganno di certi poveretti che, ben lontani dalla semplicità dell'a. n., si credono con lo sforzo delle frasi Dantesche rinfrancare la debolezza del vuoto ingegno) questo difetto, io diceva, anche nell' ottimo Perticari è frequente: quando Dante egli chiama *quel santo petto* (Apol. Cap. I.); frase nella poesia bellissima (Purg. I.), quì affettata e di più ridicola, perchè tutti sanno la santità del petto di Dante Alighieri: quando dice *vista viva,* una vista acuta (Cap. II.), modo ambiguo che Dante stesso non avrebbe forse adoprato se la rima non era (Inf. XXVIII): quando *dispetto* sostituisce a *disprezzo* (Cap. II.), latinismo all'età di Dante ancor vivo (Inf. IX. Purg. X). E questa negligenza perpetua della lin-

gua viva; questo amore soverchio delle scritte eleganze e d'una gravità troppo discorde dal tenue soggetto, trae sullo stile del medesimo Perticari la macchia gravissima della improprietà: chè nessuno vorrà dir propri (per non uscire da' primi periodi della citata apologia) i modi: *trovatore d' un' arte*; *torre la stanza* per *esiliare*; e tant' altri più strani ancora. Questo s'intenda notato, non per ismania di apporre alla fama d' un uomo rispettabile pel suo carattere e per le sue sventure, ma solo per disviare dal torto sentiero coloro che, secondo le dottrine di lui, vorrebbero far dell' italiano una lingua quasi morta, da imparsi nelle grammatiche, ne' dizionarii, e ne' libri de' Classici.

K. X. Y.

*Genio del Cristianesimo, di* Chateaubriand. *Nuova versione sulla sesta ed. parigina di L.* Toccagni *Bresciano*. Vol. IV. Milano tip. Fontana 1827.

Le lodi soverchie e i soverchi biasimi profusi a quest'Opera si potrebbero, io credo, conciliare, spiegare, e ridurre al giusto lor termine, chiamandola *un' opera di circostanza*. Non parrà certamente ingiurioso il titolo a chi considera che tutti quasi i libri buoni, od almeno le idee luminose e feconde in quelli dichiarate e distese, balzarono, a dir così, o dall' attrito delle opinioni contrarie, o dall' impulso, qual ch' e' si fosse, d' un affetto immediato, potente sull' anima dell' autore. I libri all' incontro dettati dalla fredda meditazione, e dagli astratti bisogni dell' arte ritengono quasi sempre la freddezza, la indeterminazione, l' oscurità dell' origine loro; e quand' anche sien ricchi d'intrinseci pregi, non giungono mai ad eccitare negli animi quell' affetto presente, subito, vivo, ch' è quasi l' eco della pratica verità e della universale bellezza.

Se l'opera di Chateaubriand crebbe in fama sì bella, ciò significa ch'ell'ha indovinato un bisogno del secolo. Ma quel medesimo fine che la dettò, perciò appunto ch'è un fine di *circostanza*, ne rese l'esecuzione in molte parti imperfetta. L'A. intendeva di dare alle prove della religione un aspetto ameno e piacevole: nè ciò potea farsi senza ometterne molte: onde viene al suo libro quel far leggero che spiace a' pensatori, dà baldanza agli Scettici. Inoltre, quest' amenità ch' è lo spirito di tutto il libro, par sovente accattata per lusingare la debolezza de' lettori corrotti; giacchè tutti sanno che le bellezze del cristianesimo non son già le gaie bellezze sensibili della religione pagana: son le bellezze severe,

profonde, de' pensieri sublimi, de' vasti affetti, son bellezze d' un ordine superiore all' umano. Quasi dimentico di questa verità, il celebre A. fece un lavoro, per ismania di fioritura, troppo giovanile, e quasi lussuriante di superficiali ornamenti. Ma negargli poi, come alcuni fanno, una mirabile vivacità d'ingegno, e talvolta un' originale delicatezza d'affetto, gli è un condannare troppo duramente sè stessi.

La nuova traduzione è d' assai migliore dell' altre: disinvolta, accurata, non inelegante, quasi tutta italiana. Solo le manca quella freschezza di colorito che richiedea l' argomento; e quella proprietà filosofica che rigetta, come inesatte, frasi simili alle seguenti: *colmar di disprezzo* (p. 3.); *culto nato dal seno della barbarie* (p. 8.); *dar bando a una paura di pusillanimo* (p. 9). Le note dal ch. Trad. aggiunte (V. II, p. 7, 9, 11, e altrove) per difendervi i nostri poeti, dall' A. francese troppo leggermente biasimati, ci paiono leggiere anch' esse. Gl' Italiani ammirano troppo le glorie loro: ed è fors'anche perciò, che gli stranieri con più d' ardire le sprezzano.

K. X. Y.

*Della medicina di* Aulo C. Cornelio Celso *L. VIII. Volgarizzamento di G. A.* Del Chiappa. *prof. di medicina pratica nell' univ. di Pavia.* Milano, Silvestri 1828. Nella Bibl. Scelta di opere greche e latine tradotte.

I trattati di scienza antichi non giovano per lo più che alla storia della scienza medesima. Alcuni principii, converrebbe, è vero, riporli nella luce della moderna coltura; ma tradurre le opere intere, non sembra utilissimo. Dico che alla storia della scienza gioverebbero tutti gli antichi trattati; ed aggiungo che la storia letteraria, in tutte quasi le parti sue, pare a me ancor bambina; perchè troppo più si cura il novero materiale de' libri, e l'estratto, e la Biografia degli autori, che non lo spirito loro, e la via dall' umano ingegno tenuta negli avanzamenti della scienza, e gli effetti che quindi provennero alla civiltà universale. Tutto in molte storie letterarie è ristretto nei limiti d'una erudizione arida ed esangue; tutto, se pur v' ha de' principii superiori, si riporta alla opinione dominante dello storico, il cui sistema si fa quasi centro ai gran movimenti che intorno alla verità fecero in tutti i tempi gl' ingegni più luminosi e più vasti.

Ma se la traduzione d' un' opera scientifica antica si vuole che a qualche modo riesca giovevole, convien corredarla di note,

le quali accennino ciò ch'è in quella di vero o di falso, di giustamente o ingiustamente ritenuto da' moderni, o abolito. Il sig. Chiappa avrà forse adempiuto quest'uffizio ne' suoi discorsi Celsiani: ma qui, tranne qualche brevissima lode (p. 299-301-316 ec.), non c'è vestigio di critica. Talvolta il ch. trad. dichiara le voci da Celso adoprate in senso diverso dal corrente: e ben fa (p. 280. 293. 304). Ma potev' anche dichiarare quelle voci d' antico uso, che i più de' lettori d' oggidì non intendono, come *acetabulo*, *ciato*, *emina*. Talvolta lo fece, (p. 236-263-265): e ciò dimostra ch' egli stesso di tali dichiarazioni ha sentita l' utilità.

La traduzione è accurata, e di fedeltà e d'eleganza. Quanto alla prima si potrebbe notare una qualche inesattezza, qualche sbaglio fors' anche (p. 8 lin. 14. 15). Quanto alla seconda, qualche affettazione: come *avvallare acqua* (p. 19), *speme* (p. 76), *serbare una regola* (p. 89); e qualche improprietà: come *attutare il sudore* (pag. 26); *congressi venerei* (pag. 34); *tenghino* (pag. 88 ed altrove spesso).

Gli è un lavoro del resto, quale da pochi tra' moderni può farsi: e quanto all' utilità sua, l' occasione che lo fece intraprendere n' è piena scusa; com' io intesi da un valentissimo medico concittadino del Chiappa.

K. X. Y.

*Elogio storico del co. Ces. Ventura, march. di Gallinella, Parmigiano, scritto da Giuseppe de Lama.* Parma, tipografia Bodoni 1828.

Nato nel 1741, morto nel 1826, la sua vita fu quasi tutta ne' pubblici uffizii. L' autore dell' elogio non fa ch' esporre i fatti e citare le parole medesime del lodato, attenendo la promessa che fece nel titolo, d' un *elogio storico*, sempre, fuorchè nel principio e alla fine: dove s' abbandona un poco al tuono dell' Elogio declamatorio, o poetico.

Egli è pure un vergognoso rimprovero al morale carattere della nostra letteratura, questo titolo da' più saggi adottato; d' elogi storici: quasichè d' altri elogi che di storici si potesse onorare la memoria de' passati. Il classicismo aveva intruso non poco del suo ideale fin nell' umile prosa; e l' ideale in moltissimi elogi parea stare a maraviglia; perchè la nuda verità sarebbe paruta al disotto dell' umile prosa.

Il ch. A. ben fece ad appagarsi di fatti. Da que' fatti, e dalle

stesse parole dell' ill. defunto, ciascuno può trarre le conseguenze che son più conformi al proprio sistema: e quest'è il vero modo di contentar tutti, e di conservare la propria dignità. Giacchè le lodi, anche vere, se modellate sul conio dell' adulazione, sono sospette e spregevoli.

Abbiamo indicato che il libro esce da' tipi Bodoniani: sarà dunque inutile aggiungere che l' edizione è magnifica.

K. X. Y.

*Lo scisma d' Inghilterra e le altre operette di* Bern. Davanzati Bostichi *gentiluomo fiorentino. Con un discorso di* Francescantonio Mori *sopra la vita e gli scritti dell' autore. Prima edizione Senese più completa di tutte le preced.* — Tip. Rossi. All' Insegna della Lupa, 1828.

Ben fece il Rossi a raccogliere tutte insieme le operette d'uno scrittore, il cui stile, a' dì nostri particolarmente, diventa degnissimo d' attenzione; in tanto amore di prolissità, che già pare fatta compagna indivisibile alla gravità e all' eleganza. Queste operette son d' argomento storico, economico, agrario, faceto, domestico, letterario.

La prima, lo scisma d' Inghilterra, è commendevole per la veracità; sebbene l' omissione di certe circostanze vitali, e di tutta la parte politica renda l' intera narrazione non pur morta ma languida ed inesatta. Que'passi della Scrittura, citati non bene a proposito; quelle considerazioni, sebbene molto parche, che lo storico v' interpone; quelle poche frasi triviali che movono a riso, son difetti da attribuirsi, piuttosto che ad altro, al luogo ed al tempo in cui visse quella mente rettissima. Contemporaneo e italiano, egli non potea conoscere nè in male nè in bene, tutte le conseguenze di quel grande mutamento di cose: ed è perciò tanto più degna di lode e di nota l'imparzialità con cui giudica d'Arrigo Ottavo, alla fine. Il tempo ha poi, ogni dì più, confermato, come la mania di tutto lodare o di tutto riprendere, sia del pari nemica alla giustizia ed al vero.

D' argomento storico in qualche modo può dirsi l' orazione in morte di Cosimo Primo; cosa dappoco, come egregiamente osserva il sensato autore del preliminare discorso. D' argomento economico è la notizia de'cambii; dove non si fa che nudamente esporre il giro di questa parte potentissima e direi quasi spirituale del commercio: e la lezione della moneta, la quale, sebbene nulla di nuovo

contenga per lettori del secol nostro, pure indica il molto senno del nobile cittadino.

Le due lezioni recitate nell' accademia degli Alterati, sono sullo stile notissimo delle solite cicalate; dove qualche facezia leggiadra e fine, talvolta profonda, galleggia sopra un fiume d' inezie, a cui l'eleganza del dire non è sufficiente compenso.

Le cose agrarie sono veramente mirabili di proprietà, d' evidenza, di grazia, di concisione; e dimostrano l' incomparabile preminenza della lingua toscana. Sennonchè l' editore ne lasciò negletta la punteggiatura; parte, nelle edizioni de'classici, e specialmente di così serrati ed artificiosi come questo è, importantissima. I tipografi toscani dovrebbero ormai prender norma dai francesi, e da talun de'lombardi: e avvedersi che il premettere ad ogni particella congiuntiva una coma, imbroglia il senso più spesso che nol rischiari; ed è contrario alla logica. Omettendo di notare qualche rara scorrezione ortografica, proporrò una variante che mi pare sufficientemente probabile.

Alla pagina 78. " Che fatto naufragio della roba e dell' ono-
" re, abbracciavano per iscampo questa favola del nuovo Van-
" gelo " — Leggerei: *tavola*; che corrisponde alla metafora del *naufragio*.

Altri due passi io trovo, assai probabilmente corrotti: a p. 133 lin. 22 e seg.; e a pag. 140 lin. 15, e seg. Li accenno, perch'altri possa, correggendo, coglierne un senso più retto.

Il sonetto a Gian Bologna sul celebre gruppo della Sabina, non è gran cosa; pur vi si sente nel numero il gusto sicuro di quel secolo elegantissimo. Le lettere sono d' una parsimonia mirabile; e spirano il senno dell' uomo che ha tante volte gareggiato con Tacito in quella forza di dire che dimostra chiaro una forza corrispondente d' animo e d' intelletto.

K. X. Y.

*Bianca Cappello. Cenni storico-critici di Emanuele Cicogna veneziano.* Venezia, Picotti, 1828, 8.°

Questo argomento, in principio, in mezzo, ed infine immorale, fissò più volte l' attenzione della posterità per le stravaganze che lo accompagnarono, e più di tutto per la qualità delle persone che recitarono in questa tragedia. Di tali scene, che presentano il debole ed il ridicolo dell' uomo di qualunque siasi condizione, l' eruditissimo sig. Cicogna rinnuova la memoria con

produrne alcuni documenti inediti. Noi crederemmo che per onore dell' umanità meritassero d' esser cacciate in fondo al più cupo oblio, se non fosse che l' aspetto delle virtù e de' vizii dei grandi possono per diversa strada condurre a far senno chi del passato si fa specchio al presente ed all' avvenire. Avremmo desiderato che fosse riuscito al sig. Cicogna di togliere il velo al delitto che, più scoperto in Bianca ed in Pietro Bonaventuri, si maschera negli attori d' alta fortuna; ma questo velo lungi dall' esser tolto rimane per lo meno il medesimo, che era prima del libro del sig. Cicogna. Vero è peraltro che l' insieme delle circostanze fa violenza al segreto, almeno tanto da non lasciare in forse sulla relativa complicità de' tre protagonisti nell' ultima scena. Comunque sia, l' eruditissimo sig. Cicogna ha fatto conoscere i documenti autentici che si conservano negli archivii del governo veneto, che come già rifletteva il Molin nelle sue memorie MSS. citate dall'autore, servono " a mostrare al mondo quanto gli uomini siano facili in seguire la ruota prospera della Fortuna; perciocchè quando Bianca era in povero stato e fuoruscita, i suoi congiunti negavano neanco conoscerla, o averla mai conosciuta, et a questo tempo (del maritaggio col G. D. Francesco) per trovar parentela gli huomini investigavano fino gli ottavi e decimi gradi,, e la repubblica veneta dopo haverla condannata e bandita qual altra Elena impudica, le pose in capo la corona per dichiararla figlia della repubblica; e poi morta che fu, non solamente in Firenze le negarono sepolcro e funebre pompa reale; ma lo stesso veneto senato proibì che si facesse lutto per la morte di lei.

Riguardo a ciò che scrive il ch. autore intorno alle disposizioni d'animo del G. D. Francesco verso il Tasso, ci lascia nella stessa ambiguità. Se attendasi alla lettera che Maffio Veniero scrisse inutilmente al G. D. Francesco l'anno 1578 a favore del Tasso, il quale desiderava lasciar Ferrara e passare al servizio del Gran Duca; ed all' altra che lo stesso Tasso diresse nel 1594 al G. D. Ferdinando per chiedergli favore e sovvenzione, vedremo che il Tasso non ebbe la protezione di Francesco, almeno nel tempo del fervore di lui per Bianca, nè di Ferdinando.

Merita lode lo zelo dell'eruditissimo sig. Cicogna nell' andar investigando i documenti sepolti nell' oblivione, giacchè vogliamo lusingarci che le sue ricerche si estendano ad argomenti di maggiore importanza; considerando che le antiche memorie onorate degli uomini che furono sono come le tavole dello sconquas-

sato naviglio per iscampare almeno dal naufragio d'un perpetuo oblio, confortandosi che di sovente per tal mezzo

*Major ab exequiis nomen in ora venit.*

S. C.

*Alcune egloghe latine recate in verso sciolto da* Benedetto Sav. Terzo *ec.* Palermo, per Lorenzo Dato 1828, 12.°

Alcune egloghe latine di Luigi Alamanni, del Petrarca, di Gio. Petralia da Monreale, la Cleopatra degli Orti Vaticani scritta in latino dall'ab. Agostino Favoriti sono i componimenti latini che tradusse in verso sciolto italiano il sig. Terzo per saggio di altre traduzioni di egloghe e versi latini del Petrarca, del Poliziano, del P. Rapin, (le selve) e del Giannettasio. A noi pare che il traduttor siciliano si mostri generalmente franco e disinvolto nello stile, armonico e non triviale nella frase e nel verso. Sembraci soltanto che qualche volta non sian paghe le orecchie toscane di alcune maniere d' esprimersi. Eccone un saggio dell' egloga prima

Tu presso al fiume, Melibeo, pasturi
Tuoi pingui bovi e tuoi vitelli, e a' paschi
D' Etruria tua le vaccarelle meni.
Tu ti spazii del patrio Arno alle rive,
A meditar ne stai con suon silvestre
Umili versi, e de' frassini all' ombra
Lieto giacendo col tuo canto muovi
A carolare ed a ruzzar festose
Tue lascive caprette; i tuoi giovenchi
Tu fai lottare e al vincitor la fronte
Di meritate ghirlandette adorni.
Noi costretti, infelici! a gire in cerca
Di stranie terre, il patrio lido noi
Lasciam della Sicilia, a noi dappresso
Strascinansi le misere greggiuole
I teneri capretti colle madri,
E i vitelli, e le vacche e i bovi tutti
Mal pascolati sempre in suolo estrano.
Così versa fortuna ahi le sue sorti!
E que' che agli altri dier liete pasture
Or qua vengon mendici a' paschi altrui. ec.

S. C.

*Direzione per osservare i monumenti più cospicui della città di Viterbo e notizie relative ec.* Viterbo 1824, Poggiarelli 12.°

Notizie statistiche, letterarie, agricole, storiche, antiquarie e delle belle arti ec. rendono interessante questo libretto. È anonimo, ma dalla dedica a monsig. Giuseppe Zacchia vescovo di Viterbo, che è sottoscritta S. C. siamo indotti a crederlo un saggio dato dall' eruditissimo sig. *Stefano Camilli* delle sue cognizioni, e delle sue premure d' illustrare la città e distretto viterbese per tutti que' lati che lo rendono capace di tirare a sè l' attenzione del culto viaggiatore. Auguriamo al sig. Camilli di venir presto al compimento de' suoi desiderii e travagli per la riunione di ciò che spetta alla storia naturale, ed ai monumenti d' antichità del Viterbese.

S. C.

*Antichità Ciceroniane ed iscrizioni esistenti nella villa formiana in Castellone di Gaeta.* Napoli presso Borel e comp. 1827 in 4 piccolo.

Questo libretto è composto di 39 pagine di testo d'una lettera scritta alla sig. Fedrica Brun nata Münter, in Copenaghen dal principe di Caposele colla data di Napoli 20 agosto 1816. Ne seguon le iscrizioni della villa suddetta con cinque tavole incise in rame rappresentanti I. La pianta della detta villa. II, III. Il Bagno. IV. Il Cenotafio e sepolcro di Cicerone. V. Ornati della volta e spaccato della fontana. VI. Alcune sigle.

L' eruditissimo autore si mostra molto diligente nelle descrizioni, e và di quando in quando esaminando le opinioni del sig. Chaupy, che prima di lui visitò con occhio di erudito investigatore que'luoghi. Ci lascia col desiderio di vedere confermato quanto egli ci dà per incerto e per non bene da lui verificato a motivo della fretta con la quale visitò que' luoghi: rimettendo a tempo per lui più opportuno più diligenti osservazioni.

S. C.

*Catalogus numorum veterum, urbium populorum et regum qui apud C. L. V. Maximilianum Angelellium etc. Adservantur Hieronymus Bianconius descripsit adjectis nonnullis illustrationibus.* Bononiae 1827, 8.°

Il sig. Bianconi mostra di ben conoscere la scienza numismatica, ed i moderni autori che ne hanno scritto, servendosi dei lumi di quelli, ed ornando le sue descrizioni di opportuna erudizione, non senza unirvi le sue opinioni particolari all'occasione. Ha inoltre lodevolmente aggiunto ai nomi antichi delle provincie e delle città i nomi moderni che vi corrispondono.

S. C.

*L' Isola del congresso triumvirale, la Selva Litana e il fiume Rubicone. Ricerche di Basilio Amati.* Pesaro 1828, 12.

Noi crediamo che l'eruditissimo sig. Amati abbia ben meritato dell' archeologia proponendosi di richiamare ad esame le vecchie opinioni colla scorta de' nomi locali. È questa certamente la via più sicura in mancanza di storiche certe tradizioni. Ma qual pericolo non s' incontra andando per questo lubrico sentiero se la sana critica non ci fa stare in guardia dalla false analogie, dalle somiglianze, dalle alterazioni, da' casuali accozzamenti, in una parola, se la storia non accompagna l' etimologie, i suoni, le popolari tradizioni? Non possiamo dolerci di troppa facilità nel sig. Amati; ma come non dirado converremo seco, alle volte non lo faremmo di buona voglia.

Volendo entrare in queste ricerche pare a noi che la sola lingua latina, e neppure unita alla greca, sia bastante ajuto; non parlando della etrusca perchè troppa scarsa notizia può aversene, quantunque anche quella poca sia utile; ma la lingua di quegli antichissimi invasori popoli asiatici e traci poi conosciuti co' nomi di siculi, d' illirici e di veneti, e più modernamente di slavi, lasciò certamente molte denominazioni che possono aver luce dalle reliquie delle lingue loro rimanenti ne' dialetti slavi moderni. Forse a molti eruditi italiani sembra tuttavia un paradosso questa opinione, ma quelli che sanno i progressi che vanno facendosi col metodo de' confronti delle lingue d' origine asiatica antiche e moderne con le lingue del settentrione e del mezzo dì parimente antiche e moderne, ne sono di già persuasi.

S. C.

*Istituzioni di materia medica del dot.* DOMENICO BRUSCHI *professore di botanica e di detta scienza in Perugia.* Ivi Bartelli e Costantini 1828 in 8.° Vol. 1.° di pag. XXXIV, 441.

L' A. penetrato di grata riconoscenza dedica l' opera ai giovani suoi alunni, i quali nell' infermità che fino dal 1826 lo privò irreparabilmente della facoltà di vedere, gareggiavano a porgergli la loro assistenza, e lo han sempre tenuto al giorno delle nuove cognizioni scientifiche, delle quali si è valuto nella pubblicazione dell'opera stessa. In una introduzione di XLIX paragrafi contenuti in 56 pagine egli espone come possono classificarsi i rimedii. Prese in esame le varie dottrine mediche che dai tempi di Baglivi e di Hoffmann fino alla recente teoria omiopatica di Hanemann si son succedute, rileva che la reputazione di molti rimedii è stata o proclamata o contradetta al variar de' sistemi. Studiando egli comparativamente questi ha tratto dalla patologia, e dalla pratica dei corollarii, in forza dei quali ha stabiliti i fondamenti della sua classificazione sull'azione che i medicamenti esercitano sull'economia animale. Egli vi considera questi tre effetti, l'*esaltamento* d'azione, quello di *depressione*, e quello di *perturbamento* e le loro diverse modificazioni: riguarda quest'azione nei varii apparecchi anatomici, e parla ancora di quei rimedii che l'esercitano specificamente in alcune malattie. Prima tratta dei più energici, poi dei più deboli; prima di quei del regno vegetabile, poi di quelli del regno animale, e quindi degli appartenenti al regno minerale. Le sostanze dotate di un'azione non ben decisa dai medici sono state poste accanto a quelle a cui più rassomigliano per le loro proprietà fisiche e chimiche In questo primo volume si tratta solamente di quei medicamenti che agiscono a preferenza sul sistema digerenteo, e son compresi in una sola sezione. Le varie modificazioni di *esaltamento*, di *depressione*, di *perturbamento* di questo sistema sono esposte in altrettanti capitoli, che comprendono delle classi, in cui son riunite le sostanze, ciascuna delle quali forma il soggetto di un articolo.

Non può negarsi che nello stato attuale della scienza una classificazione di rimedii desunta dalle proprietà mediche non lasci molto da desiderare per potere essere stabilita in una maniera generale. Troppi sono gli ostacoli da superarsi onde riuscire in questo genere di ricerche: nè si può incolpare il prof. Bruschi di non averli potuti sormontare del tutto. Bisogna renderli la dovuta lode per non aver fatto mancare nella sua opera nes-

suna di quelle doti che dipendevano da lui, cioè l'esattezza della storia naturale di ciascun medicamento, di cui indica sempre le preparazioni che se ne fanno, e le dosi che se ne sogliono prescrivere; l'esposizione delle idee che ne hanno avute i patologi e i pratici sul modo d'agire; e la notizia della loro chimica composizione a norma dei più recenti progressi della scienza.

V.

*Necrologia di* GIUSEPPE MORETTI *Fiorentino scritta da* GIUSEPPE GONELLI. *Firenze, Chiari* 1828 *in* 12.°

Il dolore e l'amicizia hanno posto in mano la penna all'autore della *necrologia*: egli ha saputo conciliare questi sentimenti col rispetto alla verità. « E noi seguendo la fama, la quale divien libera quando gli uomini discendono nel sepolcro, non vogliamo attribuirgli (al Moretti) oltre ciò che la medesima gli concede, e così non temiamo che in quest'officio di pietà c'inganni l'affetto ».

Quindi il ritratto amorevole insieme e imparziale, ch'ei fa dell'amico, dopo aver parlato di lui come di dirett. benemer. della regia depositeria, rimeritato dal Principe coll'ordine di S. Giuseppe ed altri segni di soddisfazione. « Fu profondo conoscitore degli uomini; di consiglio non rapido ma sicuro; ignaro di simulazioni, ritenne libertà nei giudizi ed inviolata la fama dell'onestà e del sapere. Amministrò sollecitamente averi privati; a naufragi di splendidi patrimoni con sagaci provvedimenti soccorse; ed in ardui negozi coll'effetto vinse l'aspettazione. Espugnò con acuti ragionamenti gli animi più ritrosi ed impressi gagliardamente della contraria opinione. Ebbe tenacissima la memoria; senza ornamenti scientifici, fu ricco d'utili cognizioni, nate da lunga esperienza di cose; e sentì molto innanzi nelle materie forensi. Egli mise gran pregio al tempo, nè gli fuggì ozioso un istante. La fatica a lui fu diletto, e l'animo gli crebbe nelle difficoltà. Fu osservantissimo dell'amicizia; tenne celibe stato, e visse in concordia amorevole coi parenti. Traendo larghi guadagni dalla sua professione, nella quale valentemente operava, evitò colla pia e non mai stanca benignità il sospetto dell'avarizia. Non rivolse la faccia dal povero, e sentendo alcuno in necessitade assai volta prevenne la domanda col benefizio. E per avventura trovò estimatori ingiusti la sua virtù, perchè a molti fu grave quell'impeto di modi, che a nessuno tornava pericoloso ec. ».

Leggendo questa *necrologia* ( unico scritto pubblicato dall' autore dopo l'elogio del buon Ferdinando ) un valentuomo ha dette queste precise parole, che saranno ripetute da molti : è tristo a pensarsi che solo da qualche luttuoso avvenimento noi possiamo sperare qualche nuovo scritto di chi tratterebbe, piacendogli, i più vari argomenti con pari eleganza e nobiltà.

M.

---

## Belle arti.

*Intorno a quattro quadri dipinti dal Sig. Professore* Vincenzo Chialli. *Estratto di lettera del sig.* Francesco Gherardi Dragomanni *di San Sepolcro, al sig.* Achille *dei Marchesi* Albergotti.

Se mal non m'appongo mi parlaste tempo fa con interesse di due quadretti, uno rappresentante la messa cantata, e l'altro il cimitero dei Padri Cappuccini, lavori del sig. Professore Vincenzo Chialli, e che al presente figurano fra le opere dei migliori maestri riunite dalla munificenza dei nostri Sovrani nel palazzo Pitti; però spero non sarà per annoiarvi la descrizione di quattro quadri dal medesimo sig. Chialli testè dipinti, e che al presente fanno di sè bella mostra nella Cattedrale di Acquapendente, per la quale furono oppositamente ordinati da Monsignor Pier-Leone vigilantissimo Vescovo di quella Città. Quattro figure vi sono nel primo quadro, la Vergine cioè, con Gesù in braccio, che sta nell'alto seduta sopra le nubi e circondata da una vivissima luce, S. Filippo alla sua diritta, e la Beata Veronica Giuliani di Città di Castello alla sinistra, ambedue genuflessi. Leggiadra è la Vergine. L' adorato suo figlio gli posa nel braccio, che ad onta dei vezzi infantili dà a conoscere la divina sua origine; la viva luce che ambi circonda (tutta propria del pennello del sig. Chialli) un effetto magnifico produce, che esprimere non posso con le parole : S. Filippo è sotto le forme di un vecchio sacerdote, in atto di adorare la Vergine ed il bambinello Gesù; nella faccia veneranda leggesi a chiare note quella santa confidenza che mentre visse lo distingueva; ha indosso una ricca pianeta, e sotto lascia vedere un camice bianco che gli arriva fino ai piedi. Il ritratto della penitenza rassembra la B. Veronica, e al viso emaciato dai digiuni e dai cilizi, e all'abito

di penitenza che tutta la ricopre, e alla croce che abbraccia, e alla corona di spine che gli cinge le tempie, ed a quell'aria infine di contentezza nei patimenti che eminentemente la fa conoscere per una gran santa.

Due figure sono nel secondo quadro, ed alcuni angioletti, vale a dire due SS. Martiri Vescovi e protettori di Acquapendente, che uno ha fiorito nel quarto, e l'altro nel decimo secolo, ma dei quali non mi sovviene il nome; sono ambedue venerandi vecchioni spiranti santità; un ricchissimo piviale di broccato rosso ricopre l'uno dei SS. Vescovi, ed uno di broccato giallo ricopre l'altro, e grandiose pieghe lasciano vedere sotto i piviali dell'uno e dell'altro un superbo camice che fino ai piedi li ricopre: sono ambi genuflessi sopra la predella di un altare di antica architettura in atto di adorare l'Ostia santa, che in antico ostensorio posato sopra il libro dell'Apocalissi (che per tale si distingue dalle sette fermezze che lo serrano) nell'alto del quadro da vari gruppi di angioli è sostenuta.

Due figure sono nel terzo quadro, ed alcuni angioletti, che a mezza aria sostengono le palme del martirio e delle corone. La prima figura alla diritta è un vecchio d'aspetto venerando coperto di lunga veste, e di un gran manto giallo bello oltremodo, per le naturali e grandiose pieghe; il Santo abbraccia con affettuosa compiacenza una croce, che lo fa conoscere per l'Apostolo S. Andrea. Vezzosa trilustre fanciulla rappresenta la seconda figura. Il vassoio con gli occhi che con una mano sostiene la fa conoscere per la vergine di Siracusa. Forse vi dispiacerà questo vassoio mal a proposito posto sempre in mano a questa santa. Ma siccome questo è il simbolo, che distingue l'Eroina Siracusana, il sig. Chialli ha dovuto seguire la corrente per non rendersi di soverchio oscuro.

Il quarto quadro a mio parere è il più poetico: cinque figure sono in questo. La prima è il Redentore in atto di ricevere il battesimo da S. Giovan Battista; due Angioli che assistono all'augusta ceremonia; è l'Eterno nell'alto del quadro in mezzo alle nubi. È il Redentore nudo di belle forme, ed annunzia un uomo di cinque in sei lustri. Le acque del Giordano gli bagnano i piedi. S. Gio. Battista gli è allato, ed in atto riverente versa con una conchiglia le acque del Giordano sulla testa al Redentore; una pelle accomodata a foggia di tonacella ricopre il Battista; un Angiolo tiene steso con ambe le mani un candido lino per asciugare il nuovo battezzato; ed altr'Angiolo con la veste inconsutile infilata nelle mani che attende per ri-

vestirlo. L'Eterno in mezzo alle nuvole ed a un maestoso chiarore, assiste alla augusta ceremonia, e più sotto vi è figurato lo Spirito Paraclito in forma di colomba. Non potete credere l'effetto magico che in me produceva questo bel quadro ogni volta che mi fermava a guardarlo . Anzi sono dispiacentissimo che i miei scarsi talenti non mi permettano di farvene la descriziozione che io desideri . Vi descriverei allora con i termini dell'arte , e la bellezza del nudo , e la grandiosità e spontaneità dei panneggiamenti, e quell'arte tutta propria del sig. Chialli di maneggiare la luce ed i riflessi. Supplite voi alla mia mancanza venendo qua come mi avete più e più volte promesso, ed allora da voi medesimo potrete vedere nello studio del sig. Chialli altri quadri da esso dipinti per la cattedrale di questa città, e certificarvi che non ho esagerato nella descrizione che vi presento. Addio.

# BULLETTINO SCIENTIFICO.

*Agosto* 1828.

## Scienze Naturali.

### *Meteorologia.*

Il sig. *Thénard* ha presentato all'Accademia delle scienze di Parigi una sostanza singolare datagli da quel ministro delle relazioni estere, cui era stata inviata come proveniente dalla Persia, ed ivi caduta dal cielo sul principio dell'anno corrente. Nella relazione da cui era accompagnata si affermava che una tal materia si trovava sul suolo in così grande abbondanza, che sopra una grande estensione esso ne fu ad un tratto interamente coperto, elevandosi in alcune località fino all' altezza di cinque o sei pollici. Gli armenti, ed in special modo i montoni, hanno potuto talvolta nutrirsene abbondantemente. N' è stato fatto del pane, che ha potuto servire al nutrimento dell' uomo. Queste notizie si dicono comunicate al console francese in Persia da un generale russo testimone oculare. Avendo il sig. Thénard, prima di presentare questa materia all'Accademia delle scienze, fattala osservare al sig. *Desfontaines*, questi l'ha riconosciuta per una specie di lichene descritta dai botanici. Questi licheni, i quali si trovano, per quanto sembra, in grandissima abbondanza, saranno stati trasportati dai venti nei luoghi ove è stata osservata la loro subitanea apparizione. Si dice che uno stesso fenomeno era stato osservato un altra volta nel 1824. nelle stesse regioni della Persia.

Al fatto precedente è in qualche modo analogo un altro, del quale, sebbene molto antico, è stata fatta recentemente menzione negli *Atti annui della Società Curlandese per la letteratura e le arti*, conformemente a ciò che già se ne trovava riferito nelle *Miscellanee dell'Accademia dei Curiosi della Natura per l' anno* 1688. Quivi si narra che il dì 31 di gennaio dell'anno 1686, a Rauden in Curlandia, fu veduta una gran quantità di fiocchi cartacei accompagnati da neve e da un vento fortissimo. Questa materia, che si accumulò in quantità notabile sulla terra, sembrava passata per il fuoco, ed aveva un odore analogo a quello delle piante marittime chiamate *varec*. Le lamine o foglie di questa materia, che avevano la consistenza della carta bigia, non comunicavano color nero alle

dita, erano difficilissime a polverizzarsi, ed avevano l'apparenza di membrane viscose; esse bruciavano alla maniera dell' esca.

Il sig. *Grotthus*, il quale aveva ancora un frammento di questa sostanza singolare nella collezione lasciatagli dal di lui padre, l' ha recentemente sottoposta all' analisi chimica, ed appunto i risultamenti di quest' analisi hanno dato occasione all' articolo degli *Atti annui* sopra citati. Quella sostanza è stata trovata composta di carbone, di ferro, di piccole quantità di materie terrose, e di manganese. In generale essa aveva molta analogia colla fibra legnosa, come il lino o la carta, ma ne diversificava per una quantità notabile di ferro, e per il rumore che essa faceva fregandola, rumore simile a quello che fa sentire il carbone fregato egualmente. Non vi è stato trovato il nickel, nè il solfo in quantità apprezzabile.

Sembra probabilissimo che la materia di cui si tratta sia un *fucus*, o un *ulva*, che l' impeto del vento abbia trasportato dai lidi del mare, e depositato a Rauden.

Ai molti fatti noti ai fisici, e per i quali è comprovata l'influenza che esercita sopra l' ago magnetico la causa che produce i terremoti, si può aggiungere il seguente, di cui si trova la relazione in una lettera del sig. *Keintzmann* direttore delle miniere d' Essen.

Il 23 febbraio 1828, nella miniera di carbon fossile di Wiesh presso Muhlheim sulla Ruhr, circa 155 piedi sotto il livello del mare, 410 piedi sotto la superficie del suolo, e 1400 dal pozzo d' ingresso, il sig. *Zobel* ingegnere essendo occupato ad una misurazione colla bussola, osservò nell' ago, verso le ore 8 e mezzo o le 9, dei movimenti così stravaganti *(affolement)*, che gli divenne impossibile servirsene per misurare gli angoli. L' ampiezza delle sue oscillazioni dirette dal nord al sud giungeva a 180°; ve n' erano anche alcune nel senso dell' inclinazione. Questo stato dell' ago durò da 15 a 20 minuti.

Il sig. Zobel seppe poi che alla superficie del suolo era stata sentita nello stesso momento una scossa di terremoto, la quale per altro non fu sentita in veruna delle molte miniere, che si stendono da Muhlheim sulla Ruhr all' est fino nella vicinanza d' Unna, dai 2500 operai che vi lavorano, mentre la scossa è stata notabilissima a Essen, un poco meno forte a Bochum, e debolissima a Bortmund, ove si sono sentite due scosse nella direzione dall'ovest all' est.

## *Fisica e chimica.*

Il sig. *Watt* in una sua memoria letta il dì 21 novembre 1827 avanti la Società Werneriana, di cui egli è membro, ha fatto conoscere un nuovo strumento di sua invenzione, che egli chiama bussola solare, o *eliastron*, ed alcune delle curiose esperienze da lui fatte con esso.

Contemplati gli effetti che il sole opera sull'organizzazione degli animali e dei vegetabili, sulle modificazioni chimiche, e sui più delicati strumenti meteorologici, nei quali si osserva una variazione diurna, e modificazioni periodiche o alternanti che hanno una certa relazione colla latitudine, o coll'intensità dei raggi solari nella regione in cui si trova lo strumento, e trovando un'evidente coincidenza fra questi fenomeni e le espansioni e contrazioni diurne dei petali e delle foglie di varie piante, ed il volgere che fanno i diversi eliotropi e crisantemi le loro corolle verso il sole per più ore nei giorni sereni, egli immaginò potersi costruire sul modello di tali piante uno strumento, che sospeso liberamente seguitasse il moto apparente del sole, o (per parlare più esattamente) che rimanesse fisso sotto l'influenza attrattiva o ripulsiva dei raggi solari, nonostante la rivoluzione diurna della terra.

Intraprese delle esperienze per verificare la sua congettura, riconobbe, fra le altre cose, che le foglie, i petali, e li stami di tutte le piante in stato d'accrescimento sono attratte da un corpo idioelettrico soffregato, e che in special modo quando una pietra preziosa trasparente è prima fregata poi appressata alle foglie o a i petali d'una pianta, questi vi si accostano con vivacità, e vi restano aderenti, come un pezzo di ferro ad una calamita, finchè la pietra conserva dell'elettricità.

È noto che tutti i corpi elettrici attraggono l'ago calamitato e che viceversa una calamita attrae tutti i corpi elettrizzati. Così anche le piume, i peli, i pistilli, i petali, gli stami, prima attratti da corpi elettrizzati, dopo essere stati in contatto con essi, sono attratti da una calamita.

Il sig. *Fischer* ha riconosciuto per mezzo d'esperienze che il ferro nel quale si accumula il fluido magnetico divien meno buon conduttore dell'elettricità. Egli ne deduce che le verghe di ferro sono di poco buon effetto impiegate nei parafulmini, perchè col tempo divengono magnetiche. Verghe di rame sarebbero preferibili, perchè non soggette allo stesso inconveniente. Per preservarle dal-

l'ossidazione, bisogna, secondo il sig. Fischer, ricuoprirle d'una leggiera vernice e dorarne la punta. Il platino, che è stato proposto per formarne o cuoprirne le punte dei parafulmini, non val nulla, secondo lo stesso autore, perchè è fra i metalli il meno buon conduttore.

Per difendere la bussola dall' influenza del ferro che le sia vicino, il sig. Fischer impiega una scatola di ferro in cui tien librato l'ago. La scatola è emisferica, grossa ovunque egualmente, ed uniformemente distante dall' estremità dell' ago.

Il sig. *Pouillet* ha determinato per la via dell' esperienza il grado in cui comparativamente godono della facoltà di trasmettere l'elettricità diversi metalli puri o mescolati. Ecco quelli sui quali egli ha operato, fra i quali il miglior conduttore è l'argento quasi puro, il peggiore il platino. La facoltà conduttrice di quest' ultimo è rappresentata dal numero 100, a cui sono proporzionali i numeri attribuiti agli altri metalli o leghe:

| | |
|---|---|
| Platino . . . . . . . . . . . . | 100 |
| Oro a 18 carati. . . . . . . . | 109 |
| Ferro . . . . . . . . . . . . | 121 |
| Ottone . . . . . . . . . . . | 194 |
| Rosetta . . . . . . . . . . . | 224 |
| Argento a $\frac{800}{1000}$ . . . . . . . . | 569 |
| Oro fine . . . . . . . . . . . | 623 |
| Argento a $\frac{948}{1000}$ . . . . . . . . | 656 |
| Rame rosso . . . . . . . . . . | 738 |
| Argento a $\frac{896}{1000}$ . . . . . . . . | 860 |

Questi risultamenti provano che la mescolanza d'una quantità anche piccola d'un metallo meno buon conduttore ad un altro che lo è assai più, diminuisce grandemente la sua facoltà conduttrice.

Il sig. Pouillet ha anche riconosciuto che la facoltà conduttrice dei fili d'uno stesso metallo è esattissimamente proporzionale al loro diametro, dai più sottili fino a quelli del diametro di circa tre linee, che sono i maggiori da lui sperimentati. Egli ha anche dedotto dalle sue esperienze che la facoltà conduttrice dell' elettricità è nei fili metallici in ragione inversa, non della semplice lunghezza dei fili, ma di questa lunghezza aumentata d'una stessa quantità, la quale riman costante per le diverse lunghezze d'un medesimo filo, ma cambia colla natura del filo stesso, permanendo sempre nella ragione inversa della sezione del filo. Crede in conseguenza l' autore che la facoltà conduttrice sia ri-

gorosamente in ragione inversa della lunghezza dei fili, purchè si tenga conto della resistenza che prova l'elettricità traversando il liquido che separa gli elementi della pila, e percorrendo i diversi conduttori che debbono trasportarla ai fili direttamente sottoposti all' osservazione.

Si devono al sig. *Osann* le seguenti notizie intorno ai tre nuovi metalli che egli ha scoperto nel platino dei monti Oural, le proprietà dei quali differiscono da quelle di tutti gli altri metalli cogniti.

Uno di essi si trova nel residuo che lascia nell' acqua regia il platino che si vende alla zecca di Pietroburgo. Per altro il sig. Osann non ne ha trovato che in un solo saggio. L'ossido di questo nuovo metallo cristallizza in lunghi prismi nella dissoluzione idrocloronitrica di platino: questi cristalli si sublimano senza provare verun cambiamento, ad una temperatura più elevata di quella che si richiede per sublimare l' osmio. Esposto all' apice della fiamma d' un buona lucerna animata dal soffio della cannelletta mineralogica, in parte si sublima, ed in parte si riduce in un globetto metallico.

Il secondo dei tre nuovi metalli si trova nella soluzione idrocloronitrica dello stesso platino. Le di lui proprietà sono le seguenti: la sua soluzione produce dei cristalli aghiformi molto minuti, che scaldati fino alla temperatura che fonde il vetro si riducono allo stato metallico. L' idrogene li riduce in un metallo grigio-rossastro, che non si fonde, ma che conserva la forma cristallina del sale; l' acqua-regia li discioglie facilmente, e l'idrosolfato d' ammoniaca produce nella dissoluzione un precipitato bruno, che scaldato a contatto dell' aria divien più cupo. Questi due metalli sono stati trovati nel platino dei monti Oural in quantità piccolissime, bensì il secondo in maggior proporzione che il primo.

Anche il terzo metallo si trova nella soluzione idrocloronitrica del platino. Possiede la proprietà singolare di formar col ferro una lega su cui l' acido nitrico non ha azione. Fondendo questa lega con della potassa caustica e del nitrato di potassa, il ferro si trova attaccato dall' acido nitrico, ed il residuo non è che l' ossido del nuovo metallo sotto la forma d' una polvere di color verde cupo. Questa polvere scaldata a bianco sopra una lama di platino, divien nera senza ridursi allo stato metallico; ma esposta alla punta della fiamma della lucerna animata dal soffio, si trasforma in una massa metallica brillantissima. Questo metallo è insolubile nel-

l' acqua-regia anche a caldo; scaldato colla potassa caustica e col nitrato di potassa, presenta una massa bruna, la quale nell' acqua deposita una polvere di color grigio, che conserva una certa lucentezza metallica, e di cui gli alcali non disciolgono la minima parte. Questa polvere, la quale non è altra cosa che il metallo stesso in uno stato di gran divisione, è debolmente attaccata dall' acqua-regia, che talora la trasforma in ossido verde. Se si diriga una corrente di gas idrogene sull' ossido scaldato, questo si accende, e per un azione prolungata, si riduce sotto la forma d' una polvere grigiastra, simile a quella del platino spugnoso recentemente preparato. Questo nuovo metallo scaldato col contatto dell'aria divien nero, e conserva questo colore anche portato all' incandescenza. Nel che differisce dal rodio che prima si ossida ad una certa temperatura, al di là della quale si riduce di nuovo allo stato metallico.

È noto che l' acido arsenioso vetrificato si ricuopre d' uno strato bianco ed opaco, cambiamento che Klaproth attribuisce all'azione dell' aria. Contro quest' opinione il sig *Kruger* prende a provare che un tale effetto deve attribuirsi all' acqua, e che la crosta opaca che si forma è un idrato. Difatti egli ha osservato che immergendo le aperture di due campane piene d' aria, una nel mercurio, l' altra nell' acqua, ed introducendo sotto ciascuna di esse un pezzo d'acido arsenioso, o arsenico bianco del commercio, quello contenuto nella campana immersa nell' acqua andava di mano in mano cuoprendosi d' uno strato di materia bianca opaca, sicchè in capo a cinque settimane aveva perduto ogni trasparenza, aumentando sensibilmente di peso, mentre all'opposto il pezzo contenuto nella campana posta sul mercurio aveva conservato il suo aspetto vetroso e la sua trasparenza, e non aveva acquistato alcun aumento di peso.

Il metodo del sig. *Harkort*, nel quale per mezzo dell' ossido di nichel si scuopre la potassa, sperimentato dal sig. *Berzelius*, è stato da lui riconosciuto efficacissimo. Basta disciogliere l' ossido di nichel nel borace, ed aggiugnere alla materia vetrosa un poco di nitro, di feldspato, o di qualunque altro composto che contenga potassa, per ottener tosto un vetro d' un color turchino distintissimo. La presenza della soda non impedisce quest' effetto. Fra le diverse preparazioni di nichel, si può impiegare il nitrato o l' ossalato di questo metallo; per altro bisogna che essi non contengano cobalto, giacchè la presenza di questo dà al vetro che ne risulta un color bruno.

Il sig. *Osann* ha fatto conoscere un suo processo per preparare diversi fosfori artificiali, e che consiste, per alcuni di essi, nello scaldar prima gradatamente e quindi mantenere per un ora infuocati a rosso dei gusci d' ostrica calcinati, scelti fra i più bianchi e più porosi, e disposti alternativamente con strati di sostanze diverse sottilmente polverizzate, in crogiuoli chiusi. Rigettati i gusci superiori e quelli del fondo del crogiuolo, ordinariamente macchiati, gli altri, esposti prima alla luce solare, e quindi portati in luogo oscuro, vi brillano d' una luce diversamente colorata, secondo la natura delle materie polverulente interposte in strati di circa mezza linea ai gusci d' ostrica.

Quello preparato col solfuro d' antimonio, e che l' autore chiama *fosforo d'antimonio*, spande una luce bianca verdastra più intensa e di maggior durata di quella del fosforo di Bologna, o solfato di barite convenientemente preparato. Il fosforo di risigallo, o di solfuro rosso d' arsenico, tramanda una luce turchiniccia simile a quella della fiamma del solfo. Questo fosforo presenta quà e là dei punti che brillano d' una luce di color rosso porporino.

Prepara il *fosforo d' arsenico* formando una specie di pasta coll' arseniato di barite polverizzato e la gomma adragante. Seccata e quindi esposta per una mezz' ora ad un color rosso, questa materia ha un aspetto giallo-grigiastro simile a quello del fosforo di Bologna; sparge nell' oscurità una luce rossa, ma se è scaldata più d' una mezz' ora, la sua luce divien gialla, e per un calore più prolungato finisce col diventar bianca.

I tre fosfori indicati sono luminosissimi in confronto dei seguenti, che lo sono molto meno. I gusci d'ostrica trattati coll'oro musivo nel modo indicato di sopra per il solfuro d'antimonio, danno una debol luce turchiniccia; col cinabro una luce gialla simile a quella del fosforo di Kanton; coll' ossido bianco d' arsenico una luce gialla turchiniccia, e semplicemente turchiniccia con una mescolanza di blenda e di solfo in polvere finissima. L' autore ha ottenuto un fosforo bellissimo trattando il fosforo di Kanton col risigallo.

Una scintilla elettrica fatta passare alla distanza d' un pollice sopra questi diversi fosfori, li fa divenir luminosi, colli stessi colori che se fossero stati esposti alla luce del giorno, e quindi portati nell' oscurità. Solo nell' oscurità essi manifestano la luce colorata; alla luce del giorno riflettono la luce bianca.

Delle esperienze comparative intorno all' effetto calorifico di varie materie combustibili hanno condotto ai seguenti risultamenti.

Il massimo effetto, a peso uguale, si ottiene dal carbon fossile privato di bitume, ec. (*coke* degl'inglesi). Ne segue il carbon fossile non purificato, di prima, di seconda qualità ec. Quindi ne viene il carbone di legno, poi il legno stesso, di cui le diverse qualità sprigionano diverse quantità di calorico. Una circostanza che molto influisce sulla quantità di calorico messa in libertà nella combustione del legno è il suo stato di secchezza. In fatti un peso dato di legno umido contiene una quantità di legno effettivo o di sostanza combustibile tanto minore, quanto è maggiore la quantità d'acqua di cui è imbevuto. Oltre a ciò una parte notabile del calorico che si sprigiona è impiegata a vaporizzare quest'acqua, e non concorre all'effetto calorifico che si vuol produrre.

Per ridurre in vapore un dato peso d'acqua dalla temperatura media di circa 10° R. vi vuole una quantità di calorico 7 volte circa maggiore di quella che basta a portare quella stessa quantità d'acqua dalla temperatura del ghiaccio all'ebollizione.

Per elevare d'un grado R. la temperatura di 100 chilogrammi d'acqua, operando con un apparato che non disperda calorico, vi vogliono le seguenti quantità di combustibili diversi:

| | | |
|---|---|---|
| Di *coke*, o carbon fossile privato di bitume, ec. | *Grammi* | 24 |
| Di carbon fossile di prima qualità non purificato | „ | 27 |
| Di carbon di legno | „ | 34 |
| Di pino secco | „ | 62 |
| Di quercia secca | „ | 96 |
| Di faggio secco | „ | 87,25 |

Per ridurre in vapore dalla temperatura di 10° R. 100 chilogrammi d'acqua, si richiedono le seguenti quantità degli stessi combustibili:

| | | |
|---|---|---|
| Di *coke* | *Chilogrammi* | 12,34 |
| Di carbon fossile di prima qualità | „ | 13,48 |
| Di carbon di legno | „ | 17,00 |
| Di pino secco | „ | 30,84 |
| Di quercia secca | „ | 48,00 |
| Di faggio secco | „ | 43,26 |

L'acetato d'ammoniaca avendo la proprietà di disciogliere il solfato di piombo, è stato proposto di profittarne nelle analisi chimiche, come in quei casi nei quali occorra separare il solfato di piombo da altri solfati insolubili, o che non si disciolgono se non con difficoltà.

Per mezzo d'una serie d'esperienze diligenti, i sigg. *Yelin* e

*Fuchs* hanno trovato che l'alcool combinato a 2, o 2 e mezzo per 100 d'acqua si evapora più facilmente che quello il quale n'è privo, e che dicono anidro. Ecco le temperature, espresse in gradi del termometro di Réaumur, alle quali entrano in ebollizione l'alcool assoluto, o affatto privo d'acqua, ed altre sei miscele di esso con 1, 2, 3, 4, 5, 6 centesimi d'acqua.

| Forza dell'alcool | Punto dell'ebollizione |
|---|---|
| 0,94 | 60,58 Réaumur |
| 0,95 | 60,59 |
| 0,96 | 60,54 |
| 0,97 | 60,48 |
| 0,98 | 60,48 |
| 0,99 | 60,52 |
| 1,00 | 60,62 |

*Frammento di una lettera del prof.* Stefano Marianini *al cav.* Antinori.

Tra le inezie con cui le accompagno il Galvanometro, vedrà pure una foglia di stagno terminata da una parte in una striscia o coda; immerga questa foglia in un bicchiere d'acqua salata, e faccia che la coda peschi in un altro. Nel bicchiere ove pesca la striscia collochi una piastra di zinco, e nell'altro una di rame (nè l'una nè l'altra di queste piastre deve toccare la foglia di stagno); accoppii poscia mediante il filo galvanometrico la piastra di zinco con quella di rame, ed otterrà una declinazione di pochi gradi: ma s'ella porrà la piastra di rame dove pesca la striscia, e quella di zinco nell'altro bicchiere, l'effetto sull'ago sarà molto più notabile. Se in vece della coppia zinco e rame userà la coppia rame e carburo di ferro, vedrà lo stesso effetto, comportandosi il rame come si comporta lo zinco nell'esperimento precedente. Confesso il vero; anche questo fatto non sò spiegarlo colla teorica Simmeriana, laddove facilmente lo spiego con quella del Franklin . . . . . Presentemente vado estendendo il mio lavoro intorno alla influenza delle correnti elettriche nell'alterare la facoltà elettromotrice relativa dei metalli. Il più bel risultato che fin ora abbia ottenuto fu di ridurre l'argento notabilmente inferiore allo zinco nella scala degli elettromotori. Mi sono poi assicurato, in modo da non poterne più dubitare, che quando si fà degradare la forza di un apparato elettromotore col tenere per qualche tempo un polo in comunicazione coll' altro, dopo che è tolta la detta comunicazione, non solo l'apparato ripiglia la forza primitiva, ma acquista ben anco una forza maggiore, e ciò

tanto rispetto alla tensione che alla forza elettromagnetica. Questa cosa l' avevo già accennata ma in modo dubitativo in una nota al § della *memoria sulla perdita di tensione* ec. ristampata nel giornale di Pavia . . . .

Mi è venuto in capo di osservare se l' effetto di una corrente elettrica venga alterato quando passa per un conduttore il quale è traversato da un altra o da più altre correnti elettriche : ed i risultati ottenuti mi dicono , che in qualunque modo s' incrocicchino tali correnti , i loro effetti sono sempre uguali.

## *Paleontografia.*

Un secondo femore di mastodonte angustidente scavato in Francia ha certificato il sig. *De Serres,* che la diversità della direzione della linea aspra costituisce un distintivo da quello della specie dell'Ohio. Il sig. *Bonafos* che ha scavato questo femore a Perpignano si è proposto di darne una più particolare relazione.

In una cava di grés rosso il sig. *Duncan di Dumfries* ha trovato impresse le vestigie di testuggini, stampatevi quando il grés era tuttora molle e cedente.

I sigg. *Cristol*, e *Bravard* prendendo in esame le differenti ossa fossili di Iena, osservano che l'Iena fossile della quale parla il sig. Cuvier si rassomiglia all' Iena del capo di Buona Speranza assai più che a quella di Levante, ma che ne è molto più grossa. In proposito delle quali due specie viventi indicano essi un carattere distintivo nella forma dell'ultimo molare inferiore, il quale nella specie Affricana , e nella fossile ha due lobi taglienti , ed un orlo , o ringrosso alla parte posteriore, minore che nella specie orientale , ed alla base interna del lobo posteriore vedesi nella specie fossile , e nell' affricana un tubercolo sporgente , il quale non si vede nell' altra suddetta specie. Fra i denti fossili però di Montpellier hanno essi trovato dei molari posteriori ed inferiori che si assomigliano a quelli della specie orientale , onde è da credere che di questa specie, o di una consimile si trovino pure delle ossa fossili. La stessa osservazione sull'ultimo molare inferiore applicata ad un altra mascella d'Iena ha fatto scoprire ai detti osservatori una terza specie fossile , la quale sembra analoga all'Iena bruna , della quale ha parlato il sig. Cuvier. Le molte ossa che accompagnano a Montpellier quelle d'Iena presentano esse pure il carattere osservato dal sig. Buckland nelle caverne d'Inghilterra, vale a dire le impressioni chiare, ed in-

dubitabili dei denti d'Iena, onde è da credere, che da questi carnivori vi sieno state trasportate. Bensì, per quanto peso possa avere questo riflesso, aiutato ancora dall' osservazione del sig. Buckland, che ha distinto con sicurezza nella caverna di Lunel-Viel gli escrementi stessi dell' Iena, fa però, come osservano i relatori di questa memoria, una gran difficoltà contro l'opinione, che le grotte, ove ora trovansi le ossa d' Iena sieno state una specie di tana, ove esse trasportavano le loro prede, l'osservare, che queste caverne per lo più hanno delle comunicazioni con discesa verticale, per la quale non sarebbero potute scendere le Iene, e che fra 100 individui a Gaylenreuth, per esempio, 87 sieno d' Orso, 3 di Ghiottone, 2 di Tigre, o di Leone, 5 di Volpe, o del genere Cane, e tre sole d'Iena.

Nell' impero di Birman sulla riva sinistra del fiume Irravvadi fra il 20.°, ed il 21.° di latitudine N. presso ai celebri pozzi di Petrolio, sono state trovate insieme con alcune conchiglie di acqua dolce, e legni fossili alcune ossa di Mastodonte dell' Ohio, di Rinoceronte, di Antracoterio, di Cavallo, e di una specie simile alla Bufala, di Gavial, e di vari altri animali non stati per anco riconosciuti.

Una mascella appartenente al genere dei Didelfi, e differente di specie da quella descritta dal sig. Prevost, perchè ha 7 molari, invece di 14, è stata trovata nello Schisto oolitico di Stonesfield insieme con varie spoglie marine, fra le quali delle Trigonio.

## *Zoologia.*

Il sig. *Mongez* nel luglio 1827 e nel successivo agosto avea pubblicato una serie di notizie sulle diverse giraffe che si erano vedute in Europa, e di quelle, delle quali si ha memoria presso i vari scrittori, notizie, alla riunione delle quali dette occasione la giraffa giunta dall'Egitto a Parigi nel decorso anno. Un'altra giraffa giunta in Venezia nell'aprile di quest'anno ha dato motivo ad alcune notizie sulla giraffa, nelle quali si dà un' assai esatta descrizione di questo curioso animale, si rammentano alcune sue abitudini, e soprattutto dietro alle osservazioni del celebre orientalista Hammer, vi si parla del suo nome, che probabilmente proviene dalla parola *Surafa,* colla quale viene nel suo paese nativo denominato questo animale, nome che trovasi degenerato in quegli di *Sirafe* e di *Serafe*. Alle notizie raccolte dal compilatore, ne vanno unite alcune più interessanti del sig. Acerbi Console di S. M. l' Imperatore d'Austria fralle quali si

parla del terzo corno che spùnta nelle adulte in mezzo ai due che esse han sulla fronte, vestiti di pelle e di pelo. Egli crede, e pare assai giustamente, contro l'opinione di Le Vaillant, che questo bisulco, per quanto abilissimo a tirar calci colle zampe d'avanti e di dietro, non basti a difendersi dal leone e dai di lui congeneri di forte statura, che slanciandosegli sulla groppa lo lacerano, lo sbranano senza che esso si possa efficacemente difendere. Egli ha una certa analogia coll'elefante, nella mobilità della sua lingua, la quale ei ravvolge in spirale, e mercè di questo movimento agilissimo, giugne fino a raccogliere una sottile moneta; come quel gran quadrupede fa colla prominenza, o dito della sua proboscide.

Il sig. *Humboldt* partecipando ai dotti di Parigi i preziosi frutti della sua raccolta fatta nell'America equinoziale ec. ha pubblicato la XIII distribuzione contenente osservazioni di zoologia e di anatomia comparata, nella quale il sig. *Valenciennes* ha descritto le bivalvi marine dell'America equinoziale dal cel. viaggiatore raccolte, ed inoltre le bivalve fluviatili, come pure le univalvi terrestri e fluviatili di quel continente: fralle seconde delle quali conchiglie ha descritto 9 specie del genere *Unio*, vale a dire *l' unio ovata, dombeyana, undulata, verrucosa, tuberculosa, rostrata, naviformis, recta*, *hians*, specie le quali però sembrano al sig. *Ferrussac* state da altri con altro nome descritte.

Questo medesimo genere è stato illustrato dal sig. *Lea,* che ne ha descritte sei specie, vale a dire: *Unio calcelous lanceolatus, donaciformis, ellipsis, irroratus, lacrymosus* specie tutte Americane, e quasi tutte dell'Ohio, alla qual descrizione, corredata essa pure di ottime figure, egli ha aggiunto alcune osservazioni anatomiche su questo genere, e la descrizione degli ovidutti dell' *U. irroratus*, che diversificano alquanto da quelli delle altre cinque specie, e da ciò che ne hanno scritto i sigg. Cuvier, Bosc, e Carus, vale a dire che non sono attaccati al paio superiore delle branchie, ma pendule.

## *Mineralogia.*

Il sottosolfato di allumina che il sig. *Brogniart* ha chiamato Vebsterite trovato ad Halle, a Morl, a Neuhaven, a Bernon è stato costantemente incontrato in tutti questi luoghi dentro un argilla ocracea, in forma di noduli o cogoli grandi al più quanto un popone, e la posizione geologica di questo minerale

dapprima trascurato per la sua apparenza a prima vista terrosa, e come di una accidentale concrezione, fu riscontrato essere esattamente la medesima in tutti questi luoghi. Ora il sig. *Brongniart* ha trovato ad Auteuil, come un germe non ancora finito di sviluppare, del terreno stesso, ove altrove giace la Vebsterite, e con sua meraviglia vi ha veduto questo medesimo minerale in tutti i suoi caratteri che lo distinguono. Questo fatto, sebbene piccolo in sè, è però una delle più belle prove della costanza delle condizioni geologiche, le quali ripetendosi anco a grandi distanze, si presentano le medesime non solo in sè stesse, ma anco in quelle sostanze, che altri crederebbe essere l'effetto di una accidentalità.

L'acido borico fu dal Breithaupt sospettato che si trovasse nella turmalina, egualmente che nella boracite, nell'anataso e nell'assinite, ed un tal Petke fino dal 1801 aveva già trovato quest'acido nella turmalina rossa de' contorni di Rosna. Il sig. *Gmelin* ha suggerito ed adoperato un metodo per determinare con esattezza il quanto di questo acido, facilissimo a sottrarsi alle indagini del chimico, e quindi ha proposto una suddivisione delle turmaline secondo alcune principali differenze di composizione, vale a dire: 1. Turmaline che contengono la litina. 2 Turmaline che contengono la potassa o la soda o ambedue insieme, senza litina, e senza una quantità rimarchevole di magnesia. 3. Turmaline contenenti una quantità considerabile di magnesia. Nella prima sezione ha aggregato la turmalina rossa di Rosna in Moravia, la turmalina rossa di Perme in Siberia, la verde del Brasile, delle quali ha dato l'analisi, come pure delle susseguenti. Nella seconda egualmente la nera di Bovey nel Devonshire, la nera di Eibenstock in Sassonia, la verde di Chesterfield nell'America settentrionale. Nella terza la turmalina nera di Kaeringbricka nella Svezia, la nera di Rabestein in Baviera, la nera della Groenlandia, la bruna cupa dello schisto micaceo del S. Gottardo. Valendosi poi lo stesso sig. Gmelin del metodo del dottor Turner per ispiare al cannello la presenza dell'acido borico, ha dovuto sospettare che la lepidolite di Rosna e di Uto, la Pinite della valle di Mulda presso Pening, e il mica di un granito grafico di Siberia contengano il predetto acido.

Annunziammo già (Antol. N. 87 Marzo 1828 pag. 158) che l'oltremare, colore pregiatissimo per la pittura, che si era sempre estratto dal lapislazuli, e che si vendeva a carissimo prezzo, si fabbrica ora artificialmente in Francia non meno bello del naturale, e si vende ad un prezzo molto minore. Un giornale da cui traemmo quella notizia ci fece attribuire al sig. *Tunel* i primi saggi di quella importante fabbricazione, la quale si deve al sig. *Guimet* di Tolosa.

Siccome egli ha tenuto e tiene tuttora segreto il suo processo, il sig. *Gmelin* di Tubinga, il quale era similmente giunto a formare lo stesso colore, ha fatto inserire negli Annali di chimica e di fisica di Parigi una sua *nota*, nella quale fa conoscere il seguente processo da sè usato, e col quale assicura riuscire infallibilmente la preparazione dell'oltremare.

Si prepara dell'idrato di silice, fondendo insieme del quarzo ben polverizzato con un peso quattro volte maggiore di carbonato di potassa, disciogliendo la massa fusa nell'acqua, e precipitandola coll'acido idroclorico. Si prepara anche dell'idrato d'allumina, precipitando una soluzione d'allume puro per mezzo dell'ammoniaca. L'una e l'altra di queste terre devono esser lavate diligentemente con acqua bollente, asciugate e scaldate fino a rosso.

Si discioglie a caldo in una soluzione di soda caustica quella maggior quantità di idrato di silice che essa possa disciogliere, e si tien conto di questa quantità. Si aggiunge allora alla soluzione una quantità d'idrato d'allumina che contenga 70 parti di questa terra secca sopra 72 di silice egualmente secca, e si evapora il tutto insieme, agitando continuamente finchè non resti che una polvere umida.

Questa combinazione di silice, d'allumina, e di soda è la base dell'oltremare; conviene ora colorarla col solfuro di sodio nel modo seguente.

Si mette in un crogiuolo di Germania, provvisto d'un coperchio che chiuda bene, una mescolanza di due parti di solfo e d'una parte di carbonato di soda privo d'acqua; si scalda a poco a poco finchè ad un calor rosso discreto la massa sia ben fusa. Allora si getta questa mescolanza, in quantità piccolissime ad ogni volta, in mezzo alla massa egualmente fusa delle prime materie, non aggiungendo una seconda porzione finchè

non sia cessata l'effervescenza dovuta ai vapori d'acqua. Dopo un ora d'infuocamento discreto, si toglie il crogiuolo dal fuoco, e si lascia raffreddare. La materia che esso contiene è l'oltremare mescolato a del solfuro in eccesso, che si separa per lavazione. Se vi è del solfo in eccesso, si scaccia con un moderato calore. Nel caso che tutte le parti dell' oltremare non siano colorate egualmente, si possono separare le parti più belle, dopo averle ridotte in polvere finissima, mediante la lavazione con acqua.

Il sig. *Brockenden* ha preso in Inghilterra una patente per l'uso di filiere di pietre dure da sostituirsi a quelle d'acciaio. I fori fatti nelle gemme colla polvere di diamante prendendo una levigatezza ed un pulimento perfetto, ne risulta che i fili metallici, e specialmente quelli di rame inargentati o dorati, passati per esse non solo non ne sono raschiati e danneggiati, ma acquistano una lucentezza particolare.

Un altro vantaggio di queste filiere o trafile si è che le pietre dure logorandosi per il fregamento assai meno e più lentamente che l'acciaio, è assai più tardo in quelle l'allargamento del foro, e però se ne ottiene un più lungo tratto di filo metallico di calibro uniforme.

Un foro di un trecentesimo di pollice di diametro formato in un rubino ha servito a tirare un filo che aveva una lunghezza di 266 leghe, e le due estremità del quale non mostravano differenza alcuna nel loro diametro o calibro.

Il crisoberillo, il rubino, e lo zaffiro sono le pietre dalle quali il sig. Brockenden ha ottenuto i migliori risultamenti.

Il sig. *Coulier* ha proposto un nuovo mezzo per prevenire le operazioni fraudolente che possono eseguirsi sopra le cambiali o altri fogli importanti. Questo mezzo consiste nello scrivere i nomi, i numeri, le date, e tutte le parole che potrebbero andar soggette ad alterazione, sopra una certa parte di tali fogli, la qual parte egli chiama *garanzia*, e che non è altra cosa se non la carta ricoperta d'una leggiera stampa fatta collo stesso inchiostro da scrivere. Egli è evidente che chiunque volesse distruggere per mezzo del cloro o degli acidi i caratteri scritti sulla garanzia, distruggerebbe anche la garanzia stessa, perchè formata collo stesso inchiostro; similmente se si potesse con mezzi opportuni far ricomparire la garanzia, ricomparirebbero anche i caratteri che si erano voluti distruggere.

### Scienze mediche.

Il sig. *Lugol*, medico dello spedale di S. Luigi, ha esposta all' Accademia delle scienze di Parigi la storia d'un caso raro e forse unico, cioè d'un individuo in cui nel breve spazio di 4 mesi si svilupparono spontaneamente più centinaia di cancri, i quali all'apertura del corpo furono trovati quasi tutti in uno stato di rammollimento completo, di vera fluidità.

L'autore prende occasione da questo fatto curioso per combattere quella teorica nella quale i cancri son riguardati come il risultamento dell'infiammazione. Nel caso di cui si tratta non vi è stata precedente infiammazione in veruno dei tessuti affetti. Nemmeno può più ammettersi l'andamento che in quella stessa teorica si attribuisce alla formazione del cancro. Di fatti si suppone che il risultato dell'infiammazione sia la secrezione d'una materia particolare, la quale, da prima dura e compatta, costituisce lo scirro, e non si rammollisce se non più tardi. Ora nell'osservazione del sig. Lugol il poco tempo decorso fra l'invasione della malattia ed il suo termine non consente che si ammetta un simil modo di formazione.

Nel num. 1 della serie quarta del *Giornale* dell'italiana letteratura che si stampa in Padova, fra gli estratti di varie interessanti memorie inedite, si trova quello d'una memoria letta dal dott. Gio. Domenico Nardo all'Accademia di Padova il 5 settembre 1826, nella quale, in seguito di alcune considerazioni sull'accrescimento ed allungamento dei capelli dopo la morte, o quando siano già staccati dal corpo, fenomeno già osservato da Krafft, espone alcuni esperimenti circa la traspiantazione dei capelli e peli da una in altra regione del corpo umano.

L'autore ha sperimentato sopra sè stesso che trasportando diligentemente e prontamente un capello col proprio bulbo da un poro della testa in uno di quelli del petto (lo che si ottiene facilmente allargando il poro colla punta d'un ago, introducendovi il bulbo esattamente, e destando colla confricazione intorno al poro stesso un leggiero stato di flogosi) il capello prende radice, seguita a vegetare, e cresce, finchè a suo tempo cangia colore, imbianca, e cade.

In seguito di varie considerazioni importanti sulla struttura ed economia del sistema dei peli, sulla loro vitalità, sulle cause delle loro differenze, e sul rapido cangiamento di colore e qualità a cui

soggiacciono i capelli in alcuni individui, e sul loro modo di crescere in confronto delle corna, unghie, scaglie, pellaria d'alcuni crostacei, peli e spine di vegetabili; inclina all'opinione di quelli i quali credono che, a differenza delle unghie, corna, calli, ec. i capelli non debbano riguardarsi come modificazione della cute, ma come esseri dotati d'un particolare organismo, aventi vita propria, parasiti, al cui sviluppo ed accrescimento è luogo adattato la cute, ove trovano sostegno e nutrimento, ed il seme dei quali è sparso in ogni parte del corpo animale, ove esiste cute o modificazione di essa, e che non si sviluppano se non trovano circostanze favorevoli.

Alcune indagini dell'autore intorno all'influenza degli organi maschili sullo sviluppo dei peli in alcune parti del corpo umano, e ad alcune differenze e modificazioni che per tale influenza accadono nei peli d'alcuni quadrupedi, nelle piume d'alcuni uccelli, e nelle scaglie d'alcuni pesci, lo condussero a scuoprire che in alcuni esseri molto distanti dall'uomo si verifica un fenomeno analogo a quello che succede nell'uomo stesso, cioè la comparsa e lo sviluppo della barba nei maschi; lo che egli ha osservato in alcune specie di *Raja*, come nella *Raja clavata* di Linneo (*Razza spinosa*) e nella *Raja mucosissima* di esso Nardo (volgarmente *Baoso*). In queste specie, come nell'umana, i maschi non si distinguono dalle femmine, allorchè sono nella prima età, se non per la presenza degli organi genitali; progredendo in età, e sviluppatisi completamente i loro organi genitali, crescono ai lati della loro testa e delle loro piume alcune serie di pungiglioni, disposte in forma di pettini da lana, colle punte voltate al di fuori, lo che non avviene nelle femmine. Tali pungiglioni seguono lo stesso andamento dei peli in generale, cioè nascono, invecchiano, poi cadono, e ne succedono loro dei nuovi. Questa scoperta sparge molta luce sulla famiglia delle Razze, somministrando un carattere per riguardare come generi distinti quelle specie nelle quali i maschi non presentano questo fenomeno, come le pastinache, le torpedini, ec.; minorerà ancora il numero delle specie, poichè non si considereranno come tali gl'individui le cui differenze non sono che sessuali.

## *Malattia Epidemica di Marsiglia.*

(Art. estratto dal *Mercurio* di Francia, *Agosto* 1828).

Una contagione variolica del più pernicioso carattere ha afflitta la città di Marsiglia, durante la primavera e la prima metà della state. La mortalità, che non ha ancora intieramente cessato,

vi fu per quaranta giorni più terribile di quel che lo sia nelle città di Levante quando vi regna la peste.

Una sola balla di mercanzie, una cassa di vesti possono introdurre la peste in un porto a malgrado del miglior sistema sanitario. Gli uomini sono allora colpiti da un flagello contro al quale non è loro concesso di rendersi invulnerabili, e non si congiungono alla malattia gli amari rimproveri e la penosa idea, che ogni vittima poteva anticipatamente esserne preservata. Dopo venti anni dacchè il benefizio di *Ienner* è propagato ne' due mondi, quando è oggimai praticato dai popoli selvaggi dell' America, non è egli un deplorabil caso il vedere una delle città più floride della Francia decimata spietatamente, quasi fosse in castigo della funesta sua trascuranza?

Noi vogliam qui riunire le notizie e i fatti principali dell' epidemia di Marsiglia. Noi pensiamo che un giornale come il nostro deve per l' interesse generale dell' umanità denunziare questo esempio e questa lezione d' una città popolosa, ricca, illuminata, che oggi piange la trascuraggine e la morte de' suoi cittadini.

Oltre ai sintomi ordinari del vaiuolo, e che avevano presa una intensità formidabile, si manifestò un segno costantemente mortale: era questo il comparire di petecchie o macchie livide sulla pelle con un punto nero nel mezzo. Questo segno era di sì funesto presagio, che una sola di queste macchie, in qual si fosse parte del corpo, era il precursore infallibile della cangrena e della morte.

Il contagio colpì individui variolati, i quali cioè avevano avuto il vaiuolo naturale, come pure individui che erano stati vaccinati; ma in questi la malattia si presentò con caratteri talmente mitigati, e fu sì rare volte mortale, che i medici dovettero distinguerla con un nome in certo modo diminutivo, chiamandola in questo caso *varioloide*.

I calcoli della statistica medica stabiliscono la seguente proporzione: E' morto un individuo sopra 1500 vaccinati sani, o sopra 100 vaccinati infermi; uno sopra 500 variolati sani, o sopra cinque variolati infermi; *uno* sopra *otto* non vaccinati sani, o sopra *quattro* non vaccinati infermi.

Questi risultati, constatati dall'Accademia Medica di Marsiglia, rendono superflui tutti i volumi che potrebbero scriversi in favore della vaccina.

Alcuni vaccinati sono stati in vero colpiti dal contagio; ma la vaccinazione non può essa fallire, e non vien egli prescritto di ripeterla quando non ha dati segni apparenti del suo effetto? D'altronde persone che avevano avuto il vaiuolo naturale sono state esse

pure vittime dell' epidemia ; e finalmente i numeri precedenti confermano ciò che era stato proclamato dall' Accademia Reale di medicina in Parigi, cioè : che se un vaccinato può prender la malattia, essa è almeno per lui quasi senza pericolo , mentre è spaventevole il pensare che ha perito in Marsiglia *l' ottava parte della popolazione non vaccinata.*

I rari accidenti che produceva per l' innanzi il vaiuolo hanno fatto vivere la popolazione di Marsiglia in una funesta sicurezza. La malattia era quasi ignorata ; i giovani medici non la conoscevano che per tradizione ; essi vaccinavano per abitudine, senza bastantemente invigilare allo sviluppo del vaccino , e senza insistere presso a coloro che rigettavano questo preservativo. Gli stabilimenti pubblici ricevevano i fanciulli dell' uno e dell' altro sesso, senza curarsi che fossero stati vaccinati. Le classi inferiori neppur si prendevano il pensiero di portare i loro bambini ai comitati di vaccinazione gratuita , e a malgrado degli annui avvisi dell' autorità amministrativa, la vaccina era caduta in una specie di dissuetudine in tutta la città, ed anche in una completa dimenticanza fralla classe degli operai. Tale era lo stato delle cose quando il flagello cominciò a incrudelire con ispaventevoli stragi, e si mostrò complicato con sintomi terribili e micidiali, quali la medicina non ve li aveva fino allora conosciuti.

Una delle cause principali della mortalità deve essere attribuita al modo stravagante con cui le genti del volgo trattano i loro ammalati. Appena un fanciullo o un individuo della famiglia si mostra assalito dal vaiolo, lo racchiudono in una stanza di cui condannano le finestre ; lo seppelliscono in cuoperte di lana , gli fanno bere varie tazze di vino caldo e poi del caffè ; in seguito gli danno biscotti inzuppati in vini forestieri , e giungono ancora a farli bere liquori forti , a fine, dicono essi , di procurare al malato forze sufficienti da facilitare l' eruzione. Lo mantengono inoltre nel sucidume il più infetto con una barbarie affatto sistematica ; perchè vi è il pregiudizio in questa classe che non bisogna mutar biancheria ai variolosi fino alla fine della malattia. Sono essi talmente ostinati a trattare in tal guisa i loro ammalati , che rigettano le cure de' medici che vorrebbero visitarli, onde non essere contrariati nel loro metodo. La maggior parte degli infermi non resiste alle prime prove di questo trattamento incendiario e mostruoso, ovvero essi muoiono nel secondo periodo in uno stato d' infezione pestilenziale. Strana cosa ! gli operai non ricavano da questa mortalità altra lezione che di attribuire la salvezza del piccol numero che guariscono all' eccellenza del loro metodo cu-

rativo; conclusione ch' essi traggono dal gran numero stesso di coloro che periscono! Questi funesti pregiudizii del popolo di Marsiglia gli sono del resto comuni col basso popolo di tutti i paesi (1).

Perciò i quartieri più popolati di Marsiglia sembravano come infetti dalla peste; il contagio vi prese una malignità energica e distruggitrice, che terminò coll' invadere tutte le parti della citta, e che sparse il terrore in tutto il contado. Le comuni circonvicine avevano interrotte le solite comunicazioni colla città; esse vietavano ai suoi abitanti l' ingresso nel loro territorio, e lo difendevano pattuglie di contadini armati. La peste! tale era il grido generale; e sembrava che Marsiglia fosse di nuovo colpita da quello spaventevol flagello che ha impresse nella sua storia pagine tanto lugubri.

Felicemente l' epidemia va di giorno in giorno calmandosi. I terrori estranei alla natura del male hanno sopratutto cessato di preoccupare gli spiriti ardenti di quelle contrade. Un rapporto fatto a nome della società di medicina di Marsiglia dal suo segretario, il dott. Favart, ci apprende la graduale cessazione del flagello, e ci dà nel tempo stesso l' annunzio d' un gran lavoro del quale si occupa quella società scientifica. Esso deve riunire la massa delle osservazioni, coordinarle, discuterle, e dedurne tutte

(1) Il vaiolo arabo, ora semplicemente confluente, ora associato colla petecchia, ha regnato pure fra noi nella decorsa primavera, non che nell' estate; ed i risultamenti di una trista esperienza, comunque non assoggettati a rigorosa statistica, hanno anco a noi dimostrato, che quegli i quali furono sottoposti precedentemente alla vaccina, o furono preservati affatto dal maligno contagio, o se ne furono affetti, la malattia vestì in essi forme mitissime, e diverse assai da quelle che assunse in coloro che non ebbero il benefizio della vaccina. La testimonianza poi di non dubbie persone ci fa certi, che non solo l' invasione vaiolosa di quest' anno, più copiosa che in altri, si è maggiormente diffusa in quei luoghi, ove si fu più renitenti alla pratica dell' inoculazione Jenneriana; ma che ancora in luoghi medesimi si vide, nel lasso di un decennio rigorosamente computato, or aumentare or decrescere il numero dei ragazzi investiti dal vaiolo arabo, e periti per le di lui conseguenze, in proporzione che si era con maggiore o minore energia praticato l' innesto della vaccina. È sperabile per tanto che l' istoria del flagello che ha percosso in quest' anno la popolazione di Marsilia, non che i resultamenti analoghi osservati in altri luoghi rispetto ai benefizi della vaccina, ove sieno dedotti alla pubblica cognizione, potranno una volta persuadere il popolo, il quale non di rado più facilmente dalla trista che dalla felice esperienza si persuade, e mostrargli l' unica strada che resta ai padri onde guarentire efficacemente la vita de' loro figli dai danni, che, per la ferocia del vaiolo arabo, potrebbero a lor soprastare. X.

le conseguenze proprie ad illuminare su questa malattia l'arte medica, l'amministrazione e l'Igiene pubblica. Possano almeno le sciagure d'una popolazione esser di utile esempio a tutte le altre!

## Società scientifiche.

### *I. e R. Accademia dei Georgofili.*

*Seduta ordinaria del* 6 *Luglio* 1828. — Sua Eccell. il sig. Consigliere marchese *Paolo Garzoni-Venturi* governatore di Livorno e presidente dell'Accademia, ha preseduto questa tornata, nella quale dopo la lettura dell'atto dell'antecedente adunanza, e dopo la presentazione delle opere che pervennero in dono nello scaduto mese, si è veduto esibire due medaglie di argento, che i sigg. prof. Orioli e Giuseppe Astolfi editori del *Giornale agrario* di Bologna avevano inviato ai Compilatori del *Giornale agrario toscano*, perchè questi le compartissero a coloro che reputavano più benemeriti dell'arte agraria, ma che questi ne rilasciavano il giudizio all'Accademia dei Georgofili, per dispensare le offerte medaglie a chi sarà per ottenere la palma nei due più prossimi Concorsi. Quindi ha richiamato la comune attenzione dell'udienza la prima parte di un Ragionamento del vice presidente sig. marchese *Ridolfi*, sopra varie osservazioni economico-agrarie fatte all'occasione di un suo recente viaggio nell'Italia superiore, del cui seguito lasciava viva speranza nelle successive adunanze (*).

Altro discorso è stato recitato dall'accademico Avv. *A. Paolini*, nel quale racchiudevasi l'estratto ragionato di un libro del socio corrispondente sig. *Gregorio Chiarini* di Arezzo, col titolo seguente: *Saggio di economia pubblica degl' immobili.*

Accennata dal sig. Paolini la convenienza del titolo alla natura dell'opera, in cui lo stato economico dei beni immobili è messo a cognizione di ciascuno, che vi abbia legittimo interesse, tratteggiò in un quadro sinoptico le parti principali del sistema ideato dall'economista aretino. Dalla esposizione di questo quadro resultava quasi necessariamente la tendenza del nuovo sistema a prevenire le fraudi nelle contrattazioni, ad accelerarne il movimento, a fondare sopra basi conosciute il credito privato, ad abbassare il frutto civile

(*) Allorchè sarà terminata la lettura di quest' interessante ragionamento, ci faremo un piacere di riparlarne più a lungo.

del denaro, aumentare quello dell' agricoltura, sminuire le liti, abbreviare gli atti giudiciali, e ad associare, per virtù di legge, la morale privata alle stipulazioni civili.

Tutti questi risultamenti si fanno dipendere da un catasto di beni stabili, che sia la misura fedele del valore delle cose, messa a confronto con lo stato ipotecario dei beni medesimi: da simigliante combinazione componesi la tavola dimostrativa del patrimonio attivo e passivo di ogni possidente; di modochè, mediante il prospetto di questa scrittura, *per bilancio*, si scoprono i movimenti progressivi e retrogradi, o lo stato stazionario delle fortune private tutte le volte che occorre di ben conoscerle, per regolare le contrattazioni. La pubblica autorità, nei modi proposti dal sig. Chiarini, affida la compilazione e custodia di questi *conti economici* a speciali magistrati, che reputa degni di sì importante deposito. Se la statistica politica è un mezzo efficace a prevenire gli errori legislativi nella applicazione delle massime generali alle circostanze locali, di pari modo la fedele statistica delle famiglie sarebbe la bussola tutelare a chiunque amasse di condursi a salvamento tra i pericoli commerciali.

La quale bussola è molto fallace in alcuni sistemi ipotecarii e catastali; imperocchè dai primi non sono manifestate tutte le ipoteche, e le passive eventualità, che possono diminuire lo stato attivo dei patrimonii; e dai secondi non è mai verificata con esattezza la misura delle forze economiche, che debbono bilanciare le gravezze. Finchè vi saranno ipoteche occulte, e diritti esperibili sugl' immobili, per qualsivoglia titolo esente dalla prescrizione, o negli attuali registri, o nei *conti economici* del nuovo sistema, vi sarà difetto di guarentigia legale; e in conseguenza di tal difetto, le contrattazioni rimanendo esposte agli attacchi della fraude, la diffidenza dei cittadini, per salvarsi alla meglio da simiglianti pericoli, dovrà mettersi sotto la tutela dei giureconsulti, e ogni contratto civile sarà gravato del doppio tributo pagabile alla curia, ed al fisco. Nè la pena della carcere minacciata allo stellionato dalle leggi ipotecarie potrà verisimilmente prevenire le frodi; imperocchè dai calcoli della perfidia risulterà sempre la incertezza di questa pena, di fronte alla certezza del lucro nascente dalla frode; e in questa posizione dell' animo, non ondeggia il malvagio nella sua deliberazione. I mali anco minimi, quando sono certi, spaventano sempre gli animi umani; ma la speranza di evitarli ne allontana sempre la idea, o ne degrada la forza sino al punto del zero. La quale speranza è massima, nel caso dello stellionato, perchè la carcere, o si risolve in pena pecuniaria del creditore fraudato, o per

improvida, o malsana indulgenza, è di rado applicata dai tribunali.

Concluse il sig. Paolini, che ad onta di qualche lacuna, che l' autore avesse lasciata nella parte esecutiva del suo progetto, era questo un savio concepimento per migliorare il sistema ipotecario. Non potersi dunque classare l' opera del sig. Chiarini tra quelle produzioni della filosofia, che il cardinale di Fleury, nel parlare delle idee politiche dell' abate di Saint Pierre, era solito di qualificare per *sogni di un' uomo dabbene*.

In seguito il sig. Avv. *Vincenzo Salvagnoli* ha impreso a trattare della libertà del vetturеggiare come necessaria al perfezionamento industriale e politico.

Ammesso, diceva egli, che il progresso della civiltà consiste nell' aumento dell' unione fra gli uomini, il primo bisogno sociale è l' avvicinamento scambievole. Vari mezzi di sodisfazione ebbe questo bisogno secondo i vari stadi d' incivilimento fra i popoli antichi. Dopo la barbarie venne la feudalità, quindi *privilegio anche il camminare*. Su lui fu elevato lo stabilimento postale, egregio trovato quando appunto perde il privilegio che originariamente il produsse. A questo medesimo stabilimento di comunicazione fu unito il trasporto delle lettere.

Così instituite le poste quasi presso tutte le nazioni europee, il subietto si potea considerare nell' interno di ciascuna nazione, nelle relazioni fra nazione e nazione, e nel commercio epistolare.

La memoria del sig. Avv. Salvagnoli discuteva la sola prima parte, preparando intanto lo sviluppo anco dell' altre due. Intanto mostrava l' essenza del privilegio postale, sviluppatone i danni, e segnalando certa irreparabile ruina anco presso quei popoli che più gelosamente la custodiscano. A conferma del quale ragionamento egli ha schierato innanzi agli occhi la storia di tal privilegio in Toscana dalla fondazione del principato fino ai dì nostri; riposandosi nell' aurea legge del 19 dicembre 1827 che lo abolì radicalmente, come già da gran tempo fu abolito in Inghilterra. Ha quindi enumerato i vantaggi di questa franchigia, compimento solenne dell'industria data ai toscani dall'immortale *Pietro Leopoldo*, mostrando così la giustizia del voto che questo benefizio fosse comune anco agli altri popoli, secondo che richiede l' utile economico e la prepotente forza dell'incivilimento universale.

Finalmente il prof. P. *Eusebio Giorgi*, in una sua lezione di turno, prese a confutare una proposizione, con cui la Toscana vien accusata di essere in uno stato di decadenza in fatto d' industria.

Dopo aver considerato l' industria sotto il doppio aspetto, metafisico ed economico, cioè come una facoltà dell' anima che ha

per oggetto la produzione e come semplice lavoro delle mani, disse esser unica nella sua natura astratta l'attitudine a quest'industria, la quale suole diramarsi nelle direzioni diverse, a cui può essere incitato l'uomo dalle sue particolari circostanze; e più che tutto dal bisogno che lo fa divenire industrioso secondo che esso preveda più agevole il fine di sodisfarlo.

Ora il toscano, aggiungeva egli, cerca e trova a questo bisogno abbondantissimo supplemento nell'industria agraria, cui l'esempio degli avi, il favore delle leggi lo sprona, e l'utile assoluto che ne ritrae lo convince. Quindi è che dopo le benefiche disposizioni governative del *Gran Leopoldo*, le quali tolsero ogni vincolo inceppatore della produzione, il popolo toscano al progressivo perfezionamento della cultura ha costantemente diretto la sua industria, come lo provano i migliorati metodi, e i vantaggi che dai prodotti agricoli seppero ritrarre.

Riguardando poi al nostro paese relativamente all'industria manifatturiera ed alle arti, conveniva con la massima che la Toscana in questo paragonata con l'altre nazioni non poteva qualificarsi per industriosa. Ma esaminando se la deve essere; e dovendo se possa ella essere tale, rispose che la limitata popolazione del Granducato e la sua geografica situazione circondata da altri stati che aggravano con dazi le sue manifatture, non gli permettendo un utile concorrenza con quelle che in gran quantità si fabbricano presso le estere o più grandi nazioni, che non gli gioverebbe un industria di simile specie. A dimostrare però che i toscani quando che fossero mossi da altre circostanze, e più incoraggiti, e quando lo permettesse la loro politica situazione, siano capaci di tutta quella industria che tante altre nazioni distingue, ampli esempii egli citava, i quali manifestano quanto i concittadini di Leonardo da Vinci, di Galileo e del Buonarroti siano ricchi in ogni genere di produzioni d'ingegno.

*Adunanza ordinaria del* 3 *Agosto*. — Dopo le comunicazioni di uso dei due segretari, il vicepresidente sig. march. *Ridolfi* ha continuato il rapporto delle sue osservazioni economico-agrarie da esso instituite mentre viaggiava nell'alta Italia. Nella quale seconda lezione si comprendevano quelle spettanti al territorio di Vicenza, di Desenzano e di Brescia sino all'agro milanese, osservazioni tutte ricche di fatti georgici, e di savie riflessioni spettanti alla pubblica e privata economia del paese percorso.

Quindi è stata ascoltata la lettura di tre memorie. L'accademico cav. *Francesco Inghirami* in una sua lezione di turno ha trattenuto l'udienza intorno ai vantaggi che potrebbe ritrarre la

classe dei manifattori e dei contadini da un metodo per esso immaginato onde addestrarli sollecitamente nel disegno elementare, per giovarsene poi a migliorare ed eseguire da loro stessi i lavori e gli strumenti necessari all' arte che devono esercitare. La semplicità del qual metodo fu dall 'autore dimostrata in pratica per una serie di linee e di segmenti di cerchio opportunamente collegati, mercè di cui chicchessia potrebbe dopo poche lezioni rappresentare sopra una lavagna qualunque figura. In vista di ciò l'Accademia nominò una commissione specialmente destinata a esaminare quel metodo per darne a tempo debito il suo giudizio.

In seguito il sig. *Giovanni Bettoni* avendo fatto copia di notizie topografiche e mineralogiche, da esso raccolte sull'Isola dell' Elba, espose le medesime in una sua memoria di turno, cui accopiò altri molti rilievi pertinenti alla statistica della stessa isola.

Finalmente il sig. dott. *Giuseppe Gherardi* in luogo della terza memoria di turno lesse uno scritto del socio corrispondente sig. *Gregorio Chiarini* di Arezzo, relativo alla possibilità di un impresa generale per migliorare le condizioni del suolo e del fabbricato in Toscana. E. R.

### *Società medico-fisica fiorentina.*

*Seduta ordinaria del dì* 15 *giugno* 1828. — Dopo le consuete comunicazioni il sig. dott. *Namias*, come relatore della commissione da esso composta, e dal sig. prof. *Magheri*, lesse il rapporto dell' opera intitolata: *Anno clinico-medico* del prof. *Carlo Speranza*, per l' *anno accademico* 1824-25. *Parma* 1827.

E rilevando tutt'i pregi che rendono commmendabile il lavoro del celebre nostro socio corrispondente, seppe colla maggior brevità possibile mettere gli uditori alla portata di quanto in quello si espone. Non essendovi però cosa umana scevra da vari difetti, la commissione ha con modestia dubitato, che soverchia sia la venerazione, che il lodato autore professa per le antiche massime, e troppo per contrario ne impugni alcune delle più recenti. Qualche piccola menda scorse pure nella medesima opera, ed alcune opinioni patologico-pratiche, alle quali non aderì pienamente, massime nel dottrinale del Tetano, e della Clorosi. Ad ogni modo, conchiuse la commissione " questi sono piccolissimi nei, che nulla tolgono dell' intrin-
„ seco e real merito di quest' opera, la quale per vero dire onora la
„ medicina italiana.„

Mancata in seguito la lettura del sig. dot. *Falaschi*, venne dal prof. *Nespoli* letta una osservazione trasmessa dal sig. dott. *Palmi*, nostro socio corrispond., e medico a Rassina, sopra una febbre terzana con-

secutiva a manifesta condizione flogistica del polmone, terminata colla morte per disorganizzazione del viscere affetto. In essa il dot. *Palmi*, premesse alcune considerazioni sul fenomeno veramente specioso della periodicità, ed accennate rapidamente le ipotesi più famigerate dei diversi scrittori, scese a parlare più partitamente dei fenomeni, che accompagnarono la malattia in discorso: nella quale la febbre di indole indubitatamente intermittente con tipo di terzana insorse in una donna giovane, e robusta; e che, di mestiere lavandaia, era da quaranta giorni affetta da ostinata tosse, guadagnata nell' imprudente esercizio del suo mestiere. Tornate però inutili le amministrazioni delle varie preparazioni di china per vincerla, ed avvedutosi il dott. *Palmi* che la terzana era associata a patente condizione flogistica del polmone, istitui un attivo sistema curativo deprimente, in cui furono prodigati il lauroceraso, la digitale, il fellandrio, gli antimoniali, i derivativi, e tutto ciò che l' odierna medicina controstimolistica suggerisce. Ma tutto fu inutile; poichè circa all' ottavo mese di malattia la malata cessò di vivere, con tuttochè la febbre avesse mantenuto il tipo terzanario fino al settimo mese. Mostrò la necroscopia distrutta gran parte del lobo superiore del polmone destro, un abbondante sierosità sanguinolenta nelle cavità della pleura, ed imbrigliamenti pseudomembranosi, per cui il polmone sinistro aderiva strettamente alla pleura.

*Adunanza ordinaria del dì* 13 *luglio* 1828. — Fatta la solita lettura ed approvazione del processo verbale dell' antecedente seduta il signor dottore *Pirazzuoli* trattenne la Società colla sua lezione di turno, la quale si aggirò sopra un' ostinata angioite in una giovane, e d' abito clorotico. — Premessi alcuni rapidi ma opportuni cenni sui vantaggi che la medicina interna ha fatto dalla chirurgia rispetto massimamente alla cognizione dell' essenza vera di molte malattie in genere, ed in ispecie dell'angioite, andò osservando come la signora di cui egli tesseva l' istoria, soggetta da molto tempo a ricorrenti, e non lievi infiammazioni dei principali tronchi arteriosi interni, fosse nel decorso dicembre assalita da nuova invasione di flogosi specialmente nel sistema arterioso meningo-cerebrale; la quale, per quanto sembra, tenne dietro a prolungato ed intenso patema d' animo. Molte e svariatissime furono le forme morbose, sotto le quali talor si mostrò, tal altra si mascherò l' intensa, e ribelle malattia. Ma cerzioratosi il nostro socio dell'indole, e dell' essenza vera del male, nè lasciatosi abbagliare, o sbigottire dalla variabilità, o dall' imponenza de' sintomi, fe' punto fisso di cura sul sistema eminentemente antiflogistico, e deprimente, mercè del quale vidde, dopo la diciassettesima flebotomia, dis-

siparsi per gradi i fenomeni di malattia, e ritornar l' inferma alla pristina salute, non prima però del lasso di ben tre mesi.

In seguito, mancata la lettura di turno del soc. sig. dot. *Chiarugi* il sig. dot. *Betti*, in supplemento al sig. dot. *Falaschi* assente da Firenze, lesse l'osservazione di una completa occlusione dell'uretra nel suo orifizio vescicale, seguita da espulsione dell'orina per l'ombelico, in un soggetto molto avanzato in età, e che presentò questo fenomeno per qualche mese prima della sua morte. E comunque l'espulsione dell' orina per l'ombelico, facendosi a getto parabolico, avesse ad alcuni fatto credere doversi ripetere questo fenomeno dalla morbosa apertura dell' uraco, gli mostrò perciò la dissezione del cadavere, che intanto l' orina si evacuava per l' ombelico, in quantochè ulceratasi la vescica nel suo alto fondo, veniva questo fluido versato nel sacco del peritoneo, che dall' altezza dell' ombelico fino a quella del pube si era conformato in ampia cisti per la circolare adesione degli intestini alle contigue pareti del ventre; dalla qual cisti veniva poi espulsa l' orina mediante un' ulcera apertasi all'ombelico. Dal che prese occasione il relatore, di spiegare, per quanto gli fu possibile, il come, ed il perchè fosse avvenuta l'occlusione, dell'uretra, e come, e perchè l'espulsione dell'orina, in questo caso, si facesse a getto parabolico, fenomeno che non compete per ordinario, almeno in un grado sì eminente, alle fistole orinarie in genere, ed in specie a quelle della vescica. Dopo la qual lettura il sig. professor *Nespoli* aggiunse in voce il dettaglio di un' altro caso, in cui si trovò alla sezione del cadavere di una donna mancare tutto l' alto fondo della vescica, della quale non esisteva che l' inferior porzione, conformata a guisa di scodella, e nella quale influivano gli orifizi degli ureteri, e quello dell' uretra. La parte mancante poi della vescica era supplita dall' adesione della flessura signoidea del colon col cieco intestino, e ciò non ostante la donna riteneva le orine, e l'emetteva a volontà.

P. B.

## Geografia, statistica e viaggi scientifici.

*Spedizione scientifica in Egitto.* — Dacchè per l'importante scoperta del sig. *Champollion il giovane*, si è appreso a leggere nei prima inintelligibili geroglifici egiziani, i monumenti sui quali questi si trovano incisi, scolpiti, o rappresentati comunque, hanno acquistato agli occhi dei dotti una grande importanza, giacchè alquante notizie già ricavate dallo studio d' alcuni fra quelli che, quasi come semplice oggetto di curiosità, si trovano disseminati in varii paesi d' Europa, fanno concepire la ragionevole lusinga che l' esame d'un

gran numero da intraprendersi nello stesso Egitto potrà molto illustrare la storia civile, religiosa e militare, non meno che i costumi, gli usi e le arti del più celebre popolo dell' antichità, legato di più rapporti con altre antiche nazioni.

Il governo di Francia essendosi determinato ad inviare a questo fine in Egitto una commissione, alla testa della quale è il lodato sig. Champollion, il governo toscano, non inferiore a veran altro nell' amore e nella protezione per gli utili e lodevoli studi, ha profittato della circostanza per unire alla commissione francese, con assenso ed aggradimento di quel governo diversi individui toscani, i quali sono, il sig. *Ippolito Rosellini* professore di lingue orientali all'università di Pisa; il sig. *Gaetano Rosellini* di lui zio ed il sig. *Gius. Raddi*, come naturalisti; il valente disegnatore sig. dot. *Alessandro Ricci* che ha già viaggiato in Egitto cogl' illustri viaggiatori Belzoni e Salt, il sig. *Angelelli* altro disegnatore, ec.

E' da sperare che sì abili e sì zelanti soggetti, ad onta delle difficili circostanze in cui si trova involto l' oriente, raccoglieranno ampia messe di cognizioni e di fatti importanti. I nostri voti gli accompagnano. Saremo premurosi di far conoscere al pubblico qualunque notizia che di loro ci perverrà.

## *Colonia inglese di Fernando-Pò.*

Gl' inglesi sentivano da lungo tempo il bisogno di formare sulla costa occidentale d'Affrica un nuovo stabilimento, che per molti rapporti fosse meglio situato che Sierra Leone, e soprattutto che potesse meglio di questa colonia servir di punto di partenza all' intrapresa di quelle ricerche per le quali tanti viaggiatori son periti vittime del loro zelo, o del loro coraggio. Essi hanno rivolto i loro sguardi sull' isola di Fernando Pò, la quale fin qui era stata completamente trascurata dagli europei, e che situata in prossimità della costa, in fondo al golfo di Ghinea, li ravvicina considerabilmente alla punta dell' Affrica interna, in cui il commercio inglese cerca di penetrare. Ed è tale l' attività del governo inglese quando si tratta degl' interessi del commercio e della navigazione, che si è saputo quasi nel tempo stesso il progetto e la sua esecuzione. Non vi è dubbio che avranno luogo quanto prima in Inghilterra delle pubblicazioni intorno a questo soggetto interessante, di cui non è stata generalmente apprezzata l' importanza quanto conviene. Noi avremo cura di tenere informati i nostri lettori di ciò che verrà in luce. Frattanto ecco alcune particolarità trasmesse da Londra alla Società geografica di Parigi, dal sig. Moreau viceconsole di Francia.

" Suscettibile per la sua posizione di divenire il punto centrale ,, di tutti li stabilimenti britannici sulla costa occidentale dell' Af- ,, frica, Fernando-Pò è stata il soggetto d'una nuova esplora- ,, zione. A poca distanza dal continente, essa diventerà il vasto de- ,, posito dei prodotti del suolo e dell' industria dell' Inghilterra, ,, che si deve sperare di poter facilmente dirigere verso l' interno ,, delle terre. Il suo clima è sano, e su diversi punti si può difen- ,, derla con buone fortificazioni. ,,

" La nuova spedizione è arrivata il 27 novembre 1827 a Fer- ,, nando-Pò, o Maidstone-Bay (così chiamata dal Commodoro Bul- ,, len). I capitani Owen e Harrison non hanno risparmiato cosa al- ,, cuna per la creazione di questa importante colonia. Al loro arrivo ,, tutto il paese era ancora coperto d'alberi e di boscaglie; essi ,, dovettero prendere immediatamente delle misure per abbattere ,, quei belli alberi che facevano l' ornamento delle rive, per livel- ,, lare il suolo, e fare altre operazioni. In meno d' un mese furono ,, elevate delle tende eleganti, delle capanne comode, delle fucine da ,, ferro, ed altri stabilimenti, che la creazione della colonia rendeva ,, necessarii, e dei quali erano stati portati d'Europa i molti ma- ,, teriali. Lo stabilimento non ha fin qui che 6 miglia di circonfe- ,, renza, ma il territorio è giudicato fertilissimo. Fernando-Pò, per ,, quanto si dice, può distruggere con un sol bastimento da guerra ,, il commercio degli schiavi, e realmente non vi è alcuna colonia ,, la quale per la sua posizione sia più a portata d' annientare que- ,, st' infame traffico, il quale è stato fin qui alimentato attivamente ,, da tutti i paesi del continente che si stendono da Benin a Biafra. ,, Oggi che Fernando-Pò è formata in colonia, niun bastimento ,, potrà rischiare di approdarvi, senza esporsi ad esser veduto. Il ,, carattere degli abitanti è stato trovato tale da esserne contenti; ,, essi sembrano molto dolci. Diversi dei loro capi son venuti in corpo ,, a visitare i sigg. Owen ed Harrisson, ed hanno dimostrato le più ,, pacifiche intenzioni. E' altresì vero che furon fatti loro dei doni ,, i quali li colmavano di gioia. Il timore dal quale in principio ,, erano state comprese tutte le popolazioni si è bentosto dissipato, ,, ed in oggi esse vengono a fare dei cambi coi coloni; il ferro sem- ,, bra esser l' oggetto della loro predilezione. Diversi europei inco- ,, raggiti da questo primo successo, si dispongono a tentare qual- ,, che scoperta nell' interno stesso del continente (*Bullettino della* ,, *Società di geografia*) ,,.

## Necrologia.

### *Francesco Chiarenti.*

Francesco Chiarenti nacque in Montaione, Castello della Toscana, dagli onesti e civili coniugi Pasquale Quintino Chiarenti, e donna Caterina Vaccà Berlinghieri. La sua educazione intellettuale, nel primo stadio della vita, non presentò alcuna singolarità meritevole di essere notata in una illustre biografia. In quanto alla educazione che forma il core, fu diligentissima e sempre diretta ad ispirarvi l'amore degli uomini, ch'è la sorgente delle sociali virtù. Questa disposizione morale lo condusse a dedicarsi alle scienze di pubblica utilità, subitochè rimase libero dai magisteri delle gentili, ma sterili discipline.

Fu la medicina da lui prescelta, come quella che si occupa della umanità nelle sue più calamitose circostanze. Non la speranza di fortuna più larga, o di lucri più pronti, determinò il giovine Chiarenti ad iniziarsi nello studio dell'uomo fisico, allorchè da Montaione passò alla università di Pisa, ove fu amorevolmente accolto nella propria casa dal Zio materno dottor Francesco Vaccà, e in allora professore chiarissimo nel collegio medico di quello insigne atenéo. La parentela, l'amicizia, e la comunanza di vita e di studii con i due figli del professore Vaccà, Leopoldo e Andrea, stabilirono fra essi e Chiarenti una fraterna alleanza per conquistare nello impero delle scienze il più ampio terreno, e possederlo in comune.

Nè fu vano il progetto: Leopoldo divenne medico sommo in teorica, e se non fu celebre nella pratica, debbesi ciò imputare alla condizione dei tempi, che lo deviarono dal culto di Esculapio per cercare gloria nei campi di Marte. Ma il nome di Andrea impresse nella sua famiglia un carattere storico, e meritò alla Italia una gloria nazionale. Chiarenti non limitò la sua carriera allo stadio comune a chiunque aspira alla corona in medicina; egli allargò i suoi studii per conoscere l'uomo nelle diverse condizioni della vita, e per essergli utile nella parte fisica, e nella morale.

Onorato appena del grado accademico di dottore, volle provare di averlo meritato. Messe a stampa una scoperta intorno alla efficacia dell'oppio disciolto nei sughi gastrici, e dimostrò quanto fosse più utile allo scopo medico di amministrarlo con

questa preparazione. In Francia fu accolta con plauso la scoperta, e in patria fu sentita con invidia. L'accademia medica di Parigi ricompensò il Chiarenti con un brevetto di socio corrispondente. Questa nuova specie di gloria irritò maggiormente le vecchie riputazioni dei suoi colleghi in medicina, e si tentò di ecclissare una luce, che non si potea spegnere intieramente. Era questa guerra ardentissima nell'anno 1799. L'animo del Chiarenti disgustato di una gara, più acerba nei suoi modi, che utile nei risultamenti, si piegò facilmente alle nuove idee, o illusioni, che seducevano anco i più schivi con le sembianze del bene. Il patrio amore, fortissimo in lui, esagerò quelle idee, e si trovarono d'accordo a seguitarle la mente ed il core. Sospese la pratica della medicina per secondare l'impeto di una politica predominante nel secolo della filosofia. La sua intenzione fu pura, e il core fu retto, se traviò il giudizio nella scelta.

Gli eventi posteriori a quell'epoca lo condussero in Francia. Reduce in patria, meritò la fiducia dei potenti, e n'ebbe onori, e sventure: fu pubblico funzionario in altissimo grado. Tempi difficili non gli permessero di realizzare i sogni dell'uomo dabbene. Fu perciò retribuito, più di biasimo, che di lode; benchè volesse giustificarsi, come Necker, col pubblicare un quadro ragionato delle sue funzioni.

Cessate nell'aprile del 1801 le sue pubbliche ingerenze, non cessò egli di amare la politica in tutte le sue diramazioni. Facendo parte del corpo attivo della Reale Accademia dei Georgofili, si applicò, con tutto il fervore, agli studii di privata e pubblica economia. Nella pace del paterno tetto sul colle di Montaione fermò la sua filosofica stanza; ed ivi nei campi di sua proprietà ricevè nuova vita e nuove forme l'agricoltura. Ricco di esperienze e osservazioni proprie su le varie nature dei terreni e dei vegetabili, e su i metodi di coltura più omogenei ai primi e ai secondi, nelle particolari loro condizioni, ne fece dono alla scienza, pubblicando in Pistoia una opera agraria con i tipi del Manfredini.

Lo studio dell'agricoltura essendo collegato con quello della politica economìa, voltò ad esso tutta la forza dell'animo per conoscerlo nei vari lati che hanno rapporto al patrimonio delle nazioni, e all'equilibrio industriale. La grande questione europea concernente al commercio frumentario somministrò largo tema al Chiarenti onde spaziare la energìa dell'animo e del

core. I suoi *discorsi* sopra questo argomento sono già fatti di pubblica ragione. Primeggiano in essi l'affetto e la ispirazione del pubblico bene. Se la sua penna non è mai elegante, e lo stile non è sempre corretto, più di un luogo, però, delle sue opere, prova, che basta un'anima sensibile, per essere eloquente.

La ingenuità dell'animo, la benevolenza agli uomini, e il sentimento sociale costituirono il suo carattere. Queste virtù sono testificate dalle lagrime funebri degli indigenti di Montaione, che alla sua casa trovarono sempre il pane della misericordia, o il premio della fatica. Questa passione di beneficenza non tollerò, ch'egli aumentassse il patrimonio avito: il suo censo fu largo nel catasto, e angusto nel libro di cassa. Rara gloria degli uomini, che la rota politica sollevò fino al potere supremo, e non cederono, a proprio comodo, alle tentazioni del potere. Questo uomo sì caro ai suoi concittadini fu tolto alla società dei vivi nel 20. Giugno 1828. nella età di anni 62.

Compendiando il detto fin quì, parmi, che si possa concludere, che il Chiarenti ha lasciato nella sua vita privata e pubblica, un bello esempio dell'uomo amico dei suoi simili; non ambizioso del potere per abusarne; non ricco per avarizia, e per conquiste *verrine*; propagatore di lumi nelle cose utili; sempre studioso del bene generale, e sostenitore franco ed imperterrito di ciò che credeva vero, imitando, in questo, Platone, egualmente libero in corte di Dionisio, e nella accademia di Atene.

A. A. Paolini.

# BULLETTINO BIBLIOGRAFICO

## *Annesso all'Antologia* (*).

## *Agosto* 1828.

### TOSCANA.

Atlante letterario e cronologico per lo studio della letteratura italiana, dal principio del XIII secolo fino al termine del secolo XVIII, del sig. T. *Livorno*, 1828, *Gl. Masi*, in folio. Fascicolo II ed ultimo. Prezzo per i due fascicoli paoli 20.

Vita di Napoleone Buonaparte imperatore de' francesi, preceduta da un quadro preliminare della rivoluzione francese, da Sir Walter Scott, prima versione italiana, dall' inglese, di V. Pecchioli. *Firenze*, 1828, *Coen ec.* Tomo XV.° e XVI.

Vecchio e nuovo testamento secondo la volgata, tradotto in lingua italiana, e con annotazioni dichiarato, da monsignore Antonio Martini arcivescovo di Firenze. *Prato* 1828, *fratelli Giachetti*, 8.° Tomo V.° parte 1a e 2.a (*Libro de' Re*) prezzo l. 8. 17 it.

Storia dell' arte dimostrata coi monumenti dalla sua decadenza nel IV secolo, fino al suo rinnovamento nel XVI, di G. B. L. G. Seroux d'Agincourt. Prima traduzione italiana 8.° *Prato*, 1828, *fratelli Giachetti*. Volume V.° di p. 430, e dispensa XXI.a delle tavole in folio. Prezzo l. 11, 18, 4 per gli associati.

Storia della rigenerazione della Grecia, dall' aprile alla fine del 1827, per servire di continuazione a quella di Pouqueville, da Stefano Ticozzi *Italia*, 1828. Tomo XVII e XVIII. Si trova in *Prato* presso i *fratelli Giachetti*.

Descrizione delle medaglie antiche greche del Museo Hedervariano, dal Bosforo Cimmerio sino all' Armenia Romana, con altre di più musei, comprese in 21 tavole incise in rame, con più una di monogrammi; e distribuite secondo il sistema geografico numismatico, per Domenico Sestini. *Firenze*, 1828, *G. Piatti*. Parte seconda, 4° di p. 388.

Necrologia di Giuseppe Moretti fiorentino, da Giuseppe Gonnelli. *Firenze*, 1828, *tip. Chiari*, 8.°

Saggio sugli scritti e sul genio di Shakespeare paragonato ai poeti drammatici greci e francesi, con alcune considerazioni intorno alle false critiche del sig. De Voltaire; opera di Mad. Montagu, traduzione dall' inglese. *Firenze*, 1828, tip. all' insegna di Dante 8.° di pag. XIV e 229: prezzo paoli 6.

Collezione di opere morali e dilettevoli premiate dalla reale accademia di Francia. *Firenze*, 1828, *Coen ec.* Volume I.° — *I due garzoni* storia del sig. Merville, prima versione dal francese del dott. Giuseppe Gigli oli. Prezzo paoli 3.

(*) *I giudizi letterari, dati anticipatamente sulle opere annunziate nel presente bullettino, non devono attribuirsi ai redattori dell'Antologia. Essi vengono somministrati da' sigg. librai e editori delle opere stesse, e non bisogna confonderli con gli articoli che si trovano sparsi nell'Antologia medesima, siano come estratti o analisi, siano come annunzi di opere.*

## STATO LOMBARDO VENETO.

Nuovo dizionario geografico portatile. *Venezia*, 1828, *G. B. Missiaglia,* fascicolo n.° 9. (REC-SPI.)

Biografia universale antica e moderna, ec. opera affatto nuova compilata in Francia da una società di dotti, ed ora per la prima volta recata in italiano con aggiunte e correzioni. *Venezia*, 1828, *G. B. Missiaglia*, 8.° volume XLIV. (PH-PL.)

Universa *civilis et criminalis Jurisprudentia juxta seriem institutionum ex naturali et romano jure depromta et ad usum fori perpetuo accomodata, auctore* Thom. Mauritio Richeri, *editio tertia omni, qua licuit, cura atque labore indefesso a quam plurimis, in notis praecipue, mendis falsisque allegationibus repurgata et correcta. Laude Pompeia, typis Jo. Bap. Orcesi* 1827-28.

L'opera sarà di 13 tomi, che usciranno divisi ciascuno in tre fascicoli di circa 20 fogli in quarto, al prezzo di centesimi 16 italiani il foglio per gli associati. Ne sono già pubblicati fascicoli 24, che trovansi in ogni città d'Italia presso i librai principali.

Gerusalemme Liberata *di* Torquato Tasso *con illustrazioni. Lodi presso G. B. Orcesi,* 1826, *tomi* 3 *in* 8.°

Quest'edizione, fatta con molta diligenza, è singolare da tutte per le varianti che la fregiano, tratte dai manoscritti della Biblioteca Ducale di Modena, e nuovamente illustrate dai sigg. Colombo e Cavedoni; si aggiungono vari scritti riguardanti il poema, e un indice ragionato de' codici consultati per quest'edizione medesima.

Federigo *ovvero Lodi Riedificata, poema eroico di* Filiberto Villani *nobile lodigiano. Lodi, presso G. B. Orcesi* 1828, *tomi* 2 *in* 8.°

Questo poema, finora inedito, è un esempio di sano gusto in mezzo ai delirii poetici del secolo decimosettimo. Gli si aggiungerà fra poco un volume d'illustrazioni istoriche. Il prezzo della vendita è destinato all'aumento della libreria pubblica nella patria dell'autore.

Geografia universale, ossia descrizione di tutte le parti del mondo, di Maltebrun, per cura di Giuseppe Belloni antico militare italiano compendiato ad uso de' giovinetti, delle donne e d'ogni persona che ama d'istruirsi in questo genere di cognizioni senza impegnarsi in lunghi e faticosi studii. *Milano*, 1828, *Lorenzo Sonzogno ed.* 32.° I primi 6 volumi.

Della suprema economia dell'umano sapere, in relazione alla mente sana, di Giandomenico Romagnosi. *Milano*, 1828, *tip. Felice Rusconi.* 8° di pag. 144.

Illustrazione di una medaglia inedita spettante a Segesta, e di due tori, trovati nelle rovine dell'istessa città, di Gio. Girolamo Orti. *Verona*, 1828, *tip. Biseschi*, 4.°

Petrarca, Giul. Celso e Boccaccio; illustrazione bibliologica delle vite degli uomini illustri del primo; di Caio Giulio Cesare, attribuita al secondo; e del Petrarca scritta dal terzo ec. del dot. Domenico Rossetti di Scander, avvocato triestino. *Trieste*, 1828, *G. Marenigh*. 8.° di p. 400.

Lettera del cardinal Bentivoglio, con note grammaticali e analitiche, da G. Biagioli. *Milano*, 1828, *G. Silvestri.* Vol, unico. 218 *della Biblioteca Scelta.*

La secchia rapita. Poema di Ales. Tassoni modenese. *Milano*, 1828. *Gio. Silvestri.* Vol. unico. 219 *della Biblioteca Scelta.*

Diritto pubblico universale, o sia diritto di natura e delle genti, di Giovanni Maria Lampredi fiorentino, volg. dal dott. Defendente Sacchi. Seconda edizione, riveduta e corretta sul testo. *Milano*, 1828, *G. Silvestri.* Vol. III.° XI° della *Biblioteca Scelta di opere greche e latine.* Quest'opera divisa in 4 volumi, è del pr. di l. 10, 60 austr.

Orazioni scelte di M. T. Cicerone, recate in lingua italiana a riscontro del testo, e corredata di note da G. A. Cantova. *Milano*, 1828, *G. Silvestri*, Vol. unico. 14.° della *Biblioteca Scelta di opere greche e latine*. l. 3 it.

Manuale del giuocatore di biliardo, o sia nuova regola generale e particolare di tutte le partite più usitate in questo nobile giuoco, stabilite sull' esperienza, le quali tolgono parecchi abusi sin' ora conservati dall' uso, ed inoltre sono atti per quanto è possibile, anche a togliere ogni equivoca interpretazione. Operetta di M. C. B. *Milano*, 1828, *G. Silvestri.*

## REGNO DI SARDEGNA.

De' vizi de' letterati, libri due del cav. Giuseppe Manno, membro della R. Accademia delle scienze di Torino. *Torino*, 1828, *St. Alliano* 12° di p. 350, prezzo l. 4 it.

Elementa physiologiae ad usum praelectionum academiarum. Editio altera nuperioribus doctrinis locupletata. *Taurini*, 1828, *Petrus Joseph Pic.* 8° volumi due.

## REGNO DELLE DUE SICILIE.

Segreti concernenti le arti ed i mestieri; trad. italiana sull' ultima ed. francese. *Napoli*, 1825, *Marotta e Vanspandoch*. Vol. unic. Carlini 7.

Della procedura penale nel regno delle Due Sicilie, esposta da Niccola Niccolini, con le formole corrispondenti. *Napoli*, 1828, *Michele Criscuolo*. Vol: I parte I prezzo Duc. 1.

Aiace, tragedia di Ugo Foscolo, con osservazioni critiche dell'ab. Urbano Lampredi. *Napoli*, 1828. *Borel ec.*

*Associazioni in corso.*

Nuovo trattato del matrimonio secondo le disposizioni del codice per lo regno delle due Sicilie, dell' avv. Alberto Riccobene. *Palermo*, 1828, presso *Pedone e Muratori*; si pubblica per fascicoli da 12 a 13 fogli, a ragione di tarì 5 per foglio.

Varii opuscoli oratorii e poetici, italiani e latini contenenti panegirici, prediche, sermoni, altre prose, iscrizioni e poesie diverse, del reverendissimo P. Pasquali (Contursi) da S. Niccolò agostiniano scalzo, di Napoli. *Napoli*, 1828, *Borel ec.* Volumi 6 in 8° grani 3 il foglio.

Trattato delle prescrizioni secondo i nuovi codici francesi di M. F. A. Vazeille, recato in lingua italiana, ed accresciuto della giurisprudenza relativa al Regno delle Due Sicilie, dall' avv. Camillo Ponticelli. *Napoli*, 1828, *Borel ec.* Volumi II in 8.° prezzo Carlini 18.

Codice penale e d' instruzione criminale annotato delle disposizioni legislative, e delle decisioni della giurisprudenza di Francia, da G. B. Sirey; delle disposizioni legialative, e delle massime della corte suprema del Regno delle Due Sicilie, da G. Liberatore, col confronto delle leggi romane. *Napoli*, 1828, presso *Borel ec.* associazione a grani 5 il foglio.

Nuova associazione al repertorio universale ragionato di giurispudenza e questioni di diritto da Merlin. *Napoli*, 1828, presso *Borel ec.*

Biblioteca di educazione. Un volumetto al mese, presso *Marotta e Vanspadoch*.

Teatro di Guglielmo Iffland, trad. italiana. *Napoli*, 1828. *Borel ec.* in 24 volumi, uno al mese, prezzo grani 30 il volume.

Fiori poetici, ossia raccolta di poesie scelte, con quelle di vari poeti moderni, e più parte viventi. *Napoli*. *Marotta e Vanspadoch.*

Ricerche sull' istoria di Avellino. *Napoli*, 1828, *Borel ec.* Vol. 4, in 12.°

Esame economico del sistema civile, di Filippo Briganti. *Napoli*, 1828, *Borel ec.* prezzo Carlini 15.

Osservazioni sulla rachitide del dott. Paolo Giuliano. *Napoli*, 1828, *Borel ec.* prezzo Carlini 4.

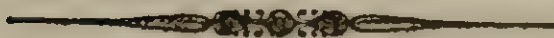
## STATI PONTIFICI.

L'Abbigliamento pastorale, canzonetta dell'avv. Domenico Missiroli. *Pesaro*, 1828, *A. Nobili.*

Biografia degli scrittori perugini, e notizia delle opere loro, ordinate e pubblicate da Gio. Bat. Vermiglioli. Tom I, par. I. Ace-Bal. *Perugia*, 1828, *Baduel*, in 4.° di p. 170 prez Baj. 84.

## LIBRI ITALIANI STAMPATI ALL' ESTERO.

Faliero, tragedia di Tommaso Zauli Saiani. *Bastia*, 1828, *G. Fabiani.* 8.°



# OSSERVAZIONI

# METEOROLOGICHE

## FATTE NELL' OSSERVATORIO XIMENIANO

## DELLE SCUOLE PIE DI FIRENZE

*Alto sopra il livello del mare piedi 205.*

AGOSTO 1828.

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | 7 mat. | 28. 0,8 | 21,0 | 16,4 | 84 | | Ostro | Ser. nuv. | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,7 | 21,0 | 22,1 | 54 | | Ponen. | Sereno | Calma |
| | 11 sera | 28. 0,8 | 21,5 | 18,7 | 71 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| 2 | 7 mat. | 28. 1,0 | 21,4 | 17,5 | 81 | | Scir. | Sereno | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,3 | 21,4 | 23,3 | 55 | | Lev. | Nuvolo | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,6 | 22,0 | 21,0 | 77 | | Lev. | Nuvolo | Calma |
| 3 | 7 mat. | 27. 11,6 | 22,0 | 18,5 | 82 | | Gr.Le. | Ser. con nebbie | Calma |
| | mezzog. | 27. 11,5 | 22,4 | 23,6 | 73 | | Ponen. | Ser. nuv. | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,5 | 22,5 | 19,5 | 82 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| 4 | 7 mat. | 27. 6,4 | 22,0 | 18,0 | 88 | | Lib. | Ser. con nuv. | Ventic. |
| | mezzog. | 27. 11,3 | 21,9 | 22,3 | 57 | | Lib. | Ser. con nuv. | Vento |
| | 11 sera | 27. 10,9 | 22,0 | 19,2 | 64 | | Lib. | Ser. con nuv. | Ventic. |
| 5 | 7 mat. | 27. 11,0 | 22,0 | 19,4 | 81 | | Gr. Le. | Ser. con nuv. | Ventic. |
| | mezzog. | 27. 11,3 | 21,9 | 21,8 | 67 | | Lib. | Ser. nuv. | Vento forte |
| | 11 sera | 27. 11,5 | 21,6 | 18,1 | 85 | | Lib. | Ser. con neb. | Vento |
| 6 | 7 mat. | 27. 11,7 | 21,4 | 18,4 | 86 | | Scir. | Ser. ragn. | Ventic. |
| | mezzog. | 27. 11,7 | 21,5 | 21,3 | 66 | | Po. Li. | Nuv. ser. | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,8 | 21,5 | 18,9 | 93 | | Lib. | Ser. nuv. | Vento |
| 7 | 7 mat. | 27. 11,7 | 21,4 | 19,5 | 87 | | Gr. Tr. | Nuvolo | Ventic. |
| | mezzog. | 27. 11,5 | 21,6 | 23,2 | 73 | | Ponen. | Ser. nuv. | Vento forte |
| | 11 sera | 27. 11,4 | 21,7 | 19,6 | 93 | | Lib. | Ser. con nuv. | Vento |

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 8 | 7 mat. | 27. 11,7 | 21,4 | 19,6 | 82 | | Gr· Tr. | Ser. nuv. | Ventic. |
| | mezzog. | 27. 11,7 | 21,8 | 23,9 | 45 | | Lib. | Sereno ragn. | Vento |
| | 11 sera | 28. 1,2 | 22,5 | 18,9 | 85 | | Lib. | Sereno | Calma |
| 9 | 7 mat. | 28. 0,8 | 22,2 | 17,9 | 89 | | Po. M. | Sereno | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,4 | 22,9 | 24,5 | 60 | | Ponen. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,4 | 23,2 | 20,0 | 72 | | Gr. Le. | Sereno | Ventic. |
| 10 | 7 mat. | 28. 0,4 | 22,9 | 19,2 | 80 | | Lib. | Sereno | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,2 | 23,2 | 25,8 | 59 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,0 | 24,0 | 22,0 | 62 | | Maest. | Sereno | Calma |
| 11 | 7 mat. | 28. 0,4 | 23,8 | 20,7 | 75 | | Gr. Tr. | Ser. con nuv. | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,5 | 23,7 | 24,3 | 62 | | Lib. | Sereno | Vento forte |
| | 11 sera | 28. 0,5 | 23,5 | 20,8 | 72 | | Lib. | Sereno | Vento |
| 12 | 7 mat. | 28. 0,9 | 22,7 | 20,4 | 73 | | Lib. | Sereno | Vento forte |
| | mezzog. | 28. 1,0 | 22,7 | 22,0 | 68 | | Lib. | Sereno | Vento |
| | 11 sera | 28. 1,5 | 22,8 | 16,5 | 64 | | Lev. | Sereno | Ventic. |
| 13 | 7 mat. | 28. 1,5 | 20,3 | 13,7 | 73 | | Scir. | Sereno | Ventic |
| | mezzog. | 28. 1,1 | 21,2 | 21,3 | 45 | | Tram. | Sereno | Ventic |
| | 11 sera | 28. 0,5 | 21,8 | 18,0 | 60 | | Gr. Le. | Sereno | Ventic |
| 14 | 7 mat. | 28. 0,3 | 21,0 | 17,0 | 67 | | Scir. | Ser. neb. | Calma |
| | mezzog. | 27. 11,3 | 21,5 | 23,1 | 68 | | Lib. | Sereno | Ventic |
| | 11 sera | 27. 9,7 | 22,5 | 22,0 | 85 | | Gr· Le. | Ser. neb, | Ventic |
| 15 | 7 mat. | 27. 9,8 | 22,2 | 19,5 | 97 | 0,03 | Maest. | Ser. nuv. | Ventic |
| | mezzog. | 27. 10,5 | 22,2 | 21,4 | 65 | | Lib. | Ser. nuv. | Vento forte |
| | 11 sera | 27. 10,6 | 21,5 | 17,0 | 85 | | Lib. | Sereno | Ventic |
| 16 | 7 mat. | 27. 11,5 | 21,0 | 16,7 | 92 | | Po. M. | Ser. con neb. | Calma |
| | mezzog. | 27. 11,6 | 21,1 | 20,4 | 75 | | Lib. | Ser. nuv. | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,9 | 20,0 | 15,5 | 82 | | Lev. | Sereno | Calma |
| 17 | 7 mat. | 28. 0,5 | 20,0 | 15,0 | 87 | | Gr. Le. | Sereno | Venti |
| | mezzog. | 28. 0,8 | 19,9 | 20,6 | 48 | | Greco | Sereno | Vento |
| | 11 sera | 28. 1,8 | 20,8 | 17,9 | 55 | | Sc. Le. | Bel ser. | Calm. |
| 18 | 7 mat. | 28. 1,5 | 19,8 | 15,6 | 69 | | Maest. | Bel ser. | Calm. |
| | mezzog. | 28. 1,3 | 19,9 | 21,1 | 52 | | Ponen. | Sereno | Vent |
| | 11 sera | 28. 1,0 | 21,0 | 17,0 | 61 | | Lev. | Sereno | Calm |
| 19 | 7 mat. | 28. 1,3 | 20,3 | 16,0 | 76 | | Scir. | Sereno | Vent |
| | mezzog. | 28. 1,1 | 20,5 | 22,6 | 57 | | Ponen. | Ser. con neb. | Calm |
| | 11 sera | 28. 0,9 | 21,3 | 19,0 | 72 | | Ponen. | Ser. nuv. | Calm |

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 7 mat. | 28. 1,5 | 21,1 | 17,5 | 80 | | Scir. | Sereno | Calma |
| 20 | mezzog. | 28. 1,5 | 21,3 | 22,1 | 58 | | Ostro | Sereno | Calma |
| | 11 sera | 28. 1,6 | 22,1 | 20,0 | 72 | | Ostro | Ser. ragn. | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 1,7 | 21,6 | 17,1 | 82 | | Scir. | Sereno | Calma |
| 21 | mezzog. | 28. 1,6 | 22,2 | 24,5 | 60 | | Ostro | Ser. ragn. | Calma |
| | 11 sera | 28. 1,2 | 22,8 | 19,9 | 77 | | Lib. | Ser. con nebbie | Calma |
| | 7 mat. | 28. 0,3 | 22,7 | 19,4 | 84 | | Gr. Tr. | Ser. nuv. | Calma |
| 22 | mezzog. | 27. 10,9 | 22,6 | 22,7 | 76 | 0,03 | Ostro | Nuvolo | Vento |
| | 11 sera | 27. 10,7 | 22,1 | 19,0 | 97 | | Ostro | Nuvolo | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 10,3 | 21,5 | 18,9 | 80 | | Ostro | Nuvolo | Calma |
| 23 | mezzog. | 27. 10,5 | 21,0 | 14,8 | 83 | 0,16 | Tram. | Pioggia | Vento furios. |
| | 11 sera | 27. 11,8 | 19,5 | 13,7 | 76 | | Gr. Le. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 11,9 | 18,5 | 12,5 | 84 | | Lev. | Sereno ragn. | Ventic. |
| 24 | mezzog. | 28. 0,3 | 18,7 | 18,6 | 60 | | Lib. | Ser. ragn. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 1,0 | 19,0 | 14,3 | 71 | | Sc. Le. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 2,0 | 18,6 | 14,0 | 81 | | Sc. Le. | Sereno | Ventic. |
| 25 | mezzog. | 28. 2,2 | 18,6 | 19,7 | 48 | | Maest. | Ser. ragn. | Calma |
| | 11 sera | 28. 2,1 | 19,5 | 16,0 | 83 | | Scir. | Sereno | Calma |
| | 7 mat. | 28. 2,5 | 19,2 | 14,9 | 90 | | Maest. | Sereno | Calma |
| 26 | mezzog. | 28. 2,5 | 19,3 | 20,0 | 62 | | Lib. | Sereno | Calma |
| | 11 sera | 28. 2,4 | 19,8 | 15,8 | 75 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 2,5 | 19,7 | 13,8 | 64 | | Sc. Le. | Sereno | Ventic. |
| 27 | mezzog. | 28. 2,3 | 19,6 | 20,3 | 66 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 1,9 | 20,0 | 17,0 | 78 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 28. 1,3 | 19,7 | 15,5 | 96 | | Lev. | Nuv. neb. | Calma |
| 28 | mezzog. | 28. 1,0 | 19,9 | 20,3 | 69 | | Lib. | Ser. ragn. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,3 | 20,0 | 17,4 | 78 | | Ostro | Sereno | Calma |
| | 7 mat. | 28. 0,1 | 19,8 | 15,6 | 87 | | Maest. | Nuv. neb. | Ventic. |
| 29 | mezzog. | 27. 11,9 | 19,9 | 19,9 | 78 | | Tram. | Nuvolo | Calma |
| | 11 sera | 27. 11,4 | 19,5 | 15,9 | 96 | | Tram. | Sereno | Ventic. |
| | 7 mat. | 27. 11,7 | 19,0 | 13,5 | 100 | | Scir. | Ser. ragn. | Ventic. |
| 30 | mezzog. | 27. 11,7 | 19,2 | 19,8 | 73 | | Po. Li. | Ser. neb. | Calma |
| | 11 sera | 27. 11,4 | 19,7 | 11,0 | 96 | | Os. Sc. | Ser. con neb. | Calma |
| | 7 mat. | 27. 11,4 | 19,5 | 16,5 | 100 | | Sc. Le. | Nuv. neb. | Calma |
| 31 | mezzog. | 27. 11,7 | 19,7 | 20,0 | 75 | | Po. M. | Nuv. neb. | Ventic. |
| | 11 sera | 27. 11,7 | 19,8 | 16,9 | 88 | | Scir. | Sereno | Ventic. |

L'ANTOLOGIA si pubblica ogni mese, per fasciolo non minore di 10 fogli. Tre fascicoli compongono un volume, ed ogni volume è accompagnato da un indice generale delle materie.

*Le associazioni si prendono*

In FIRENZE, dal Direttore Editore *G. P. Vieusseux.*

in MILANO, per tutto il regno Lombardo Veneto } dalla *Spedizione delle Gazzette,* presso *l'I. e R. Direz. delle Poste.*

in TORINO o GENOVA } per tutti li Stati Sardi, alle respettive *Direzioni delle Spediz. delle Gazzette* presso *la R. Direz. delle Poste.*

in MODENA presso *Gem. Vincenzi e C.o* libr.

in PARMA presso il sig. *Dervié* direttore delle Poste.

in ROMA, per tutto lo stato Pontificio, presso il sig. *Pietro Capobianchi,* impiegato nell'amministraz. gen. delle Poste Pontif.

in NAPOLI, presso *Raff. Trani,* largo del palazzo.

in PALERMO, per tutta la Sicilia presso il sig. *F. Gruis,* via Toledo N.° 7.

in AUGUSTA presso la *Direzione delle Gazzette.*

in GINEVRA presso *J. J. Paschoud.*

in PARIGI presso *J. Renouard* Rue de Tournon N. 6

in LONDRA presso *C. F. Molini* N. 41 Paternoster Row.

IL PREZZO D' ASSOCIAZIONE da pagarsi anticipatamente.

| | |
|---|---|
| Per la *Toscana*, Lire 36 toscane per 1 anno | franco di porto per la posta |
| per tutto il *Regno Lombardo Veneto* e il *Regno Sardo* — franchi 36. | franco di porto per la posta |
| per il *Ducato di Parma*, — franchi 36. | franco alle frontiere per la posta |
| per lo *Stato Pontificio*, — scudi 8. | franco di porto per la posta |
| per l' *Estero*, — franchi 36. | franco Torino o Milano |
| o franchi 52. | franco Parigi per la posta |

L'intera collezione dei 7 anni, 1821-1827 N.° 1 a 84, in 28 volumi broché non si può rilasciare a meno di L. 250

gli anni 1825 26-27 separati in ciascun anno „ 30

Un fascicolo sciolto, quando sia disponibile, 3

# INDICE
## DELLE MATERIE
### CONTENUTE NEL PRESENTE QUADERNO.


Storia dell'arte dimostrata coi monumenti, di G. B. L. G. Seroux d'Agincourt. — Art. II. *(Stefano Ticozzi.)* Pag.

Sullo stato dell' Arti e della civiltà in Russia, prima del regno di Pietro il grande. *(Seb. Ciampi.)* „ 1

Atlante storico e cronologico delle letterature antiche e moderne del sig. Iarry de Mancy. — Atlante Cronologico per lo studio della letteratura italiane, di G. T. — Iconografia istruttiva, ed. Renouard. — Art. I. *(M.)* „ 3

Corso di Storia moderna, del sig. Guizot, all' Ateneo di Parigi. *(F. S.)* „ 5

La battaglia di Benevento, storia del secolo XIII, scritta dal dott. F. D. Guerrazzi. *(K. X. Y.)* „ 7

Viaggio in Savoja di Davide Bertolotti. *(M.)* „ 10

*Principes de la philosophie de l'histoire, traduits de la* Scienza Nuova, de G. B. Vico; di Michelet. *(Giul. Ricci)* „ 11

Compendio d'un Trattato elementare di chimica, del profess. Giuseppe Gazzeri. *(G. Cioni)* „ 12

Rivista letteraria. *Da Ceva*, Buondelmonte e gli Amedei, tragedia. — *A. Palli*, Buondelmonti, tragedia, p. 133. — *Campan*, Dell' Educazione, trad. del *Ferreri*, p. 139. — *Dizionario* della Geografia comparata, p. 140. — *Al. Cappi*, Dipinto di Fil. Agricola, p. 141. — *Chateaubriand*, Genio del Cristianesimo, trad. di L. Toccagni, p. 143. — *Celso*, della Medicina, volg. di *Del Chiappa*, p. 144. — *De Lama*, Elogio del co. Cesare Ventura, p. 145. — *Davanzati*, Lo scisma d'Inghilterra, p. 146. — *Cicogna*, Cenni sopra Bianca Cappello, p. 147. — *Terzo*, Versione di alcune egloghe latine, p. 149. — *Cammilli*, Direzione per osservare i monumenti Viterbesi, p. 150. — *Antichità* ciceroniane in Napoli, p. 150. — *Bianconi*, Numismatica, p. 151. — *Amati*, L' isola del congresso triumvirale, p. 151. — *Bruschi*, Istituzioni di materia medica, p. 152. — *Gonelli*, Necrologia di G. Moretti, p. 153. „ 1[illegible]

*Belle arti*. Intorno a quattro quadri dipinti dal prof. Chialli. „ 1[illegible]

Bullettino scientifico. = Meteorologia. — Fisica e chimica. — Paleontografia. — Zoologia. — Mineralogia. — Scienze mediche. — Del vaiolo in Marsiglia. — Invenzioni e scoperte. — Società scientifiche. — Geografia e viaggi scientifici. „ 15

Necrologia. Dott. Fr. Chiarenti. *(A. Paolini)* „ 18

Bullettino bibliografico. „ [illegible]

Tavole meteorologiche. „

# ANTOLOGIA

## GIORNALE
DI
*SCIENZE, LETTERE E ART*

## N.° 93

*Settembre 1828.*

Anno VIII. Vol XXXI.

FIRENZE
*AL GABINETTO SCIENTIFICO E LETTERARIO*
DI G. P. VIEUSSEUX
*DIRETTORE E EDITORE*

TIPOGRAFIA DI LUIGI PEZZATI.

CORSO DI GEOMETRIA E MECCANICA *applicato alle Arti Mestieri, del Baron Carlo Dupin, profess. di Matematich nell' Istituto di Francia.*

Compilato e pubblicato in tre Volumi in 8.° con 44 tavole in rame, e dall'Autore istesso dimostrato in Parigi.

Fu questo corso con piacere accolto dall' industre nazion Fr cese, e favorito da quel Governo, che espressamente istituì Cattedre in molte Città e porti della Francia.

Oggetto principale di questo Corso è (come il suo titolo lo mostra) l' applicazione la più chiara, e immediata della Geome della Meccanica ai diversi mestieri; e per conseguenza diviene l' aiuto il più efficace, e sicuro ai manifattori, per l' esatta, fac ragionata esecuzione dei loro lavori.

I pregi di quest' Opera hanno determinato il sig. marchese *Luigi Tempi* a procurarne in Firenze la spiegazione al Pubblic tutte sue spese. Ma non avrebbe egli creduto di conseguire compi mente il suo scopo, ove in soccorso di quella Istituzione non a ancora procurata la traduzione Italiana della suddetta Opera, ch stata eseguita dal sig. Antonio Cioci, incaricato di dimostrare al P blico le lezioni del sig. Dupin.

Sarà da me sollecitamente pubblicata questa Traduzione, quale mi lusingo poter unire alcuni schiarimenti, e aggiunte prom dall' Autore, e che saranno raccolte in una appendice finale alla duzione, allorquando non giungano in tempo per esser collocate me appendice parziale alle diverse lezioni cui si referiranno.

L'Opera sarà divisa in Fascicoli, ciascuno dei quali conterrà delle quarantacinque lezioni, in cui è diviso il corso dei tre Vol suddetti, unitamente alle Tavole appartenenti a ciascuna lezione.

Il prezzo di ciascun Fascicolo sarà di soldi dieci fiorentini.

L'Opera tutta sarà stampata con sollecitudine ed esattezza; ta quelli che vorranno profittare delle pubbliche lezioni che si spie in Firenze sulle tracce di detta Opera, potranno avere per il n Corso la stampa della traduzione se non terminata, almeno po più che a metà, la qual parte prima che sia esaurita, sarà già compita l' intiera Stampa.

Le associazioni si prenderanno al mio Negozio e da tutti i p cipali librai d'Italia; e coloro che bramano farne acquisto firmera il manifesto per quel numero di copie che desiderano.

*Firenze li* 30 *Settembre* 1828.

GUGLIELMO PIATTI

# ANTOLOGIA

N.° XCIII. *Settembre* 1828.

*Saggio di alcune voci estratte dal Nuovo Dizionario militare italiano di* GIUSEPPE GRASSI.

( Ved. Antologia N.° 91, pag. 88. )

AVVISO DELL'AUTORE.

Per dare una sufficiente idea del mio nuovo lavoro nelle varie sue parti, e per amore di brevità, mi sono ristretto in questo Saggio a sole quaranta quattro voci, lasciando in disparte quelle che più pregne di significati o più ricche di notizie storiche avrebbero occupato uno spazio maggiore: fra le voci trascelte ho cercato di offrirne alcune della milizia greca, altre della romana, altre dei tempi cavallereschi, altre di macchine antiche, altre finalmente di fortificazione e di tattica moderna: alcune pure sono di topografia militare, ed altre accennano alla poesia ed allo stile elevato della prosa, acciò che dal loro complesso si possa far ragione delle regole e delle avvertenze, colle quali mi sono governato in tutto il corso dell'opera. Lascio pertanto ad ogni discreto e giudizioso critico la cura di raffrontarle e di riscontrarle così per le definizioni e spiegazioni loro, come per gli esempi di cui sono corredate, col Vocabolario della Crusca, e col Dizionario enciclopedico dell' Alberti. Poche parole basteranno altresì

a dimostrare a quali autorità io mi sia attenuto per accertare la legittimità d' ogni voce, e per assicurarne l'espressione: quelle dei testi citati dalla Crusca sono naturalmente le prime, e non credo necessario lo avvertire che di molte voci nuove, trasandate dalla Crusca in quèsti suoi testi stessi, mi sono liberamente fatto padrone, come si potrà riconoscere in *Defezione*, *Chi viva*, *Erompere*, *Ficcare*, *Mescolarsi*, *Vedere*, e più altre, che ho desunte dal Machiavelli, dal Varchi, dal Castiglione, dal Caro, e dal Galileo, tutti autori citati dagli Accademici fiorentini. Non presi, rispetto a queste sicure autorità, altra licenza se non quella di aggiungere alle opere del Caro ammesse nel Vocabolario, la sua classica traduzione dell'Eneide, a quelle del Galileo, il suo trattato di fortificazione posto in luce pochi anni sono, ed a quelle del P. Segneri, una nobile sua traduzione di una parte della storia delle guerre di Fiandra di F. Strada. Di queste tre aggiunte verrà parlato qui sotto. Quanto è alle citazioni riferite dalla Crusca di codici MSS., o di edizioni rarissime, che non mi sono potuto procurare, ne ho lasciata la malleveria all' Accademia stessa che le raccolse, coll' indicazione (*Crusca*).

Mi tocca ora di dare una succinta contezza di quegli scrittori italiani, ai quali mi è stato forza ricorrere, se pur voleva soddisfare ai bisogni dell' arte militare, supplire alle troppe mancanze del Vocabolario, e vendicare la bellissima lingua nostra da quell' indegna taccia di povertà, che stando nei termini di esso Vocabolario le potrebbe venire. Stimo dovere tutto mio di riprotestare che dove convengono i toscani autori, hanno questi diritto di precedenza, come si vedrà dal catalogo che seguita; ma che quando essi venivano meno, mi feci alla lingua universale d'Italia, ed a quegli scrittori non toscani, che per consenso di secoli e di nazione sono reputati migliori, ed eccone un cenno:

*Algarotti.* Ho creduto potermi valere utilmente delle varie operette militari di questo scrittore del secolo XVIII, il quale comecchè peccante di troppo amore di neologismo,

mostra tuttavia grande studio e gusto di lingua nelle operette di cui parlo: per altra parte ho seguito l'esempio dell'Alberti, che ebbe pure a citare altre opere dello stesso autore. (*Venezia*, 1791 *pel Palese.* 17 *Vol. in* 8.°)

*Baldelli. Trad. Ces.* La traduzione dei Commentarii di Cesare di Francesco Baldelli (*Venezia pel Giolito*, 1571 *in* 12.°), opera di un cultissimo scrittore toscano del secolo XVI, mi riusciva non dirò utile ma necessaria, poichè del grande autore latino non si trova nella Crusca esempio nessuno di traduttore autorevole: epperò dove mi venivano meno per le voci di guerra della milizia romana i migliori e più noti, mi feci alla versione di cui parlo, della quale non vedo per qual motivo si sia privata la lingua, dacchè si sa come l'edizione sopraccitata è stata riveduta e migliorata colla scorta del celebre filosofo fiorentino Pier Vettori, e di altri sommi uomini di quel torno.

*Bartoli.* Le *opere storiche* del P. Daniello Bartoli non hanno qui mestiere di commendazione rispetto allo stile, nè rispetto alla lingua. I pretesti della loro esclusione dal Vocabolario non solamente ripugnano alla critica filologica dei tempi nei quali venne sancita, ma offenderebbero assai più i lumi di questo secolo, se tuttavia durasse: più copiosa miniera di voci e di modi adoperati con felicissima audacia, non credo si possa rinvenire altrove. Cito sempre la più corretta edizione che finora sia venuta alla luce delle storie di questo sommo ingegno, cioè quella procurata a questi anni in Torino dallo stampatore e libraio G. Marietti.

*Bentivoglio.* Non cercherò dei motivi, che possono aver portato gli ultimi Vocabolaristi ad escludere dagli autori citati il nome dell'illustre Porporato Guido Bentivoglio, che nella forbitissima sua *Storia delle guerre di Fiandra*, e nelle sue *Relazioni* allargò di tanto il patrimonio della lingua non solamente nella parte militare, ma nella civile e politica. Raccolsi quindi dalla prima di queste opere una buona mano di vocaboli, che mancando nei testi di lingua, avrebbero lasciata imperfetta una scien-

za che in quella famosa scuola di guerra di tante invenzioni s' accrebbe. (*Ediz. de'Class. It. di Mil.*)

*Biringoccio.* Biringuccio Vannoccio, o Vannuccio Biringoccio, autore della *Pirotecnia*, non poteva essere da me trasandato per le cose dell' artiglieria, e segnatamente per l' arte della fusione e del getto de' metalli, come per varie invenzioni di guerra. La vasta dottrina e la molta pratica di questo scrittore Sanese del secolo XVI, che ha preceduto di tanto i moderni studi di mineralogia e di chimica metallurgica, pare dovessero meritargli più grata ricordanza presso gl' italiani, i quali dopo quattro successive edizioni malamente fatte in Venezia, lo posero in piena dimenticanza. Farebbe opera generosa e patria chi prendesse a restituire la fama di questo valent' uomo col purgare le citate edizioni dei loro innumerevoli errori, e col notare seguendo la storia delle scienze a qual grado esse fossero in Italia al tempo del Biringoccio. Già il dotto Barzellotti, fin dall' anno 1808 prese a vendicarne la memoria; ma l' onorata fatica di cui parlo è rimasta finora intentata anche per parte di un altro ottimo ingegno toscano, il dottor Cioni, il quale ci aveva tempo fa posto la mano. Sono stato costretto a seguire nelle mie ricerche la pessima fra le stampe che ne sono state date, che è quella del Comin da Trino fatta in Venezia, l'anno 1558, nella quale il bel linguaggio di Siena vien sovente trasformato in dialetto veneziano.

*Botta.* Volendo dar perfezione all' opera mia col recarla dalle milizie più antiche alla moderna e presente che è il principal suo scopo, e dovendo per evitare ogni invidia attenermi ad un solo autore fra i viventi, che scrissero in prosa le guerre dei nostri tempi, mi sarà facilmente conceduto da ogni discreto lettore ch' io abbia trascelte le *Opere storiche* di quest' uno, che per franchezza di stile e proprietà di locuzioni non la cede ai migliori de' nostri antichi. Ho avuto sott' occhio le edizioni originali così della storia dell' ultima guerra d'America come di quelle d'Italia.

*Carani trad. El.* Nelle cose greche si troverà citata la schietta e sincera traduzione delle *Ordinanze* d' Eliano

per M. Lellio Carani, corretto scrittor toscano e cinquecentista, sull'impressione procuratane in Firenze, l'anno 1552, da Lorenzo Torrentino.

*Caro trad. Eneid.* Ad *alcune* opere del Caro citate dalla Crusca, ragion voleva che per accrescer pregio al mio lavoro aggiugnessi la rinomata traduzione dell'Eneide, nella quale i vocaboli dell'antica milizia sono con bel magistero nobilitati, e fatti proprii della lingua moderna. *(Ediz. de' classici italiani di Milano)*

*Corsini trad. Cong. Mess.* Citando il nome di questo traduttore, ho seguito l'opinione dell'Alberti che primo lo promulgò valendosi anch'egli dell'opera del Corsini, la quale, come ognun sa, è anonima, non avendo il modesto traduttore preso altro titolo se non quello di Accademico della Crusca. Questa bella versione di un elegante lavoro spagnuolo, è fra quelle ammesse dall'Accademia della Crusca, nell'adunanza del 1786, per la compilazione di un nuovo Vocabolario. (*Edizione di Firenze del Cecchi*, 1699, *in* 4.°)

*Davila.* Le elegantissime *Storie delle guerre civili di Francia di* Arrigo Caterino Davila sono così note non solamente in Italia, ma in tutta Europa, che sarebbe inutil opera il parlare dei loro pregi. Ardito uomo di guerra scrisse con nobile risolutezza di stile e con bella precisione di vocaboli quei memorabili fatti dei quali fu testimonio e parte; nè v'ha forse, rispetto all'arte, in tutta la nostra letteratura una più esatta descrizione militare di quella ch'egli fece dell'assedio di Roano, ove con grande maestria congiunse alla dignità dell'eloquenza la severità dell'arte che professava. Nel farmi a ricavare da così ricco tesoro le voci proprie della milizia, non temei di errare nella scelta avendo per me le testimonianze, che del valore del Davila nella lingua fecero i migliori letterati d'Italia, e fra questi Apostolo Zeno, il Tiraboschi, ed il Parini. (*Edizione de' classici italiani di Milano*)

*Galileo.* Lasciando di parlare delle opere dell'insigne matematico, Galileo Galilei, citate nel Vocabolario della Crusca, debbo qui far avvertire che mi sono ezian-

dio giovato del suo *Trattato di fortificazione*, pubblicato a questi ultimi tempi dal cav. Venturi con altre opere ugualmente inedite dello stesso immortale scrittore (*Memorie e lettere inedite finora o disperse di Galileo Galilei, etc. Parte prima e seconda. Modena per G. Vincenzi e C.* 1818, 2 *vol. in fol.*) Non occorre dire con qual diligenza, o piuttosto con quale amore io abbia impreso la ricerca di tutte le voci militari usate dal Galileo, alcune delle quali sono già state con esattezza di critica e con acutezza d'ingegno notate ed illustrate dal dotto bibliotecario della Parmense, A. Pezzana. Chè se questo trattato non fosse ristretto a quella sola parte della fortificazione che tratta della difesa delle piazze, non avrei avuto più nobili esempi da scegliere nè più sicure autorità da seguitare in tutta questa parte della milizia.

*Montecuccoli.* Le opere militari di questo grande italiano, l'emolo del Turenna, il difensore della Cristianità, che scrisse della guerra con quell' animo istesso col quale la esercitò, giacquero per la ignavia dei tempi in lunga dimenticanza quantunque le estere nazioni le avessero ad esemplare irrefragabile ed unico di scienza militare ridotta a' suoi più schietti principii. La nostra indolenza fu tanta che lasciammo invecchiare l' errore che questo nostro sommo uomo di guerra avesse scritto le opere sue in lingua francese, mentr' egli per la franchezza dello stile ed il nervo della frase e per la brevità dei concetti non ha fra noi, nè forse altrove, scrittore tattico che lo pareggi. La splendida edizione procurata dal Foscolo in Milano, l'anno 1807, non bastò a ritornare a quelle opere l'intiera fama loro, poichè l' illustre editore tra per la mancanza di un buon testo, come per impazienza d' ingegno, le diede all' Italia imperfette e scomposte. Sottentrai volenteroso, fin dal 1819, alla fatica di ricomporre, per dir così, quelle ossa, e coll'aiuto di ottimi testi ridussi le pagine del Montecuccoli a sincera lezione, le corredai di note perpetue, e v'aggiunsi quelle illustrazioni che più potevano giovare ai progressi dell' arte e della lingua militare. Questa mia edizione, alla

quale mi riferisco nelle citazioni e che ardisco chiamare la più esatta di quanto ne sieno state pubblicate dapprima, è venuta alla luce in Torino sul finire del 1821, in 2 volumi in 8.° stampati con molta diligenza da G. Favale (*).

*Monti*. L'Italia tutta intiera sarà per consentire con me nella scelta che ho fatta di questo gran poeta per le frasi colle quali egli ha mirabilmente nobilitato gli usi di guerra moderna, e per le voci onde accrebbe la greca milizia nella sua rinomata traduzione dell'Iliade.

*Nardi trad. Tit. Liv.* La traduzione delle Deche di Tito Livio di questo scrittore fiorentino del secolo XVI, pare non meritasse la severa cacciata dalla quarta impressione del Vocabolario della Crusca, colla quale sembrò rinnovellarsi quella di cui fu vittima egli stesso al tempo delle ultime disgrazie della patria sua: chè se in quest' opera del suo esilio egli non pareggia esattamente il testo, supera tuttavia nella proprietà delle voci corrispondenti alle latine e nella retta intelligenza di queste, i traduttori che l' avevano preceduto; quindi stando sempre alle parole non ho creduto dovermi privare dell' autorità di lui ogni volta che lo richiedeva la mancanza assoluta di un' altra. Ho seguito nelle mie ricerche la prima edizione stampata in Venezia, per gli eredi Giunti, l' anno 1540, in fol. *(Leggi le calde parole, colle quali il Tiraboschi si fa a giudicare di questa traduzione nella sua storia della letteratura italiana, vol. VII, pag.* 923.)

*Segneri*. Alle opere di questo purgato scrittore già ammesse agli onori del Vocabolario, se ne aggiunge ora una non troppo nota, e della quale più che delle altre ho fatto profitto per la compilazione del mio Dizionario, perchè tutta militare, e degna anch' essa per molti capi dell' alta fama dell' autor suo: è questa una fedele traduzione di una delle Decadi dello storico latino delle guerre di Fiandra, il P. Famiano Strada, nella quale sono par-

(*) Di questa buona edizione se ne trovano alcune copie presso il libraio G. Piatti.

ticolarmente narrate tutte le gloriose gesta di quel folgore di guerra, Alessandro Farnese, che tanto di splendore mandò in quelle guerre sulle armi di Spagna e tanto sul nome italiano. Quest' opera stampata in Roma per gli eredi del Corbelletti, l' anno 1648, in 4.°, porta il titolo seguente: *Della guerra di Fiandra, Deca seconda, composta da Famiano Strada della Compagnia di Giesù, e volgarizzata da Paolo Segnere della medesima Compagnia*, dedicata *Al Serenissimo Principe Ranuccio II, Duca di Parma e di Piacenza.* La perizia del Segneri, ed il suo sentire nella lingua italiana, già si mostrano anche in quest' opera che è la sua prima; essa fa fede ad un tempo dell' insufficienza del Vocabolario nelle cose militari, riconosciuta dal P. Segneri stesso, che obbligato a ricorrere ad altre voci, crede doversene scusare con una nota apposta in calce al volume.

*Soliani-Raschini.* È questi l' autore di un *Dizionario militare-istorico-critico,* stampato in Venezia, l'anno 1759, (*un vol. in* 4°) nel quale questo gentiluomo Modanese trattò di molte cose della guerra seguendo ad occhi chiusi alcuni scrittori francesi, traducendogli malamente, creando e foggiando vocaboli a posta sua, e frammettendo quà e là certi suoi strani articoli che non concernono alla scienza militare, e che mostrano da quali bizzarre idee fosse guidato l' autore. Quindi egli non viene da me citato se non alcune rarissime volte, non mai per dare autorità ad una voce qualunque essa si sia, ma solamente per dichiararne qualche particolar significato: a questo modo è pure proceduto coll' autore, di cui parlo, l' Alberti, senza nominarlo mai.

*Tensini.* Fra gli scrittori dell' arte, che quantunque nati nel secolo precedente appartengono tuttavia alla storia letteraria del secolo XVII, ho trascelto questo autore, semprecchè il Galileo non mi forniva le voci necessarie a tutti gli uffizii dell' architettura militare; venni a questa scelta sull' avviso del dottissimo Tiraboschi, il quale non conoscendo al suo tempo il Trattato di fortificazione del Galileo, annovera il Tensini ed il Sardi co-

me i due principali e migliori scrittori d'architettura militare nel secolo sopraccitato. Di fatto Francesco Tensini da Crema fu uno dei più rinomati ingegneri di guerra, che vivessero al suo tempo: condusse molti assedii, edificò grandi fortezze, versò sovente nei pericoli delle battaglie in Piemonte, nella Boemia, e nelle Fiandre, ed ebbe carichi e gradi eminenti negli eserciti di Spagna, di Baviera, dell' Impero, e della Repubblica Veneziana: ebbe mente feconda di belle invenzioni, e scrivendo dell'arte sua, lo fece con quell'esattezza di parole e con quella proprietà, dalle quali il pratico non potrebbe volendo declinare: di queste solamente lo ricercai con diligenza, sicuro ch' egli parlava la lingua schietta e corrente a' suoi tempi in tutta Italia. L' opera è stampata per la prima volta in Venezia, l' anno 1624, in fol.

*Vinci*. Nessuno che abbia fior di giudizio vorrà contendere a Lionardo da Vinci, nato toscano e nel buon secolo della lingua, quell'autorità che gli si compete nelle cose dell'arte che professò con tanta gloria, e della quale scrisse con tanta evidenza. Basta per ogni altra la testimonianza del Parini, il quale propose il *Trattato della pittura* fra le opere classiche della lingua nostra. Pochissime sono le voci che io ne ricavai, ma i lettori mi sapranno grado della loro forma spontanea ed originale. (*Ediz. dei Classici italiani di Milano.*)

Sono questi gli scrittori, dei quali ho fatto uso per gli esempi recati nel Saggio seguente: sarà oggetto di un lavoro apposito nel nuovo Dizionario il dichiarare più largamente i motivi della scelta così di questi, come di quegli altri che non hanno trovato luogo sotto le voci che qui si stampano. Ripeto di aver avuto principalmente in mira di accertare la legittimità dei vocaboli ed il retto loro impiego, seguendo in questo la regola stessa dei Vocabolaristi della Crusca, i quali per le voci particolari di questa o di quell' arte non dubitarono di accostarsi alle autorità dei maestri che le avevano trattate, benchè di rozza e d' informe dicitura.

ACCECARE. v. att. In lat. *Obstruere*. In franc. *Combler; Obstruer.* Metaforicamente si dice d' ogni cosa aperta, di cui si riempia il vano con materie fattevi ruinar dentro, togliendole così la luce.

Es. *Si poteva trovar modo, che le cannoniere non fossero così esposte ad essere imboccate ed accecate.* (GALILEO) — *Già cominciavano a gettar nella fossa fasci di tronchi e di rami, e tutto ciò che loro veniva alle mani, per accecarla.* (SEGNERI) — *Spazzano cotali difese la linea orizzontale della campagna, e però meglio che di ficco; ma poco o assai che il lavoro del nemico s' innalzi, esse restano accecate ed imboccate.* (MONTECUCCOLI)

ARGIRASPIDE. s. m. In lat. *Argyraspides* plur. Soldato scelto d' infanteria, che portava uno scudo d' argento o intarsiato di questo metallo. Gli Argiraspidi erano le guardie del grande Alessandro il Macedone, il quale gli istituì raccogliendogli dal fiore de' suoi, e facendone un corpo atto ad ogni più arrischiata fazione. L' Imperatore Alessandro Severo nel richiamare l' avvilita milizia romana alle primitive discipline, rimise in uso gli Argiraspidi. Si usa più frequentemente al plurale.

Es. *Dalla medesima parte era lo squadrone del Re; costoro erano chiamati Argiraspidi dalla maniera delle armi.* (NARDI *Trad. Tit. Liv.*)

ASSEDIO. s. m. In lat. *Obsidio; Obsessio.* In franc. *Siège.* Lo accamparsi che faceva un esercito intorno ad una città per acquistarla colla fame. Significato disusato.

Es. *I Tedeschi andarono a campo a Osopio.... dove, poichè ebbero battuta la rocca con l' artiglieria, e dato più assalti invano, si ridussero a speranza d' averla per assedio, confidatisi nell' esser dentro carestia d' acqua.* (GUICCIARDINI)

2.° Operazione d' un esercito accampato intorno ad una piazza per conquistarla colla forza, abbattendone le fortificazioni. In lat. *Oppugnatio*. Deesi avvertire, che nei primi secoli della lingua italiana questa voce fu adoperata al modo stesso de' Latini, cioè nel significato di circondare alla larga e fuori delle offese il recinto d'una città, onde impedirle le vettovaglie ed affamarla; e però si usò anche il verbo *Assedere*, quasi sedersi sotto una città. I Romani di fatto avevano ben distinto questo modo di Assediare da quello del battere colle macchine murali una città, e del prenderla per forza: chia-

mavano la prima operazione *Obsidio*, e la seconda *Oppugnatio*. Egli è con questa avvertenza, che si hanno a leggere le storie romane, e quelle de' nostri scrittori anteriori al secolo XVII. Avanzando a questo tempo felicemente l'arte militare, si strinsero le città nemiche con forti linee di circonvallazione tutto all' intorno, d' onde le truppe assedianti riparate dalle offese s' accostavano per via di trincee alle mura, battendole colle artiglierie, od atterrandole colle mine. Allora le parole *Assedio* e *Oppugnazione* rimaste sino a quel tempo separate incominciarono a confondersi, e si chiamò *Assedio largo* quello, nel quale l' esercito assediante circondava la piazza fuori delle offese di essa, e *Assedio stretto* quello, col quale si faceva sotto alle mura nemiche battendole colle artiglierie, o rovinandole colle mine. Finalmente si prese da'Francesi il vocabolo *Blocco*, o *Bloccatura*, e si intese con esso l' operazione d' un esercito, che chiude con numerosi corpi di truppe posti alla larga tutti gli aditi d'una piazza forte, onde stancarla ed affamarla, e rimase alla parola *Assedio* il secondo significato surriferito. L'Assedio è formale o violento: nel primo gli assedianti, terminate le linee di circonvallazione fuori del tiro del cannone della piazza, si vanno successivamente avanzando verso di essa con trincee, e con altri lavori; nel secondo, ommettendo tutte le prime operazioni dell'Assedio formale, sboccano tutto ad un tratto sullo spalto, e vi si alloggiano.

Es. *Passò l' esercito all' oppugnazione di Turs.... ma il popolo, che ne' primi giorni dell' assedio avea mostrato di volersi arditamente difendere, come vide aperte le trincee, e piantate le artiglierie, si arrese.* (Davila) — *Seguì la resa dopo tre anni di largo e di stretto assedio, e fu senza dubbio una delle più famose oppugnazioni, e difese, che mai seguissero in alcun tempo.* (Bentivoglio) — *Nell' assedio formale ed a forza, conviene accamparsi, cinger la piazza, aprir le trincere, approcciarla, batterla, sforzare i di fuori, aprire la contrascarpa, passare il fosso con gallerie, dar l' assalto, ec.* (Montecuccoli)

— Levar l'assedio. In franc. *Lever le siège.* Ritirarsi dall' Assedio, dalle mura di una fortezza senza averla espugnata. Alcuni antichi scrittori adoperarono in questo significato anche il modo di dire: *Aprir l' assedio.*

Es. *Le sentenze comuni furono, che si levasse l' assedio, e con tutte le forze unite s'andasse ad incontrare il Duca di Parma;*

*chè tante volte in tante altre guerre i più celebri capitani avevano levati gli assedii.* (BENTIVOGLIO).

— MANTENER L'ASSEDIO. In franc. *Couvrir le siège.* Sostenere con un corpo d'esercito le truppe assedianti, ed assicurar loro le spalle dalle forze dei soccorritori della piazza assediata.

Es. *Il Marchese per la sinistra si ritornò coll' esercito a mantener l' assedio intorno Siena.* (SEGNI)

— PORRE L'ASSEDIO. In franc. *Mettre le siège.* Circondare una città, un luogo forte per assediarlo. È questo il significato primitivo di un modo di dire, di cui la Crusca reca molti esempi al figurato.

Es. *I Fiorentini puosono oste e assedio alla città di Lucca.* (G. VILLANI).

— STARE AD ASSEDIO. In franc. *Faire le siège.* Tenere assediato; dimorare all' assedio.

Es. *Mandarono l' oste generale a Bibbiena, e assediaronla, e stettonvi ad assedio cinque mesi.* (CRONICHET. AMARET. CRUSCA)

— STRIGNERE L'ASSEDIO. In franc. *Presser le siège.* Accostarsi sempre più alla fortezza assediata; avanzare colle opere di offesa sotto le sue mura.

Es. *I Fiorentini appresso strinsero l' assedio* (di Lucca). (G. VILLANI).

BARRITO. s. m. In lat. *Barritus.* Forte grido, che alzavano i soldati romani nel farsi addosso all' inimico, tolta la somiglianza da quello dell' elefante.

Es. *E grido niuno, il quale è barrito chiamato, levare non si dee, se prima colle schiere de' nemici non è congiunto.* (B. GIAMBONI *Trad. Veg.*)

BLOCCO. s. m. In franc. *Blocus.* Assedio posto alla larga e fuori del tiro del cannone nemico, onde occupare le vie principali ed impedire l' accesso ad una piazza che si vuole conquistare affamandola. È l'*Obsidio* de' Romani, e l'*Assedio largo* degli antichi Italiani. Gli scrittori francesi lo chiamarono nel secolo XVII *Bouclement* dal verbo *Boucler.*

Es. *Per blocco o per ossidione pigliansi più facilmente che per la forza quelle piazze, che sono molto popolate o molto forti, o di vasta circonferenza, che richiedono gran presidio.* (MONTECUCCOLI) — *Dentro Bagdad vi aveva ventimila soldati di presidio, e ne era governatore Achmed Bascià.... Vi mise il blocco con tutte le sue genti Kulicano, sperando di averla per fame.* (ALGAROTTI)

BRONZO. s. m. In franc. *Bronze.* Una composizione di rame e di stagno a ragione d' undici o dodici libbre di stagno sopra cento di rame, colla quale si fanno le artiglierie, ed altri strumenti di guerra. Tutte le bocche di fuoco si gettano ora in Bronzo, eccettuate quelle che servono alla marineria, ed alcuni pezzi d' assedio, che si fanno di ferro fuso. Il Bronzo viene anche dai pratici chiamato Metallo. V.

Es. *Co l muove di natura e d' aspetto* (il rame) *secondo la proporzione dello stagno che gli date, così cambia nome, e non più rame ma bronzo si chiama; ovvero per maggior distinzione di certa quantità di stagno per ogni cento di rame in su, da' maestri è detto metallo più e manco fino secondo che più o manco di stagno contiene.* (*Biringoccio*) — *Si trovarono nella città cento sessanta cannoni la più parte di bronzo.* (*Botta*)

2.° Figurat. vale cannone, bocca di fuoco, ma non si adopera che in istile poetico, od oratorio.

Es. . . . . . . . . . . *E un calpestìo*
*Di cavalli e di fanti, e sotto il grave*
*Peso de' bronzi un cigolìo di rote,*
*Che mestizia e terror mettea nel core.* — (*Monti*)

CHILIARCA. s. m. Il capo d'una Chiliarchìa nella falange greca. La Crusca ha in questo significato Celiarca, ma meno correttamente quanto all' origine della voce.

Non lascierò d'avvertire, che questo bel vocabolo con molti altri della greca milizia, che io registrava col solo pensiero d' illustrare le antiche storie dei Greci, e di giovare ai loro traduttori, ritorna ora pieno di vita nel linguaggio delle milizie moderne mentre la greca nazione ripiglia colle antiche sue glorie gli antichi suoi militari ordinamenti.

Es. *Il capo di questa chiliarchìa si suol chiamare per nome il chiliarca, cioè il colonnello.* (*Carani Trad. El.*)

CHILIARCHIA. s. f. Un corpo della falange formato da due pentacosiarchìe, e di mille e ventiquattro soldati. La radice della voce è nel greco *Chilìi*, che val Mille.

Es. *Pigliando due colonnelli di cinquecento e dodici uomini l'uno verrassi a fare la chiliarchìa.* (*Carani Trad. El.*)

CHI VIVA? In franc. *Qui vive?* Grido militare, col quale s'interroga da lontano chi viene, per riconoscerlo.

Es. *Ancora che Andrea di Filippo Giugni con alcuni altri gitogli alquanto incontra, e paratogli l'arme davanti, gli*

*avesse con un mal viso domandato chi viva.... gridato Francia entrò dentro.* ( *Varchi* ).

*Di cotal vista insospettì Volscente,*
*E gridò dalla squadra: Olà fermate;*
*Chi viva? A che venite? ove n' andate?*
*Chi siete voi?* *Caro Trad. En.*

COSACCO. s. m. In franc. *Cosaque.* Soldato di milizia irregolare e leggiera agli stipendii della Russia, della quale abita e difende principalmente le immense frontiere orientali e meridionali: veste all'orientale od alla foggia polacca, e combatte per lo più a cavallo; non riceve soldo che in guerra, nella quale va armato di lunga lancia, di sciabla, di pistole, e talvolta di moschetto e d' arco; frena un cavalluccio leggerissimo al corso; combatte spicciolato, intraprende i convogli, pizzica i lati e le spalle dell' inimico, e lo tiene continuamente in moto e sulle difese; non dà e non prende riposo mai; assalta anche da fronte con furia e con feroce grido, e dà volta con pari velocità se incontra uomini fermi e serrati negli ordini loro, ma torna ben tosto a tribolargli sguizzando di continuo. Il numero dei Cosacchi, che la Russia può ad un bisogno aggiungere a' suoi eserciti d' Europa ascende sino a centomila combattenti, ordinati in reggimenti, che essi chiamano *Pulk*, ciascuno di 500 a 3 mila uomini circa, secondo i luoghi nei quali è levato; scelgono essi stessi i loro uffiziali tranne il capo del reggimento, che vien dato dal governo, e che in lingua russa vien chiamato *Hettmann*, ed in lingua cosacca *Atamann*, titolo che assume pure il capo supremo di tutti i Cosacchi. Gli uffiziali non hanno propriamente grado nell' esercito, e sono subordinati non solamente agli altri uffiziali, ma ai sotto-uffiziali altresì dell'esercito regolare. Il modo di combattere di questa gente è naturalmente disordinato, non usando altra evoluzione fuori di quella di ordinarsi in piccole truppe, e di piombare così allargati sul nemico, di cacciarsi nelle sue file, rotto ch' egli è, e di farne macello colla sciabla; o di riformarsi in un luogo convenuto, se sono costretti alla fuga. Ogni reggimento ha una o due insegne, di seta, entro le quali sono dipinte le immagini dei Santi loro protettori: guerreggiando sulle loro frontiere coi popoli vicini fanno altresì uso di una frusta di lunghe strisce di cuoio, che chiamano *Kantschu,* colla quale spingono al corso i loro cavalli, e battono la gente disarmata che si fa loro incontro.

Es. *Stretta dunque la città coll' assedio i Cosacchi, ne vennero alle prese ed all' assalto.* ( Bartoli ) — *I Cosacchi e i Calmucchi, i loro ussari, si spandevano quà e là nel deserto a battere la campagna.* ( Algarotti ) — *Il principe Bagrazione co' suoi Cosacchi sulla dritta.* ( Botta )

DEFEZIONE. s. f. In lat. *Defectio.* In franc. *Défection.* Abbandono della parte, colla quale si stava congiunto per dovere o per patti. Separazione di sudditi dal loro sovrano, di truppe dal loro capitano, d' alleati dalla lega. La voce è tutta latina, e suona propriamente Mancamento ed Abbandono; ma si fa più o meno grave dalle condizioni del tempo e del modo, cosicchè vien talvolta ad accostarsi alla ribellione e tal altra al tradimento. In un secolo tanto fecondo di defezioni ho creduto far vantaggio alla lingua ed agli scrittori col recare in mezzo l' unico esempio di questa voce, che mi sia venuto sott'occhio nei testi di lingua, allargandone la definizione a tutti i principali significati della voce latina, e di cui il Machiavelli non ne tocca che un solo.

Es. *Come fu per intervenire a questo Re, quando fu preso nella giornata di Brettagna, dove lui era ito in favore di quel Duca, e contro ai Francesi; e fu disputa, morto che fu il Re Carlo, che per quel mancamento, e defezione dalla Corona, lui dovesse aver perduto il poter succedere.* ( Machiavelli )

DENTE. s. m. In franc. *Redan.* Un' opera di fortificazione campale, o tumultuaria, fatta con due facce congiunte ad angolo sagliente verso l' inimico. Va unita, o disgiunta da altre opere.

Es. *L' esempio di circondare gli alloggiamenti con denti si ha dalla figura.* ( Galileo ) — *I soldati moschettieri stando in quei denti coperti possono tirar meglio alla campagna.* ( Tensini )

— A denti. In franc. *A' redans.* Aggiunto alle voci fortificare, Fortificazioni, Opere, Cortine, ec. Vale con Denti, guarnite di Denti, fabbricate a foggia di Denti.

Es. *S' accomodano alcune piccole cortine difendendo ciascuna con un fianco; e questo modo si dice fortificare a denti.* ( Galileo ) — *Il campo si cinge sul terreno più eminente all' intorno con trinciere a denti, o a punte.* ( Montecuccoli ).

— A denti di sega. In franc. *A' crémaillère.* S' aggiunge alle voci Fortificare, Fortificazioni, Opere, Cortine, ec., e vale fabbricare, o fabbricate con più angoli continui saglienti, e rientranti.

Es. *Dove sono eminenze faccio la strada coperta a denti di sega.* ( Tensini )

EROMPERE, o ERUMPERE. v. n. In lat. *Erumpere.* Saltar fuori con impeto. È voce più nobile di Sortire, che è la tecnica, e però si adopera dagli oratori e dai poeti.

Es. *Con tutta la forza unitamente in un tratto, quasi come scoppio di bombarda, erumpe.* ( Castiglione )

*. . . . . . . . . . Spalancansi le porte,*
*Erompono pedoni e cavalieri*
*Con immenso tumulto.* ( Monti Trad. Iliad.)

FICCARE. v. n. In franc. *Ficher.* Dicesi del projetto che cacciato da un'arma da fuoco percuote e penetra nel bersaglio contro il quale è diretto.

Es. *Quando il tiro va a percuotere e ferire la muraglia in un solo punto, questo vien dimandato tiro di ficco, o ficcare.* Ed altrove: *Volendo il nemico condursi nella fossa, non verrà se non ricoperto da trinciere, ed aprirà la contrascarpa, e per l' apertura cercherà di traversare la fossa; nel qual caso le artiglierie di striscio non gli potranno recare impedimento alcuno, ma sibbene quelle che ficcano.* ( Galileo )

2.° Si adopera altresì in senso attivo, e s'intende del Percuotere un luogo con tiri di ficco.

Es. *Dovendo in ciascun fianco essere almeno due cannoniere, ordineremo che una strisci il baloardo, e ficchi la contrascarpa, e l' altra strisci la contrascarpa, e ficchi il baloardo.* ( Galileo )

FISCHIARE. v. n. In franc. *Siffler.* Per similitudine si dice delle palle che cacciate dalle armi da fuoco rendono nella rapida loro passata un suono somigliante al fischio.

Es. *Ed egli fornito dell' istesse armi, e d' ugual valore, arrivò intrepidamente e felicemente l' altro in mezzo alle palle, che gli fischiavano d' ogni lato.* ( Segneri )

FRASCATO. s. m. In franc. *Baraque.* Propriamente Baracca fatta di rami verdi e fronzuti. Lo accampare sotto i Frascati è tanto in uso nella milizia moderna, che giova richiamare quello della voce che venne pure adoperata di frequente dai nostri antichi cronisti.

Es. *Erano in padiglion, tende e frascati,*
*Con gran commodità tutti alloggiati.* ( Ariosto )

2.° Per Fascina, o Fascio di rami fronzuti, o di Frasconi. In franc. *Fagot.*

Es. *Sanza contasto riempierono di loro frascati il primo fosso.* ( M. VILLANI )

GATTO. s. m. In franc. *Chat*. Nome dato dagli antichi Italiani alla *Vigna*, ed alla *Testuggine arietaria* de' Romani. Sin dai tempi di Vegezio i barbari chiamavano Gatto la Vigna: *Vineas dixerunt veteres quas nunc militari barbaricoque usu cattos vocant* ( Lib. IV ). La parola barbara prevalse, e s'incorporò nella lingua nostra per significare una macchina fatta d'un solo tetto o tavolato intessuto di vinchi, e coperto di pelli crude, dal quale pendeva una gran trave ferrata, colla quale si battevano le mura nemiche, od un forte rampicone di ferro col quale si aggrappavano e traevano al basso i merli, e le pietre già smosse dall' urto del montone. Bono Giamboni traducendo colla lingua del suo secolo, il XIV, le cose romane chiama Gatto la Testuggine antica.

Es. *Aiutandosi oltre a molte altre macchine belliche, per superare l'altezza delle mura, con gatti e con varii instrumenti di legname.* ( GUICCIARDINI ) — *Tirati adunque i gatti sotto le mura della città, piantato il terrapieno, e dirizzate le torri.* ( BALDELLI *Trad. Ces.* )

*Catapulte, monton, gatti, e baliste.* ( TASSO )

2.° Chiamano pure i moderni artiglieri con questo nome uno strumento fatto d'un'asta guarnita ad una estremità di tre laminette elastiche ed incurvate in dentro, colle quali si esamina l'anima d'un pezzo per riconoscere se v'hanno camere in esso, dove sono, e come profonde. In franc. *Chat.* ( SOLIANI-RASCHINI )

GIANNIZZERO. s. m. In franc. *Jannissaire.* Soldato scelto d'infanteria, e guardia del Gran-Turco. La milizia de'Giannizzeri è stata istituita da Amuratte, primo di questo nome, l'anno 1362, allevando all' armi i fanciulli cristiani fatti schiavi: in processo di tempo venne essa decorata di molti privilegii, onde fu scala per ascendere ad ogni più eminente carica dell' impero Ottomanno. I Giannizzeri erano prestanti di corpo, d' animo, e d' armi sopra tutti gli altri soldati, e maneggiavano con gran destrezza il moschetto, la sciabla, e le pistole; seguivano in guerra il Sultano, e guardavano in pace i palazzi imperiali ed i siti più gelosi dell' impero: erano ordinati in *Ode*, o compagnie di cento novantasei soldati ciascuna, ed il numero loro s' accrebbe sino a centosessantamila uomini; portavano turbante, e bandiera lor propria. Questa milizia, che era il nervo delle forze turche, è

stata spenta dal presente Sultano Mahmoud, l'anno 1826, con grande uccisione nella capitale e nelle provincie.

Es. *Solimano seguitava dietro col resto dell' esercito, in persona, accompagnato da' giannizzeri, che in guisa della falange Macedonica lo stipavano.* (SEGNI) — *Rimasero in quest' atto tagliati fuora, ed in certe casette rinchiusi alcuni pochi giannizzeri, che vollero innanzi soffrire di lasciarsi quivi abbruciare, che arrendersi. Ostinazione degna di riflessione e d' ammirazione.* (MONTECUCCOLI)

IMBOCCARE. v. att. In franc. *Enfiler; Battre en enfilade.* Percuotere, battere coi tiri la bocca delle trincee, delle fortificazioni, delle strade, delle piazze, dei ponti, ec.; battere per filo in dirittura, da fronte per tutta la profondità.

Es. *Nella faccia dinnanzi sarà bene non vi far cannoniera alcuna, perciocchè verriano tanto scoperte, che senza difficoltà sariano imboccate.* (GALILEO) — *Se egli medesimo aggiustando una colubrina non l' avesse felicemente tirata contro i nemici, perchè colpì ed imboccò la trincea.* (DAVILA) — *Si vede essère la trincea imboccata dal tiro che viene dalla cortina.* (TENSINI)

— IMBOCCARE LE ARTIGLIERIE, vale investirle con colpo d'altra artiglieria nella bocca, onde restino senza potersi usare.

Es. *Furono tratte alcune palle pari di grandezza alle bocche delle artiglierie de' nostri così per appunto, che le imboccarono subito, e tolsero a' nostri ogni facoltà di poter più scaricare loro contra.* (SERDONATI) — *Imboccate le artiglierie di fuori, scavalcati i pezzi, conquassate le ruote, e dissipati i gabbioni.* (DAVILA)

INGROPPARE. v. att. In franc. *Mettre en croupe.* Far salire i fanti in groppa a' cavalieri, per trasportarli con maggior velocità da un luogo all'altro. Bella voce militare e tutta italiana.

Questo modo d' ingroppare la fanteria, e d' addestrare i fanti leggieri a saltar in groppa a' cavalli è stato trovato dai Romani all' assedio di Capua, l' anno di Roma 541, ove inferiori di forze alla cavalleria cartaginese, supplirono al numero con questo nuovo stratagemma di guerra. Scelsero perciò dalle legioni i più agili soldati, che armarono alla leggiera, i quali portati dai cavalieri in groppa sino a fronte della cavalleria nemica, balzarono a terra e lanciando i loro giavellotti di piè fermo contro di essa, la posero in fuga.

Es. *Ma il Duca di Guisa, e il conte di Brissac, ingroppati mille*

*dugento fanti, sollecitarono tanto il loro viaggio, che sopraggiunsero il nemico.* ( DAVILA ) — *Porre la fanteria a cavallo, o sulle carra, o ingropparla.* ( MONTECUCCOLI )

LABARO. s. m. In lat. *Labarum.* Grande insegna militare romana tutta di porpora, e guarnita d'oro e di gemme, che s'alzava in tempò di battaglia, andava innanzi alla persona dell'Imperatore, ed era adorata dai soldati. Fu dapprima la spoglia, ossia la veste insanguinata d'un nemico ucciso posta sopra un'asta in segno di vittoria, quindi ebbe forma di paludamento imperatorio attaccato ad un bastone posto in traverso d'un'asta, nella stessa forma degli antichi Gonfaloni italiani. Costantino pose una corona sull'asta, e dipinse nel drappo il monogramma di Gesù Cristo con una croce.

Es. *L'aquile, il Labaro, le immagini, e l'altre insegne stavano nel campo in un tabernacolo, e questi erano gli idii dell'esercito.* ( DAVANZATI )

LANCIA. s. f. In lat. *Lancea*. In franc. *Lance*. Asta di legno lunga cinque braccia in circa, con ferro acuto in punta. Adoperossi sino dalla più remota antichità, e fu arme di mano e da tiro de' pedoni e de' cavalieri, ma particolarmente di questi ultimi. Trovasi in uso presso gli Ebrei, i Persiani, i Greci, i Germani, i Galli, e gli Spagnuoli; i Romani la presero da' barbari. Dopo la caduta dell'impero di Roma se ne armarono tutti gli uomini d'arme, ed il portarla fu un privilegio de' nobili e liberi uomini. Nell'investire il nemico si abbassava la lancia reggendola colla destra, ed acciò colpisse più ferma si appoggiava sopra un ferro lunato infisso nella corazza alla metà del petto; questo ferro si chiamava *Resta*, onde venne il modo di dire: *Porre la lancia in resta.* Dopo l'invenzione delle artiglierie la lancia non venne, come tante altre armi offensive, abbandonata, ma si ritenne come propria della cavalleria sino al tempo delle guerre di Fiandra, sul fine del secolo XVI, ove la natura de' siti, e la difficoltà d'avere, e di mantener cavalli proprii al soldato di lancia, ne fecero dimetter l'uso; l'abbandonarono pure i Francesi sotto Arrigo IV, più tardi assai gli Spagnuoli; finalmente cadde in discredito presso tutte le nazioni occidentali, ma non la deposero i Turchi mai, nè i Polacchi loro naturali nemici. Venne ripigliata nelle guerre della rivoluzione francese, ed imitando i Polacchi si istituirono in tutti gli eserciti reggimenti di cavalleggieri armati di lancia.

Il legno della lancia d'oggidì, che per lo più è di frassi-

no, chiamasi particolarmente Asta (in franc. *Hampe*), la punta, che è di ferro acuto, chiamasi propriamente Ferro, (in franc. *Fer*), e la parte estrema chiamasi Calcio, (in franc. *Bout*). Si porta dai cavalieri col calcio piantato entro una Calza di cuoio (in franc. *Botte*) appiccata alla staffa destra; la lancia moderna ha sotto il ferro l'ornamento orientale di una banderuola (in franc. *banderole; fanion*) per lo più screziata di due colori. Le lancie alte in una mischia erano segno di disordine, e l' alzar la lancia sopra la testa era un chiamar d' arrendersi, come l' abbassarla mostrava l' intenzione d' offendere.

Es. *Lancillotto senza dimoranza abbassa la lancia (Tavola rit. Crusca) — La lancia è la regina dell' armi a cavallo; ma le difficoltà, che si sono contratte per averla, per mantenerla, e per adoperarla, hanno fatto appresso noi lasciarne l' uso. (Montecuccoli)*

2.° Per similit. si chiamò Lancia ogni spezie d' arme in asta da lanciare.

Es. *Lanciata gli fu una corta lancia manesca. (G. Villani)*

3.° Ogni soldato armato di Lancia (in franc. *Lance*, *Lancier*). Quest' uso di chiamare Lance i cavalieri armati di lancia venne portato in Italia dalla compagnia inglese detta la *Compagnia Bianca*, dopo lo metà del secolo XIV. Sotto questo nome comprendevano essi Inglesi tre cavalieri, i quali nelle battaglie erano assuefatti a scendere da cavallo, ed a combattere a piedi investendo a capo basso contro l'inimico con una lunga lancia maneggiata da due di essi nel tempo medesimo. L'ordinanza di questa milizia era serrata come quella della falange; la sua armatura era una celata chiusa, un giaco d' acciaio, guarnito d' una lamiera sul petto, i bracciali, i cosciali, e le gambiere di ferro, una spada lunga, e una daga. Questa formidabile armatura accoppiava in quei tempi tutto il vantaggio di quella degli uomini d' arme alla stabilità ed alla fermezza delle fanterie. Le lance francesi si contavano a sei per lancia, che chiamavano *Lance fournie;* esse si mostrarono in Italia verso il fine del secolo XV. Si trovano ancora le lance italiane ridotte a tre per lancia verso la metà del secolo XVI.

Es. *Poichè gli Inglesi si vidono ricondotti, come uomini vaghi di preda, e vogliosi di zuffa, a dì 2 di febbraio (*1363*) in numero di mille lance, i quali si facevano tre per lancia di genti a cavallo; ed egli furono i primi, che recarono in Italia il*

*condurre la gente da cavallo sotto nome di lance, che in prima si conducevano sotto nome di barbute, e bandiere.* ( G. Villani ) — *Nelle ordinanze di Carlo V imperadore sotto una cornetta di cavalleria si contavano lancie 60 armate di tutta pezza, mezze-corazze 120, cavalleggieri con lunghi archibugj 60.* ( Montecuccoli )

— Lancia spezzata. In franc. *Lance passade, Anspessade, Lance brisée*. Soldato di lancia, il quale andava agli stipendii di questo o quello stato individualmente, e senza far parte di nessuna compagnia.

Es. *Industriosamente aveva il Duca Valentino fatto poche condotte grosse, ma soldato e continuamente soldava molte lance spezzate e gentiluomini particolari.* ( Guicciardini )

2.° Si chiamarono altresì con questo nome alcuni valorosi cavalieri, ai quali essendo in battaglia morto il cavallo, spezzavano verso il calcio le loro lancie onde poterle maneggiar a piedi, venendo a porsi alla testa delle fanterie: quindi si chiamò Lancia spezzata ogni più ardito soldato, e particolarmente quello, che per virtù e fede non comuni era eletto ad assistere alla persona del principe.

Es. *Uscì in mezzo alle sue lance spezzate con una Zagaglia in mano.* ( Varchi )

3.° Nel secolo XVI, e nel XVII si chiamarono ancora Lance spezzate que' soldati eletti sì di fanteria che di cavalleria, i quali aiutavano ai caporali, e talvolta ai sergenti ne' varii loro doveri.

Es. *Perchè rispose ferocemente e con troppa arroganza alla lancia spezzata, che andava a rivedere le sentinelle, fu dal castellano messo in carcere.* ( Serdonati )

— Abbassare la lancia. In franc. *Baisser la lance*. Abbassar la punta della lancia e rivolgerla contro l' avversario; porsi in atto d' offesa.

Es. *Vedendo un cavaliere mosso colla lancia abbassata verso il suo signore, egli si dirizzò per traverso.* ( M. Villani )

— Arrestare la lancia. In franc. *Mettre la lance en arrêt*. Mettere il calcio della lancia sulla resta per ferire.

Es. *Con molto ardir vien Ricciardetto appresso,*
*E nel venire arresta sì gran lancia.* ( Ariosto )

— Capo di lancia. Denominazione particolare del primo dei tre o quattro cavalli, che l'uomo d' arme traeva in guerra con sè.

Es. *Ancora, che ciascuno uomo d' arme fosse obbligato di tener nel tempo della guerra tre cavalli, un capo di lancia, un petto,*

*e un ronzino, e a tempo di pace solamente i due principali senza il ronzino.* ( VARCHI )

— CORRERE UNA LANCIA. Muoversi in isteccato contro l'avversario per rompergli la lancia addosso; uso o modo di dire de' tempi cavallereschi. La Crusca cita molti esempi di questo modo di dire al figurato, ma il primitivo suo significato è questo.

— ROMPERE UNA LANCIA. In franc. *Rompre*, *Briser una lance*. Modo di dire dei tempi cavallereschi, e vale Fare un colpo di lancia contro l'avversario in torneo, o in giostra, ritirandosi rotta ch'ella è senza far uso d'altre armi. Era una prova d'ardire e di destrezza degli antichi cavalieri, i quali in questi scontri non ponevano mai la mira che allo scudo dell'avversario.

Es. *S' appresentò un trombetto al signor Malatesta, e gli spose umilmente, che un cavaliere gentiluomo di quei di fuora desiderava di rompere una lancia con alcuni di quei di dentro.* ( VARCHI )

MANICA. s. f. In franc. *Manche*. Un membro, ossia divisione del battaglione, che era posta sull'estremità dell'una e dell' altr' ala per proteggere le picche, che stavano in mezzo: le maniche erano perciò tutte d'archibugieri; ma il numero di questi è assai vario secondo i tempi, e le varie ordinanze. Verso la metà del secolo XVII v'aveva per ogni manica 200 uomini al più, e verso la metà del XVIII si chiamò Manica la terza parte d'un grosso battaglione. Le maniche andarono in disuso nelle guerre di Germania, e dopo gli scompartimenti della tattica prussiana.

Es. *Avendo veduto una manica d'archibugieri avanzarsi nell' apertura d' un prato.* ( DAVILA ) — *Sei squadre in due linee dall' un de' lati, e sei dall' altro formano le maniche.* ( MONTECUCCOLI )

MESCOLARSI. v. n. pass. In lat. *Implicare aciem.* In franc. *Se mêler.* Stringersi addosso al nemico con tanta risolutezza da entrare nelle sue file, e combattere a corpo a corpo. Bel significato militare non avvertito dalla Crusca.

Es. *Si combattè in Affrico da cavalli del Bichi aspramente, e si mescolarono in guisa, che quattro cavalli del Bichi restarono prigioni.* Ed in altro luogo: *La scaramuccia fu grossissima, e si mescolarono in guisa, che gli archibusi si adoperarono in vece di spade.* Ed ancora in altro luogo: *Ivo Biliotti, abbassando la testa, secondo il costume suo, e dicendo a' suoi sol-*

*dati, su valenti uomini mescoliamci, faceva quello, ch' egli era usato di fare.* ( VARCHI ) — *Caricò Monsignore di Villers con la sua squadra la parte ov' era il Maresciallo di Birone, e Giovanni Battista Sansone si mescolò dall' altra ov' era la persona del Re.* ( DAVILA )

METALLO. s. m. In franc. *Bronze.* Lo stesso che Bronzo, cioè Metallo artifiziato. V. Bronzo. È voce usata impropriamente dai pratici italiani.

Es. *Così cambia nome, e non più rame, ma bronzo si chiama, ovvero per maggior distinzione da' maestri è detto metallo.* ( BIRINGOCCIO ) — *Quanto alla materia dell' artiglieria, se ne fa di cuoio, di ferro, e di metallo: questo è un composto di rame e di stagno a diverse leghe.* ( MONTECUCCOLI )

2.° Poeticamente per gli stromenti di metallo che si sonano negli eserciti.

Es. *E che facesse udir tanti metalli,*
*Tanti tamburi, e tanti varii suoni,*
*Tanti annitriri in voce di cavalli.* ( ARIOSTO )
*Timpani e corni e barbari metalli*
*E voci di cammelli e d' elefanti.* ( TASSO )

NERVO. In lat. *Nervi*, plur.; *Robur*. In franc. *Nerf; Force*. La parte migliore, la più importante, la più forte d' un esercito, o di qualunque altra cosa appartenente alla guerra. È detto figuratamente dall' essere i nervi la parte più elastica, e più vigorosa del corpo umano. Si scrive anche Nerbo.

Es. *Le infanterie sono il nervo degli eserciti.* ( MACHIAVELLI ) — *Primieramente perchè il nervo della guerra è il danaro.* ( Qui risponde alla frase di Cic. *Nervi belli pecunia*). ( FR. D'AMBRA. CRUSCA ) — *Riscontrate le bande nere che erano il nerbo dell' esercito.* ( Qui risponde all' *Elite* dei Francesi ). ( GUICCIARDINI )

2.° Adoperasi anche per la parte più scelta di un corpo di truppe, che in certe occasioni si fa operare e combattere separatamente dalle altre.

Es. *Aggiunsevi gran parte de' cavalli di guardia, col nerbo di Germani che allora la persona guardavano dello Imperadore.* (Qui il lat. ha *Robora Germanorum*). ( DAVANZATI *Trad. Tac.*)

OFFESA. s. f. In franc. *Offensive.* L' azione dell' assaltare, del combattere il nemico; il contrario di Difesa.

Es. *Nè più tardò allora il Farnese; ma parendogli che fosse arrivato il tempo di poter liberamente passare dalla difesa al-*

*all' offesa, determinò d' uscire quanto prima con l'esercito alla campagna.* (*Bentivoglio*)

2.° Si adopera altresì al plurale, ed è vocabolo generico di ogni operazione militare di offesa.

Es. *Levaronsi nei due primi giorni con le artiglierie le offese, che erano assai forti e per fianco.* (*Guicciardini*) — *La strada maestra per essere concava in forma di trinciera, era coperta in gran parte dalle offese della fortezza.* (*Davila*) — *Usavano anticamente, per difesa delle loro città, cingerle di muraglia atta a resistere a quelle offese, che da diversi stromenti del nemico le venivano.* (*Galileo*)

ONAGRO. s. m. In lat. *Onager.* Macchina militare degli ultimi tempi della romana milizia, colla quale si lanciavano grosse pietre, e macigni. Ammiano dice essere l'Onagro una cosa stessa collo Scorpione; ma Vegezio distingue le due macchine, e conferma la nostra definizione.

Es. *Contra le dette cose usato è di difendere gli assediati co' balestri, e gli onagri, e gli scorpioni, ec.* (*B. Giamboni Trad. Veg.*) — *Gl' instrumenti co' quali gli antichi difendevano le terre erano molti, come baliste, onagri, scorpioni, arcobaliste, fustibali.* (*Machiavelli*)

PARTITA. s. f. In franc. *Parti* e *Parti bleu.* Un corpo di truppe, che guerreggia in modo irregolare, e separato affatto dall' esercito reale, tentando i fianchi e le spalle del nemico, facendo scorrerie, sorprese, ruberie improvvise, ec.

Es. *Sorprendonsi quartieri, foraggieri, corridori, partite, guardie.* Ed in altro luogo: *Lasciata alla disposizione del Principe una partita di due mila cavalli.* Ed altrove: *Il tenente maresciallo Sporck buon condottier di partite.* (*Montecuccoli*) — *Oggi non fiderebbe loro una partita di dugento cavalli la Francia.* Ed altrove: *Eccoti una partita di nemici, tu monti a cavallo, vai, gli ammazzi.* (*Algarotti*)

PRESA. s. f. In lat. *Expugnatio.* In franc. *Prise.* L' azione del prendere una città, una fortezza, un campo, un luogo fortificato per forza d' armi, o per istratagemma.

Es. *Banducdar, Soldano de' Saracini, dopo la presa che avea fatta della città d' Antiochia, e del reame d' Erminia, passò con suo esercito in Turchia.* (*G. Villani*)

2.° Tutta la quantità della preda, del bottino che si fa in guerra. Traslato dalla caccia e dalla pesca. In lat. *Spolia.*

Es. *Considerava l' Italia come sua presa.* (Qui figurat.) (*Davanzati Trad. Tac.*)

3.° Si usa altresì per Ischiera, Frotta d' uomini, che combatte e si muove separatamente da sè; come pure per una parte dell' esercito divisa dal rimanente: quindi i modi di dire Presa di gente, Presa di soldati, e simili, cioè una porzione determinata o indeterminata di essi. In lat. *Militum manus.*

Es. *Per la gran moltitudine degli uomini.... si feciono quattro prese.* (SACCHETTI) — *Si rannodavano quà e là nella Carolina Settentrionale parecchie prese di repubblicani comandate da capitani arditi.* Ed in altro luogo: *Bellegarde, per consentire coi movimenti di Nugent, aveva avviato a Rovigo una presa di tre mila soldati.* (BOTTA)

4.° Termine della lotta; e vale Mossa fatta per prendere l' avversario, e la parte ove si tenta di prenderlo: di quà i modi di dire militari Andar alle prese, Essere alle prese, ec.

Es. *Imparano in lottando a far varie prese, e sgusciare di esse.* (SERDONATI)

— ALLE PRESE. In franc. *Aux prises*. Posto avverbialmente coi verbi Venire, Andare, Essere, Trovarsi, vale all'atto della zuffa, del combattimento; ed è traslatato dalla lotta, ove Venire alle prese valeva Acchiappar l'avversario. In lat. *Manum conserere.*

Es. *A mezza spada vengono di botto,*
*E per la gran superbia, che l' ha accese,*
*Van pur innanzi, e si son già sì sotto,*
*Ch' altro non pon, che venire alle prese.* (ARIOSTO)

*Un reggimento caroliniano, e gli stanziali marilandesi, che già si trovavano alle prese da fronte, furono anche assaliti sul loro sinistro fianco.* (BOTTA)

— DAR LE PRESE. Dar la scelta, l' elezione del modo di combattere.

Es. *Dì, ch' io gli do del combatter le prese,*
*O vuole a corpo o battaglia campale.* (CIRIFFO CALVANEO. CRUSCA)

— PRESA D' ARMI, O DELL' ARMI. L' azione del levarsi in arme, dell'entrare in guerra. È frase nobile. I Francesi dicono nello stesso senso: *Prise d'armes; Levée de boucliers.*

Es. *Determinò finalmente di voler assentire alla presa dell' armi, e proseguire i disegni della lega.* (DAVILA) — *Questa fu la prima presa d' arme... che fu il cominciamento della guerra civile.* (BOTTA)

QUARTABUONO, e QUARTOBUONO. s. m. In franc. *Equerre à Epaulement.* " Strumento di legno di più grandezze, che

ha angolo retto, e due lati eguali, che lo compongono; dai punti delle due linee rette è tirata la diagonale; serve per lavorar di quadro ,,. Questa definizione è del Baldinucci, e lo stromento definito è ancora in uso nelle costruzioni: pare che il Galileo nel seguente esempio dia a questa voce lo stesso significato.

Es. . . . . . *Bisogna far il Quartobuono, conforme alla pendenza che vorremo dare alla scarpa.* (Galileo)

RIEMPIERE e RIEMPIRE. v. att. In lat. *Complere.* In franc. *Compléter; Remplir les cadres.* Mettere nuovi soldati in luogo de' mancanti; Fornire le compagnie, i battaglioni, i reggimenti, l' esercito del numero d' uomini prefisso. Dicesi anche Mettere a numero, Fare il numero. È frequente nei libri di Cesare la frase *Legiones complere.*

Es. *Soldarono molti capitani nuovi, e massimamente di quelli delle bande nere, ed a' vecchi riempierono ed accrebbero le compagnie.* (Varchi) — *Diede al medesimo tempo gli ordini che bisognavano per rimettere insieme l' esercito, e per rinforzarlo di nuovi fanti e cavalli: fece riempiere a quest'effetto i reggimenti alemanni, e valloni, e ne aggiunse un altro.* (Bentivoglio). . . . . . . — *Gli menò tre mila* (Spagnuoli) *in Fiandra, perchè quivi riempissero i Terzi antichi.* (Segneri)

ROSA. s. f. In franc. *Ravin.* Terreno alquanto avvallato, o corroso da impeto d' acqua, o altro. Si pronunzia coll'*O* stretto, e colla *S* aspra: se il terreno della Rosa è molto avvallato e profondo, in questo caso prende il nome di *Borro*. È voce, che appartiene più alla topografia, che alla scienza militare, ma è di tanta frequenza nelle cose della guerra, che ho creduto doverle dare un luogo in quest'opera, quantunque non abbiano il loro le voci Rivo, Ruscello, Torrente, Fiume, Sabbione, Monticello, e simili, che debbo supporre più note di questa.

Es. *I Messicani avvisati, che erano giunti gli Spagnuoli in difesa di que' di Cialco, s' impadronirono i primi d' alcune rose di terreno per aspettare in sito, dove i cavalli non potessero danneggiargli.* (Corsini *Trad. Conquista del Mess.*)

ROVESCIO. s. m. In franc. *Revers.* La parte di dietro d'un'opera di fortificazione, d' un luogo, d' un posto; la parte opposta a quella che fronteggia il nemico, onde i modi avverbiali *A rovescio*, e *Di rovescio.* In franc. *A revers*, cioè dalla parte contraria alla principale. In istile elevato si dice anche: *A ritroso.*

Es. *Gli Americani credendosi di non poter sostener il nemico, che veniva di rovescio, precipitosamente lo abbandonarono.* (*Botta*)

2.° Lo stesso che Manrovescio, cioè Colpo d'arme da taglio dato colla mano rovescia. In franc. *Revers; Coup d'arrière-main.* Voce di scherma.

Es. *Dannosi punte; dannosi fendenti,*
*Dannosi stramazzon, danno rovesci.* (*Pulci*)
*Una uccisione di soldati, dove non è nel dare se non tre modi, cioè una punta, un rovescio, e un fendente.* (*L. da Vinci*)

SAGRO. s. m. In franc. *Sacre; Sacret.* Il più grosso fra i pezzi d' artiglieria da campo ne' secoli XVI e XVII. Portava talvolta fino a otto libbre di palla di ferro coll'Aspide, ma era più lungo di canna. È anche detto *Sagra.* Il nome è preso, come tutti gli altri delle artiglierie di quei tempi, da un animale di rapina, e da una sorta particolare di falcone, che chiamavasi *Sagro.*

Es. *E già cominciatosi a conoscere per le palle, che tiravano i due sagri piantati quella notte, che non vi era artiglieria da battere le muraglia.* (*Guicciardini*)

SCORTINARE. v. att. In franc. *Balayer.* Battere coi tiri la sommità, la cresta d'un parapetto per levarne le difese. Alcuni moderni francesi usano in questo signif. il verbo *Ébrêcher.*

Es. *Dai luoghi rilevati si può essere battuto, scortinato, ed offeso dentro.* (*Galileo*) — *Si piantarono quattordici pezzi d' artiglieria, dieci che a dirittura percotevano nella muraglia, e due da ciascun fianco, che scortinavano, e levavano le difese.* (*Davila*)

SOPRACCOLLO. s. m. Propriamente Sopraccarico, dall' avverb. *Sopra*, e dal primitivo significato del verbo *Accollare*, cioè Porre in collo, e figuratamente Caricare; o da *Sopra*, e da *Collo*, che nelle cose di marineria vale Carico. Si adopera questo nome in forma d' avverbio colla preposizione *Di*, per indicare quelle genti, quelle truppe di terra che si pongono sulle navi per essere trasportate da un luogo all' altro, e sono come un soprappiù del carico ordinario di esse navi: quindi Uomini, Fanti, Truppe di Sopraccollo vagliono Uomini, Fanti, Truppe da sbarcare, che i Francesi dicono pure *Troupes de débarquement.*

Es. *E nel tempo medesimo Andrea Doria con le galee, e con mille fanti di sopraccollo, assaltò i porti dei Senesi* (*Guicciardini*)

TERZO. s. m. Nome dato ne'secoli XVI e XVII ad un corpo di truppe a piedi, simile ai moderni nostri reggimenti. Secondo gli scrittori contemporanei si contavano in un Terzo di fanteria da mille a millecinquecento e sino a duemila soldati. In questo significato è voce tutta spagnuola (*Tercio*) e venuta in Italia e nelle Fiandre al tempo della dominazione di Spagna.

Es. *Fu necessario che il Terzo d' Italiani, composto di gente veterana e disciplinata ripigliasse la scaramuccia.* (Davila) — *A cui ella ha conferito uno stendardo di cavalleria nel suo Terzo.* (*Qui lo Stendardo di cavalleria* non è che una onoranza). (Redi) — . . . . . *Gli menò tre mila* (Spagnoli) *in Fiandra, perchè quivi riempissero i Terzi antichi.* (Segneri)

TESTUDINE, e TESTUGGINE. s. f. In lat. *Testudo.* In franc. *Tortue*. Una macchina murale d' offesa usata dagli antichi fatta d' un tetto posto sopra quattro travi, sotto il quale stavano i soldati riparati dalle offese dell' inimico per mettere in moto altre macchine, o per iscavar la terra, ec. Le Testuggini erano di più maniere: quella che i Romani chiamavano *Arietaria* era larga trenta cubiti, ed alta sedici sino alla gronda del tetto; l'altezza del tetto fatto a modo di una Testuggine era dalla gronda in su di sette cubiti; nel mezzo del tetto sorgeva una torretta larga dodici cubiti, con quattro palchi, sul più alto de' quali si collocavano scorpioni e catapulte, ed in quei di sotto si teneva in pronto l' acqua per estinguere il fuoco, se mai vi s' appiccava per opera del nemico. Sotto il tetto poi della Testuggine si collocava l'Ariete, il quale messo in bilico sopra funi pendenti dall' alto, e spinto dai soldati dava di cozzo nelle mura opposte per abbatterle. Tutta la macchina era coperta di cuoio fresco, onde preservarla per ogni parte dal fuoco; girava sopra quattro, od otto ruote e si muoveva da ogni banda. Avevano altresì i Romani una Testuggine più semplice per riempiere i fossi, ed un' altra per iscavar pozzi: queste erano quadrate, col tetto ben coperto, e senza torretta sopra: i soldati e cavatori vi lavoravano sotto, e la muovevano senza uscir fuori.

Es. *Fece dell' esercito quattro parti; una sotto le testudini a zappar le trincee.* (Davanzati *Trad. Tac.*) — *Fece accostare alle mura gli argini, i mantelletti, e sotto le testudini gli arieti.* (Nardi *Trad. Tit. Liv.*)

2.° Si chiamò pure con questo nome un' operazione militare de-

gli antichi eserciti, nella quale i soldati piegando un ginocchio a terra, e congiungendo insieme gli scudi venivano, per dir così, a fasciarsi tutto all' intorno d' una cortina di ferro, onde ripararsi per alcun tempo dal saettamento dell'inimico. In questa maniera di Testuggine l'ordine delle schiere era circolare, e si raccoglieva nel mezzo del cerchio la fanteria leggiera, la cavalleria, e la salmeria. Avevano altresì un' altra maniera di Testuggine, che usavano nell' assalto repentino d' un' opera fortificata, o d' una città: i soldati alzavano i loro scudi sopra il capo congegnandogli in piano inclinato, acciocchè coloro, che dovevano andare all' assalto, vi salissero come sopra un palco, e s' accostassero a questo modo ai nemici: i soldati della fronte e de' fianchi non alzavano lo scudo, ma se lo paravano davanti o dal lato esposto, onde rendere tutta la Testuggine impenetrabile alle offese. Questa operazione di guerra fu in uso presso i Persiani ed altri antichissimi popoli: i Romani sempre intenti a dar perfezione alle loro militari istituzioni, la trasportarono dagli anfiteatri ai campi di battaglia.

Es. *Messisi i soldati le targhe in capo, fatta ferrata testuggine, vanno sotto le mura.* (Davanzati *Trad. Tac.*)

TRAGUARDO. s. m. In franc. *Hausse.* Paletto di metallo, aggiunto alla parte superiore della culatta de'pezzi, che scorre verticalmente dentro due incastri scavati nella modanatura di essa culatta, e si ferma mediante una vite: sono segnati sopra di esso, e dalla parte che guarda il cannoniere, i gradi d'elevazione, ed ha nella sommità un foro per cui si traguarda: la visuale tra questo foro, il segno di mira della volata, ed il bersaglio, serve ad aggiustare con esattezza il cannone all' obbietto, allorchè questo è posto in maggior distanza del secondo Punto in bianco naturale. È trovato italiano, come si vede dal seguente esempio tratto da uno scrittore che viveva sul principio del secolo XVI.

Es. *I traguardi si fanno di varie forme. Il modo che si usa è di metterlo da piè sopra al mezzo appunto dell' artiglieria, e per un piccolo foro, che si fa dentro a un canaletto, si traguarda con un occhio.* Ed appresso: *Ancora si fa un simil traguardo bucherato, che cammini fra due sponde in un orlaretto simile al cursore che si fa alle impannate, e nelle sponde si segnano i gradi, e con questo s' aggiustano le artiglierie per tirarle.* (Biringoccio)

VEDERE. v. att. In franc. *Voir.* Lo stesso che Scoprire; ed è

forte traslato, col quale gli uomini di guerra riferiscono al luogo la facoltà di vederne un altro, che ha la persona posta su quel luogo medesimo. In questo significato, che è affatto nuovo alla lingua, non si adopera che nelle cose della milizia, e particolarmente in quelle della Fortificazione parlando di Opere o di Siti, dai quali si possano scoprire altre Opere o Siti.

Es. *Per generalissimo precetto, e regola invariabile terremo il fare, che tutte le parti della nostra fortezza scambievolmente si veggano, e si difendano.* (Galileo)

VENUTA. s. f. In franc. *Avenue.* Via, strada che mette capo ad una fortezza, ad un quartiere, ad una piazza, ec.

Es. *Già avevan prese tutte le venute al Castello.* (Segneri) — *Assicurandolo maggiormente la fortezza della città, e del castello di essa, i borghi capacissimi per alloggiar la sua gente, e le venute della città di sito fortissimo, e tale, che ogni luogo si avrebbe potuto difendere a palmo a palmo.* (Davila)

ZAPPARE. v. att. e n. In franc. *Saper; Aller à la sape.* Procedere contro una fortezza, o contro un'opera di fortificazione coi lavori della Zappa. V.

Es. *Per traversare e potere scorrere la spianata userà l' inimico le trinciere, per traversar la fossa le traverse di balle e li gabbioni, e finalmente si condurrà all'atto del zappare.* Ed in altro luogo: *Il simile faranno ancora nella cortina, quando il nemico venisse per zapparla.* (Galileo)

ZATTA, e ZATTERA. s. f. In franc. *Radeau.* Veicolo di navigazione fatto di legnami e tavole collegate insieme in guisa piana, e che galleggia sull' acqua occupando una larga superficie, e pescando pochissimo fondo. Serve a moltissimi usi nelle cose di guerra.

Es. *Sperando con le barche e con gli uomini periti di quella navigazione, e con le zatte che essi fabbricherebbero, poterla opprimere* (La città di Venezia). (Guicciardini) — *Adattaronsi molti grossi arbori da nave l' uno con l' altro, e formossene come una zatta, secondo il nome più comune in Italia.* (Bentivoglio) — *E zattere di nave si tessevano.* Ed in altro luogo: *Vettovaglie, ed artiglierie nelle zatte per l' Adige da Trento mandate.* (Bembo)

## *Notizie de' viaggiatori che esplorano l' Affrica interiore, estratte dal Quarterly Review, giornale inglese, e dalla Revue Brittannique giornale francese* (*).

Il maggiore Laing — Ultime nuove di lui — Congetture circa Tombuctù — Pearce — Sua morte — Morrison — Sua morte — Il capitano Clapperton — Sua morte — Lander suo domestico ritornato in Europa — Dikson e Suza — Il figlio di Mungo Park — Il Dialiba, ossia il Niger degli antichi geografi — Linant — Sue congetture ad esplorazioni del paese interposto fra l' Abissinia e lo Tchad.

Comunque tristissime sien le notizie corse circa gli ennunciati viaggiatori, non si dee nondimeno rinunciare alla speranza di rivederne qualcheduno. I *giornali* si sono mutuamente copiati nel pubblicare sì sinistri avvisi; e le sollecitudini sì de' dotti come de' curiosi fecero deplorar perdite che forse non ancora si sono avute. La mala fama del clima e dell 'indole degli affricani, accertando ciò che è sol probabile, spaventa coloro che eran disposti a seguir le tracce di Laing, Clapperton e Park. In siffatto stato di pubblico sentire noi, invece di abbandonarci all' afflizione universale, abbiamo interrogato ricercato ed esaminato le ultime nuove positive sugli esploratori in subietto; ed è il risultamento di tali indagini e critiche quello che ora presentiamo ai nostri lettori, onde ognuno possa ragionar da sè medesimo e conchiuderne ciò gli parrà più verosimile. È invero molto a temersi che il maggior numero degli intrepidi viaggiatori, sì stimabili nonchè degni d'esser rimpianti, sia perito. Ma intanto non si ebbero finora documenti autentici di morte che de' soli Clapperton Pearce e Morison. Quanto a Laing e Dikson, ciò che ne fu quinci e quindi vociferato fa dubitare della sua veracità. È un precetto il sospettar del falso allorchè veggonsi asserti contradittorii.

(*) Noi abbiamo più volte riprodotte le notizie contradittorie venute in Europa intorno al maggior Laing ed agli altri viaggiatori inglesi in Africa. I nostri lettori non sgradiranno il quadro che ci viene presentato da uno de' più reputati giornali inglesi sul vero stato di quella questione.

Ognuno ha letto e udito che il Maggiore Laing proponeasi di andare a Tombuctù costeggiando le sponde del Niger, e seguendone il corso fino alla sua foce, per risolvere il problema se questo fiume sbocchi nell' Atlantico, o nello Tchad mare interno dell' Affrica. Il viaggiatore era giunto il 9 maggio 1825 a Tripoli che disegnava come punto di partenza pel suo viaggio; però la lentezza oppure il tempo necessario sia a' debiti preparativi sia ad attendere qualche carovana con cui accompagnarsi, vel trattenero due mesi. In questo intervallo sposò egli la figlia di Warrington Console Brittannico presso la Reggenza tripolina. Finalmente ne partia il 17 luglio in compagnia dello Sceikko Babani, uomo ricco, di molta considerazione, e assai pratico delle regioni che si voleva esplorare, avendo soggiornato venti anni a Tombuctù ove era la sua famiglia. Sì Warrington come Laing danno molti elogii a questo Sceikko. Si obbbligava esso a condurre il viaggiatore in due mesi e mezzo o fino a Tombuctù, o tutt' al più in una città vicina, ove il raccomanderebbe a Mouctar Marabut (sacerdote) assai istruito e riputato in quelle contrade. Muctar quindi lo avrebbe agevolato a proseguire le sue investigazioni sul corso del Niger.

Alcune circostanze inutili a rammentarsi costrinsero la carovana a deviar dal camino ordinario, prendendo l'altro per Bencoli, pel quale allungando trecento e più leghe, si giunse a Gadames il 13 settembre. Quivi Laing visitando il suo bagaglio trovò che gli strumenti geografici eransi o rotti o guasti per cause che se egli potea prevedere non potea però evitare. Il caricare e scaricar delle some, il passo e moto de' camelli, le scosse pel camino sovra un suolo ineguale e sabbioso avean prodotto que' danni. Il cronometro si era fermato; e la polvere finissima delle caligini del deserto, facendo attrito sulle parti metalliche degli strumenti, avea quasi cancellata la scala delle graduazioni barometriche. In quelle deserte aride e spaventevoli regioni osservava spesso il viaggiatore un fenomeno che è comune in tutti i luoghi d' Africa ove non alligna vegetazione; nell'ora cioè del maggior freddo, ossia verso il le-

var del sole, la superficie del suolo appena coperta da una fioritura salina o nitrosa.

Innanzi d'arrivare a Gadames Laing ignorava che Babanì era il governadore di questa città. Egli nol seppe se non quando, al vedere la grande autorità che vi avea e l'accoglimento con cui fu ricevuto, chiese la ragione di tanto ossequio ad uno che ei credeva sol ricco negoziante. Una casa intera con giardino e scuderie, provveduta inoltre d' ogni vittuaglia e strame, fu data per l' alloggio del viaggiatore e suo seguito. Gadames è popolata da sei in sette mila abitanti, ed è luogo di transito alle carovane che vanno e vengono dal Sudan; circostanza che dà molta attività al suo commercio. I Tuariki che abitano il contiguo deserto del gran Sahara, vi pagano un tributo per la sicurtà del viaggio e de' magazzini delle mercanzie che vi depositano. L' ampiezza della città non è minore di quella di Parigi; ciò è perchè ogni casa ha il suo giardino. I quali giardini sono irrigati da canali che scaturiscono da una vastissima conserva d' acqua esistente nel centro della città, ed ognor piena per aquedotto che vien da fuori. Un muro di semplice terra e poco alto dà un aspetto di grande capitale a questa borgata. Essa è nella geografica intersezione del 30° 7' parallelo col 6.° 50' 45" meridiano all' Oriente di Parigi. Quantunque fosse ancora il mese di settembre, il termometro di Réaumur scendeva intanto qualche volta fino al 5 grado.

La carovana tornò a mettersi in camino il 27 ottobre, dirigendosi da Gadames ad Ensala, città tuarika la prima che si incontri entrando dal lato orientale nella provincia di Tuat, e distante trentacinque giornate da Tombuctù. L' ingresso del maggiore inglese in Ensala fu una vera ovazione fattagli dalla curiosità la più avida e dall' ospitalità la più sincera. Gli erano andati incontro più di mille Ensalesi, vaghi di vedere un *bianco* che era precorso da altissima riputazione di abilità in medicina. Egli infatti visitò gli infermi; ne guarì molti; prescrisse cure e rimedii ad altri; e con questi benefizii si mostrò grato al ricevuto amichevole accoglimento.

Finalmente il viaggiatore partia dall' ospitale Ensala il dì 10 gennaio 1826, e dopo due settimane entrava nel deserto di Tenezarof a venti giornate da Tombuctù. È questo il più orrido fra tutti i deserti d'Africa; un vero oceano di sabbia finissima senza la menoma apparenza di vegetazione. Laing godea d' ottima salute, e pieno di speranza era più che mai entusiasmato sul buon esito della sua intrapresa, non avendo fino a quel punto incontrato che buona gente e cordiale accoglienza. Era stato inoltre accompagnato ed assistito con ogni zelo dal Tuariko Hattila, già amico e protettore del capitano Lyon ne' suoi viaggi in Africa, e Babanì avea per lui la cura di un padre. Tutte queste consolanti notizie eran da poco giunte a Tripoli allorchè vi si sparse la nuova che la caravana era stata aggredita, uccisi i domestici di Laing, e che questi ferito anche esso, era però pervenuto a scampar dalle mani degli assalitori ed a rifugiarsi in casa del Marabut Muctar. Non sapeasi che pensare di sì triste dicerie finchè la sposa del viaggiatore non ricevè una lettera del marito in cui si confermavan pur troppo le corse voci e i concepiti timori. La lettera era scritta dal deserto di Tenezaroff. Eccone uno squarcio.

" Profitto della partenza di un Tuariko che ritorna a Thuat per farvi pervenire mie notizie. Io stò bene attualmente, e non più risento alcuna conseguenza delle indisposizioni che a quando a quando ho sofferte dopo la mia partenza. Piacendo a Dio spero d'esser fra venti giorni in Tombuctù; e dopo due mesi di soggiorno in questa città, conto di rimettermi in viaggio verso qualche punto della costa occidentale d' Africa. Ho molto a dolermi dei Tuariki; pochissimi fra essi rassomigliano al buon Hattila; e il console (Warrington) si è troppo affrettato a crederli amici degli inglesi. Vi farò in una altra lettera che scriverò da Tombuctù, il racconto delle mie avventure; prima di giungervi non credo di poter avere occasione a ricapitarvene. Mentre vi scrivo il sole mi colpisce co' suoi concentissimi raggi verticali; e perciò scusate la brevità non essendo possibile di reggere ulteriormente così

alla scoperta. *Peno d' altronde a scrivere perchè non posso tener la penna se non col pollice o col medio , per causa di un forte taglio che mi interdice l'uso dell' indice.* È probabile che con queste ultime frasi Laing dissimulava la descrizione di qualche profonda ferita, onde non allarmare la tenerezza coniugale.

A questa lettera giunta in Tripoli il dì 26 settembre 1826 , ne seguì verso il mezzo ottobre un' altra scritta dalla casa del Marabut Muctar ove era tuttavia Laing ; il quale men discreto questa volta dicea ciò che gli era avvenuto di sinistro, e particolareggiava che due de' suoi domestici , un israelita cioè ed un negro battezzato , eran stati massacrati da' Tuariki. Maggiori schiarimenti e particolarità dava quindi in una lettera scritta in Azoad ai principii di gennaio 1827 , e portata in Tripoli da un arabo nominato Hamet che lo avea seguitato fino a quel luogo. Dopo esser miracolosamente scampato all' assalto degli scorridori , era caduto infermo per una febbre epidemica che travagliava tutti gli abitanti azoadesi. " Io non ho potuto , scriveva egli, fare a meno di dar qualche soccorso a questi infelici. Il contagio ne ha fatti perire più della metà ; anche Sidi Muctar, il degno e generoso Sidi Muctar , Sceikko e Marabut di questa provincia , è perito. Quest' uomo commendevole, che avea tanto affetto per me, e parlava con tanto entusiasmo della mia intrapresa , voleva egli stesso condurmi fino a *Nusci* allorchè cadde gravemente infermo. Intento ad assisterlo con ogni cura presi anch' io la febbre. Muctar morì ; ed io fui per nove giorni senza ricevere verun soccorso da chicchessia , mentre Jak infermato anche esso , e con lui il marinaro inglese, morirono l' un dopo l' altro. In tal modo di tutti i viaggiatori partiti dall' Inghilterra non rimasi in vita ch' io solo. ,, Durante questo terribile frangente avea Laing ottenuto il permesso di recarsi in Tombuctù " ma , aggiugneva egli con una dolorosa espressione , debbo riguardar come quasi fallita la mia impresa ; non ho più camelli per andar oltre ,, . In un altro brano in cui faceasi più apertamente menzione dell' attacco de' Tuariki dice: " io

mi vò ristabilendo piuttosto celeramente; ma ho spesso violentissimi dolori di capo che son gli effetti delle ricevute ferite. „ E infine esprime il suo dispiacere di non poter scrivere più a lungo, non potendo fare ancora libero uso delle braccia tutte addolorate e contuse.

Hamet intanto raccontava da capo a fondo e con molte particolarità tutto il sofferto disastro. Ecco pressapoco il compendio del suo racconto. " Dopo la partenza dalla provincia di Tuat la caravana accelerava il suo camino perchè scarseggiava d'acqua, e non facea meno di sette leghe (venti miglia) al giorno. Alla nona stazione videsi unirsi alla caravana un drappello di circa venti Tuariki armati di moschetti lance spade e pistole. Sette giorni dopo, rinforzati da un' altra mano de' loro, aggredirono improvisamente i viaggiatori. La tenda del maggiore fu assalita; e Laing che dormiva, sorpreso mentre prendea le armi, fu pericolosamente ferito in una coscia. Egli istesso Hamet fu steso al suolo per un colpo di sciabla. Nè Babanì nè alcuno del suo seguito punto vennero in soccorso degli inglesi; lo che fa supporre che il governadore di Gadames non fosse innocente in questa malavventura. Sol volle dopo il fatto far seri rimproveri a'Tuariki, a' quali inviò un Marabut onde dassero giuramento che non più assalirebbero la caravana „.

È indubitabile che la condotta di Babanì in questa occasione fu se non sospetta, alcerto molto strana; ed al dire dell' arabo, il maggiore Laing ne perdè la fiducia. Hamet inoltre narrò circostanze che se son vere, non più deggiono far porre in dubbio la perfidia dello Sceikko. Nel giorno precedente alla notte in cui si fu assalito, avea Babanì persuaso all'ufficiale inglese di non ricaricare il suo fucile che questi avea scaricato tirando ad una cornacchia, dicendo che ciò era inutile perchè non si correa verun rischio; ed oltre a ciò avea Babanì nel giorno istesso tolto sì ad Hamet come ad un altro domestico di Laing i loro zaini, ne' quali eran le munizioni da sparo, dandoli a portare a' Tuariki.

Le due lettere delle quali fu parola son le ultime

che siensi ricevute dal viaggiatore. Ogni ulteriore notizia circa Laing fu oralmente data dagli africani, e sovratutto dal suo domestico arabo. Continuava questi a narrare che dopo l' aggressione dei Tuariki il maggiore non essendo in istato a proseguir cammino, si fermò nel mezzo del deserto con Hamet Jak ed un negro schiavo, che l' ufficiale inglese emancipò in ricompensa della sua fedeltà. La carovana intanto andò oltre fino a' pozzi più prossimi, ove fece alto per attendere il ferito. Ciò avvenuto si continuò il viaggio. Nulla di notevole non accadde fino all' arrivo nella tribù di Muctar. Questo uomo generoso accolse benevolmente l' ospite, dandogli vittuaglie fresche riso legumi un bove ed ogni genere di assistenza. In casa del Marabut si fermarono Babanì e Laing finchè quest'ultimo non si fosse pienamente ristabilito delle sue ferite. Più che ogni altra cura o rimedio gli era necessario il riposo.

Vi occorsero almen venti giorni perchè l' infermo si trovasse in istato di convalescenza. Il primo uso che egli volle fare delle poche forze ricuperate fu quello di rimettersi in viaggio. Babanì insistea per un più lungo soggiorno onde aspettare almeno che la ferita della mano non più minacciasse pericoli. Ma quattro soli giorni dopo questo colloquio lo Sceikko gadamese infermava gravemente per disenteria e morì. Muctar inventariando l' equipaggio e il bagaglio di Babanì, onde renderne conto ad un suo nipote che era in Tombuctu, scrisse all' erede perchè venisse a raccogliere la successione. Fra Tombuctù ed Arwan, residenza di Muctar, non si viaggia che in caravana; il carteggio adunque fu lento; ma alla fine giunse il nipote dello Sceikko, e presa l'eredità, si offrì a condurre Laing nella città testè nominata. Però vi si opponea il Marabut, non ancor credendolo sufficientemente guarito a potersi rimettere in camino, ed assicurandolo che l'avrebbe egli stesso accompagnato e ricondotto. In quel mentre imperversando la disenteria epidemica cadde infermo e morì un sì degno uomo. Morirono anche Jack e Harry. Il figlio di Muctar esibivasi a menare il viaggiatore inglese

in Tombuctù, nonchè di ricondurlo sano e salvo quindi in Tuat, mediante il prezzo però di mille *talleri.* Laing non avendo questa somma in moneta contante ne offriva una equivalente in mercanzie. Convenuto l' accordo, e fatti i necessarii preparativi, che non dovevano essere considerevoli non molto lungo essendo il camino, si posero in viaggio.

Qui termina il racconto del domestico arabo; il quale spaventato da' pericoli corsi nell' assalto de' Tuariki, dalle ferite del suo padrone, dalla morte de' suoi compagni, e dall' epidemia di quel clima non volle più seguirlo, e chiestone congedo si unì ad una carovana che partia per Tripoli. Laing gli diede una specie di ben servito, in cui traspare il dispiacere di vedersi abbandonato dall' unico domestico che gli rimanea. Non vi si leggono senza pietà e commozione le seguenti frasi. "Io sono appena convalescente, e debolissimo per la febbre che m' avea tratto all' orlo del sepolcro. I cadaveri di Jak e del marinaro Harry sono appena raffreddati ed ancora insepolti: ed ecco che quest' uomo (l'arabo) mi dice che vuol partirsene! Quantunque egli oblii meco tutte le leggi dell' umanità così abbandonandomi nel mio stato attuale, pure io non voglio violarne alcuna seco lui. Che ei dunque provegga a sè stesso; che ei vada; e Dio possa proteggerlo. Gli dò un camello e vittuaglie; in tal modo viaggerà come viaggiar potrebbe un sultano per quest' orrido oceano di sabbie ec. ec. „

Son queste le ultime notizie certe che abbiansi del maggiore Laing. Or essendo scorso alcun tempo senza riceverne nuove ulteriori, il console inglese in Tripoli più che chiunque altro premuroso a saper ciò che ne fosse del suo genero, stimò di rivolgersi al Pascià onde ne facesse prendere contezza. Al dire di un giornale francese (*Stella*) il Pascià suddetto avea dalle raccolte informazioni saputo che gli europei arrivati a Tombuctù eran stati uccisi da' Fellati allorchè questi conquistatori avean soggiogato quella città; che però il maggiore Laing era scampato a' persecutori fuggendo verso il Bambara, ma che in-

seguito e raggiunto da un drappello di quelle genti, era stato ucciso anche esso. A tali asserti non aquetavasi Warrington; che anzi sospettava che il Bey l'ingannasse con le notizie di un simulato carteggio, ed attribuiva un tale inganno ad un'astuzia o vendetta dell'avarizia. "Il Bey, dicea esso, non ha visto senza dispiacere che mentre fu dal governo inglese largamente retribuito per l'assistenza prestata a Oudney Denham e Clapperton anni innanzi, non avea ancora veduto donativo alcuno per quella data a Laing,, A confermar questi sospetti vennero taluni mercatanti arrivati da Tuat a Murzuk nel Fezzan, i quali asserivano che il maggiore era vivente e in Tombuctù. Una caravana intera inoltre venuta da questa città in Tripoli per la via di Gadames affermava lo stesso, e mostravasi anzi sorpresa nell'udir parlare della pretesa morte del viaggiatore.

Mentre il console raccogliendo queste notizie da coloro che venian dall'Africa interiore dubitava sempre più della veracità di quella datagli dal Pascià, la *Stella* proseguiva a riferir ulteriori particolarità sulla morte di Laing; particolarità, dicevano i compilatori, comunicate dal primo ministro tripolino. Warrington, che era appaltato al *giornale* in quistione, leggendo un tale articolo e sorpreso di vedere che diceansi in Parigi cose che egli ignorava in Tripoli, corse dal Pascià suddetto scongiurandolo a dirgli schiettamente tutto ciò che egli sapesse di certo relativamente alle notizie contenute nella Gazzetta. Il Bey giurò di non saper nulla di più di quello che già gli avea comunicato; ed aggiunse che anche questo gli era parso poco degno di fede. Ma non pago il console nè delle assicurazioni nè del giuramento di quell'imperante, ideò di ricorrere al solo mezzo che sia capace di far dire il vero a' Barbareschi; alla forza. In conseguenza scrisse egli al comandante delle brittaniche armi navali nel Mediterraneo perchè spiccasse nelle acque di Tripoli un vascello onde con questa minaccia imporre al Bey di dichiararsi mallevadore di tutto ciò che potrebbe accadere al maggiore Laing, tostochè quest'ufficiale era stato affidato

alla sua protezione nell' intrapreso viaggio. Che ove poi il viaggiatore fosse soggiaciuto ad eventi che ogni prudenza umana non potea nè prevedere nè evitare, si prendesse almeno contezza certa di ciò che ne era, e si ricuperasse il bagaglio nonchè l' itinerario. Questa intimazione ebbe il suo effetto. Warrington così scriveva il dì 20 novembre 1827: " S. A. spedisce due messi a Tombuctù per informarsi sulla faccia del luogo di tutto ciò che può essere avvenuto al maggiore Laing, per provvedere a' suoi bisogni se ancora è vivente, e per riavere il suo bagaglio e portafoglio ove fosse effettivamente morto. I due messi partono questa sera ". Non si sa tuttavia nulla di loro; lo che intanto non impedisce che le gazzette europee non riproducano spesso spesso le antiche notizie in nuove guise, mentrechè si dovrebbe essere più circospetto a dar credito a tutto ciò che dicono i mauri e gli arabi. Essi senza curarsi di mettere la menoma esattezza ne' racconti loro, se non mentiscono il più delle volte per interesse, si ingannano quasi sempre per ignoranza. Nel caso in quistione più che in qualunque altro vuolsi essere diffidente della menzogna. Ormai si tien per indubitato il conquisto che i Fellati fecero di Tombuctù. Ma quanto al massacro di Laing e del suo seguito non se ne udì parlare che dal solo Pascià e dal suo Ministro. De' mercatanti venuti con le caravane dal Sudan, alcuni dicevano che il viaggiatore inglese era arrivato a Sansading; altri che l' avean visto e lasciato in Tombuctù.

Se il seguente fatto non fu travisato passando da bocca in bocca o da carteggio in carteggio, può esso dar la ragione per cui Laing non stimò opportuno di portar seco molta quantità di denari contanti. Douglas, console inglese in Tanger, trovandosi nel 1827 in Inghilterra, ricevè lettera da uno de' primi commercianti di Marocco, il quale venendo da Tombuctù fu richiesto dal primo ministro marocchino se mai un tale suo corrispondente tombuctuese gli avesse fatto parola della somma di 908 talleri da lui rimessigli per passarli in mano di un europeo (Belzoni). Questo prudente e diligentissimo esploratore

aveva adunque pensato che la mediazione di quel magistrato fosse il mezzo il più sicuro a far pervenire in Tombuctù il denaro di cui potrebbe aver bisogno durante il suo viaggio. E non si era ingannato, poichè giunto in quella città trovò che la somma depositata in Marocco l'avea precorso. Dopo d' esservisi soffermato per sei mesi onde raccoglier notizie e prender disegni, deliberò di proseguire il suo viaggio accompagnandosi con una carovana che andava ad Arwan. Cammin facendo , e continuando a scrivere a disegnare a far osservazioni geografiche cogli istrumenti astronomici, cose tutte che sono incantesimi e stregonerie pe' barbari africani, divenne sospetto a' *carovaneggianti*, i quali risolsero di ucciderlo a fine di liberarsi della pericolosa compagnia di un mago. Belzoni fu infatti assassinato. La nuova della morte giunse in Tombuctù ; ed ei pare che Laing avuta conoscenza di questi fatti si fosse servito dell' istesso mezzo adoprato dal viaggiatore italiano perchè gli si ricapitasse il suo denaro. Del rimanente non essendo questa che congettura , non gioverà trattenervisi per farvi inutili ipotesi.

Circa le notizie poi avute pel canale del Pascià tripolino non è sragionata la diffidenza che esse deggiono ispirare. Se v' ha un luogo opportuno a intercettar lettere ed a sostituir false nuove alle vere che possono venir da Tombuctù, esso è alcerto Tripoli, dovendo le carovane che vengono dal Burnù o dal Sudan transitar necessariamente per Murzuk le prime e per Gadames le seconde ; amendue città frontiere de' dominii tripolini . È facile adunque al governo della reggenza il tenervi agenti di sua fiducia che intercettino ogni carteggio. Del che ne può essere pruova e documento il seguente aneddoto . Allorchè Warrington seppe che Clapperton proponeasi ad andare per la seconda volta al Burnù per la via di Sakkatù, ne scrisse subito ad El-Kanemi Sceikko burnuese , e ne ricevè cortese risposta. Ciò incoraggì il console a scrivergli ulteriori lettere , alle quali con sua sorpresa non vide verun riscontro. Non sapeva a che attribuire un tal silenzio finchè non giunse in

Tripoli un domestico del fu Tirwith che facea ritorno dal Burnù dopo la morte del padrone. Affermò questi che Mureni Sceikko del Fezzan e Governadore di Murzuk era quello che intercettava le lettere e le risposte fra Warrington ed Elkanemi. Nè ciò basta. Noi sappiamo da canale autentico che il testè ripetuto Elkanemi ricevè dal governo tripolino un dispaccio di gravi rampogne, in cui leggevansi le seguenti frasi: " Finora ti abbiam creduto un buon ministro dell' Altissimo; ma ci eravamo ingannati, e non più ci stupisce che il cielo rifiuti il benefizio della pioggia alla terra che ha la disgrazia di essere da te governata. Imperocchè per quale mai merito e ragione vorrebbe Iddio favorire un *amico de' cani di cristiani* ?,, Lo Sceikko seppe rispondere con nobilissima dignità ad una sì impertinente riprensione. " Finchè i cristiani, diceva egli, si condurranno bene ne' miei stati, e vi mercanteggeranno pagando puntualmente ciò che vengono a comprarvi, essi troveranno in me buona accoglienza ospitalità e protezione. Se egli è vero che Dio è meco adirato per la mia condotta con questa gente, perchè mai il suo fulmine non ancora arse Tripoli ove ve ne sono tanti e giornalmente tanti altri vi arrivano? ec. ec.,, Credesi che il Pascià scrivesse quella sì fanatica lettera; ma egli lo nega; ed anche il suo ministro non vuol sentirsene imputato.

L' itinerario del maggiore Laing è giunto all' ufficio delle colonie in Londra; ma sventuratamente esso finisce nel giorno in cui il viaggiatore partì da Ensala. Tutto il resto manca; ed è precisamente la parte che manca quella la quale dovea contenere le novità più curiose ed importanti. Se la nostra opinione non ci inganna (e noi la teniamo per verissima) Laing è tuttora vivente. Egli ricomparirà forse in Europa quando vi è men aspettato, riportandovi una minuta descrizione di Tombuctù; di quella misteriosa città di cui finora non se ne ha notizia e non se ne parla che pe' racconti degli africani (1). Una città

(1) Anni fa un membro della *Società Africana* incontrò per le strade di

che è l' emporio generale del commercio di un reame sì vasto quale è il Sudan, che è vantaggiosamente situata nel centro dell' Africa occidentale e sovra un fiume navigabile , che ormai è a notizia di tutti i popoli , deve necessariamente eccitare una viva e ardente curiosità.

Fin quì di Laing. Vuolsi ora dir qualche cosa di Clapperton Pearce Morrison e Dikson. Questi quattro viaggiatori preposti ad esplorar l' Africa interiore dalla parte meridionale al Niger, furon portati sulle coste della Guinea a bordo di una nave della marina reale. Dikson prese terra a Widah ; i tre altri sbarcarono a Badagri nella baja di Benin. Accolseli benevolmente il re badagrese dando loro tutto quello di cui avevan bisogno, e promettendo di farli con buona scorta accompagnare fino a Gannah limite dei suoi stati , ove potrebbero prendere le disposizioni e i mezzi necessari ad entrare nel reame del Sudan. Gannah è al 6.° 56' di latitudine boreale là ove lo stato di Badagri confina con quello di Yo o Eyo. Vi si và per un sentiero alpestre e strettissimo fra dense foreste, che quasi non permette il camino se non a' soli pedoni. Ciò fu avvisato ai nostri viaggiatori; ma non perciò si smarrirono essi d'animo, e si posero in viaggio il 18 decembre 1825.

Voglionsi per lo meno trenta giornate di camino da Gannah a Katunga capitale dell'Yuriba; camino per luoghi paludosi ed umidi infetti di miasmi pestiferi. Il capitano Pearce fu il primo a risentirne i funesti effetti; in

Londra un marinaro americano, che ridotto all' ultima miseria gli chiedea l'elemosina. Raccontava questo accattone che essendo stato gettato dalla tempesta sulle coste d'Africa, fu preso schiavo da alcuni mercanti mauri , e dopo molti mesi di viaggio condotto a Tombuctù , ove fu venduto al re di quell' imperio. Narrando molte particolarità curiose circa quella città gli abitanti e il governo, aggiugneva che la regina soleva ornarsi e portar spallini militari all' europea ; del quale arnese pareva essere molto vaga. Dopo una schiavitù di più mesi gli riuscì a fuggire, e qual che è più a giungere ad una delle colonie portoghesi sulle coste orientali d'Africa, ove fu imbarcato sovra una nave inglese e condotto a Londra. Si pubblicò tutto ciò che ei narrava ; e la narrazione fu composta riferendo ciò che egli diceva, non sapendo esso nè leggere nè scrivere.

pochi giorni infermava e moria quest' eccellente ufficiale, che pieno di coraggio d' intelligenza e istruzione, ma di gracile complessione, non aveva punto voluto udire i suoi compagni, i quali avean cercato di persuaderlo a rinunziare ad una impresa in cui vuolsi una salute a tutta prova. Poco poi a questa perdita se ne fece un' altra. Morrison sentì i primi sintomi del morbo che avea fatto perir Pearce; ma più prudente o men ostinato di quest' ultimo, cedeva alle istanze di Clapperton e consentiva a riprendere il camino verso Badagri accompagnato da Houtson negoziante che volontariamente si era unito a' viaggiatori per andar seco loro fino a Katunga. Si riprese adunque la via di Gannah, e quivi imperversando fieramente lo stato dell' infermo, non fu possibile nè l' andar più oltre nè salvarlo dalla morte. Houtson dopo celebrati i funerali del compagno raggiugnea Clapperton.

Questi due viaggiatori proseguendo coraggiosamente innanzi, uscirono alla perfine da quella micidiale regione, e trovaronsi in una provincia puranco montuosa e selvosa ma salubre e pittoresca. Il sentiero conducea da sito in sito sempre più bello a vedere. A poco a poco uscendo da' monti entrarono in un paese ondeggiato in vaghe colline abbellite da poderi borgate casolari e cascine. Le città sono cinte da mura di terra e fossata, alcune delle quali pareano esser popolose almeno di diecimila anime. Vuolsi credere che la religione maomettana non siasi propagata fin lì; poichè gl' *indigeni* nonchè mostrare pe' nostri viaggiatori quell' ostile avversione che tutti gli Islamiti hanno per gli europei, eran anzi seco loro ospitalissimi; ed i più ricchi faceano a gara per albergarli in casa propria.

Così viaggiando ben accolti giunsero a Katringa il 27 febbraio 1826. Quivi Clapperton scrisse al Sultano Bello partecipandogli con la notizia del suo arrivo anche il disegno che avea di portarsi a Sakkatù per la via di Yuri. Lo pregava inoltre di procurargli i mezzi per andare a Tombuctù, donde partirebbe per Adamua alla volta del

Burnù a fine di terminar l'esplorazione della periferia dello Tchad. Katunga è sotto all'intersezione del 90° 9' parallelo boreale col 3° 46' 45" meridiano all'Oriente di quello di Parigi. Durante il soggiorno in quella latitudine il termometro di Reaumur non oltrepassò il grado 28 ; ed uopo è aggiugnere che questi momenti di calore son rari perchè la temperatura ordinaria è quella del 23.° Il barometro poi era pressochè sempre all' altezza di 26 pollici ed otto linee ; onde è che il suolo deve essere poco superiore al livello dell' oceano.

In Katunga si separarono i due viaggiatori. Clapperton che ne partiva per progredire oltre, prendea la volta di Borgho, essendochè dalle raccolte notizie, è essa la via più corta per andare a Yari. Dal suo canto Houtson, che dovea ritornare a Badagri udia prima di rimettersi in camino, che il suo compagno era giunto a Yarro capitale di una delle provincie di Borgho ; che vi era stato ben accolto dal Re borghese, il quale non pago di ben riceverlo dandogli vittuaglie e foraggi, aveva anzi voluto andargli incontro con una scorta di cinquecento uomini a cavallo. Clapperton soffermatosi alquanti giorni presso un ospite sì generoso, si era quindi messo in viaggio per trasferirsi a Wawa, città sol quattro giornate distante da Yuri. Houtson ripartia da Katunga verso la Baia di Benin ; e comunque andasse solo, vi giunse felicemente senza alcuna molestia o sinistro per via.

Intanto Dikson, che lasciammo a Widah, ebbe la ventura di trovarvi un buon collega di viaggio. Era un tale Suza, negoziante portoghese molto pratico di quelle contrade, e ciò che più importava, molto amico del re di Dahomey. Dikson infatti non ebbe che motivi di gratitudine alla compagnia di Suza sì pel buon accoglimento avuto dal monarca dahomeese, come per la migliore e più breve direzione fattagli prendere per andare a Sakkatù. Fatta qualche dimora in Abomey capitale di quel reame, e prese le debite notizie e provisioni necessarie a continuare il viaggio, si ripose in camino venendo accompagna-

to dalle genti del principe fino alle frontiere. Partito da Abomey il 31 dicembre doveva sul finire di gennaio 1826 trovarsi a Sciar città molto frequentata da' commercianti di quelle coste. Infatti James negoziante inglese residente in Widah, scriveva il 26 aprile a' suoi corrispondenti di Londra, che Dikson era felicemente ed in ottima salute arrivato a Sciar, donde era poi partito alla volta di Yuri, città cinque sole giornate distante da Sakkatù. Nell' istessa lettera dava anche la notizia dell' arrivo del capitano Clapperton in questa capitale degli stati del Sultano Bello.

Alle notizie di sì prosperi esordii successe un tristo silenzio di due anni, che doveva essere il precursore di nuove tristissime. Nel febbraio del corrente anno, ecco che tutt' insieme arriva in Badagri Lander domestico di Clapperton con un negro chiamato Pascoe. Venivano essi da Sakkatù dopo un viaggio di nove mesi, dando la notizia della morte del viaggiatore, e riportando col suo bagaglio i suoi manoscritti. Clapperton era morto di dissenteria il 13 aprile 1827; ma questa infermità comunque sì terribile e letale in Africa, non era però stata la cagione unica dell' immatura fine del capitano. Una profonda e giusta afflizione d' animo gli era stata più funesta e micidiale della fiera malattia. Arrivato a Sakkatù avea, contro ogni sua certezza, trovato che il Sultano Bello non solo non era più quello che tanto amichevolmente ed ospitalmente l'aveva accolto nel viaggio dell' anno 1822, ma mostravasi anzi diffidente sospettoso ed avverso. Nè ciò bastando, aveva il Sultano de' Fellati aperta la lettera che il re d'Inghilterra scriveva ad Elkanemi Sceikko del Burnù, e tolti i donativi destinati per questo principe. Clapperton vedendo allora fallita e andata in aria la sua impresa, se ne afflisse così fortemente, che da quel giorno la sua salute andò con indicibile rapidità peggiorando, di modo che non più vi fu speranza di conservarlo in vita; e Lander attribuiva la di lui morte più a questo violento dolor morale che alla dissenteria.

Esaminando la condotta di Bello, sì contraria questa volta all' altra mostrata col viaggiatore europeo nell' anno 1822, è parso ad alcuni che poteva essere non solo escusata ma benanche giustificata. Ognuno rammenterà che in occasione del primo viaggio di Clapperton nell'Affrica interiore, erasi quel Sultano fortemente doluto delle munizioni di guerra mandate dal governo inglese allo Sceikko del Burnù. Fra' principi africani naturalmente gelosi e quasi sempre in mutua guerra, è naturalissima cosa quella che gli aiuti bellici dati a' Burnuesi abbian allarmato e insospettito l' imperante de' Fellati. Vi fu inoltre il fatto che Denham per mostrare ad Elkanemi la potenza de' razzi di Congreve incendiò, senza che il volesse, una città fellatese in cui il razzo cadde per azzardo. Ciò pose in costernazione tutto il reame di Bello; e vuolsi aggiugnere che questo regolo, mentre era indignato dalle notizie di siffatti avvenimenti, ebbe anche avviso perchè fosse cauto co' viaggiatori europei, essendo gente mandata a spiare, e perciò tale ad esser ricevuta con rigorose precauzioni.

Checchè ne sia, certo è che la immatura fine di Clapperton è una perdita irreparabile per la scienza geografica. Se v'ha cosa che possa minuirne il dispiacere è quella che il suo fedele domestico fu fortunato di poter salvare l'itinerario, che in questo momento è sotto il torchio. Vi si leggeranno curiose descrizioni e particolarità del paese interposto fra Badagri e Sakkatù; le provincie di Katunga, Kang, Wawa, Berghu, Busa nel di cui fiume naufragò Mungo Park, Nyfe o Nufe, Yuri, Kano ec., ec. son ora messe sulla carta della geografia d' Africa, e non già ad ipotetici calcoli di distanze, bensì con tutte le precise graduazioni astronomiche. In tal modo dalla parte del golfo di Benin, ove prima non era cognito che il solo lido, conosconsi oggi più centinaia di leghe verso il Sudan.

Poichè tutto ciò debbesi al diligente e infaticabile zelo di un domestico, sarà qui luogo opportuno a dar qualche cenno delle avventure di quest' uomo amoroso. Lander arrivò a Portsmut il dì 1 maggio 1828 sulla nave

l' Esk. Racconta egli dunque che dopo aver assistito, chiusi gli occhi, e resi i funebri onori al suo padrone tumulandone il cadavere sotto un masso di pietre quadrate in un giardino di Sakkatù, ottenne dal Sultano fellatese il permesso di ripatriare, e perciò quello di rimettersi in camino alla volta di Badagri onde trovarvi un imbarco per l'Inghilterra. Non poco gli costò per impetrare un tal favore, ma sopratutto per riavere i manoscritti del viaggiatore, essendochè Bello avea messo in sequestro tutto il bagaglio del defunto. Era intanto egli riuscito, sebbene con pericoli d'ogni genere, a nascondere un oriuolo che Clapperton voleva donare al perfido monarca africano, ove questi gli avesse esaudita la sperata protezione nel suo viaggio. Fece nel ritorno una via diversa da quella fatta nell'andare impiegandovi sette mesi di tempo. Voleva egli esplorare se il Niger (Dialiba) metta foce nel golfo di Benin, come i più de'geografi ora opinano, oppur se corra verso lo Tchad nel cuore d'Africa. Senonchè dovè rinunziare a questo disegno, mentre inseguito da' Fellati che aveano intenzione di ucciderlo fu costretto a torcere il camino per l'Haussa, il Nyffi, l' Hio ed altre contrade. Scampato questo rischio incorreva in uno più grave. Giunto presso ad una colonia portoghese, i negri aizzati da' coloni lo avvelenarono con una bevanda; ma fortunatamente il veleno non ebbe il suo pieno effetto; e que' superstiziosi indigeni vedendolo illeso dal tossico propinatogli, il crederono un uomo altamente protetto da'Fetisci, volsero in rispetto il loro abbominio, e colmandolo di doni lo favorirono pel resto del viaggio. Finalmente arrivando in Badagri, gli permettea di partire per l'Europa il principe di quel paese mercè però un riscatto di mercanzie ascendenti al valore di 61 lire sterline. Sta egli ora compilando il racconto di questo suo viaggio; racconto che farà appendice a quello di Clapperton, e del quale non al certo sarà la parte la meno interessante.

Non più si ebbero notizie di Dikson; e pare omai indubitato che ei non giungesse a Sakkatù, tostochè nol

vide Lander durante il suo soggiorno in quella città del Sudan. Già dicemmo che si era messo in cammino con prosperi auspici perchè accompagnato dal Portoghese Suza molto amico del re di Dahomey. Partì quindi per lo Sciar, ove secondo il detto di alcuni mercanti africani capitati in Sierra Leone, non trovò eguale accoglimento. I Sciaresi allegavano molti frivoli motivi onde impedirgli il passaggio pel loro paese, e particolarmente quello del Fetiscio che mostravasi avverso allo straniero. Ma il viaggiatore, mettendo a profitto le grossolane superstizioni di que'barbari, aveva saputo volgere in agevolazione l'ostacolo al suo andare. Disse egli che poichè si era consultato il Fetiscio dei Negri, uopo facea di consultare anche quello de'Bianchi. Indi preso un pollo vivo il fece uccidere dagli africani, e ciò fatto il sottopose all'azione della pila elettrica che avea seco. L'animale si contorcea scotendo testa piedi ed ali come se fosse per rivivere e volarsene. Che si giudichi dello spavento eccitato nell'animo de' negri spettatori di un tal prodigio. Allora non che opporsi al suo viaggiare lo scongiurarono perchè partisse al più presto. Sennonchè incontrava alla partenza un'altra difficoltà non minore e forse più grave della prima. Niun facchino, niun possessore di cavalli o somieri voleva accompagnarlo per portare il suo equipaggio; cotanto era il terrore che avea sommosso negli animi di quegli africani l' esperimento della scoperta di Galvani e della macchina di Volta. Dopo queste nuove, non ne corse più voce alcuna; ed è probabile che debba già essere annoverato fra le non poche vittime dell'omicida clima o indole de' popoli d' Africa. Alcuni intanto non ancora disperano di rivederlo; ma se questo tenue raggio di speranza non è una illusione dell'amicizia, dovrebbe ben presto realizzarsi per non essere interamente spento.

Lo Sciar è una provincia che trovasi a diciassette giornate al nord di Dahomey, ed al S. O. del Yary o Yaury. Ivi disegnava portarsi il maggior Laing da Tombuctù al-

lorchè nel mese d'agosto la pienezza del fiume ne permette la navigazione.

Tanti esempi di tristo esito han quasi dimostrato che intraprendere un viaggio per l'Africa interna, ed esporsi ad una morte sicura, son tutt'una cosa. Ciò non pertanto non si intiepidisce punto lo zelo degli esploratori. Che anzi pare che ei si infervori; poichè non appena odesi la morte di un viaggiatore, ecco presentarsi subito una folla di altri più animosi che si offrono a succedergli; ed allora si è sol imbarazzato a saper scegliere il migliore fra tanti buoni all'impresa. Nel novero di questi intrepidi e preziosi uomini, che l'ardore per l'esplorazione delle interiori provincie africane invola all'Inghilterra, fora ingiustizia non far motto del figlio del rinomato Mungo-Park. Siccome la nave di guerra, la Sibilla, in cui era alunno nautico facea vela per le coste occidentali d'Africa, così chiese ed ottenne il permesso di tentare un viaggio nei luoghi ove era perito il suo padre onde raccoglierne tutte notizie. Sbarcava adunque in Accra, donde partiva pel reame dell'Aquimbo. Arrivato a Iasunga che ne è la capitale, trovò gli abitanti occupati a celebrar la festa di Yam loro iddio; cerimonia religiosa di cui il giovine viaggiatore fu vago di notare tutti i riti e le particolarità. Onde meglio farlo salì sovra un albero; sul quale fu un giorno intero al sole che lo feriva alla scoperta, e dissetandosi spesso col vin di palma. Nello scenderne verso sera, cadde, si ferì la testa, infermò gravemente, ed a capo di tre giorni morì il 31 ottobre 1827. Si disse in Europa che era morto perchè avendo osato profanare un albero sacro al Fetiscio, era stato avvelenato da'sacerdoti negri, ad oggetto di accreditare sempre più con un tale esempio la loro impostura e venerazione. Ma ciò fu ultimamente smentito da un suo congiunto; il quale in una lettera indiritta alla Gazzetta d'Edimborgo vendica la memoria del giovine Park da questa accusa d'imprudenza irreligiosa, asserendo che è perito per febbre gialla aggravata dagli accidenti della caduta dall'alto dell'albero, dalla ferita del capo, e dal-

l' esser stato per un giorno intero al sole scoperto. Il certo poi è che Akitto re aquimbese, il fece con ogni assiduità assistere durante la malattia, e che non appena fu morto, dopo averlo fatto seppellir con onori, spedì un corriere in Accra onde darne la nuova al residente europeo ivi stabilito, e ricapitargli tutto l'equipaggio del defonto. Park era un giovine di moltissime speranze, assai istruito, e più che il padre appassionato pe'viaggi. Tuttochè dotato di salute, di forze e di tutte le altre qualità fisiche necessarie a poter tentare con buon esito i cimenti nell'Affrica interiore, avea forse più del dovere fiducia in sè stesso. Ma questo errore gli è scusabile perchè comune a tutti i giovani; e massime alla gioventù inglese.

Fia mestieri adunque rassegnarsi al destino; l'intera esplorazione delle africane provincie interiori esigerà altre vittime; e l'Europa vi immolerà altri uomini preziosi, de' quali ella potrebbe fare un assai più utile impiego. Infatti qual bene ne venne finora da' viaggi fatti in quest' infelice parte del globo? Nulla che rifaccia i sudori e i danni costati per internarvisi. L' Africa è la tomba degli Europei, la terra della schiavitù, l'albergo di tutti i delitti e le miserie che mai possono affligere l'umanità. Le interminabili guerre fra tanti regoli barbari e feroci che signoreggiano quelle contrade, non hanno altro scopo che quello di far mutuamente prigionieri, ossia d' acquistar schiavi. Le mercanzie che vi ricerca il commercio son rare nelle provincie prossime alle coste, e rarissime nelle mediterranee. Quest'ultime, per lo più aridi deserti, son ribelli a qualunque coltura a qualunque produzione, e non possono albergare che i soli scorridori (2).

(2) Queste riflessioni su' viaggi per l' Africa interiore ci sembran troppo severe. Se si pervenisse a fare imparare agli Africani le arti che essi ignorano, ed a dar loro qualche amore per l' erudimento, il paese migliorebbe con gli abitanti, e quelle contrade non più sarebbero cotanto inabitabili. I deserti d' Affrica potrebbero almeno nutrir greggi e armenti come le *steppe* dell'Asia. La mineralogia inoltre di quel continente è tuttavia incognita, e potrà forse contenere tesori pel commercio. Infine l'esplorazione intera d'Africa non alcerto co-

Il fiume che Mungo Park vide scorrere verso Oriente in una direzione affatto contraria a quella che i geografi supponevano, e che credevasi essere il Niger degli antichi, non merita punto la rinomanza che usurpava. La sua larghezza presso Nufe è di un terzo minore di quella del Tamigi presso al ponte di Westminster. Cangia esso corso allorchè si approssima a Tombuctù; e se và a metter foce nell'Oceano atlantico, ciò avviene probabilmente nel golfo di Benin. In tal caso la lunghezza del suo alveo sarebbe di settecento leghe, ossia due mila miglia. La colonia inglese che ora si sta fondando nell'isola di Fernando-Pò, risolverà presto o tardi questo problema geografico. Quest'isola è situata rimpetto alla foce del fiume che porta il nome di Benin. Un animoso esploratore o commerciante che il costeggiasse o navigasse contro correnti, potrebbe arrivare al di là di Gatto; e secondo tutte le probabilità non fora necessario andar più oltre per decidere se il misterioso fiume tombuctuese sia o nò un fiume tributario del sopradetto Oceano.

La memoria di Clapperton rimarrà negli Annali della Geografia, perchè non mai potranno essere obliati i buoni servigi resi a'progressi della scienza nelle due imprese alle quali ebbe parte. A lui devesi tutto ciò che ora si sà di certo circa il paese interposto fra il Benin e il Lago Tchad. Clapperton era un uomo assai bello della persona. Egli è morto nel migliore stadio delle sue opere e dell'età sua; di 38 anni cioè, e mentre era alla vigilia di svelare ciò che da Tolomeo in quà fu un arcano pe' geografi.

Infine lo spazio compreso fra l'Abissinia e lo Tchad era per noi una delle *terre incognite*. Ora grazie agli sforzi della *società africana* questo vuoto va man mano riempiendosi. Uno de' suoi membri, il signor Linant, navigando a ritroso il Nilo, e da questo entrando nel *Bar-el-Abiad*

sterà neppur la millesima parte delle perdite in uomini e denaro che si fanno in tante miserabili guerre accese per una più miserabile e niquitosa politica.

*Nota della Rivista Britannica.*

(il fiume Bianco) risalì fin dove quest' ultimo era navigabile, ossia fin dove esso, nella stagione anteriore a quella delle piogge, non è più idoneo alla navigazione. Forse questo viaggiatore incorse relativamente a questo ramo del Nilo in quell' istesso errore commesso da Oxley risalendo il fiume Macquarie nella Nuova Galles del Sud; ossia di sbagliare il filone, il volume maggiore d' acqua, la parte insomma la più profonda dell' alveo fluviale, e di crederlo quindi non più navigabile. Comunque sia egli si propone di eseguir costeggiando ciò che non potè, o credè non potere, proseguir per acqua; e supponendo che il Bianco sgorghi dallo Tchad, si accinge a verificar la sua ipotesi proseguendo per terra il letto di un tal fiume fino al lago, se tanto è che da questo sbocchi. Assicura egli che le sponde e regioni adiacenti sono fertili, ben coltivate e popolose di greggi e armenti; ma il più importante è che gli *indigeni* son pacifici, d' indole benigna, e non punto molesti a' viaggiatori europei. In tal modo è sperabile che tosto o tardi sarà chiarito anche quest' altro segreto della geografia africana; ed allora si saprà con certezza il luogo in cui debbonsi indagare le tanto oscure scaturigini del Nilo.

## *Appendice.*

Mentre mandavamo sotto il torchio l' articolo ricevíamo la trista nuova della morte del Luogo-tenente Colonnello Denham. Una breve ma violenta malattia il tolse a' viventi in Sierra Leone verso gli ultimi giorni di giugno p. p. Aveansi sue lettere del 27 e 29 maggio, nelle quali leggevasi che egli era più che mai pieno di ardore e coraggio non che di speranze nel mandare ad effetto i suoi disegni circa lo stabilimento e la prosperità della nuova colonia nell' isola Fernando Pò.

I tanti esempi delle funestissime influenze del clima di Sierra Leone hanno abituato gli animi a udir senza sorpresa un evento di tal natura. Ma d' altra banda ponendo mente al modo felice con cui avea saputo Denham nel

Burnù e viaggiare, e dimorarvi tre anni, e trionfar di tutti gli ostacoli che minaccian la vita degli europei in Africa; ponendo mente inoltre che durante il suo soggiorno di diciotto mesi in Sierra Leone non avea sentito che leggierissime e rarissime indisposizioni di salute, avea dritto a poter confidare in sè stesso onde rendere ulteriori servigi con le sue esplorazioni geografiche; così ognuno non avea torto a sperare che egli sarebbe vissuto abbastanza per essere sempre più utile ed alla scienza ed alla sua patria.

La sua nomina a Governadore della Colonia era stata accolta con gradimento universale. Comunque avesse da poco incominciato l'esercizio delle sue funzioni governative, il primo espediente che credè indispensabile a prendere fu quello di invitare i regoli delle tribù adiacenti a concertare insieme i mezzi necessari onde vi fosse la migliore armonia e buona intelligenza possibile fra gli indigeni e i coloni. Stava egli inoltre maturando il disegno di fondare una *cassa di risparmi* nello stabilimento coloniale di Free-Town.

Il luogotenente Colonnello Denham era nativo di Londra, ed avea 43 anni. Se l'addirsi a favorir la coltura dello spirito umano, ad ampliare i benefizi della civiltà fra' barbari, ed a salvare i nostri simili iniziando popoli schiavi nella carriera della libertà, è un ufficio più glorioso di quello di trattar le armi per far conquisti, niuno non negherà che egli è morto con una gloria e fama assai migliore e meritoria di quella che avrebbe ove fosse caduto in una battaglia data da un esercito conquistatore.

## Sulla Veterinaria di Pelagonio.

### *Lettera II.*

### *Al profess. Mario Pieri.*

A voi, pregiatissimo amico, che conoscete ciò che diede occasione alla mia lettera al sig. march. Gino Capponi sulla mascalcia latina di Pelagonio da me pubblicata per la prima volta: a voi che aveste la compiacenza di leggere quella mia lettera, e darmene un cortese giudizio, confido che non dispiacerà che io v' intitoli questa seconda lettera sullo stesso tema, esponendo le nuove ragioni, che mi sembrano di qualche peso a sostenere il mio assunto; cioè: che quella operetta veterinaria sia stata da Pelagonio originalmente scritta in latino e non in greco; e che l'autore di quella abbia vissuto e scritto verso la metà del secolo IV.

E primieramente (per tacere il voto d' altri letterati) mi giovi riportare un articolo di lettera del chiariss. sig. Bartolommeo Borghesi, scrittami dopo aver ricevuto un esemplare del trattato di Pelagonio, e la mia lettera al sig. march. Capponi.

. . . . Ella ha cominciato dal restituire l' autorità di Vegezio, revocata in dubbio dalla moderna critica, e agli argomenti che ne ha addotti sarebbe stato desiderabile il poterne aggiungere un' altro di fatto, se le fosse riuscito di fare esaminar di nuovo il codice Corbeiense, che alla descrizione che ne abbiamo sembra non dovesse essere, tutto al più, posteriore al IX secolo (1). Imperocchè la testimonianza che da lui ne ha tolta per comprovare che il suo autore fu veramente latino parmi di grave peso, e non disprezzabile eziandio la ragione che ha desunta dal confronto che fa del suo stile con quello di Columella, che ognun sa in

(1) Il codice Corbiense fu seguito dallo Schneider nella sua edizione del Vegezio.

qual sermone abbia compilato la sua opera. Intanto pare a me che qualche altro puntello alla di lei opinione si fosse potuto desumere dallo scrittore da lei messo in luce, su di che le verrò esponendo qualche idea come si presenta alla penna, e quale ho potuta concepirla in una rapida scorsa che son tornato a dare a quel libro, dopo il ricevimento della sua lettera. E in primo luogo osservo che in fine del codice riccardiano leggesi: *Commentum artis medicinae sine veterinariae explicit Pelagoniorum Saloninorum.* Meraviglierassi ognuno senza dubbio come vi si nomimi l'autore nel numero dei più; nè io entrerò a discutere se ciò sia per errore del copista, o perchè realmente vi sieno stati due Pelagonii, come potrebbe taluno sospettare, vista la differenza che s'incontra nelle ricette. In esse per l'ordinario si tace da chi provengono, il che fa abbastanza intendere che sieno di chi parla; ma spesso pure si cita il veterinario da cui furono prescritte, e talvolta anco s'annunziano di Pelagonio. Pare adunque che questo Pelagonio citato sia un uomo diverso da quello che scrive; e niente opporrebbesi che potesse essere stato un altro della sua famiglia, le cui cognizioni in mascalcia avesse egli ereditate. In qualunque caso questo dubbio, che ora viene in testa a me, può esser venuto anche al menante; e quindi avergli dato incitamento di giudicare che quel ricettario fosse di due Pelagonii. Ma che ne sia di ciò, che niente fa al caso presente, *hoc unum est* che in quel codice si attribuisce all'autore il cognome di Salonino. Se ciò è, egli fu un uomo senza meno latino; primieramente perchè i greci non usarono che un nome solo, nè fra loro abbracciarono la polinomia se non quelli che conseguirono la cittadinanza di Roma; secondariamente, perchè quella nomenclatura è interamente di conio romano. Il gentilizio *Pelagonius* serba esattamente la prescritta terminazione in *ius:* la definenza in *onius* è frequentissima nelle famiglie italiane, nè osta la radicale; perchè se πελαγός è greco, non meno *pelagus*, è latino. *Saloninus* poi è un cognome tutto pretto romano, dopo che il celebre Asinio Pollione l'ebbe dato per la prima volta a suo figlio; diramato poscia ad altri molti, e reso celebre nei secoli inferiori dalla famiglia di Gallieno. Nè io crederei che quel *Saloninus* sia stato aggiunto per denotare la patria di Pelagonio, come che ei fosse nativo di Salone nella Dalmazia, comunque sia vero che di là provenne in origine quella parola; perchè in questo caso sarebbesi chiamato *Salonensis*, o *Salonitanus*, come in pari circostanze vediamo praticato dalle lapidi di quella città, e dagli scrittori lati e bassi, non esclusi gli ecclesiastici. E

un' altra non disprezzabile ragione per credere che Pelagonio fosse un uomo dell' impero occidentale si è, che esso apertamente confessa a pag. 21 di essere stato in Toscana: *aliud, quo l apud tuscos amatores asturconum ego didici*: il che quanto bene convenga coll'aver dedicato il suo libro ad Arzigio, che dalla sua lapida sappiamo appunto avere ottenuto l' officio di *consularis Tusciae et Umbriae*, ognuno sel vede. Ma ciò che sopra ogni altra cosa mi persuade che questo testo sia veramente originale, e non mai una versione dal greco dei secoli del fango, dipende dall' avervi trovata una formula tutta latina, e tutta propria dell' età di Diocleziano e di Costantino, la quale non poteva mai venire in capo ad alcuno, non dirò del 1200 o del 1300, ma nemmeno dell' 800, o del 1000. Ella leggerà sul principio del capitolo XIV, che scrivendo a Festiano gli dice: *congruum est ut de lumbis et de renibus apud claritatem tuam pauca dicamus*. Chiunque mezzanamente erudito ben sa che quel *claritas tua* è un titolo fratello carnale del nostro *vostra eccellenza*, il quale era proprio dei senatori, appellati *viri clarissimi*, che ne era anzi il sinonimo, siccome lo è ora *Eminentissimo* di Cardinale, onde egualmente il titolo che loro si dà è quello di *vostra eminenza*. E questa formula si vede poi ripetuta anco ad Arzigio, ove egli scrive nella lettera proemiale (pag. 9) *contentusque sum me ex tua claritate florere*. Questo titolo restò in uso finchè durò il senato, cioè a dire fino alla morte il Teodorico o poco più oltre. In greco l' equivalente in etichetta di *claritas* era λαμπρότης: benchè più comunemente s'interpreti *splendor*. Ora nell' ipotesi dello Sprengel, che quest'opera fosse scritta in origine in greco, e tradotta poi in latino nei tempi della più crassa ignoranza, come potrebbe supporsi che il volgarizzatore, ignaro di un formulario andato in disuso tanti secoli prima, avesse ambedue le volte reso con tanta esattezza il λαμπρότης *claritas*, e non piuttosto *splendor*, *lux*, *fulgor*, *dignitas*, *nobilitas*, e che so io; e avesse quindi sfuggito il cadere nell' errore in cui sono caduti presso che tutti i traduttori anche antichi, e specialmente quelli degli atti de' concilj, come ha ben notato il Volesio. Ma vi è di più, che questo titolo mi dà grandissimo indizio, che non abbiamo errato nell' età che abbiamo aggiudicata a Pelagonio. Abbiamo veduto che il titolo di *Claritas* viene anco dato ad Arzigio, il quale dalla lapida abbiamo saputo essere stato consolare di una provincia. E ciò va bene ai tempi di Diocleziano e di Costantino, nei quali questo era appunto il titolo che conveniva ai presidi delle provincie; onde per esempio, negli atti de'SS. Claudio ed Asterio presso il Baronio

all' anno 285, n. 4 si dice al proconsole: *ex iis unus astat in conspectu claritatis tuae*. Ma non così andò la faccenda un poco più tardi, perchè l'ambizione degli uomini fu sempre la medesima, e al tempo di Teodosio gli stessi imperatori trattavano i consolari di *gravitas tua*, ed anco di *spectabilitas tua*, che era un grado di più, come vedesi nel codice Teodosiano; per niente poi dire dei secoli anche posteriori, in cui questi titoli divennero anche più fastosi; e gli stessi senatori non si stettero contenti del *claritas*, ma vollero farne il superlativo, e quindi ne venne fuori il barbaro *clarissimatus*, che s' incontra anche nella formula 38 del 7 libro di Cassiodoro. Queste cose che le vengo così tumultuariamente accennando hanno bisogno di ozio e di ponderazione per essere digerite; ma spero tuttavolta che gioveranno a mostrarle che rimangono tuttavia delle armi per una gagliarda difesa ec.

Voi converrete meco che io debba esser molto tenuto alla cortesia del ch. sig. Borghesi, il quale mi offre argomenti che altri che un uomo quale egli è, fornito di erudizione, di dottrina e di criterio non comune, non avrebbe potuto somministrarmi; nè io aggiungerò a quanto mi scrive se non una considerazione: cioè che dopo gli argomenti di lui mi sembra che per sostenere l'originale grecità di Pelagonio vi bisognerebbero prove e documenti della più gran certezza; e che quando anco si potesse provare, bisognerebbe convenire che la traslazione in latino fosse stata fatta a' tempi dello stesso Pelagonio, e in conseguenza essere dettatura per lo meno anteriore al V secolo.

Ma quello che sono per esporvi non è di minor peso di quanto precede. Una fortunata combinazione mi ha procurato un documento, che per mio avviso toglie di mezzo ogni dubitazione sull' autenticità di Pelagonio e come scrittore latino, e scrittore del tempo che già ad evidenza aveva fissato il sig. Borghesi. Eccovene l'istoria.

Il dotto mio amico, l' autore della bella traduzione della vita di Poggio Bracciolini, l'avv. Tonelli, tornando da Vienna mi annunziò che in quella città aveva tenuto discorso col sig. Kopitar, uno dei custodi della Biblioteca imperiale, circa a Pelagonio e alla mia lettera al sig. Gino

Capponi: egli aveva trovato opportuno quanto io vi diceva circa l' opinione del sig. Sprengel sopra Vegezio e Pelagonio; e quindi pel mezzo dello stesso mio amico mi fece dono d'un articolo del giornale tedesco intitolato *Yahrbücher der literatur etc.*; pubblicato fino dal 1824 accompagnandolo col seguente articolo di lettera.

M. Cioni verra lui-même (par la copie ci-jointe du premier article de mon collegue le docteur en médicine d'Eighenfeld) ce qui en est par rapport aux fragmens des hippiatriques qui se sont conservés dans notre codex Bobiensis. J'ai cru remplir les vues de M. Cioni en passant la copie de son Pelagonius (la Bibliothèque en ayant déjà une) à M. d'Eichenfeld, qui doit en faire l' analise pour nos Yahrbüchern.

L' articolo favoritomi dal sig. Kopitar è dello stesso sig. Eighenfeld, e fu stampato a Vienna nel 1824. Esso è destinato ad illustrare un codice Bobbiense, riscritto o palimsesto, esistente nella biblioteca cesarea di Vienna. Ecco la traduzione di ciò che concerne l' istoria e la materia di quel MS.; e specialmente per ciò che contiene relativamente al l' ippiatria latina.

### *Volgarizzamento dell' Articolo tedesco.*

Fra i MSS. portati da Napoli a Vienna nel 1717 per opera di Alessando Riccardi primo custode della biblioteca cesarea, uno se ne trova, che in grazia della sua antichità e di ciò che contiene sembra meritare sopra tutti l' attenzione degli eruditi. È questo un codice latino, in pergamena, che apparteneva una volta alla biblioteca del monastero di S. Colombano di Bobbio, rinomata pe' MSS. che possedeva. L' antichità, il *formato*, la materia e le altre particolarità di esso codice, sono minutamente descritte dal Denis. *Cod. MSS. theolog. bibliothec. palat.* Vindobonae. Volume II, P. I. Col. 628, et seg.

Rendono già molto pregevole il nostro MS. le sole tre cose inedite descritte dal Denis, delle quali dà alcuni saggi; cioè la gram-

matica latina di Claudio sacerdote finora affatto sconosciuto; quindi il panegirico dell' imperatore Anastasio, fatto dal grammatico Prisciano, consistente in 312 esametri, con una prefazione in 22 giambi, e l' intero poema di G. Remnio Fannio Palemone *de ponderibus et mensuris*. Ma pregevolissimo lo rende il consistere quasi per la metà di membrane riscritte o palimsesti. In proposito di che avverte il Denis l. c. col. 632: *ceterum lectionem hactenus* (cioè da f. 1 fino al f. 42) *relatorum per se difficilem, difficiliorem reddit conditio codicis rescripti; continebant enim haec membranae splendidissimum olim, et saeculi, ut videtur, V, exemplum Pharsaliae Lucani, litera quadrata luculenta exaratum, quod ita abrasit infelix ignorantia, ut e vestigiis crocei paene coloris lineis intercurrentibus,* f. 17 p. 2, *eruere potuerim v.* 175 *lib. V hemistichium: flammasque in viscera mergis*. Questo passo del Denis vuole però esser corretto per più conti. Primieramente non sono riscritti solamente i menzionati 42 fogli, ma la maggior parte dei 26 fogli in quarto. Il nostro MS. si compone di 159, e più accuratamente di 160 fogli (perchè il foglio 42 è contato due volte), del qual numero 25, e più correttamente 26, sono in quarto; il rimanente in foglio piccolo. In secondo luogo i frammenti di Lucano non arrivano fino al foglio 42, ma solo fino al fo. 36: su di che evvi ancora da notare che propriamente appartengono alla Farsalia soli trentadue fogli poichè i fog. 13, 14, 19, 20 non sono riscritti. In terzo luogo non solo si può leggere un emistichio, ma, come si mostrerà avanti, si può ancora accuratamente determinare il numero de' versi di Lucano contenuti in questi trentadue fogli; la massima parte de' quali versi, se non in tutto, almeno in parte si posson leggere senza soccorso chimico. Finalmente in quarto luogo i fogli riscritti del nostro manoscritto, oltre i frammenti di Lucano, contengono ancora altri cinque frammenti diversi fra loro, sì per la scrittura che per la materia, egualmente antichissimi, in parte scritti in caratteri unciali. Di questi frammenti una gran porzione è totalmente inintelligibile, il rimanente poi è solo difficilissimo a leggersi.

Ciò che mi è riuscito di scoprire in questi 72 fogli del nostro MS. con gran fatica e con molta pazienza, viene adesso comunicato al colto pubblico che prende interesse a tali materie. Tralascio però tutto ciò che riguarda alla scrittura più recente, essendo ciò stato descritto diffusamente ed accuratamente dal Denis, l. c. Solo farò osservare, per prevenire inutili ricerche, che il Denis f. II ha erroneamente letto *Gennadli Episcopi*, invece di *Gennadi opera*

*sunt.* Un simile errore ha commesso anco al fog. 23, v, ove ha letto *sermo austigutinis* invece di *sermo castigationis.*

Passa quindi il sig. Eighenfeld a dar notizia de'versi del V lib. della Farsalia contenuti nel palinsesto, i quali cominciano dal v. 31, e vanno fino al v. 324; limitandosi, come di opera già edita, a riportare 66 varianti che han luogo in quei soli versi. Dopo di che scende a dar conto dei frammenti che seguono, i quali trattano l' Ippiatria Latina, a' quali premette le seguenti notizie.

Immediatamente a' frammenti di Lucano succedono 5 fogli in quarto da fol. 37, a 41, de' quali il 38, il 39, il 40 sono scempi, mentre i fol. 37 e 41 sono insieme attaccati. Il nome e il titolo dello scritto non comparisce su veruno di essi, nè vi è neppure connessione fra loro a norma delle materie che contengono. Si trova però sul fol. 39 al quart'ultimo verso il numero romano CXLVIII, al quale succedono alcune traccie di qualche cosa scrittavi sopra e poi scassata, e che è affatto inintelligibile. Immediatamente sul rovescio dello stesso foglio al v. 2 segue il numero CXLVIIII, senza alcun segno visibile d' altro carattere sopra scrittovi. Abbiamo in conseguenza tre capitoli successivi, al 147 de' quali manca il principio; al 148, come fra poco vedremo, manca un solo verso, o al più due; al 149 la fine. Confrontandoli colle pag. 245, 100, 305 degl' ippiatri greci si trova una perfetta coincidenza fra ambedue i testi, e mancano solo nel greco i seguenti: *Potio ad apiosos — Potio ad equum rabidum*, che s' incontrano al cap. 147 del nostro testo latino, invece de'quali trovasi due volte la parola Ἀλλο Oltre questi pezzi attribuiti per la massima parte a *Pelagonio* nell'ippiatria greca, s' incontra ne' nostri fogli ancor molto dello stesso autore, ma senza indicazione di numero di capitolo; qualche poco di *Absirto*, molto di quello che è riportato nell' ippiatria greca senza nome di autore, e alcuni pezzi de' quali non ho potuto scoprire traccia alcuna negl' ippiatrici greci nè in Vegezio.

*Descrizione dell' esterno di questi frammenti.*

*Pergamena:* sottile, liscia, scabra soltanto a schiazze sopra una pagina per l' abrasione dei caratteri, e per questo talvolta ancor lacerata, del resto di un giallo sudicio.

*Formato :* presentemente un piccolo 4°: chiaro peraltro apparisce che sia stato tale anche originariamente dalle ultime linee del foglio 39, e dalle prime tergo dello stesso foglio confrontate colla pag. 100 del testo greco; dal che ne viene che il foglio può essere stato scorciato di una, o al più di due linee.

*Inchiostro :* giallo, affatto sbiadito; in parecchi luoghi non trovasene traccia; cosicchè le lettere sono riconoscibili soltanto dalla rimastavi impressione.

*Le pagine* non divise, ciascuna comprendente 20 o 21 linea, l'ultima delle quali è talvolta troncata in modo da esser talora visibili solo le più alte cime delle letrere: anco il principio e il fine di molte righe, per essere stata ritagliata la pergamena, ha perduta una o più lettere, che io ho completate insieme con quelle sbiadite, dove mi è stato possibile.

*Il numero medio delle lettere* di ciascuna linea è di 24.

*Rigatura :* assai profondamente segnata collo stile attraverso tutta la larghezza del foglio.

*Lo scritto più recente*, consistente in alcune lettere minuscole scritte al di sopra, che il Denis riferisce al secolo VII o all' VIII, cuopre il più antico.

Lo *scritto più antico* è unciale, i caratteri sono belli, rotondi, molto pieni; le lettere F, P, Q, X, Y passano sotto la rigatura, la T è un poco più alta; le abbreviature monogrammatiche che s'incontrano sono le seguenti: A ed E; A ed R; C ed I; N ed S; N e T; O ed L; O e P; O ed S; R ed A; U ed I; U ed R; U ed S. Le abbreviature propriamente dette son poche: *Q* invece di *quae*, *B* per *bus*, un segno traverso sopra l'ultima vocale invece di *m*, *n*, principalmente alla fine de' versi; *scrip*, per *scripulus*, *sext.* per sextarius, *hemin.* per hemina: le cifre delle misure una volta $\bar{po}$ per ponderibus, scarif$^{bis}$ per scarificabis; lettere sciolte sopra la parola, ex. gr. *a*$^{u}$*qa*, *c*$^{a}$*let* due volte: le cifre romane vi si vedono come i numeri de' capitoli, e frequentemente per determinare la quantità de' rimedi. Su di che giova pure osservare che nelle cifre 2, 3, 4, il primo segno delle unità è sempre maggiore degli altri, e la *u* sta invece del v. Le iniziali sono maiuscole e senza spira; le parole non separate, fuorchè nell' indicare un nuovo medicamento, e nel cominciare una nuova proposizione.

Nissun segno d' interpunzione. Il punto si trova alle abbreviature.

Nissun segno di divisione.

*Ortografia:* arcaica; *ipsut*, *capud*, *intellegimus*, *temptatur*, *ungues*, *aleum*, come più spesso nel codice Corbeiense di Vegezio per *allium*, *buturum*, *herbum* per *ervum*, *api* per *appii*, la vera *vettonica* per la comune bettonica, *deicis* per *deiicis*, *tunsa, interanea*, *defritum*: il *tus* che si trova in tanti MSS. per *thus*, *baccarum*, *bacas* e anche *vacarum*, *aristolochia* ed *aristolocia*, *cyatos* e *ciatos*, *api* ancora per *appium*, *equis ponderibus* ed *acquis* p., *sed* e *set* più spesso *c* per *ch, ancusa*, la già sopra notata *aristolocia*, *cocliarum*, *cocliare*, la *t* per *th*, il citato *cyatos, terebentina* spesso falso nelle parole greche, *scyni* e *scynu* per *schoeni* e *σγοινον*, *ysopi*, *paraliticeo thisanae* per *ptinsanae* terebentina, *absentium.* Incontrasi pure talvolta *sangui emittendus.*

Dopo avere il sig. Eighenfeld notate tutte queste particolarità relative ai frammenti d' ippiatria latina contenuti nel codice Bobbiense, li riporta nel suo articolo tali quali stanno nel MS., aggiungendovi alcune brevi noterelle. Io trascrivo quelli stessi frammenti, ponendovi a fronte ciò che nel cod. Riccardiano da me pubblicato trovasi corrispondere a quelli, e che è contenuto:

nella pag. 88, dal ver. 4. al ver. 19.

nella pag. 92, dal ver. 1. al ver. 25.

nella pag. 96, dal ver. 24 in poi, per tutta la pag. 97, fino al ver. 18 della seg. pag. 98.

nella pag. 99, dal ver. 17, fino al ver. 13 della pag. 100.

Le note apposte in piè di pagina contrassegnate dalla lettera E appartengono all' autore tedesco sig. d' Eighenfeld. L'altre segnate colla lettera C appartengono a me.

Fol. 37. linas in sole ad scabiem.
acetum acre 1) raitayuniti . . . . .
et picis liquidae modicum et ce
driae omnia simul decoque et
cum ferbet peniculum in fuste
ligato et sic udas totum corpus
sane 2) lotio humano calido prius
quam inducas medicamentū
lavas corpus pecori et sic un
gues in sole aliud asfaltū
et sulfur aequaliter conteris
adjunges olei modicum et per
ungues in sole item adipem
porcinam cum pice et cera aequa
liter solvis et sulfur cum oleo
calido teres et omnia supradic
ta commisces et cum calet perū
gues 3 ad scabiem adipes por
cinos libra cerae ⅋ sulfuris ~ Iɪ
olei ʃ picis liquidae cyatos Iɪ ~ 4)
Fol. 37. v. et ita perungues . aliud . lotei 5) ue
teris 5) facies scrip . I stercoris su
illi ʃ 5) facies olei heminam sul
furis ~ Iɪɪ picis liquidae cyatos Iɪɪ
haec emnia coquito ut liquida

(1) Invece di questo mostro negl' ippiatrici greci si legge γλ:ίοτ παι-δικου. Ruellio traduce *puerile strigmentum* , Vegezio vi sostituisce *picula* . I tratti dello scritto del nostro testo non concordano nè coll' uno nè col-l'altro. E.

Sembra però che concordino col tes. Ricc. che legge Και ταγου παι-θικου , le quali parole son ripetute anco 4 versi sopra; *et sulfur vivum, et picem liquidam, et butyrum, et quod graeci dicunt* ταγου παιθικου. Pare manifesto che il copista del codice Bobbiense trovasse scritte queste parole con lettere greche, e che le trascrivesse con lettere latine, scrivendo Rai per Kai prendendo il K per R ; quindi invece di ταγου scrivesse tayun prendando il γ gamma per y ipsilon latino. Omesse quindi le due lettere prime

Pelagonii Cap. XXVI. Medicamina ad scabiem p. 88.

Vers. 16 ad 22. . . . . . *et sic linas in sole.*
*Aliud: acetum acre ϰαι ταγου παιϑιηον, et picis liquidae modicum, et cedriam. Omnia simul decoquis; et cum fervet, peniculum in fuste ligato sic linas totum corpus. Sane prius lotio humano calidam commisces, et inde, prius quam inducas medicamentum lavas corpus pecori, et sic unges in sole.*

Vers. 23 ad 25. *Aliud: asfaltum, et sulfur aequaliter conteris, et adiunges olei modicum, et perunges. Sane in sole ungatur.*

Vers. 26 ad 29. *Aliud: adipem porcinum, cum pice, cera aequaliter resolvis, et sulfur cum oleo calido deteris, et omnia supra adiuncta commisces, et cum calet inlinas, vel perungis.*

Vers. 30 ad 33. *Aliud: adipis lib., cerae sem., sulphuris — ij, bituminis —, olei selib., picis liquidae cyat. y.* Quae conterenda sunt conterito, et permisceto omnia, et coquito, et ita perungito.

Pag. 89 Vers. 4 ad 8. *Item aliud: lotii veteris, faecis scrp., stercus suillum selib., faecis olei hem., sulfuris — iij, picis liquidae cyat. iiij, haec omnia coquito, ut liquida*

παιϑιηου scrivesse iti.... essendo svanite o cancellate le tre ultime lettere del vocabolo greco. Avendo poi riunite queste tre parole ne nascesse il mostro raitayuniti, per l'errore di un K preso per R, e di γ preso per y. C.

(2) Questo passo è dunque decisivo per l'asserzione de' grammatici antichi, alla quale non prestò intera fede il Facciolati, (Lexic. Totius Latinitatis) che *sane* si dovesse accettare in significato di valde o valide. E.

(3) *Ad scabiem* manca nel test. Riccard. ma è nel titolo del cap. XXVI p. 88, della quale dal v. 16, al v. 33 si contiene tutto ciò che occupa il fol. 37 del cod. Bobbiense. C.

(4) Il margine inferiore di questa pagina conteneva originariamente un verso o due che sono stati tagliati. E.

I due versi tagliati vengono suppliti dal testo Riccardiano dalle parole che stanno a fronte in carattere corsivo. C.

(5) Le parole *lotei* et *facies* qui corrette nelle note dal sig. Eighenfeld, sono pure emendate dal testo Riccardiano. C.

sint et calido loco perunguito
equum semel in die usque ad sa
nitatem item bituminis p̄ I
sulfuris ſ teris et commisces
in oleo in quo ante bullierit an
cusae fasciculum unum et sole
calido ungues sane (6) si sole nō
habet medicamentum uirtu
tem nec effectum aliter in sta
bulo hordeum quod nascitur qua
si spica nigra contundes et mis-
ces olei cyprini quod sufficit
tepidum sole calido perungues
item ranas in aqua coques et col
liges unctum ipsarum et com
misces . . . . . . . . . . . (7)
Fol. 38. v. ciquiatosuiuniuersa (8) cum aqua
caelesti decoque et tepefacta
dabis potio ad apostaticos
buxi folia et sambuci et cedr'
aut cicutae coque ex aqua co
latum bone potionabis (9) ordo
mietletem daemonis sui acci
piet si tamen soporaueris ut
facile suscitari et ambulare
sine uitio possit uel si calcitro
sus fuerit ipsa potione uteris
adjecta aqua frigida ad umbi
licum erit certissimum remediū
potio ad omnes dolores puluerē
lateris (10) uetustiorem resinae
terebentinae I aqua calida da
bis hoc de experimento est

(6) sine sole. E.

(7) La mancanza accennata in questa pagina dai . . . . e nella nota (4) mostra che essendo il tergo della pag. antecedente vi è tagliato un verso o due, suppliti del test. Riccard., da me riportati in carattere diverso, come in altre simili susseguenti occasioni. C.

*sint, et calido loco perungito equum semel in diem usque ad sanitatem.*

Vers. 9 ad 13. *Item aliud: bituminis p̊. ij, sulphuris vivi selib., thuris mannae selib.; teris et commisces in oleo, in quo ante bullierit anchusae fasciculus unus, et sole calido ungis; sine sole non habet medicamentum virtutem nec effectum.*

Vers. 14 ad 16. *Item aliud: tibium*(sic) *hordeum, quod nascitur quasi spica nigra, contundes, et misces olei cyprini quod sufficit, et tepidum sole calido perungis.*

Vers. 17 ad 19. *Item aliud: ranas in aqua coques, et colligis unctum ipsarum, et commisces* lenticulam, et adipem, et oleum et tepefactum perungis.

Pelagonius cap. XXVIII Potiones et omni tempore necessariae.

P. 97 V. 22 ad 24. . . . *et foeni cyatos vj. Universa cum aqua coelesti, et tepefacta dabis per triduum.*

Vers. 25 ad 31. *Potio ad apostatiros; buxi folia, et sambuci, et cedriae, aut cicutae coques ex aqua, et colata bene, potionabis: obdormiet, et lethedemonis sui accipit*(sic)*. Sic tamen soporabitur, ut facile suscitari, et ambulare sine vitio possit; vel si calcitrosus fuerit, ipsa potione uteris, adiecta aqua frigida ad umbilicum; erit remedium certissimum.*

Vers. 32 ad 34 *Potio ad dolores omnes: pulverem teris vetustiorem, resinae terebentinae —, aqua calida dabis hoc experimento.*

(8) *ciquiatosuiuniuersa* è dal testo Riccardiano corretto cyathos vj. Universa ec. C.

(9) *Dormiet et lethen demonis sui accipiet, si tamen soporaveris.* E.

Il test. Riccard. porta la stessa correzione ed anco più completa, leggendo *obdormiet* invece di *dormiet* e *soporabitur* per *soporaverit*: l'interpetrazione italiana del Sarchiani corrisponde all' interpretazione dell' autore dell' articolo tedesco. C.

(10) Il testo Bobbiense corregge il Ric. C.

(a) lia baccas lauri aleum purgatū
murram cum uino calido dabis
per nares item herba quae (11)

Fol. 38. Compositio pastilli simplicis sed
summi panacis radicem et po (l)
linem triticeam aequis pond (e)
ribus tunsa et cribrata uino su
bigito ueteri et facito pastil
(los) et potionem dato si perfrix (e)
rit aut uulnus fuerit intrins (e)
cus sanabitur
potio (12) ad eos quibus pulmones i (n)
cursu rumpuntur uel os qui (bus)
male olet spicae nardi cro (ci)
murrae costi scyni cassiae
fistulae piperis albi unciae
singulae eisque herbum m (oli)
tum pro modo miscetur quae
leuigata et cribrata melli ad
mixta dilutum per narem sin (is)
tram infunduntur priusqua (m)
potionem de absentio et nitr (o)
melle et posca os defricabis (13)
Fol. 39. v. faucibus infundito quae si parū
fuerit ista post capud aduratur
unctionibus calidis perunguatur
quod ad robur ostendimus collyrio
sane oculos inunguito
potio ad apiosos primo de temporibus
sanguis emittendas est deinde po
(ti) o haec adhibenda semen api spi
(ca) nardi petroselini macedonici
lactucae semen cum aqua mulsa
permixta om (n) ia dabis dieb. quinḡ.
capudque ejus pellicula oleo made
facta coperies certissima ac ma
nifestissima potio

(11) Qui pure manca un verso supplito dal testo Ric. C.
(12) Questi due versi sono interpolati nel testo Ric. C.

P. 98 V. 1 ad 2. *Item alia: bacca lauri, allium purgatum, myrram cum vino candido per nares dabis.*

Vers. 3 ad 4. *Alia: herba quae hereclea, et panacea dicitur, teres cum vino veteri et dabis.*

Vers. 5 ad 9. *Compositio pastilli simplicis sed summi: panacis radicem, et pollinis triticeae aequis ponderibus, tunsa et cribata vino subigito veteri, et facito pastillos, et potionem dato. Si perfrixerit, aut vulnus fuerit intrinsecus, sanabitur.*

Vers. 16 ad 18. *Quibusdam et pulmones rumpuntur in cursu coactis, aut crebrius tussientibus. Hos quidem os transvorasse putant.*

Vers. 10 ad 14. *Potio. Spicae nardi, croci, myrrae, costi, schoeni, cassiae fistulae, piperis albi —, singulas, eisque herbum molitum pro modo miscebis. Quae levigata, et cribrata melli admixta diluta per narem sinistram infundito. Prius quam potionem des, absinthio, et nitro cum melle, pesca eos défricabis.*

Pelagonius Cap. XXIX. De rabie, vel de cursu lunae, vel de insania, vel de paralitico.

Pag. 99 Vers. 17 ad 21. *Haec simul cum vino faucibus infundito; quae si parum profuerit ista potio, caput aduratur, unctionibus calidis perungatur, quas ad robur ostendimus. Collyrio sane oculos inungito.*

Pag. 100 Vers. 7 ad 13. *Potio ad apiosus: primum de temporibus sanguis detrahendus est, deinde potio haec adhibenda. Semen apii, spicae nardi, petroselini macedonici, lactucae sem., papaveri sem.; cum aqua mulsa permixta omnia dabis diebus quinque, caputque ejus pellicula oleo madefacta cooperies, certissima manifesta potio.*

(13) Qui pure la correzione proposta dal sig. Eighenfeld nella nota corrisponde alla lezione del testo Riccardiano, e in parte lo corregge leggendo *os* invece di *eos*. — Qui pure è un verso tagliato. C.

potio ad equum rabidum bacas lau
ri purgatas et oleum teris in ui
no calido et per narem deicis
CXLVIII. . . . . . . . . .
Cardicum autem intelligimus
si est in terra capud impegerit si [14]
tidium curandus si sustinuerit
sinapi et laseri in modum fabae mel
lis acetabula dua tantundem et aquae
calidae aceti cyatos IIII in uno con
tere et potiona et deambulet uiridē
que cibnm praebebis aegro pe
cori et cum sanus fuerit uenae c (er)
uicis laxandae sunt et de poste (rio)
ribus sangui (sic) emittendus ut per (pe)
tua sanitas perseueret
CXLVIIII
in paraletyco signa haec sunt labra
praua et dissoluta lingua passione
ips (a) (m)oritur unus oculus minor
fit auris una dejecta curatio hujus
talis est labra scarif(ic)abis unc
tionibus his uteris quee recipiut
in se olei ueteris selibram bitumi
nis selibram resinae eronalis se
libram ammoniaci sextarios sex
Fol. 40. v. gentiane petroselini aridi cassi
ae fistulae omnia prout dolueris
aequis ponderibus tunsa et cribra
ta uteris confectio arteri
acae murre troglites ˜ IIII
scynu ˜ III cinnami ˜ u piperis
albi ˜ u piperis nigri ˜ IIII cassi
ae ˜ III ʃ resinae colofoniae ˜ u
aristolociae ˜ IIII acori III baca
rum lauri ˜ III aliud murrae
˜ III piperis ˜ III lini semen frixū
lib I uuae passae sext I nastur

(14) Il testo Ric. supplisce ciò che manca nel cod. Bobbiense o ne corregge l' interpolazione. C.

Pag. 99
Vers. 20 ad 22. *Item potio ad equum rabidum : baccas lauri purgatas, et oleum teres in vino candido et per nares deicis.*

Vers. 31 ad 34. *Ad cardiacos. Cardiacum autem intelligimus sic : si terrae caput impegerit; si* frequenter sibi ilia mordicus appetierit, si stans sudaverit, si fas*tidium sustinuerit, curandus sic ; sinapi et laser in modum fabae,*
Pag. 100
Vers. 1 ad 6. *mellis acetabula — ij, tantundem et aquae calidae, aceti cyath iiij in unum conteres : potiona; et diu deambulet, viridemque cibum praebebis aegro pecori, et cum sanus fuerit, venae cervicis laxandae sunt, et de posterioribus sanguis mittendus est, ut pervetua sanitas perseveret.*

Vers. 14 ad 26. *Item in paralitico signa sunt. Labra prava et dissoluta, lingua ipsa passione moritur, oculus unus minor fit, auris una deiecta. Curatio huius talis est. Labra scarifica, unctionibus his uteris, quae recipiunt in se olei veteris selib., bituminis selib., eronalis resinae selib., ammoniaci sextantem, etc.*

Pag. 96
Vers. 24 ad 26. *In gentianae, petroselini aridi, cassiae fistulae: omnia, prout voles, aequis ponderibus tunsa et cribrata: uteris.*

Vers. 27. ad 31. *Confectio arteriaca: myrrae troglitis — iiij, schoeni ij, cinnami — v, piperis albi — v, piperis nigri — v, casiae — iij, s, resinae volophoniae — v, aristolochiae — iiij, acori iij, baccarum lauri — iiij.*

Vers. 32 ad 34. Item arteriaca ad tussem ; *myrrae — iij, piperis — iij, lini seminis fricti lib., uvae passae sext., na-*

ci sext I nuclei sext I decoques
et cera contundes et mel mis
cebis cum dare uolueris globu
los facies in modum nucis e (t) (per)
os per dies uIII deicis curasti
aliud murrae ˜ IiI cinnami ˜ II
croci ˜ IiI turis masculi ˜ IiI nar
di syriaci ˜ IIII resinae terebē
(tinae) ˜ IIII piperis albi ˜ IiI quae [15]
F. 40. traganti libra mellis attici libra
arida contundes et cernes et mel
le miscebis potio ad omnia
interanea uitia buturum mel
opopanacem murram equis pō
omnia leuigata cum uino per
narem infunduntur
potio aestiualis hormini semen
heminam petroselini hemin
murrae sext I sil gallici sext I
api semen heminam scyni ˜ IiI
teres et colas et cum aqua mul
sa faucibus infundes
potio equis intrinsecus laboran
tibus uel qui morbo temptantur
et hii qui siccas nares habent
facile curantur hac potione
thisanae sucum defritici cia
tos duos per triduum dabis pos
tea decoctam facies sic ysopi
˜ II palmulas n̄ XX p . . uirid (i) s [16]
puluis om (ni)
bus potionibus anteferend (us)
gentianae aristolochiae mur (rae)
uacarum lauri rasuraebori (s)
aequis ponderibus in puluere (m)
redigis de que potionabis contr (a)
omnes morbos decoques in uin (o)
junci radices et marrubium c (o)

(15) Qui pure evvi un verso tagliato. E. — La parola *quae* del cod. Bob-

*sturci sext., mellis sext., nuclei sext. Decoques et*
Pag. 97 *cetera contundes, et melli miscebis. Cum dare volue-*
Vers. 1. *ris, globulos facies in modum nucis, et in os per dies*
ad 3. *octo deicis.*

Vers. 4 *Item aliter: myrrae — iij, cinnami — s, croci —*
ad 10. *iij thuris — iiij, nardi Turiaci — iiij, resinae terebentinae — iiij, piperis albi — iiij,* uvae passae ammoniacae — iiij folium nardi — ij, *tracanthi lib. mellis attici lib. Arida contundis et cernis; et melli miscebis panacem, myrram aequis ponderibus: levigata omnia cum vino per nares infunduntur.*

Vers. 11 *Potio ad omnia interaneorum vitia: butyrum, mel,*
ad 13. *panacem, myrram aequis ponderibus; levigata omnia cum vino per narem infunduntur.*

Vers. 14 *Potio aestivalis: hormini semen hem., petroselini hem.,*
ad 17. *myrrae sext; sil gallicum hem., abrotoni hem., schoeni — iij; teris et colas et cum aqua mulsa faucibus infundis.*

Vers. 18 *Potio equis intrinsecus laborantibus, aut qui morbo*
ad 23. *tentantur, et iis, qui siccas nares habent: bene et facile curantur hac potione. Tisanae sucum, defriti cyatos ij per triduum dabis: postea decoctam isopi — iij palmulas xx,* rutae viridis fasces ij, fabae, et foeni cyathos vj. Universa cum aqua coelesti et benefacta dabis per triduum.

Pelagonius. Cap. XXVIII.

Pag. 92 *Pulvis omni potioni anteferendus: gentianam, aristo-*
Vers. 1 *lochiam, myrram, baccas lauri, rasuram eboris ae-*
ad 12 *quis ponderibus in pulverem rediges, de quo potionabis contra omnes morbos sic.*

*Decoques in vino iunci radicem, et marrubium: co-*

biense pare doversi leggere *uvae* a norma del test. Ric. il quale pel resto supplisce alle parole scritte in carattere diverso. C.

(16) Qui pure è un verso tagliato. E.— Supplisce alla mancanza il test. C.

las ipsut uinum et adjunctum
pulueris cocliarium unum pl (e)
num potionas per triduum si
febriunt pecora in aqua deco
ques junci radicem et appium
colas adjunges pulueris cocl (i)
are et mellis modicum ut sit
aqua mulsa et sic potionas pe (r)
triduum contro uenena aut
pulueris plus quam cocliare
cum uini sextario et olei hem (i)
nam deicis per dies IıI mac
Fol. 41. v. uettonicae lib. saxifragae ⁻I cas
siae fistulae ⁻I ysopi fasciculos
duos euphorb. mannae turis ⁻I 17)

. . . . . . .

. . . . . . .

piperis ⁻I costi ⁻I sertulae cam
panae opopanacis ⁻I spicae 18)

haec omnia tundes et —

(17) Il tes. Ric. supplisce a ciò che manca nel Bobbiense. C.
(18) I seguenti 13 versi sono così bene raschiati da non potersi leggere per niente. E. — E suppliti dal cod. Ric. C.

*lans ipsum vinum , et adiuncto pulvere, cocliare uno, potionas per triduum. Si febriunt pecora in aqua decoquis iunci radicem, et apium;‸colas, adiungis pulveris cocliare, et mellis modicum , ut sit aqua mulsa , et sic potionas per triduum. Contra venena autem pulveris plus quam cocliare cum vini sext , et olei hemina , deicis per triduum.*

Vers. 13 ad 25. Potio quadrigaria, idest pulvis trachanthi, ormini, petroselini, *bettonicae* , *saxifragi* , *cassiae fistulae*, iris illiricae, melliloti, radices absinthui syriaci —, *ysopi fasciculos ij*, *euphorbi mannae thuris* —, zingiberis — myrrae —, folii —, gentianae —, herbae salinae —, *piperis* —, thuris masculi —, *costi* —, *sardae campanae* —, *ypopanacis* —, *spicae* indicae —, scyrmanthos, ammoniaci —, cinnami —, abrotani —, radicis apopanacis —, semen rutae —, strobilos minutos virrides xxv, nuclei — v, glicygrizae. *Haec omnia contunsa* , et cribrata servabis , etc.

Siccome il sig. Eighenfeld fa succedere ai frammenti d' ippiatria latina alcune sue osservazioni, per non interrompere il filo seguito da lui continuerò a dare il volgarizzamento del suo articolo.

*Conghietture sull' antichità , e sulla relazione che passa fra l' ippiatria latina e la greca.*

Se si confronta il carattere della nostra ippiatria latina col facsimile dell' Orosio della Mediceo-Laurenziana, riportato dal Mabillon ( de re Diplomatica. Ed. sec. Parigi 1709 pag. 354 , tab. VI , N.° 5 ) si trova fra entrambi la più sorprendente somiglianza. In conseguenza di tal confronto i cinque fogli che contengono i frammenti sopra riportati nel nostro codice sarebbero stati scritti verso la metà del IV , o al più sul principio del V secolo.

Pure negl'Ippiatrici greci si trova un passo tratto da *Absirto* , il quale, secondo ciò che asserisce un celebre scrittore, dovrebbe

aver fatta la campagna contro i Bulgari sul Danubio sotto Costantino Pogonato. Se quest'asserzione fosse dimostrata, siccome il prefato imperatore regnò, come è noto, fra l'anno 668 e 683, e la campagna del medesimo contro i Bulgari avvenne, secondo Cederno e l'autore della *Historia Miscella*, nell'undecimo anno del regno di quell'imperatore, i nostri cinque fogli non potrebbero essere stati scritti prima dell'anno 679. Tutto quello però che si sa del tempo in cui visse Absirto si fonda sopra tre testimonianze, cioè sulle due di Suida e di Eudocia, i quali come contemporanei fra loro, sembra che abbiano attinto alla stessa sorgente, se pure non si sono ricopiati. Da ambidue si dice di Absirto *ϛρατευσάμενος ἐπὶ Κωνϛαντὶνου τοῦ βασιλεως εν Σκυθια παρα τον Ιϛτρον*. La terza testimonianza è dello stesso Absirto (Hippiat. init. *ϛρατευσάμενος εν τοις ταγμασι τοις επι του Ιϛτρου*. Da queste tre autorità riunite (messa da parte la schiettezza delle due autorità di Suida, e di Eudocia) non consegue nulla più, se non che Absirto abbia servito al tempo di un Costantino fra le legioni della Scizia sul Danubio. Per sostenere l'asserzione che Absirto abbia vissuto sotto Costantino Pogonato bisognerebbe che fosse dimostrato, che non fossero stanziate sul Danubio delle legioni sotto altro precedente Costantino; contro di che milita la narrazione di Zosimo L. II, p. 93, et seg. edi. Obsoniae 1679, che Costantino il grande abbia fatto una campagna vittoriosa sul Danubio contro i Sarmati capitanati da Rauismodo (1); ovvero si dovrebbe portare una prova diretta che quando anco vi fossero state delle legioni sul Danubio, sotto uno o più dei precedenti Costantini, pure Suida ed Eudocia hanno inteso di parlare solamente di Costantino Pogonato: questa prova peraltro non è recata in verun luogo. L'altro argomento poi, che a tempo di Costantino il grande non vi fossero *baroni*, del quale argomento si serve il sopraccitato scrittore per comprovare maggiormente il suo asserto, perde tutta la sua forza dimostrativa quando si legge *Tyrannius o Turranius Varro*, come hanno letto anco il Fabricio, biblioth. grae., e Schneider a Vegezio, che scrive *βαλλεριος* per *Valerius*, e *βαρων* per *Varro*. L'opinione dunque di *Haller* e di *Fabricio*, che Absirto sia stato contemporaneo di Costantino il grande, non è peranco confutata,

(1) In proposito di essere stato Absirto sul Danubio presso i Sarmati, alla pag. 44 dell'edizione di Pelagonio si legge: *Item aliud Absyrti, quod se apud sarmatas vidisse adseveravit.* Questo passo di Pelagonio conferma che Absirto abbia militato contro i Sarmati, piuttosto che contra i Bulgari. C.

e non sembra che almeno fino ad ora si possa addurre alcuno storico fondamento contro l'ipotesi, che la nostra ippiatria latina sia da collocarsi nel IV, o al più nel V secolo.

Mi si permetta ancora un'altra supposizione. Schneider pone un limite all' asserzione tenuta finora in conto di cosa giudicata, che Pelagonio ed Absirto abbiano scritto in greco. Egli dice ne' suoi commentari a Vegezio p. 24. *Pelagonium et Absirtum graece scripsisse, ex iis saltem capitibus, quae in Hippiatricis servata leguntur, adfirmare ausim*, nisi is qui farraginem istam *postremis romani imperii aut Costantinopolitani concinnavit, latina transtulit in graecum sermonum*, additis interdum vocabulis morborum (*et remediorum* vi aggiungo io): si rifletta adesso al Πουβὲλ κουδριγάριου che s' incontra nell' ippiatria, pag. 295, ciò che è manifestamente il *pulvis quadrigarius*, e più avanti 281, al Ξηριον βησαλου παλαιοῦ, ove si dice ne' nostri ippiatrici latini *pulverem lateris vetustiorum*, e si confrontino con esso i laterculi bessales di Vitruvio v. 10; p. 305 ἀξουγγιον e seg. *latinis ex primo exemplo* (2). Ammesso ancora per altro che ambidue questi scrittori abbiano scritto in greco, sebbene ad onta del loro nome greco (3) non sia impossibile che abbiano scritto in latino, sarebbe per questo canto inverisimile l' ammettere, che i loro scritti, a cagione della loro generale utilità, sieno stati tradotti in latino prestissimo; e che di questi e di altri autori latini sieno state fatte delle collezioni rapsodiche, di che forniscono la prova i nostri cinque fogli, e forse Vegezio; e che poi dall' uso di queste collezioni e traduzioni i greci originali sieno stati appoco appoco messi da parte, cosicchè fossero già perduti sotto Costantino Porfirogenito; e che per comodo di quell' imperatore le versioni e le raccolte latine fossero di nuovo tradotte in greco e riunite in un corpo d' Ippiatrici. Questa è una semplice ipotesi ed io lascio il giudizio ai dotti che accoppiano le cognizioni critiche filologiche, istoriche e mediche necessarie ad una tale indagine, circa la relazione dell' ippiatria greca con la latina, ed in particolare con gli scritti de' singoli autori da cui entrambe furono raccolte. Al fin qui detto non dee attribuirsi altra pretensione che quella di avere eccitata l' indagine.

(2) Ne' luoghi ne' quali Pelagonio riporta voci greche a pag. 34, 35, 88, vi aggiunge sempre *quod graeci vocant*. C.

(3) Dalla lettera del sig. Borghesi risulta che il nome di Pelagonio è prettamente latino, e ne adduce le ragioni. C.

Da quanto ho fin qui riportato mi pare che si possa con qualche ragione dedurre :

I. Dalla lettera del sig. Borghesi che il nome di *Pelagonius* sia latino e non greco tanto per la desinenza latina , quanto per il nome gentilizio *Saloninus*.

II. Che abbia scritto in latino e non in greco avendo fatto uso della formula *claritas tua* , *claritate tua florere* , tutta affatto latina e tutta propria de' tempi di Diocleziano e di Costantino ; formula usata scrivendo ad Arzigio , cui conveniva quel titolo senatorio per essere stato preside d' una provincia.

III. Dalla scoperta fatta dal sig. Eighenfeld delle membrane palimseste del codice Bobbiense , che esistono dei frammenti, i quali posti a confronto del testo Riccardiano corrispondono parola per parola da non potersi dubitare che questi due testi non sieno una cosa stessa.

IV. Che i frammenti del codice Bobbiense essendo di scrittura della metà del IV , o al più del principio del V secolo , l' età di Pelagonio viene confermata , secondo le investigazioni del sig. Borghesi , alla metà del secolo IV.

V. Che anco lo Schneider ne'suoi commentari a Vegezio opina che Pelagonio abbia scritto in latino , e piuttosto crede che la sua opera possa essere stata tradotta in greco successivamente ; dal che non dissente il sig. Eighenfield.

VI. Che quando anco Pelagonio avesse scritto in greco ne sarebbe stata fatta la versione latina prestissimo, essendo il carattere del codice Bobbiense del secolo IV, o del principio del V.

VII. Infine che o voglia considerarsi il testo della Riccardiana originariamente scritto in latino , o una versione dal greco non potrà negarsi a questa scrittura un posto fra le opere degli scrittori latini posteriori di poco a Columella, ed anteriori a Vegezio.

Nell'aspettativa di vedere l'articolo che nel giornale tedesco pubblicherà il sig. Eighenfeld , nel quale spero trovare qualche nuovo argomento a favore del mio Pela-

gonio, e nella fiducia che altri (cui sta a cuore il possesso di un codice quale è il Riccardiano, che diviene sempre più pregiabile, se per avventura non è unico) mi possa essere d'aiuto a sostenerne l'onore, farò fine, sottoponendo al vostro giudizio la causa di questo nuovo scrittore.

. . . . *si quid novisti rectius istis*
*Candidus imperti.*

Il vostro
G. Cioni.

15 Agosto 1828.

---

*Viaggio da Costantinopoli in Inghilterra. Del Rev. R. Walsch.* Londra 1828.

La presente lotta stà maturando forse nuovi destini alla civiltà dell'Europa. Il popolo che dal settentrione discende sui campi dell'antica Mesia e della Tracia, oggidì Romelia e Bulgarìa, trae a sè l'attenzione del mondo intero, incerto ancora a qual fine possa riuscire l'impresa. L'annunziato viaggio, scritto dal cappellano dell'ambasciatore britannico a Costantinopoli Lord Strangford, può diffondere nuova luce su questo importante argomento.

Il dot. Walsh ci dipinge il gran Sultano Mahmoud, com'uomo fermo e risoluto, e, se Dio gli perdoni, che pizzica un poco di Pietro il grande. Così pronto a intraprendere, così forte a persistere. Pietro si liberò de' suoi streliz; Mahmoud de'giannizzeri. Con la sua famiglia, vale a dire con le figliuole, egli non è punto crudele, anzi tenero; nella vita privata cortese ed affabile: barbaro co'suoi sudditi, sempre moderato co' Franchi.

Vediamo delle provincie poste al settentrione di Costantinopoli; trasportiamci sul teatro della guerra. Da Burghaz fin presso al Balkan, confine settentrionale della Romelia, è pianura, nuda d'alberi e d'abitanti. Il Bal-

kan distà da Costantinopoli cento quaranta miglia. Il passo è una gola, il cui fondo è un picciol fiume: passo pericolosissimo, ma pittoresco. La montagna sorge dai lati a perpendicolo, altissima, tutta folta di bosco; sicchè sola nel mezzo lascia visibile una striscia di cielo. I ponti gettati sul precipizio, son fragili: e sotto i passi del nostro viaggiatore, uno se ne fracassò con pericolo.

Passato la montagna, siamo in Bulgaria: la quale al dì d'oggi s'estende dalla foce del Danubio sino alla congiunzione di questo fiume col Timosh, sopra Viddin. La Bulgaria ha per confine, a settentrione il Danubio; a mezzogiorno la catena del Balkan che viene parallela al fiume, lunga trecencinquanta miglia, larga quaranta o cinquanta. Ma i Bulgari varcarono codesti limiti; e a poco a poco stendendosi per la montagna, occupan ora a mezzogiorno un buon tratto della Romelia, per sè spopolata. La turca e la greca ferocia s'accordano a struggere gl'infelici Romelioti; che, a poco a poco scemando, cedono il terreno a' lor vicini, rustici laboriosi e tranquilli. Onde, s'altro non segue, l'incolto e disabitato paese ch'è al mezzodì del Balkan tra il mare e i monti, diverrà Bulgaria.

Questi popoli, perduta già l'indole guerresca degli avi loro, menano vita pastorale in villaggi de' quali, sebbene nessuno possa dirsi propriamente città, pure alcuni hanno manifatture e commercio. Selimnia, città sulla costa meridionale del Balkan, ha quasi ventimila abitanti, il più Bulgari; fabbrica grossi panni e canne di schioppo in tutta la Turchia ricercate; e, ciò che più monta, quell'essenza di rose, che quasi tutta trasportasi in Inghilterra. A questa coltura è serbata parte delle terre vicine: sicchè l'abbondanza de' roseti accresce bellezza al paese amenissimo.

I Bulgari son tra tutti i paesani, i più semplici, i più cortesi; e la loro bontà fa contrasto evidente con la brutale rozzezza de' turchi; misti a loro, ma da lor ben diversi. Noi rincontravamo per via compagnie ora di Turchi or di Bul-

gari, occupati a' lavori medesimi, ma separati sempre. I turchi si distinguono al turbante, al cinto, alle pistole, alla sciabola, e specialmente al cipiglio, al far brusco, a certo disprezzo insolente che disgusta ed offende. Mai da loro un segno di cortesia; mai che tirassero dall' un lato i lor bovi o le loro carrette per lasciarci passare: ch' anzi allora parevano contenti quando, per l'angustia della via, ci potevano o cacciare nel fango o avviluppare tra gli alberi, tra le macchie. Alle lor case non c' era da aver nulla; e avvicinarsi per dimandare del latte, dell' acqua, gli era un porsi al pericolo d' un' archibugiata o d' un colpo di sciabola.

I Bulgari portano un berretto di pelle nera; un camiciotto di lana scura, lavoro delle lor donne; calzoni di tela bianca, sandali di cuoio non concio, allacciati con corregge sopra il collo del piede: non pistola, non sciabola, non altr' arme. Ma ciò che più li distingue è quell' aria ingenua, quel far cordiale, quel saluto amichevole. Tiravano sempre da un canto i loro bufali, i loro carri; e se ci vedeano impacciati, o costretti a farci via fuor del sentiero, parevan solleciti di mostrarci che non era lor colpa. Bastava por piede nelle loro case per essere accolti da tutta la famiglia con piacere, con festa: la ricompensa poi dell' ospitalità era ben piccola; e se noi non l'avessimo data spontanei, essi non l' avrebbero, cred' io, nemmeno richiesta.

Nel 1810, il grosso dell' esercito russo venne fino a Schumla, ch' è il centro della provincia: i cosacchi passarono il Balkan, e s' avanzarono fino a' sobborghi di Burghaz, ottantaquattro miglia distante da Costantinopoli. Quanto alla invasione presente, ecco ciò che il nostro viaggiatore ne pensa. — Le difficoltà incontrate nella guerra del dieci, ci sieno d'esempio. Approfittando della momentanea debolezza del nemico, i russi toccarono le rive del Danubio; colà si fermarono: e dopo una sanguinosa lotta di ben sei anni, noi li ritroviamo ancora sulla medesima riva. Sempre ch' e' tentarono d' avanzare furon sempre res-

pinti: e una città non bene munita, e di nessun conto agli occhi d' un esercito europeo, fu l' argine insuperabile del loro valore.

Ma superato quest' argine, un altro ne resta, e ben più forte, dalla natura innalzato; la gran catena del Balkan: cui traversano cinque vie: una va da Sofia a Tertar-Bazargic; due da Ternova per Keysanlik e Selimnia; due da Schumla per Carnabat e Haidhos: le tre prime conducono ad Andrinopoli; diritto a Costantinopoli le altre due. Quelle che passan per Ternova son le più ardue, perchè s' internano nel più alto e nel più ripido della montagna: quella d'Haidhos è la più battuta, chè quivi la salita pel borro è più agevole. Ma niuna via è inaccessibile agli Spahi-turchi, cavalleria quasi feudale, che gode dal Sultano certe possessioni ereditarie, con l'obbligo d' armarsi al bisogno. Parecchie di queste truppe si chiamano *delhi*, cioè pazze, per la cieca audacia de'loro impeti, e per le disperate imprese che tentano. Con simile cavalleria il più destro e animoso esercito dee in quelle gole non senza grande pericolo cimentarsi.

Altro ostacolo è nelle stagioni. Sola la primavera il clima è propizio, le acque pure, le pasture abbondanti, l'aria salubre: con la state, i fiumi seccano, secca ogni verde; la terra diventa uno spazzo arido, infocato: nel giorno, il riflesso del sole insoffribile; la notte, pericolose le umide e fredde rugiade che stillano in copia. Quanti eserciti, o ai tempi antichi o ne'nostri, tentarono quel cammino di state, ne pagarono il fio. L' inverno gli è peggio ancora: la terra paludosa non sostiene il peso dell' artiglieria, de' bagagli; le gole de'monti o ingombre di neve, o inondate da' torrenti; ponti di legno tremolanti e guasti; passi strettissimi da poterli difendere un pugno di gente contro un esercito intero; ripari dietro a'quali i turchi combattono con tanto ardore; villaggi sparsi quà e là, che non offrono nè schermo nè vitto. I russi lo sanno: che nell' ultima guerra dominavano già tutto il paese tra il Balkan e il Danubio, tranne Varna, Nissa, e Schumla; lo dominavano con cento mila uomini armati nella

pianura, appiè della montagna, a' passi: e pur non osarono porvi il piede, se non qualche torma di Cosacchi; e ben tosto rincularono anch'essi.

Pare che i turchi non temano da questa parte un assalto: e tanto si fidano del riparo della montagna, che tra Schumla e Costantinopoli non inalzarono pure una fortezza a difesa. Ben temono d' un' invasione dal mare; e perciò i Dardanelli ed il Bosforo, tutto insomma dal mar di Marmara al Nero, sembra una fortezza continua. Nel 1821, che si temeva una guerra con la Russia, i castelli tutti furono ristaurati, innalzate nuove batterie ad ogni lingua di terra. Eppure bastava assaltare codeste batterie dalla parte della terra, dalle alture che dominano le coste del Bosforo, come appunto pensavano i russi, per farle abbandonare in un subito.

Egli è tristo a vedere come sieno per varie cagioni spopolate le provincie ottomane. I villaggi per lo più quasi deserti: Costantinopoli stessa scemata della metà. Così nel clima e sul suolo dove la vita è più bella, ministra legittima della tirannide, regna la morte.

I Moldavi e i Valacchi, posti tra il Pruth e il Danubio, paese ora occupato da'Russi, non son punto guerrieri: fiacchi di corpo e di spirito; e solo per fiacchezza aborrenti da' grandi delitti. L'insensibilità loro, unita alla Turca rapacità, la profonda ignoranza dei più lascia sterili quelle terre ubertose. Gli abitanti sommano a 1,500,000. I villici non son più, come un tempo, servi della gleba: possono andare dove lor piace: non pagano che un tanto per testa.

Il linguaggio di queste e delle vicine contrade è un latino corrotto: in Transilvania più puro; tanto che nella forma è la lingua stessa de' classici. Trovandosi il dot. Walsh a Hermanstatt, che n'è la capitale, la mattina innanzi giorno si sente destare da un uomo che aveva in mano una lanterna e un bicchiere, e dirsi: *Visne schnaps, domine.* — *Quid est schnaps?* — *Schnaps, domine, est res maxime necessaria omnibus hominibus omni mane.* — Gli era il lustra-stivali.

Altra singolarità raccontata dal dott. Walsh è la po-

polarità dei romanzi di Walter Scott in que' paesi lontani. Lo leggono con gran piacere i boiardi Valacchi. Un libraio in Transilvania gli mostrò nella sua bottega un ritratto, dicendogli in francese: *Le sieur Waltere Skote, l'homme le plus célèbre en toute l'Europe.*

Ecco ciò che l'A. osserva de' greci: "Qualunque sia per essere il destino de' turchi, o che questa straordinaria nazione, dopo penetrato nel cuore della cristianità, dopo tentato invano di sostituire all' Evangelo il Corano nell' occidente, come già fece nell'oriente, dopo fornita una prova della immutabilità d' una religione di pace, debba ritornare al nido ove nacque; ossia che restando in Europa, ella ne adotti alfine la civiltà, e divenga parte viva della gran famiglia europea; qualunque, io diceva, sia per essere il lor destino, rimarrà sempre un fatto del quale è lecito congratularsi con gioia purissima; la salute e la libertà della Grecia.

La culta Europa soleva disprezzar questo popolo come degradato, degenere: ma un' esperienza di bene ott' anni, prova, cred' io, che il carattere loro, come il linguaggio, sebbene alterato in parte, pur serba la forza e la grazia d' un tempo. Quell' attività, quel fervore, quell' amor delle lettere, quell' ardire, quella intrepidezza che distinsero gli avi loro, mista a un non so che di leggero, di sospettoso, di crudele, di perfido, distingue ancora la Grecia rinata. Lo stesso amore inestinguibile di libertà fu che vinse e la tirannide Persiana e la Turca. Quanto alle virtù domestiche, sarebbe ingiustizia il negar loro lode di cordiale bontà verso lo straniero, di forte affetto ai doveri di famiglia; affetto forse in essi più vivo che ne' loro antenati.

Se poi si pensa tutto ciò che noi dobbiamo alla Grecia, si vedrà che il nostr' obbligo è ben più che d'una sterile stima. Essi maestri a noi nelle lettere, nelle scienze, nelle arti; essi primi propagatori di quelle verità religiose, alle quali l'Europa dovrà la sua libertà e la sua pace. Per la lor lingua il Vangelo fu diffuso nel mondo; nelle loro città la parola di pace fu accolta; e sì salde vi

lasciò le radici, che nè lusinghe nè minacce d'una tirannide di quattro secoli potè stornar questo popolo incomparabile dall'antico suo culto. Liberare un tal popolo, concorrere all'onore della sua rigenerazione, era impresa ben degna delle grandi potenze d'Europa, che quanto più ci porranno d'amore, tanto più ne trarranno e di vantaggio e di gloria.

Venend'ora più di proposito al viaggio del dott. Walsh, ai 28 d'ottobre egli si partì di Costantinopoli per la via che, dumila trecent'anni fa, prese Dario marciando contro gli Sciti, e che i Russi già tennero e tengono or nuovamente, marciando contro la capitale dell'impero ottomano. Tristo viaggiare, dice l'A. n., in un paese che non offre nè strade, nè vetture, nè alberghi, nè vivanda pei passeggeri, nè letti. Strade si chiamano le orme de' cavalli e de' carri: le vetture son quattro tavole soprapposte a grossolane ruote, tirate da bufali aggiogati con corde: non servono insomma che al trasporto di robe. Gli alberghi son certe lunghe scuderie, dove non trovi che paglia: i letti son paglia, o un pezzo di tavola nel granaio ch'è sopra: il desinare e la cena è quello che ciascuno può provvedersi per via, e portar seco. V'è qualche eccezione, ma rara: e tali son tutte le provincie dell'impero ottomano a me note, come in Asia così nell'Europa.

Costantinopoli, come ognun sa, è fabbricata sul promontorio triangolare che sporge nel mare di Marmara; ha due lati bagnati dal mare; il terzo è la base, a dir così, del triangolo. Le mura ne sono in più luoghi sì guaste, che, senza grandi ristaurazioni, non possono servire a difesa. Girano dodici miglia; tre dal porto, quattro dal lato del mare di Marmara, e cinque dalla terra Il muro da terra con le fortificazioni si stende dal porto al mare, sino al famoso castello delle sette Torri. Ed è qui il *Top-Capusi*, porta de' cannoni, ch'è quella per la quale entrò Maometto II. Dicesi de' cannoni, dalle grosse palle di granito, che i turchi adoprano pe' loro sterminati cannoni: palle quivi collocate in memoria della conquista. Poco lontano, e rimpetto alla porta sorge un monticello artifi-

ciale, chiamato *Maltepé*, donde bella è la vista della città, del mare, e de'dintorni in distanza grandissima. Quivi Maometto II spiegò lo stendardo del Profeta, e da quella banda diresse l'assalto. Le brecce ben grandi che restano ancora nel muro lì presso, attestano la vigorosa e disperata resistenza de'greci. Il corpo di Costantino XIV fu ritrovato in una di queste brecce, dov'egli s'era piantato quasi per argine al torrente de' barbari. Quivi sorge ora un grand'albero, come per indicare il luogo ove cadde l'ultimo de' Paleologhi.

S'avanzano da questa banda anche i russi; e forse la porta che vide entrare la Luna falcata, darà nuovamente l'ingresso alla croce. I turchi già sel presentono: onde i cipressi del gran cimitero, posto perciò sulla riva asiatica, stendono le fosche lor ombre fin presso a Scutari. Gli è forse il più vasto cimitero del mondo: lungo tre miglia. Persuasi i turchi di dovere un giorno ritornare nell' Asia onde uscirono, vogliono le lor ceneri deposte in luogo dove l'infedele non venga a turbarle. Adunque i più di coloro che muoiono a Costantinopoli sono dai loro amici trasportati al di là del Bosforo; e la scala per la quale i cadaveri scendono nella barca, dicesi *la scala della morte*. Antiche profezie diffuse nel popolo, e altri simili pregiudizii confermano questa idea, e molto possono sulla fantasia debole e superstiziosa de' turchi. S'aggiunge una certa corrispondenza di nomi, singolare. Costantinopoli in vari tempi fu difesa invano e fu vinta da uomini che portavano appunto il medesimo nome. Sotto un Baldovino i latini la fecero sua; sotto un Baldovino la persero. Un Costantino la rifabbricò e la costituì capitale dell' impero greco: quando l'insurrezione greca nacque, un Costantino era l'erede della corona di Russia. Un Maometto la vinse, sotto il patriarcato di un Gregorio: un Gregorio era patriarca nel cominciamento dell' insurrezione; e il Sultano presente è un Maometto. Che Costantino abbia rinunziato al trono, che Gregorio sia stato impiccato, ciò non importa: resta sempre la fatale corrispondenza de' nomi: Maometto, Gregorio, Costantino.

La distruzione dei giannizzeri poi, rende affatto diversa la guerra presente tra'Turchi e Cristiani, dalle passate. Computati gli uccisi nelle vie, nelle caserme, all'atmeidan, nelle case ove furon colti e secretamente strozzati, i giannizzeri che in quella strage perirono, sommano a ventimila. Per più giorni i cadaveri mutilati furon veduti gettare nel Bosforo; quindi, per la putrefazione, venuti a fior d'acqua, galleggiarono nel mare di Marmara; ricaddero involti nell'alighe e nel fango, e ammontati per modo da impedire od almeno impacciare a' battelli il passaggio. Così quel che Giovenale finge della barca di Serse, si avverò quasi nel medesimo sito: *cruentis — Fluctibus, et tardâ per densa cadavera prorâ.*

Dopo distrutti i giannizzeri, regna in Costantinopoli una calma simile al silenzio de'sepolcri. Se la nuova della vittoria di Navarrino avesse trovati gli animi quali erano al primo tempo della insurrezione, che mai sarebbe stato de' Franchi?

Vedremo se la nuova disciplina militare potrà nuocere o giovare all'antica energia di que' Barbari. Certo se ci fosse stato tempo a organizzare la riforma, ella avrebbe infuso vigore in un corpo già languido; ma tolti di mezzo i vecchi soldati, i nuovi inesperti, alienati dal loro Principe, l'impero e lo spirito pubblico da tante scosse indebolito, e questo nel momento d'una guerra terribile e quale i Turchi non ebbero mai a sostenere neppur ne' più floridi tempi della loro grandezza, sono ragioni ben forti a reprimere in essi quella vivezza d'azione di cui l'anima è la speranza.

Il Sultano intraprenditore di questa grande innovazione, cui nessuno de' suoi predecessori avrebbe impunemente tentata, è nel vigore dell'età; e succedette nel 1808 a Mustafà suo fratello. Di quindici maschi e quindici femmine, da suo padre lasciati, rimane egli solo. Se un altro ve n'era, i giannizzeri da lungo tempo avrebbero sollevato lui dalla noia di regnare e di vivere. Egli aveva due figli, l'un di dieci anni, speranza de' giannizzeri; che

morì. Altri dice per opera del padre; altri dice, ed è più credibile, dal vaiuolo. Maometto volle colla vaccinazione degli altri suoi figli dare un esempio straordinario a'suoi sudditi; e mostrarsi, in una cosa almeno, disposto a adottare, anche fuori della milizia, le riforme europee.

Il Sultano conosce, dicesi, la letteratura orientale: intende l'arabo, lo scrive; e i suoi *haticherifs*, da lui sempre dettati, e talvolta scritti, si vogliono commendevoli per lo stile.

Crudelmente severo non solo co' raya, ma co' Turchi stessi, senza nessun rispetto alla vita dell' uomo e ai doveri dell' umanità, egli ha però sempre protetti i sudditi delle altre potenze. Invece di chiudere, come i suoi predecessori solevano, gli ambasciatori nelle Sette-Torri, quando tra loro e il ministero nasca discordia, egli agevola ad essi la partenza, e assicura tranquilla dimora a quelli di loro nazione che volessero rimanere. La rabbia da'Turchi concepita allo scoppio della insurrezione Greca, si stendeva ai Cristiani tutti; e pure, in tanto che i Greci perivan tutti sotto il fucile di chi primo potea coglierli, i Franchi rimaser sempre sicuri: e noi, dice l'autore, non ostante un qualche accidente seguito nel tumulto, andavamo tuttavia a piede, e per la città e ne'dintorni, o per affari o per diporto; senza temere de' Turchi, armati tutti di sciabola e di pistole cariche, e pronti a farne uso alla minima provocazione. E in questi ultimi tempi, che lo spirito pubblico poteva parer contro a' Franchi più giustamente irritato, il Sultano offerse tale esempio di moderazione e di buona fede, che onorerebbe le più incivilite nazioni d' Europa.

La solitudine, dice l' A., che regna ne' dintorni di Costantinopoli, fa sull'animo un'impressione profonda. Noi eravamo distanti poche centinaia di passi da una immensa capitale di settecento mila abitanti; e, come se fossimo presso alle ruine di Palmira, tutto era intorno desolazione e silenzio. Non case di campagna, quali biancheggiano sotto a' sobborghi d' una grande città; non folla di gente che vengono e vanno: un paio di bufali, un cavaliere solitario

appena visibile sull' ultimo orizzonte della vasta pianura; altri segni non v'avea di movimento e di vita. Quest'è, parmi, che indica meglio d'ogni altra cosa, l'inerzia del carattere turco. Perchè le rive del Bosforo sono popolatissime; e da Costantinopoli fin presso al mar Nero, gli è quasi un villaggio continuo. Il mare brulica tutto di battelli che vengono e vanno, modo di viaggiare accomodatissimo alla orientale mollezza. Sdraiato sur un cuscino, con la sua pipa in bocca, il Turco se ne va senz'accorgersi: dove, se abitasse più dentro terra, non potrebbe andare che a cavallo o in vettura. Ma non v'essendo nè vetture nè strade tollerabili, egli è anche perciò, che il di fuori della città dalla parte di terra è un deserto.

Dopo quattr'ore di cammino, passammo per S. Stefano, villaggio sul mare; soggiorno de' Franchi, e specialmente degl'Inglesi in autunno. Il promontorio su cui sporge il villaggio, è il rifugio delle quaglie, che quivi si radunano per migrare a clima più caldo. È stata sempre osservata l'immensa quantità di codesto volatile nell' oriente, da cui prende il nome l'isola Ortigia nell'Egéo. A Costantinopoli le son, sul primo, un cibo squisito; poi tanto comune che viene a noia. Cominciano ad apparire a un promontorio vicino a Derkon, nel mar nero; quindi al Capo S. Stefano, sul mare medesimo: pare adunque che vengano di Russia e vadano in Affrica. Quando scendono, il terreno n'è tutto coperto; se le insegui, ti saltano innanzi di cespuglio in cespuglio: il giorno seguente, le non vi son più. Questo segue ogni anno, sempre nel luogo medesimo: eppure nessun sa dire donde codeste quaglie vengono e dove vanno. Ho ricercato diligentemente; e non ho mai trovato chi le vedesse volare o sulla terra o sul mare. Si dice ch'elle viaggian di notte; ma s'egli è pur vero che passano il mar nero, dovrebbero volare anche il giorno; perchè prima di Derkon, non hanno dove posare.

In questa pianura non è strada: sono sentieri erbosi; ognun prende di dove gli pare. Pure di state v'è un sentiero battuto dai più, che d'inverno sparisce per le piog-

ge; onde ognuno che passa ne fa uno da sè: cosicchè in certi luoghi la strada è novecento in mille piedi larga. Il viaggiatore però si regola a certi segni: e sono primieramente due poggetti che sorgono di distanza in distanza, non più grandi d'un mucchio di fieno, per mezzo i quali s' intende che la strada passi; chiamati *poggiuoli del sacro stendardo*; perchè nelle spedizioni de'Turchi contro l'Europa, ogni sera nel luogo dove l' esercito s' attendasse, s' innalzavano due di questi tumuli, sull'un de' quali s' inalberava lo stendardo del Profeta, ed era nel bel mezzo del campo. Ma questi segnali son troppo distanti, e non bastano. In gennaio e in febbraio, un vento di Scizia freddissimo versa la neve a masse su questa pianura; sì che ogni orma sparisce, e i viaggiatori si smarriscono, e muoiono. Dieci anni fa, un selictar che recava delle importanti notizie da Schumla, si smarrì per la neve, ed errò più giorni, a risico di perire con tutto il seguito; ond'egli poi eresse a sue spese, di distanza in distanza, dei pali su tutta la linea della via; che ora son quasi tutti fracassati o caduti: nè v' è da sperare che i Turchi pensino a ripararli. Eran questi i soli termini milliarii che s' incontrassero in tutto l' impero Turco.

Arrivammo a Kinliki, città florida vent' anni fa, ora villaggio di due o tre casuccie. Nella rivoluzione del 1807, quivi, per isventura degli abitanti, s' azzuffarono i duo partiti. Si vedono ancora le trincee, fra le ruine; e gli avanzi delle case, sparsi sopra un grande spazio, indicano una città già fiorente. E ridotta a tre case in vent' anni! Prova notabile della decadenza gravissima di quest' impero.

A Burghaz il cielo annuvolato e piovoso, ci tolse la vista della strada diritta; nè vi ci riconducemmo che dopo lungo deviare in mezzo a casipole e ad orti. Rimessici nella buona via, ci trovammo là dove i Cosacchi nel 1810, passando il Baltico, arrivarono saccheggiando, vale a dire, a' sobborghi di Burghaz. Percorso ancora un gran tratto di pianura ignuda, giungemmo in un bosco. Eran quelli i prim' alberi che noi vedessimo da Costantinopoli in poi, vale a dire nello spazio di cento miglia. E questo

bosco ci consolò l'occhio e l'animo, per ben tre miglia, fin presso a Kirklési.

I Turchi di Kirklèsi disprezzano e abborrono chiunque conosce altra lingua che la Turca: e quando se n'accorgano, giungon perfino agl'insulti ed a peggio. Quest'odio tanto accanito d'ogni civiltà è un singolar carattere ed unico della superbia Turca. Insuperbire dell'ignoranza, e disprezzare chi n'ha meno, sarebbe cosa incredibile, se non fosse comune in Turchia. Di tutti i giannizzeri addetti alle famiglie de' varii ambasciatori esteri, un solo, dice l'autore, ch'io sappia, degnava parlare una lingua franca, e anche questi era un rinnegato svizzero, e nol faceva senza pericolo. Negli ordini superiori della società, gli è il medesimo. Le cose politiche furon sempre da' Turchi trattate per mezzo d'interprete; il qual' interprete, sino al momento della insurrezione, era un greco. Si cercò allora un turco da sostituirglisi e invano; convenne prendere per dragomanno un ebreo. S' istituì finalmente un collegio, dove alcuni giovani turchi imparassero le lingue de' Franchi: ma a tanto non li potè condurre altro che l'estrema necessità, e la fermezza straordinaria del presente Sultano.

Nel 1805, l'impero sotto il buono ma debole Selim, era affievolito; le province lontane in sommossa, le più vicine inquiete, i principi d'Europa disposti alla guerra. Col trattato del 1792, la Turchia aveva concesso che la Russia intervenisse nelle cose della Moldavia e della Valachia; e che gli ospodari dell'una e dell'altra dovessero durare sett'anni, nè potessero esser deposti senza l'assenso della Russia: ma non tenne i patti. Gli ospodari furono deposti prima: la Russia si lamentò; e il Turco chiuse il Bosforo a' vascelli di lei. Il gen. Michelson passò con 60,000 uomini il Dniester, prese senza resistenza Benda e Chatzim; entrò in Yassi, capitale della Moldavia; corse sopra Bucharest, capitale della Valachia; sconfisse Mustafà Baraiktar, il prode Ajan di Rutchuck; aiutato da una sommossa de' Valacchi contro i Turchi, entrò in Bucharest; prese possesso della Bessarabia, della Moldavia,

della Valachia, non lasciando a' Turchi, al settentrione del Danubio, altro rifugio che Giurgewo: e già si accingeva a varcare la riva meridionale del fiume. Un esercito d' Asiatici si raduna in fretta a Andrinopoli, marcia coi giannizzeri verso il Danubio: ma, scontenti di chi voleva fra loro introdurre la disciplina europea, si sollevano, uccidono parecchi capi, e giungono al fiume tanto in disordine che non osano tentare un assalto. Così stettero i Russi fino al 1810, in possesso della loro conquista. L'esercito Turco crebbe allora a 200,000; i Russi passarono il Danubio in tre punti, assaltarono Rutchuck, e perdettero semila uomini; assaltarono Schumla, e furono sgominati. Allora i Turchi publicarono quel memorabile bullettino: " abbiam prese tante teste d' infedeli da farne un ponte pel quale i credenti potranno passare nel mondo di là ,,.

La resistenza valorosa de'Turchi, rese vani i disegni della Russia. Al settembre, Kamensky attaccò d'improvviso i Turchi a Baynè, e dopo lunga lotta, li sconfisse, lasciandone dodicimila fra morti e feriti. Rutchuck si rese con tutta la flottiglia turca, e Giurgewo dall' altra riva. I Turchi, per divertire la forza nemica, spediscono una squadra nel mar nero, e minacciano la Crimea; i Russi, nondimeno incalzando nella Bulgaria, forzano il gran-visir a ripassare il Balkan, e ritirarsi in Andrinopoli, lasciando al di là de' monti, Varna, fortezza quasi invincibile sul mar Nero, e Schumla appiede del Balkan. Intanto Selim, e poi Mustafà, strangolati, diedero luogo a Mahmud. Questi innalza lo stendardo del Profeta a Dan-Pacha, gran pianura due miglia distante da Costantinopoli; chiama con un hattischerif tutti i buoni mussulmani sotto le sue insegne; raccoglie un forte esercito, gli dà per capo un nuovo gran-visir, Ahmed-Aga, uomo fermo, e già noto per la difesa di Braila. Il visir varca i monti, respinge i Russi al di là del Danubio, si slancia terribile sopra Rutchuck, occupata da Kutusow; che vedendosi alle strette, trasporta gli abitanti all' altra riva, appicca il fuoco a' quattro lati della città, e si ritira. I Turchi entrano a precipizio, spengono l'incendio;

e guerniscono la fortezza. Il visir, inanimito, risolve di respingere i Russi anche al di là del fiume, tenta il passaggio in tre punti, passa a Widdin, ha già 30,000 uomini in Valachia: dalla parte di Rutchuch, prende la grand'isola di Slobudsè, e per quella via fa passare il più dell'armata. Kutusow fa rivarcare a Markoff il Danubio, fa attaccare con ottomila uomini il campo del visir, l'occupa, e costringe i Turchi fuggitivi a ritirarsi in Rutchuch. A quella nuova il Visir passa il fiume sopra un battello, e favorito dal vento e da una pioggia veemente, sbarca sicuro. Ma i Russi cacciano innanzi la loro flottiglia, tolgono ogni comunicazione tra le due parti dell'esercito Turco, prendono l'isola, costringono dopo lunga fame e dopo la perdita di diecimila uomini il nemico trincierato ad arrendersi. I Turchi, già entrati in Valachia e a Widdin, ripassano il fiume. Il gran-visir raccoglie in Rutchuch l'esercito e i nuovi rinforzi ricevuti in gran copia: e già si preparava una nuova lotta di sangue, quando la debolezza de'Turchi, il pericolo dei Russi allora allora minacciati dall'invasione Francese, disposero ambe le parti all'accordo. La pace di Bucharest, conchiusa nel maggio del 1812, stese il confine russo dal Dniester al Pruth, cioè gli donò la Bessarabia e gran parte della Moldavia. Ora una nuova lotta incomincia.

A pensare la vastità dell'impero, la fertilità delle terre, l'abondanza di tutte le cose necessarie al vitto, le forti città d'Andrinopoli, Schumla, Rutchuch, e i tanti villaggi sparsi sopra le trecento miglia di territorio, che corrono dalla capitale al confine dell'impero; a pensare la forza del potere assoluto che può tutti questi mezzi condurre potentemente ad un fine; a pensare per ultimo che queste trecento miglia dal n. A. percorse non son che il meno d'un impero il qual si stende sì vasto nelle tre parti del mondo, la Turchia si direbbe simile ad un leone addormentato, a cui basta per ischiacciare ogni nemico, destarsi. Ma pensando poi lo squallore di questo ameno paese, le campagne incolte, le città spopolate, in ruina; e la miseria d'ogni intorno e il silenzio; pensando che gli altri popoli

avanzano tutto giorno nelle arti della civiltà, e solo il Turco rimane a un dipresso quale i barbari suoi antenati dell'Asia, se non ch'egli ha smarrita anche quella inflessibile energia che i suoi antenati spingeva a una vittoria di distruzione; si vien quasi a conchiudere che il leone, non addormentato, ma è già moribondo; e che gli ultimi convulsivi suoi moti non saranno che gl'indizii dell'accelerata sua fine (*).

X.

(*) L'Opera del D. Walsh è stata pubblicata sono già alcuni mesi.

---

*L' Atlas historique des littératures etc. par A. Jarry De Mancy.* — L' Atlante cronologico della letteratura italiana di G*** T*** — *L' Iconographie instructive d'après les desseins de Devéria avec des textes par De Mancy et Boyer.*

(Continuazione)

Il metodo impiegato dal De Mancy nel suo atlante istorico si modifica necessariamente e diviene più industrioso ove la materia è più abbondante e più complicata, ove più importa di ben dividere generi e specie, ov' è d' uopo aggruppare un gran numero di fatti e di nomi, ec. ec. Ciò apparisce, senza bisogno d' altre prove, dai tre quadri, che succedono immediatamente al mappamondo delle lingue, il quadro cioè della letteratura greca, quello della latina e quello dell' ecclesiastica, appartenenti alla seconda divisione, che s' intitola dalle antiche letterature.

I due primi di questi tre quadri (3.° 4.° e 5.° dell' atlante) formano, per così dire, una sola cosa. L' affinità, che passa fra le due letterature a cui sono consecrati, è a tutti manifesta. I Greci, popolo il più ingegnoso della terra, scoprendo, come s' esprime l' autore, le regole del vero bello, produssero quasi in ogni genere letterario opere degne di servir d'esemplare a tutte le nazioni. I Romani, loro primi imitatori, li hanno spesso uguagliati e talvolta pure li hanno superati. Quindi si è dato alla letteratura degli uni e degli altri il nome di classica per eccel-

lenza. Mille e secento opere, fra complete e incomplete, rappresentano per noi questa doppia letteratura, la più bella eredità che ci abbiano trasmessa gli antichi. Fra tanti avanzi preziosi, di cui tre quarti sono greci, trovansene molti, i quali possono annoverarsi fra i più insigni monumenti dell' umano ingegno, e il cui studio è tuttavia riguardato come la base dell' educazione letteraria. In quest' educazione, specialmente, i due quadri, di cui si parla, debbono di necessità andare congiunti.

La storia, e quindi il quadro, della greca letteratura abbraccia più di 27 secoli. In sì lungo spazio di tempo, dice l' autore, questa letteratura passò per diversi gradi e per diverse vicende, inevitabile conseguenza de' cangiamenti politici e religiosi della nazione da cui prende il nome. Quindi la sua storia può dividersi in diversi periodi corrispondenti a que' gradi e a quelle vicende diverse. L' autore, seguendo lo Schoëll, la divide in questi sei: favoloso — eroico — ateniese — alessandrino — romano — bizantino.

Il favoloso, com' ei dice, si perde nella notte de' tempi e termina alla caduta di Troia (1270 anni prima dell' era nostra) quando cioè comincia per la Grecia la vera istoria. Di questo periodo rimangono appena i nomi d' alcuni poeti, non volendosi tener conto d' alcuni frammenti, che la buona critica riguarda come apocrifi. Esso è l' età d' Orfeo, di Lino e di Museo. — L' eroico è quello in cui propriamente si vede nascere la greca letteratura. Essa, come tutte l' altre, comincia colla poesia, che fra i Greci fu presto assai perfetta. L' arte di scrivere in prosa non fu da essi conosciuta che verso la fine del periodo medesimo (verso il 594 innanzi all' era nostra) cioè verso il tempo di Solone. Un tal periodo è sacro pei nomi d' Omero e d' Esiodo.— L' ateniese è quello del più gran lustro della letteratura, di cui si parla. Essa è coltivata e onorata in tutte le repubbliche della Grecia, che hanno gloriosamente combattuto per la loro libertà. Ma la repubblica d' Atene, per la natura del suolo, l' indole del governo, il genio degli abitanti, ec. diviene per così dire il centro della letteratura medesima. La lirica e la drammatica (l' età dell' epica era passata) la storia, l' eloquenza, la filosofia mandano dal suo seno un meraviglioso splendore. Ma la libertà della Grecia spira a Cheronea (338 innanzi all' e. n.) e con essa finisce il più bel periodo della sua letteratura. Come però gli effetti della conquista e del cangiato governo furono avvedutamente temperati dalla politica di Filippo, questo periodo sembra ancora prolungarsi per dieci o quindic' anni, cioè fin quasi a tutto

il regno del successore. Pindaro e i migliori lirici, Sofocle e gli altri tragici illustri, Aristofane e altri comici, Erodoto e i grandi storici, Demostene e gli altri famosi oratori, Platone e i principali filosofi appartengono a tal periodo. — L'alessandrino prende il nome dalla città a cui diede il proprio nome il suo fondatore Alessandro. Dopo la morte di questo la Grecia or si trova oppressa dal giogo de' Macedoni, or lacerata dalle guerre civili. La sua letteratura si rifugia allora presso i Tolomei, principi greci dell'Egitto, conquistato dal figlio di Filippo. Ma in questo nuovo asilo essa va a poco a poco trasformando sè stessa. Il genio creatore, che l'animava, cede il luogo a quello della critica e dell' erudizione, e sembra trasferirsi alle scienze (alle matematiche in ispecie) che fanno ogni giorno grandi progressi. Alessandria seguita ad essere la capitale del mondo letterario anche dopo che la Grecia è caduta in poter de' Romani. Nondimeno il periodo, che da essa denominiamo, si fa terminare all' assedio di Corinto (innanzi all' e. n. 146) poichè dopo di questo la greca letteratura si ecclissa in faccia alla latina. Aristotele serve di passaggio fra il periodo antecedente e l'alessandrino, a cui dan lustro Menandro, Teocrito, Callimaco, Polibio, Aristarco ec. ec. — Il romano si stende dall'assedio di Corinto alla riunione dell' impero sotto Costantino. Durante quest' intervallo che fu di cinque secoli (fino al 306 dell' e. n.) la Grecia degenerò interamente sotto il peso della schiavitù, e' la sua letteratura partecipò sin da principio a questa degenerazione, mentre la latina saliva a grado sempre maggiore. Quando questa decadde, la greca si rialzò alquanto con Epitteto, Plutarco, Marcaurelio, Luciano, Erodiano, Pausania, i due Dioni, Longino ec. — Il bizantino è così detto da Bizanzio, a cui Costantino diede il proprio nome trasportandovi la sede dell' impero. Per questa traslazione la Grecia ripigliò in qualche modo il suo posto fra le nazioni. Bizanzio non era originariamente città greca, ma pur l' aveano fondata coloni greci, e la circondavano altre città ove parlavasi la greca lingua. Questa alfine (dopo l'ottavo o il nono secolo) prevalse in corte alla latina; e la greca letteratura, se il favore d' alcuni principi illuminati non avesse incontrato un ostacolo invincibile nella barbarie del popolo, avrebbe allora potuto rifiorire. Essa invece si ridusse a poco altro che alle dispute teologiche, le quali empiono il periodo di cui si parla. Dobbiamo però a questo periodo la conservazione de' lumi e de' modelli antichi, i quali trasportati in Italia all' epoca della distruzione del greco impero (verso la metà del secolo decimoquinto) si sparsero indi in tutta

Europa. Eusebio, Libanio, Giuliano, Coluto, Quinto Smirneo, Eliodoro, Proclo, Planude ec. appartengono a tal periodo, alla fin del quale termina la storia della greca letteratura propriamente detta.

Il carattere distintivo di questa letteratura è, al dir dell' autore, l' originalità. Sebbene gli Elleni primitivi ricevessero dagli stranieri i germi dell' incivilimento; sebbene i primi poeti e i primi saggi della Grecia abitassero nell' Asia minore presso a popoli che aveano da gran tempo istituzioni politiche e religiose assai celebrate; sebben finalmente nelle produzioni della greca letteratura s'incontrino spesso idee egizie, fenicie e fors'anche indiane; pure nulla di più nazionale di questa letteratura, nulla che contrasti in modo più singolare con quella dell'Oriente. Un'altra impronta d'originalità le viene dall' analogia di tutte le parti della lingua, sì ricca, sì pieghevole, sì armoniosa, e dalle forme diverse dello stile costantemente appropriate a diversi generi di comporre, in ciascun de'quali si hanno modelli eccellenti fin da'principii della letteratura medesima. Ciò per altro che più la distingue si è l' intima relazione, la perfetta analogia che si osserva fra le sue produzioni e lo stato politico della Grecia ne' suoi differenti periodi; relazione o analogia, che può servir di guida sicura alla critica per giudicare dell' autenticità dell'opere attribuite a greci scrittori.

La divisione e la disposizione delle fasce interne del quadro, ove si rappresentano i sei periodi indicati (ove cioè si enumerano gli scrittori di ciascun periodo secondo la loro classe in ordine necrologico, e l' opere di ciascuno scrittore in ordine cronologico) e specialmente le colonne laterali di cronologia comparata aiutano il lettore a riconoscere di periodo in periodo l'effetto delle cose politiche sovra le letterarie. — Simili colonne (giovi notarlo qui per non avere più bisogno di ripeterlo) si trovano in tutti i quadri delle varie letterature, ove pur trovansi, come in questo della greca, una casella o divisione consecrata alla storia della lingua a cui una letteratura appartiene; un' altra alle migliori versioni (francesi già s' intende) dell' opere più insigni di tal letteratura s' è antica o straniera; e un' altra finalmente ai libri di vario genere onde possono trarsi più copiose notizie intorno alla letteratura medesima.

Al prospetto circostanziato dell'istoria della greca letteratura prop. detta, cioè dell'antica, forma appendice nel quadro di cui si parla un prospetto compendioso dello stato di questa lettera-

tura in occidente ne' secoli decimoquarto e decimoquinto, e un altro ancor più compendioso delle origini della greca letteratura moderna. La prima, studiata da lungo tempo innanzi al risorgimento delle lettere in Inghilterra, Irlanda, Alemagna, e Italia, ebbe fra noi nel secolo decimoquarto un fervido propagatore in quel Barlaam che fu maestro al Petrarca; ed indi nel Petrarca medesimo, nel Boccaccio ec. Nel secolo seguente ebbe, per così dire, tanti illustri rappresentanti in quei profughi famosi, Teodoro Gaza, Giorgio di Trebisonda, Gemisto Platone, Gio. Bessarione, Demetrio Calcoldila, Costantino e Teodoro Lascari ec., i quali (per tacere de' protettori che qui trovarono ne' Medici, in Niccolò V fondatore della Vaticana, in Alfonso d' Aragona re di Napoli ec.) si fecero seguaci il Filelfo, il Guarino, l' Aurispa, il Valla, il Poggio, il Bruni, il Marsuppini, il Landino, il Poliziano, ec. ec. La greca letteratura moderna par che cominci poco dopo il 1070 colla cronica universale di Simeone Setho (epoca in cui fu inventato il verso politico sostituito all' esametro) e conti fin da' primi tempi diversi romanzi e molte canzoni popolari, che ormai tutti conoscono. Un'epoca novella, come ognun sa, è cominciata per essa colle prose di Coray e i canti di Righa.

La storia e quindi il quadro della letteratura latina comprende lo spazio di dodici secoli, che l' autore, seguendo qui pure lo Schoëll, divide in cinque periodi: il barbarico, — quello degli Scipioni, — quello di Cesare e d' Augusto, — quello che può denominarsi da Nerone e da Traiano, — e quello che può denominarsi da Marcaurelio, da Costantino e dai successori.

Il primo, ch' è di cinque secoli (dalla fondazion di Roma sino alla fine della prima guerra punica, ciò sino al 242 innanzi all' era nostra) appena può dirsi l' alba d' una letteratura che spunta. Ad esso appartengono i versi fescennini o saturnini, i canti degli Arvali e quelli de' Salii già inintelligibili ai giorni d' Orazio, le rappresentanze degl' istrioni chiamati d'Etruria contro la peste, le favole atellane, rozzi drammi che si recitavano dalla nobile gioventù, gli apologhi di cui ci è saggio quello famoso di Menenio Agrippa, i fasti de' pontefici e i libri de' magistrati, monumenti storici distrutti dai Galli, e le origini della romana giurisprudenza. — Nel secondo, che dura sino alla morte di Silla (cioè sino all' anno 78 innanzi all' e. n.) trovansi i veri cominciamenti della latina letteratura. Formata, come già si disse, ad imitazione della greca, ristretta a principio alle famiglie patrizie, che si procurano a gran spesa de' maestri stranie-

rì, essa non ha un carattere che le sia proprio. La distinzione, che sin d'allora si fece di due lingue, illustre e plebea, venne, se così possiamo esprimerci, da quest'aristocrazia della letteratura, e fu probabilmente una delle cause, per cui mai la letteratura medesima non diventò veramente nazionale. Fiorirono nel periodo di cui si parla (ma non furono che mediocremente gustati dal popolo, il quale ben presto li abbandonò pei mimi e gl' istrioni) vari poeti tragici e comici, Andronico, Ennio, Pacuvio, Plauto, Terenzio ec., onde l'autore crede potersi distinguere il periodo medesimo col titolo di drammatico. Ad esso pure appartengono Fabio pittore, il primo storico latino, e Catone censore, filologo ed agronomo. — Il periodo seguente, l'età d'oro della letteratura latina, si suddivide in due, l'uno de' quali, secondo il nostro autore, può intitolarsi della letteratura politica e l'altro della poetica. Nel primo che spira con Cicerone (431 innanzi all'e. n.) trovansi, oltre Cicerone e gli altri grandi oratori, Cesare, Sallustio e il più vigoroso de' latini poeti Lucrezio. Nel secondo, che termina con Augusto (l'anno 14 dell'e. n.) si trovano i poeti più eleganti e più perfetti, Virgilio, Orazio, Ovidio, Tibullo ec. e, fra gli scrittori di vario genere, il dottissimo de' romani, Varrone, e il più magnifico degli storici, T. Livio, che morì come Ovidio nel periodo seguente. Di che modo Augusto e il suo accorto ministro proteggessero la letteratura è a tutti noto. I favori, com'era naturale, furono da essi profusi agli scrittori lor panegiristi; e parve cosa mirabile che non facessero colpa a Cornelio Severo d'alcuni versi in lode di Cicerone e a T. Livio di qualche paragrafo in lode di Pompeo. La letteratura protetta nel nuovo governo dovea servire a far dimenticare l'antico. Però la prima biblioteca pubblica che si vedesse in Roma, quella fondata da Augusto, fu, come nota l'autore, collocata nel tempio della libertà. Sebbene adulta, la letteratura di cui parliamo seguitò a rimanere sotto gli auspici della greca. Molti de' giovani romani frequentavano le scuole d'Apollonia, di Rodi, di Mitilene, d'Atene, mentre un gran numero di retori e di grammatici greci insegnavano in Roma. La giurisprudenza e il governo romano, più che la romana letteratura, servirono a propagare nelle provincie la lingua latina, che alfine vi prese il luogo degli idiomi nazionali, eccetto in Grecia e nelle contrade che aveano fatto parte dell'impero d'Alessandria. — Il periodo, che s'intitola da Nerone e da Trajano, uno de' peggiori ed uno de' migliori fra gl' imperanti, può prolungarsi fino al 138 dell'e. n. cioè a tutto il regno d'Adriano, amico delle let-

tere, ma geloso e spesso persecutore crudele de' loro cultori. La letteratura di questo periodo porta impressi i segni di tutt'altro dispotismo che quello d'Augusto. Il suo carattere generale è una filosofia severa, un sentimento profondo e doloroso dei diritti dell' umanità oltraggiata. Una tal letteratura si assomiglia necessariamente alla repubblicana. L' entusiasmo della libertà spira ne' versi di Lucano, allevato nel palazzo de' Cesari, e compagno della giovinezza di Nerone. Egli e la più parte de' grandi scrittori del suo periodo hanno misera fine. Questo periodo è illustrato successivamente da scrittori d' origine spagnuola, Lucano già detto, i due Seneca, Silio, Floro, Marziale, Quintiliano, e chiuso da quattro illustri romani, l' uno e l' altro Plinio, Giovenale e Tacito. I due ultimi, nati e cresciuti sotto odiosi tiranni, si preparano in silenzio a pubblicare sotto buoni principi quegli scritti immortali, che sono per la posterità, come gli estremi accenti del genio di Roma. — L' ultimo dei periodi indicati è il periodo della decadenza. Questa fu sì rapida e sì completa che in tre secoli (dalla metà del secondo secolo dell' era nostra alla caduta dell' impero d'occidente, cioè al 476) non si possono citare, lasciando a parte gli scrittori cristiani, altri poeti distinti che Nemesiano, Calpurnio, Ausonio, Claudiano, ed altri prosatori di qualche nome che Apulejo, Giustino, Aulogellio, Ammiano Marcellino, Macrobio ec. Malgrado l' ardore con cui le lettere erano coltivate in varie parti dell' impero; malgrado le scuole allor famose di Cartagine, Milano, Marsiglia, Tolosa ec. la poesia quasi più non produsse che degli epitalami, degli enigmi, de' versi serpentini, e la prosa che delle grammatiche, de' commenti, de'compendi storici; nè l' una propriamente senza Claudiano avrebbe più avuto vita, nè l'altra senza Ammiano, l' ultimo degli storici latini degni di tal nome, avrebbe più avuto dignità. Principali cause di questa decadenza furono il disdegno degli Antonini per la lingua e la letteratura latina o il lor favore esclusivo per la lingua e la filosofia de'Greci; l'ignoranza di molti de' lor successori d' origine barbarica, portati sul trono da prepotenti soldati; le agitazioni continue dell'impero; le invasioni de' barbari in tutte le parti di esso, e finalmente la distruzione del culto antico dopo il regno di Costantino.

Questi cinque periodi ci sono presentati dall' autore press' apoco del modo stesso che i sei della greca letteratura. La sola differenza notabile è fra il quinto della latina e il sesto della greca, poichè nell' uno i poeti e i prosatori cristiani, appar-

tenenti al periodo stesso, hanno caselle distinte; e nell'altro, per mancanza di spazio, non l'hanno. Le vicende della lingua e letteratura latina dalla loro total decadenza al risorgimento delle lettere, e da questo sino ai nostri giorni, sono accennate nell' introduzione al prospetto istorico di cui ho recato le cose principali. L' essere la lingua latina madre comune alle più celebri fra le moderne lingue d' occidente, e la latina letteratura principal fondamento a'nostri studi letterari ha fatto credere all' autore che un quadro cronologico della storia di questa letteratura parrebbe a tutti veramente necessario.

Ho sentito più d' una volta mettere in dubbio l'utilità non che la necessità di simili quadri. Essi, dicesi, quando pure sieno esatti, non forniscono che cognizioni superficiali e incomplete, atte piuttosto a nutrir la presunzione che a propagar l'istruzione; il che potrebbe dirsi, come vedete, di tutti i compendi storici, di tutte le notizie sommarie intorno ad una materia qualunque. Certo i quadri, di cui si parla, egualmente che i compendi e le notizie accennate, mal suppliscono alle grandi opere per chi voglia e possa fare studi profondi. A chi nol voglia o non ne abbia comodità apprestano un poco del frutto ch' altri cavò da tali studi; nè in ciò io veggo alcun male. Essi di più avvezzano la mente ad abbracciare in un tempo gran numero di fatti, le cui relazioni, anche in mezzo agli studii profondi, si perdono facilmente di vista; invogliano per la loro stessa complicazione a studii che mai non si sarebbero fatti; servono per chi li cominci di guida assai opportuna, massime in certe situazioni isolate della vita (ond' ebbe fin da principio tanto favore l' atlante di Lesage specialmente nelle famiglie degli emigrati) e giovano, supposti certi studii già fatti, a richiamare e riordinare un gran numero d' idee, o a supplirne le lacune. Quindi io non veggo come possano chiamarsi inutili neppure dai dotti, i quali d' altronde avrebbero un poco a mettersi ne' panni di que'che nol sono. Ai soli deboli di vista sarebbe lecito, parmi, rivocarne in dubbio l' utilità, giacchè, per la minutezza de' caratteri, essi a prima giunta non vi trovano che confusione. L' abitudine peraltro può in breve tempo renderli anche per loro abbastanza chiari; ed io semicieco n' ho buona prova nei due della greca e della latina letteratura, che mi sono finora tenuti dinanzi, e di cui duolmi di non poter qui indicare tutte le particolarità.

Complemento in certa maniera dell' uno e dell' altro, e in-

troduzione a quelli delle letterature moderne, è il quadro della letteratura ecclesiastica, il qual comprende l' indicazione degli scrittori de' due testamenti, e la cronologia degli scrittori ecclesiastici propriamente detti, dall' origine del cristianesimo sin verso la fine del secolo decimoterzo. Questa cronologia è dall' autore distinta in tre periodi, dall' origine del cristianesimo alla distruzione dell' impero in occidente, cioè fino al 476; — dalla distruzione dell' impero al cominciamento delle crociate, cioè fino al 1196; — dal loro cominciamento al loro termine o all'espulsione de'cristiani dalla Palestina, cioè fino al 1291. D'indi in poi, dice l' autore, la storia della letteratura ecclesiastica si confonde talmente con quella della chiesa da non poterne facilmente venir separata. A questa parte di storia letteraria, che comprende cinque secoli, ei consacrò una fascia orizzontale a piè del quadro, ove hanno pure una casella i principali scrittori eterodossi. Il luogo, che tiene ne'due quadri antecedenti la cronologia politica, lo tiene in questo la cronologia della storia della chiesa.

Ai due quadri della letteratura greca e latina deve precederne uno delle letterature orientali. Al quadro della letteratura ecclesiastica taluno bramerebbe che ne succedesse un altro delle letterature nate dalle religioni diverse.

I quadri, che finora abbiamo delle letterature moderne, sono: quello della letteratura francese nel decimoquinto e decimosesto secolo; quello della medesima letteratura nel secolo di Luigi XIV; quello che ci descrive questa letteratura nel secolo di Luigi XV; un quadro speciale dell' accademia francese e di quella dell' iscrizioni e belle lettere; un quadro della letteratura italiana; un altro della spagnuola; e un altro della portoghese e brasiliana.

Nel primo di questi quadri (7, 8, 9, 10, 11, 12, e 13 dell' atlante) l' autore, dopo averci presentato un prospetto sommario di tutta la storia della lingua francese, ci presenta per così dire sopra insolite dimensioni quello della storia della francese letteratura ne' due secoli da cui il quadro s' intitola. Questo prospetto, che risale fino a Carlomagno, lottante indarno colla forza del suo genio contro la barbarie del suo tempo, e viene sino alla morte del grande e infelice Enrico IV, è uno de'più ricchi di fatti e de' più abbondanti di vedute. Ne recherò a saggio quella parte ove ragionasi delle cause generali che influirono sulla letteratura francese nel secolo decimosesto.

La Francia (non reco sempre le parole dell'autore, ma cer-

co sempre d' esprimerne i pensieri) avendo partecipato assai tardo ai progressi intellettuali del resto d' Europa, trovò intorno a sè più letterature già formate. Dall' epoca della spedizione di Carlo VIII in Italia, essa cominciò a studiare e imitare, per quanto gliel permettea la rozzezza del proprio idioma, gli scrittori di questa nazione, la cui lingua era già fissata, e la cui civiltà dovea sembrare meravigliosa. Sgraziatamente nella sua inesperienza si compiacque ancor più de' loro difetti che delle loro bellezze; e l'imitazione le riuscì di molto danno e di piccola utilità. Più dannosa certamente, come quella che fu più lunga, le riuscì l' imitazione degli scrittori spagnuoli. Sul principio del secolo decimosesto Francesco I fece tradurre in francese il romanzo famoso dell' Amadigi, e questa versione accolta con gran trasporto produsse un effetto straordinario. La Spagna da quel punto esercitò sopra la Francia una specie d' impero letterario, che si accrebbe per diverse cause e specialmente per le dissensioni della Lega. — Sembra che al rinascimento delle lettere l' apparizione improvvisa di quanto forse di più perfetto produssero un tempo le due più perfette letterature, avrebbe dovuto mettere i francesi su miglior via. Ma essi non erano ancor maturi per gli esempi della classica antichità. Si leggevano avidamente le opere insigni degli scrittori d' Atene e di Roma, tratte dalle vecchie biblioteche e sparse per tutto dalla stampa recentemente inventata; ma sarebbe stato d'uopo aver già buon gusto per ben profittarne. L' ammirazione, in cui eran tenute, fu pel più gran numero un' idolatria senza discernimento. Quindi un'imitazione senza consiglio, che recò essa pure più danno che utile. Ronsard, Belleau, Baïf, Dubartas pretesero piegar la lingua ai modi delle lingue antiche; e nel loro sforzo impotente minacciarono d'impedire per sempre la formazione d' un idioma e d'una poesia nazionale. — Del resto nella letteratura del secolo la poesia non dovea tenere che un posto secondario. I lumi che andavano crescendo, sebben lentamente, cominciavano a far conoscere gli abusi d'ogni specie che non poteano distruggere. Pur troppo, malgrado le sollecitudini di Francesco I, l'ignoranza e la barbarie seguitavano a regnare ne' tribunali, nelle scuole, ec. inevitabile conseguenza delle agitazioni che turbarono il regno de' successori. Quindi lo sdegno o l'impazienza degli uomini più veggenti; lo spirito satirico di molti di essi; e l'aria d'assalitori che si diedero alcuni. Ma errori accreditati non poteano prendersi di fronte impunemente. Ramo ed altri soccombettero nell'impresa; Charron si salvò a gran pena; Rabelais e Montaigne meno dogmatici e più de-

stri non delusero il risentimento de' contemporanei se non coprendo l' arditezza delle loro censure colle apparenze della frivolezza e dello scherzo . — Le controversie religiose , che occuparono il principio del secolo, ebbero una grande influenza sulla letteratura del secolo medesimo. Esse , agitando gli spiriti, destarono la curiosità , la riflessione l' ardore del sapere ; e tutti gli studi divennero o più energici o più severi. — La Francia , già divisa per l' opposizione delle idee religiose , non tardò a divenirlo per quella delle dottrine e delle tendenze politiche . Il dispotismo crudele de' grandi , l' orribile politica di Caterina, la malvagità de' regni di Carlo IX e d'Enrico III, eccitarono molti a desiderare migliori arbitri de'comuni destini. In mezzo a tanti disordini gli scrittori abbracciarono le opinioni più conformi al lor carattere e alla loro situazione. I più saggi deploravano l'acciecamento o combattevano l' ostinatezza de' principi senza cessare d'esser loro fedeli. Gli uni, come Montaigne, faceano intendere liberamente le doglianze dell' umanità e i voti dell' anime generose. Altri , come il cancelliere de l' Hospital, collocati più presso al trono, recava no all'orecchio di chi vi sedeva queste doglianze e questi voti. Altri frattanto esageravano la necessità d'una riforma politica. La Boëtie chiamava l'obbedienza ai re una schiavitù volontaria , e Languet , sotto il nome di Giunio Bruto , manifestava i sentimenti , che già animarono i repubblicani di Roma antica. Così in mezzo alle controversie religiose taluno giunse fino ad urtar le basi del cristianesimo. Altri , più savi , si limitarono a combattere gli eccessi d' uno zelo inconsiderato , o le passioni che prendevano la maschera della religione . De l' Hospital già nominato , Bodino , il virtuoso De Thou , il presidente Jeannin , che fu poi l' amico d' Enrico IV , van ricordati primi fra questi savi, che operarono allora tutto il bene che poteva operarsi. Finalmente ne' tempi funesti della lega si alzò più d' una voce magnanima contro i furori delle sette ; e durerà lungamente la memoria di Pietro Pithou , che difese la sua patria e i suoi re contro ogni specie di fanatismo. — Tutte queste cose insieme influirono sulla letteratura , non esclusa la poesia. Questa per lungo tempo non ebbe altro maggior pregio che la grazia e l' ingenuità. Marot verso la metà del secolo le diede non so qual decenza , che prometteva fra poco la forza e la dignità ; Jodelle e Garnier verso la fine fecero introvedere coi loro saggi benchè informi ciò che diverrebbe un giorno il teatro francese. — Se i tempi d' agitazione convengono particolarmente alla musa dell' istoria , nessuno le fu più propizio che il secolo

decimosesto. Filippo di Comines descrisse con ingenua franchezza il regno di Luigi XI; De Thou nell' istoria delle cose contemporanee mostrò ampiezza di vedute ed animo esente da pregiudizi. Ma la letteratura del secolo deve ai filosofi la sua gloria maggiore. L' eloquenza di questo secolo mandò qualche luce, non però dai tribunali o dal pulpito, ma dalle assemblee, ove si agitarono i grandi interessi della religione e dello stato. Gli oratori si distinsero poco per gli ornamenti della dicitura non ancora abbastanza pulita, ma taluno di essi si fece ammirare pel vigor de' pensieri e il vivo amore del bene. Il decimosesto secolo produsse grandi effetti morali. In esso, come nel diciottesimo, si manifesta un gran movimento di pensiero, un gran desiderio di riforma, che dai popoli si comunica a'principi, un' impazienza di giogo, che talvolta ha funestissime conseguenze. Nell' uno come nell' altro, la letteratura s' occupa d' oggetti i più importanti al ben essere della società. Avvi però fra l' uno e l' altro questa gran differenza, che nel primo si fece quasi tutto per entusiasmo religioso, e nel secondo per principii, che parrebbero escludere ogni entusiasmo. Un'altra gran differenza, che ridonda interamente ad onore del primo, si è ch'esso dovea tutto creare; mentre i successi dell' altro erano preparati di lunga mano.

Il prospetto dell' istoria letteraria del secolo di Luigi XIV, nel quadro seguente, è tratto in gran parte dall' opera di Voltaire sul medesimo argomento, e spira l'entusiasmo che provano i francesi al ricordare quel ch'essi chiamano il gran secolo. La cronologia di quest'istoria è divisa dall'autore in tre periodi, il primo di 25 anni dalla minorità di Luigi XIII alla fondazione dell'accademia francese, epoca del nascimento della letteratura classica in Francia, età di Régnier, di Malherbe ec.; — il secondo di 50 anni, dalla fondazione dell' accademia alla revocazione dell' editto di Nantes, età di Corneille, di Molière, di Racine, di La Fontaine, di Pascal, di Bossuet, di Fénélon, ec. ec.; — il terzo di 30 anni dalla revocazione già detta alla vecchiaia di Luigi XIV, che sopravvisse alla propria gloria, età in cui scomparvero tutti i grandi ingegni che illustrarono il periodo precedente, e sorsero alcuni di quelli che diedero maggior fama al secolo di Luigi XV.

Il prospetto della storia letteraria di questo secolo è tratto in gran parte da due discorsi di Iay e di Fabre già premiati dall' istituto di Francia e divenuti assai rari. La cronologia

di quest' istoria è divisa dall' autore in due periodi, l' uno e l'altro di 37 anni, il primo dalla morte di Luigi XIV alla publicazione dell'Enciclopedia, ed è l' età di Fontenelle, Montesquieu, Voltaire ec. — l' altro dalla publicazione già detta alla convocazione degli stati generali ossia al principio della rivoluzione, ed è l' età di Rousseau, Buffon, d' Alembert, Condillac, Elvezio, Mirabeau, Condorcet, ec. ec.

Per quanto la storia letteraria di questi due secoli sia conosciuta in tutte le parti del mondo civile, ad alcune delle quali, da Luigi XIV in poi la letteratura francese ha spesso tenuto luogo di letteratura nazionale, i due quadri, in cui è rappresentata, non parranno sicuramente senza pregio di novità.

Appendice all' uno e all' altro è il quadro speciale delle due accademie, la francese propriamente detta, e quella dell' iscrizioni e belle lettere. L' accademia francese (divenuta poi una delle classi dell' Istituto) conta da Richelieu fino a noi due secoli d' esistenza. Areopago della lingua e della letteratura, dice l'autore, accusata e censurata fieramente da scrittori d' ogni specie respinti dal suo seno, e debolmente difesa da grand' uomini, che ne formarono parte, essa non possede alcun corpo d' annali da poter opporre a' suoi detrattori. Scopo del quadro, che qui l'autore ci presenta, è di fornire, com' ei s' esprime, gli elementi di quest' opera che manca. Le quaranta colonne, in cui esso è distribuito, hanno in sè qualche cosa di veramente curioso. Vi si trovano de'nomi, che si cercherebbero indarno ne'quadri de'vari secoli della letteratura francese, e vi si cercano indarno molti de' più bei nomi, che leggonsi in que' quadri. Questi nomi però formano una lista a parte rimpetto a quelli degli accademici gran signori, gran dignitari ec. i quali precedono, per solo comodo della distribuzione, la lista de' segretari perpetui. Una lista particolare de' soggetti di premio proposti dall' accademia serve, secondo il voto di d'Alembert, ad indicare lo stato degl' intelletti e i progressi del gusto nell' epoche differenti. Un'altra lista interessantissima è quella dell' opere premiate come più utili ai costumi, dal 1783 al 1825, per lascio del benemerito conte di Montyon, il cui nome suona sì caro in tutta Europa. L' accademia dell' iscrizioni e belle lettere (divenuta anch' essa una delle classi dell' Istituto) non occupa nel quadro che un piccolo spazio. Quest' accademia, a cui diede principio una frazione dell' antecedente sotto il ministero di Colbert, è grandemente benemerita degli studi storici. La lista de' soggetti di premio da lei proposti da un secolo in

qua è cosa degna di particolare attenzione. Quest' accademia è posseditrice di gran numero di manoscritti intorno alla storia patria, e s' è acquistata l' universal gratitudine communicandone alcuni assai preziosi all' autore di quest' atlante.

Nessuno già si meraviglia ch' egli abbia posti i vari quadri della letteratura nazionale innanzi a quelli delle letterature straniere, anche dell' italiana, che pur tutte (parlo delle moderne) le precede. Ei non oblia questa precedenza, anzi ne parla in termini eloquenti. " Gli ultimi due secoli del medio evo, egli dice, e il primo dell' età che gli vien presso, formano la grand' epoca dell' istoria d' Italia, epoca di libertà municipale, d' indipendenza nazionale e di valore guerriero; età gloriosa pel rinascimento delle lettere e dell' arti, la cui infanzia fu assai breve sotto il bel cielo che ispirò già Cicerone e Virgilio, ec. ec. „ Il solo amore alle cose patrie, come vedete, poteva farlo essere men fedele alla cronologia, e alla propria ammirazione.

Ei comincia, al solito, il quadro storico della nostra letteratura da un breve prospetto della storia della lingua, riferendosi pel di più al suo quadro etnografico, il quale ordinariamente suol servirgli di testo e non di commento a ciò ch' ei dice di ciascuna lingua ne' quadri delle varie letterature. Ivi, interpretando un verso celebre del Petrarca riguardo a' poeti siciliani, fa che la lingua di que' poeti diventi la lingua della Toscana (asserzione, ch' io non so di quali prove ei potrebbe afforzare, se rispondesse a' quesiti per la seconda volta proposti dall' accademia della Crusca); e attribuisce l' essersi adottata da tutte le classi colte d' Italia una lingua comune, ch' è quanto dire la formazione d' una lingua letteraria, al bisogno di communicarsi i mezzi di difesa contro gli stranieri, che ne minacciavano; ciò che per lo meno sembrerà problematico.

Uscito da questo primo prospetto, ove gli è piaciuto di toccare questioni spinose, e di non facile soluzione, ei ci presenta, sulle tracce del Ginguené, del Sismondi e del Salfi, un prospetto alquanto meno breve della storia di nostra letteratura, cui divide in sette periodi. Il primo è quello del secolo decimoterzo, in cui gl' italiani cominciano dall'imitare i poeti provenzali e finiscono ben presto col superarli.—Il secondo si stende per tutto il decimoquarto, da noi detto il buon secolo, il secolo de' tre gran padri della lingua e della letteratura. — Il terzo è quello che s' intitola dal secolo seguente, quasi tutto consecrato allo studio della classica antichità, ma al cui principio troviamo il Sacchetti, nel

cui mezzo troviamo il Pulci, e sulla cui fine troviamo il Boiardo, e quel maestro di squisite eleganze il Poliziano. — Il quarto si stende per tutto il decimosesto, secolo a tanti riguardi splendidissimo, secolo dell'Ariosto e del Tasso, del Machiavello e del Guicciardini ec. ec. — Il quinto abbraccia il secolo decimosettimo, secolo infelice se non si pensi che al Marino e alla sua scuola, secolo ancor glorioso se si pensi particolarmente ad un grande storico il quale, volendo, poteva pur essere un grande scienziato, e ad un gran scienzato, che fu ad un tempo insigne scrittore, per tacer d'altri molti che in Toscana specialmente serbarono pressochè incontaminato il patrimonio del gusto. — Il sesto si stende pel secolo decimottavo, che cominciò col Gravina, vide nel suo mezzo Metastasio e Goldoni, e finì coll'Alfieri. L'ultimo è quello del secolo presente, che fortunatamente ancor possede Monti, Pindemonte ec. ec. e conta fra'suoi scrittori ancor giovani qualcuno in cui l'Europa ha inteso lo sguardo.

Il quadro istorico, a cui il prospetto indicato serve d'introduzione, dissomiglia alquanto dagli altri della medesima specie per due particolarità segnatamente. Non potendo nelle due larghe fascie, che divise in varie caselle rappresentano i periodi vari della nostra leterattura, collocarsi tutti i nomi degli autori di qualche celebrità coll'indicazione delle loro opere, l'autore ha posta fra le fascie medesime una colonna intermedia, ove all'elenco alfabetico degli autori di maggior fama, distinti secondo le loro classi, ne precede un altro degli scrittori, che in quelle fascie non sono mentovati. E come dall'economia del suo piano gli era vietato di consecrare un quadro speciale alle accademie ed altre istituzioni letterarie, di cui l'Italia abbonda più che ogn'altra nazione, egli ha posta la cronologia di tali istituzioni fra le solite colonne di cronologia comparata, la prima delle quali, cioè quella di cronologia letteraria, viene sino al 1826, e finisce coll'edizione dell'opere di Lorenzo il Magnifico, dovuta al giovane principe, che nel 1828 ha spedita in Egitto una deputazione di dotti Toscani.

Per quanto il quadro, di cui si parla, sia lavorato con diligenza, certo la critica vi troverà da esercitarsi. Esaminando il riparto in esso fatto di due ordini di scrittori ( riparto da cui l'autore s'è prudentemente astenuto ne' quadri d'altre letterature ) si domanderà forse con meraviglia or come taluno sia posto nel primo or come tal altro lo sia nel secondo ? Con maggior meraviglia si domanderà forse come in nessuna parte del quadro sia fatta men-

zione di scrittori, il cui nome è qui nella bocca di tutti, del Porzio p. e. storico sì elegante del secolo decimosesto; del Bonamici storico non meno eloquente che elegante del secolo scorso; del Coco, morto sul principio del seguente, e sì celebre per un'opera che sembra collocarlo fra l'autore dell'Anacarsi e quello dell'Aristippo; del Perticari, del Giordani, del Grassi, ristoratori a' nostri giorni degli studi della lingua e dell'eloquenza; del Leopardi prosatore e poeta sì aureo per lo stile e sì profondo pei sentimenti? Non dirò nulla di certi sbagli or di nome or di qualifica, Laura Baltifua p. e. invece di Laura Batt iferra, Lod. Adimari poeta sacro invece di poeta satirico, sbagli che forse non sono che tipografici. Qualche giornalista francese ha notato, se ben mi ricordo, come sbaglio un po' meno facile a spiegarsi l' aver posto fra i prosatori Antonio Vinciguerra, satirico del secolo decimoquinto. Io non noterò se non come semplice inavvertenza l' aver posto fra i nostri giovani poeti *de la plus brillante espérance* Pietro Borsieri, che forse avrà fatto qualche verso di circostanza, ma che si è distinto propriamente come critico vivace, di che basti recar in prova le sue Avventure letterarie d' un giorno, e i suoi articoli del Conciliatore, i più graditi dopo quelli del Pecchio, che pur andava nominato pe' suoi libri pieni di notizie interessanti sulla Spagna, il Portogallo, l' Inghilterra, la Grecia. Ma già quanto alle ommissioni, che possono incontrarsi nel quadro, valga presso gli uomini discreti questa ingenua dichiarazione dell' autore. " L' istoria letteraria d'un popolo che conta tante scuole celebri quante grandi città, e in ogni città una o più accademie; d'un popolo sì abbondante di prosatori e di poeti, che dà materia a tante storie letterarie quante sono le sue provincie, eccedeva i limiti d' un solo quadro, limiti imposti dal piano generale dell' opera. Indicando, come ho fatto, le principali sorgenti a cui possono attingersi intorno a tale istoria cognizioni più estese, ho avuto per iscopo di supplire a quanto mancava al mio lavoro ,,.

Ogni letteratura un po' ricca vorrebbe sicuramente uno o più quadri per secolo, ch' è quanto dire vorrebbe un atlante speciale. Ciò ben comprese l' autore italiano dell' atlante cronologico della nostra letteratura, di cui annunciai il mese scorso il primo fascicolo, che comprende i primi quattro secoli della letteratura medesima, ed ora ho qui dinanzi anche il secondo, che giugne fino a tutto il secolo decimottavo. Quest'autore anch'egli ebbe l' occhio all' atlante di Lesage, di cui pare che volesse adottare il metodo. In fatto però ei se n'è molto dilungato, spargendo, per così dire, i no-

mi e le notizie sul più gran numero possibile di fogli, mentre quegli tendeva a concentrar tutto in pochissimi, e non curandosi punto di cronologia comparata. Anch' egli mostra d' intendere la relazione che hanno fra loro in ciascun' epoca lo stato politico e lo stato letterario d' una nazione. Ma egli pone la cronologia degli avvenimenti politici come un antecedente fra il prospetto e la cronologia della letteratura di ciascun secolo; e come in questa cronologia si restringe ai principali scrittori, così nell'altra si restringe ai principali avvenimenti. Quindi ciascuno prevede che il suo atlante nel tutt' insieme comprende assai meno cose che il solo quadro di De Mancy, al cui confronto non ha che il vantaggio d'alquante notizie più circostanziate intorno a vari autori e ai tempi in cui vissero. Nè queste notizie, per essere scritte in Italia, sono generalmente parlando più giudiziose o più esatte che se ci venissero di lontano; ed ogni foglio dell' atlante, m' incresce il dirlo, n' è prova.

Un mio dotto amico, il quale può esser maestro a me ed a molti, prendendo in mano tempo fa il primo fascicolo di quest' atlante, e scorrendone i primi due secoli, fece loro in margine e tra verso e verso alcune annotazioni, dalle quali il lettore potrà giudicare dell' indole dell' opera, e l' autore esser avvertito della necessità d' adoperarvi intorno nuove fatiche. È pur troppo ordinario a quelli che si dedicano a lavori cronologici il lasciarsi sorprendere dalla distrazione o vincere dall' impazienza, e quindi or segnare or non segnare l' epoche degli avvenimenti. Ciò il nostro autore ha fatto assai spesso, cominciando dal quadro politico del secolo decimoterzo. Ivi p. e. ei non s' è curato di segnar l' epoca del concilio generale di Lione contro Federigo II, onde l' amico mio ha dovuto supplirvi, notando che il concilio fu tenuto *nel* 1248. Per ciò che riguarda la cronologia de' pontefici del secolo stesso (e quì cominciano ben altre negligenze) l' amico ha dovuto correggere due Onorati in *Onorii*, e al primo di questi ha posto innanzi *Innocenzo III*, che non andava dimenticato. Nella casella delle republiche diverse, ove parlasi della grande politica influenza di casa Medici sopra quella di Firenze, l' amico riflette assai giustamente che *in quel secolo non si sapeva nemmeno che la casa de' Medici, non ancora uscita di Mugello, esistesse.* Ove parlasi di S. Francesco d' Assisi, come poeta, l' amico, dopo averne rettificato l' anno della nascita, che fu il 1180 e non sicuramente il 1226, anno della morte, nota come *l' Affò* ha provato *non essere di S. Francesco gl' inni, che se gli*

*attribuiscono, e di ciò ha scritto un libro a posta.* Ove l' autore parla della cronica di Matteo Spinello, scritta secondo lui nel dialetto napoletano, l'altro corregge questo napoletano in *pugliese.* Ove quegli dice che Ricordano Malespini fu il primo che non scrivesse in un dialetto particolare d' Italia, l' amico fa quest' annotazione : *scrisse come ghibellino : fu in molte parti copiato da Giovanni Villani, che solamente omise o mutò l' espressioni favorevoli all' impero o contrarie a' papi : scrisse nel suo proprio idioma fiorentino, non potendosi allora avere idea d' una lingua universale d' Italia; poichè appena si cominciava a scrivere in volgare.* Ove quegli parla della traduzione del Tesoro di Brunetto Latini fatta da Bono Giamboni, l'amico aggiunge che fu fatta *circa il* 1311. Ove quegli, seguitando a parlare delle prose di Brunetto, dice di dover ricordare la versione da lui fatta del libro dell' Oratore di Cicerone e di alcune sue orazioni ; l' amico nota che la versione *non è del libro dell' Oratore ma de' libri di retorica* ; e nomina *le due orazioni* quella cioè *per Marcello* e quella *per Ligario.* Ove l' autore attribuisce a Ginguené l' opinione che Brunetto suggerisse a Dante l' idea della Divina Commedia, l'amico soggiunge : *Ginguené riconosce che Dante non è debitore a nessuno per l'invenzione del suo poema.* Ove quegli dice che Dante ben ebbe ragione di por Brunetto nell' inferno, se ciò fece per un di lui poema in terza rima, di cui l' argomento è esecrabile, l' amico riflette che *si dubita molto se il Pataffio sia di Brunetto.* Ove quegli dice dell' opinione d' alcuni, contraria peraltro all' opinione generale, che il Crescenzio traducesse egli stesso la sua opera latina, l'amico osserva: *la traduzione è del secolo decimoquarto: l' autore dedicò l' originale latino a Carlo d' Angiò, che cominciò a regnare nel* 1265. Ove quegli loda Fra Giordano per la purezza della lingua in cui predicò, l' amico nota : *le prediche non sono veramente com' egli le disse ; ma come un divoto uditore ne andava notando nell' ascoltarlo quel che gli pareva meglio e secondo che poteva: onde si vedono essere piuttosto estratti ed analisi scritti colle parole e le frasi non del predicatore ma del compendiatore.* Giunto al fine del non lungo quadro cronologico, l' amico domanda *perchè* l' autore *non ha nominato Albertano Giudice di Brescia, autore del trattato morale, scritto da lui in latino, ma nello stesso secolo tradotto in italiano? perchè non Guido Giudice delle Colonne, messinese? perchè non Giulio d'Alcamo poeta siciliano, ec.?* Quindi soggiunge : *non capisco se l' autore voglia parlare degli scrittori in genere (nel*

*qual caso le ommissioni sono moltissime ) o solamente delle cose scritte in italiano.*

Nel prospetto generale del secolo decimoquarto, ove l' autore, fra i molti principi italiani ( i Visconti, gli Estensi, gli Scaligeri, i Carraresi, i Gonzaghi, i Corregeschi, i Polentani, i Malatesta) che secondarono gl' ingegni di quel secolo creatore pone anche i Medici e gli Aragonesi, l' amico domanda: *come c' entrano i Medici appena conosciuti allora? come gli Aragonesi, che incominciarono a regnare alla metà del secolo seguente?* Ove pare che l' autore dia lode a Dante d' avere col suo esempio cercato di ravvivare l' antica letteratura del Lazio e così giovato alla nostra, l' amico osserva che *le due opere latine di Dante, per la materia e la barbarie dello stile, nulla potevano giovare nè punto giovarono ad alcuna sorta di letteratura.* Nel quadro politico del secolo l'amico si ferma a quel Bonifazio XI, corso probabilmente per errore di stampa, correggendolo in *Bonifazio IX.* E dove l'autore nota il grande scisma d'occidente, che durò al dir suo anni 71, l'amico dice *nò: cominciato nel* 1379 *all'elezione d' Urbano VI durò* 40 *anni sino alla nomina di Martino V.* Nel quadro cronologico de'più celebri scrittori, ch'indi succede, ove l'autore indica varie opere di Domenico Cavalca, l' amico ne nomina qualch'altra, e domanda con meraviglia come l'autore dimentichi *la stupenda traduzione delle vite de' SS. Padri?* Ove l'autore parla degli Ammaestramenti degli Antichi di Bartolommeo da S. Concordio, come d'opera che abbia dell'originale, ei nota che *l' opera consiste in testi latini per lo più d'antichi tradotti con molta concisione e proprietà.* Ove quegli dice di Matteo Villani che, continuando la storia di Giovanni suo fratello, compensò l' inferiorità dello stile colla sincerità della narrazione e la verità de'fatti contemporanei, l' altro aggiunge *non solo di Firenze e d' Italia ma d' Europa.* Ove quegli commenda le Vite degli illustri Fiorentini di Filippo Villani, come quelle che gli diedero grandissima fama, l' amico nota che pur *sono assai magre.* Ove quegli dice del Dittamondo di Fazio degli Uberti che diletta ed istruisce nella cosmografia, l' altro non può non notare ch' è *senza invenzione, povero di stile, noioso.* Ove quegli, ricordando la canzone in cui Fazio piange la sua povertà, osserva esser questa la sorte comune de' poeti, l' altro soggiunge: *la sua povertà nasceva dall' esilio per causa di fazioni: egli era di schiatta nobile e ricca.* Ove quegli asserisce, citando il Salviati, che lo stile del Passavanti si avvicina di molto a quel del Boccaccio, l' amico dice:

*tutt'affatto diverso*; *nitido e conciso e semplice.* Ove quegli narra che nel Pecorone non trovasi nulla di scostumato, l'amico ripete interrogativamente questo *nulla*, e risponde scherzando: *oh un pochetto sì.* Ove quegli pur dice delle novelle del Pecorone medesimo che, ad eccezione delle due prime, le altre sono tratte dalla storia, l'amico soggiunge: *storia? molte sì; ma molte sono di fatti particolari e forse inventate.* Ove quegli pur dice che, confrontando le date, si riconosce falsa l'opinione di coloro che attribuiscono le novelle del Pecorone a Giovanni Villani, l'amico soggiunge: *dall' ultime parole della novella che parla de' Pisani si vede che fu scritta dopo il* 1408, *cioè dopo la sommissione di Pisa a' Fiorentini.* Giunto al fine del quadro, anch'esso alquanto povero, l'amico domanda: ma *e Zanobi da Strada, lodato poeta ed eccellente prosatore magnifico in gran parte de' Morali di S. Gregorio, dove lo lascia? E Lapo da Castiglionchio, giureconsulto, scrittore italiano elegante? E i due Buoninsegni storici? E Dino Compagni sommo, coetaneo di Dante? E l' ignoto autore delle Storie Pistolesi? E il Fortefiocchi autore della vita del Tribuno?*

Altre interrogazioni e osservazioni senza numero potrebbero farsi riguardo ai quadri degli altri secoli della nostra letteratura, ove (per tacere di qualche omissione singolare, come quella d'uno dei due più grandi avvenimenti dello scorso secolo, la guerra dell' indipendenza degli Stati Uniti d' America) or cercansi indarno alcuni nomi cospicui, or se n'incontrano altri scritti in modo che sembrano trascritti da libri stranieri, or si veggono lacune riguardo alla nascita e alla morte degli scrittori, che con qualche diligenza potevano empirsi, or si leggono giudizi o superficiali o inammissibili. Ma piacemi (poichè m' è tolto di potere lodar altro che l' intenzione, con cui l' atlante è composto, e l' amor patrio, che ne traspira) troncare ogni critica, e passare agli altri due quadri di moderne letterature finor pubblicati dal De Mancy, quello della spagnola e quello della portoghese.

In letteratura come in politica, dice l' autore, gli Spagnoli salirono anch' essi la loro volta al grado di dominatori d' Europa. Ma l' epoca del loro splendore letterario non durò che cent' anni. Indi la decadenza fu sì rapida, l' irruzione del cattivo gusto fu sì pronta e sì irrimediabile, che una critica severa, dai moderni risalendo agli antichi, Seneca, Lucano, Silio, ec. ha creduto poter asserire che un tal gusto sia inerente al carattere degli abitatori della penisola. Sarebbe però facile, consultando la storia,

additar le cause che hanno indefinitamente ritardato fra essi il risorgimento della letteratura, la quale, malgrado alcuni uomini insigni che l'onorarono in ogni tempo, si riguarderebbe oggi come estinta, se non promettesse di rivivere sotto nuove sembianze nelle contrade già scoperte da Colombo. La cronologia di quest' istoria è dall' autore divisa in tre principali periodi: dall' invasione degli Arabi sino all' avvenimento di Carlo V al trono di Spagna; — da quest' avvenimento a quello della famiglia borbonica, il qual periodo è generalmente conosciuto sotto il nome de' tre Filippi; — e da questo secondo avvenimento insino a noi.

Il primo periodo comprende all' incirca nove secoli, dal 711 al 1516. Dopo l' invasione de' Goti, ben ch' essi adottassero la lingua de' signori del mondo, nella quale molti Spagnoli si resero illustri, era quasi cessata in Ispagna ogni letteratura. I soli monumenti letterari, che ci rimangano dell' epoca di que' barbari, sono le loro leggi scritte in latino informe, e un poema di pari eleganza sull' invasione de' Mori, attribuito all' ultimo re de' Goti, Rodrigo, le cui sfrenate passioni furono causa principale di quest' invasione novella. I figli dell' Arabia, appena entrati in Ispagna, piegando a nuova gentilezza i loro costumi, e sviluppando le idee confuse che recavano dall' Oriente, divennero superiori al resto degli Europei. Nel dodicesimo secolo essi possedevano scuole pubbliche assai celebrate e cospicue biblioteche. Gli Albufeda, gli Averroe, gli Avicenna ec. ec. davano gran fama alla loro letteratura. La loro lingua, ridotta da tanti ingegnosi scrittori a molta perfezione, fu talvolta adottata dai vinti, quando si abbandonarono all' entusiasmo poetico. Ma più che la loro lingua questi adottarono le loro idee di galanteria, mentre alla vista del loro culto abborrito sentivano svegliarsi in petto un nuovo fervore per la cristiana religione. Quindi i trattati di teologia misti ai romanzi cavallereschi, delizia de' vecchi Spagnoli, i quali non disdegnavano del tutto le favole dell' antichità. Questo triplice gusto annunciava qual sarebbe un giorno la spagnuola letteratura, ove trovansi le forme pompose dello stile orientale, un non so che di mistico derivato dalla religione, e quel colore vivace ch' è particolare alla mitologia. Mentre gli Arabi e i Cristiani coltivavano a gara le lettere, gl' Israeliti della penisola non rimanevano inoperosi, e tutto parea promettere uno splendido avvenire. Preparato da' due Alfonsi, il X e l' XI, e da Giovanni II, a cui si aggruppano intorno alcuni uomini insigni, il marchese di Santillana, il conte di Mena ec.; affrettato da Ferdinando e Isabella e dal loro successore Carlo V, sotto i quali la cacciata de' Mori,

la scoperta d'un nuovo mondo, tante magnifiche imprese accumularono materia di poemi e di storia agli scrittori futuri, quest'avvenire al fin giunse verso la metà del secolo decimosesto.

Già fin dal principio del secolo (ossia dal principio del regno di Carlo V, d'onde comincia il secondo periodo il qual si stende fino al 1701) apparvero alcuni poeti, che furono per così dire i forieri del periodo de' tre Filippi, e rimasero poi sempre modelli quanto allo stile. Boscan, nudrito nello studio di Dante e del Petrarca, introdusse nella poesia spagnola nuovi metri e nuova armonia. Garcilaso della Vega, rapito sì presto alle muse, lasciò fra gli Spagnoli il modello della poesia amorosa. Ponzio di Leone, accoppiando all'ardore della fantasia una delicatezza squisita di sentimento, fece sentire tutto il potere della lingua spagnola ne' soggetti sacri ed elevati. Hurtado di Mendoza poeta elegante, abile storico, romanziere ingegnoso, riprodusse nella lingua materna gran parte delle bellezze della letteratura italiana. Altri insigni Spagnoli intanto, dispersi nelle contrade straniere, davano ancor più lustro alla patria letteratura. Las Casas, l' amico degl' Indiani, dettava la loro storia che ancor giace inedita, difendeva in vari scritti eloquenti i loro diritti, invocava per essi la regia pietà, compiangeva i loro mali e vendicava alfine colla schiettezza inesorabile del suo racconto la loro distruzione. Ercilla, combattendo nelle guerre dell' Araucania, traeva da esse il soggetto e la grandezza degli epici suoi versi. Cervantes or perseguitato, or belligerante, or prigioniero de'barbareschi, componeva l' immortale sua opera, che nol sottrasse alla miseria e sol gli ottenne la tarda pietà de' concittadini. Chi venne dopo di lui ebbe destino alquanto più favorevole. La vita di Lope de Vega fu agitata ma non infelice, e gli ultimi suoi giorni furono coronati da lieti successi. Quest' uomo, ch' esercitò un sì gran potere sullo spirito della sua nazione, fu il più fecondo fra i poeti d' Europa. La ricchezza della sua imaginazione teneva per così dire la Spagna in un' estasi perpetua. Ei s' era così immedesimato nel pensiero di tutti, che gli uomini del volgo, per esprimere che una cosa qualunque pareva lor bella, dicevano proverbialmente: è di Lope. Ma già la letteratura spagnuola andava perdendo la sua purezza primitiva. Gongora, creatore dello *stile culto* (noi diremmo ricercato) e capo d'una scuola numerosa avea in certa maniera dato principio ad un nuovo periodo. Alcuni uomini di genio, che apparvero dopo di lui ed illustrarono gran parte del secolo decimosettimo, De Castro, imitato da Corneille; Quevedo, l' uomo più spiritoso del suo tempo e non

impropriamente chiamato il Voltaire della Spagna; Calderon, che sempre si nomina dopo Lope de Vega; Solis drammatico distinto e storico insigne si opposero all' irruzione del cattivo gusto e apparvero degni di tempi migliori.

Quando la Francia ebbe dato un re alla Spagna, quando i grandi scrittori del secolo di Luigi XIV ebbero imposta al mondo una specie di vassallaggio letterario, la Spagna più non produsse che de'cattivi scrittori o de'deboli imitatori. Questi imitatori peraltro erano preferibili ai seguaci di Gongora, e servirono in qualche modo a mantenere le tradizioni del sano gusto. Più di essi vi servirono alcuni critici ingegnosi, Luzan colla sua poetica, Feyoo colle sue osservazioni spiritose, De l'Isla colla sua opera sì celebre, che fu pei cattivi oratori del suo tempo ciò che l'opera di Cervantes fu pei romanzieri stravaganti d'un altro. Alfine, senza abbandonar affatto l'imitazione de'Francesi, si tornò di nuovo allo studio de'classici nazionali, ciò che diede alla Spagna altri pregevoli scrittori. La fine dello scorso secolo ne conta parecchi perseguitati la più parte e quindi assai conosciuti dagli stranieri, fra cui andarono ad esercitare il loro ingegno. Melendez nelle sue pastorali e nelle sue odi parve restituire alla lingua poetica l' elegante purezza de' tempi di De La Vega. L' autore delle favole letterarie Yriarte è stato chiamato il La Fontaine degli Spagnoli, come Moratin juniore, pocanzi ancor vivente, n'è stato appellato il Moliére. Prima della morte di questo suo poeta, figlio d' un altro che passa pel riformatore del teatro spagnolo, la nazione ebbe a piangere la perdita di vari illustri viaggiatori e scrittori, i due Ulloa, i due d' Azara, il Jovellanos, il Llorente, il Conde. Alcuni poeti fiorivano ancora in Ispagna al principio di questo secolo, Tapia, Heredia, Quintana, Arriaza, Martinez de la Rosa ec. Le sventure de' tempi hanno ridotto al silenzio quelli che le tempeste politiche non hanno gettato lungi dalla lor patria.

La letteratura spagnuola si è stesa fin dal secolo decimosesto anche in America, e conta buon numero d' autori nati al Messico, nel Perù, nel Chilì, nelle Floride, all'Avana; e il lor catalogo non è la parte meno curiosa del quadro, di cui si parla. Fra tanti autori io non ne nominerò che uno vivente, come quello che più c' importa di conoscere, Carlo Bustamante, l' Erodoto degli Stati Uniti Messicani.

La letteratura portoghese, dice l' autore, è poco conosciuta in Europa, ove generalmente si confonde colla spagnuola. Per una fatalità inevitabile a'popoli conquistati, le armi di Filippo secondo, che invasero il suolo del Portogallo, parvero in-

vaderne anche la letteratura. La lingua di Camoens, parlata da un popolo che più non aveva un' esistenza sua propria, fu dimenticata da' filologi, e la letteratura di questo popolo pressochè ignorata. Giova adunque il richiamarla alla memoria degli uomini, ciò che basta a rimetterla in onore. La storia di questa letteratura può dividersi in cinque principali periodi: dall' invasione degli Arabi alla morte di Vasco De Gama, — da questa all' invasione degli Spagnuoli, — da tale invasione alla morte d' Alfonso IV, — da questa all' avvenimento della casa di Braganza al trono portoghese, — ed indi sino a' nostri giorni.

Primo periodo dal 711 al 1524. Durante il dominio degli Arabi la letteratura fu press' a poco in Portogallo quello che fu in Ispagna. Ma i Portoghesi scossero il giogo di que' conquistatori assai prima degli Spagnoli. Alfonso di Borgogna, divenuto lor primo re dopo la vittoria d'Urica (1139) fu uno de' lor primi scrittori. Bentosto si videro fiorire tra loro più poeti, Egaz Moniz Cohelo, Gonzalo Herminguiez ec. Più tardo il famoso Mucias, detto l'Innamorato, rese immortali co' suoi versi i suoi amori e le sue sventure. Scrisse nell' idioma galliziano, e fondò una scuola che si estese al resto della pênisola. Nessuna nazione ebbe tanti re cultori delle lettere, come la portoghese. Due secoli, circa, dopo Alfonso, epoca famosa per l' istituzione della cortes, si distingue Dinitz, il fondatore dell' università di Coimbra, il re agricoltore e guerriero. Egli era poeta alla maniera de' trovatori, e contribuì non poco a diffondere in Portogallo il gusto delle lettere. Sotto di lui vivea, dicesi, Vasco di Lobeira, il padre del romanzo cavalleresco. Sotto Don Pedro, altro re poeta, il coronatore d' Ines de Castro, visse fra gli altri Fernando Lopez, e le lettere furono molto incoraggite. Sotto Emanuelle il grande, epoca famosa di conquiste e di scoperte, nella quale le lettere ebbero anche maggiori incoraggimenti, fiorì Bernardino Ribeyro, abile prosatore e poeta di tal vaglia, che fu da Camoens chiamato l' Ennio del Portogallo.

Secondo periodo dal 1524 al 1600. Morto Emanuelle, tra pei disastri della guerra, tra per altre cagioni, le lettere languiscono per qualche tempo. Ma Giovanni III, imitando il suo predecessore, le rianima e affretta l' epoca del lor più grande splendore. Sae Miranda viaggia in Italia e ne riporta il gusto di quella poesia, che hanno resa sì celebre Dante e il Petrarca. Egli porge col suo stile l' esempio dell' armonia unita alla forza e all' ingenuità, ed è riguardato come il primo legislatore del parnaso portoghese. Antonio Ferreira, venuto poco dopo di lui,

ottiene il titolo di legislatore secondo. Egli imita nell' odi, nell' eglogħe ec. le più belle forme degli scrittori della Grecia e del Lazio; dà all' Europa la prima commedia di carattere, il Geloso, e la seconda tragedia regolare, quell' Ines di Castro che più tardo gli Spagnuoli vollero attribuirsi. Nel tempo stesso Gil Vicente, abbandonandosi al solo suo genio, merita dalla nazione che lo ammira il sopranome di Plauto portoghese. Egli precede d' un secolo circa i drammatici spagnuoli, che precedettero essi medesimi i francesi. Diego Bernardes, Pedro Andrada Caminha, Fernando Alvarez da Oriente contribuiscono al perfezionamento della lingua e accrescono la gloria letteraria della nazione. Come i loro predecessori essi coltivano specialmente la poesia pastorale, celebrando per così dire le bellezze della natura che hanno intorno. Mentr' essi ciò fanno in seno agli agi e alla corte, un uomo ignorato da tutti, povero, errante, celebra su lidi lontani la gloria de'suoi compatriotti di cui divide i pericoli. Agitato da una passione, che forma il destino della sua vita, ei non l'oblia che per l'amore della patria. Afflitto dalla povertà, ei non chiede ai re che d'ascoltarlo perchè partecipino ai nobili pensieri che fanno battere il suo cuore. Egli è Camoens, è l'autor de'Lusiadi, cui salva dal naufragio per donarli alla sua patria, ove viene a spirare in uno spedale il dì che la potenza portoghese spira sulle rive dell'Affrica. Chi legge i suoi versi ammira l' alto animo che gli dettò; intende come fossero ripetuti in Asia dai discendenti degli Albuquerque nell' andare al combattimento, e come i portoghesi mai non li pronuncino senza commozione. Contemporanei ai poeti, che si son nominati, furono alcuni celebri prosatori. Pel merito dello stile Gio. De Barros è posto a capo di tutti. Ei fa conoscere agli Europei l' Indie non per anco descritte da altri, ma si abbandona troppo spesso alla sua imaginazione e partecipa a tutti i pregiudizi del suo tempo. Osorio invece è superiore al suo secolo pe' suoi lumi e le sue idee filosofiche. Lucena è un modello d' eleganza e di correzione; De Goes nelle sue cronache interessa vivamente per la sua ingenuità; Conto, Castanheda, Albuquerque sono per l' arte dello scrivere poco inferiori a De Barros, e per le notizie che somministrano ancor più degni di fede. Fra i viaggiatori del medesimo periodo si distingue Mendes Pinto, il cui stile ammirabile fa perdonar volentieri la stravaganza de'suoi racconti.

Terzo periodo dal 1600 al 1683. Durante la più gran parte del secolo decimosesto i tre monarchi, succedutisi l' uno all'altro, proteggono le lettere, che coltivano essi medesimi. Dopo la

deplorabile giornata d' Alcazar-Kebir, in cui combatterono alcuni chiari poeti, lo scettro cade nelle deboli mani d' Enrico, il quale fa presagire l' abbassamento, a cui ormai il Portogallo è destinato. Nondimeno l' impulso dato da Camoens dura sempre, e i poeti non mancano. Corte Real e Rodriquez Lobo segnano il passaggio fra l' antecedente e il nuovo periodo. L' uno, epico e guerriero come l' autor de' Lusiadi, si mostra acceso del fuoco d'un'imaginazione ardentissima, ma privo di gusto. L' altro merita il nome di Teocrito portoghese, ed è veramente il più grazioso de'bucolici della sua nazione. Tenta anch'egli di sollevarsi all' epopea, ma non riesce felicemente. Quasi tutti i poeti celebri, che gli succedono, fanno il medesimo tentativo, ed hanno fortuna più propizia. Mauzinho Quebedo fa prova di molta forza nel suo Scipione Affricano; Pereira de Castro si mostra ispirato dal genio d' Omero e della classica antichità nella sua Lisbona fondata; Sae Menezes nel suo Conquisto di Malacca è pieno d'ardore cavalleresco, il qual contrasta grandemente collo spirito depresso della nazione sotto il dominio spagnuolo. Durante il periodo, di cui si parla, i prosatori par che facciano a gara per allontanarsi da quelli del tempo di Giovanni III. Come i poeti, sono anch'essi meno corretti dei loro antecessori, e sacrificano la naturalezza alla pompa. Brito, Nunez de Liam, Luigi De Souza, Giacinto De Andrada si distinguono egualmente per le loro bellezze che per le loro esagerazioni.

Quarto periodo dal 1683 al 1741. Negli ultimi anni del dominio spagnuolo tutto concorre a comprimere l' antico entusiasmo nazionale. Il solo grand' uomo di questo periodo, Vieira, perseguitato a morte da un tribunale terribile, va a portare in America le sue sublimi ispirazioni. Si adotta in poesia qualche cosa di simile al gongorismo degli Spagnuoli, la cui lingua è adoperata da molti autori portoghesi. I più celebri, come Violante do Ceo e Vasconcello, meritano appena d' esser nominati.

Quinto periodo dal 1741 a' nostri giorni. Il Portogallo, al salire della casa di Braganza sul trono, riacquistò la sua indipendenza, ma non la sua gloria letteraria. Verso quell' epoca il conte d'Ericeyra, amico di Boileau, produsse una riforma nelle lettere, introducendovi il gusto francese. Più tardi prevalse il gusto classico dell' antichità per la fondazione specialmente dell'accademia degli Arcadi, in cui si distinsero Garzam, sopranominato l' Orazio portoghese, Da Cruz Sylva, imitatore d' Orazio nell' epistole e nelle satire come lo fu di Pindaro nell' odi, ed

altri uomini ingegnosi, e morti quasi tutti infelicemente. Al principio del nostro secolo fu veduto brillare un giovane poeta, Barbosa Dubocage, il quale ebbe una vita press' a poco sì agitata come quella di Camoens, ed è divenuto com' egli poeta della nazione. È difficile presagir nulla intorno all' avvenire della letteratura del Portogallo come di quella della Spagna, finchè i destini politici delle due nazioni non sono compiti.

Come la letteratura spagnuola ha passati i mari, e al di là di essi, specialmente, oggi promette di rifiorire, così è avvenuto della portoghese. Il Brasile, dice l'A., è terra naturale di musici e poeti che vi s'incontrano spesso nelle campagne e nelle città fra l'infime classi. Pure non sembra che la letteratura portoghese cominci a fiorirvi se non verso i primi anni del secolo decimosettimo. Finalmente nel decimottavo essa produce buon numero d'egregi scrittori, e fa presagire ciò che diverrà un giorno. Nel suo poema di Caramouron, o il Capo de' selvaggi, Durno celebra nobilmente la gloria della nazione. L'Uraguay poema di Basilio De Gama è pieno di belle e variate pitture. Costa, Gonzaga, Alvarenge, tutti vittime della politica europea, hanno date poesie, che si lodano per molti pregi. Fra i prosatori si distingue Rochapitta, lo storico del Brasile; Azeredo, che ha scritta la storia del commercio di Portogallo; Andrade, che passa pel più dotto fra i Brasiliani; Ferreira, celebre viaggiatore che può chiamarsi l'Humboldt del Brasile. Corona la schiera de' prosatori e de' poeti l' imperadore Don Pedro primo, di cui son note le lettere intorno al governo dello stato, scritte a suo padre e già tradotte in più lingue, e l' inno nazionale, ch'egli medesimo ha posto in musica.

(*Il resto nel quaderno seguente*).

I. C.

---

*Gertrude. Par mad. Hortense Allart de Thérase. III Vol. Florence, Ciardetti, 1827.*

A giudicare quest'opera secondo gl' innumerabili pregiudizii della mediocrità, certamente c'è da biasimare non poco: a giudicarla in sè stessa, c'è molto più da ammirare. Chi cerca nella Gertrude un romanzo e non più,

nell' autore della Gertrude, non più che una donna, può restare ingannato; chi, senza cercare nulla di ciò che secondo certe regole può parere conveniente e bello, sa trovarvi e sentirvi tutto il Bello che c'è, non può non esserne stupefatto. Il lettore leggero riprenderà la povertà del disegno, l'aridità dello stile, la soverchia uniformità del tuono, la soverchia lentezza: il lettore che pensa, saprà conoscere in quella povertà di disegno, una straordinaria ricchezza di sentimento: in quell' aridità di stile un affetto profondo, e proprio solo delle anime forti; in quella monotonia, in quella lentezza una varietà di tinte, un progresso d'azione, verissimo e secondo le meditazioni della filosofia e secondo la terribile esperienza del cuore. Ma queste son cose inaccessibili a' lettori volgari: ed è certissimo che un' anima volgare, dalla lettura di questo libro non saprà cogliere altro che noia.

Edvige, Leonora, sorelle; Gertrude, cugina loro, son mogli, la prima ad un giovane amato, il qual, proscritto dalla Francia, la conduce in Grecia a morire di spasimo pe' continui pericoli a cui la guerra della greca indipendenza lo espone; la seconda ad un uomo avanzato d'età, pregevolissimo per amabilità e per carattere, che l'ama quasi da padre, e n'è riamato, ma accortosi poi dell'amore vivissimo dalla moglie sempre virtuosa contratto con un giovine protestante, risolve, protestante anch' egli, di far divorzio e di cedergliela; la terza infine ad un uomo di tutta amabilità, ma leggero, che ben presto la abbandona alla compagnia ed all'affetto d'un americano, singolare per forza d'animo e di mente, il qual, dopo lunghi combattimenti prima col proprio dovere e poi col proprio orgoglio, mortole il marito, la sposa. Ecco tutto: qui non viluppo d' accidenti, non lotta di passioni straordinarie per inverisimiglianza: ma avvenimenti ed affetti comunissimi, resi singolari dalla singolarità del carattere di chi ci passa, e li sente. Non dalla fantasia, nè dal cuore, quale i romanzieri vogliono il cuore, ma dall' intelletto e dall' animo trae l' A. la materia e la for-

za del suo racconto: ad ogni pagina quì si manifesta la presenza, quasi solenne, d'uno spirito elevato e potente. Il fine, ch'io non so se l'A. si sia chiaramente proposto, ma che certo dall'intero dell' opera risulta chiarissimo, il fine della narrazione è il mostrare gli effetti dell'amore, e di tutte le circostanze che ne indicano la mancanza e il bisogno, che ne segnano l' apparizione, che ne fomentano o ne reprimono l' energia, in un' anima dotata di grandissima forza; forza inoperosa, ma vivissimamente sentita. Questa serie di parole, a chi ben considera, vuol significare un amore in cui l' affetto è esaltato dal pensiero, e il pensiero da un fortissimo, sebbene in parte legittimo orgoglio. Tali sono i caratteri di Gertrude e di Rodrigo; che debbono amendue risentirsi di questa triplice forza; d' orgoglio, di pensiero, e d' affetto: e svolgersi quindi in azioni e in passioni elevate, se si riguardino dall'un canto; ma se dall' altro, alquanto boriose, e per soverchia ostentazione di forza, ora deboli, ora ridicole. Ma la ridicolaggine e la debolezza, non son certamente da imputarsi all'A.; la qual si sarà forse tanto vivamente immedesimata ai caratteri che dipingeva da non vedere l'effetto che la pittura produrrebbe in altrui; ma che, se avesse voluto adulare gl' idoli suoi coll'abbellire gli effetti di quella triplice forza di cui parliamo, avrebbe fatto opera debolissima, e al tutto mediocre. Il Bello appunto quì sta nel contrasto di tanta energia con tanta irresoluzione; di tanto sentimento con tanta smania di mostrarcisi superiore; di tanto desiderio di felicità e di sapere, con tanta angoscia di spirito, con tanta perturbazione e quasi ansia d'intelletto. Tale è l' ingegno e l'animo umano, abbandonato a sè stesso: così ci governa l'orgoglio! L'A. ci ha dato (e chi sa che senza volerlo?) una lezione sublime e terribile!

Ma se l'orgoglio indebolisce, non toglie però la forza dell' animo e la grandezza. Non errò dunque l'A. a dimostrarci in Gertrude e in Rodrigo, due anime belle di loro energia. E l' energia e la bellezza, mad. Allart la deduce, chi

nol sentirebbe?, dal fondo dell'anima propria. Sola la coscienza può parlare tant'alto!

II. Una seconda lezione, e non meno importante, e più accessibile agl' ingegni volgari, che da questo libro può trarsi, è nell'arte con cui la ch. A. viene svolgendo i caratteri delle tre donne di cui narra il destino. Non c'è forse libro, che dimostri con più diretta evidenza, come l'educazione, della donna principalmente, col matrimonio, piuttosto che finire, incominci. Codesto in parte è l'effetto delle nostre imperfettissime istituzioni; che alleviamo la donna a tutt'altro che ad essere moglie e madre; ma gli è pure l'effetto della natura invincibile delle cose: giacchè non havvi dottrina, non abitudine, che possa far indovinare alla donna quel ch'ella sarà, quando il palpito dell'amore verrà a sottentrare improvviso alle vaghe idee dell' infanzia, alla pericolosa vanità d'un' adolescenza che ignora il male, eppur sembra che lo commetta, servendo alle consuetudini di una società depravata. Il primo amore è il primo cambiamento essenziale che segue nel cuor d' una donna; che scuote dal fondo tutto l'edifizio della sua educazione; che, cangiando il punto di veduta, cangia sovente lo spirito intero: ma il primo amore non è già l'unico cambiamento: e le sensazioni che seguono al matrimonio, si può egli sperarle così regolari e uniformi, da non imprimere negli affetti d'un cuore naturalmente sensibile, un movimento più rapido? E la rapidità non è ella una varietà per sè stessa? Non trae forse seco l' istinto della irregolarità e del disordine?

Quest' è che ci mostra l' esempio della dolce Eleonora, della generosa Gertrude: virtuose amendue; amendue tenere del compagno che s'eran già scelto: eppure amendue lo tradiscono col desiderio; per cammino diverso si trovano amendue sulla strada delle donne corrotte. Manca, è vero, nel romanzo la morale alla favola: ma il quadro per sè medesimo, è fortemente morale.

III. Se l'A. si fosse ristretta a dipingerci i progressi d' una passione colpevole, omettendo (come dai romanzieri finora s'è fatto) tutto ciò che appartiene all' intimo

stato dell'animo che la soffre, il suo quadro sarebbe certamente riuscito imperfetto, e di disegno e di esecuzione, e di verità e di bellezza. Ma quì noi siamo condotti nei penetrali più riposti del pensiero e del sentimento; assistiam testimonii alla guerra della ragione con la sensibilità, dell'orgoglio filosofico con la umiliazione d'una tenerezza smodata; della nerezza, del terrore, della rabbia quasi, che da cotesta guerra si desta: e gli stessi prestigii che oppone la sensibilità alla ragione, gli stessi sofismi dell'affetto che vorrebbe per sè solo creare un'eccezione alle regole generali che governano il mondo degli spiriti; tutto qui diventa morale. Tanta è la forza della verità pienamente mostrata. Il disordine stesso, il vizio, il delitto, è uno spettacolo non più pericoloso, ma santo, se nulla si omette di ciò che lo accompagna e lo segue. E un'anima corrotta che ci desse a conoscere tutta intera la serie de' propri traviamenti, quand'anche s'ingegnasse d'ingentilire tutto ciò ch'è male coi colori del bello, purchè nulla omettesse, ispirerebbe dello stato suo compassione e spavento.

IV. Ho detto che quì, come altrove, la moralità è tutt'insieme bellezza. Questo addentrarsi nelle più profonde intenzioni, nell'affetto più intimo dell'uomo operante; quest'insistere nella rappresentazione fedele ed intera di quant'è in noi più delicato, più difficile a esprimersi, a cogliersi, a indovinarsi, è un sublime secreto dell'arte. La rivelazione della vita interiore, la conoscenza dell'uomo invisibile, noi la dobbiamo al Cristianesimo; il quale a taluni pare un seguito necessario del platonismo perfezionato; ma differisce da quello come il corpo dall'ombra. La poesia degli antichi è tutta nel mondo esteriore; e perciò, chi lo nega?, più splendida nelle forme, più vivace, meglio disegnata, più snella. La poesia de' moderni, se vuol essere originale cioè conforme a' costumi ed a' tempi, non può, non deve arrestarsi alla superficie; la bellezza fisica è per lei vera bellezza sì, ma bellezza d'espressione: espressione della natura morale. E però, se noi non vogliam condannarci a uno sfogo leg-

gerò d'un affetto leggerissimo e ormai quasi puerile, la nostra poesia dee necessariamente assumere un carattere di gravità, di profondità, di costanza; men leggiadro, se vuolsi, delle antiche grazie; ma più efficace, più limpido, più sublime. Solo Virgilio fra gli antichi, Virgilio, la cui anima incomparabile sembra avere indovinato il cristianesimo, nel quarto libro ci ha dato uno splendido esempio di quella poesia che s'interna ne'cuori, e ne trae fuori i più ritrosi secreti. Altro esempio, ch' io sappia, dell' insistere sopra una passione, del mostrarne gli arcani e i sensibili progressi, le cagioni ed i segni, nell' antica poesia non abbiamo (1). Ovidio, in tanta prolissità e in tanto affetto, non si mostra però mai conscio di quest'arte profonda: si sfoga tutto in lamentazioni ingegnose, in descrizioni faconde; ma la corda dello spirito ivi è tocca così leggermente, che ben mostra com' egli ne ignorasse l'accordo ed il suono. Gli stessi poeti del secol d'argento, più abondanti ancora, e, convien pur concederlo, più profondi, si sfogano anch' essi in sentenze e in imagini; e la lor maniera di dipingere non differisce dalla primitiva, se non che nella frequenza degli epifonemi, e nella smania di mostrar la cosa medesima da più lati; o piuttosto nell' inganno di credere ringrandito il disegno moltiplicando i colori. La crescente tirannide dell' impero, e la barbarie, sotto alle cui nevi dovea fomentarsi il germe d' una nuova civiltà, riserbarono a Dante la gloria di accennare cotesta, che noi chiameremmo poesia degli spiriti. Sebbene l'indole e il fine del suo poema non gli permettesse d' entrare nella via della passione, e seguitarne passo passo i tortuosi andamenti, alcuni tocchi però chiaramente dimostrano in lui il sentimento d' una doppia originalità per la quale il suo tempo non era ancora

(1) Apollonio, convien confessarlo, nell' Argonautica ha offerto a Virgilio il modello della Didone; e la prima parte dell'innamoramento è trattata ancora con più particolarità in Apollonio che in Virgilio stesso: ma l' ultima della disperazione, nel greco poeta è appena accennata.

maturo. Tali sono i due versi della Francesca: *Quanti dolci pensier!*, tali alcuni tocchi dell'Ugolino; tale la descrizione della sera: *Era già l'ora*; tali parecchie similitudini tratte dall' uomo stesso, e dall' intimo del sentimento.

La innumerabile schiera de' poeti amorosi parrebbe dover tutta appartenere a questo genere nuovo; eppure, o fosse la boria dell' ingegno, che traeva que' molti, e sovente il Petrarca istesso alle sottigliezze, a' concetti, alle ripetizioni leggiadre e ben velate d'una medesima idea; o fosse lo spirito d'imitazione, della quale il Petrarca anch'egli, ch'era pure il modello, non seppe francarsi; o fosse il puerile prurito del verseggiare, che nell'ingegno dei più tenea vece della vera vocazione dell' affetto; o fosse la natura dei metri, la Canzone, la Ballata, la Sestina e il Sonetto, restii per cagioni diverse alla svariata e piena e libera espressione della cosa più ardua ad esprimersi, la gradazione del sentimento; o fosse infine la natura stessa di quell' amore, frivolo, vuoto, e troppo spesso sotto i veli platonici sufficientemente carnale; certo è che la nostra poesia amorosa, se pur se n'eccettuano alcuni passi del più grande verseggiatore che fosse e sarà mai, si riduce a continui atti d' adorazione, di sacro tremore, di rammarico del vedersi sprezzato, alternati a quando a quando con fredde espressioni di religioso rimorso. Tutto estrinseco, tutto monotono: niente di circostanziato, niente d'individuale; epperò niente d'universale mai: giacchè la *verità individuale* (cosa singolare ma infallibile), se *fedelmente espressa*, *non può non essere insieme la verità universale*.

Il cinquecento non seppe essere originale altrimenti che, alla poesia amorosa aggiungendo l' adulatoria; peste, di secolo in secolo dilatatasi fino a noi. In tanta oblivione del vero scopo dell' arte, il genere epico non potea certamente resistere alla comune corruttela. Quindi le stranezze romanzesche; quindi nel Tasso, gli affetti più veri, falsati da uno stile sempre artificiato e imitativo; le situazioni

più commoventi, e, convien dirlo, più nuove, indebolite dalla imperfezione del concetto, che omettendo quella serie di cagioni interne che movono l'uomo all'operare, lo lascia freddo spettator degli effetti. Chi crederebbe che di tutti i poeti, da Dante al Monti, il leggero Ariosto sia de'pochi che mostrino a quando a quando d'aver tornato a indovinare il secreto di Virgilio e di Dante, l'arte d'insistere sulla progressione dell'affetto; di tesserne, direi quasi, la storia? Le gradazioni osservate nel descrivere le prime furie d'Orlando sono certamente un bel saggio di questa *epopea dello spirito*.

I delirii del secento fecero ad alcuni sensati ingegni del secolo seguente supporre il bisogno di rimettersi affatto sulle orme de'classici; quasichè il gusto sia l'unico elemento della vera poesia; quasichè dall'imitazione si possa attingere il genio; quasichè l'imitazione appunto non avesse a poco a poco condotti a tanta degenerazione gl'ingegni. Quindi un languore si diffuse su tutta la nostra letteratura: talchè, se si tolga la linea segnata dal Chiabrera, dal Filicaia, dal Guidi, dal Frugoni, dal Minzoni (2), imitatori anch'essi nel fondo, ma non tanto nel tuono, io non so che possa l'Italia vantare allo straniero ne'versi suoi, altro che, (tranne poche eccezioni) una fiacca eleganza, pregio anch'esso più sovente di convenzione che vero; e un inutile cinguettìo.

Sorsero alfine il Parini, l'Alfieri, ed il Monti. Primo il Parini pose nella sua lirica non so che d'individuale; ma l'età in ch'egli visse non era ancora preparata a quel forte linguaggio dello spirito, i cui caratteri sono la profondità e la franchezza. L'Alfieri, tutto pieno d'una passione politica, sacrificò a quella sovente la verità dei caratteri e degli affetti: e preoccupato da un pensiero vee-

(2) Io non intendo agguagliare il Chiabrera al Frugoni, o al Minzoni. Nè credo necessario di dire qual più mi piaccia dei tre. Dico che in tutti questi poeti è un tuono, più o men forte, di franchezza e di vita, che non è nella poesia del lor secolo. V'è l'*aria* poetica, se non v'è in tutti il fondo.

mente, non ebbe la sofferenza di graduare ne' personaggi da sè rappresentati, l' intensità del sentimento secondo gl' indizii della storia e l' esperienza del cuore. Quegli che primo in Italia insegnò l'arte d'insistere nella rappresentazione della passione interna con quella fermezza con cui fin allora s' insisteva nella rappresentazione delle esterne azioni, gli è il Monti. L'Aristodemo, la più compiuta, al mio credere, delle opere sue, l'Aristodemo è una creazione originale, e, in mezzo a' difetti dall'Autore medesimo confessati, degnissima della sua fama. Ma la principale bellezza, quella che, al mio parere, è la fonte e la vita di tutte le altre, si è l'energia e la costanza, posta nel percorrere i varii stadii d'un medesimo sentimento. Uno solo è il sentimento in quella tragedia dominante; sola una figura occupa di sè tutto il quadro: il primo atto li contiene in sè tutti e cinque; eppure i quattr' altri non sono una ripetizione del primo. Concepire un' idea simile, ed eseguirla a quel modo, dimostra una forza di mente, possiam dirlo senza esagerazione, ammirabile: tanto più, che codesta è come l' idea madre d' una poesia nuova, d'una nuova letteratura in Italia.

Dopo l'Aristodemo, conviene, giacchè null' altro abbiam d' intermedio, nominar l' Ildegonda. Io non intendo quì paragonare nè ingegno ad ingegno, nè lavoro a lavoro: osservo soltanto e numero i passi dall'arte fatti nella nuova sua via. Nell' *Ildegonda* tutta la narrazione è occupata dalla disperazione, a gradi a gradi crescente d'un' infelice fanciulla. E ciò ch'è quì di principalmente notabile, è la fermezza (io non cerco ora se troppa) con cui, senza precipitare o mozzar nulla, si toccano cotesti gradi, e vi si arresta l' imaginazione e l' affetto.

Di questo genere altre poesie drammatiche non abbiamo che l'Aristodemo; altra poesia narrativa che l' Ildegonda; altro romanzo che i *Promessi sposi*. A questo genere non appartengono il Carmagnola e l' Adelchi, forse perchè gli argomenti nol comportavano; non appartengono i *Lombardi Crociati*, perchè troppo il poeta volle inventare di suo, sì che non ebbe spazio da esporre con

quella fermezza che dovea, gli affetti reali, propri dell'impresa e del tempo.

V. Tutto ciò ch' è grande, è difficile: e però nella nuova via, quant'è più l'altezza a cui si tende, più frequente è il pericolo della caduta. Troppo insistere sulla storia dell'uomo interiore, può generare facilmente sazietà e noia; può torre al poeta la forza e lo spazio di rappresentare i segni e gli effetti della passione; può renderlo affettatamente minuzioso, ed ardito a spacciare per fatti dell' anima passionata, i risultati o della fredda meditazione, o d'un' esperienza angusta, immatura.

La maggiore difficoltà sta nel cogliere appunto la reale gradazione dell' affetto; e mostrando il passaggio dell'animo dall' un grado all' altro, esser vero. Questa difficoltà non mi par superata in un de' tratti più mirabili de'*Promessi sposi*; la conversione dell' Innominato. Le disposizioni di quell' anima annoiata del male, i primi tocchi della pietà ch' è già per sè medesima un cambiamento in quel cuore ferreo, la confusione che l' assale alla vista della sua vittima, tutto è fin quì sovranamente côlto, è quasi tutto con egual potenza indicato. Ma quando siamo alla notte, i sentimenti di rabbia, di disperazione, d'orgoglio che l'assalgono con tanta furia di quanta è capace un'anima ancora verde nel delitto, non mi paiono direttamente condurre a un così prossimo cambiamento. Un carattere come l' Innominato, e non cangiato ancora, non ricevere alcuna impressione di sdegno, d'orgoglio da quel suo passaggio in mezzo alla folla meravigliata e sospettosa; non par verisimile. La storia dice che l'Innominato, dopo avuto un colloquio col Borromeo, cangiò vita: ma non dice, parmi, che l' Innominato sia ito a cercare la presenza del vescovo, in mezzo alla moltitudine radunata, in un giorno ch' era giorno di festa per tutto il dintorno. Egli scende tutto irritato di quella gioia comune, scende non per altro che per saperne il motivo; e va difilato a cercare dell'Arcivescovo di Milano. Forse il passo parrebbe men brusco, se l'A. ci avesse dipinti i sentimenti

che, cammin facendo, agitavano quell'anima umiliata. Ma umiliarla conveniva dapprima, umiliarla agli occhi suoi propri; giacchè la stanchezza del male non genera che maggiore perversità, quando non conduce ad arrossire della propria bassezza. Io so bene che, descritti tutti i gradi intermedii della conversione, la cosa sarebbe troppo ita in lungo; so che allora sarebbe stato assai più difficile rendere teatrale e romanzesca quella conversione; so infine che nella pittura del nostro Manzoni, c'è tanta profondità da ammirare, che non è quasi lecito il mostrare desiderio di quello che manca: ma io amava spiegare appunto con un esempio ormai celebre, la difficoltà della nuova via che s'apre ai poeti e ai romanzieri avvenire.

Un'altra, e non lieve difficoltà in questa via si è il fermarsi in modo nella pittura del cuore, che descrivendo i progressi della passione, la descrizione non paia, a dir così, stazionaria; che le gradazioni dell'affetto non sieno tanto delicate da sfuggire all'occhio de' più, e da parere inutili ripetizioni. Quest'è che a' lettori volgari parrà certamente del terzo tomo del romanzo annunziato, al quale è tempo ormai di tornare. Quivi la lotta di Rodrigo e di Gertrude con la propria passione, è sì lunga, e in tanti modi dipinta, che pare a prima vista al lettore di considerar sempre la cosa nel medesimo aspetto. E non è. E quell'alterno rasserenarsi e rimbrunire dello spirito di Gertrude, quell'alterno disdegno ed affetto di Rodrigo, sono gradazioni, posto il carattere dell'una e dell'altro, quale in principio noi lo abbiamo accennato, mirabili.

VI. Non si creda però che tutte di simil genere, vale a dire recondite, sieno le bellezze di questo lavoro. Havvi dei secreti del cuore, che pochi san cogliere, ma che tutti al primo annunzio riconoscono per esperienza o per osservazione verissimi: e di tali secreti, specialmente ove si tratta dell'animo delle donne, noi ne troviamo non pochi, e con gran perspicacia rivelati (T. I. p. 9, 19, 47, 59, 63, 64, 80, 84, 105, 111. T. II. p. 1, 69, 97, 127, 134, 139, 209, 241. T. III. p. 3, 36, 48, 57, 95, 109, 115, 121).

Inoltre, le debolezze e i pregiudizii della società di Parigi e di tutte le grandi società, sono da mad. de Thérase, con verità grande toccati, e sovente con grazia. (T. I. p. 15, 16, 61, 70, 74, 82, 111. T. II. p. 70, 77, 81, 89, 134, 153, ec.). Se non che talvolta potrebbe notarsi un certo fare soverchiamente franco, che se non s' avvicina alla sguaiataggine, è però ben lontano da quella delicatezza, che è propria dello spirito ingentilito dall'esperienza sociale; delicatezza di cui la ch. A. offre d'altronde moltissime nel suo libro le prove. Di questo difetto le tracce si posson vedere nel T. I. p. 21, 36, 40, 51, 61, 74, 79, 83, 95. T. II. p. 56, 71, 91, 109, 197, 219, 231. T. III. p. 7, 8, 24, 36, 67.

Altra volta, mad. de Therase pare che si lasci alquanto dominare da que' pregiudizii medesimi a' quali si mostra così superiore; come quando nell' amore ripone tutta la felicità dello spirito; o quando troppo concede alla forza dell' animo, e a certa orgogliosa dignità di carattere. (T. I. p. 93. T. II. p. 45, 59, 65, 90, 126, 127, 167, 168, 181, 184, 204, 243. T. III. p. 5, 12, 18, 37, 43, 51, 57, 58, 61, 65, 97, 99, 108, 114, 134).

Nè possiamo tacere che in mezzo alle molte e importanti verità di morale e di politica, che l' A. in original modo sovente o dichiara od accenna, (T. I. p. 99, 101, 103. T. II. p. 12, 13, 14, 29, 32, 33, 34, 35, 41, 49, 52, 54, 155, 180, 181, 189. T. III. p. 16, 55, 56, 96); noi abbiam riscontrate parecchie proposizioni che non vogliamo certamente comprese nell' elogio dovuto a questo d' altronde pregevolissimo libro. (T. II. p. 4, 49, 69, 78, 84, 87, 187, 209, 216, 226, 232, 237. T. III. p. 5, 16, 18, 29, 112, 132). Nè comprendiam nell'elogio quelle due singolari digressioni (T. II. p. 187. T. III. p. 72), l' una sulla necessità della morale, l' altra sui deserti d'America. Ma dobbiam piena e sincera la lode a tutti que' tratti, dove nel dipingere alcuna qualità grande de' suoi personaggi, l'illustre donna dipinge al vivo sè stessa (T. I. p. 6, 10, 27, 31, 116. T. II. p. 10, 39, 48, 53, 57, 72, 99, 103, 111, 170, 174, 201. T. III. p. 4, 29,

34, 43, 51, 59, 60, 61, 62, 72, 85, 96, 110, 112). Ed è sopratutto nei caratteri di Rodrigo e di Gertrude ch' ella ci si dimostra quant' ell' è; sebbene gli altri tutti nel genere loro sieno con profonda verità disegnati, e con franca semplicità.

Ciò proviene, a mio credere, dall' aver l'A. collocata la scena nel secolo in cui viviamo; ch'è il vero mezzo di dare al romanzo piena verità, piena vita. Nella descrizione del tempo passato, per quanti sieno gli aiuti e le cure del poeta, tutto è vago ed incerto; e qualche violazione, nè piccola, della verità storica è inevitabile, sì nel romanzo che propriamente chiamano storico, come in quello che si vorrebbe chiamar descrittivo; distinzione inutile, come osservava sagacemente un uomo d' ingegno e di senno (3).

K. X. Y.

(3) Indicatore Genovese.— Ved. Antol. N.° 89, p. 117-18.

---

## Del vantaggio della pubblicità nelle procedure criminali
### *Discorso di Patrofilo*.

Parte seconda. (Ved. l'*Antologia*, luglio 1827, N.° 79).

Sarebbe stato assai bene che la stampa di questa seconda parte seguitasse da vicino quella della prima: perchè non deggio ripetere adesso ciò che ho detto allora; e ciò che ho detto allora parmi che possa giovare molto ad imprimere negli animi quanto sono per dire. Certo io non avrei privato di questa utilità il mio argomento se molti mesi di lontananza dalla mia patria ed altri pensieri non mi avessero impedito di continuarne la trattazione. Confido peraltro che quelli i quali amano queste materie, perchè amano gli uomini, si faranno da capo e daransi la pazienza di rileggermi. Io merito poco o nulla; ma la verità che mi proposi di far conoscere merita assai, ed è

degnissima di essere studiata e conosciuta. Non dico già dai filosofi italiani, perchè questi lo hanno fatto prima e molto meglio di me: dico dai giovani, e da tutti quelli l'intelletto dei quali ha bisogno di qualche guida nell'investigazione del vero, e che sono spinti dal loro buon sentimento ad investigarlo, specialmente in materie che importano tanto al ben' essere dell' umanità. Ora, a questi tali io voglio cominciar a dire: che non si avvisino di vagheggiare nella pubblicità delle procedure una forma perfetta. Il perfetto non appartiene che a solo Iddio. Tutto ciò che si compone nella mente umana; tutto ciò ch'esce dalla mente umana partecipa necessariamente dei tanti difetti della nostra natura. All' uomo non è dato che di formare o di sciegliere il migliore: l'ottimo è di altre nature, è di altro tempo. Ma di quel migliore bisogna pur sempre andare sulla traccia e far ogni sforzo di possederlo. In tutte le cose è bello di cercarlo, è utile di trovarlo: ma in quelle i cui effetti vanno sulle sostanze, sulla libertà, sulla vita, sull' onore dei cittadini, sarebbe infamia di non cercarlo e gravissima sciagura di non trovarlo. Lo abbiamo noi trovato questo migliore nella materia della quale ci occupiamo? A me pare di sì. Poichè avendo dimostrato che la pubblicità nei giudizi criminali è conforme al patto sociale, che impedisce la corruzione dei giudici e dei testimonii, che resiste alla preoccupazione dell' animo, che agevola la scoperta del vero, che sostiene la libertà civile, che giova a prevenire i delitti; ed avendo dall'altra parte dimostrato che la secretezza non solo non opera alcuno di questi effetti, ma anzi li distrugge e produce i contrarii, io credo di avere determinata più che abbastanza l'opinione di tutti i buoni tra questi due modi di giudicare gli accusati. Ma i buoni medesimi vivendo in un paese dove le procedure sono secrete, potrebbero talvolta essere tenuti in sospeso da qualche discorso contrario alla pubblicità. E di questi discorsi penso che ne debba udire molti la gioventù: perchè i maestri in diritto si adoperano generalmente a far conoscere le regole di procedura

che sono comandate nel codice, ad assegnarne come possono le ragioni, e si guardano con timida cautela dal toccarne i difetti, e molto più dal lodare le diverse o le opposte. Di questi discorsi se ne leggono pure qualche volta sui libri, e se ne odono di tratto in tratto nella conversazione ordinaria cogli uomini; perchè dove regna la secretezza nei giudizi, molti sono coloro a cui piace o giova di sostenerla e di applaudirla, facendosi schiavi dell' uso o cortigiani del potere. Onde non mi meraviglio che Bentham dica di non avere trovato alcuni motivi speciosi in favore delle procedure secrete, che in un' opera stampata, molti anni sono, in Francia dal sig. Boucher d'Argis. Io non ho veduto quell' opera: ma vivendo in un paese assai diverso per le forme giudiziarie dall' Inghilterra, ho avuto occasione di udir a ripetere molte volte quegli stessi motivi ed altri ancora. Anzi mi ricordo di avere trovato in un libercolo recente queste parole: *la difesa degli accusati è una vecchia abitudine, della quale bisogna scordarsi.* Ora, è pur troppo manifesto che in un paese dove vi è chi ha il coraggio di pensare o almeno di scrivere e di mandar attorno colle stampe una tale proposizione, argomenti di ogni sorta contro la pubblicità non ne possono mancare. Vero è che questi argomenti (dei quali è molto raro che ne sieno persuasi quelli stessi che li mettono in campo) si dileguano subito al primo affacciarsi della ragione e dell' esperienza. Ma è vero altresì che in materia di tanta e tale importanza bisogna combattere gli avversarii fino agli estremi, se non fosse per altro, per toglier loro almeno il potersi vantare di buona fede. Udiamo adunque con pazienza le loro parole, e vediamo se sieno tanto forti e potenti, quali essi le spacciano, da far tenere come non buona o pericolosa quella pubblica forma nei giudizi, che gli antichi ammisero nel numero delle loro generose e sapientissime istituzioni; che i barbari adottarono, non per raziocinio, ma quasi per ingenito sentimento della natura; quella pubblica forma di cui si compiacciono e si gloriano molti popoli moderni;

che fu la conclusione delle profonde speculazioni dei giureconsulti filosofi, e sarà pur sempre il desiderio della parte migliore e pensante di tutte le nazioni.

§. II. *I pubblici dibattimenti aprono una specie di scuola dove si viene ad apprendere il modo di commettere i delitti e quello di difendersi.*

Ecco un' opposizione che Bentham non ha trovato nel suo autore e ch' egli certo non poteva immaginarsi. Eppure questa opposizione è la più frequente che si oda fare da alcuni nei paesi dove le procedure sono secrete. Vedete, o lettori, come questi uomini divengano sottili e scrupolosi allorchè si tratta di contraddire ad una istituzione buona e generosa. Riderei di questa sottigliezza e di questi scrupoli, se non dovessi piuttosto piangere. E piango quando considero che questi uomini medesimi non danno poi alcun pensiero ai veri mezzi e più ovvii e più necessarii di prevenire i delitti. E così dev'essere: perchè quando si ragiona delle leggi con altro intendimento che quello del bene degli uomini, è mestieri che si stimino inutili quante non concorrono ad operare l'effetto proposto, e che si rifiutino come nocive tutte quelle che lo contrariano. Che importano i modi di dividere quanto più si può le proprietà? a che serve di animare l'industria? a che di togliere i privilegi usurpati da alcune classi? a che di alleggerire in ogni maniera possibile i gravi pesi che schiacciano la minuta gente? Che vale di sbandire l' ignoranza, di sradicare le superstizioni, di correggere gli errori? Che vale di mettere una gran cura nell' educazione popolare, e di volere l' esatta osservanza dei buoni costumi specialmente in quelli all' esempio dei quali si conformano le idee di tutti gli altri? Che giova un codice di leggi penali chiare, precise, comuni; il quale tolga ogni speranza, ogn' incertezza, ogni distinzione, ogni arbitrio? Che giova, in breve, che le ruote, di cui si compone la macchina del governo, tendano tutte al necessario fine di rendere istrutta la mente del popolo, di farne buono il cuore, generosi i

sentimenti, moderati i desiderii, sodisfatti i bisogni, comoda la vita? Oh! a tali cose questi giureconsulti pensano nulla o poco; e vanno frattanto lambiccandosi il cervello a sforzarsi di colorire con motivi di pubblico bene quell'orribile mostro della secretezza nelle procedure. Tra questi motivi niuno mi si affaccia con minori apparenze di ragionevole e di probabile del sopradetto. E credo che ogni uomo, il quale non alimenti obliqui pensieri e che sia avvezzo un poco a meditare sulle istituzioni utili a'suoi simili, debba vedere manifestamente e subito il contrario di quello che dicono i nostri oppositori; cioè debba vedere uno dei vantaggi non piccoli della pubblicità nell'aiuto ch'essa presta all'educazione della moltitudine. Certo non importa, io credo, di essere un grande filosofo a comprendere che la natura dell'uomo è tale da potersi più facilmente e più sicuramente condurre cogli esempii di quello che sia coi precetti e coi sermoni. Non occorre però un grand'ingegno a vedere nella pubblica forma dei giudizii una giurisprudenza ed una morale, le quali messe in atto e poste sensibilmente sotto gli occhi della moltitudine, diventano di somma potenza ad istruire lo spirito ed a regolare il cuore di essa. Dico anche la morale: perchè quantunque la violazione della maggior parte delle sue regole non dia materia di giudizio; nulladimeno, siccome nel più gran numero dei giudizi è necessario d'investigare alquanto la precedente condotta dell'accusato e le cause probabili del delitto; così il popolo che ascolta va acquistando a poco a poco la cognizione di quei germi nascosti, di quei lontani e reconditi movimenti, che sviluppandosi e crescendo di giorno in giorno, invigoriscono sempre più la tendenza al delitto e poi trascinano l'uomo a commettere il delitto medesimo. Niuno diventa pessimo in un punto. Ogni colpevole prima di giungere a quell'ultimo pensiero, a quell'ultimo desiderio, a quell'ultimo atto ch'è il delitto, deve passare per una lunga filiera di molti pensieri, di molti desideri, di molti atti che non sono delitti, ma che precedono, preparano il delitto e vi conducono. Intorno a questi pensieri, a que-

sti desideri, a questi atti si aggirano propriamente le regole della morale. Niun discorso, niun insegnamento è tanto efficace ad imprimerle queste regole nel popolo, quanto lo è tutto ciò che scuote ed agita la fantasia: perchè nel popolo la fantasia è l'unica strada per chi voglia arrivare presto e con effetto alla sua mente ed al suo cuore. La moltitudine è avidissima di udire i racconti: più avida è di vedere le cose che le piacerebbero raccontate. Non posso credere che la brama d' instruirsi e di migliorarsi la faccia andare in folla ai pubblici dibattimenti: credo ch'essa vi sia condotta dalla curiosità e dal diletto che ne spera. Ma non importa: che vada. L'istruzione della mente ed il miglioramento del cuore si tramischieranno di necessità a quel piacere ch' essa riceve dal rappresentarsi di un vero dramma, in cui ascolta di frequente ad investigare i più riposti e leggeri movimenti delle tendenze, dei desiderii, delle passioni non buone; in cui le accade spesso di dover seguire passo passo i loro funesti progressi, ed in cui vede quasi sempre il fine sciagurato al quale conducono. Ciò è in quanto alla morale. In quanto alla giurisprudenza, non è mestieri di molte considerazioni, io stimo, a trovare utilissimo quell' insegnamento delle leggi criminali che i pubblici dibattimenti diffondono negl' intelletti volgari, senza loro fatica, anzi con loro diletto. Certo se la moltitudine dev' eseguire le leggi, è necessario che prima le conosca. Infinito è il numero dei delitti che provengono dall'ignoranza in generale; ma è pur grandissimo quello che proviene dall' ignoranza speciale della legge. Quando si stimava che l' istruzione del popolo fosse un mezzo sicuro di renderlo migliore, si aveva ordinato che i parochi dovessero spiegare ogni festa nelle chiese una parte del codice penale. Ciò andava bene e doveva produrre molto effetto sì per istruire le menti, come per tenere in freno le passioni. Quel mezzo dunque era buono: ma assai più buono ed efficace doveva esser quello della pubblicità dei giudizi; perchè tutto ciò che si vede cogli occhi dee fare maggior impressione nella moltitudine di tutto ciò che per comprendere è necessario anche un legge-

rissimo sforzo di raziocinio; perchè il conoscimento della legge non è mai tanto chiaro e perspicuo come quando proviene dal fatto della sua applicazione; e perchè un tal modo di conoscere le leggi, andando congiunto a tutto ciò che può agitare le fantasie, è avidamente cercato dal popolo, è curiosamente studiato e vi lascia un'impressione quasi indelebile. Voglio aggiungere una cosa di minor importanza; ma pur degna di essere considerata. Si crede assai utile il teatro: e certo lo è, se non fosse per altro, perchè toglie molti da un pericoloso ozio, e li occupa in un onesto trattenimento con qualch' esercizio dell' intelletto e del cuore. Or perchè non vorrete concedere alla solennità dei giudizi di operare anch' essi almeno questo poco di bene? Certo sarebbe meglio, io credo, che quelli i quali non hanno altro mestiere che andar vagando tutto il dì per la città con parole vane o maligne e forse con non buone intenzioni, si raccogliessero piuttosto, come farebbero, (e già facevano) nelle aule dei tribunali, e trovassero ivi materia di occupazione e soggetto di pensieri e di discorsi, non voglio dire adesso utili ed istruttivi, mi basta innocui agli altri ed a loro stessi. Al quale vantaggio forse mirava quell' avvedutissimo ingegno di Platone, quando scrisse nel nono delle leggi: " Che i giudizi si dieno palesemente, e che innanzi di venire a questo, alla presenza dell' accusatore e del reo seggano i giudici, quanto più ad essi vicino, servata la dignità loro; *onde i cittadini che abbondano d'ozio ascoltino siffatte cose diligentemente* ,,.

Tutto ciò che ho fino qui appena toccato, e intorno a cui si potrebbe molto parlare, a me sembra di tanta evidenza da non poter venire ragionevolmente contradetto da niun uomo ragionevole. Pure come il numero dei sofistici e degli amatori delle dispute è molto più di quello che bisogna, non mi stupirei se taluno promovesse dei dubbi, o mettesse in campo delle difficoltà, o trovasse esagerata qualcheduna delle sopradette proposizioni. Di ciò non mi stupirei. Ma che si voglia mutare affatto il bianco in nero, del sì far nò, e predicare la pubblicità dei giudizi

come un solenne e regolare corso di scienza aperto in tutte le provincie, affine d' instruire comodamente le genti nel modo di commettere i delitti ; ma che si voglia far passare come balordi quei Greci e Romani che istituirono queste strambe cattedre e le continuarono per molti secoli, senza accorgersi di un tanto e sì manifesto disordine; ma che si stimino pazzi gl' Inglesi e i Francesi che fecero sì memorande fatiche e sopportarono tante sciagure per averle; ma che si reputino più che stolti gli Americani degli Stati Uniti, i quali mettendo maggior cura di ogni altro popolo nel limare i costumi della loro nazione, tengono poi ed amano di tenere fra di essi questo semenzaio di mali esempi e questa pubblica scuola di scelleraggini; ma che si trovino, io dico, tante belle novità ignote a quanti considerarono più lungamente queste materie, e se ne cavi quindi una conclusione del tutto contraria a quella ch' essi ne cavano; ella è per me cosa tanto straordinaria e maravigliosa, che mi fa un inviluppo nella mente e mi riesce quasi un enigma. Vero è che questo enigma lo posso facilmente disciogliere se considero la persona di alcuni di quelli che mettono in campo simile opposizione, e se guardo ai veri motivi che li fanno parlare. Ma di tali oppositori e di tali motivi io non posso, nè vorrei ora occuparmi. Sarebbe questa materia di ben altro ragionamento; e già fu trattata da Machiavelli e da Alfieri. Io vorrei darmi, se fosse possibile, un avversario di buona fede, e discutere questa obbiezione un istante con lui. Voi dite che i pubblici dibattimenti insegnano il modo di commettere i delitti. Molti paesi d' Italia ebbero prima i secreti giudizi; poi li mutarono nei pubblici; poi ricaddero nei secreti. Ebbene: egli è un fatto di cui potete accertarvi a vostro talento che in questi paesi il numero dei delitti, considerato uno spazio eguale di tempo, fu assai minore in quello della pubblicità. Come va dunque questa faccenda? Risponderete che io ho torto dimettere tale diminuzione a sola lode della pubblicità, e che molte possono essere le cause che concorsero a produrla. Ciò che qui mi dite non fa veramente un grande

onore ai governi dove tornarono le secrete procedure; ed io volentieri vi concedo che la pubblicità non sia il solo motivo della diminuzione, come la secretezza dell' accrescimento dei misfatti. Cerchiamo dunque d' investigare questa cosa più in sè stessa, più nel suo intrinseco. Voi stimate che l' istruzione a commettere le azioni dilittuose provenga da ciò che i pubblici dibattimenti rendendo palesi i modi dei quali i malvagi si valsero ad effettuarle, l' insegnino così agli altri. A dire il vero io ho sempre creduto che dovess' essere di poco profitto una scuola in cui i premi che si dispensano sono le prigioni, i lavori forzati, l' infamia e la morte. Ho sempre creduto che un uomo cattivo se mai per caso (il qual caso, notate, non dev' esser molto frequente) mette il piede nella sala dell' udienze, vi trovi assai più motivi di spaventarsi e di ritrarsi dal delitto ch' egli meditava, di quello che lezioni a commetterlo. Ma lasciando anche questo; potete voi credere che il malvagio abbia bisogno di tali lezioni? Voi siete intervenuto ai pubblici dibattimenti: or ditemi; da qual parte venivano i più grandi ed avveduti colpevoli? forse dalla città o da luoghi vicini, dove gli uomini potevano facilmente ascoltare i pubblici processi od esserne informati? oppure dai boschi, dai monti, dal fondo delle campagne, dove non mai o di rado penetrava una languida scintilla di questa luce benefica? Io sarei per iscommettere dieci contr' uno che fra tutti i più accorti scellerati i quali vi sono comparsi dinnanzi, non v' era chi fosse venuto giammai come spettatore ad un pubblico dibattimento. Voi avete letto le cause celebri di Pitaval. Erano pubblici o secreti i giudizi in Francia, quando si commettevano quei misfatti, che per la somma astuzia nel concepirli, e la grande accortezza nell' effettuarli, meritarono di essere tramandati ai posteri, come perpetuo e terribile esempio della perfidia umana? Siamo forse scarsi di grandi ed avvedutissimi colpevoli adesso in quei luoghi d' Italia, dove ci hanno chiuso a dieci chiavistelli le stanze della giustizia? Oh! per l'amore di Dio, se amate gli uomini, non opponete somiglianti chimere ad

una istituzione provata giusta e necessaria dai principii più rigorosi del diritto, provata utile dall' esperienza di tante nazioni e di tanti secoli. Persuadetevi che il cattivo non ha mestieri di altra lezione a divenire colpevole, che di quella ch' egli trae dai falsi raziocinii della sua mente e dalle sfrenate voglie del suo cuore. Persuadetevi che nel raddrizzare i primi, cioè nello sbandire quanto è più possibile l'ignoranza, nel regolare le seconde, cioè nel diffondere la morale e nel provvedere ai bisogni del popolo, consiste tutta l'arte del legislatore: la qual arte non è, non fu, e non potrà essere giammai nel far andare la giustizia come una di quelle femmine svergognate che non hanno coraggio di alzare la fronte in faccia alle genti. Ma veggo che voi vorreste pur dire qualche altra cosa: forse indovino il vostro pensiero. Voi pensate che i pubblici dibattimenti possano almeno istruire il colpevole nel modo di difendersi. Potrei rispondervi che l'aria dei tribunali non è quella che venga a respirare più volentieri chi ha indosso il grave peso di un misfatto o lo medita. Potrei rispondervi che chi ha avuta tant' astuzia quanta basta a trovare i mezzi sovente difficilissimi di effettuarlo, è ben raro che manchi di quella che occorre ad immaginare e preparare le difese se venisse scoperto. Queste e molte altre cose potrei rispondervi: ma non me ne lascia subito il tempo la maraviglia che provo nell' udirmi a fare da voi questa obbiezione. Voi vivete in un paese dove le procedure sono secretissime: voi vivete in un paese dove il legislatore, affine di moderare alquanto gli arbitrii inseparabili da quel funesto sistema della secretezza, è stato costretto a chiudere il giudice fra i brevi termini delle prove legali. Voi siete dunque in un paese dove basta che il malvagio si guardi nel commettere il delitto da alcune combinazioni di circostanze facili ed evitarsi per andare sicuro del fatto suo. Voi siete dunque in un paese dove non importa altro studio al colpevole che la poca fatica di negare ogni cosa a mettere sempre il suo giudice nel più grande imbarazzo, e nove volte delle dieci nell'impossibilità di provargli legalmente

il contrario. E voi, abitando un tal paese, voi avete il coraggio di contrapporre ai pubblici giudizi un simile discorso? Ma questo discorso non è solamente strano nella vostra bocca, perchè la secretezza vi ponga, in ciò stesso che qui dite, a peggiore condizione della pubblicità. Questo discorso è anche falso in sè medesimo. Considerate un istante che il numero dei giudici, che tutta la tela della procedura, la quale si dispiega dinnanzi i loro occhi e molte altre ragioni che qui non giova di ripetere, concedono al legislatore di potere senza pericolo non domandare, nella pubblicità dei giudizi, altro motivo delle sentenze che l' intimo convincimento di quelli che le pronunziano. Considerate che questo intimo convincimento, avendo per sola regola il criterio e la conscienza del giudice, può formarsi da qualunque delle circostanze che precedono, accompagnano o susseguono l' azione criminosa. Considerate che queste circostanze variano tanto, quanto variano le persone, i tempi, i luoghi, i fatti. Tutto ciò considerato; supponete che un uomo di cattive intenzioni vada per qualche tempo alle udienze; ch' egli conosca praticamente il modo con cui procedono le corti di giustizia; ch' egli vegga da quali minime cose, da quali remoti indizi, da quali inavvertiti ed inevitabili casi nasca sovente la persuasione del giudice; che vegga quanto spesso riescono inutili le più fine astuzie, i più meditati raggiri, le più studiate risposte, le apparenze più splendide; e poi ditemi se i pubblici dibattimenti insegnino al malvagio il modo di difendersi, o non debbano levargli piuttosto anche la speranza di essere capace a tenersi in salvo da tutte quelle innumerevoli combinazioni di cose, da tutti quegl'infiniti accidenti che potranno rendere certo un giorno il suo misfatto nella mente e nella coscienza de'suoi giudici.

§. III. *La pubblicità avverte i complici: potrebbero quindi fuggirsene: potrebbero nascondere gli oggetti che formano la prova del delitto: potrebbero accordarsi, affine di apparecchiare una difesa al prevenuto.*

Questa opposizione, come chiaramente deve apparire ad ognuno, non riguarda la pubblicità quale noi l'avevamo, qual' esiste in Francia, e quale fu portata dai francesi in altre parti d'Europa. In tutti questi luoghi l'istruzione del processo è sempre secreta: il dibattimento non fa che pubblicare ed ampliare l'istruzione medesima. La pubblicità però del dibattimento in nulla vale a favorire i complici; perch' essi nulla hanno fatto se non sono fuggiti, se non hanno nascosto i corpi del delitto, se non si sono concertati a difendere l'imputato durante l'istruzione: la quale essendo, come dico, secreta, non ha alcun disavvantaggio maggiore di quello che abbia l'inquisizione nell'opposto sistema. Ma io ho voluto mettere in campo queste difficoltà per aver motivo di far conoscere a quelli che nol sapessero quanto sieno diversi in tal proposito i pensieri degl' Inglesi e degli Americani degli Stati Uniti: onde abituando un poco la mente alla larghezza delle loro opinioni, e alla intiera pubblicità ch' essi adoperano da tanto tempo e con sì felice successo; alcuni si vergognino ad essere o a fingersi spaventati anche di quella pubblicità dimezzata, ch'è pure finalmente quel tanto che noi osiamo di sperare. Le seguenti linee sono dunque rivolte a coloro che combattono la pubblicità, non dei giudizi, ma dell' istruzione dei processi: ed userò così per un istante un modo contrario a quello dei chirurghi; i quali dopo abbassate le cateratte, cominciano ad avvezzare a poco a poco gli occhi alla luce, e vanno sempre per gradi maggiori. Ma nelle guarigioni degli occhi intellettuali forse può essere buona qualche volta la strada opposta. Voglio almeno tentarla: e certamente se mi riesce di mostrare il bene nel tutto, non vi sarà, credo, chi sia tanto cieco che nol vegga o tanto ostinato che non voglia vederlo an-

che in quella parte, ad ottenere la quale ci affatichiamo. Prima di ogni altra cosa egli è da sapere che in Inghilterra e negli Stati Uniti d'America si procede nel seguente modo. Un uomo citato o condotto a rendere conto di un delitto che se gl'imputa, non è tenuto a rispondere se prima non abbia consigliato con chi vuole. Dopo l'interrogatorio di lui si assumono subito le deposizioni dei testimonii. Il magistrato fa quello ed ascolta queste generalmente a porte aperte e quindi alla presenza di quanti vogliono intervenirvi. Una tale pubblicità, s'è più ristretta da un lato di quella degli antichi Germani, che facevano queste cose in mezzo alle piazze ed alle strade; è dall' altro lato di molto maggiore, perchè i giornalisti, specialmente in Inghilterra si affrettano di rapportare quanto hanno veduto ed udito a tutta la nazione. Concedo che questa maniera di cominciare i processi debba parere molto maravigliosa a tutti quelli che sono da tanto tempo abituati a pensare, che le prove di un delitto sieno impossibili a trovarsi quando non si metta colui che n'è accusato nel profondo delle tenebre e nol si tolga quasi dal numero dei viventi. E bisogna dire che l'abitudine a pensare così sia molto radicata nelle menti degli uomini e come sarebbe a dire trasfusa nella loro natura; perchè neppure i francesi quando correvano tanto sfrenatamente dietro ad ogni novità ed erano sì avidi di ogni perfezione nell' ordinamento sociale; neppur essi ebbero il coraggio di fare questo passo. Decretarono la pubblicità dei giudizi, composero le assemblee dei grandi giurati per conoscere dell'accusa, quelle dei piccoli per giudicare del fatto; ma l'istruzione preparatoria rimase sempre secreta. Forse credevano che la nazione non fosse abbastanza apparecchiata per un sì grande mutamento venuto tutto di un colpo: forse la parte che dominava (come le ree passioni si frammischiano sempre alle parti) volle conservarsi un modo di opprimere l'avversa: fors' erano troppo pochi coloro che avessero meditato intorno a questa materia per poter condurre nel loro avviso quella fervida turba d'improvvisatori di leg-

gli. Comunque sia, l'istruzione preparatoria rimase sempre secreta. Credo bene che nol sarebbe più, se il governo imperiale francese coll' abolizione dei giurati d'accusa, col ristabilire la censura della stampa, col disciogliere ogni rappresentanza popolare, con quel suo gran corredo di giurati speciali e di corti speciali ordinarie e straordinarie, non fosse venuto ad impedire o piuttosto a far grandemente retrocedere i pensieri della nazione in tutto ciò che riguarda le pubbliche libertà. Ma ora che quell' enorme ostacolo è tolto di mezzo; ora che la gloria del campo non compensa più i disordini del foro; ora che le idee dei filosofi e dei giureconsulti francesi si volgono tutte a liberare la loro patria da qualche rottame ch'esiste tuttavia del vecchio tempo e dai moltissimi che vi ha lasciati l' impero; ora che la giurisprudenza criminale è divenuta materia di studio quasi popolare; ora, dico, è molto ripetuta e va facendosi ogni dì più comune in Francia l'opinione che non sia necessaria, nè utile, nè buona, la secretezza nell' istruzione preparatoria. E dicono: I nostri legislatori hanno forse creduto che il dibattimento pubblico potesse correggere tutti i vizi dell' istruzione secreta: ma si sono ingannati. Un testimonio, il quale, per un motivo qualunque, abbia alterata la verità nella sua prima deposizione, e le cui parole sono scritte e stanno là pronte ad essergli rinfacciate quando occorra; come potrà egli rettificare al dibattimento ciò che ha detto prima, colla certezza di venire pubblicamente smentito da sè medesimo e col pericolo d' incorrere nella pena della falsa testimonianza? La quale rettificazione del testimonio è in tanto più difficile, che i nostri avvocati non hanno la facoltà di fargli direttamente il contro-esame, come in Inghilterra e negli Stati Uniti d'America; ma devono indirizzare le loro domande al presidente delle sedute, il quale le rivolta poi al testimonio. E così la domanda viene sempre più o meno cambiata; si frammette sempre tra essa e la risposta tanto tempo quanto basta a studiarla, e si toglie quel rapido andare e ritornare del dialogo da cui il vero potrebbe uscire

anche involontario. E i vizi o i difetti dei documenti che descrivono i luoghi od altre cose, e specialmente di quei documenti che riguardano i corpi dei delitti, come varrà il dibattimento a correggerli? E poi, quando l' istruzione è secreta qual cosa impedisce al giudice istruttore di usare tutti gli artifizi che possono condurre il prevenuto, quasi sempre confuso e spaventato, a quelle confessioni o contraddizioni che invano, anzi con suo discapito, egli cercherà poscia di negare o di modificare al dibattimento? e già si sa che questi artifizi non sono nè rari, nè pochi; e fra di essi è primo quella tortura moderna d'impedire all'accusato ogni comunicazione anche nell'interno delle carceri, e di fargli sopportare infinite privazioni; delle quali cose è posto nell' arbitrio del giudice il tempo ed il modo. Con questi e somiglianti argomenti, ma con assai più forti parole e con molti esempi di casi avvenuti di fresco, si combatte in Francia la secretezza nell' istruzione preparatoria. Ai quali argomenti non saprei veramente qual buona risposta si potesse contrapporre. Più facile è promuovere delle difficoltà contro l' istruzione pubblica del processo: e queste difficoltà sono quelle appunto che io ho messe in fronte al presente capitolo.

Ma qui, o lettore, è ben necessario, se non l'hai fatto, che tu adoperi tutta la forza del tuo intelletto e del tuo sentimento a mettere da parte le idee che hai fin' ora conservate e a far tacere quelle abitudini fra le quali sei vissuto. Io non ti voglio dare in prova me stesso; ma sì ti posso dire che persone istruite e persuase più ch'altri mai, non solo dell' utilità, ma della necessità dei pubblici dibattimenti, le ho vedute a rimanere in sospeso, quando ho loro parlato della pubblicità nell' istruzione. Tanto è vero che le condizioni le quali, per un motivo o per l'altro, vanno da moltissimo tempo congiunte alle cose, trascinano seco ed incatenano i pensieri anche degli uomini non cattivi, nè stolti. I popoli del settentrione i quali invasero le parti meridionali d' Europa (che noi chiamiamo barbari, e che i nostri maestri c' insegnano a disprezzare, perchè non sapevano comporre nè belle prose ne

bei versi; quando invece dovrebbero insegnarci ad imitarli in molte cose ben più utili delle belle prose e dei bei versi) piantavano, come ognun sa, i loro tribunali in mezzo ai campi; e là, col testimonio del cielo, all'aria aperta, fra la moltitudine delle genti, s' instruivano de'misfatti e procedevano all'assoluzione degl'innocenti o alla condanna dei colpevoli. Per quanto si affaccendassero i legisti e quelli che li animavano ad introdurre un infinito numero di sottigliezze e molt' impedimenti nella formazione dei processi; il cambiamento della procedura dalla verbale alla scritta e, ciò ch'è più, dalla pubblica alla secreta, non può essere accaduto nè tutto in un punto nè in breve tempo. M'immagino che ogni colpo il quale si dava alla pubblicità dovesse recare allora molta maraviglia nelle menti degli uomini. Non mi stupisco però che ora accada il contrario. Ma è mestieri di dire che l' abitudine e, a così esprimermi, una certa antica piegatura d' idee ha una gran parte in questa maraviglia dell' intelletto. Io insisto quindi perchè ci spogliamo di tali abitudini, perchè offriamo, dirò così, un orecchio vergine se vogliamo farsi capaci di quel quasi naturale istinto che faceva intieramente pubbliche le procedure fra i barbari; e di quelle ragioni che le rendevano così pubbliche fra i Greci ed i Romani; e di quelle per cui le vogliono conservare in tal modo pubbliche gl'Inglesi, gli Americani e gli Svizzeri. Anche questi ho nominato, perchè, quantunque di essi non si accostumi di gridare le novelle su pei libri, pure voglio si sappia che l'istruzione del processo si fa a porte aperte in alcuni luoghi di quel paese, e specialmente fra i Grigioni; quei Grigioni, dei quali per poco noi ne parliamo come degli Algerini. Ora, tutti questi popoli hanno da molto tempo pensato e seguitano tuttavia a pensare: la prima qualità della giustizia essere quella di rendere eguale la condizione delle parti, fra cui si cerca il vero; non potersi quindi senza grave alterazione di essa giustizia, anzi senza distruggere la sua natura medesima, mettere in mano dell'accusatore (sia egli una persona pubblica o privata) tutti i mezzi di sostenere l'accusa, mentre si tolgono

all' accusato tutti quelli che gli gioverebbero ad apparecchiare la difesa: ciò accadere appunto allorchè l'istruzione preparatoria è secreta; perchè l' uno di essi rimane tra il pubblico, l' altro è gettato nel fondo di un carcere; l' uno può andare sulle traccie di ogni passo della procedura, all' altro si nascondono tutti; l' uno può consigliarsi con chi vuole, l' altro è privato di ogni comunicazione: stare senza fondamento il timore che questo generoso ed equo modo di procedere favorisca il colpevole a concertare false ed artifiziose difese: facilmente potersi scoprire dal giudice le sue mene ed i suoi raggiri: queste scoperte essere tanto agevoli che sovente gli vengono dinnanzi senza ch' egli ne faccia ricerca; perchè è della natura delle cose che il vero trovi soccorso da per tutto, mentre la frode più accorta si tradisce da sè medesima; e perchè in una nazione generosa partecipante alla persecuzione dei colpevoli pel divulgamento delle circostanze del processo di mano in mano che si sviluppano, oltre alle persone interessate nella causa, l' intervento di tutti gli uomini onesti è assai più potente di quanti sforzi valgano a fare pochi individui amici o complici del malfattore: essere anzi avvenuto innumerevoli volte che questi sforzi medesimi abbiano svelato il delitto, abbiano tradito il colpevole, e giovato grandemente a far nascere nell' animo del giudice quella persuasione della reità che da altre cose non si sarebbe mai potuta formare: doversi ritenere di niun valore quello che dicono della fuga dei complici e del nascondimento degli oggetti costituenti la prova del delitto: i complici starsene troppo all' erta e troppo in sugli orecchi per non accorgersi dell' arresto e della disparizione dell' autor principale e per avere bisogno di esserne avvertiti dall' interrogatorio pubblico o dai giornali: essere raro il caso che non siano arrestati o chiamati contemporaneamente all' autor principale medesimo; ed assai più raro che intervengano alle udienze, dove mille accidenti e mille potrebbero scoprirli all' occhio vigile della giustizia: per rispetto al nascondimento degli oggetti potersi dire le stesse cose, ed aggiungere, che, o gli amici ed i

complici sapevano prima del magistrato dov'essi erano riposti, e la obbiezione è inutile, o il sanno dopo, ed egualmente inutile, o vengono a saperlo nello stesso tempo che il magistrato, e sarebbe maraviglioso ch'egli avesse ad impadronirsi dei corpi del delitto mezzi men pronti e meno validi di quelli dei complici e degli amici a nasconderli. Ma dall'altra parte, come può l'interrogato manifestare il luogo dov'esistono le prove del delitto senza palesarsi colpevole? e s'egli per tale si confessa, a qual prò gli amici darsi la briga di nascondere le prove? E la confessione della colpa, non trascina con sè anche quella dei complici? E se il prevenuto con nobiltà di animo quas'impossibile ad immaginare, accusasse lui solo e tacesse il nome dei compagni, che può giovare a questi di trafugar i corpi del delitto? In questo trafugamento non vi sarebbe anzi il pericolo che venisse scoperta la loro complicità? perchè bisogna pur sempre ritornare a quel vero principio che quando gli accusati sono colpevoli e quando si lasciano liberi i mezzi della difesa, è frequentissimo il caso che da questi mezzi medesimi escano le prove più convincenti della loro colpa. Tali cose dicono quei popoli: e notate che potrebbero dirle anche se la pubblicità nell'istruzione fosse appena introdotta fra di loro; perchè queste cose non vengono che dalle considerazioni dell'intelletto un poco esercitato sopra tali materie. Essi hanno inoltre l'argomento di una lunga esperienza: argomento irrepugnabile per chiunque non voglia contrapporsi all'evidenza dei fatti, e credere che genti tanto savissime quanto sono gl'Inglesi e gli Americani degli Stati Uniti amino, per farsi singolari, un modo di procedere, che lasciando scappare dalle mani della giustizia la maggior parte dei rei, tenga sempre ingombrate le lor terre d'infinito numero di scellerati e rovini i costumi di tutta la nazione. Ma torniamo alle difficoltà che si promuovono contro i pubblici dibattimenti.

*( Il seguito in un prossimo fascicolo ).*

## Rivista letteraria.

*Lettere d' etrusca erudizione pubblicate dal cav.* Francesco Inghirami. *Poligrafia Fiesolana* 1828 *in* 8.° *fig.°*

Nell' ottobre del 1826 fu trovato presso Perugia, fra varie antichità etrusche, un disco manubriato di bronzo (altri forse amerà dir patera) ben lavorato, ottimamente conservato, e singolare per due nomi in ispecie, posti a canto di due delle tre figure che vi sono incise, e non ancor letti in verun monumento. Il conte Vermiglioli avrebbe tosto voluto farlo conoscere al pubblico, e, non potendolo per malattia, ne mandò un calco in gesso al cav. Inghirami, dicendogli nella lettera accompagnatoria (la prima delle annunciate) che il disco meritava a doppio titolo d'esser pubblicato e illustrato nella sua opera de'Monumenti Etruschi. Lo meritava per le particolarità, che ho pur dianzi accennate, e lo meritava come argomento novello in favor dell' opinione sostenuta in quell' opera, che simili utensili, quando pur non sieno specchi mistici, debbano almen dirsi specchi usuali. La lucidezza del suo rovescio, scriveva il conte, è assai favorevole a quest' opinione, che pur di recente mi è sembrata giustissima, vedendo presso il sig. Sproni un disco (o patera ordinaria ch' altri voglia chiamarlo) restaurato da' secoli nella parte incisa anzichè nell' opposta, sicuramente per non deturparlo ove, per l' uso che voleva farsene, avea d'uopo d'esser più terso.

Il cav. Inghirami fu, come può imaginarsi, lietissimo del calco, ma insieme dolente di non poterne più far uso per l' opera sua, giacchè quella serie di monumenti, per la quale poco prima gli sarebbe stato assai utile, avea già ricevuto il suo compimento. Quindi, tratto disegno del calco medesimo, pensò di mandarlo al nostro regio antiquario, il cav. Zannoni, pregandolo (lettera seconda) ad esporre ciò che gli sembrasse delle figure e de' nomi del disco in esso copiato, e a cui, s' egli acconsentiva, non potrebbe sicuramente desiderarsi più perito illustratore.

All' inchiesta gentile il cav. Zannoni ha risposto (lettera terza) assai gentilmente; il che nel caso nostro vuol dire assai dottamente. Dell' una delle figure del disco, quella ch'è a manca di chi guarda, era facile dire il nome, quando pure non vi si leggesse da lato; giacchè la clava che tien colla destra, l'arco che impugna coll' altra mano, la pelle di leone che le pende dagli omeri, e il Cerbero che le s' inchina a piedi, fanno a tutti ma-

nifestissimo essere la figura d' Ercole. Sta questi rivolto ad una figura muliebre, la quale occupa il mezzo della piccola scena, e, mentre colla destra gli posa un serto sul capo, un altro ne solleva colla manca. Certo quest' incoronazione è il premio delle dodici fatiche dell' eroe, l' ultima delle quali fu il Cerbero vinto (qui l' illustratore, facendo una piccola digressione, pon d' accordo gli antichi sul numero delle teste del Cerbero, distinguendo le tre canine che gli spuntan dal collo e le molte serpentine che gli gremiscono il tergo); e il secondo serto, che si diceva, conferma tale opinione. Ma l' eroe non potea por piede in inferno senz' essere iniziato a' misteri eleusini detti i maggiori (altra digressione erudita); nè iniziarsi a tali misteri, ove rammemoravasi il passar degli uomini dalla vita selvaggia alla civile, senz' essersi reso puro dal sangue degli uccisi Centauri. Nè ciò bastava, poichè essendo que' misteri istituiti pei soli Ateniesi (terza digressione più interessante dell'altre) Ercole, benchè iniziato a' minori, che diconsi anzi istituiti per esso, avea d' uopo, come già l' ebbero i Dioscuri, come poi l' ebbe lo scita Anacarsi, ed altri di cui si ha memoria sino al secondo secolo dell'era nostra, d' esser prima dichiarato cittadino d'Atene. Così assicurati bene i titoli e la condizione dell' Ercole del bel disco, l' illustratore viene al suo nome incisogli a fianco, e trovatolo di lezion conforme a quello di più dischi pur lavorati in Etruria, si compiace a confrontarlo con altro scritto poco differentemente in un greco vaso dipinto, illustrato dal Millingen, e ne prende occasione d'una digressioncella grammaticale, in cui prova contro l'Eckel e il Lanzi che l' *heth* fenicia, impiegata da' Greci e dagli Etruschi, lungi dall' avere ne' monumenti il valore del *theta*, non è che una semplice aspirazione. — Prima di proferire il nome della figura femminea che incorona l' eroe, ricordandosi d' altra, che con una vitta nella destra e l'asta o lo scettro nella manca sta innanzi all' eroe medesimo, il quale impugna non so che ramo, nella pittura d' un vaso pubblicato dal Millin, si trattiene alcun poco a parlar d' essa, onde agevolarsi le congetture intorno a quel nome. Millin vede in tal figura o Cerere o una donna a lei consecrata, che inizia Ercole ai misteri eleusini; e gliene porge indizio così la vitta, che già si disse, come il ramo pur sopra indicato, ch' egli crede di mirto. Ma, per tacere ch' Ercole secondo la favola fu iniziato da Eumolpo, e che l' officio d'iniziare ne' misteri eleusini sembra che appartenesse ai soli uomini; il supposto mirto, dice il nostro illustratore, è vero alloro colle sue bacche, segno di vittoria e non

d' iniziazione, in cui d' altronde portavasi corona e non ramo di mirto; e la vitta, che pur è segno ordinario d' iniziazione, lo è anche talvolta di vittoria. Ciò egli prova al suo solito con testimonianze copiose di scrittori, e riscontro di monumenti; dai quali rinfrancato inclina a credere che la vitta, di cui si è detto, sia presentata ad Ercole, siccome a quello che vinse in ognuna delle molte e perigliose fatiche, a cui l' espose Euristeo sostenuto dalla prepotente Giunone; anzi che la femmina astata o scettrata che gliele presenta sia questa Dea. È vero, ei dice, ch' ella fu nemica all' eroe; ma è pur vero che in fine ebbe per lui mente benigna. Apollodoro la riconcilia con lui al salire ch' ei fece dal rogo all' Olimpo. Qualch' altro di quegli antichi poeti, che abbiamo perduti, ha forse fatta avvenire la riconciliazione subito dopo le famose fatiche. In una patera del museo kircheriano vedesi accanto a Giove e rimpetto ad Ercole una Giunone, che ha nella destra un serto d' alloro, sicuramente per incoronarne l'eroe vincitore de' mostri e già reso immortale. Se questo essa fa in cielo, potè anche fingersi che il facesse in terra prima ch'Ercole salisse lassù. La femmina, che lo incorona nel nostro disco, ha veramente una tal foggia d' abito, che meglio si addice a Venere che a Giunone. Ma Giunone e Venere, osserva l'illustratore, citando Omero, Callimaco, Pausania ec., paiono tenersi talvolta dagli antichi per una medesima divinità. Nè la foggia d' abito, che si diceva, è straniera a Giunone nell' opere dell' arte; di che reca in prova e la pittura del già citato vaso del Millin, e una medaglia di Coo pubblicata dal Montfaucon, e due dischi manubriati, che il cav. Inghirami si propone d'illustrare, e dell' un de' quali il Caylus già scrisse più cose che il nostro erudito qui esamina. Giunone, ei prosegue, fu divinità molto venerata dagli Etruschi, i quali, secondo Strabone, la dissero Cupra dal luogo di questo nome (oggi Grotte al mare) ov' ebbe tempio famoso. Or come nel disco, di cui ci parla, è dessa appellata *Myran*? La risposta, che l' illustratore dà a questa domanda, non è breve. Ei deriva il *Myran* (sulla cui lezione prima di tutto ragiona) dal greco *μύω coeo, claudo*, di cui discorre i significati, e conchiude che *Myran* sia detta Giunone perchè, in veder Ercole uscir trionfante da strani perigli, si tacesse per meraviglia e cessasse d'essergli avversa. Che gli Dei, egli aggiunge, avesser talora un nome da qualche particolar circostanza è cosa sì nota, ch' io posso rimanermi dal recarne gli esempi. — Il nome della terza figura del disco è, co-

m' ei lo legge, adducendone le ragioni, *Leintha*, scritto probabilmente per *Lentha*, che può ridursi a *Letha*, la Dea dell'oblivione. Questa Dea, posta com' è nel disco accanto a Giunone, e senza aver parte attiva nella reppresentanza, sembra indicare, com' ei s' esprime, che la regina degli Dei ha dimenticato tutto quello ond' Ercole gli era odioso. Del resto, ei conchiude saviamente, è assai difficile il parlare di lingua etrusca, non ostante i sicuri canoni dettatine dal Lanzi, finchè non si scoprano altri monumenti da potersi tra loro e con quelli, che già si conoscono, raffrontare.

Il cav. Inghirami (lettera quarta) si mostra assai pago di ciò che il dotto antiquario gli scrive, e a meglio provargli la sua soddisfazione gli manda il disegno d'altro disco manubriato, appartenente al museo del cav. Bacci d'Arezzo; e di questo pure, ove leggesi un nome non per anco letto altrove, gli chiede la spiegazione. Perchè però quel dotto non creda che ormai il chiedente schivi d' occuparsi egli stesso di simili monumenti, lo avvisa che sta illustrandone uno acquistato a Chiusi dal consigliere Dorow, e pel quale sa essere stato consultato e il dotto stesso e il prof. Orioli, che ne' suoi articoli antologici sui Monumenti Etruschi dell'Inghirami propose intorno a'dischi manubriati nuove congetture, riguardandoli insieme come specchi mistici e come patere destinate ai riti sepolcrali.

Questa volta il cav. Zannoni rispondendo all' amico (lettera quinta ed ultima) non che di cortesia che appaga, ha voluto far prova di generosità che previene i desideri. Colla spiegazione richiesta del nuovo disco ei gli manda spontaneo quella di un erme con etrusca iscrizione, rinvenuto nel dicembre dell' anno scorsn presso alla Rocchetta sul confine genovese, e già appartenente, per ciò che sembra, all'Etruria di mezzo o alle sue adiacenze. I commentatori, egli dice in una specie d'esordio, mal interpretando le autorità degli antichi, hanno spesso confuso gli Dei viali figurati, e i sassi e legni terminali non figurati, probabilmente per due ragioni. La prima che gli uni e gli altri si confondevano dagli antichi stessi nei lor riti, cioè si ungevano e coronavano indistintamente (e qui cita in prova Ovidio, Siculo Flacco e Cicerone); e l'altra che queste unte e coronate divinità sono da lor chiamate ora lapidi ora stipiti. Esaminando però bene i passi ove ne favellano (e qui si fa ad esaminarne egli stesso uno di Tibullo, rettificando il comento fattone dall'Heyne, e un altro di Teofrasto, correggendo la nota del traduttore fiorentino) vedesi, egli dice, che veramente si distin-

guevano; il che conferma colla testimonianza di Minuzio Felice ove parla d' un simulacro di Serapide posto sul lido d' Ostia, e con quelle di Properzio e d'Apuleio, che parlano di tronchi lavorati o piuttosto strapazzati colla dolabra. Di tale specie è l' etrusco nuovamente scoperto, e di cui può muoversi dubbio se abbia servito di confine oppure avuto posto fra le rurali divinità. L'illustratore esamina le ragioni che sembrano dar peso alla prima opinione, e dice di propendere alla seconda per l' iscrizione che vi si legge e ch' egli interpreta *me consociavit Munius*. Questo, egli dice, è nome frequente nell' antiche lapidi (ne cita del tesoro gruteriano, del muratoriano ec.) e la sua desinenza è veramente etrusca, siccome già provò il Lanzi con una gemma del nostro museo. Le altre due parole le spiega anch' esse aderendo al Lanzi ove illustrò un passo delle tavole eugubine e alcune etrusche iscrizioni. Tocca in seguito l' uso antichissimo d' introdurre i monumenti a parlare; di che reca in prova due epigrafi in versi conservateci da Pausania, e potea recarne tant'altre. Dice infine che l'erma di Munio fu sicuramente collocato fra altri siffatti (che tanto esprime il *consociato*, parola, com'ei prova, non ignota all'antichità) e di simili ermi avvi esempio fra le pitture d' Ercolano. — Passa quindi al disco manubriato, in cui veggonsi due figure, l'una virile e l' altra femminile, ciascuna delle quali ha da lato la sua iscrizione. La femminile è al tutto ignuda; e la fa riconoscere per Venere la parola *Turan*, ch' è uno de' nomi della Dea presso gli Etruschi. Ella tiene la sinistra appoggiata al fianco, e recasi al capo la destra. Quivi il bronzo è un po' consunto; nè si può definire se la dea s' acconci il crine, se il cosperga d' unguenti o se faccia altra cosa, supposto che ciò che vedesi vicino alla destra sia parte di nastro, il qual leghi la ghirlanda di mirto che ricorre intorno al disco. L'altra figura è nuda pur essa, ma con manto che giù le scende dal braccio sinistro, la cui mano stringe un' asta. Il guerriero arnese, dice l' illustratore, ne induce a crederla Marte, e quest' opinione è afforzata dalla presenza di Venere, che spesso vedesi con lui ne' monumenti dell' arte. Il nome *Avun* o *Afun* scrittogli accanto, e ch'or s'incontra per la prima volta, anch' esso la conferma. Questo nome ei lo deriva dal greco *ἀύω clamo*, *reboo*, e parlando per incidenza del digamma eolico, interposto alle due prime lettere del nome già detto, mostra coll' autorità di Dionisio Alicarnasseo e d' altri, che questo digamma gli Etruschi e i Latini non l'ebbero già dagli Eolii, come opinano vecchi e moderni grammatici, ma è lettera o aspirazione per così dire aborigena. Quindi, citando passi

d' Omero, di Sofocle, di Plutarco ec. ec., mostra come l'epiteto d'urlante convenga perfettamente al Dio della guerra. Nè faccia meraviglia, egli dice, che questo Dio venga indicato nel disco con voce che dinota una sua qualità. Omero, già citato più volte, fa non di rado nome assoluto degli Dei quello, che aggiunto al proprio, dichiara la loro indole o alcuna qualità che li distingue. Ignoro, egli aggiunge, se gli Etruschi avessero come i Greci un nome proprio per Marte. Mi basta aver provato che gli dettero questo esprimente il gridar suo, forte come l' urlo di *nove o diecimila uomini in guerra*. In una lingua, che sì scarsa è a noi pervenuta e con tante incertezze, il ritrovamento d' un nuovo e sicuro vocabolo è acquisto non lieve.

Alle cinque lettere succedono tre tavole, l' una rappresentante il primo de' due dischi indicati, un' altra il secondo, e un' altra (ch' è quella di mezzo) l'erma colla sua iscrizione. Tutte e tre, per l'accuratezza con cui sono incise, si riconoscono uscite dalla ormai celebre Poligrafia Fiesolana.

M.

*Commedie di* Alberto Nota, *ediz. undecima accresciuta e corretta dall'Autore*. Firenze, 1827, St. Granducale. Vol. II.°

Questo volume contiene *l' ammalato per immaginazione*, il *nuovo ricco* e *la vedova in solitudine*. *L' ammalato per immaginazione* non si dee confondere con la celebre commedia *le malade imaginaire* di Molière: giacchè Alfonso, il protagonista del sig. Nota è un uomo di fresca età, d' ingegno vivace e gentile, il quale vinto da timori chimerici per la sua salute, non sa risolversi a dar la mano di sposo a un' avvenente e spiritosa cugina (*Eugenia*); benchè un suo zio dovizioso, con paterno avvedimento gli avesse imposto l' obbligo di prender moglie fra un tempo determinato; spirato il quale, e non seguendo il matrimonio, l' eredità dovesse passare a una sorella consanguinea dell' *ipocondriaco*, chiamata Aspasia. Ora questa donna di cattiva indole, avida di acquistar l' eredità del zio, e godersela poi con un sig. Raimondo amante degno di lei, al quale si vuol maritare, si adopera con ogni maniera di medici, medicine, libri e discorsi, per mantenere e fomentare nel fratel suo l' idea de' supposti malori da cui egli si crede travagliato: finchè per un incidente singolarissimo e affatto nuovo, come altresì con l' opera d' un saggio medico e filantropo, conosce Alfonso l' error suo e l' altrui tradimento poche ore appena prima che spiri il fatal termine: prende in moglie la tenera

Eugenia e confonde l' avarizia della trista sorella, l' ipocrisia di Raimondo. L' azione vien rallegrata da due altri medici; l' uno de' quali voleva guarire Alfonso con rimedii tonici e stimolanti secondo il sistema di Brown, l' altro gli voleva togliere e spirito e forze e sangue con la dottrina del *controstimolo*. Questa è una delle più originali, regolari e vivaci commedie del sig. Nota.

*Il nuovo ricco* per lo contrario è in alcune parti una imitazione del *Bourgeois gentilhomme* del citato Molière; siccome fu osservato già dalla Biblioteca Italiana (1816 vol. IV. p. 27) con la differenza, che la commedia francese ne presenta un ridicolo comico ed amabile, dove l'italiana ci espone troppi caratteri odiosi, il che, secondo ne pare, è difetto relativamente al genere. Ecco il soggetto: un fabbro chiamato *Gepido*, uomo di rozze maniere, ostinato e di poco cervello è divenuto ad un tratto opulento per l' eredità d' un zio, che si suppone morto *ab intestato*. Ridicolo nel suo orgoglio, menato pel naso da un furbo raggiratore, beffeggiato da un' astuta vedova, alle cui nozze egli aspira, dispregia i parenti, anzi li caccia di casa se vengono a visitarlo; e di più vuol costringere il proprio figlio (*Titta*) a romper la fede data ad un' onesta contadinella (*Agnese*) da cui è amato teneramente, e tuttociò perchè segua il trattato con una zitella civettina (*Isabella*) amante riamata d' un altro, e nipote dell' accennata vedova. La misera Agnese tradita, abbandonata ha un bel volersi fiancheggiare de' suoi diritti, e pregare e supplicare e piangere, e raccomandarsi al giudice del villaggio: il suo Titta l' ama pure costantemente: ma come vincere la durezza e l' insensataggine del nuovo ricco? Così si vanno agitando le cose tra la speranza e il timore dall' un canto, l' orgoglio, le bricconate e i raggiri dall' altro. Di già son preparati i doni nuziali, già si banchetta allegramente, già s' appressa l' ora terribile per Agnese che inosservata tutto vede, tutto sente, e vien meno dal dolore; quando giunge improvviso il giudice, ed arreca il rinvenuto testamento olografo del zio di Gepido; per cui l' ospedale della villa è fatto erede; Titta ed Agnese hanno un legato per viver insieme felici; ed allo stolto e crudele villano saran provveduti gli alimenti, ov' egli elegga di ricovrarsi nell' ospedale stesso. Dopo la prima edizione molti miglioramenti e variazioni furono fatte dall' autore a questa commedia perchè il dialogo riuscisse più spedito e disinvolto, e più interessanti alcuni punti di scena.

*La vedova in solitudine* è commedia tutta moderna. La sig. *Marina* vedova di *Gilberto* colonnello italiano morto alla giornata di Lutzen e fatta erede di tutte le sostanze di lui, ricca inoltre

delle proprie come figlia unica di un agiato cavaliere lucchese, si è data in preda al dolore ed alla malinconia; e al tutto deliberata di non voler passare a seconde nozze va ad abitare un delizioso palazzino sulla riviera orientale di Genova. Ivi legge e scrive romanzi: ivi alimenta il *sentimentalismo* ora presso un ruscelletto che scende al mare, ora al fonte di Diana e sotto un salice piangente, ora sul poggio d'Artemisia e via via. Nessuno è ammesso in quel recinto sacro alla vedovile costanza, fuorchè un maestruccio di grammatica (*D. Polidoro*) da cui essa va imparando la bella letteratura, e un sig. Urbano veterinario, che le insegna l'astronomia. Finalmente tutto è disposto, affinchè sovra un bel piedistallo di marmo si debba innalzare fra poco il busto dell'estinto sposo; e la solenne iscrizione è già preparata con l'opera e l'ingegno dell'erudito grammatico. Intanto il padre di lei ed un sig. Lionardo avvocato e amico di loro casa si mettono in capo di voler sanare il cervello della vedova solitaria, e propongono di darla per moglie a un conte Giulio, uomo fresco e vivace, il quale dopo avere speso anni e denari ne' viaggi e nel bel mondo, è risoluto di voler far senno coll' ammogliarsi, e desidera di conoscere Marina di cui ha già veduto un ritratto. Ma l'introdursi nella solitudine egli è cosa pericolosa e difficile; non solo pe' divieti della padrona, ma e molto più, perchè un ladro fattore (*Michele*) il quale maneggia a sua posta gl'interessi della vedova, veglia dì e notte perchè nessun uomo vi si possa accostare. Tuttavia il conte Giulio accompagnato da un suo fidato cameriere trova modo di penetrar nel recinto e si fa innanzi arditamente spacciandosi per un viaggiatore incognito amante di quadri e di rarità, e di più fisiomante. Il fattore si sdegna e vuol farlo partire: ma la dotta e letterata Marina non può sostenere il divieto contro un seguace di Lavater e di Gall, sebbene egli taccia il suo nome: e gli concede di poter vedere la galleria e il museo: anzi sentendo ch'egli era amico e condiscepolo del suo caro sposo, piega alquanto il suo rigore, e lo accompagna ella stessa, di che sono oltremodo dolenti e il fattore e i due maestri. Conviene avvertire che prima della venuta di Giulio, già si era a lei presentato l'avvocato Lionardo munito di pien potere dal padre, per proporle in isposo lo stesso cavaliere, al che aveva la vedovella sdegnosamente risposto ferma di non volere marito. Sarebbe troppo lungo l'enumerare tutti gli accidenti per cui naturalmente progredisce l'azione, e come con la sola forza del dialogo pieno d'arte e di brio si venne a poco a poco domesticando Marina, e alla fine s'innamorì del giovane incognito; e con quale avvedimento lo svelto cameriere

(*Favorì*) dia ad intendere al fattore, e questi riferisca alla padrona, che il forestiere è un cattivo soggetto, che abbandonò e moglie e figli e batte la mala via da scioperato, e così s'adiri e arrossisca la donna del novello amor suo; e scacci da sè il forestiero, e tornar voglia a' primi divisamenti. Finalmente il sig. Lionardo che va regolando la macchina e disponendo le cose a buon esito, parla di bel nuovo a Marina del conte Giulio, e la prega di volerne almen vedere il ritratto. Si arrende con fatica la vedova: e qual è la sua meraviglia e il piacere di riconoscere in esso il forestiere incognito da lei amato? Essa benedice l'accorgimento del padre e di Lionardo e tutte le astuzie per cui le cose sono condotte a così lieto evento.

La stampa di questo secondo volume ne è sembrata bastevolmente corretta. Abbiam però inteso molte persone a lagnarsi che il ritratto posto in fronte al primo non presenti la fedele imagine del sig. Nota, il quale essendo venuto parecchie volte in Toscana, ha dato luogo al confronto.

E.

*Manuale della lingua itailana compilato da* Francesco Ambrosoli. Milano, per Antonio Fontana 1828.

Non poteva esser meglio ideato, nè più felicemente eseguito il piano del manuale della lingua italiana del sig. Ambrosoli. Vi troveranno gli studiosi della italiana favella un succinto trattato grammaticale ed un' ampia raccolta di esempii estratti da buoni scrittori, ad oggetto di far conoscere l'uso che fu fatto da' più accreditati di essi di quelle parti del nostro idioma, per le quali di regole certe e costanti manchiamo.

Ma se utile sommamente è da stimarsi, sotto questo duplice aspetto considerato, il lavoro del nostro A., non meno commendevole ci sembra per esservi raccolto il fiore di quanto altri valenti ingegni in sì fatta materia ne scrissero, avendo avuto in mira di formare un volume, che fosse, com' egli si esprime, alle mani dei giovani " e che loro insegnando le regole più importanti della grammatica, li addestrasse ancora nel maneggio di ,, quelle parti che possono dirsi arbitrarie, e le quali bene usate ,, accrescono tanta vaghezza al discorso, quanto possono e confonderlo e deturparlo dove non siano ben conosciute ,,. — Quanto alla parte grammaticale rigorosamente detta, manifesta l'A. con tutta franchezza di essersi giovato di quanti lo avevano preceduto, profittando di tutti, non aderendo scrupolosamente a nessu-

no, e di avere ricorso alcune volte alle teoriche generali non solo dei nostri, ma ancora degli stranieri. Quanto alla parte pratica prese per guida principalmente il Mastrofini, il compendio di Compagnoni, il Cinonio, il Bartoli, e i dizionarii li più rinomati. — In due parti fu divisa dall'A. l'opera della quale parliamo. Trattasi nella prima del nome, sue accidentalità ec., dell' aggiuntivo, del pronome, del verbo, dell'avverbio, della preposizione, delle congiunzioni, delle interiezioni. Si tien proposito nella seconda della sintassi in generale, della sintassi grammaticale, della sintassi irregolare, dell' ufficio ed uso pratico di molte voci italiane. Con molta avvedutezza poi premette generalmente l'A. l'origine, e l'ufficio delle parti del discorso, il che influisce grandemente a porre gli studiosi in grado di conoscerne a prima vista le regole respettive.

Ecco dato un succinto ragguaglio del manuale del sig. Ambrosoli, l' utilità del quale stimiamo evidentissima, e teniamo per certo, che debba rispondere al fine dall'autore propostosi, ed al bisogno della studiosa gioventù.

M. M.

*Nouvel abrégé de la grammaire italienne réduit à XXIV leçons avec des thèmes gradués par s' exercer à parler dès les premières leçons, et des phrases, et petits contes pour les commençans. Par* Pierre Roster *de Florence.* Florence 1828, chez l'auteur, via Maggio. N.° 1924.

Fu sempre lodevol cosa il semplicizzare quanto fosse possibile l' insegnamento, e il non disprezzare nel corso del medesimo quei vantaggi importantissimi che dalla osservazione, e dalla esperienza resultano. Se non andiamo errati tale ci sembra essere stato il divisamento del sig. Pietro Roster nel suo metodo d'istruire, e nel pubblicare il compendio della grammatica che ora annunziamo. Ci dispenseremo dall' entrare in qualunque siasi particolare intorno a quest' operetta, essendochè si conoscono oramai altre grammatiche, le quali o più, o meno estesamente sullo stesso modello composte, si trovano da lunga pezza fra le mani della studiosa gioventù. Ci congratuliamo ciò nonostante con l'autore, il quale dimostra col fatto che gli stanno a cuore i progressi de' suoi allievi, e che adopera quei mezzi che sono a sua disposizione per attenuar loro la fatica, e il tempo abbreviarne.

M. M.

*Bibliografia italiana, ossia giornale generale di tutto quanto si stampa in Italia. Libri, Carte Geografiche, Incisioni, Litografie, Novità musicali. Anno Primo* 1828. Parma dalla tip. Ducale. Editore, F. Pastori Direttore del Gabinetto di lettura.

Tutto ciò che appartiene a statistica, già comincia a parere così prezioso com'è veramente. Questo Giornale, ch'è un mero indice delle opere che vengono uscendo in Italia, diverrà certamente più utile di molti giornali letterarii e scientifici. Raccogliendo i titoli di tutti i libri che veggono di mano in mano la luce, il sig. Pastori fa gran servigio non solo a' librai; col diffondere la cognizione delle imprese loro, ma e a' letterati e ai pensatori col mostrar loro quali opere principalmente attraggano l'attenzione del pubblico, qual piega prenda lo spirito della nazione, quali argini si potrebbero opporre alla inondazione di opere o inutili, o inette, o nocive. Se il sig. Pastori vorrà di più dar la serie delle migliori od almeno delle più rinomate od aspettate opere che si stampano in Francia, accrescerà il pregio dell' impresa sua; ma a ben compiere questo uffizio, converrebbe ch'egli scegliesse, ripeto, i libri migliori; non ponesse, come incominciò, accanto a un' opera di valore, l'annunzio di qualche meschino libretto, il cui titolo già dice abbastanza. Dovendo scegliere, giova scegliere il meglio.

L'indice delle opere italiane è ancora incompiuto, per non essersi ben diffusa la fama di questa impresa, e per la naturale incuria de' librai, che ad un menomo incomodo sogliono sacrificare talvolta l'utile loro stesso. Noi li preghiamo, pure in vista del loro proprio interesse, a voler comunicare all'Editore di questa Bibliografia i manifesti delle imprese loro; e rendere così perfetto, al possibile, l'indice da lui promesso.

Intanto, quale egli è, giova fornirci a un dipresso l'idea della direzione che prendono gli studi in Italia. Nei due primi numeri, troviamo annunziate ventisette opere di morale, politica, giurisprudenza, pedagogia; trentaquattro, di storia, geografia, erudizione, biografia; di religione, ventuna; di farmacia e di medicina ventiquattro; otto di fisica e chimica; dieci d'agricoltura; otto d'arti belle e meccaniche; di critica letteraria, di prima istituzione letteraria, di polemica, trentasei; di poesia, trentuno; diciannove di novelle e romanzi. La proporzione poi tra le opere originali e le traduzioni e le ristampe indica anch'essa la tendenza e lo spirito della nostra letteratu-

ra. De' romanzi, delle poesie, de' libri di storia e di geografia, delle opere di religione, le originali son meno che le ristampe. Di medicina, di fisica, d' arti, d' agricoltura, di giurisprudenza, di critica, le originali son più. Giova intanto che gl' italiani si dilettino a tradurre de' buoni romanzi, delle poesie anche mediocri, piuttosto che scriverne delle pessime; giova che i libricciattoli non meditati sopra le auguste materie della religione, dien luogo ad opere più solide e più coscienziose; giova che i nostri dotti s' occupino d' arti, di giurisprudenza, d' agricoltura, di medicina, di fisica. Ma non giova però che trascurino le scienze storiche, o limitino l' erudizione alla secca, e slegata, e congetturale interpretazione di qualche frammento d' antichità: non giova che si perdano in questioni di letteratura e di lingua; in compilazioni di regole (che già ne abbiamo assai); in pedanteschi o digiuni commenti; e ciò ch' è peggio, in vili ed inette contraddizioni ed oltraggi.

Questa classificazione delle opere secondo l' argomento loro, e questa distinzione in opere originali e traduzioni o ristampe, il sig. Pastori medesimo potrebbe farla alla fine d' ogni anno, per agevolare ai lettori la deduzione delle molte e importanti conseguenze che ne derivano chiaramente.

K. X. Y.

*Descrizione delle medaglie antiche greche del museo Hedervariano ec., distribuite secondo il sitema geografico numismatico per* Domenico Sestini. *Parte seconda con XXI tavole in rame.* Firenze presso G. Piatti 1828, 4° magg. di p. 388. (1).

Dopo aver annunziata la descrizione di molte medaglie greche osservate in più musei tanto pubblici che privati dal celebre nostro concittadino Domenico Sestini, con piacere annunziamo ora la seconda Parte di quest' opera istessa, corredata da molte tavole di medaglie intagliate in rame.

Il chiarissimo autore si era proposto di dare la descrizione di tutte le medaglie greche del museo Hedervariano, e quella dei nuovi e grandiosi acquisti fatti dopo la pubblicazione del Catalogo delle medaglie del detto museo descritto già con poca perizia dal P. Caronni Barnabita, il quale certamente non rese

(1) Intorno alle ultime opere del professore Sestini, vedasi un esteso ragguaglio nel *bullettino bibliografico* del presente fascicolo.

un gran servizio alla scienza, avendoci date tante descrizioni erronee, e molte medaglie con negligenza descritte, come nell'annunziare la prima parte accennammo; laonde in questa seconda l'autore ha data l'esatta descrizione di tutte le medaglie greche del museo Hedervariano dal Bosforo Cimmerio sino all'Armenia Romana, non lasciandone alcune altre di varii musei, per uniformarsi al titolo della prima parte, aggiungendovi l'incisione anche di esse. Per un tal lavoro si viene ad impedire che i numismatici siano costretti a servirsi dell'opera Caronniana, ed a prendere abbagli fidandosi a moltissime di quelle insulse ed erronee descrizioni.

Il chiarissimo autore non è lontano dal pubblicare una terza parte contenente *la descrizione delle medaglie dei Re di Soria sino a quei della Mauritania*, e se avrà vita, come vivamente desideriamo, spera di poter dare la descrizione di tutte le medaglie dalla Spagna fino a quelle dell'isole dell'Arcipelago.

Intanto esortiamo tutti quei che posseggono l'opera Caronniana, a provvedersi di quest'altra, per le ragioni sopra indicate; ed il catalogo del P. Caronni potrà servir loro anche di riscontro per molte medaglie ivi incise, e che vengono citate, ma non del pari incise, in questa che annunziamo.

Non tralasceremo di rilevare che il chiarissimo autore ha dato un bell'esempio di stima e rispetto per la memoria de' celebri numismatici possessori di ricchi musei in Parigi, e che nel corso degli ultimi dieci anni sono stati rapiti da morte immatura (2), consacrando loro questo libro *per quel dovuto omaggio che vivendo hanno meritato*, e che prende nuovo lustro per questo che dal decano de' numismatici ad essi è tributato.

S C.

*Saggio sugli scritti e sul genio di* Shakespeare, *paragonato ai poeti drammatici greci e francesi: con alcune considerazioni intorno alle false critiche del S. di* Voltaire. *Opera di mad.* Montagu. *Traduzione dall' inglese.* Firenze. Tip. all' insegna di Dante. 1828.

*L' abomination de la désolation est entrée dans le temple du Seigneur:* esclamava Voltaire al sentir tradotte da Letourneur, più fedelmente che Voltaire non soleva, le opere tutte di Sha-

(2) D' Hermand, Grivaud de la Vincelles, Tôchon d'Annecy, Allier de Hauteroche.

kespear: ma ciò non era un rispondere molto esattamente al bel saggio di mad. Montagu. Quest' opera, piena d' ottime e incontrastabili verità, e con diligente e felicissimo accorgimento tradotta, noi raccomandiamo a tutti que' lettori che cercano il vero nel Bello. Nè si tema dal titolo che l' ill. A. non altro assunto si sia proposta fuor quello di declamare le più note lodi di Shakespear. Peregrina è quì l' analisi; gentile la critica, e solida sempre. Al genio de' tragici greci, a' varii pregi de' francesi è resa la debita lode Nè i difetti di Shakespear sono dissimulati o palliati con malaccorto artifizio. Ma di mezzo ai difetti sorge gigante la figura del Genio, più maestosa e mirabile che non le forme composte, gentili, e, se vuolsi, perfette della greca bellezza.

Noi non vogliamo però comprese nelle lodi dovute a quest'opera le osservazioni sulla necessità del maraviglioso nel dramma tragico, siccome nell' epico. La poesia dee, come tutte le altr'arti, seguire i progressi delle idee religiose, morali, e politiche nella società: e voler fregiare il suo tema d' ornamenti contrarii alle credenze del tempo, egli è un volere negli anni della virilità ritornare ai giochi infantili, siccome a bella imagine d'innocenza. Shakespeare profittò delle credenze ancor vive nel popolo: epperò il suo maraviglioso è veramente tale e in sè stesso e nella imitazione poetica: ma da codesto non segue che senza il mirabile soprannaturale, la tragedia non possa aver vita. Altri potrà pensare che tempi in cui la popolare credenza apre alla poesia questo campo, sien più poetici: io per me non lo credo. Ma checchè sia di ciò, rimarrà sempre certo che l' ostinarsi a cercar la bellezza in un corpo già morto da cento e cent' anni, foss' anche stato il modello della bellezza, è un voler ritrarne lo scheletro. E quanto al soprannaturale, l' intervento di quella causa invisibile che tutto dispone al più sublime de'fini, purchè degnamente rappresentato, io credo sia più mirabile di qualunque personificazione inventò mai la brillante imaginazione de'greci, o la superstiziosa e fosca fantasia de' nostr' avi.

Mad. Montagu pone rimpetto alle grand' opere di Shakespeare, la declamatoria poesia di Corneille: e chiunque abbia senno ben vedrà da qual parte sia la vittoria. Quel senso di convenienza che ai francesi interdice ogni familiarità di sentimento e di stile, toglie sovente alla loro tragedia quel pregio di convenienza ben più essenziale ed intrinseca, che sta nella viva espressione degli affetti naturali, proprii dell'uomo e del tempo. Quindi è che codesta appariscente dignità di tuono, è sovente in sè stessa, più bassa e più ridicola della bassezza comica del gran tragico inglese. Tutto

in quell' altissimo ingegno, chi ben riguarda, è coordinato ad un fine; e quelle stesse che paiono stravaganze od inezie vengono da un' intenzione profonda, da una osservazione originale della natura, qual ella si rivela all' uomo che sa contemplarla dall' alto. L' ill. A. in questo saggio non tolse a considerare che Corneille; ma lo stesso Racine quante non offrirebbe di quelle medesime inconvenienze, velate con la maestria dello stile, e sostenute dalla verità d' alcuni affetti delicati e potenti? Nella Fedra, a cagione d' esempio, quel Teramene che inculca ad Ippolito l' importanza dell' amore, non pare egli un personaggio dell' Aminta o del Pastorfido? Ed è tragica forse quella precipitata risposta che fa il buon aio alle parole ancor dubbie d' Ippolito?

*Vénus, par votre orgueil si long-temps méprisée,*
*Voudrait-elle à la fin justifier Thésée?*

Ippolito allora sapientemente risponde, che Teseo alla fin fine era un valent'uomo, e poteva peccare: ma Ippolito? Ippolito non ha le *droit de faillir comme lui.* Alle quali sofisticherie Teramene religiosamente soggiunge:

*Ah Seigneur, si votre heure est une fois marquée,*
*Le Ciel de nos raisons ne sait point s'informer ....*

E poi con questa erudizione morale rincalza l' argomento:

*Craint-on de s'ègarer sur les traces d'Hercule?*
*Quel courage Vénus n'a-t-elle pas domté?*

E finalmente:

*Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez.*

Certamente, chi trova simili scene non pur tragiche e serie, ma convenienti e belle, non può non trovare ridicolo Shakspear. Noi non intendiamo con ciò d'esercitare verso i tragici francesi quella ingiustizia, che contro Shakspear appunto esercitano e francesi e italiani: ma non possiamo non desiderare che la critica in tutte le letterature d' Europa non diventi più conscienziosa, più libera, più virile. Di questa specie di critica io potrei dal libro annunziato trarre più saggi, e così rendere onore e all' ingegnosa autrice, e al valentissimo Traduttore. Ma perchè desidero e spero che molti vogliano assicurarsi il piacere dell' intera lettura, credo il meglio lasciar viva agli amici della buona critica una curiosità che non rimarrà certamente ingannata.

K. X. Y.

# BULLETTINO SCIENTIFICO.

*Settembre* 1828.

## Scienze Naturali.

### *Meteorologia.*

*Lettera del sig.* Carlo Matteucci *al prof.* Gazzeri.

*Sig. Professore.*

Ardisco inviarle un pezzo di caldaia di rame perforato, e dipinto, per così dire, dal fulmine, e che ho creduto poter meritare la osservazione di un fisico. Cadde questo fulmine in un temporale formatosi il dì 22 Agosto sul mezzo giorno, ed andò (strano caso) a percuotere una piccola casa. Entrò in una delle stanze, aprendosi la strada per una finestra fatta di carta e di vetri, che in gran parte infranse. Scorse strisciando presso il suolo la lunghezza della stanza, come asserisce una donna che giaceva inferma nel letto, e penetrato per la porta nella camera contigua si gettò tosto sul focolare, non che su di un uomo che stava coi ginocchi a terra preparando cibo. Per sua somma fortuna egli non ne rimase vittima, ma solo ne fu scosso negli arti inferiori, perchè cadde rimanendogli bruciata la epidermide delle gambe. È perciò forza il conchiudere che queste sole siano state scorse dalla materia elettrica. Qui poi in vari rami diviso, rotte alcune pietre del focolare, scomparve. Sicuramente da uno di questi rami del fulmine rimase percossa la caldaia, che contenendo poco liquido, ed appesa ad un braccio di ferro, stava sul fuoco. I labbri del foro, non più largo di un mezzo pollice, sporgenti verso l'interno, portando alcun poco della sostanza carbonosa che ricopre la faccia esterna della caldaia, mostrano abbastanza la via del fulmine dall'esterno all'interno della caldaia. Osserverà ella chiaramente le impronte a forma di raggi di una materia gialla e nerastra, sicuramente fatta di solfo e di ferro, sostanze dal fulmine trasportate. Queste non si mostrano che al di là di una riga che non è per nulla coperta, e che circonda il foro, conformandosi alla linea sinuosa del suo contorno. Io non credo, come vuole il Fusinieri, che la scintilla elettrica non sia costituita che da materia ponderabile incandescente, e estrema-

mente sottile; ma per altro veggo non potersi negare che la materia elettrica, allorchè scorre per l'aria, seco trasporti una porzione del polviscolo atmosferico ; ed è questa sicuramente la causa delle così dette pietre ceraunie, o pietre del fulmine, la cui esistenza è sicuramente innegabile. È per questo che tutte le volte che la corrente elettrica luminosa incontra corpi che le resistano, allora per la perduta velocità, o per l' abbassata temperatura, è costretta a depositare una porzione di questo polviscolo, il quale sicuramente dà alla scintilla elettrica quel così vivo colore, che deve perdere, anche per la mancanza del polviscolo, nel vuoto Torricelliano. I colori infatti dipinti su questo rame sono troppo chiaramente formati da vera materia depositata dal fulmine, che rotta la caldaia si è irraggiato e diviso in più rami; ed è perciò che io inclino a credere esser questa, non già il calore, la causa delle apparenze elettriche di Priestley, sulle quali ha recentemente pubblicate alcune osservazioni il bravo nostro fisico sig. cav. Leopoldo Nobili. Se di fatti per azion del calore si producessero le apparenze di Priestley, dovendosi credere per analogia prodotta da egual causa questa apparenza del fulmine, io non intenderei come non presso al foro, ma al di là di questo si dovesse mostrare, essendo qui stata più intensa che in altro luogo la temperatura; la qual causa appunto ha impedito (spiegando queste apparenze per materie depositate dal fulmine) che in questo punto possano depositarsi.

Se ella crede queste mie considerazioni degne di qualche cosa, avrò a grado che le pubblichi nell'Antologia, mentre pregandola di scusarmi, mi dichiaro con tutta stima e rispetto

Di Lei sig. Professore.

*Forlì il dì 28 Agosto 1828.*

Carlo Matteucci.

Nel mese di luglio decorso sono state sentite alla Martinicca due scosse di terremoto, una il dì 6 a ore 2 minuti 30 della mattina, l' altra il dì 29 a ore 4 minuti 30 similmente della mattina. Il terremoto del giorno 29 ha preceduto di ventitrè ore quello che è stato sentito a Lima, e che ha cagionato in quella città danni considerabili. Forse questi due fenomeni sono stati prodotti da una stessa causa.

Il 23 gennaio 1828 è stato osservato a Kiakhta un fenomeno non meno magnifico che straordinario. Il freddo era rigorosissimo; al levare del sole furono veduti ai due lati di quest' astro dei

raggi luminosi che in Siberia chiamano *orecchie del sole*; a dieci ore della mattina questi raggi si trasformarono in *parelii* brillanti. Un immensa colonna biancastra, simile alla coda d'una cometa, partiva dal sole, che era già arrivato ad una notabile elevazione, e si dirigeva verso ponente; si formò in tutta l'estensione del cielo un cerchio regolare, alla circonferenza del quale si vedevano sette immagini del sole, pallide e senza raggi, situate ad una egual distanza fra loro e dal vero sole. Quest' ultimo rifletteva inoltre nell' atmosfera quattro grandi cerchi bianchi, disposti in modo da formare una piramide, e due dei quali si trovavano circoscritti nel cerchio sopra rammentato, mentre gli altri due erano nella parte dell' orizzonte opposta al sole. È stato osservato che dovevano esservi quattro cerchi dentro il grande, ma uno d' essi era cancellato dalla luce del sole, e non si vedeva che una metà dell' altro, che brillava dei vivi colori dell' iride. È danno che questo fenomeno, il quale ha durato fin presso mezzo giorno, non sia stato osservato da dei dotti.

## *Fisica e Chimica.*

Si sa che l'oro ed il platino, che sono elettronegativi rispetto agli altri metalli, posti a contatto d' uno di questi, scompongono l' acqua resa leggermente acida. Partendo da questo fatto, il sig. *Bischof* si è servito dell'apparato e del processo seguente, per riconoscere il grado comparativo di tensione elettrochimica che ha luogo fra il platino o l' oro e ciascuno degli altri metalli.

Egli curva in forma di sifone un tubo di vetro, e lasciata aperta una delle due estremità, stira ed assottiglia l' altra alla fiamma d' una lucerna. Introduce nel piccolo foro di questa estremità assottigliata un filo di platino fino ad una discreta distanza dal punto d' ingresso, e ve lo fissa esattamente con una mestura resinosa, sicchè tra il filo metallico ed il vetro non possa sfuggire veruna porzione di gas. Allora, empiuto il tubo d'acido solforico allungato, introduce nell' estremità aperta un filo d'un altro metallo, che rispetto al platino è positivo, e che si mette in comunicazione col filo di platino fuori del tubo. Stabilito appena il contatto fra i due metalli, la scomposizione dell' acqua comincia ad affettuarsi, e si sprigiona del gas da ambedue i lati. Mentre quello del metallo positivo sfugge per l' estremità aperta, quello somministrato dal platino resta nel tubo, ed accumulandovisi spinge il liquido verso l' estremità aperta. Quando il gas

idrogene ha empiuto il tubo fino all'estremità del filo di platino, questo non avendo più contatto col liquido cessa l'azione, e lo sviluppo del gas.

Tenendo conto del tempo che è stato necessario per sviluppare quella quantità di gas idrogene, e ripetendo l'esperienza con diversi metalli positivi, si ottengono dei numeri i quali indicano la tensione elettrochimica di due o più metalli fra loro. Così il sig. Bischof ha trovato che la tensione elettrochimica fra il rame ed il platino sta a quella che è fra il piombo ed il platino come 239 a 1244.

Siccome l'estensione della superficie per mezzo della quale il metallo positivo è in contatto col liquore acido influisce molto sulla rapidità con cui si sprigiona il gas idrogene dal lato del metallo negativo, per avere dei risultamenti comparativi esatti, bisogna che la superficie di contatto sia sempre esattamente eguale.

Il sig. cav. *Leopoldo Nobili* di Reggio, che si è occupato e si occupa con tanto successo nello studio dei fenomeni elettromagnetici ed altri affini, da molte sue esperienze è stato condotto a concludere che una granocchia ben preparata è uno strumento più sensibile di qualunque galvanometro, ed anche di quello sensibilissimo a due aghi magnetici, che a lui si deve.

Nel *giornale delle arti* di Londra, aprile 1828, sono indicate le seguenti curiose esperienze d'ottica.

Se dopo aver fatto un piccolo foro in una carta, si ponga questa in faccia ad un muro bianco o ad una finestra, e mentre un osservatore avvicina l'occhio al foro dalla parte della carta opposta a quella che guarda il muro o la finestra, sia posto fra l'occhio e la carta uno spillo, questo sarà veduto dall'altra parte del foro rovesciato ed ingrandito. Il sig. *Lecat* indica come causa d'un tal fenomeno questa, che l'occhio vede soltanto l'ombra dello spillo sulla retina, e siccome la luce che è arrestata dalla testa dello spillo viene dalla parte inferiore del muro o della finestra, e quella che è arrestata dalla punta viene dalla parte superiore, l'ombra deve sembrare necessariamente rovesciata.

Il dott. *Brewster* ha fatta conoscere nella seguente esperienza una curiosa spiegazione della formazione degli Aloni. Si prende una soluzione saturata d'allume, e dopo averne versate alcune gocce sopra un pezzo di vetro, ove ben presto si cristallizzano

in piccoli ottaedri piani appena visibili ad occhio nudo, si pone questo pezzo di vetro fra l'osservatore ed il sole, o un lume acceso, stando l'occhio vicinissimo alla superficie del vetro, ove non è l'allume. Si vedono allora tre belli Aloni di luce, a diverse distanze dal corpo luminoso. L'interno, che è il più bianco, è formato dalle imagini rifratte da due delle superficie dei cristalli ottaedri poco inclinate l'una all'altra. Il secondo Alone, i di cui colori sono più belli, con dei raggi azzurri esterni, è formato da due facce più inclinate. Il terzo, che è grandissimo e coloratissimo, è formato da due facce anche più inclinate. Possono ottenersi li stessi effetti con altri cristalli, ed ogni Alone sarà raddoppiato quando la refrazione sia considerabile, e modificato da diversi colori quando la refrazione sia debole. Gli effetti posson variare in un modo cuorioso, facendo cristallizzare sullo stesso pezzo di vetro dei sali d'un colore determinato; per questo mezzo degli Aloni bianchi e colorati si succedono uno all'altro.

Il sig. *Ziegler* di Winterthur ha comunicato alla società elvetica delle scienze naturali un esperienza di fisica, che consiste nel porre un disco di carta, di metallo, o anche una mòneta, all'orifizio d'un tubo di legno; soffiando con forza all'altra estremità del tubo, il disco o la moneta restano al suo posto, e non cadono se non al momento in cui si cessa di soffiare. Egli dice che finora non si è trovato spiegazione sodisfacente di questo fenomeno. A noi sembra molto analogo a quello sul quale richiamò già l'attenzione dei fisici il sig. *Clement Desormes* per un nuovo pericolo d'esplosione delle macchine a vapore, che potrebbe derivare dalle stesse loro valvole di sicurezza; di che parlammo con qualche estensione (Ant. N.° 73 gennaio 1827 pag. 159).

I chimici sanno che scaldando i nitrati in un crogiuolo fino all'infuocamento, l'acido nitrico che li costituisce è scomposto, e si sprigiona del gas ossigene. Essi riguardavano il residuo di quest'operazione come un nitrato. Recentemente il sig. *Ermanno Hess* avendo studiato questo genere di combinazioni, le riguarda come composte d'ossido d'azoto e delle diverse basi dei nitrati, dai quali si ottengono, dopo aver mantenuto questi infuocati finchè cessi d'esalarne gas ossigene, e che un corpo acceso im-

merso nella parte vuota del crogiuolo vi si estingua. Il prodotto che si ottiene trattando così il nitrato di potassa somiglia moltissimo questo sale; è solubile, com' esso, molto più a caldo che a freddo, si cristallizza sotto la stessa forma, e si fonde egualmente per il calore. Secondo il sig. Hess 100 parti ne contengono 61, 14 di potassa, e 38, 86 d' ossido d' azoto, senz'acqua di cristallizzazione.

Il nitrato di soda è scomposto anche più facilmente. Il prodotto ridisciolto si cristallizza in bei romboedri. È formato di 44, 52 di soda, 42, 67 d' ossido d' azoto, e 12, 81 d' acqua, la quale non è scacciata per la fusione.

L' autore non ha potuto ottenere isolata la combinazione dell' ossido d' azoto coll' ammoniaca.

Il prodotto della scomposizione del nitrato di barite si cristallizza come quest' ultimo. È composto di barite 61, 47, ossido d' azoto 24, 07, acqua di cristallizzazione, che non abbandona per il calore, 14, 46.

L' autore ha ottenuto anche delle combinazioni d' ossido d'azoto con alcuni metalli.

Il protossido di ferro è stato proposto dal sig. *Kastner* come un reattivo sensibilissimo per scuoprire la presenza dell' ossigene in una mescolanza aeriforme. Egli prepara il protossido come appresso. In una boccia, o altro vaso che possa turarsi esattamente, egli fa bollire dell' acqua, nella quale fa poi disciogliere cinque per cento di solfato di ferro verde recentemente preparato. Sciolto il sale, e lasciata bollire la soluzione, vi aggiunge dell'ammoniaca finchè ve ne sia un eccesso. Turata esattamente la boccia, aspetta che il precipitato si sia interamente formato, separa il liquido per mezzo d' un tubo di vetro, lava il precipitato con acqua che abbia prima bollito, quindi vi versa dell' alcool caldo finchè il vaso sia pieno.

Allorchè vuol fare uso di questo protossido, ne prende rapidamente dal vaso che lo contiene con un piccolo cucchiaio, e lo mette in un vaso pieno d' acqua privata d' aria per mezzo dell' ebollizione. In questo vaso si fa passare il mescuglio aeriforme che si vuol sottoporre all' analisi. Un solo millesimo di gas ossigene che questo contenga è tosto indicato dal colore ocraceo che prende il protossido.

Il sig. *Landgerbe* ha indicato una nuova polvere fulminante

molto energica, la quale si compone di 2 parti di nitrato di potassa, 1 parte di solfo, e 6 parti di sal marino, il tutto ridotto in polvere sottile. La forza d' esplosione di questa polvere si esercita d' alto in basso.

Se in una dissoluzione allungata di nitrato d' argento si versi una dissoluzione similmente allungata di nitrato di stagno, e si muova bene la mescolanza, si osserva che il liquido prende in pochi minuti un color giallo, poi bruno, bruno rossastro, e finalmente di porpora cupo. Aggiungendovi dell' acido solforico allungato, si deposita in fondo al vaso un precipitato di color di porpora bruno; senza quest' aggiunta il liquido si scolora a poco a poco, e non somministra più che uno scarso precipitato. Questo processo è del sig. *Frick*.

Il sig. *Marshall Hall* aveva provato che il ferro non scompone l' acqua pura. Il sig. Guibourt aveva preteso dimostrare il contrario. Il primo, esaminata di nuovo la questione, ha riconosciuto che il ferro decompone l'acqua in cui sia immerso, quando questa contenga dell' acido carbonico. Si sprigiona dal gas idrogene come allorquando agiscono sul ferro gli acidi solforico o idroclorico allungati. Per l'aggiunta della calce viva, o della magnesia calcinata, cessa questa scomposizione dell'acqua, lo che prova che il ferro non scompone l' acqua senza la presenza d' un acido, e che deve attribuirsi alla presenza dell' acido carbonico la scomposizione dell' acqua osservata nelle sue esperienze dal sig. Guibourt, che non vi aveva pensato.

I chimici non accordano all' idrogene la facoltà di scomporre l' acido borico. Ma il sig. *Varvinski* ha potuto scomporlo operando come appresso. Dopo avere empiuto d' acido borico in scaglie un tubo di porcellana, ed infuocato questo a rosso, ha trovato l'acido vetrificato e colorato in bruno. La massa bollita con acqua stillata si è disciolta, lasciando un residuo in fiocchi di colore olivastro, che separato dal liquido soprastante, lavato e scaldato sopra una foglia di platino, si è trasformato in una massa vetrosa. A questo e ad altri caratteri la massa vetrosa si è annunziata per boro.

L' analisi chimica ha condotto il sig. *John* a riconoscere la natura di varie materie coloranti impiegate dagli antichi egiziani. Un color verde di cui era rivestita una massa di cemento rica-

vata dalle catacombe di Tebe, era una mescolanza d'una materia gialla vegetabile, d'un azzurro di rame, e di colla. Il colore azzurro verdastro di cui erano coperte alcune figure di legno solite porsi intorno alle mummie, è azzurro di rame reso verdastro all'aria. Un bel colore turchino staccato da un monumento di Tebe, era composto d'ossido di rame, di silice, e di soda; questo è il turchino d'Alessandria. Un certo color bruno era una mescolanza d'ossido bruno di ferro, di creta, e di colla. Un color rosso di mattone era semplice ossido di ferro. Alcuni cilindri di smalto erano formati d'argilla plastica ricoperta d'uno smalto composto di silice, di calce, di soda, e d'un poco d'ossido di ferro. L'autore ha analizzato anche il fango del Nilo, e diverse altre materie, alcune delle quali d'origine vegetabile.

Si conoscevano fin qui due combinazioni della silice colla potassa; una con eccesso di silice forma il vetro ordinario, l'altra con eccesso di potassa è il *liquor silicum*. Il sig. *Fuchs* ne ha formata una terza, che sta in mezzo a quelle due, e che egli ottiene saturando una soluzione bollente di potassa con della silice precipitata recentemente e ben lavata. Si ottiene la stessa preparazione precipitando dal *liquor silicum* per mezzo dell'acido solforico una parte della silice, e quindi ridisciogliendola nel resto del liquore. Un miglior processo consiste nel fondere insieme 10 parti di carbonato di potassa, 15 di quarzo puro, ed una di carbone; la massa fusa, ridotta in polvere, si tratta con quattro o cinque parti d'acqua bollente, che la discioglie quasi interamente, benchè con lentezza. Si evapora la soluzione finchè acquisti un peso specifico di 1,24, con che prende la forma d'un liquido viscoso, opalino, che per evaporazione si converte in una massa solida, vetrosa, trasparente, fissa all'aria, simile al vetro comune, benchè un poco meno dura. L'autore riguarda questo composto come un nuovo silicato di potassa, composto di 62 parti di silice, 26 di potassa, e 12 d'acqua. Si può ricuoprirne del legno ed altri oggetti per difenderli dal fuoco; può anche impiegarsi come luto nei laboratorii.

Il sig. *Raspail*, per mezzo d'un microscopio che produce un ingrandimento di duemila diametri, si è accertato che i cristalli che si osservano nel *pendanus*, *typha*, *orchis*, *etc.* e tutti quelli che nei vegetabili hanno una lunghezza di un decimo di millimetro, ed un diametro di un 400.° circa, sono cristalli di fo-

sfato di calce; mentre i cristalli che si trovano nell' *iris*, ed altri, che hanno un diametro di un cinquantesimo di millimetro, sono di ossalato di calce.

I cristalli di *pendanus* fortemente riscaldati e poi raffreddati non avevano subìto la minima alterazione. Gli acidi vegetabili non avevano azione sopra di essi; gli ossiacidi minerali li hanno disciolti istantaneamente senza la minima effervescenza. Tali cristalli non esistono nei semi cereali, i quali contengono del solfato di calce. I semi del *theligonum cynocrambe*, pianta meridionale, ne contengono un numero immenso.

Nella radice della *Corydalis tuberosa* il sig. *Wackenroder* ha trovato una nuova sostanza alcalina vegetabile, cui ha dato il nome di *Coridalina*. Il miglior mezzo d' estrarla consiste in far macerare per più giorni i tubercoli contusi, versare nel liquido bruno e leggermente acido che risulta un leggiero eccesso di carbonato di soda, che vi forma tosto un precipitato abbondante di color grigio-chiaro. Facendo digerire sopra un tal precipitato dell' alcool, questo acquista un color giallo verdastro, e deposita, dopo essere stato feltrato, dei piccoli cristalli di Coridalina. La maggior parte di questa resta per altro nella soluzione. Si estrae da essa evaporandola, versandovi dell' acido solforico allungato, che ridiscioglie il deposito formatosi, e precipitando la Coridalina con un sottocarbonato alcalino. Questo nuovo alcali è in cristalli prismatici, o in scaglie, senza colore, odore, o sapore, e pochissimo solubili nell' acqua. Le sue combinazioni cogli acidi sono amarissime.

Un altro principio alcalino vegetabile è stato trovato dal sig. *Martius* nel frutto della *Paulinia sorbilis* detto Guarana; però l' autore ha dato a quel principio il nome di *Guaranino*. Per ottenerlo, si tratta il frutto coll' alcool caldo; l' estratto alcoolico raffreddandosi lascia depositare un olio grasso, che si separa, quindi scaldando di nuovo l' estratto il Guaranino si sublima. Purificato per una seconda cristallizzazione, è bianco, cristallino, d' odor penetrante allorchè si riscalda; è sciolto facilmente dall' alcool, difficilmente dall'acqua. Le soluzioni sono amare e leggermente alcaline. La soluzione acquosa intorbida il nitrato d'argento, le dissoluzioni di protossido di mercurio, e gli acetati di piombo.

Il sig. *Tunnermann* ha fatto conoscere un nuovo acido vegetabile fattizio, che ha distinto col nome di *amilico*, e che noi diremmo piuttosto *amidico*. Ecco il modo di prepararlo. Si pone in una storta fino ad un quarto della sua capacità una mescolanza a parti eguali d' amido e d' ossido di manganese, su cui si versa una quantità d' acqua sufficiente a formarne una pasta. Adattato alla storta un recipiente munito d'un tubo di sicurezza, si scalda fin presso all'ebollizione, nel tempo stesso che si aggiungono a poco a poco per la tubulatura della storta 3 parti d'acido idroclorico concentrato, che produce in principio una viva effervescenza. Il prodotto della distillazione (che non bisogna condurre fino a secchezza) è l'acido amidico impuro per la mescolanza d' un poco d'acido idroclorico. Ha appena color sensibile; ha odore di mandorle amare, sebbene nulla contenga d' acido idrocianico. Si purifica dall' acido idroclorico saturandolo di calce, filtrando ed evaporando fino alla formazione d' una leggiera pellicola salina, e lasciando quindi formarsi i cristalli d'amidato di calce, che si scompongono con acido solforico allungato procedendo per distillazione, che dà l' acido amidico puro.

In una memoria letta avanti l'Accademia delle scienze di Parigi *Sull'acido cianico e sui composti che esso forma con diversi gas*, il sig. *Sérullas* ha fatto conoscere un vero acido cianico, diverso da quello che i chimici hanno finora indicato sotto questo nome. Si prepara scaldando nell' acqua il percloruro di cianogene, evaporando fino a secchezza per volatizzare l' acido idroclorico, dopo di che resta l' acido cianico cristallizzato, bianchissimo, poco solubile, e che arrossa debolmente i colori azzurri dei vegetabili.

Il sig. *Bartolommeo Bizio*, che sebbene si qualifichi col modesto titolo di farmacista, si è mostrato dotto ed esperto chimico, per non pochi pregiati lavori analitici, che si trovano sparsi in varii giornali scientifici, si è determinato a riunirli insieme, e farne gradito dono al pubblico. Tre fascicoli, venuti in luce in Venezia per le stampe dell'Antonelli, comprendono tutta la prima ed il principio della seconda parte d'un primo tomo, a cui è intenzione dell' autore farne poi succedere qualche altro.

La detta prima parte del primo tomo presenta l'analisi d'alquante materie organiche, e la scoperta in esse d'alcune nuove sostanze per opera del sig. Bizio. Così egli ha scoperto: 1.° nel loglio ( *lolium temulentum* L.) due sostanze particolari, alle quali

ha dato i nomi di *lolino* e *gloiololico*; 2.° nel granturco (*zea muys*) la *zeina*; 3.° nel castoro (materia contenuta in un animale dello stesso nome) la *castorina*; 4.° in una bile umana l'*eritrogeno*, che egli congettura formare per la sua unione all'ossigene la parte colorante del sangue; 5.° nell'inchiostro o liquor nero della seppia la *melanina*; 6.° in una orina umana lattea *del burro*; 7.° nel succo del fico (*ficus carica*) non già il caoutchouch, o gomma elastica, che alcuni vi avevano ammesso, ma una materia resinosa; 8.° nella noce americana (*canarium commune*) diverse materie, non particolari, ma contenute anche in vegetabili diversi; 9.° nel frumento (*triticum hybernum*) il *triticino*, che è la stessa cosa colla *gloiodina* del prof. Taddei, di cui il sig. Bizio sostiene la natura particolare, a malgrado della contraria opinione del sig. Thénard; 10.° nella scorza del frutto della melagrana (*punica granatum*) l'*austerogeno* ed il *punicino*, uniti sì l'uno che l'altro all'acido gallico, e più una sostanza resinosa, che non si trova nella scorza delle radici, e della clorofilla, in luogo della quale la scorza delle radici contiene una materia grassa. L'efficacia di quest'ultima scorza contro la *tenia*, e contro i vermi in genere, è attribuita dal sig. Bizio al gallato d'austerogeno, che vi è contenuto senza quello di punicino.

La seconda parte del primo tomo è intitolata: *Ricerche e spiegazioni d'alcuni fenomeni*. Il terzo degl'indicati fascicoli ne contiene il principio; vi si riferisce e vi si spiega il fenomeno della colorazione spontanea in rosso della polenta di granturco, fenomeno osservato la prima volta sul principio d'agosto 1819, e del quale sembra che il sig. Bizio abbia riconosciuta la vera cagione, avendo potuto riprodurlo o affrettarlo a suo piacimento.

### *Mineralogia.*

Il sig. *G. Papi*, nelle ricerche che va facendo di oggetti relativi alla storia naturale, ha ritrovato in un luogo del territorio di Pitigliano, ricco di prodotti vulcanici, un grosso frammento di pirosseno di Haüy, di color verde bottiglia tendente al nero, del peso d'once 1 e 3 denari; frammento che, per quanto ha potuto giudicare dalle facce e dagli angoli in esso ancora intatti, non dovrebbe essere che la nona parte approssimativamente di ciò che era nel suo totale, potendosi calcolare della lunghezza di 7 pollici, e del diametro di circa 2 per gli angoli più sporgenti. Egli crede inoltre che tentando in quel luogo qualche

escavazione, anche non molto profonda, passano ritrovarvisi degli oggetti preziosi intatti, avendo tutti quelli posti presso la superficie qualche difetto prodotto dalle lavorazioni che si fanno annualmente in quel terreno cogli strumenti campestri.

## Scienze mediche.

Daremo quì un breve cenno dei risultamenti che il sig. *Flourens* ha ottenuti da molte sue ingegnose ricerche intorno ad alcuni punti fisiologici, risultamenti che egli ha recentemente comunicati all' accademia delle scienze di Parigi.

Cercando egli di determinare con maggior precisione che non si fosse fatto prima di lui i limiti del punto centrale e vitale del sistema nervoso, ha trovato che questo punto comincia all' origine dell'ottavo paio, e si estende solo alcune linee sotto quest' origine. Tagliando l'encefalo al di sopra di questo punto, tutto l'encefalo muore, e la midolla spinale vive. Tagliando la midolla spinale al di sotto di questo punto, tutta la midolla spinale muore, e l' encefalo vive. Vi è dunque nei centri nervosi quel punto che i fisiologi hanno cercato sì lungamente, e da cui dipende la vita di tutte le altre parti. Questo punto è fra la midolla spinale e l' encefalo, cioè nel centro stesso dei centri nervosi. Basta che una parte qualunque sia riunita a questo punto per vivere, basta che ne sia separata per morire. Però questo punto costituisce il *nodo vitale*, ed il legame centrale di tutte le parti nervose.

Un secondo oggetto di cui il sig. Flourens si è occupato è stato il seguente. Ripetute l' esperienze del Fontana, del Monrò, del Cruiskanc, e di più altri intorno alla riunione delle estremità tagliate d' uno stesso nervo, ha cercato quali diversi effetti potrebbero risultare dalla riunione incrociata dei diversi nervi. Però ha fatto incontrar fra loro l'estremità superiore d'un nervo e l' inferiore d' un altro, e le ha mantenute in questa posizione. La riunione è stata completa; il ritorno della funzione è stato completo in alcuni casi, non in alcuni altri. In tutti è stata perfetta la comunicazione delle irritazioni per le estremità riunite; però vi è stata vera continuità fisiologica nel nuovo nervo, formato per la riunione incrociata delle estremità dei due nervi diversi, come continuità di tessuto.

Passiamo al terzo oggetto delle ricerche del sig. Flourens. La disposizione dei canali semicircolari dell' orecchio negli uccelli, e particolarmente nei piccioni, è stata benissimo indicata dal sig.

Cuvier. Questi canali sono in numero di tre, due verticali ed uno orizzontale; essi formano col vestibulo e colla chiocciola l'orecchia interna o il laberinto.

Nei piccioni il più grande di questi canali è il superiore. Esso è verticale, e diretto obliquamente da dietro in avanti; il canale medio è orizzontale; l'inferiore è verticale e diretto d'avanti in dietro; esso s'incrocia coll' orizzontale.

Fatta successivamente la sezione di questi diversi canali, la quale non ha prodotto la morte degli animali sui quali è stata eseguita, il sig. Flourens ha osservato gli effetti seguenti, i quali si sono mantenuti sopra diversi animali per quasi un anno.

1.° La sezione del canale orizzontale, *dai due lati*, è costantemente seguitata da un violento moto orizzontale della testa. La sezione d'un canal verticale, o superiore o inferiore, *dai due lati*, è seguitata da un violento moto verticale della testa. Finalmente la sezione dei canali orizzontali e verticali insieme è accompagnata da un moto verticale ed orizzontale insieme.

2.° La sezione d'un canale, da un solo lato, sia il canale verticale o orizzontale, è sempre seguitata da un effetto infinitamente minore che la sezione dello stesso canale eseguita dai due lati.

3.° La sezione dei canali semicircolari non impedisce l'animale di vivere, ma l'effetto che ne risulta sussiste finchè l'animale vive.

4.° Il principio da cui dipende quest' effetto risiede nei canali membranosi inviluppati dai canali ossei, cioè nei veri canali semicircolari, e nella loro espansione nervosa.

" È senza dubbio una cosa sorprendente, dice il sig. Flourens, vedere delle parti d'una tessitura così delicata e di così piccol volume come i canali semicircolari, esercitare un azione così potente sull' economia animale, e vedere delle parti le quali per la loro stessa posizione nell' orecchio sembrerebbero non dovere esercitare che una funzione speciale e limitata all' udito, avere un influenza così distinta nei movimenti. Nè deve in fine far maraviglia minore il vedere ciascuna di queste parti determinare un ordine o una direzione di movimenti così perfettamente conformi alla loro propria direzione. Così i canali orizzontali determinano un moto orizzontale, i verticali uno verticale. Di più uno dei canali verticali, l'inferiore, è diretto d'avanti in dietro, e determina un moto saltuario

„ d'avanti in dietro; l'altro vertical superiore ha una direzione da
„ dietro in avanti, e determina un moto saltuario conforme a que-
„ sta direzione.

" Da un altro lato, sebbene i fenomeni dei quali è causa la
„ sezione dei canali semicircolari abbiano un evidente analogia
„ coi fenomeni del cervelletto, pure questi due ordini di feno-
„ meni sono perfettamente distinti „.

Sembra al sig. Flourens che l'ultima asserzione resti bastantemente provata, 1.° dall'integrità del cervelletto costantemente osservata in tutte le citate esperienze; 2.° dalla direzione dei movimenti, che è sempre in rapporto colla direzione dei canali lesi; 3.° finalmente per la natura stessa di questi movimenti regolari, che la lesione del cervelletto non produce giammai. Questi movimenti costituiscono dunque un fenomeno proprio esclusivamente ai canali semicircolari. Inoltre questo fenomeno è tanto più importante a considerarsi, quanto che non è raro vederlo costituire un sintoma più o meno dominante in diverse malattie, tanto nell'uomo, quanto negli animali, e l'aver finalmente fissato la sede d'un sintoma tanto singolare, è un progresso della diagnosi, che non sarà perduto per la terapeutica.

Il sig. Flourens ha ripetuto le stesse esperienze su dei polli, dei passeri, ed altri uccelli, e ne ha sempre ottenuti li stessi risultamenti, almeno quanto alla sostanza ed alle circostanze essenziali del fenomeno. Donde egli conclude che il fenomeno il quale consegue la sezione dei canali semicircolari è costante e generale nella classe degli uccelli. Egli ha intenzione di esporre in un altra memoria gli effetti che risultano dalla sezione degli stessi canali semicircolari nelle altre classi di animali.

L'importanza delle osservazioni e dei fatti annunziati dal sig. Flourens avendo indotto l'accademia ad incaricare dell'esame di essi una commissione composta dei sigg. Portal, Dumeril. e Cuvier, quest'ultimo come relatore lesse in altra seduta un rapporto onorevole per il sig. Flourens, dichiarando che la commissione, ripetutene tutte le esperienze, aveva riconosciuti esatti i risultamenti da lui annunziati.

Gli antichi avevano ammesso una circolazione diretta ed immediata fra la madre ed il feto, lo che portava a supporre immediata comunicazione fra i vasi dell'utero e quelli della placenta.

Moltiplici ed accurate osservazioni indussero poi i fisiologi ad abbandonare quella supposizione, ed a pensare che il pas-

saggio del sangue dall' utero nella placenta avvenga principalmente per l' assorbimento operato dalle numerose boccucce delle primitive radicette della vena ombelicale.

Recentemente il sig. *Tommaso Biancini*, attual dissettore nello spedale di Pisa, ha tentato di far rivivere quella prima opinione della circolazione diretta fra la madre ed il feto, appoggiandosi ai risultamenti d' alcune sue ricerche, delle quali è fatto parola in un processo verbale della società medico-fisica fiorentina riferito nell' *Antologia fascicolo di gennaio* 1828 *pag.* 193.

Ma il sig. Massimiliano Rigacci, in una sua *lettera ad un amico*, pubblicata pochi giorni sono per le stampe del Fantosini, ha preso a confutare la sentenza del sig. Biancini, producendo in appoggio della contraria, generalmente ammessa dai fisiologi più distinti, alcune sue *Osservazioni anatomico-fisiologiche*, appoggiate ai risultamenti d' un gran numero d' esperienze che l'amore degli studi anatomico-fisiologici gli aveva fatto intraprendere fino dall' anno 1819 e susseguenti, non solo sopra la donna, ma anche sopra le femmine di varie specie d' animali. Nella maggior parte dei casi l' iniezione dei vasi dell' utero arrestandosi a questo viscere, senza passare nei vasi della placenta, se in alcuni casi questo passaggio ha avuto luogo, il diligente sperimentatore si è assicurato che ciò era avvenuto, o per rottura di vasi, o per effetto d' assorbimento operatosi per quel resto di vitalità che dopo la morte, e cessate le altre funzioni, conservano per un certo tempo l' estreme boccucce dei vasi assorbenti. In fatti se il passaggio nella placenta dei liquidi iniettati nell' utero ha luogo operando immediatamente o poco tempo dopo la morte, all' opposto non si verifica mai ove si operi dopo un intervallo sufficiente all' estinzione d' ogni vitalità, e però d' ogni azione delle boccucce assorbenti. Convinto il sig. Rigacci dall' osservazione e dall' esperienza che le apparenze ottenute dal sig. Biancini sono effetti o dell' assorbimento, o dello stato patologico, o della rottura dei vasi, toglie loro ogni efficacia a provare la comunicazione fra i vasi placentali ed uterini, e però la circolazione immediata e diretta fra la madre ed il feto.

Il dottor *Verniere* ha richiamato l' attenzione dell' accademia delle scienze di Parigi sopra alcuni processi terapeutici semplicissimi applicabili a tutti i casi d' avvelenamento.

È noto che il dott. Magendie è giunto a sospendere interamente l' assorbimento in un cane, inducendo in esso una specie

di pletora artificiale, con introdurre una quantità notabile d'acqua tepida nelle vene.

Partendo da questo fatto capitale, il sig. Verniere fece l'esperienza seguente. Fatta una piaga ad una zampa d' un cane giovane, ed applicati sopra questa piaga tre grani d' estratto alcoolico di noce vomica, fece una legatura sopra l' articolazione umero-cubitale del membro avvelenato. Iniettò lentamente per la vena giugulare tant'acqua quanta l'animale potè sopportarne senza soffrir molto; quindi aprì, al di sotto della legatura, la vena del membro avvelenato, e raccolte alcune once di sangue, le iniettò nella vena giugulare d' un altro cane. Questo morì nell' istante stesso, agitato da convulsioni tetaniche. Frattanto, nettata diligentemente la piaga del primo cane, e fattone uscire un poco di sangue, l' animale fu lasciato in libertà. Esso non diede alcun segno d' avvelenamento, ed otto giorni dopo stava benissimo, allorchè l' autore lo sacrificò ad altre esperienze.

Egli è evidente che la pletora artificiale, o la turgescenza del sistema sanguigno prodotta dall' iniezione dell' acqua, impedendo l' assorbimento, il veleno non ha potuto introdursi che in quella parte del sangue che scolava per la vena aperta, poichè questa vena e le sue efferenti erano i soli vasi che non partecipassero alla pletora generale. Un altra causa ha dovuto opporsi all' avvelenamento. La corrente sanguigna effettuandosi soltanto dall' arteria alla vena aperta; il veleno introdotto nei vasi è stato obbligato a seguitare il corso del sangue nella vena che lo versava fuori del corpo.

Riguardando quest' esperienza come decisiva, e come certa l' efficacia di questo mezzo terapeutico, il sig. Verniere non dissimula che la necessità d' iniettar dell' acqua nelle vene è nella pratica applicazione un inconveniente grave. Ma egli è persuaso che si possa supplire all' iniezione producendo nel membro avvelenato una pletora locale per mezzo d' una legatura mediocremente stretta. Fatta questa, basterà aprire una delle principali vene della parte ingorgata, per produrre lo scolo del sangue carico del principio velenoso.

Dopo aver citato due esperienze d' esito felice in appoggio della sua idea, il sig. Verniere soggiugne: " È facile a concepi-
" re, e l' esperienza lo prova, che se la sanguigna è pratica-
" ta prontamente, quando il veleno è tuttora contenuto nelle
" grosse vene, nel polmone, e nel cuore, aperte così al san-
" gue vie larghe e facili, con incidere le grosse vene, esso pas-

„ serà di preferenza per la strada in cui trova minor resistenza, „ e conseguentemente la porzione destinata alle altre parti deve „ diminuire nella proporzione del sangue che passa per le vene „ aperte. „

" Fin quì, in tutti i casi d' avvelenamento, la cura si li- „ mitava quasi esclusivamente a toglier via il veleno dalla su- „ perficie su cui era stato deposto. Niuno aveva pensato a per- „ seguitarlo nelle vene, e molto meno a raggiugnerlo nelle pro- „ fondità degli organi della circolazione. Le esperienze che ho „ riferite riducono la terapeutica di tutti i casi d'avvelenamento „ (senza eccettuarne la rabbia, se pure il veleno *rabifico* non è „ che un veleno) ad alcuni precetti così semplici e di così fa- „ cile esecuzione, da non superare l'intelligenza e l' abilità del „ pratico più volgare. „

## Geografia, Statistica, e Viaggi scientifici.

*Spedizione in Siberia.* — Una spedizione deve portarsi nel nord est della Siberia, per osservarvi i fenomeni del magnetismo, e determinare, per quanto sia possibile, la situazione dei poli magnetici. Il professore Hanstein, il luogotenente di marina Due, ed il dottore Erman di Berlino hanno ricevuto quest' incarico. Si crede che il loro viaggio durerà due anni. Le persone che comporranno la spedizione devono riunirsi a Pietroburgo il 15 maggio. Lasciando la capitale, la spedizione si dirigerà verso Mosca, Casan, e Tobolsk; di là essa passerà al nord seguendo il corso dell' Obi fino a Beresaw, per esaminare il ramo settentrionale dei monti Oural, che i viaggi fin quì intrapresi non hanno fatto conoscere se non imperfettamente. Da Tobolsk, passando per Tara, Tomsk, Kramoiarsk, e Nischnei-Udinsk, anderà ad Irkoutsk, ove deve svernare, e subito che sarà possibile rimettersi in via, si dirigerà al nord est sopra Jakoutsk e Ochotock. In quest'ultimo luogo quei dotti si propongono di fare le osservazioni che formano l' oggetto del loro viaggio, e per arrivarvi dovranno scorrere 667 miglia inglesi d' un paese interamente disabitato. Il dot. Erman è incaricato delle osservazioni astronomiche. (*Annali dei viaggi*).

*Spedizione progettata dal góverno degli Stati-Uniti per esplorare i mari del sud.* — Alcuni cittadini di Nantucket (piccola città d' America sulle coste del Massachuset) indirizzarono nel mese di febbraio ultimo al congresso degli Stati-Uniti una memoria,

nella quale richiamavano l' attenzione particolare della legislatura sul commercio delle diverse parti dell' Unione coll' isole e le coste dell' Oceano pacifico. Espongono in essa che questo commercio e quello che si fa fra queste isole e la China hanno prodotto grandi vantaggi; che la pesca della balena impiega 40,000 tonnellate, 3,000 marinari, ed un capitale di tre millioni di dollari; ma che molti viaggi intrapresi da bastimenti mercantili o *balenieri* in mari ed in paraggi affatto incogniti, hanno incontrato perdite rovinose per gl' intraprenditori e gravi pericoli per i marinari. Da alcuni anni essi hanno successivamente percorse le coste del Perù e del Chilì, quelle del nord-ovest, la Nuova Zelanda, e le isole del Giappone. I benefizi provenienti da queste spedizioni sono stati bilanciati da non poche perdite. Un gran numero di bastimenti ha naufragato sopra delle isole o delli scogli che non sono indicati sopra veruna carta, ed un fatto che merita d' esser preso in considerazione è questo: che la maggior parte dei navigli i quali hanno visitato questi mari non sono arrivati al loro destino. Però gli autori della memoria raccomandano come cosa d' estrema importanza il fare esplorare con scrupolosa attenzione le coste, le isole, i banchi, e gli scogli che si trovano in questi mari, al quale oggetto invitano il governo a mandarvi una spedizione.

Il comitato degli affari marittimi, a cui questa petizione fu rinviata, domandò, con una lettera dei 3 marzo, il parere del segretario di stato per la marina. Questi rispose il 14 che questo progetto aveva tutta la sua approvazione: "mandando, diceva egli, ,, una spedizione per riconoscere quest' immenso oceano, acquisteremo nuove cognizioni geografiche e scientifiche, le quali sono ,, utili non solo ai commercianti, ma anche alle altre classi della ,, società. ,, Egli termina la sua lettera proponendo di destinare a quest' effetto una somma di 45 a 50 mila dollari.

Il sig. Reynolds, autore di questo progetto, lo appoggia sopra considerazioni del maggiore interesse: " Non ci resta più, dic' egli, ,, da esplorare se non la regione polare del sud: tutti i tentativi ,, fatti dai navigatori europei per arrivarvi sono stati infruttuosi. È ,, questa una contrada ancora quasi incognita, che offre un vasto ,, campo a quelli fra noi che sono animati dal desio delle intraprese, senza esigere grandi capitali. Un paese di più di 1,500,000 ,, miglia quadrate è interamente incognito; niuno si è mai avvicinato ad una costa che si estende per lo spazio di 300 gradi di longitudine sotto il cerchio antartico; vi sono regioni immense situate sotto latitudini comparativamente più temperate le quali ,, non sono state esplorate se non imperfettamente, e che meritano

„ di fissar l'attenzione. E chi sa che non esistano nell'emisfero meridionale dei paesi corrispondenti colla Lapponia, la Norvegia, una parte della Svezia, e le coste settentrionali della Russia asiatica ? *(Bullettino della società di geografia).*

*Progetto d' una strada a traverso l' istmo di Panama.* — Il capo militare del dipartimento di Panama, in una nota indirizzata agli agenti inglesi, dava l' avviso che egli era incaricato dal governo municipale di far costruire una nuova strada da Panama a Porto-Bello, per facilitare la comunicazione per terra fra i due Oceani. Egli stabilisce che la distanza diretta dall' uno all' altro non è che di 12 leghe e 2 miglia inglesi, che la strada non eccederà 14 leghe, e che vi sono occupate tre compagnie d' operanti, ciascuna di o uomini. Finalmente egli sperava potere nel mese di marzo decorso farvi passare la posta, ed aver disposto diversi luoghi per ricevere dei coltivatori.

L' editore del giornale che comunica questa notizia assicura che molte persone sperimentate credono possibile stabilire una strada di ferro a traverso di quest' istmo, con una spesa poco considerabile.

*Sulla morte di Lapeyrouse.* — I nostri lettori hanno veduto a pag. 156, parte 3 del Vol. XXVI dell' Antologia, quali circostanze fecero sperare che si potrebbe ritrovare qualche traccia positiva del celebre navigator francese, la di cui sorte da tanti anni eccita al più alto grado l' interesse degli amici delle scienze e dell' umanità. Il capitano d'Urville francese, ed il capitano Dillon inglese, ciascuno dal canto suo erano occupati in questa esplorazione. La seguente lettera che troviamo nel *Bullettino della società di geografia*, scritta dal sig. *Giovanni Russel*, è senza dubbio la prima nuova diretta che noi riceviamo della spedizione inglese: essa porta la data del 7 novembre 1827 dalla Nuova-Zelanda.

“ Io ho il piacere d' informarvi del nostro arrivo qui, dopo „ un felice viaggio intrapreso collo scopo di scuoprire quale è „ stata la sorte di Lapeyrouse e delle sue navi. Ambedue perirono „ la stessa notte sopra uno scoglio presso l' isola di Manicolo, si„ tuata a 11.° 40 latitudine sud, e 167° longitudine est. Una delle „ navi si sommerse dopo essersi spezzata sopra uno scoglio, e „ tutti gl' individui che erano a bordo di essa perirono; l' altra „ fu gettata egualmente dai flutti sopra quello scoglio, e que„ gl' individui del suo equipaggio che giunsero a scampare sal-

„ varono dal naufragio tanti materiali da costruire un piccolo „ naviglio, in un luogo che si chiama *Palon*. Diversi di essi vi „ furono massacrati dagl' indigeni; tuttavia riescì agli altri di for- „ mare il loro piccolo naviglio, col quale abbandonarono l' isola, „ eccettuati due di essi, cinque mesi dopo il loro naufragio. Uno „ di quest' individui è morto da circa 3 anni, l' altro s' imbarcò „ sopra un *canot* o barchetta, ed il suo destino è ignoto. E' molto „ verisimile che egli sia perito, giacchè se ne sono fatte inutilmente „ molte ricerche nelle isole adiacenti „.

" Si sono ottenute le prove più convincenti che questi vascelli „ erano francesi. Noi possediamo a bordo diverse monete d' argento „ e di rame che portano un giglio, una gran campana, su cui si „ trova in grandi caratteri l' iscrizione *Bazin m' a fait*, un altra „ più piccola colle armi di Francia, e gli ornamenti della poppa „ d' un vascello con un largo giglio. Trovammo ancora un fram- „ mento di candeliere dorato, su cui erano incise le armi della „ famiglia di Costignon „.

Io sono, ec.

Il sig. *Eduardo Ruppell* tornato a Francfort sua patria dai suoi lunghi viaggi, scrive in data dei 29 agosto quanto appresso:

" Dopo il mio arrivo io sono stato occupato nell'esame delle „ mie collezioni di storia naturale per accelerare la collezione „ dell'Atlante zoologico. Il decimo fascicolo delle tavole è sotto „ il torchio; siamo dunque alla metà di questa pubblicazione, ed „ io spero che gli altri dieci fascicoli saranno tutti messi in ven- „ dita dentro 18 mesi. Quest'Atlante servirà per una Fauna dei „ paesi del nord-est dell'Affrica che sono stati da me visitati, e „ sarà composto di 6 sezioni, cioè:

| | | | |
|---|---|---|---|
| 5 | fascicoli di mammiferi | con | 30 tavole colorite |
| 6 | d' uccelli | | 36 |
| 1 ½ | di rettili | | 9 |
| 4 | di pesci | | 24 |
| 2 | di molluschi e zoofiti | | 12 |
| 1 ½ | d' insetti e crostacei | | 9 |
| —— | | | —— |
| 20 | fascicoli in foglio . . . . . | con | 120 tavole colorite. |

" Io non pubblico che oggetti disegnati e coloriti al naturale, e „ che sono o assolutamente nuovi, o di cui non si hanno ancora buo- „ ne figure. Il prezzo di sottoscrizione per ciascun fascicolo è di 3 „ ½ fiorini, o presso a poco 8 franchi. La descrizione statistica e „ geografica dei paesi da me percorsi non forma che un sol volume

„ in 8° con alcune tavole e carte. Io mi propongo di farlo stam-
„ pare nel corso del prossimo inverno ...

## Società scientifiche.

### *Imp. e R. Accademia dei Georgofili.*

*Adunanza solenne de' 21 settembre* 1828. = Il presidente S. E. il sig. consigliere di stato marchese cav. *Paolo Garzoni-Venturi* recatosi espressamente dal suo governo di Livorno presedè l'adunanza, alla quale assisterono molti accademici onorarii, emeriti, ordinarii e corrispondenti, ed un numeroso concorso di altri dotti e distinti personaggi.

Il segretario degli atti *Emanuele Repetti* aprì la seduta con un discorso in cui epilogò la storia dei lavori accademici, a seconda delle materie, facendo precedere gli studi agrarii e forestali, quindi parlando di quelle vertenti sulla privata e pubblica economia, e finalmente di tutto ciò che alle scienze e alle arti della Georgica affini aveva più o meno immediato rapporto. Fu in questa parte specialmente, dove l' oratore colse opportuna occasione di richiamare l' attenzione degli uditori a contemplare gli oggetti d' invenzione e d' industria attinenti ai respettivi accademici, e che a tale effetto trovavansi in quel giorno esposti nella gran sala.

Il segretario per le corrispondenze prof. *Giovacchino Taddei* lesse il rapporto relativo al suo ufficio, e nel quale dopo rese le dovute retribuzioni alle varie società scientifiche e letterarie ed ai molti autori e redattori di opere complete o periodiche in quest' anno da loro inviate, fece rilevare il pregio e l'utilità che ritrarre si potea da quelle a favore della toscana economia campestre. Fra le quali cose più specialmente si estese a discorrere, 1.° dell' importantissimo stabilimento agrario eretto di recente a *Roville* in Francia, e della intelligenza con cui nei vari suoi rami viene diretto dal celebre agronomo *Dombasle*. 2.° Dello stato dell'agricoltura in Russia, e in terzo luogo de' vantaggi che ritraggono dallo spirito di associazione i piccoli proprietari di beni rustici nel cantone di Vaud in Svizzera, e i grandi proprietari degli Stati Uniti dell'America.

Quindi il sig. *Ferdinando Tartini-Salvatici* a nome della deputazione deliberante nel rapporto di cui egli era relatore, rese conto del giudizio accademico relativo alle memorie inviate al concorso sulla miglior pratica dei letami, a forma del programma

stato pubblicato nella seduta del dì 3 dicembre 1826. Nel qual rapporto si riepilogava la storia e i motivi che indussero l'Accademia a proporre sino dal 1817 il quesito tendente a rischiarare la teoria e la pratica degl' ingrassi e segnatamente fissare l'utilità e il danno risultante dal farli fermentare ; quesito che essendo rimasto per due volte insoluto , venne riprodotto nel 1819 con doppio premio da conferirsi nel 1822 . Sebbene delle due memorie presentate in detto anno, una fosse stata dichiarata degna della corona e l' altra onorata dell' *accessit* , come quelle che fissavano su solide basi la teoria degli ingrassi , dimostrando per moltiplici esperienze dannosa in genere la fermentazione dei letami , e assegnando le regole da applicarsi in un gran numero di casi, non ostante l'Accademia fu d' avviso che quelle due dotte e importantissime memorie non avevano conquistato l' argomento nella sua pienezza , avvegnachè andavano esse soggette ad eccezioni che la differenza dei terreni, la diversa voracità delle piante, l' incostanza de' climi , la presenza di varie specie di animali , e molti altri elementi dovevano determinare.

In conseguenza dei quali riflessi l'Accademia , desiderosa di vedere rimosso ogni dubbio ed ogni difficoltà in un soggetto agrario di tanta importanza , nel tempo medesimo che teneva per dimostrato teoricamente esser contraria ai buoni principj la fermentazione dei letami prima di amministrarli al terreno , pubblicò un nuovo programma , in data dei 30 novembre 1826 , col quale si assegnava un premio di zecchini 50 a chi pel concorso di quest'anno 1828 avesse saputo meglio indicare gli inconvenienti possibili derivanti dall' uso dei letami freschi , assegnandone il giusto valore di fronte alla perdita che la fermentazione in essi produce. E poichè riguardava come obietto principale alla nuova dottrina , la quale escludeva la fermentazione degl' ingrassi, il non poterli avere nello stato di loro freschezza con sufficiente uniformità e minutezza di parti , domandò come ciò supplire si potesse indipendentemente dalla fermentazione.

Sei memorie a ciò relative erano pervenute prima dello spirare del luglio p. p. termine prefisso dal programma , distinta ciascuna di esse colla respettiva epigrafe , come appresso:

1.ª " Tristo è quel suol che il suo signor non vede ,, e
" *Fertilissimus in agro oculus domini est.* ,,

2.ª " *Prosperitati publicae augendae.* ,,

3.ª " *Inventa perficere non est in gloriam* ,,.

4.ª " *Humus mutatur in plantas , plantae in animalia, animalia in humum animalem , et sic creatori opus per circulum.* ,,

5.ª " *Non igitur fatigatione quemadmodum plurimi considerant nec sanie sed nostra scilicet inertia minus benigne nobis arva respondent, etc.* „

6.ª " È ridente la campagna
Nel bel maggio e tutti i fiori
Danno fuori i grandi odori
E il pastor più non si lagna. „

La prima e la seconda memoria fissarono l' attenzione della deputazione giudicante superiormente a tutte le altre, sia per la migliore esposizione e applicazione dei principj della scienza, quanto ancora per l' abbondanza e giudiziosa condotta degli esperimenti. Più ricca la prima in dottrina non scompagnata da esperienze condotte con sapienza e attenzione non comune, sembrava superata dalla seconda nella parte esperimentale, rendendosi conto in quest'ultima dei fatti replicatamente osservati in una scala molto estesa e in circostanze differenti.

I due scrittori concordano pienamente fra loro nell' opinione che se vi ha inconveniente negl' impieghi dei letami freschi, a ciò può in qualche modo ripararsi coll' industria, mentre è irreparabile il danno che nella perdita di una gran parte della materia ingrassante produce la fermentazione. Nel tempo però che la deputazione ha giudicato meritevoli di somma lode gli autori delle due memorie suddette, gli è sembrato altresì che ad esaurire le condizioni tutte imposte ne' concorrenti dal programma accademico qualche cosa pure vi mancasse, specialmente per ciò che ha rapporto alla ricerca dei mezzi atti a far acquistare sempre ai letami una sufficiente uniformità e minutezza di parti, senza dispersione di principii nutrienti, e quindi che non potrebbe a rigore assicurarsi avere alcuni dei concorrenti acquistato diritto a conseguire il premio proposto, come dovutogli per giustizia.

Ma poichè le molte esperienze contenute nella seconda memoria, e le profonde dottrine comprese nella prima sono tali da guidare la pratica agraria forse con inattesa sollecitudine alla soluzione completa del problema, il corpo accademico, dietro il parere della sua deputazione deliberò che dovesse farsi conoscere al pubblico l' una e l' altra memoria e i respettivi autori, a ciascuno dei quali, appena fossero conosciuti, assegnò la ricompensa di zecchini venticinque, che è la metà del premio promesso dal programma.

Quindi l' Accademia non potendo credere compiuto il suo impegno coll' aggiungere alle due memorie del 1822 la pubblicazione degli scritti qui sopra indicati, a fin di rimuovere ogni in-

certezza ed ogni difficoltà sull' importante argomento del quale si tratta, mostrandosi nel tempo stesso convinta che per trionfarne in un modo assoluto e luminoso vi vogliano forze grandissime, fatti grandiosi e palpabili, pratica diffusione d'insegnamenti operativi, e replicate conferme di risultamenti moltiplicati e felici, giudicò essere necessarii mezzi straordinarii d' eccitamento per compensare in parte almeno gli studii e le premure che gli agronomi potrebbero a tal uopo impiegare, e coerentemente alla proposizione fattale dalla sua deputazione permanente, supplicò ed ottenne dalla munificenza del Principe che ci governa la grazia di potere disporre di *un premio straordinario di zecchini cento* da conferirsi all' autore di quella memoria che nei modi qui appresso descritti per il concorso del 1835, verrà riconosciuto avere meglio soddifatto al seguente

Programma.

" 1.° *Presi in esame i metodi di conservare i letami nel loro „ stato di integrità già descritti nelle memorie fin qui coronate „ dall'I. e R. Accademia, si correggano i difetti che vi si po- „ tessero riscontrare, e si indichino quei nuovi processi che „ potrebbero a quelli sostituirsi, e che fossero dall' esperienza „ provati immuni da qualunque inconveniente, e suscettibili an- „ zi d' esser generalmente, facilmente, ed economicamente adot- „ tati.* „

" 2.° *Determinare fino a qual punto, ed in quali casi oc- „ corra procurare artificialmente in alcune specie di letami non „ fermentati quella divisione di parti che la fermentazione „ avrebbe indotto naturalmente, mentre però ne avrebbe disper- „ sa una gran porzione di materia fertilizzante; e dopo avere „ esaminati i precetti suggeriti in questo proposito dagli autori „ delli scritti* coronati *supplire ai vuoti che in essi fossero ri- „ masti per modo che l' agricoltura vi trovi maggiore utilità.* „

" 3.° *Esibire finalmente un corredo d' esperimenti grandiosi „ annualmente ripetuti e sempre in modo sodisfaciente accertati, „ dai quali si rilevi la comparativa utilità dell' impiego d' in- „ grassi fermentati e non fermentati, tanto recenti che conservati „ così a vantaggio delle semente dei cereali che d' ogni altra „ specie di piante cui si apprestino ingrassi nelle diverse terre ed „ esposizioni.* „

*Avvertenze.*

“ E soprattutto importante che gli esperimenti siano eseguiti sopra una estesa scala e tale da meritare la fiducia degli agricoltori, al qual oggetto è necessario che le esperienze sian ripetute più volte sì in piano che in poggio, e non solo in differenti terreni, ma ancora che vengano esposte alle diverse influenze del variabil andamento delle stagioni. „

“ Non si valuteranno in conseguenza di ciò come concludenti le esperienze fatte sopra appezzamenti di terra minori di mezzo quadrato, ragguagliato presso a poco ad uno staio a sementa. „

*Le Memorie dovranno essere inviate dentro il mese di luglio* 1835 *al segretario delle corrispondenze della suddetta I. e R. Accademia fregiate di un epigrafe da ripetersi sopra un biglietto sigillato, in cui deve racchiudersi il nome, cognome e il domicilio del concorrente, e che sarà rimesso annesso alle respettive memorie.*

Firenze 21 settembre 1828.

*Il Segretario degli Atti*
EMANUELLE REPETTI.

Terminata la lettura del rapporto e del nuovo programma, S. E. il presidente sig. march. *Garzoni-Venturi* assistito dal vice-presidente sig. March. *Ridolfi* diede alle fiamme le quattro schede su cui erano ripetute le epigrafi delle memorie state escluse, ed aprì quella che portava in fronte l'epigrafe *Tristo è quel suol che il suo signor non vede*, e trovò essere autore della memoria n.° 1 il prof. *Giovacchino Taddei* socio ordinario. In seguito disigillata l' altra scheda contrassegnata col motto *prosperitati publicae augendae* riscontrò il sig. *Luigi Mari* di Campiglia socio corrispondente, autore della memoria n.° 2.

I quali due scrittori essendo presenti all' adunanza furono accompagnati dal segretario degli Atti davanti al seggio di S. E. il lodato presidente, dal quale fu consegnato a ciascuno di essi l' autentica conferma del meritato guiderdone.

Ritornato al suo seggio il segretario degli Atti dopo avere rammentato il concorso aperto sino dall' adunanza solenne dell'anno ultimo decorso per tutto luglio 1829, pubblicò per il concorso del 1830 il seguente:

Programma.

“ Accade spesso di vedere in un campo ove sia stato seminato grano o altri graminacei, ingiallire e perdersene le piante dal mese di marzo in poi, mentre fino a quell' epoca aveano annunziato la più prospera vegetazione. „

“ Questo fenomeno chiamasi comunemente *arrabbiaticcio* o *terren guasto* dai pratici agricoltori, e lo ripetono essi da cattivi lavori, da mal fatta preparazione del suolo, e soprattutto dall' averlo lavorato umido per poca pioggia, guazza ec. in modo che sia venuto a rimescolarsi il terreno bagnato col secco. „

“ Non essendo però bene accertate queste osservazioni, o almeno non essendo certo se a questo non si aggiungano altre cause di quel danno, l' Accademia assegnerà per il concorso dell' anno 1830 un premio di zecchini venticinque all' autore della memoria che meglio risolverà il suddetto quesito, e nella quale, *oltre al venir esposto tutto quello che l' esperienza avrà mostrato essere la vera cagione del così detto* arrabbiaticcio, *si conterrà una teoria ben sostenuta dai fatti, che spieghi perchè quelle cause producano quegli effetti; ed assegnati poscia i rimedii per sanare il suolo guastato scenda a spiegare anche di questi il modo di agire, avuto riguardo, sì nell' assegnare le cause dell'* arrabbiaticcio *come nell' appropriare i rimedii, alle* circostanze atmosferiche *ed alle diverse qualità di terreno, di vegetabili, di letami, di esposizione ec.* „

Le memorie dovranno essere inviate dentro il mese di luglio 1830 al segretario delle corrispondenze della suddetta I. e R. accademia fregiate di un epigrafe da ripetersi sopra un biglietto sigillato, in cui deve racchiudersi il nome, cognome e il domicilio del concorrente, e che sarà rimesso annesso alle respettive memorie.

*Il Segretario degli Atti*
Emanuelle Repetti.

Contemporaneamente alla suddetta lettura furono dispensati agli accademici ed altri distinti uditori le stampe dei due programmi anzidetti, unitamente ad un opuscolo del socio corrispondente sig. *Antonio Piccioli* relativo ad un suo *Nuovo e sicuro mezzo di distruggere gl' insetti che danneggiano la pianta dell' Ananasso.*

Quindi l' accademico e deputato sig. avv. *Aldobrando Paolini* disse l' elogio storico del defunto socio ordinario dott. *Chiarenti*

nel quale all'eleganza dello stile andava di pari passo la verità dei fatti.

Finalmente il sig. prof. *Antonio Targioni-Tozzetti* lesse per il di lui padre prof. *Ottaviano* il solito rapporto delle osservazioni meteorologiche ed esperienze da uest' ultimo fatte nell' orto accademico, e con questo ebbe termine l' adunanza.

E. R.

*Società medico-fisica fiorentina.*

*Adunanza ordinaria del* 10 *agosto.* — Dopo la consueta lettura ed approvazione del processo verbale della seduta antecedente, e dopo le solite comunicazioni del segretario delle corrispondenze, essendo venuto a mancare le letture di turno supplì ad esse per primo il sig. *Biancini*, dissettore anatomico nell'I. e R. Università di Pisa, e nostro socio corrispondente con una sua dissertazione sopra un feto anencefalico da esso lui dissecato nel decorso febbraio. Investigando pertanto il nostro socio colla solita sua diligenza e ciò che mancava, e ciò che tuttora esisteva nel feto in discorso, notò da prima la deficienza dei tegumenti e delle ossa che formano il vertice, e la porzion posteriore del cranio, non che l'esterior parete dello speco vertebrale fino al coccige. In luogo delle quali parti avendo egli ritrovato una membranella rossognola coperta esteriormente dalla cuticola, e riconosciuta con ulteriore esame per la pia meninge, vidde, per l'incisione di lei, vacua la superstite porzione del cranio da ogni vestigio di cervello, di cervelletto, e di midolla allungata, mentre ciò che esisteva di speco vertebrale non conteneva traccia alcuna di midolla spinale. Era però bello il vedere come su tutta l' interna superfice di questa pia madre sì nella superstite porzione del cranio, come nello speco vertebrale si glomerassero a mò di plessi, moltissimi filamenti nervosi, che riuniti in più gran fasci costituivano non tanto i nervi degli organi de'sensi, come quegli ancora, che nello stato fisiologico provengono dalla midolla spinale: come tutti questi nervi belli e formati andasser poi normalmente a vivificare fino alla loro estremità periferica gli organi, ai quali appartenevano: come i diversi nervi spinali uscendo pei loro fori di comunicazione costituissero la intiera serie dei gangli invertebrali; e come si osservasse costantemente, che laddove era più numerosa la reticella vascolare sanguigna, che vedevasi ovunque serpeggiare sui nervi, ivi il nervo si facesse più robusto e più grosso. Passan-

do quindi alla minuta descrizione delle ossa tuttora superstiti nella testa, fra le quali mancava la porzione cerebrale del frontale, le ossa parietali, e le interparietali, ne andò descrivendo la forma e la struttura alla maniera del Geoffroy S. Hilaire, avvertendone le molte particolarità, ed anomalie; fra le quali non è per certo la più frequente quella di aver trovato la staffa non poggiare sulla finestra ovale come fisiologicamente suole accadere, ma assai lungi da questa apertura. Se non che riflettendo che con questa sola mancanza di cervello, e di midolla spinale coesisteva poi la perfetta fabrica dei nervi fino alle ultime loro estremità periferiche, ed appariva pur anco la regolare conformazione del sistema muscolare, non che del cuore e dell' intero sistema sanguigno, non lasciò di osservare come questo ed altri fatti consimili, che egli con isquisita erudizione andò raccogliendo in buon dato, come, dissi, questi fatti stieno in opposizione colla teorica di coloro, che dalla sola presenza del cervello, e dello spinale midollo derivano la sorgente degli spiriti animali, quella del calore, quella del moto, e del senso, e quella infine della forza motrice del cuore. Dalla mancanza poi nel mostro in questione di ogni rudemento di apofisi spinosa delle vertebre, lo che egli asserì aver veduto in quattro altri casi di spina bifida, egli si crede autorizzato a concludere che il difetto della porzion posteriore dello speco vertebrale fosse piuttosto dovuto a deficenza di ossificazione della porzione anuale delle vertebre stesse, che a divaricamento delle due metà delle quali si compone ciascuna spina. E giunto infine a ragionar della causa possibile di questa mostruosità, parve a lui poterne essere una probabile la quasi totale obliterazione dell'interna carotide, poco al di là dell' estremo superiore del canal carotico, non che quella dell' arteria basilare per la mala conformazione delle vertebre del collo.

In seguito fu fatta lettura di una memoria inviata alla società nostra dal sig. *Daliso Casabianca*, sul passaggio del sangue dalla madre al feto, e viceversa; in cui l'autore assistito dal sig. *Vinciguerra*, ed alla presenza dei chiarissimi professori di fisiologia e di anatomia della università di Pisa, essendo in undici esperienze, fatte sugli animali, giunto a far passare il mercurio iniettato per le arterie della madre, nelle vene dei feti, e viceversa, senza perciò che in questo duplice passaggio del fluido iniettato potesse mai riscontrarsi stravaso, o effusione alcuna nei tessuti intermedii, concluse 1.° che i fluidi

iniettati per le arterie della madre erano trasportati nella vena ombelicale del feto: 2.° che quei fluidi, i quali venivano spinti nelle vene uterine passavano a riempire le arterie ombelicali; 3.° e che questi fluidi hanno una libera circolazione dalla madre al feto, e dal feto alla madre per due serie di vasi, che sono quegli stessi descritti dal sig. *Biancini* sotto il nome di arterie utero-placentali, e di vene placento-uterine. Per lo che fu molto opportuna l' ostensione, che il prelodato sig. *Biancini* faceva dopo questa lettura di un suo disegno dinotante lo stato di un utero muliebre nel terzo giorno dopo il parto, in cui vedevansi, nell' area ove aderiva la placenta, una serie numerosa di vasi troncati, e più o meno penduli o prominenti sulla superfice della membrana interna di quel viscere pieno dell' iniezione stata spiata per le arterie uterine, e che davano l' idea della connessione, che essi dovevano avere col corpo della placenta nel periodo della gravidanza.

Dopo di che ritiratasi la società in seduta straordinaria furono eletti a socii corrispondenti i sigg. dot. *Pietro Bruni* e dot. *Filippo Carresi*.

P. B.

---

## Corrispondenza.

### *Seconda lettera al prof. Gazzeri intorno alla direzione degli aerostati.*

*Sig. Professore.*

Dopo l'esperienze esposte nella precedente mia lettera, avendone io intraprese alcune altre per riconoscere gli effetti che dalla rotazione della mia spirale, applicata effettivamente ad un aerostato possano ottenersi per la direzione di questo, voglio comunicarle i risultamenti d'una di queste, giovandomi, per meglio spiegarmi, della quì annessa figura.

Essa rappresenta una Mongolfiera, o un gran pallone di carta ripieno d' aria rarefatta. *X* è un tubo di latta vuoto che traversa da una parte all'altra il pallone un poco sotto alla metà della sua altezza. Ad una delle sue estremità è adattata la spirale *S*, all' altra una pertica di legno, che porta un peso destinato a fare equilibrio alla spirale, e mantener diritto il pal-

lone. Acciò il peso del tubo *X* e dei diversi oggetti che sostiene non laceri le pareti del pallone, il tubo stesso è sostenuto dalle due corde *cc*, che passando per entro al pallone sono attaccate alla parte superiore di esso, o al punto di sospensione.

Rarefatta l' aria nel pallone fino al punto che tendesse ad elevarsi, l' ho fatto lasciare in libertà nel medesimo tempo in cui, mediante un facil meccanismo, era similmente abbandonato a sè stesso il peso *P*, il quale discendendo faceva colla corda cui era appeso girare la rotella *R*, e conseguentemente la spirale *S*. Appena questa concepiva il moto rotatorio, si avanzava visibilmente traendosi dietro il pallone, il quale si vedeva cambiare di forma, come mostra la figura.

Questo risultamento confermando quello ottenuto nella diversa esperienza descritta nell' altra mia lettera, prova che la spirale rotando, ed avanzandosi nel senso del suo asse, può tirarsi dietro un aerostato.

In una delle esperienze da me fatte il peso destinato a far girare la spirale non essendo elevato da terra che 9 braccia, il diametro della ruota di latta, in quella parte ove sta avvolta la corda essendo di cinque sesti di braccio, la corda svolgendosi di sopra una circonferenza di tre volte cinque sesti di braccio, cioè di braccia 2 ½; prima che il peso arrivasse a terra la spirale non poteva fare che circa 3 ½ rivoluzioni.

Appena il peso toccava terra la spirale si fermava; il globo ripigliava la sua forma se qualche volta ritornava velocemente indietro rispinto da un vento moderato contro il quale era stata diretta la spirale. Questo vento non era molto forte; bensì dopo avere per tre volte ripetuto l'esperienza, con felice successo, egli strappò la Mongolfiera.

È stato curioso l' osservare che l' aerostato, in forza delle tre rivoluzioni e mezzo della spirale ha percorso orizzontalmente un tratto di braccia 3 ½, cosicchè ciascuna rivoluzione lo ha fatto avanzare d'un braccio, e della totalità delle braccia 3 ½ in due minuti secondi.

Senza parlare di molte piccole circostanze che contrariavano in qualche modo l' effetto, dirò solamente che, per aggravare il sistema meno che fosse possibile, ho impiegato un peso di libbre 34, il quale faceva girare la spirale con mediocrissima velocità. Egli è evidente che applicando in vece la forza d'un uomo, questa facendo concepire alla spirale un moto rotatorio continuo e molto più veloce, farebbe avanzare il sistema con una rapidità proporzionatamente maggiore.

Dopo che l' aerostato fu rotto per l' azione del vento, come ho detto sopra, mi venne volontà di fare la seguente esperienza. Sospeso a lunghe corde il solito tubo di latta in posizione orizzontale, fu adattata ad una delle sue estremità la spirale, e appresso ad essa una specie di vela formata di lenzuoli adattati ad un telaio composto di 4 pertiche; all'altra estremità del tubo era un contrappeso adattato a mantenere il tutto in equilibrio.

Fatta girare la spirale per mezzo del solito peso, essa si avanzò nella direzione del suo asse tirandosi dietro la vela, che si gonfiò in senso opposto. Quest'effetto ebbe luogo anche dirigendo la spirale contro il vento che soffiava con mediocre forza.

L' effetto di questa spirale è tale che ne sono maravigliato io stesso allorchè considero la poca velocità che con i mezzi impiegati fin qui ho potuto dare alla spirale.

In tutte le azioni meccaniche vi è un *maximum* d' effetto che mi resta a determinare nella mia spirale, non sapendo io ancora di qual grandezza essa debba essere per produrre sull' aria il maggiore effetto possibile senza perdere troppo di velocità e senza esigere troppo sforzo nell' uomo che la fa agire.

So bene che la resistenza dell' aria dovrebbe crescere come i quadrati delle velocità; ma non sono ancora abbastanza contento delle poche esperienze da me fatte sulla resistenza dell'aria per fidarmi di farle conoscere.

Per altro tutte le mie esperienze mi confermano nella persuasione che un aerostato cui siano adattati, secondo il mio sistema la spirale ed i remi, debba potersi dirigere a volontà, bensì in quei discreti limiti o condizioni che ho indicati nella precedente mia lettera.

Possedendo una copia manoscritta delle lezioni di fisica che dava nel 1803 *Charles* a Parigi, trovo che parlando egli degli aerostati (coi quali fu il primo ad elevarsi) dice che grandi sono le difficoltà che s'incontrano per dirigerli, e che nelle sue ascensioni egli ha sempre veduto che la navicella o galleria oscilla sotto il globo, e che però non può produrre effetto alcuno sopra di esso. Anche prima di legger ciò, io ne pensava egualmente, e sono intimamente persuaso che qualunque principio motore *applicato alla galleria* sarà sempre insufficiente.

Sono intanto, ec.

N. L. B.

# INDICE

## DELLE MATERIE

CONTENUTE

NEL VOL. TRIGESIMOPRIMO.



### Scienze morali e politiche.

Storia del diritto romano nel medio evo, di F. C. di Savigny. Art. I. *(Avv. P. Capei)* A. Pag. 3
Saggio sulle cause ed i rimedi delle angustie attuali dell'economia agraria in Sicilia, di Niccolò Palmieri. — Principii di civile economia, di S. Scuderi. *(F. S.)* „ „ 73
Cenni statistici sull' Impero Ottomano. *(Dal Globo)* „ „ 105
Discorso letto il 29 dicembre 1827 dal Dirett. di Pubblica beneficienza G. B. Spina patrizio riminese. *(K. X. Y.)* „ „ 131
Enciclopedia pei fanciulli, di G. A. Rampoldi. „ „ „ 133
Orazioni di M. T. Cicerone, versione dell'avv. Spirito Sicuro. *(F. S.)* „ „ 138
Conversazioni sulla filosofia naturale; trad. dall' inglese. *(G. B.)* „ „ 140
L' Indicatore genovese, foglio commerciale. *(X.)* „ „ 142
Reclamo del prof. Gem. Riccardi di Modena, intorno ad un articolo inserito nell' Antologia; ed osservazioni del Direttore. *(Vieusseux)* „ „ 176

Sullo stato dell' arti e della civiltà in Russia prima del regno di Pietro il Grande. *(S. Ciampi)* B. Pag. 19
Cours d'histoire moderne, de M. Guizot. *(F. S.)* „ „ 57
Principes de la philosophie de l'histoire, traduit de la *Scienza nuova* de G. B. Vico, par J. Michelet. Art. II ed ultimo. *(Giul. Ricci)* „ „ 118
Dell' Educazione. Tratt. di Mad. Campan. *(K. X. Y.)* „ „ 139
Genio del Cristianesimo, di Chateaubriand. „ „ „ 143
Del vantaggio della pubblicità nelle procedure criminali. Art. II. Discorso di *(Patrofilo)* C. „ 132

### Geografia, Statistica, Viaggi, ec.

Viaggio in Savoja di D. Bertolotti. *(M.)* B. „ 100
Dizionario della geografia comparata. *(K. X. Y.)* „ „ 140
Spedizione scientifica in Egitto. „ „ 183
Colonia inglese di Fernando Pò. „ „ 184
Notizie di viaggiatori che esplorano l'Africa interiore; estratte dal Quaterly Review. C. „ 31
Viaggio da Costantinopoli in Inghilt., del R. Walsh. *(X.)* „ „ 79
Spedizione in Siberia. „ „ „ 179
Spedizione progettata dal governo degli Stati Uniti per esplorare i mari del sud. „ „ 179
Progetto d' una strada a traverso l' istmo di Panama. „ „ 181
Sulla morte di Lapeyrouse. „ „ 181
Pubblicazione del Viaggio di Ed. Ruppell. „ „ 182

### Letteratura, Filologia, Critica letteraria, ec.

Della natura delle cose, poema di T. Lucrezio Caro, nuovamente volgarizzato. *(M.)* A. „ 59
Del nuovo Dizionario militare italiano di G. Grassi. Lett. al Dir. dell' Antologia. Art. I. *(G. Grassi)* „ „ 88
Art. II. C. „ 1
La fidanzata ligure, opera dell' Autore della Sibilla Odaleta. *(K. X. Y.)* A. „ 115
La Beneficienza. Idillio di G. B. Spina. „ „ „ 132
Cronologia universale, di G. B. Rampoldi. „ „ „ 136
Longo Sofista, trad. d'A. Caro. Ed. Borghi e C. *(M.)* „ „ 140
Atlas de littérature ancienne et moderne, par Jarry de Mancy. — Atlante della letteratura italiana,

di G. T. — Iconographie instructive. Ed. G. Renouard. Art. I. *(M.)* B. Pag. 39
Art. II. C. „ 94
La Battaglia di Benevento, storia del secolo XIII, scritta dal dott. Guerrazzi. *(K. X. Y.)* B. „ 73
Buondelmonte e gli Amedei, Tragedia di Carlo Marenco. — Buondelmonte Buondelmonti, Tragedia di Angelica Palli. „ „ „ 133
Della medicina, di Aulo C. Cornelio Celso. Volg. dal Del Chiappa. „ „ „ 144
Elogio storico del conte A. Ventura, scritto da G. De Lama. „ „ „ 145
Lo scisma d'Inghilterra di B. Davanzati. Ed. sen. „ „ „ 146
Bianca Cappello. Cenni storico-critici di Em. Cicogna. *(S. C.)* „ „ 147
Alcune egloghe latine, volg. da Ben. Sav. Terzo. „ „ „ 149
Necrologia di Giuseppe Moretti; scritta da Giuseppe Gonnella. *(M.)* „ „ 153
Sulla Veterinaria di Pelagonio. Lett. II. *(G. Cioni)* C. „ 55
Gertrude. Romanzo di Mad. di Therase. *(K. X. Y.)* „ „ 120
Commedie di Alberto Nota. Vol. II. *(E.)* „ „ 155
Manuale della lingua italiana compilato di Fr. Ambrosoli. *(M. M.)* „ „ 158
Abrégé de la Grammaire italienne di P. Roster. „ „ „ 159
Bibliografia italiana, di F. Pastori di Parma. *(K. X. Y.)* „ „ 160
Saggio sugli scritti di Shakespeare, di mad. Montagu. „ „ „ 162

Archeologia, ec.

Antichità ciceroniane, ed iscrizioni esistenti nella villa formiana. *(S. C.)* B. „ 150
Catalogo numismatico del cav. Angelelli. „ „ „ 151
L'Isola del congresso triumvirale, ec. di B. Amati „ „ „ 151
Lettere d'etrusca erudizione, pubblicate dal cav. Fr. Inghirami. *(M.)* C. „ 150
Descrizione delle medaglie antiche greche del Museo Hedervariano, di D. Sestini. *(S. C.)* „ „ 161

BELLE ARTI.

Storia dell' arte dimostrata coi monumenti, dalla sua decadenza nel IV secolo fino al suo rinnuovamento nel XVI, di G. B. L. G. Seroux d'Agincourt.
Art. I. *(St. Ticozzi)* A. Pag. 39
Art. II. B. „ 1
Dell' origine, composizione e decomposizione de' Nielli; esercitazione del comm. L. Cicognara. *(S. Ciampi)* A. „ 50
Sopra la vita ed i dipinti di fra Seb. Luciano soprannomato del Piombo, dell'Avv. P. Biasi. *(K. X. Y.)* „ „ 134
Di un dipinto di Filippo Agricola, del commend. Al. Cappi. „ B. „ 141
Direzione per osservare i monumenti di Viterbo. *(S. C.)* „ „ 150
Intorno a quattro quadri dipinti dal prof. V. Chialli. „ „ 154

SCIENZE NATURALI.

Meteorologia. Bulletino scientif. Luglio 1828. A. „ 146
„ „ Agosto B. „ 157
„ „ Settembre C. „ 163
Fisica e chimica. „ Luglio A. „ 149
„ „ Agosto B. „ 159
„ „ Settembre C. „ 165
Compendio di un trattato elementare di chimica del prof. G. Gazzeri. *(G. Cioni)* B. „ 124
Paleontografia. Bullettino scientif. Agosto 1828. „ „ 166
Zoologia. „ „ „ „ 167
Mineralogia. „ „ „ „ 168
„ „ Settembre C. „ 173

SCIENZE MEDICHE.

Intorno la necessità dello studio della notomia patologica, discorso del prof. L. Pacini. *(D. E. B.)* A. „ 128
Archivio della medicina omiopatica, tradotto dal dott. G. Belluomini. *(V.)* „ „ 139
Bullettino scientifico. Varietà. „ „ 158
„ „ B. „ 172
„ „ C. „ 174

Istituzioni di materia medica del dott. Domenico Bruschi. (*V.*) B. „ 152
Malattia epidemica di Marsiglia. „ „ 173

SOCIETÀ SCIENTIFICHE, FILANTROPICHE E LETTERARIE.

I. e R. Accad. de'Georg. Sed. del 6 luglio 1828. (*E. R.*) B. „ 177
Sed. solenne del 27 settemb. „ C. „ 183
Soc. Medico-fisica fiorentina. Sed. Aprile e maggio 1828. A. „ 163
„ Giugno e luglio B. „ 181
„ Agosto C. „ 189
Società per la diffusione del metodo di reciproco insegnamento. Adunanza del 20 giugno. A. „ 166

VARIETÀ, CORRISPONDENZA, EC.

Bullettino scientifico. Luglio 1828. Varietà. B. „ 170
Seconda lettera al prof. Gazzeri intorno alla direzione degli aerostati. (*N. L. B.*) C. „ 193

NECROLOGIA.

Prof. Giuseppe Avanzini. (*M. P.*) A. „ 170
Cav. Francesco Bocci. (*D. Valeriani*) „ „ 174
Dott. Francesco Chiarenti. (*A. Paolini*) B. „ 186

*Fine del Volume XXXI.*

# OSSERVAZIONI
# METEOROLOGICHE
## FATTE NELL' OSSERVATORIO XIMENIANO
## DELLE SCUOLE PIE DI FIRENZE

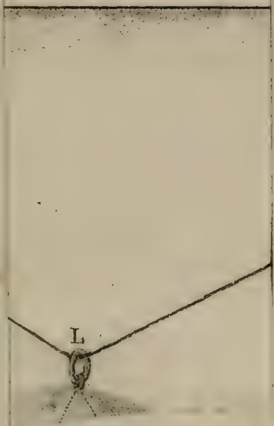
*Alto sopra il livello del mare piedi* 205.

SETTEMBRE 1828.

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | 7 mat. | 27. 11,7 | 19,5 | 15,0 | 96 | | Po. M. | Ser. con neb. | Ventic. |
| | mezzog. | 27. 11,5 | 19,7 | 21,3 | 69 | | Scir. | Nuvolo | Calma |
| | 11 sera | 27. 11,7 | 20,5 | 18,7 | 96 | | Scir. | Ser. nuv. | Calma |
| 2 | 7 mat. | 27. 11,6 | 20,6 | 18,9 | 95 | | Scir. | Ser. nuv. | Calma |
| | mezzog. | 27. 11,4 | 20,8 | 22,4 | 72 | | Ostro | Nuvolo | Ventic. |
| | 11 sera | 27. 11,9 | 21,0 | 18,2 | 100 | 0,03 | Gr. Tr. | Nuvolo | Calma |
| 3 | 7 mat. | 28. 0,0 | 20,9 | 17,2 | 91 | 0,06 | Scir. | Ser. con neb. | Ventic |
| | mezzog. | 28. 0,3 | 20,8 | 19,4 | 70 | | Maest. | Ser. con neb. | Ventic |
| | 11 sera | 28. 0,8 | 21,1 | 16,1 | 95 | | Scir. | Sereno | Calma |
| 4 | 7 mat. | 28. 0,7 | 20,3 | 15,5 | 94 | | Scir. | Nebbioso | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,8 | 20,4 | 18,0 | 90 | 0,01 | Scir. | Pioggia | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,7 | 19,5 | 15,1 | 100 | 0,45 | Lib. | Nuvolo | Ventic |
| 5 | 7 mat. | 27. 11,4 | 18,9 | 16,7 | 95 | 0,04 | Os. Li. | Nuvolo | Calma |
| | mezzog. | 27. 11,8 | 19,1 | 19,6 | 79 | | Po. Li. | Nuvolo | Vento |
| | 11 sera | 27. 11,8 | 19,0 | 16,1 | 100 | | Os. Li. | Ser. nuv. | Ventic. |
| 6 | 7 mat. | 27. 11,9 | 18,7 | 15,8 | 99 | | Po. Li. | Nuv. ser. | Calma |
| | mezzog. | 27. 11,7 | 19,2 | 20,5 | 71 | | Lib. | Ser. nebb. | Vento |
| | 11 sera | 28. 0,4 | 19,5 | 17,0 | 80 | | Tram. | Sereno | Ventic. |
| 7 | 7 mat. | 28. 1,6 | 19,0 | 15,0 | 86 | | Scir. | Sereno | Ventic |
| | mezzog. | 28. 1,9 | 19,0 | 19,2 | 62 | | Ostro | Ser. ragn. | Ventic |
| | 11 sera | 28. 2,0 | 19,8 | 17,0 | 65 | | Gr. Le. | Ser. con neb. | Vento |

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 8 | 7 mat. | 28. 2,6 | 19,1 | 15,0 | 78 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 2,6 | 19,3 | 20,3 | 53 | | Sc. Le. | Ser. con neb. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 2,5 | 20,0 | 16,3 | 75 | | Sc. Le. | Sereno | Ventic. |
| 9 | 7 mat. | 28. 2,5 | 19,5 | 14,0 | 86 | | Sc. Le. | Sereno | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 2,2 | 19,5 | 19,8 | 58 | | Po. M. | Ser. ragn. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 1,9 | 20,9 | 16,9 | 85 | | Ostro | Sereno | Ventic. |
| 10 | 7 mat. | 28. 2,0 | 19,8 | 15,7 | 90 | | Sc. Le. | Ser. neb. | Calma |
| | mezzog. | 28. 2,1 | 19,8 | 20,0 | 70 | | Tr. M. | Sereno ragn. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 1,9 | 20,6 | 18,2 | 81 | | Tram. | Nuv. neb. | Calma |
| 11 | 7 mat. | 28. 1,9 | 20,5 | 16,0 | 92 | | Lib. | Nuv. ser. | Calma |
| | mezzog. | 28. 1,6 | 20,6 | 21,2 | 75 | | Ostro | Nuvolo | Calma |
| | 11 sera | 28. 1,2 | 20,5 | 19,5 | 91 | | Ostro | Nebbioso | Calma |
| 12 | 7 mat. | 28. 1,0 | 20,5 | 18,5 | 95 | | Tr. M. | Nuv. neb. | Vento |
| | mezzog. | 28. 0,4 | 21,0 | 22,5 | 75 | | Lev. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,0 | 21,6 | 20,0 | 84 | | Lib. | Ser. neb. | Calma |
| 13 | 7 mat. | 28. 0,1 | 21,6 | 19,5 | 92 | | Lib. | Ser nuv. | Ventic |
| | mezzog. | 28. 0,3 | 21,8 | 23,9 | 71 | | Gr. Le. | Sereno | Ventic |
| | 11 sera | 28. 0,5 | 22,5 | 20,0 | 89 | | Greco | Ser. con neb. | Calma |
| 14 | 7 mat. | 28. 0,9 | 22,5 | 19,1 | 96 | | Lib. | Nuv. neb. | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 0,9 | 21,5 | 24,0 | 75 | | Tr. M. | Nuvolo | Calma |
| | 11 sera | 28. 1,4 | 22,8 | 20,0 | 85 | | Ostro | Nuv. ser. | Ventic. |
| 15 | 7 mat. | 28. 0,7 | 22,2 | 18,0 | 100 | 0,05 | Po. M. | Nuv. ser. | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 0,5 | 22,2 | 22,4 | 81 | | Os. Li. | Nebbioso | Vento |
| | 11 sera | 28. 0,1 | 22,0 | 19,0 | 75 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| 16 | 7 mat. | 28. 0,3 | 22,0 | 15,0 | 70 | | Maest. | Sereno | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 1,0 | 21,3 | 20,4 | 45 | | Gr. Le. | Sereno | Vento |
| | 11 sera | 28. 2,7 | 20,9 | 16,1 | 65 | | Greco | Sereno | Vento |
| 17 | 7 mat. | 28. 4,3 | 19,6 | 14,1 | 65 | | Greco | Sereno | Vento |
| | mezzog. | 28. 4,3 | 19,3 | 15,7 | 48 | | Tram. | Sereno | Vento forte |
| | 11 sera | 28. 4,3 | 19,1 | 13,0 | 50 | | Lev. | Ser. rag. | Ventic. |
| 18 | 7 mat. | 28. 3,8 | 18,0 | 11,0 | 65 | | Scir. | Nuvolo secco | Vento |
| | mezzog. | 28. 2,8 | 17,9 | 14,8 | 46 | | Greco | Sereno | Vento |
| | 11 sera | 28. 1,9 | 18,0 | 14,0 | 55 | | Gr. Le. | Nuvolo | Ventic. |
| 19 | 7 mat. | 28. 1,5 | 17,6 | 12,5 | 90 | | Gr. Le. | Nuvolo teso | Vento |
| | mezzog. | 28. 1,0 | 17,4 | 16,5 | 74 | | Tram. | Nuvolo | Vonto forte |
| | 11 sera | 28. 0,3 | 16,7 | 14,2 | 70 | | Tram. | Sereno | Vento |

| Giorni | Ora | Barometro | Termo. Interno | Termo. Esterno | Igrometro | Pluviometro | Anemoscopio | Stato del cielo | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 20 | 7 mat. | 28. 0,7 | 16,1 | 14,0 | 66 | | Gr· Tr. | S. con n. sparse. | Vento f. |
| | mezzog. | 28. 1,5 | 16,3 | 16,4 | 56 | | Tram. | Ser. con nuv. | Vento imp |
| | 11 sera | 28. 2,1 | 16,0 | 13,1 | 65 | | Gr. Tr. | Ser. con nuv. | Ventic. |
| 21 | 7 mat. | 28. 2,2 | 15,1 | 12,0 | 71 | | Tram. | Sereno | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 2,4 | 15,8 | 15,8 | 61 | | Greco | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 2,5 | 16,2 | 13,0 | 68 | | Tram. | Sereno | Ventic. |
| 22 | 7 mat. | 28. 2,5 | 15,5 | 10,0 | 82 | | Sc. Le. | Sereno | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 2,6 | 15,8 | 15,6 | 65 | | Ponen. | Sereno | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 2,4 | 16,5 | 14,4 | 84 | | Ponen. | Nuvolo | Calma |
| 23 | 7 mat. | 28 1,9 | 16,4 | 12,0 | 100 | 0,47 | Scir. | Pioggia | Vento |
| | mezzog. | 28. 2,0 | 16,4 | 15,8 | 85 | 0,03 | Lev. | Nuvolo | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 2,1 | 16,6 | 15,0 | 91 | | Lev. | Sereno con neb. | Ventic. |
| 24 | 7 mat. | 28. 2,4 | 16,0 | 12,8 | 98 | | Sc. Le. | Sereno ragn. | Vento |
| | mezzog. | 28. 2,5 | 16,4 | 17,2 | 73 | | Ponen. | Ser. ragn. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 2,5 | 17,1 | 14,0 | 100 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| 25 | 7 mat. | 28. 2,9 | 16,8 | 11,9 | 100 | | Scir. | Ser. neb. | Calma |
| | mezzog. | 28. 3,4 | 16,8 | 17,8 | 68 | | Ostro | Sereno | Calma |
| | 11 sera | 28. 2,7 | 17,3 | 15,0 | 80 | | Ostro | Ser. neb. | Calma |
| 26 | 7 mat. | 28. 2,8 | 17,0 | 13,0 | 97 | | Scir. | Sereno | Calma |
| | mezzog. | 28. 2,7 | 18,0 | 18,0 | 64 | | Po. Li. | Sereno | Calma |
| | 11 sera | 28. 2,8 | 18,0 | 15,0 | 92 | | Ostro | Sereno | Calma |
| 27 | 7 mat. | 28. 2,8 | 17,6 | 12,7 | 97 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 2,8 | 17,0 | 17,9 | 75 | | Ponen. | Ser. con neb. | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 2,2 | 18,8 | 15,3 | 91 | | Ostro | Sereno | Ventic. |
| 28 | 7 mat. | 28. 1,8 | 18,0 | 15,0 | 95 | | Sc. Le. | Nuvolo | Calma |
| | mezzog. | 28. 1,1 | 18,0 | 16,7 | 100 | 0,11 | Ponen. | Pioggia | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,7 | 17,5 | 17,4 | 100 | 1,83 | Lev. | Nuvolo | Calma |
| 29 | 7 mat. | 28. 0,6 | 17,1 | 15,0 | 99 | | Lev. | Nebbia | Calma |
| | mezzog. | 28. 0,5 | 17,3 | 17,8 | 85 | | Po. Li. | Nuvoloso | Ventic. |
| | 11 sera | 28. 0,5 | 17,5 | 14,1 | 95 | | Scir. | Sereno | Ventic. |
| 30 | 7 mat. | 28. 0,6 | 17,0 | 12,1 | 96 | | Lib. | Sereno | Ventic. |
| | mezzog. | 28. 0,6 | 17,2 | 17,0 | 78 | | Ostro | Ser. con nuv. | Calma |
| | 11 sera | 28. 0,6 | 17,8 | 14,0 | 94 | | Ostro | Sereno | Ventic. |


L

E
E
L
A
A
C
C
R
X
S
9
P
A
A

0 1 2 3 4 5

*Braccia 5 Fiorentine*

L'ANTOLOGIA si pubblica ogni mese, per fasciolo non minore di 10 fogli. Tre fascicoli compongono un volume, ed ogni volume è accompagnato da un indice generale delle materie.

*Le associazioni si prendono*

In FIRENZE, dal Direttore Editore *G. P. Vieusseux.*
in MILANO, per tutto il regno Lombardo Veneto } dalla *Spedizione delle Gazzette*, presso *l'I. e R. Direz. delle Poste.*
in TORINO o GENOVA } per tutti li Stati Sardi, alle respettive *Direzioni delle Spediz. delle Gazzette* presso *la R. Direz. delle Poste.*
in MODENA presso *Gem. Vincenzi e C.o* libr.
in PARMA presso il sig. *Derviè* direttore delle Poste.
in ROMA, per tutto lo stato Pontificio, presso il sig. *Pietro Capobianchi*, impiegato nell'amministraz. gen. delle Poste Pontif.
in NAPOLI, presso *Raff. Trani*, largo del palazzo.
in PALERMO, per tutta la Sicilia presso il sig. *F. Gruis*, via Toledo N.° 7.
in AUGUSTA presso la *Direzione delle Gazzette.*
in GINEVRA presso *J. J. Paschoud.*
in PARIGI presso *J. Renouard* Rue de Tournon N. 6
in LONDRA presso *C. F. Molini* N. 41 Paternoster Row.

IL PREZZO D'ASSOCIAZIONE da pagarsi anticipatamente.

| | |
|---|---|
| Per la *Toscana*, Lire 36 toscane per 1 anno | franco di porto per la posta |
| per tutto il *Regno Lombardo Veneto* e il *Regno Sardo* — franchi 36. | franco di porto per la posta |
| per il *Ducato di Parma*, — franchi 36. | franco alle frontiere per la posta |
| per lo *Stato Pontificio*, — scudi 8. | franco di porto per la posta |
| per l'*Estero*, — franchi 36. | franco Torino o Milano |
| o franchi 52. | franco Parigi per la posta |

L'intera collezione dei 7 anni, 1821-1827 N.° 1 a 84, in 28 volumi broché non si può rilasciare a meno di L. 250
Gli anni 1825 26-27 separati in ciascun anno » 130
Un fascicolo sciolto, quando sia disponibile. 5

# INDICE

## DELLE MATERIE

### CONTENUTE NEL PRESENTE QUADERNO.


Saggio di alcune voci estratte dal Nuovo Dizionario militare italiano di *(Giuseppe Grassi)* Pag. 1
Notizie de' viaggiatori che esplorano l'Affrica interiore. *(X.)* „ 31
Sulla veterinaria di Pelagonio. Lettera II di *(G. Cioni)* „ 54
Viaggio da Costantinopoli in Inghilterra, del R. Walsh. *(X.)* „ 79
Atlas historique des littératures par Jarry de Mancy. — Atlante cronologico della letteratura italiana di G. T. — Iconographie instructive par De Mancy et Boyer. Art. II. *(M.)* „ 94
Gertrude, par mad. Hortense Allart De Thérase. *(K. X. Y.)* „ 120
Del vantaggio della pubblicità nelle procedure criminali. Art. II. Discorso di *(Patrofilo)* „ 132
Rivista letteraria. *Inghirami*, lettere d'etrusca erudizione *(M.)* p. 150. — *Nota*, Commedie *(E)*, p. 155. — *Ambrosoli*, Manuale della lingua italiana *(M. M.)*, p. 158. — *Roster*, Grammatica italiana *(M. M.)*, p. 159. — *Pastori*, Bibliografia italiana *(K. X. Y.)* p. 160. — *Sestini*, Medaglie del Museo Hedervariano *( S. C. )*, p. 161. — *Montagu*. Saggio sopra Shakespeare *( K. X. Y. )*, p. 161. „ 150
Bullettino scientifico. Meteorologia, p. 163. — Fisica e chimica, p. 165. — Mineralogia, p. 173. — Scienze mediche, p. 174. — Geografia e viaggi, p. 179. — Società scientifiche, p. 183. „ 163
Corrispondenza. Seconda lettera intorno agli aerostati di *(N. L. B.)* „ 19[illegible]
Tavole meteorologiche „